



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

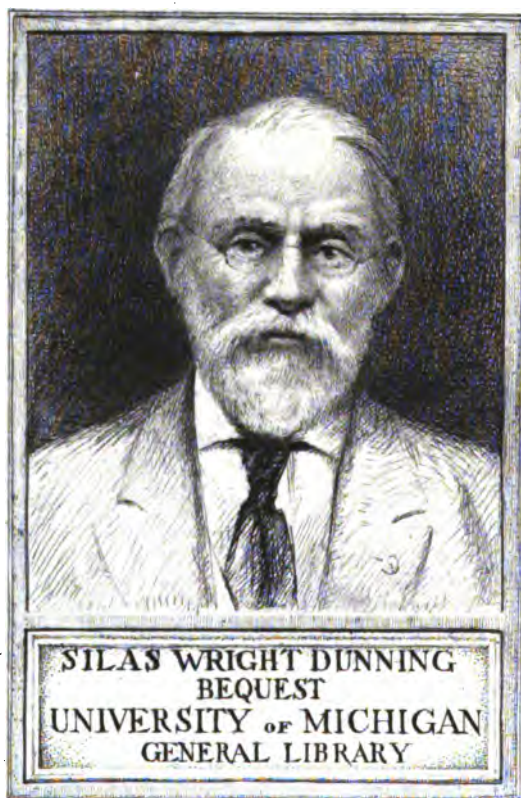
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 50227 8



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
611
.P731
R45

REVUE
POITEVINE & SAINTONGEAISE

PROPRIÉTAIRE-FONDATEUR :

M. ED. LACUVE.

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. JOS. BERTHELÉ.

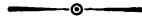
REVUE POITEVINE

ET

SAINTONGEASE

HISTOIRE , ARCHÉOLOGIE , BEAUX-ARTS

ET LITTÉRATURE



HUITIÈME ANNÉE. — 1891.



MELLE

ED. LACUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1891



REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

Le Musée de la ville de Poitiers
son origine, son passé, son présent.

I. — COLLECTION DE TABLEAUX.

Le point de départ de la collection de tableaux du Musée de Poitiers fut les confiscations exécutées dans les églises et les établissements religieux de la ville, au moment de la Révolution.

Le 10 septembre 1793, an III de la République, l'École gratuite de dessin, ci-devant *École royale académique de peinture, de sculpture et d'architecture*, fondée en 1774, par Boucher, premier peintre du Roi, se trouva pourvue d'une première collection de tableaux, dont une partie fut placée dans une salle de l'ancien bâtiment du Puygarreau, jadis occupé par cette École et l'autre partie dans une des salles de l'*École centrale*, installée, le 5 ventôse an III, dans l'ancien collège des Jésuites, dépendant du Puygarreau, et à laquelle l'École de dessin avait été annexée en 1795.

Cette collection consistait alors en 91 toiles de toutes dimensions offrant principalement à l'étude des sujets de piété, plus en deux statues religieuses et une marine peinte sur bois.

D'après un « *État des tableaux composant le Muséum établi à Poitiers par les ordres du département* », fait par Ojollest-Pagès, directeur de l'École de dessin, le 10 septembre 1793, voici quels étaient les établissements d'où provenaient ces peintures et le nombre de toiles fourni par chacun d'eux (1):

Communauté de *Sainte-Croix*, 46 ; communauté des *Carmes*, 1 ; communauté des *Augustins*, 2 ; communauté des *Carmélites*, 15 ; communauté des *Capucins*, 3 ; église de Saint-Pierre-le-

(1) Archives départementales de la Vienne, L. T. 9. 1. Voir cet *État* aux pièces justificatives.

Puellier, 1 ; maison du marquis de Vitré, 3 ; communauté de la *Trinité*, 12 ; église Saint-Cybard, 1 ; communauté des *Filles de Notre-Dame*, 5 ; communauté de la *Visitation*, 4 ; église Saint-Porchaire, 3 ; total 91, plus deux statues religieuses et une marine.

Suivant un second inventaire, fait quelques années plus tard, le 19 fructidor an IX de la République, cette collection possédait 109 toiles, dont 59 placées à l'Ecole centrale et 50 au Puy-garreau. C'était donc une augmentation de 18 toiles.

Voici cet inventaire textuellement (1) :

« Vienne, Ecole centrale, Inventaire, Classe de dessin,
« Muséum, Dépôts, 19 fructidor an 9. Troisième étage,
« Pavillon, Dessins. »

Suit l'énumération des dessins, modèles, plâtres, bosses, petite bibliothèque, livres, etc., que nous passons sous silence, et nous arrivons aux *Gravures et Tableaux*.

« Plus, avons trouvés les murs du dit *Muséum* couverts,
« premièrement : de douze gravures placées sous verre dans des
« cadres à baguettes dorées, représentant les douze grands ports
« de France, d'après Vernet.

« Secondement : d'une collection de trente-six tableaux
« peints, la majeure partie, sur cuivre, et quelques-uns sur bois,
« posés dans des cadres dorés, et ayant tous deux pieds de haut
« sur seize pouces de largeur.

« Les dits tableaux représentant :

« 1° Une *Sainte Famille* ; 2° l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* ; 3° l'*Enfant Jésus à genoux devant les instruments de la Passion* ; 4° le *Lavement des pieds* ; 5° la *Prière de Jésus au jardin des Olives* ; 6° l'*Annonciation de la Vierge* ; 7° la *Visitation de la Vierge* ; 8° l'*Ascension de Jésus-Christ* ; 9° *Jésus présenté au peuple par Pilate* ; 10° la *Descente du Saint-Esprit* ; 11° *Jésus-Christ au tombeau* ; 12° *Jésus portant sa croix* ; 13° le *Pas de Dieu* ; 14° le *Couronnement d'épines* ; 15° *Jésus-Christ attaché sur la croix* ; 16° la *Vierge, Saint-Joseph et l'Enfant Jésus* ; 17° la *Naissance de Jésus-Christ* ; 18° *Jésus discutant au milieu des docteurs* ; 19° la *Circoncision* ; 20° la *Flagellation* ; 21° *Jésus sur la croix* ; 22° *Jésus dans le jardin des Olives* ; 23° *Jésus aux enfers délivrant des damnés* ; 24° l'*Assomption de la Vierge* ; 25° la *Samaritaine* ; 26° l'*Ange annonçant la naissance de Jésus-Christ* ; 27° une *Descente de croix* ; 28° *Jésus sur la croix* ; 29° *Naissance de Jésus-Christ* ; 30° l'*Ascension de*

(1) Archives départementales (L. T. 7. 1).

« *Jésus-Christ* ; 31° *Saint Simon portant la croix* ; 32° les
« *Disciples d'Emmaüs* ; 33° le *Sacrifice d'Abraham* ; 34° la
« *Femme adultère* ; 35° la *Flagellation de Jésus-Christ* ;
« 36° l'*Incrédulité de Saint Thomas*.

« Troisièmement, de plusieurs tableaux de toutes grandeurs,
« représentant premièrement : *Jésus-Christ en croix*, tableau
« allégorique très précieux de 4 pieds 1/2 de hauteur sur 3 pieds
« de largeur.

« Plus d'un tableau peint sur marbre représentant *Jésus-Christ dans le jardin des Olives*, ledit tableau fracturé. Plus
« d'un autre tableau représentant le *Reniement de Saint Pierre*.
« Plus l'*Annonciation de la Vierge*. Plus la *Samaritaine*. Plus
« une *Descente de Croix*. Plus une *Magdelaine nue sur la*
« *naïte*. Plus *Esther aux pieds d'Assuérus*. Plus un *Ange dis-*
« *tribuant des couronnes à deux martyrs*. Plus la *Présentation*
« *de Jésus-Christ au Temple*, et *Jésus-Christ au milieu des*
« *docteurs*.

« Ces deux tableaux sont gâtés par l'humidité et sont fort bien
« peints. Plus un tableau représentant le ci-devant *Duc de*
« *Chartres*, avec son cadre doré. Plus *Saint Jean de la Croix*,
« 3 pieds 1/2 de haut sur 3 de large. Plus deux tableaux dont
« un représente une *Vierge* et l'autre une *Religieuse*, le coloris
« de ces deux tableaux est très frais, 3 pieds de haut sur 2 de
« large. Plus deux tableaux représentant *Saint François* et
« *Sainte Scholastique*, ces deux tableaux de forme octogone
« sont bien peints. Plus *Dalila coupant les cheveux à Samson*.
« Ce tableau a beaucoup de mérite, il a de haut 3 pieds 1/2 et
« 2 1/2 de large. Plus *Jésus mis au tombeau par les saintes*
« *femmes*, 3 pieds de large sur 2 de haut, bonne copie du
« *Bassan*. Plus le *Christ à la colonne*, bon tableau de 5 pieds
« de haut sur 3 1/2 de large.

« Plus un *Saint Sébastien*, de 4 pieds 1/2 sur 3. Bon coloris
« dans ces tableaux, à l'exception de deux, sont encadrés et sont
« tous les tableaux que nous avons trouvés au Muséum. »

Suivent trois alinéas relatifs à l'inventaire de la grande
« classe de Dessin, de la classe d'Architecture et de la salle de
« Bosse, puis nous arrivons à la salle du Puygarreau.

« De là sommes sortis pour aller à la maison dite du Puy-
« garreau (ci-devant pensionnat des Jésuites) où étant, sommes
« montés au deuxième étage, dans une salle de l'aile droite en
« entrant, où nous avons trouvés premièrement :

« Trois bancs, plus un tableau représentant *Jésus mort entre*
« *les bras de la Vierge* (6 pieds sur 4), peint par Carpentier (1).

(1) Ce Carpentier était un élève de l'Ecole royale académique de peinture, de sculpture et d'architecture de Poitiers (1756). Le Musée possède de lui un portrait de femme en pied qui a de grandes qualités de dessin et de couleurs.

« Plus un tableau peint sur toile et doublé en bois, représentant
« la *Naissance de Jésus-Christ*. Ce tableau est précieux pour le
« fini, il a de haut 6 pieds sur 4 de large. Un autre de 5 pieds
« sur 4, peint sur bois, représentant *Saint Jean, l'Enfant Jésus,*
« la *Vierge et l'Ange gardien*.

« Un autre de l'*Adoration de la vraie croix*, 5 pieds sur 4.
« Plus *Saint Didier*, 4 pieds de hauteur. Plus l'*Assomption de*
« la *Vierge*, 9 pieds de haut sur 10 de large. Plus quatre cadres
« dorés. Plus une *Sainte Scholastique* et un *Saint Benoît*. Plus
« la *Règle de saint Benoît*. Plus un autre représentant *Jésus-*
« *Christ mis au tombeau par les saintes femmes*. Plus une
« *Descente de croix*, où Jésus-Christ est peint sur les genoux
« du Père éternel. Plus une *Adoration des mages*. Un autre de
« *Jésus donnant les clefs à Saint Pierre*. Plus une *Sainte*
« *Thérèse* de 10 pieds de hauteur sur 7 de large, tableau bien
« ébauché. Plus une *Annonciation*, sans cadre, de forme
« octogone et de 12 pieds de hauteur. Plus *Saint Ignace*
« *mourant*, 12 pieds de hauteur. Plus la *Descente du Saint-*
« *Esprit*, tableau ébauché. Plus deux tableaux de chacun
« 9 pieds de large sur 6 de hauteur, dont l'un représente la
« *Sainte Famille*, l'autre l'*Invention de la croix*. Plus une
« *Adoration des Mages*. Ce tableau est très gâté, 8 pieds de
« haut sur 6 de large. Une autre *Adoration* de 6 pieds de haut
« sur 5 de large. Plus un autre tableau de la *Décolation de*
« *Saint Jean*, de 4 pieds au carré. Plus un *Saint Ignace* de 6
« pieds de large. Plus une *Descente de croix* de 4 pieds de
« hauteur sur 5 de largeur. Plus une *Vierge avec l'Enfant*
« *Jésus*. Plus vingt et un mauvais tableaux de toutes grandeurs,
« qui sont tous les tableaux dont la majeure partie sont mauvais
« et qui à cause de leur grandeur prodigieuse n'avaient pu être
« transportés, ni placés à l'Ecole centrale, et sont restés déposés
« dans la dite salle du Puygarreau, maison qui depuis longtemps
« a servi de caserne et est en très mauvais état.

« Clos et arrêté le présent inventaire en double, sur les six
« heures du soir, dans la salle du conseil d'administration par
« les professeurs, membres de la dite administration soussignés,
« conjointement avec le citoyen Hivonnait, professeur de dessin
« de la dite Ecole, pour être l'un des dits inventaires déposé
« entre ses mains et l'autre dans les archives de l'Ecole centrale
« pour y avoir recours en cas de besoin, à Poitiers les jours mois
« et an que dessus. A la page 3, la cinquième ligne en totalité et
« partie de la sixième, rayées et chargées d'encre, réprouvées
« pour ne valoir. »

Signé : FRÉMONT-PONTOIS, professeur, secrétaire
de l'administration. H. MAZET.

La loi du 1^{er} mai 1802 et le décret du 28 janvier 1803, qui reçut à Poitiers son exécution au mois de mai, ayant aboli les Écoles centrales, les tableaux réunis au Puygarreau et ceux placés dans le Muséum de l'École centrale furent presque en totalité restitués aux établissements et aux divers propriétaires auxquels on les avait enlevés.

Le 10 février 1820, les quelques toiles qui restaient furent installées dans une petite salle attenant à la Bibliothèque publique, dans les bâtiments de l'École de droit.

Une lettre de M. Hivonnait père, directeur de l'École gratuite de dessin et conservateur du Musée des Arts, existe aux Archives du département et constate qu'il ne restait plus dans la collection de la ville, en 1828, que neuf tableaux.

Une autre note de M. Pilotelle, datée de 1848, alors qu'il était un des adjoints au maire de Poitiers, témoigne que le chiffre des tableaux était à cette époque remonté à 26, auquel on avait ajouté 4 gravures.

Cet accroissement de toiles provenait de quelques dons particuliers et de prêts de l'État.

Une partie de ce petit contingent fut transportée dans la salle des mariages, à l'ancienne mairie, et l'autre resta, jusqu'en 1877, dans la petite salle près la Bibliothèque publique.

Aujourd'hui, grâce à de nouvelles et nombreuses libéralités de l'État, à des legs particuliers très importants, à quelques acquisitions faites par les conservateurs du Musée, cette partie des collections de la ville se compose d'environ *deux cent soixante-neuf tableaux peints, de cinq cents cinquante-et-un dessins originaux, et de soixante-cinq gravures.*

Plusieurs de ces œuvres sont fort remarquables et signées de noms connus ou attribuées à des artistes de talent. Ainsi, parmi les peintres de l'École italienne ancienne, nous citerons : Leppo Memmi, Fra Diamante, Massaccio, Le Bronzino, Le Tintoret, Le Titien, André del Sarte, Le Guide, Lanfranc, Locatelli, Romanelli, etc.

Parmi les Flamands : Pourbus, Paul Bril, Franck Franz, Vandick, Vanloo, Méel Jean, Ravestein, Van den Velde, Van Oost, Bol, Mâns Nicolas, Molnaër, Van Ostade, Ruysdaël, etc.

Parmi les Allemands : Dieterick, etc.

Parmi les Anglais : Raynolds, etc.

L'École française est représentée par : Santerre, Rigaud, Mignard, de Largillière, Lefebvre, Desportes, Coypel, Courtois-Bourguignon, Allegrain, Patel, Boucher, Boilly, Doyen, Pagou, Pierre, Prudhon, Joseph Vernet, etc.

Parmi les peintres modernes ou contemporains : Amaury Duval, Chasseriau, Isabey, Roqueplan, Ingres, Français, Dehodencq, Lecointe, Luminais, Monginot, Sebron, Bonnat, Brouillet André, de Curzon, Perrault Léon, Bin, Puvis de Chavannes, etc.

Le Musée possède encore une riche et nombreuse collection de dessins originaux, les uns signés, les autres attribués à des maîtres connus de toutes les Écoles anciennes.

Pour l'École italienne nous nommerons : Michel-Ange, Raphaël Sanzio, Le Primatice, Le Tintoret, Benvenuto Cellini, Allori Ange, Paul Véronèse, Annibal Carrache, Antoine Carrache, Allori Christophano, Le Guerchin, Pierre de Cortone, Salvator Rosa, etc.

Parmi les Flamands : Calvard Denis, Franck, Rubens, Brugel, etc.

Parmi les Hollandais : Roos, Rembrandt, Van den Velde, Jean de Mony, etc.

Parmi les Allemands : Albert Durer, Van der Kobell, etc.

Pour l'École française : Parocel, Oudry, Jouvenet, Huet, Géricault, Bouchardon, David, Hamon, Pils, Benouville, Clerget Hubert, Eugène Delacroix, Abel de Pujol, etc.

Comme graveurs, nous avons aussi quelques noms connus : Callot, Cochin, Edelinck, Braquemond, Bellay, Bouillard, Jacques, Langée, Gaillard, Hausselier, Jacquemard, Martinet, Massard, de Rochebrune, etc.

II. — COLLECTION DE SCULPTURES.

Quant au Musée de sculpture, il remonte à 1820, ainsi que l'indique une petite brochure in-12, imprimée à Poitiers, sous le nom de : « *Notice des statues, bustes, bas-reliefs, etc., composant le Musée de la ville de Poitiers, ouvert pour la première fois le 25 août, jour de la Saint-Louis, 1820.* » (De l'imprimerie de François-Aimé Barbier, imprimeur du Roi et de la mairie.)

Ce musée se composait alors des plâtres suivants, en grande partie obtenus par M. Duhamel, préfet de la Vienne, et les autres provenant de l'École de dessin ou de dons particuliers.

Le Groupe de Laocoon, l'Apollon Pithyén, le Gladiateur, la Vénus de Médicis, la Diane chasseresse, le Torse du Belvédère, fragment d'une statue d'Hercule, le Groupe de Castor et Pollux, la Cérès, la Vénus accroupie, la Vénus Callipyge, le Mercure de Bologne, la Vénus sortant du bain, l'Amour grec, la partie inférieure d'un corps de femme moulée sur nature, un torse de femme, un torse de Vénus antique, une

tête de cheval (d'un des chevaux de Venise), une tête de lion, étude d'après nature, un *Masque d'Hercule*, un buste de *Niobé*, une tête de cheval, une tête de vache, des fragments d'animaux, divers fragments de sculpture sur pierre de la Renaissance provenant du château de Bonnavet, et un dragon sculpté sur bois, représentant un animal monstrueux qui, suivant une ancienne tradition, s'était logé dans les souterrains du couvent de Sainte-Croix, à Poitiers, et y dévorait les religieuses ; on l'appelait : la *Grande Goule*. Il était porté en ville lors des processions religieuses faites à l'époque des Rogations (1).

Enfin, d'une belle statue en marbre blanc de *Jeanne de Vivonne*, agenouillée, qui, au moment de la Révolution, avait été envoyé à Paris, au Musée des Petits-Augustins, avec plusieurs autres statues en marbre, représentant des Poitevins.

L'abbé Gibault, bibliothécaire et conservateur du Musée des Antiques, ayant fait au ministre, avec l'appui du préfet de Poitiers, la demande de ces statues, l'Etat remit au Musée de Poitiers, le 11 mai 1820, la statue de *Jeanne de Vivonne*, mais celle en marbre blanc de *Diane de Poitiers*, sculptée à genoux, un groupe en marbre blanc représentant *Diane de Poitiers sous la figure de la déesse de la chasse*, la statue en marbre blanc de *Louis de la Trémouille*, lieutenant général du Poitou, à genoux et en cuirasse, la statue de *Charlotte de la Trémouille*, et enfin un monument érigé à *Charles de Créqui*, statue en marbre blanc couchée sur un cénotaphe, ne furent jamais rendus, bien qu'ils aient été ardemment demandés par l'abbé Gibault.

Cette collection de moulages d'après l'antique fut placée provisoirement, lors de son arrivée à Poitiers, dans la salle du Puygarreau, bâtiment occupé à cette époque par l'École gratuite de dessin, d'architecture et de sculpture, dirigée par M. Hivonnait père, qui fut chargé de l'installation et de la conservation de ces plâtres.

Le local qui leur était destiné, mais dont l'appropriation n'avait pu être faite à temps, était la grande salle située au rez-de-chaussée, au-dessous de la Bibliothèque publique à l'École de droit, et que M. Duhamel avait fait réparer pour cet usage. Lorsque la salle fut en état de recevoir ces plâtres, on les y transporta, et c'est là, dans ce local, que dut se faire l'ouverture du Musée, le 25 août 1820.

Je ne puis dire au juste le temps que ces plâtres et ces sculptures restèrent dans ce local, mais l'installation du Musée d'histoire naturelle, ou un autre motif amena encore un changement dans la disposition du Musée, car ces objets retournèrent

(1) Ce dragon est aujourd'hui déposé dans la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers.

dans la salle du Puygarreau, où ils étaient encore en 1840. Ils restèrent donc affectés à l'École de dessin et de sculpture jusqu'en 1877, et la suivirent dans les différents changements de locaux qu'elle eut à subir pour des raisons diverses.

Ainsi, lors de la construction du nouvel hôtel de ville, les bâtiments du Puygarreau devant disparaître, l'École fut transportée dans le vaste bâtiment de l'école communale de Saint-Germain, rue des Buissons. Tous les objets du Musée, considérés comme modèles de l'École, y furent installés ; mais, quelques années plus tard, l'administration municipale délogea encore l'École de dessin de la rue des Buissons et transforma les bâtiments qu'elle occupait en caserne provisoire d'artillerie, alors l'École fut de nouveau transférée dans des bâtiments dépendant de l'école primaire supérieure, rue du Gervais-Vert, où son installation fut pitoyable. Heureusement que le nouvel hôtel de ville était terminé.

M. de Longuemar, conservateur des Musées de la ville, demanda et obtint du maire et du directeur de l'École de dessin, l'autorisation d'installer dans les nouvelles salles de l'hôtel de ville tous les plâtres qui se détérioraient dans le local humide et frais où ils étaient forcément placés.

Depuis ce moment, ils n'ont plus quitté le Musée. A cette collection, déjà ancienne, vint s'ajouter quelques autres moulages d'antiques tels que : *La Vénus de Milo*, le *Faune au syrinx*, l'*Apollon sauroctone*, l'*Antinoïs*, le *Faune flûteur*, un torse de *Bacchus*, la *Nymphe Salmacis* de Bozio, accordés par l'Etat à l'*Académie des Beaux-Arts*, fondée à Poitiers, par MM. Brouillet et Véron en 1873.

Cette académie, qui était installée dans une des salles de l'École gratuite de dessin, a cessé d'exister d'abord parce que le local lui a manqué, et ensuite parce que l'École gratuite de dessin ayant été réorganisée en 1881 par la ville avec le concours de l'Etat, sous le titre : d'*École municipale des Beaux-Arts*, l'académie créée par MM. Brouillet et Véron n'avait plus sa raison d'être.

A cette série de plâtres nous ajouterons quelques bustes romains en marbre provenant du Musée Campana, donnés par l'Etat ; de remarquables sculptures sur pierre, débris de monuments romains élevés à Poitiers.

Le moyen âge est aussi, lui, bien représenté, et le seizième siècle surtout offre à l'étude de curieux spécimens de la belle période de la Renaissance, provenant de l'admirable château de Bonnavet, près Poitiers.

Enfin, nous terminerons cet aperçu de la collection de sculpture en mentionnant quelques œuvres modernes les plus

remarquables envoyées par l'Etat : le *Sommeil*, marbre, par Esoula ; le *Charmeur de serpents*, par Bourgeois ; la *Force étouffant le Génie*, groupe bien composé, par Godebski ; *Lucrèce se poignardant*, et la *Peinture*, par Maindron, modèle offert par sa veuve ; la *Science et l'Agriculture*, modèles au tiers d'exécution des grandes statues en pierres de la façade de l'hôtel de ville, par Barrias ; deux lions, modèles grandeur d'exécution de ceux en plomb repoussé, placés sur le campanile de l'hôtel de ville, par Caïn ; les deux modèles de cariatides, à moitié d'exécution de celles qui ornent le grand escalier d'honneur de l'hôtel de ville, par Barrias ; enfin, deux statues en pierre, très décoratives, par le sculpteur Poitevin *Girouard*, du dix-septième siècle.

III. — COLLECTION ARCHÉOLOGIQUE.

L'ex-bénédictin Dom Mazet, bibliothécaire de la ville de Poitiers, ancien historiographe du Poitou et de Mgr le comte d'Artois, prince apanagiste, avait collectionné dès le début de ce siècle un certain nombre d'objets d'art lui appartenant et qui furent, après sa mort, achetés par la ville, en 1817, grâce à l'insistance de son successeur, l'abbé Gibault, professeur à la Faculté de droit.

Ces objets consistaient en une bibliothèque particulière, un cabinet de curiosités et d'histoire naturelle, et un médaillier, le tout fut payé 3,000 livres. transporté à la Bibliothèque de la ville et confié aux soins du conservateur. Ces objets furent le commencement de la collection curieuse que le Musée possède aujourd'hui.

L'abbé Gibault ne cessa jusqu'à sa retraite, en 1832, d'augmenter cette collection, soit par des acquisitions, soit en faisant opérer des fouilles, soit en provoquant des dons en sa faveur. C'est donc du premier tiers seulement de notre siècle que date réellement le groupement d'un premier contingent qui occupa, un peu dispersé et imparfaitement installé, trois salles de l'Ecole de droit et diverses pièces de l'ancienne mairie, jusqu'en 1877, époque à laquelle les salles du Musée du nouvel hôtel de ville étant prêtes, on put enfin y réunir tout ce qui avait été collectionné jusqu'à ce jour, tant en tableaux qu'en sculptures, antiquités, etc.

Le *Musée des antiquités de l'Ouest*, commencé par l'abbé Gibault vers 1820, fut continué plus tard par la Société des Antiquaires de l'Ouest, à dater de 1832.

A cette époque tous les objets d'un certain volume, comme statues, bas-reliefs, inscriptions lapidaires, fragments d'architecture, bornes milliaires, tombeaux, briques et tuiles romaines,

meules de camp, fragments de mosaïques ou de fresques, etc., en un mot tout ce qui se rattachait aux époques romaine, mérovingienne ou du moyen âge, y fut groupé avec soin par les antiquaires.

Aussi y remarquait-on alors : le torse d'une statue en marbre blanc de *Louis XIII*, provenant du château de Richelieu ; la statue en marbre blanc de *Jeanne de Vivonne* ; la pierre tombale, en marbre blanc veiné, de *Claudia Varenilla* ; les cippes de *Sabinus* et de *Lepida* ; l'autel gallo-romain de Baptesse près Vivonne ; des chapiteaux romains et de magnifiques sculptures Renaissance du château de Bonnavet, etc. Tout cela était déposé dans l'ancien temple gallo-romain de Saint-Jean, qui lui-même est un rare et précieux spécimen de l'architecture chrétienne au quatrième siècle.

Ces objets y restèrent jusqu'en 1854, époque à laquelle on les transporta à la Faculté de droit, dans une salle basse dite des Pas-Perdus, où ils restèrent provisoirement tant bien que mal installés jusqu'à leur transport définitif, en 1877, au Musée de l'hôtel de ville et à celui de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Depuis 1834 jusqu'en 1877, les objets appartenant à la ville et ceux appartenant à la Société des Antiquaires ne formèrent qu'un seul Musée. Des étiquettes et des numéros différents indiquaient seulement les objets de la ville et ceux de la Société.

Il en était de même pour le *Cabinet des antiques et médailles*, installé dans une des salles de la Faculté de droit, en face de la salle des séances des Antiquaires de l'Ouest.

Là comme dans la salle du rez-de-chaussée, tous les objets de la ville et ceux de la Société des Antiquaires étaient réunis et confondus dans les mêmes vitrines.

La séparation de ces collections, au moment de leur dernière installation au Musée du nouvel hôtel de ville, a été extrêmement regrettable pour le public et les travailleurs, car les collections de la Société des Antiquaires de l'Ouest possèdent des richesses se rapportant surtout aux périodes gallo-romaine, mérovingienne et moyen âge, qu'on trouve rarement dans des Musées de province et qui ont presque toutes été extraites du sol poitevin.

Cette collection n'étant pas publique, l'étude de ces objets devient impossible pour qui ne fait pas partie de la Société des Antiquaires, parce qu'il est interdit à toute personne étrangère de copier ou de dessiner quoi que ce soit sans une autorisation de la Compagnie.

De sorte que, depuis 1854 jusqu'en 1877, la *Bibliothèque*

publique, la collection des tableaux en partie, le cabinet des antiques et médailles, les antiquités de l'Ouest, le cabinet d'histoire naturelle, furent réunis dans les bâtiments de la Faculté de droit, sauf, cependant, quelques tableaux qui, n'ayant pu y être placés faute d'espace, restèrent dans la salle des mariages de l'ancienne mairie.

(A suivre)

P. Amédée BROUILLET.

LE PORTRAIT D'UN MAIRE DE POITIERS

Il existait autrefois, dans l'église Saint-Didier à Poitiers, un bas-relief polychromé, — un « tableau », comme on disait alors, — représentant François Palustre de Chambonneau, qui fut maire de Poitiers en 1585. Une inscription en vers latins, accompagnant ce bas-relief, rappelait les faits d'armes et l'origine du défunt.

Ce monument a vraisemblablement été détruit pendant la Révolution. Mais le souvenir s'en était conservé, grâce à une description assez minutieuse donnée en 1782 par Thibaudeau, dans une des annexes de son *Histoire du Poitou*. Il y a quelques années, notre compatriote M. Léon Palustre, directeur honoraire de la Société française d'archéologie, a retrouvé dans ses papiers de famille un dessin reproduisant cette intéressante pièce de notre iconographie poitevine.

Le dessin en question, exécuté aux crayons de différentes couleurs, porte cette double inscription : « *Portrait de François Palustre* », et « *des mains de Fleury fils aîné, âgé 17.* » François y est représenté à genoux, les mains jointes, devant une espèce de table rectangulaire, basse et étroite, peut-être un simple banc, recouverte d'un tapis, et sur laquelle est placé un livre ouvert. En avant, un grand Christ en croix. Au pied de la croix, les gantelets et le casque du défunt. François a l'épée suspendue horizontalement au côté gauche; il est chaussé de bottes à éperons. Derrière lui, près d'une porte entrebaillée, debout et lui posant une main sur l'épaule, se tient son patron, saint François, reconnaissable à ses stigmates. A la hauteur du poignet droit de saint François se détache une banderolle sur laquelle sont écrits ces mots : *Susceptor esto, Domine, animæ meæ*. — Toute la partie gauche du dessin est occupée par l'építaphe dont le texte est conforme en tous points à celui donné par Thibaudeau. Au-dessous de l'építaphe, les armes des Palustre : *de gueules au cygne d'argent nageant sur une rivière du même, au chef d'or chargé d'une étoile d'azur*.

Le monument de l'église Saint-Didier, daté de 1591 (ancien

style), fut élevé par les soins de la veuve de François Palustre, Catherine Fumée, qu'il avait épousée en 1580, et qui appartenait à la même famille que le grand chancelier de France Adam Fumée. L'hôtel Fumée, qui existe toujours à Poitiers, et qui a été construit selon toute vraisemblance entre 1504 et 1514, est une des curiosités de l'ancienne architecture civile de notre région.

François Palustre — « noble homme François Palustre, écuyer, conseiller au présidial de Poitiers, sieur de la Cousture, sieur de Chambonneau », — était né à Poitiers, selon toute vraisemblance entre 1558 et 1560. Il était fils de Jean Palustre, avocat du roi à Poitiers de 1559 à 1576, trésorier de France en la même ville de 1576 à 1594, maire en 1560, maire provisoire en 1572 et en 1589. Ses ancêtres, originaires de Nîmes, où l'on trouve leurs traces aux ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, étaient venus en Poitou à la fin du ^{xiv}^e siècle ou au ^{xv}^e; à plusieurs reprises, au ^{xvi}^e siècle, ils apparaissent à la tête de l'administration municipale de Saint-Maixent (1).

On ne connaît jusqu'à présent que peu de chose sur la carrière de François Palustre. C'est en 1583 ou 1584 qu'il devint propriétaire de la seigneurie de Chambonneau (2). Le château de Chambonneau, au moment de la vente, appartenait à François de Blom, qui le tenait du chef de sa femme, Anne Frotier. Sur l'une des cheminées du premier étage on voit encore les armes de cette dernière famille. Il est probable que la reconstruction est l'œuvre de Guy Frottier, grand oncle d'Anne, mort en 1484. François Palustre ne changea presque rien aux anciennes dispositions du château; il fit seulement aménager une chapelle. La porte, en style Renaissance, en est la seule partie remarquable. Une main barbare a gratté l'écusson qui la surmonte, mais on distingue encore facilement néanmoins le cygne et l'étoile, meubles principaux des armoiries du nouveau possesseur.

François Palustre, qui avait été l'un des chefs du parti de la Ligue, à Poitiers, et qui commandait une des compagnies municipales, mourut dans des circonstances dramatiques, à la bataille de Cenon, près Châtellerault, le 6 février 1592. Le curieux *Discours de ce qui s'est passé en Poictou sur la*

(1) Le journal des Le Riche « contient une prodigieuse quantité de détails sur la maison Palustre, une des familles municipales les plus marquantes du Poitou Cette famille Palustre, qui a passé par les mairies de Poitiers, [de Niort] et de Saint-Maixent, joue un rôle principal dans ces mémoires, car on la trouve pour ainsi dire à chaque pas. » (De la Fontenelle de Vaudoré, *Journal de Guillaume et de Michel Le Riche*, pp. xviii et 34, notes.)

(2) Commune de Gizay (Vienne).

deffaite du vicomte de la Guyerche et de toutes ses troupes, ne laisse aucun doute à cet égard (1).

Trois cloches inédites de F. Lavouzelle.

Dans notre précédent article *Quelques textes campanaires saintongeais et aunisiens*, nous avons cité du fondeur rochelais F. Lavouzelle :

Une cloche, cathédrale de la Rochelle, 1778,

Une cloche, église de la Ronde (Charente-Inférieure), 1778,

Une cloche, église de Dœuil (Charente-Inférieure), 1786 (2), ce qui, joint à celle de l'église de Surgères (Charente-Inférieure), publiée en 1885 (3), donnait en total *quatre* cloches seulement de ce fondeur connues jusqu'ici.

Les trois inscriptions inédites (4), que nous transcrivons ci-dessous, porteront ce chiffre à *sept*. Lavouzelle en a certainement fondu d'autres, nombre d'autres peut-être, qui n'ont pas dû toutes disparaître sans laisser de traces. A nos confrères de la Saintonge et de l'Aunis de les rechercher et de les mettre en lumière.

Les trois nouvelles cloches de Lavouzelle, qui font l'objet de la présente note, se trouvent toutes trois dans les Deux-Sèvres, mais deux d'entre elles sont des cloches déplacées. Elles paraissent bien avoir appartenu originairement à la Charente-Inférieure.

(1) Pour plus de détails, cf. *Le Portrait d'un Maire de Poitiers au XVI^e siècle, François Palustre de Chambonneau et sa famille*, par Jos. Berthélé, Tours, L. Péricat, 1891, grand in-8° de 62 pp. avec 2 pl. hors texte.

(2) *Revue poitevine et saintongaise*, 7^e année, n° 81, pp. 261-262. — *Carnet de voyage*, pp. 165-167,

(3) La cloche de cette église est signée, non pas :

E. † LAVOUZELLE FONDEUR A LA ROCHELLE 1787 †

comme on l'a imprimé dans le *Recueil* de la Commission des arts de la Charente-Inférieure (juillet 1885, p. 140), mais bien :

F † LAVOUZELLE † FONDEUR † MA † FAIT

† A LA ROCHELLE † LAN † 1787 †

ainsi qu'il résulte d'un estampage que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Jacques, curé-doyen de Surgères.

(4) Cf. Jos. Berthélé, *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, tome 1^{er}, p. 448.

Hospice de Mauzé-sur-le-Mignon, 1775.

La petite cloche de la chapelle de l'hospice de Mauzé-sur-le-Mignon (Deux-Sèvres) (1) porte comme inscription :

IAPPARTIEN A M^R JOSEPH LVC THIERCE ET A + DAMME
MAGDELNE (2) VICTOIRE PAPINAV + (3)

Sur la robe : une croix aux bras fleurdelisés, deux fleurs de lis isolées et l'écusson suivant répété trois fois (1 et 2): *de..... à la fasce..... de..... accompagnée de trois merlettes (?) de..... 2 en chef et 1 en pointe.*

Au bas, la signature ;

+ FAIT PAR + F + LAVOVZELLE (4) FONDEVV + A LA ROCHELLE
1775.

Dans les inscriptions des cloches de Lavouzelle, les croix initiales et séparatives sont cantonnées de quatre points allongés posés en rayons.

La cloche de l'hospice de Mauzé n'a certainement pas été fondue pour l'établissement qui la possède aujourd'hui. Elle a tout à fait l'allure d'une cloche de château. Mais de quel château provient-elle ?

Eglise de Saint-Georges-de-Rex, 1781.

La cloche de l'église de Saint-Georges-de-Rex (Deux-Sèvres), dont le poids est de 220 kilog., porte l'inscription suivante :

J'ai été refondue à mon besoin par les soins de messire Jean de Dieu, archiprêtre de Frontenay, curé, prieur et doyen de cette église paroissiale de St Georges de Rex, et de Jean Jourdin fabriqueur.

Lavouzelle, fondeur à la Rochelle, 1781 (6).

(1) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Niort.

(2) Sic pour Magdeleine.

(3) Il y avait dans le haut commerce rochelais une famille Papineau. (Communication de M. de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure.)

(4) Sic pour Lavouzelle.

(5) Arrondissement de Niort, canton de Mauzé-sur-le-Mignon.

(6) Communication de M. Georges Bollée, fondeur de cloches à Orléans.

Capucins de la Rochelle ? 1786.

L'église de Saint-Remy-en-Plaine (Deux-Sèvres) (1) possède une cloche dont l'inscription est ainsi conçue :

+ PARRAIN M^{RE} AMBROISE EULALIE DE MALARTIC CHEVALIER LIEUTENANT COLONEL COMMANDANT DV BATAILLON DE +

GARNISON DV REGIMENT DE POITOV (2) + CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE S^T LOVIS + MAIRE ET COLONEL DES MILICES +

BOVRGEOISES DE LA VILLE DE LA ROCHELLE EN EXERCICE + ET MARRAINE DAME FRANCOISE EUGENIE CLAESSEN SON EPOVSE +

+ LE P BARTHELEMI DELEZAY ANCIEN LECTEVRE DE THEOLOGIE GARDIEN +

Et au bas, à droite et à gauche du piédestal d'une grande croix aux bras fleurdelisés, la signature du fondeur :

+ F + LAVOUZELLE FONDEVRE MA FAITE
A LA ROCHELLE + LAN 1786 +

Comme celle de l'hospice de Mauzé-sur-le-Mignon, la cloche de Saint-Remy-en Plaine n'a certainement pas été fondue pour l'église où elle se trouve aujourd'hui. La mention du *gardien* et la forme du nom de ce gardien indiquent qu'elle provient d'un couvent de Capucins. Chez les Capucins, en effet, « la règle veut que le prénom soit toujours suivi du nom du lieu de naissance » (3).

Le choix comme parrain du « maire et colonel des milices bourgeoises de la Rochelle » porte à croire que ce couvent de Capucins est celui de la Rochelle, quoique le nom du P. Barthélemy de Lezay n'ait pas encore été retrouvé dans les archives locales — à notre connaissance du moins, — avec la qualité de gardien de cette communauté.

Le comte de Maurès de Malartic est une figure intéressante de l'histoire rochelaise. En 1789, il fut député de l'ordre de la noblesse et a laissé un journal de sa députation. La bibliothèque

(1) Premier canton de Niort.

(2) Si nous ne nous trompons, le *régiment de Poitou*, dont il est fait mention ici, est actuellement le 13^e d'infanterie.

(3) Cf. *Bulletins Société polymath. Morbihan*, année 1889, p. 258.

de la Rochelle possède un certain nombre de volumes donnés par lui et portant son ex-libris armorié. — Sa femme était d'une ancienne et noble famille rochelaise qui a fourni au grand commerce maritime des armateurs distingués, des directeurs à la chambre de commerce et des juges à la juridiction consulaire (1).

La planchette à alphabet gravé, qui a servi pour l'établissement de l'inscription de cette cloche, ne devait pas être de première jeunesse. Les *u* en effet y affectent encore en règle générale la forme *V*. On avait cependant gravé après coup sur cette planchette l'*u* avec la forme *U*, mais la gravure de cette lettre était beaucoup plus profonde que celle de l'alphabet primitif, et à la fonte les *U* sont venus avec un relief plus considérable.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

L'ancienne église Sainte-Croix de Loudun.

Quelques lignes parues à la fin de l'année 1889 dans un journal de Paris et reproduites à l'envi par les confrères, ont annoncé la démolition de notre vieille collégiale Sainte-Croix. Que les archéologues se rassurent, ce monument ne disparaîtra pas en entier, les parties les plus anciennes et aussi les plus intéressantes subsisteront dans toute leur beauté.

Acquise par la municipalité lors de la Révolution, l'église de Sainte-Croix était depuis cette époque louée à des particuliers qui l'utilisaient comme magasin de débarras, ou, suivant l'expression locale, comme *refuge*. Depuis longtemps, il était question de la transformer en marché couvert, mais l'exécution de ce projet avait été différée. Le 3 novembre 1889, quelques pierres se détachant d'une voûte écrasèrent à moitié une voiture; comme mesure de sécurité, on fit abattre toute la voûte de la nef.

Cet incident remit sur le tapis l'établissement des halles, et deux projets furent alors présentés : le premier, très radical, réclamait la destruction complète de l'église et l'édification de toutes pièces d'un marché couvert; le second conservait intacts le chœur et les transepts, vouant seulement à l'œuvre des démolisseurs la voûte de la nef, celles des collatéraux, et les piliers de la nef, en résumé tout ce qui était de construction récente; les trois murs restant devaient supporter la charpente des halles. C'est ce dernier projet qui a été adopté et qui nous vaut la conservation entière de ce qui subsistait de l'œuvre primitive.

(1) Communication de M. de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure.

Cette église, connue d'abord sous le nom de Notre-Dame, existait dès le ^x^e siècle. Par une charte de l'an 1060, Hugues, chevalier, donne à Guillaume, abbé de Tournus, et aux moines de cette abbaye, pour le repos de son âme et de celle de sa femme, Arsendis, de ses deux fils, Hugues et Thibault, trois églises qu'il possédait à Loudun, l'une paroissiale, sous le vocable de saint Pierre, située au-dessous des murs du château, les deux autres en dehors des murs, la première sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, la seconde sous celle de Notre-Dame (1).

Deux ans plus tard, en 1062, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, à la prière de plusieurs ecclésiastiques, fonde un chapitre dans l'église de Notre-Dame et leur donne un grand espace de terrain, sur lequel fut construit un monastère où pendant longtemps ces prêtres vécurent en commun (2); c'est cette fondation qui fait dire à notre annaliste Trincant : « l'église collégiale de Sainte-Croix fut autrefois très belle et n'est à présent qu'à moitié recouverte, elle fut autrefois bastie par Geoffroy Martel, comte d'Anjou, l'an 1062, mais Fouques aussi comte d'Anjou, ayant esté élu roy de Hyerusalem et de Cypre le jour de l'Exaltation de Sainte Croix, l'enrichit de plusieurs beaux droits et d'une portion de la vraie croix qui se perdit cette année 1562; à cause de ce elle prit le nom de Sainte-Croix; il leur donna aussy le droit de foire le mesme jour (3). »

Tous les auteurs qui ont parlé de cette église et de ses origines n'ont fait qu'exécuter des variations sur ce thème de Trincant, qui a le tort d'être assez inexact.

Nous ne connaissons pas la date exacte de la donation faite par Foulque V, comte d'Anjou, roi de Jérusalem et de Chypre, mais elle est évidemment postérieure à 1131, époque où Foulque fut couronné roi; cette connaissance aurait ici son importance, car elle nous permettrait de fixer le changement de vocable de notre église, — si ce changement avait eu lieu à cette occasion, mais il n'en est rien et nous allons montrer qu'il est bien antérieur au don de Foulque. En effet, dans une bulle du pape Urbain II, donnée à Tours le 13 avril 1095 en faveur de l'abbaye de Tournus, nous trouvons, citées parmi les possessions de cette abbaye, les églises de Saint-Nicolas et de Sainte-Croix, *ecclesiam Sancti-Nicolai, ecclesiam Sanctæ-Crucis* (4). Le même pape, passant à Poitiers l'année suivante au mois de janvier, confirma un accord conclu entre les *chanoines de Sainte-Croix* et l'abbé de Tournus au sujet de la nomination de trois chanoines qui fut dévolue à Tournus (5). Néanmoins le concile qui se tint, comme on le sait, en 1109, dans l'église Sainte-Croix, eut lieu d'après un texte contemporain *in basilica beate Dei Genitricis* (6). Cette contradiction n'est

(1) Juenin, *Histoire de l'abbaye de Tournus*, p. 129.

(2) *Gallia christiana*, t. II, instr., col. 333.

(3) *Abrégé des antiquités de Lodun et país de Lodunois par M^e Loys Trincant, procureur du roy de la dicte ville*, manuscrit inédit composé en 1626 et conservé dans le tome XLVII, pp. 199 et suiv. de dom Fonteneau.

(4) Juenin, p. 137.

(5) Juenin, p. 105.

(6) Juenin, p. 141.

qu'apparente et vient de ce que notre église posséda, au moins pendant quelque temps, deux vocables : *Notre-Dame* et *Sainte-Croix*, cas assez fréquent au *xi^e* siècle; en Loudunais particulièrement, nous citerons l'église de Saint-Léger, érigée en chapitre vers 1020 (1), sous l'invocation de Notre Dame et saint Léger, dans la suite Notre-Dame disparut; — l'église de Sammarçolles, consacrée à saint Pierre et à saint Martial, le premier saint est seul nommé dans la donation de cette église faite en 1119 par Guillaume, évêque de Poitiers, à l'abbaye de Saint-Florent. quant au second, probablement plus ancien, il a laissé son nom au village. De plus, une bulle du pape Calixte, datée de l'an 1119, et publiée par Juenin, mentionne comme appartenant à l'abbaye de Tournus : *cellam sanctæ Mariæ Louduni, ecclesiam sancti Nicolai, sancti Petri, ecclesias de Basilicis, sanctæ Crucis, ecclesias de Berniziaco, de Aziaco.....* (2).

Les textes que nous venons de citer démontrent suffisamment que le changement de vocable de Sainte-Croix n'eut pas lieu, comme l'affirme Trincant, à l'occasion du don de Foulques, mais dans la période comprise entre 1062 et 1095.

Cette église, comme celle de Saint-Nicolas, construite à la même époque et démolie au *xv^e* siècle, se trouvait à l'origine dans la paroisse de Véniers, qui appartenait au couvent de Saint-Florent-lès-Saumur, aussi les moines de cette abbaye contestèrent-ils la donation de Hugues. Ce fut la source d'une longue série de procès, chaque fois tranchés par les conciles et les synodes en faveur de Tournus, et chaque fois repris par Saint-Florent. Au concile de Tours, tenu la troisième semaine du carême de 1096, sous la présidence du pape Urbain, Guillaume, abbé de Saint-Florent, voulut encore une fois reprendre ce différend, mais à peine eut-il commencé à parler, que Pierre, abbé de Tournus, se leva et raconta au pape et aux pères du concile comment cette question agitée depuis si longtemps avait été jugée; le comte Foulque, qui était présent, prit à son tour la parole sans qu'on l'en eut prié, et flétrit l'obstination des religieux de Saint-Florent. « Les pères, ajoute Juenin, ne pouvoient assez s'étonner de ce que des religieux comme ceux de Saint-Florent vouloient encore contester une chose qui avoit été jugée tant de fois si justement » (3). Urbain, après avoir entendu les deux parties, se prononça en faveur de Tournus. L'abbaye de Saint-Florent, malgré ses échecs successifs, ne se tint pas pour battue, et pendant toute la première moitié du *xii^e* siècle, nous rencontrons nombre de bulles et de jugements déboutant avec un ensemble parfait les moines de leurs prétentions. Tournus avait acquis à sa cause les chanoines de Sainte-Croix en leur concédant, en 1121, le droit de paroisse dans leur propre bourg, celui de tenir aumônerie et de visiter les pauvres (4).

Enfin, en 1156, un accord définitif vint clôturer ce procès qui durait depuis près d'un siècle: Tournus resta en possession des églises de

(1) *Chartes poitevines de l'abbaye de Saint-Florent*, dans les *Archives historiques du Poitou*, t. II, p. 16.

(2) *Idem*, p. 12.

(3) Juenin, p. 135.

(4) *Archives historiques du Poitou*, t. II, p. 29.

Saint-Nicolas et de Sainte-Croix, et reconnut les droits de Saint-Florent sur la dime de Veniers (1).

Comme marque de sa suprématie sur l'église Sainte-Croix, le prieur de Notre-Dame-du-Château, représentant l'abbé de Tournus, avait entre autres prérogatives, celle de faire chanter l'évangile le dimanche des Rameaux par un diacre de son couvent, et de désigner le prédicateur qui devait prêcher ce même jour; cela fut reconnu le 7 mai 1161 par jugement de Guillaume, cardinal légat du Saint-Siège en Aquitaine (2).

En mai 1336, le pays étant ravagé par des bandes de pillards, le roi Charles V accorda aux chanoines de Sainte-Croix des lettres de sauvegarde, et leur donna pour gardien le bailli de Touraine. Vers la même époque, ces prêtres, renonçant à la vie commune adoptée à l'origine, se logèrent dans les maisons canoniales, après avoir partagé entre eux les revenus du chapitre; des statuts consacrant ce nouvel état de choses furent établis en 1428 (3).

Par acte du 22 mai 1436, Jean Robert, clerc, et Perenelle sa femme, établirent à Sainte-Croix un maître de chant et quatre enfants de chœur, et donnèrent à cet effet diverses rentes au chapitre.

En 1562, notre église fut, comme toutes celles du Loudunais, pillée et saccagée par les huguenots « qui crioient en faisant ce dégast, vive l'évangile! la messe est abolie! » (4). Après la bataille de Moncontour, les protestants, forcés d'évacuer Loudun, incendièrent en manière d'adieu la plupart des monuments; Sainte-Croix n'échappa pas au désastre et presque toutes ses voûtes s'écroulèrent.

Dans toutes les cérémonies publiques et religieuses les chanoines de Sainte-Croix avaient le pas sur tous les ecclésiastiques : un jour de l'an 1618, une procession qui avait attiré une grande multitude, allait sortir de la collégiale, quand Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre-du-Marché et chanoine de Sainte-Croix, contesta la place prise dans le cortège par le prieur de Coussay, alors Armand-Jean du Plessis, évêque de Luçon : le chanoine de Sainte-Croix marchait avant le prieur de Coussay ; devant Grandier qui réclamait énergiquement son rang, le futur cardinal se retira; « un tel affront devant toute la population de Loudun, dit M. Legué, ne devait pas être oublié par celui qui l'avait subi » (5). On sait en effet la part que prirent Richelieu et ses partisans dans le procès du curé de Saint-Pierre. L'église de Sainte-Croix fut alors le théâtre de ces scènes sans nom où figuraient comme acteurs Laubardemont, le P. Tranquille, madame de Belciel et les Ursulines, et qui aboutirent à la

(1) *Idem*, p. 34.

(2) *Archives départementales de la Vienne*, titres du chapitre Sainte-Croix, G.

(3) Dumoustier de Lafond, *Essais sur l'histoire de la ville de Loudun*, Poitiers, 1778, 2^e partie, p. 15.

(4) Trincant, manuscrit cité.

(5) Dr Legué, *Urbain Grandier et les possédées de Loudun*, Paris, 1884, p. 16.

condamnation de Grandier. Ce fut sur la partie de la place Sainte-Croix située au nord de l'église qu'il fut brûlé vif le 18 août 1634.

L'église collégiale de Sainte-Croix telle qu'elle existait dans ces derniers temps, présentait le type parfait du style roman : croix latine avec absidioles sur les bras du transept, orientée de l'est à l'ouest, et terminée par un déambulatoire avec chapelles absidales. Sa longueur est de 53 mètres, sa largeur de 12 mètres 80, les bras du transept ont 5 mètres 70 de long sur 6 mètres 80 de large. La nef, comme les deux bas côtés qui l'accompagnaient, était voûtée en plein cintre; ces voûtes, tombées comme nous l'avons dit en 1568, n'avaient été reconstruites qu'en 1757; elles s'appuyaient sur six piliers dans lesquels étaient engagées des colonnes dont l'ornementation ne semblait pas terminée. Les bas côtés étaient éclairés par quatre fenêtres aussi en plein cintre; celles du collatéral nord avaient été bouchées par des maisons qui, dans ces derniers temps, s'étaient appliquées sur la muraille extérieure. C'est du reste ce qui fut cause de la ruine prématurée de Sainte-Croix: quelques propriétaires ayant trouvé leur appartement trop exigü, se taillèrent des suppléments de chambres dans la muraille qui, primitivement d'un mètre d'épaisseur, avait été réduite en certains endroits à 25 centimètres; le mur perdit alors son aplomb, et s'infléchissant vers l'extérieur, attira vers lui les piliers de la nef, ce qui détermina la chute des clefs de voûte. Plusieurs chapelles avaient été construites sur ces mêmes murs, l'une d'elles s'ouvre sur le collatéral nord par un arc brisé. Le clocher, construit dans l'angle nord-ouest de l'église, reposait sur deux arcades en plein cintre; il était autrefois éclairé à sa partie supérieure par deux fenêtres geminées et surmonté d'une pyramide en pierre.

Deux portails donnent accès dans l'église; l'un à l'ouest, de construction récente, est surmonté d'une rosace entièrement murée; l'autre, au nord, est peu ornementé, la fenêtre placée au-dessus est de l'époque gothique, elle est remplie dans sa partie supérieure par une rose soutenue par deux meneaux verticaux; la fenêtre symétrique du transept sud devait offrir semblable décoration.

Six piliers massifs entourent le chœur, de ces piliers s'élancent des arcs en plein cintre qui soutiennent une voûte en cul de four; le déambulatoire est garni de trois chapelles absidales, celle du milieu est éclairée par une grande fenêtre gothique (1).

ROGER DROUAULT.

Nouvelles archéologiques diverses.

Les ateliers céramiques de Saint-Porchaire. — Il y a longtemps que la *Revue poitevine* n'a eu l'occasion de parler de Saint-Porchaire

(1) Cf. Arnault-Poirier, *Monuments de l'arrondissement de Loudun*, dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires de l'Ouest, année 1846, p. 111, et de Longuemar, *les anciennes fresques des églises du Poitou*, pp. 174 à 179.

et de la célébrité, au xvi^e siècle, de ce centre céramique. Une nouvelle preuve de cette célébrité se trouve dans les vers suivants d'André de Rivaudeau, poète bas-poitevin du xvi^e siècle :

.....
Mais encore il y a maintes bourgadelettes
Qui ont commodité de leurs terres pauvrettes
D'en tirer quelque fruit, Gonesse de son pain,
Vanvres de son lait gras, *Porchaire de la main*
D'un excellent ouvrier. (1)

Il n'y a pas à douter que le *Porchaire* cité par Rivaudeau ne soit bien notre Saint-Porchaire. Supprimer le *Saint* est une des licences auxquelles les poètes du xvi^e siècle nous ont habitués. Le *Porchères* (Gironde) et la *Porchère* (Loire), que mentionne le *Dictionnaire des Postes*, n'avaient aucune notoriété, pas plus que le *Porchères* des Basses-Alpes. Quand le poitevin Rivaudeau, s'adressant à une poitevine, parle de « Porchaire » et de sa renommée traditionnelle, c'est de Saint-Porchaire qu'il s'agit.

L'*Hymne de Marie Tiraqueau, damoiselle de la Roussellière*, qui contient ce passage, a été imprimé pour la première fois en 1566 (2).

Marie Tiraqueau, épouse de Louis Rouhault et cousine-germaine du poète, était fille de Michel Tiraqueau. Ce dernier, dont Rivaudeau décrit dans cette pièce la collection d'objets d'art et de curiosités (3), y est cité comme occupant *depuis 25 ans* le siège de la sénéchaussée de Fontenay :

..... Sied dans la royale chaire
Depuis vingt et cinq ans de Fontenay. . . (4)

Or, c'est en 1541 qu'il succéda à son père dans la charge de lieutenant du sénéchal de Poitou au siège royal de Fontenay (5). L'*Hymne de Marie Tiraqueau* a donc été composé en 1565 ou 1566. — Par suite, cette nouvelle mention de Saint-Porchaire est contemporaine de celle qui figure dans les poésies de Jacques Béréau.

Il y a tout lieu de croire que l'« excellent ouvrier » de Rivaudeau

(1) *Les œuvres poétiques d'André de Rivaudeau, gentilhomme du Bas-Poitou*, nouvelle édition, publiée et annotée par C. Mourain de Sourdeval, (Paris, Aug. Aubry, 1859), p. 208.

(2) *Œuvres d'André de Rivaudeau, gentilhomme du Bas-Poictou*. A Poictiers, par Nicolas Logeroys.

(3) Rivaudeau *Œuvres*, éd. Mourain de Sourdeval, pp. 213-214. — Cf. B. Fillon, *le cabinet de Michel Tiraqueau sénéchal de Fontenay* (Fontenay, Robuchon, 1848, 39 pp., tiré à 50 ex.), et *Poitou et Vendée*, art. *Fontenay-le-Comte*, pp. 51 à 54.

(4) *Œuvres*, p. 212. — B. Fillon, art. *Fontenay*, p. 53.

(5) Beauchet-Filleau, *Dict. des familles du Poitou* (1^{re} édition), tome II, p. 729.

n'est autre que le Tascher, dont Jacques Béreau (1) nous a conservé le nom.

Beaumesnil et Saint-Maixent. — Dans un manuscrit de Beaumesnil, communiqué au capitaine Espérandieu par M. Nivet-Fontaubert, de Limoges, on trouve les renseignements que voici sur une découverte qui a été faite à Saint-Maixent au siècle dernier, probablement vers 1760 :

« Derrière le rond-point de l'abbaye de Saint-Maixent en Poitou, en faisant fouiller pour quelques réparations, on trouva, à 12 pieds sous terre, des sarcophages de pierre couverts de tablettes dont plusieurs égaloient les dits sarcophages en épaisseur ; d'autres moins épais[ses] jusqu'à n'avoir que 3 poulces. Les emboîtures des têtes y étoient cassées ; les squelettes y étoient et à côté d'eux 4 pots ou urnes de terre parmi lesquelles il y en avoit d'un très beau vernis. Ces urnes étoient une à chaque épaule et les deux autres le long des cuisses. On y a remarqué un dépôt de certaines liqueurs, et dans celles du côté droit un dépôt onctueux.

« Ces tombeaux se touchoient presque tous et étoient tournés les pieds au levant, et cela dans un espace de deux boissellées de terre. Il y en avoit même les uns sur les autres. »

Cette découverte est à rapprocher de celle qui a eu lieu lors du percement de la rue Garrau de Balzan. Alors aussi, on trouva des sarcophages contenant des urnes, et dans celles-ci un « dépôt de liqueur », très vraisemblablement de l'huile, qui depuis le xii^e siècle avoit eu le temps de rancir.

Beaumesnil avoit l'intention de dessiner sa découverte. Nous allons voir comment il comptait s'y prendre ! En note de son manuscrit on trouve ces mots : « *Faire un sarcophage avec squelette, et les pots en leur arrangement.* » Ce qu'un tel dessin eût été exact !

Ab uno disce omnes...

E. E.

La sauvegarde des richesses d'art. — Au Congrès des catholiques de l'Ouest qui s'est tenu à Nantes, M. René Valette a lu un rapport contre le vandalisme inconscient dont sont trop souvent victimes les œuvres d'art ecclésiastiques. Il a conclu en demandant la création de chaires d'archéologie dans les grands séminaires et l'organisation d'un comité de conservation des richesses d'art dans chaque diocèse. Ce double vœu a été unanimement adopté.

L'ancienne église de Cerizay — L'administration supérieure a fait arrêter les travaux de démolition. La Commission des monuments historiques étudie la question du classement. Nous espérons que l'intervention influente de M. J. Lisch, inspecteur général des monuments historiques de l'ouest, contribuera puissamment à assurer la sauvegarde de cet intéressant chevet fortifié.

Le 30 décembre, M. le préfet des Deux-Sèvres a adressé à M. le ministre des beaux-arts une série de plans, coupes et élévations, dus à M. Arthur Bouneault, et un rapport de M. Jos. Berthélé.

(1) Cf. Edm. Bonnaffé, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome VII, pp. 14-15.

MUSÉES, ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES

Archives du département de la Vienne.

Dons. — M. le baron Godet de la Ribouillerie : 3 liasses de minutes de notaires de la région de Couhé-Vérac. — M. Durand : un factum de 1720, produit dans un procès entre l'Université de Poitiers et les Minimes de cette ville. — M. Victor de Massougnès : copies d'actes de l'état civil de sa famille, de 1696 à 1804.

Réintégrations. — De la préfecture de l'Hérault : 33 pièces relatives à la circulation des grains en Poitou, de 1738 à 1740. — De la préfecture de la Haute-Vienne : 5 pièces concernant l'abbaye de Sainte-Croix, de Poitiers, de 1344 à 1603.

Acquisitions. — Pièces relatives aux abbayes de Valence (1350) et de Nieuil (1390), — aux familles Dupont, de Beaumont, de Beudéan-Parabère et Poussard du Vigeon, — à la seigneurie de la Roche-Elie (1619), etc.

Classement. — Les liasses des districts de Civray, Loudun, Lusignan, Montmorillon et Châtellerauld (époque révolutionnaire), etc. — Le fond des archives révolutionnaires de la Vienne est aujourd'hui entièrement constitué.

Inventaire. — La notice, rédigée par M. Alfred Richard pour être placée en tête du premier volume de l'inventaire des archives civiles de la Vienne, qui va paraître, notice comprenant l'histoire des archives dans ce département de 1790 à 1890, a été honorée des félicitations de M. le Ministre de l'Instruction publique. — En cours de rédaction : l'inventaire des titres du chapitre de Sainte-Radégonde de Poitiers, qui doit inaugurer le 2^e volume de l'inventaire des archives ecclésiastiques de la Vienne.

Bibliothèque de la ville de Poitiers.

Dans sa séance du 17 novembre, le Conseil municipal de Poitiers a voté le traité suivant, à passer avec le ministère de l'Instruction publique, relativement à la communication à établir entre la bibliothèque de la ville et la bibliothèque des facultés :

Art. 1^{er}. — Le service de la bibliothèque municipale et de la bibliothèque universitaire de Poitiers, sera commun à partir du présent traité.

Art. 2. — Une communication matérielle sera établie entre les deux bibliothèques, au moyen d'un escalier intérieur, d'un monte-charges, et de cordons acoustiques.

Art. 3. — Pour éviter que les achats et abonnements soient faits en double, toutes les propositions seront communiquées aux deux commissions des bibliothèques par l'intermédiaire des bibliothécaires. *Les deux commissions pourront délibérer en commun quand il s'agira des intérêts matériels des deux bibliothèques.*

Art. 4. — Les livres et publications périodiques des deux bibliothèques, seront mis sur place à la disposition de tous les lecteurs. Vu l'exiguïté des locaux actuels, la salle de lecture de la bibliothèque universitaire, sera réservée aux étudiants ; les autres lecteurs et les étudiants eux-mêmes, auront accès dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale.

Art. 5. — Les prêts au dehors seront autorisés par le recteur, pour le fond de la bibliothèque universitaire, et par le maire, pour le fond de la bibliothèque municipale. Seront exclus du prêt au dehors, les livres de chaque bibliothèque qui sont fréquemment demandés, les périodiques en fascicules, les ouvrages en livraisons détachées, les ouvrages de grand prix, les collections, les dictionnaires, les ouvrages de référence, les estampes, cartes et plans. De plus les volumes et documents manuscrits et les archives municipales, déposés à la bibliothèque de la ville, ne pourront sortir de ce dépôt sans l'autorisation du Conseil municipal.

Art. 6. — La ville et l'Etat donneront à leurs agents respectifs des instructions, pour qu'une entente absolue règne entre les bibliothécaires, dans l'intérêt du service. Les difficultés, quelles qu'elles soient, qui pourraient se présenter, seront tranchées par le recteur et le maire, et en cas de divergence entre eux, par M. le ministre de l'Instruction publique, en dernier ressort.

Art. 8. — Les deux bibliothèques conserveront d'ailleurs leur autonomie au point de vue de l'administration, de la comptabilité, du budget, du personnel et de son mode de recrutement. Elles conserveront également leur indépendance réciproque, pour ce qui regarde l'achat des livres, l'ordre et le classement des volumes qui ne pourront jamais être confondus et passer de l'une dans l'autre.

Art. 10. — Les dons, en livres ou en argent, qui seraient faits à l'une des deux bibliothèques, deviendront sa propriété, suivant la volonté du donateur. A défaut de désignation spéciale, ils appartiendront à la ville.

Musée archéologique de Niort.

Dons. — M^{me} veuve Gouriet : deux jolies commodes garnies en cuivre, Louis XV et Louis XVI ; une table à pieds tournés ; un bahut à deux corps sculptés (1). — Le conseil d'administration de l'hospice de Saint-Maixent (à la demande de M. Arthur Bouneault) : une pierre d'autel, découverte au château de l'Aunaie (près Fonvérines, commune d'Azay-le-Brûlé) par MM. Louis Lévesque et d' Beaudet.

Acquisitions. — Un vase de forme insolite, de date et d'usage indéterminés, appartenant précédemment à M. R. de Rochebrune, qui a jugé à propos de s'en défaire.

(1) Madame Gouriet, qui a légué ces objets à la Société de statistique par son testament en date du 3 mai 1888, avait précédemment fait don à la bibliothèque de la ville de Niort des ouvrages classiques et de médecine composant les bibliothèques de M. le professeur Gouriet, son mari, et de M. le docteur Gouriet, son fils.

Archives du département des Deux-Sèvres.

Dons. — M. Florentin Puichaud : 123 pièces antérieures à la Révolution, relatives à diverses seigneuries de l'arrondissement de Bressuire. — M. le capitaine Espérandieu : 3 chartes du ^{xiv}^e siècle, relatives à Saint-Hilaire-de-Brethmas (Gard). — M. Roger Drouault : 7 pièces relatives à diverses localités des Deux-Sèvres. — La mairie de Pas-de-Jeu : la collection de ses registres de baptêmes, mariages et sépultures, antérieurs à 1789.

Réintégrations. — De M. Y***, gendre de M. Z***, ancien archiviste des Deux-Sèvres : près de 300 pièces, qui avaient été détournées du dépôt, il y a trente et quelques années. Parmi ces pièces : le journal du curé de Notre-Dame de Niort, Augier de la Terraudière. — Des mairies de Saint-Martin-de-Sanzay et de Bagneux : documents divers se référant à la série G.

Inventaire. — L'impression des premiers suppléments aux séries E, G, H et C est terminée. — L'impression du catalogue de la Bibliothèque poitevine est commencée. — En cours de rédaction : l'inventaire des archives de la seigneurie de Caffard, près les Aubiers (Deux-Sèvres).

Local. — Extraits du rapport présenté par M. Jos. Berthelé, archiviste, à l'occasion de la dernière session du Conseil général :

« 1. DONJON. — Jusqu'à cette année notre installation d'été se réduisait : 1^o pour les archivistes, à une table sur deux tréteaux dans l'embrasure de l'unique fenêtre dans la salle dite « chambre de M^{me} de Maintenon » ; 2^o pour le public, d'une petite table contiguë à celle-ci et pouvant servir à *un seul travailleur*. Quand il y en avait plusieurs, il restait la ressource de se servir de ses genoux comme pupitre, à moins d'aller se réfugier dans la grande salle, entre les deux tours, c'est-à-dire dans une étuve à peu près aussi bien conditionnée que les greniers de la préfecture, où la température moyenne pendant la saison chaude dépasse 40 degrés.

« Dans ces conditions, j'ai cherché s'il n'y aurait pas moyen d'arriver à une combinaison plus pratique et pour le public et pour les archivistes, et voici à quoi je me suis arrêté. Les documents de la salle dite « chambre des Echos » ayant absolument besoin d'être repris tous un à un, nettoyés, reclassés et surtout séchés, nous avons transporté nos pénates du 2^e au 3^e étage. L'embrasure de chacune des deux fenêtres a été débarrassée des mousses qu'y avait produites l'humidité venant de la plate-forme. Dans chacune de ces embrasures de fenêtres nous avons établi un bureau. Près du bureau de M. Souchard, nous avons organisé tant bien que mal un supplément de tablette mobile, susceptible de former une table de classement. Près de mon bureau, nous avons fait sauter deux moitiés de travées et à la place d'icelles installé une table longue pouvant recevoir cinq travailleurs. De sorte qu'aujourd'hui (chose jusqu'ici inédite aux archives des Deux-Sèvres !) nous possédons un semblant de salle du public, ou tout au moins une table destinée à ne servir qu'au public. C'est encore assez piteux, mais enfin c'est un progrès et qui a eu l'avantage de ne pas coûter très cher

« Là où les pluies sont les plus dangereuses pour les documents, c'est dans la salle dite des Echos. L'eau pénètre par les joints en mauvais état et imbibes la voûte. Il en résulte une humidité générale. Les joints de la plate-forme auraient besoin d'être refaits entièrement et profondément »

« Vous savez, monsieur le préfet, qu'une partie du rez-de-chaussée du donjon sert de prison municipale. Cela nous vaut en temps ordinaire de petits tapages périodiques, qui manquent absolument de charme. Cette année nous avons eu mieux, un des vagabonds renfermés s'est avisé d'amonceler la paille près de la porte, et de faire flamber jusqu'à ce que la porte fut assez carbonisée pour lui permettre de s'évader. Les archives en ont été quittes pour une fumigation. La municipalité a remédié à l'accident, non pas en enlevant le « violon » du donjon, mais en remplaçant la porte en bois par une porte en fer. Déjà, il y a neuf ans, un vagabond avait mis le feu de la même manière.

« Depuis quelques mois, nous avons en outre le plaisir de partager le donjon avec une autre catégorie d'individus encore plus tapageurs que les vagabonds. La municipalité a créé une fourrière et nous en a gratifié. Vous devez avoir entendu plus d'une fois de votre hôtel, monsieur le préfet, les hurlements des pauvres chiens incarcérés. Peut-être aussi avez-vous été, comme la municipalité, saisi des plaintes des habitants du voisinage.

« Je crois, monsieur le préfet, que Niort est la seule ville de France qui puisse se flatter de réunir dans un même local le magasin à débarras de la municipalité, les vagabonds, les chiens errants et les archives départementales (1).

« 2. PRÉFECTURE. — Les quelques améliorations faites cette année ont surtout porté sur la 1^{re} salle de la partie des combles, sise au-dessus de l'hôtel. Jusqu'ici le magasin à débarras de la préfecture et la bibliothèque administrative vivaient — plus ou moins en bonne intelligence — sous le même toit. A partir de cette année les vieux tuyaux de poêles, etc., ont cessé de faire partie des archives. Un local distinct leur a été attribué.

« Donc ici encore, progrès comme au donjon. Il reste néanmoins à remédier à bien d'autres choses, notamment aux dangers d'incendie provenant des cheminées, aux gouttières et à l'état médiocre des planchers, sans compter la mauvaise disposition des salles qui a créé dans les archives et la bibliothèque administrative un enchevêtrement de séries absolument déplorable. »

Extrait du rapport de M. le préfet des Deux-Sèvres au Conseil général : « A différentes reprises, l'attention du Conseil général a été appelée sur la nécessité de construire un local pour les archives... L'affectation à ce service d'un bâtiment devient de jour en jour plus impérieuse... Je ne crois pas devoir vous faire de proposition ferme à ce sujet avant de savoir s'il entre dans votre pensée de donner, *en principe*, satisfaction au vœu formulé par M. l'archiviste. Mais si vous

(1) Depuis la rédaction de ce rapport, la fourrière a été enlevée du donjon de Niort.

voulez bien exprimer votre sentiment à cet égard, j'aurai l'honneur, le cas échéant, de vous soumettre un projet complet à votre prochaine session d'avril. »

Extrait du rapport fait par M. Léo Desaivre, au nom de la 2^e commission du Conseil général : « Votre deuxième commission, tout en constatant avec la plus grande peine les inconvénients de toute nature qui résultent du dépôt des archives dans deux locaux éloignés l'un de l'autre, humides et fort mal disposés pour cet effet, considère que le moment ne semble point encore venu pour la construction d'un bâtiment spécial ».

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Cloches du doyenné de Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres). —

Inscriptions et notes diverses réunies par M. l'abbé CLÉMENT PROTON, curé-doyen de Mazières-en-Gâtine. — Manuscrit de 36 ff. in-4^o, avec sept estampages.

Messieurs et chers lecteurs, j'ai le plaisir de vous présenter, dans la personne de M. l'abbé Proton, doyen de Mazières-en-Gâtine, le plus dévoué et le plus *campanophile* correspondant que j'aie rencontré jusqu'ici en Poitou, parmi les membres du clergé.

Pour constituer cette monographie des cloches du canton de Mazières, M. l'abbé Proton ne s'est pas borné à mettre en mouvement l'obligeance des différents curés de sa circonscription, il a opéré lui-même dans chaque paroisse et il a opéré avec un soin et une précision dignes d'être proposés en exemple.

Chaque inscription est transcrite avec une scrupuleuse exactitude, — les ornements sont décrits dans les plus petits détails, — la technique est traitée en connaisseur, — les marchés et les correspondances fournissent leur appoint, — des renseignements sur les cloches disparues complètent l'étude des cloches existantes, — bref, une série de pages d'histoire locale, d'une excellente méthode.

Sur les trente cloches passées en revue dans le travail de M. l'abbé Proton, 25 appartiennent au xix^e siècle, 3 au xviii^e et 2 au xvii^e. — De ces 30 cloches, 23 sont encore existantes, dont 21 du xix^e siècle, 1 du xviii^e et 1 du xvii^e. Le canton de Mazières-en-Gâtine ne possède donc plus aujourd'hui, dans ses églises ou chapelles, que deux cloches antérieures à la Révolution, toutes deux signées. Elles se trouvent, l'une à la Boissière-en-Gâtine, l'autre à Soutiers.

Celle de la Boissière, qui date de 1734, a été publiée. Elle

émane du Lorrain Pierre Aubry, qui s'était fixé aux Aubiers (Deux-Sèvres), vers 1715. Pierre Aubry la fondit avec l'aide de son fils Charles, alors âgé de 17 ans (1).

Celle de Soutiers, qui remonte à 1694, et que M. l'abbé Proton a estampée in-extenso, est la première œuvre signalée en Poitou du fondeur angevin François Lamy (2). Elle porte comme inscription :

† IESV MARIA STE MARTINE ORA PRO NOBIS
EX CVRIS & IMPESIS (3).

(fleuron) FRANCISI (4) COTHEREAV PICTAVIENSIS
RECTORIS CAROLVS CATHINEAV

(fleuron) ESCVTIER (5) & D9 DE LA ROVSSELIERE
PATRINVS (fleuron) 1694 (fleuron)

Sur le flanc de la cloche : une croix-calvaire, formée de fleurons, et au-dessous la signature du fondeur :

(fleur de lis) F9 (fleuron) LAMY (fleuron) ANDEGAVENSIS
(fleuron) FVSOR (fleur de lis).

Le fleuron, cruciforme et imitant la fleur de lis, que François Lamy a employé pour encadrer la date, pour indiquer le début de la seconde et de la troisième ligne et pour séparer les mots de la signature, est le même qui lui a servi pour composer la croix et les deux gradins sur lesquels elle se dresse (6).

Au point de vue paléographique, il est intéressant de voir ce fondeur, — qui n'avait d'ailleurs pas sur sa matrice de petites capitales, susceptibles d'être placées en exposant (7), — employer, à deux reprises, en grand format (8) le ⁹ abréviation de *us*.

(1) Cf. nos *Recherches... Arts... Poitou*, pp. 368-369.

(2) Sur les Lamy, d'Angers, fondeur de cloches, etc., voir Célestin Port, *les Artistes angevins*, pp. 172-173.

(3) *Sic*, pour IMPENSIS. — Ce mot avait sans doute été mal composé au moulage, car le S qui suit le E, a été gravé au burin, probablement à la place d'une autre lettre, qui aura été enlevée au ciseau.

(4) *Sic*, pour FRANCISCI.

(5) *Sic*, pour ESCVIER. — Dans ce mot, le V et le T sont faits en creux, au burin.

(6) La croix est formée de onze fleurons ; pour les gradins le fondeur en a employé huit.

(7) Cf. à la première ligne STE au lieu de STE.

(8) A la seconde ligne, dans D9, — à la signature, dans F9.

La cloche de Vouhé (1613), refondue en 1878, ne portait pas une inscription bien importante. On saura gré néanmoins à M. l'abbé Proton d'en avoir donné le texte. En épigraphie, il n'y a rien à négliger ; tout peut devenir précieux à un moment donné. — Les deux cloches fondues en 1762 pour Beaulieu-sous-Parthenay, par le Luçonnais Jean-Baptiste Alabrée, avaient déjà été signalées. L'une d'elles a disparu à la Révolution ; l'autre, refondue en 1890, est accompagnée, dans le travail de M. Proton, par un estampage partiel dû à M. l'abbé Rousseau, curé de Beaulieu.

Les cloches appartenant par leur date d'origine à la période contemporaine, et qui, malgré leur modernité, sont souvent aussi intéressantes que les anciennes, au double point de vue historique et artistique, — s'étagent ainsi par ordre chronologique :

1824, *une*, aux Groseilliers, fondue par le Saumurois Thomas Sureau, établi à Poitiers ;

1860, *une*, à Clavé, et 1866, *deux*, à Saint-Georges-de-Noisné, fondues (à Metz ?) par les Goussel, de Lorraine, dont le nom se retrouvait sur une autre, fournie à Saint-Pardoux en 1857 et inutilement refondue en 1879 ;

1870, *deux*, à Verruyes, fondues au Mans par Ernest Bollée et ses fils ;

1872, *une*, à Saint-Mard-la-Lande, fondue par les mêmes ;

1878, *une*, à Saint-Lin, et *une*, à Vouhé, fondues à Orléans par Georges Bollée ;

1879, *trois*, à Saint-Pardoux, fondues à Angers par Guillaume ;

1880, *une*, à Château-Bourdin, fondue également par Guillaume ;

1883, *trois*, à Mazières-en-Gâtine, et *trois*, à la Boissière-en-Gâtine, fondues à Orléans, par Georges Bollée ;

1889, *une*, à l'école des filles de la Boissière-en-Gâtine, œuvre également de Georges Bollée ;

1890, *une*, à Beaulieu-sous-Parthenay, fondue au Mans, par Amédée Bollée.

En outre de la cloche signée Goussel, fournie à Saint-Pardoux, les cloches de ce siècle qui ont déjà été remplacées, sont, à Clavé et à Saint-Georges-de-Noisné, deux œuvres de la période qui a suivi le rétablissement du culte, et une cloche de 1844, fondue pour Mazières-en-Gâtine, par Henri Jadot, de Poitiers. — M. l'abbé Proton n'a trouvé dans le canton de Mazières aucune trace ni aucun souvenir de fonte sur place.

Les plus belles cloches du canton, au point de vue harmonique, sont celles des fonderies Bollée et Goussel, en particulier le *la* de Mazière, le *si* de la Boissière et le *sol* de Verruyes.

La plus remarquable par l'élégance de la décoration est celle de l'école de filles de la Boissière.

Nouvelles bibliographiques diverses.

— Sous presse à Paris, chez Lahure, pour la maison Hachette, une nouvelle édition revue et corrigée du guide-Joanne *De la Loire à la Gironde*.

— Le jeudi 8 janvier a été représenté au théâtre de Poitiers : *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes et en vers, par XXX, (lisez : M. Léopold Thézard).

— En souscription, à Melle, chez M. Ed. Lacuve, et à Saint-Marc-la-Lande (par Mazières-en-Gâtine), chez M. R.-M. Lacuve : *la gronde et belle histoire de la Meurlusine, toute en bû langage poitevin, racontée par'in Reboutrou, avec ine preface de Jacquell*, un volume in-16 soleil, d'environ 100 pp., tirage limité à 150 ex. dont 100 sur papier mécanique (prix : 2 fr.) et 50 sur papier à bras (prix : 3 fr.).

— A lire, dans le *Bulletin* du 2^e trimestre de 1890 de la Société des Antiquaires de l'Ouest (1), pages 277-278 : le procès-verbal officiel de l'incident Gaillard de la Dionnerie et Babinet contre la *Revue poitevine* (2). C'est exquis ! Il était vraiment impossible de mieux souligner tout ce que la proposition du colonel et le vote qui s'en est suivi avaient de niais et d'inoffensif.

Le *Bulletin* a été absolument féroce pour M. Babinet, mais pour-quoi diable ! s'est-il montré si bénin à l'endroit de M. Gaillard ?

— Après les inscriptions romaines du Poitou, de la Saintonge et du Limousin, M. le capitaine Espérandieu a entrepris de grouper et d'étudier celles du Périgord. La rédaction du manuscrit sera prochainement terminée. L'ouvrage aura pour titre : *Inscriptions de la cité des Petrucorii* et paraîtra dans le courant de l'année 1892 avec dessins dans le texte et planches hors texte.

— A l'occasion de la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 14 novembre, quelques journaux de Paris et du Poitou ont signalé les *Recherches pour servir à l'histoire des Arts en Poitou* comme un « ouvrage trois fois couronné ». C'est très aimable, mais c'est inexact. Il s'agissait tout simplement de la proclamation solennelle des résultats du concours des Antiquités nationales, résultats qui étaient déjà connus depuis plusieurs mois (cf. la *Revue poitevine et saintongeaise*, n^{os} 79 et 80 pp. 216-217 et 253-254).

— M. Escudier, de Niort, continue la série de dessins à la plume représentant les types et les costumes des Deux-Sèvres, dont il avait envoyé des spécimens à la Mothe-Saint-Héray. Ces dessins inté-

(1) Le *Bulletin* a été distribué fin décembre.

(2) Cf. la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome VII, pp. 158-159.

ressants ont été exposés à Niort, rue Saint-Jean, à la vitrine de M. Texier, encadreur, en compagnie d'autres œuvres du même artiste.

— M. Jos. Berthelé a découvert en Picardie, au mois de septembre dernier, chez M. Xavier Cavillier, fondeur de cloches à Carrépuits (Somme), des documents de premier ordre pour l'histoire de l'art campanaire dans le nord de la France aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.

— Un nouveau pseudonyme poitevin à découvrir, c'est celui du malicieux artiste qui nous a adressé pour nos étrennes — sous la signature : « Léon Papinette », — le dessin dont la description suit :

Sur les flots agités d'une pièce d'eau, qui est désignée sous le nom de *mare de λυμὸν*, un petit navire, muni de deux rangées de rameurs avec leurs rames sur chaque bordage et orné d'une proue et d'une poupe en style japonais, tire des pétards contre une forteresse qui ressemble assez au donjon de Niort. L'escadre est complétée par quatre petits bateaux, montés par 34 gaillards, qui n'ont pas l'air d'avoir le pied très marin, et dont quelques-uns brandissent des hallebardes, pendant que d'autres font des signaux, à grand renfort de bras, à quelques copains qui apparaissent dans les joncs du rivage. Sur la terrasse de la forteresse, philosophiquement installé devant un chevalet, et ne paraissant pas s'émouvoir le moins du monde des pétards du petit navire, un personnage, velu comme un peintre, esquisse au crayon le panorama de la flotte des assiégeants.

A droite et à gauche, en haut du dessin, deux médaillons. L'un représente un militaire en culotte de peau, obligé de s'incliner devant le verglas du commencement de janvier et s'étalant avec grâce à côté d'un siège de style gothique, sur lequel est écrit *présidence*. — L'autre est rempli par un blason fortement lambrequiné : l'écu est meublé d'un obusier *de sable* au repos et timbré d'une mélusine batifolant dans sa baille. Devise : *blâmer, toujours ! répondre, jamais !*

Il y a évidemment dans l'ensemble aussi bien que dans les détails de ce dessin des intentions allégoriques, que nous ne sommes pas sûrs d'avoir bien saisies et que nous prions nos lecteurs de nous aider à éclaircir.

— Par arrêté ministériel en date du 9 janvier, MM. Giraudias, organisateur de l'exposition de la Mothe-Saint-Héray, et Jos. Berthelé ont été nommés officiers d'académie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

D'Arbois de Jubainville (H.). *Un gentilice romain tiré d'un nom gaulois, étymologie du nom de Ligugé (Vienne)*, — dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1890, pp. 262-263.

Audiat (L.). *L'instruction primaire avant 1789 en Saintonge-Aunis*, — dans le *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge*, novembre 1890, pp. 382 à 416.

D'Aussy (Denis). *Campagnes de du Guesclin dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge, 1372-1375*, — dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, septembre-octobre 1890, tiré à part, in-8° de 16 pp.

— *Histoire de la Rochelle*, par AMOS BARBOT, tome III. — *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, tome XVIII. — Paris, Alph. Picard, et la Rochelle, impr. Noël Texier, in-8° de 392 pp.

De Barante (Claude). *Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866* (1), publiés par son petit-fils. — Tome 1^{er}. — Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-8° de vi-411 pp.

Baraud (l'abbé A.), curé de la Caillère (Vendée). *Chrétiens et hommes célèbres au XIX^e siècle*, 1^{re} série. — Paris, Téqui, in-12 de xix-428 pp.

Barbaud (G.). *Rapport de l'archiviste du département*, — dans le volume du Conseil général de la Vendée, 2^e session ordinaire de 1890, rapports du préfet et des chefs de service, pp. 106 à 144.

Barbier de Montault (X.). *Traité d'iconographie chrétienne*. — Paris, L. Vivès, 2 vol. in-8° avec 39 pl. contenant 394 dessins par Henri NODET.

Béranger (D^r G.), sous le pseudonyme MARCUS FRANCK. *Niort en 1920, étude locale*. — Niort, imp. Gravat-Echillet et Lemer cier, in-8°, 9 livraisons parues, pp. 1 à 144.

Berthelé (Jos.). *La fonderie de cloches de Xavier Cavillier, à Carré-puits (Somme)*, lettre à M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, — dans le *Journal de Chateau-Thierry*, 10-11 novembre.

— Fragments de la notice sur Niort, Saint-Florent, Eclairé, Saint-Gelais, etc., parue dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, — reproduits, avec dessins d'Arthur Bouneault, dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, tome II, pp. 149 à 153 et 205-206.

— Rapport sur le service des archives dans le département des Deux-Sèvres en 1889-1890, — dans le volume du Conseil général des Deux-Sèvres, 2^e session ordinaire de 1890, rapports du préfet et des chefs de service, pp. 388 à 407.

Blais (Emile.) *Les artistes angoumoisins depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, — dans le volume de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, 14^e session (1890), Paris, typ. Plon, Nourrit et Cie, in-8°, pp. 704 à 746.

Bossebœuf (l'abbé L.-A.). *Histoire et archéologie. Fontevrault, son histoire et ses monuments*. — Tours, Bousrez, in-8° de 104 pp.

Brochet (L.). *Notice sur une voie romaine traversant Fontenay-le-Comte et coup d'œil sur l'importance de cette ville et sur ses mœurs dans les temps anciens*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, tome II, pp. 193 à 204.

(1) M. de Barante a été sous-préfet de Bressuire, puis préfet de la Vendée.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

Le Musée de la ville de Poitiers

son origine, son passé, son présent.

(Suite et fin).

IV. — DISPOSITIONS ACTUELLES DES COLLECTIONS.

Aujourd'hui les objets appartenant à la ville forment différents groupes ainsi composés :

Premier groupe. — 1° Armes et armures. Périodes paléolithique et néolithique, armes et instruments en pierre et en os provenant du diluvium, des stations en plein air, des cavernes, des dolmens, des tumulus et des tourbières ; — 2° époque gauloise, âge du bronze ; — 3° époque romaine, âge du fer ; — 4° Moyen âge, Renaissance, dix-septième siècle ; — 5° Armes étrangères et de peuplades sauvages.

Deuxième groupe. — 6° Céramique. Époque celtique, poteries des cavernes, des dolmens et des tumulus ; — 7° Poteries et terres cuites grecques, égyptiennes, étrusques et romaines ou gallo-romaines ; — 8° Poteries et faïences du moyen âge et de la Renaissance ; — 9° Statuettes, carrelages et faïences des dix-septième et dix-huitième siècles.

Troisième groupe. — 10° Verrerie ; vases en verre de l'époque romaine ; — 11° Vases en verre des seizième et dix-septième siècles.

Quatrième groupe. — 12° Émaux et orfèvrerie. Émaux cloisonnés et champlevés des douzième, treizième et quatorzième siècles ; — 13° Émaux peints des seizième et dix-septième siècles.

Cinquième groupe. — 14° Ivoires et albâtres sculptés.

Sixième groupe. — 15° Meubles, étoffes et tapisseries des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Septième groupe. — 16° Construction ; mosaïques, fresques, dallages, appareils de l'époque gallo-romaine.

Huitième groupe. — 17° Épigraphie ; inscriptions lapidaires romaines, du moyen âge et de la Renaissance.

Neuvième groupe. — 18° Numismatique ; monnaies et médailles grecques, gauloises, romaines, du moyen âge et de la Renaissance. Jetons et médailles diverses. Sigillographie.

Dixième groupe. — 19° Objets divers ; parures, costumes, instruments, outils, ferronnerie, etc., depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours.

Tous les objets composant les collections de peintures, dessins, gravures et sculptures forment un catalogue de 340 pages contenant 1,018 numéros.

La collection archéologique est contenue dans un second volume de 726 pages renfermant 7,155 numéros.

LOCAL.

Le Musée actuel, situé au rez-de-chaussée du nouvel Hôtel de Ville, se compose, y compris le grand vestibule d'entrée, de six vastes pièces, disposées en carré, communiquant entre elles et ayant une longueur totale de 100 mètres sur une largeur de 11, et une hauteur de 8 mètres.

Les divers objets, statues, bas-reliefs, sculptures ornementales et autres débris antiques et du moyen âge composant les collections de sculpture et d'archéologie, occupent aujourd'hui le vestibule et les deux grandes salles des antiques et du moyen âge placées en face l'une de l'autre et largement éclairées par les grandes baies de la façade qui ont près de 5 mètres de hauteur sur 3 mètres de largeur.

Enfin les trois grandes salles du fond, éclairées par des plafonds à châssis vitrés, sont particulièrement réservées aux tableaux, gravures, dessins et accessoirement à quelques statues et bustes modernes supportés par des socles placés au centre de ces salles.

En résumé, peu de Musées de province ont une disposition aussi grandiose et aussi vaste.

CONSERVATEURS DU MUSÉE.

De 1817 à 1832, l'abbé Gibault fut à la fois conservateur de la bibliothèque de la ville et du musée des antiques. Grâce à son zèle et à des efforts constants, les collections sous son administration s'accrurent d'un bon nombre d'objets précieux.

Le musée de sculpture, qui était séparé des autres collections,

fut confié aux soins de M. Hivonnait, directeur de l'école gratuite de dessin, pendant un certain nombre d'années.

Les collections dont l'abbé Gibault était conservateur se composaient alors de douze tableaux et de quelques gravures, d'inscriptions antiques et du moyen âge, de l'autel gallo-romain de Bapteresse, du tombeau de saint Hilaire, de débris gallo-romains provenant des fouilles d'Andillé, de statuettes égyptiennes émaillées, du bas-relief de sainte Triaise et de saint Hilaire, des remarquables bas-reliefs du château de Bonnavet, de la belle statue de Jeanne de Vivonne, de débris de céramique, d'armes variées en pierre, en bronze et en fer des époques préhistorique, gauloise, romaine, mérovingienne et moyen-âge ; d'une collection de médailles, d'armoirs de Boule, de crédences d'ébène sculptées, de consoles Louis XIV, de tables Louis XIII, et surtout de remarquables émaux champlevés et peints des treizième et seizième siècles, tels que chasses, reliquaires, crosses abbatiales, vases, etc.

De 1832 à 1838, M. Mazure succéda à l'abbé Gibault. Il y resta peu de temps. Le Musée s'augmenta néanmoins de quelques objets tels que : des ivoires sculptés, une tombe mérovingienne, une arquebuse à rouet, des inscriptions lapidaires, des anneaux et des clefs antiques, des fragments de mosaïques et de fresques romaines, des armes et des objets d'Orient et de peuplades sauvages, etc.

M. Mauduyt, qui avait été déjà nommé conservateur du musée d'histoire naturelle le 12 décembre 1832, succéda à M. Mazure en 1838, et fut à la fois conservateur du Musée des Antiques et Beaux-Arts réunis et du Cabinet d'histoire naturelle. Il garda ces fonctions jusqu'en 1864.

La collection de tableaux était alors de vingt-six toiles, dont une partie provenait de l'ancien fonds du Musée et les autres de dons de l'État ou de particuliers. Des statues et des cippes antiques trouvés à Poitiers, des bas-reliefs du moyen âge, plusieurs tableaux, des armes préhistoriques, du moyen âge, des îles de l'Océanie et de l'Afrique, des statuettes, des bijoux anciens, des débris de poteries romaines et du moyen âge, une série de vases du Musée Campana vinrent accroître encore les collections diverses de la ville.

Après M. Mauduyt, de 1864 à 1872, M. Guitteau fut nommé conservateur des Musées des Beaux-Arts, d'Archéologie et d'Histoire naturelle.

Les collections reçurent des silex taillés de Saint-Acheul, des brèches à silex et à ossements des Aizies, une vingtaine de tableaux de provenances diverses, des cachets en pierre gravés, une meule romaine, des objets de céramique, un retable italo-

byzantin, des portraits divers, des cuivres émaillés, une statuette en ivoire, des bas-reliefs du moyen-âge, des médailles et des vitraux, etc., etc.

En 1872, lorsque M. Guitteau se retira, le nombre des tableaux était arrivé au chiffre de quatre-vingts toiles.

En 1872, M. Le Touzé de Longuemar remplaça M. Guitteau comme conservateur des Musées des Beaux-Arts, d'Archéologie et d'histoire naturelle. Il conserva ce poste jusqu'en 1881, époque à laquelle il mourut.

C'est à lui qu'on doit l'installation du Musée dans le local actuel en 1877.

Les collections de la ville, pendant son administration, s'accrurent d'environ cinq cents pièces consistant en tableaux, en émaux, en armes, en une belle série de céramique, en bronzes, en ivoires, en miniatures, en ferronneries, en médailles et monnaies, en cristaux, etc., provenant du legs Charbonnel.

En outre, le Musée a reçu des sculptures et des inscriptions romaines, des tombes historiées, des médailles, des vases romains, des statues en plâtre, en terre cuite, en bois, le curieux tableau du siège de Poitiers par les huguenots, en 1569, des collections d'armes et d'objets usuels de l'Océanie, de la Sénégambie et de l'Algérie, etc.

En 1881, M. Brouillet, déjà conservateur adjoint depuis 1879, fut nommé conservateur des Musées en remplacement de M. de Longuemar, décédé.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour, les collections se sont enrichies d'un grand nombre d'objets, tels que : *Dante et Virgile* sur le rivage du Purgatoire, toile peinte par M. de Curzon et achetée par la ville lors de la vente publique de la galerie particulière de tableaux de Napoléon III ; une riche collection de six cents silex et objets préhistoriques provenant des cavernes et stations celtiques à ciel ouvert du Poitou ; débris romains ; un legs de six tableaux fait par la marquise de Circé, parmi lesquels se trouvent un beau portrait de la donatrice par Amaury-Duval, et un portrait du fils de Circé, par Camille Roqueplan ; un autre legs de M. Massé, président à la Cour de cassation, composé de quatre tableaux à l'huile, dont un portrait d'homme par le Bronzino, et un troisième portrait d'un membre du parlement, par de Largillière ; un autre legs, très important, par M. Babinet, de Paris, comprenant vingt-neuf tableaux à l'huile représentant, en majeure partie, des portraits originaux des différentes Ecoles française, italienne, hollandaise, flamande. Deux cent quinze médailles grecques et autres d'une très-belle conservation ; neuf objets divers en bronze, en marbre, en terre cuite, etc. ; trois tableaux d'André

Brouillet, dont deux donnés par l'État ; un portrait du comte d'Herlon, maréchal de France, représenté en pied ; deux vues de Poitiers, paysages à l'huile ; enfin une collection nombreuse d'objets divers trouvés par le R. Père de la Croix, dans les fouilles qu'il a dirigées à Sanxay et consistant en monnaies, médailles, statuettes en bronze, objets de parure, fibules, styles, instruments en fer et un très grand nombre de vases en terre de formes variées.

En terminant cette énumération, nous rappelons encore que parmi les nombreux bienfaiteurs du Musée, deux surtout se distinguent des autres par l'importance de leurs dons, ce sont : M. Babinet, dont le legs se compose de cinq cent soixante-cinq objets, peintures, dessins et monnaies ;

Puis, celui de M. Charbonnel, qui s'élève également à cinq cents pièces de toute nature, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut.

Dans un autre article, nous parlerons du *Musée d'Histoire naturelle, de la Bibliothèque publique, du Musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, et de cinq ou six collections particulières extrêmement remarquables de la ville de Poitiers.

P. Amédée BROUILLET,

Conservateur des Musées des Beaux-Arts, d'Archéologie
et d'Histoire naturelle, directeur de l'Ecole municipale
des Beaux-Arts.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

*État des tableaux qui forment le Muséum établi à Poitiers
par les ordres du département, 10 septembre 1793.*

PREMIÈRE SALLE : **Tableaux de chevalet.**

MAISONS RELIGIEUSES OU ONT ÉTÉ PRIS LES TABLEAUX.

S^{te} Croix. — 36 tableaux représentant la *Passion de J.-C.*, 28 peints sur cuivre et 8 sur bois ; ces tableaux sont très beaux, ils ont 18 pouces de hauteur, sur 15 de largeur avec des bordures très belles. . . .

Les Carmes. — N° 1. *Jessus Chri, en croix*, original précieux, 3 piés sur 4 de hauteur, bordure médiocre.

Les Augustins. — N° 2. *S^t Augustin*, original, cest tableaux est a pant coupé ; de 3 piés sur 4, médiocre bordure.

— N° 3. *S^{te} Monique*, même grandeur.

Les Carmélites. — N° 4. *La Vierge*, figure à demi corps, ce tableau a été peint à Rome, il a 2 piés 8 pouces sur 2 piés 4 pouces, avec sa bordure,

S^{te} Croix. — N° 5. *S^{te} Scholastique*, tableaux cintré, sans bordure, de 3 piés de hauteur, sur 4 de large. C'est une bonne copie.

S^t Pierre le Puellier. — N° 6. *Le renicement de S^t Pierre*, original, bordure en bois de 3 piés 11 pouces de large, sur 2 piés 10 pouces de hauteur. Bon tableau.

S^{te} Croix. — N° 7. *S^t Benoît*, même forme que le n° 5.

La Trinité. — N° 8. *Benoît présentant la règle de son ordre au patriarche d'Alexandrie*, bonne copie de 3 piés de large, sur 2 piés et demi de hauteur, bordure médiocre.

Ci-devant marquis de Vitré. — N° 9. *Dalila coupant les cheveux à Samson*, original précieux de 2 piés 4 pouces de hauteur, sur 2 piés 11 pouces, belle bordure.

La Trinité. — N° 10. *La Cananéenne*, de 3 piés de large, sur 2 piés et demi de hauteur.

Les Capucins. — N° 11. *La présentation de J. Ch. au Temple.*

— N° 12. *J. Ch. au milieu des docteurs*, même grandeur que le précédent, bordure en bois, excellent originaux.

Carmélites. — N° 13. *Madelaine enlevée au ciel par des anges*. Tableaux peints sur cuivre de 2 piés 6 pouces, sur 1 piés 6 pouces, bordure en bois.

S^t Cybard. — N° 14. *L'Annonciation de la Vierge*, copie d'après Lemoine, de 6 piés 2 pouces, sur 4 piés 11 pouces, bordure en mauvais état.

La Trinité. — N° 15. *J. Ch. sur les genoux de son Père*, peint sur bois. Tableaux médiocre, 3 piés 4 pouces de hauteur, 2 piés 4 pouces de large.

Les Carmélites. — N° 16. *S^t Joseph et J. Ch.*, tableaux de forme ovale un peu endommagé, sans bordure, de 5 piés 8 pouces de hauteur, sur 4 piés 2 pouces de large, sans bordure.

La Trinité. — N° 17. *J. Christ sur les genoux de la Vierge*, 2 piés 2 pouces, de largeur, sur 2 piés 10 pouces. Bordure en mauvais état, tableaux médiocre.

— N° 18, 19, 20, 21. *La Visitation de la Vierge, J. Christ avec la Samaritaine, L'adoration des Rois, La descente de croix*, tous tableaux inférieurs, petite bordure, 3 piés de large sur 2 piés 6 pouces.

Les filles de Notre-Dame. — N° 22. *La naissance de J. Ch.*, de Couleau, original de 6 piés 6 pouces, sur 4 piés 6 pouces, mauvaise bordure.

Les Carmélites. — N° 23. *S^t Joseph*, ce tableau a du mérite, la bordure est bonne, 6 piés 1 pouce, sur 5 piés 1 pouce.

S^{te} Croix. — N° 24. *S^{te} Madelaine*, de 3 piés 4 pouces, sur 2 piés 9 pouces, une bordure en bon état.

Les Carmélites. — N° 25. *J. Ch. donnant les clefs à S^t Pierre*, tableaux de forme ovale, cintré, de 3 piés 8 pouces, sur 2 piés 8 pouces, bordure en noir.

La Trinité. — N° 26. *Escaire devant Assuerus*, de 3 piés de largeur, sur 2 piés 6 pouces de hauteur, avec une bordure.

La Vízitation. — N° 27. *Un sujet allégorique de famille*, médiocre tableaux de 2 piés 8 pouces de larg., sur 3 piés 3 pouces.

Les Carmélites. — N° 28. *J. Christ en croix*, peint sur cuivre, bon tableaux de 13 pouces de largeur, sur 10 piés 6 pouces, bordure noir.

La Vízitation. — N° 29, 30. *Deux paysages*, peint sur bois de 13 pouces, sur 10 pouces, bordure en noir.

S. Porchaire. — N° 50. *J. Chrit et S^{te} Madelaine*, tableaux original de Couleau, bordure médiocre de 3 piés 6 pouces, sur 4 piés 6 pouces.

Les Carmélites. — N° 31. *J. Ch. prêchant dans le dezert*, bordure en bois de 14 pouces de larg., sur 12 de hauteur.

S^t Porchaire. — N° 32 et 33. *S^t Jean l'Evangéliste et S^t Mathieu*, cop., bordure médiocre chaqu'un de 22 pouces, sur 20 de larg.

Filles Notre-Dame. — *Un lambri d'apuis*, ou est peint une marine. /

DEUXIÈME SALLE. — **Grands tableaux.**

Les Carmélites. — N° 1. *La Vigne de Jerusalem, ou est la Vierge et l'enfen Jessus*, excelent original de l'Ecole d'Italie, bordure peinte, tableaux de 5 piés 1 ponce, sur 6 piés.

Filles Notre-Dame. — N° 2. *S^t Xavier montant au ciel*, tableaux plafond, il est cintré aux deux extrémités, il a 6 piés de long. sur 2 piés de larg.

La Vízitation. — N° 3. *La Vízitation de la Vierge*, excelent orig. sans bordure, de 9 piés 7 pouces de hauteur, sur 6 piés 8 pouces de largeur.

S^{te} Croix. — N° 4. *J. Ch. au tombeau*, cop. de 5 piés de larg., sur 5 piés 8 pouces, mauvaie bordure.

S^{te} Croix. -- N° 5. *La Senne de J. Ch.*, d'après Léonard de Vinci, bordure en bois, 9 piés, sur 3 de largeur.

— N° 6. *S^{te} Radegonde recevant des religieuses et des reliques*, bon tableaux, belle bordure en bon état de 5 piés de larg., sur 3 piés 10 pouces.

La Trinité. — N° 7. *La décollation de S^t Jean*, orig., bordure en bois sans couleur de 3 piés de largeur, sur 3 piés 8 pouces de hauteur.

— N° 8. *La naissance de J. Ch.*, bon tableau, bordure en noir en mauvais état, il a 7 piés, sur 5 piés 4 pouces.

S^{te} Croix. — N° 9. *La naissance de J. Ch.*, peint sur bois, bon tableaux, 6 piés 2 pouces et 4 piés 6 pouces de larg., mauvaie bordure.

— N° 10. *S^{te} Elaine trouvent la croix de J. Ch.* Ce tableaux est une agréable coppie, il est sans bordure, 6 piés, 8 pouces, sur 8 piés 10 pouces.

— N° 11. *Le repos de la Sainte Famille*, même grandeur sans bordure.

— N° 12. *Un excé homo*, bon tableaux, 4 piés, sur 2 piés 10 pouces.

Les Capucins. — N° 13. *S^t Sébastien*, même grandeur, les bordures en bois.

Les Carmélites. — N° 14. *La Decente du S^t Esprit*, d'après Lebrun, bonne copie, bordure très belle. Ce tableau a 10 piés 1 pouce, sur 6 piés 4 pouces.

— N° 15. *L'Assommoir de J. Ch.*, excellent tableau, bordure en or de 3 piés 4 pouces de largeur, sur 4 piés de hauteur.

Carmélites. — N° 16. *La mort de S^t Xavier dans les Indes*, bordure en bois peint en noir et doré, 4 piés sur 5 de hauteur.

— N° 17. *Une Sainte Famille*, peinte sur bois cintré par le haut ; ce tableau est très excellent, il a de hauteur 5 piés 10 pouces de largeur, 3 piés 7 pouces de hauteur.

Carmélites. — N° 18. *L'Annonciation*, original très intéressant, il a 10 piés 10 pouces de hauteur, sur 6 piés de largeur, sans bordure en noir.

— N° 19. *Le ravissement de S^{te} Thérèse*, original très intéressant. Largement peint de 8 piés 6 pouces hauteur, 6 piés 6 pouces de largeur, sans bordure.

N° 20. *Le portrait d'une religieuse Carmélite*, de 2 piés 2 pouces de hauteur, sur 1 piés 9 pouces de largeur.

— N° 21. *S^t François*, bon tableau de 3 piés 8 pouces de hauteur, sur 3 piés 2 pouces de largeur, bordure en bois.

Chez le ci-devant marquis de Vitré. — N° 22. *Jésus-Christ au tombeau*, excellent original du Bassan de 2 piés 10 pouces de largeur, sur 2 piés 1 pouce.

Sculpture.

Des Filles de Notre Dame. — *S. Benoît*, en terre cuite de 4 piés de proportion. La *S^{te} Vierge* de 3 piés 6 pouces de proportion.

Recapitulation des tableaux contenus dans les deux salles du Muséum :

Première salle, soixante neuf, cy. . .	69
Seconde salle, vingt deux, cy. . . .	22
Deux morceaux de sculpture.	Total. . . 91

Je certifie le présent Etat sincère et véritable étant tout les tableaux contenus dans les deux salles du Muséum dont la garde m'a été confiée par le citoyen administrateur du département de la Vienne. Poitiers, le 10 septembre 1793, l'an 2^e de la République française.

AUJOLLEST-PAGÈS,
directeur de l'Ecole de Dessin.

(Archives de la Vienne, liasse T, IX, 1.)

NOTICE CONFIDENTIELLE

DE M. FILLEAU AU PRÉFET DE POITIERS.

23 août 1820.

Monsieur le chevalier Lockard,

Je n'ai eu aucune connaissance précise des premiers antécédents de l'établissement du Musée. Il s'est écoulé plusieurs années avant que le

projet de cet établissement ait été exécuté. J'ignore si c'est à M. l'abbé Gibault qu'a été due la première idée de vider la salle au dessous de la Bibliothèque qui servait de magasin de bois et de boutique de menuisier à un particulier qui s'en était emparé sans aucun droit, et sans payer aucun loyer ; je ne me rappelle que des difficultés sans nombre qui se sont succédées pour le faire expulser et des démarches multipliées que j'ai faites à la mairie pour y parvenir. J'ignore également si c'est à lui qu'est due l'heureuse idée de consacrer ce local aux Arts ; je le crois d'après ce qu'il m'en a dit, et qu'il l'avait proposé à M. Duhamel. Tout ce dont je me rappelle, c'est que plus d'un an avant l'époque où nous avons perdu M. le comte Duhamel, celui-ci m'a dit qu'il avait obtenu du ministre de l'intérieur les plâtres des plus belles statues antiques et qu'il les ferait placer dans ce local lorsqu'il serait prêt. Lorsque ces statues arrivèrent, elles furent déposées dans une salle basse au dessous de l'Académie de dessin, et M. Hyvonnait fut chargé de cette opération et du soin de leur conservation.

M. le préfet donna alors des ordres pour commencer cette salle et celle d'agriculture ; il fournit même quelques fonds ; mais, comme je l'ai déjà dit, les difficultés se multiplièrent pour déplacer ce particulier qui occupait cette salle. Il sollicita et obtint divers sursis ; M. Gibault lui-même écrivit en sa faveur pour un délai de six mois, je me permis de lui observer qu'avec une pareille condescendance il était impossible de faire aucun établissement ; les six mois et plus furent accordés, enfin la salle a été vidée et mise dans l'état où vous l'avez vue.

M. Duhamel, qui avait le désir que ce local pût devenir utile aux artistes de tous les genres et aux ouvriers que leur intelligence pourrait porter à des idées élevées, ayant appris qu'un homme très intelligent et qui avait construit plusieurs mécaniques de différentes espèces, venait de mourir, se transporta chez la veuve et acheta ces divers mécaniques afin de les y faire déposer. Ces mécaniques ont, dans ce moment, besoin d'être mises en état ; un homme de cette ville prétend être parfaitement en état d'y faire les réparations dont elles sont susceptibles.

Dans ces divers projets d'arrangements et moyens d'enrichir ce Musée, il n'a jamais été question devant moi de celui à qui M. Duhamel avait le projet d'en donner la surveillance conjointement avec M. le maire, car j'imagine que peut-être cette nomination est une attribution de la mairie, ce que je ne me permets pas de présenter ici autrement que comme une observation.

A la mort de dom Mazet, ancien historiographe du Poitou, et de Monseigneur Comte Dartois, prince appanagiste, et précédent bibliothécaire, la ville accepta sa bibliothèque particulière et son cabinet de curiosités et d'histoire naturelle, et un médaillier où il n'y avait pas beaucoup de médailles précieuses, pour la somme de 3000 livres. On fit transporter la bibliothèque, le cabinet de curiosités, celui d'histoire naturelle et les médailles à la Bibliothèque de la ville, le tout fut confié aux soins de M. le bibliothécaire. Lorsque la ville fit ces diverses acquisitions, c'était pour qu'elles pussent être utiles au public ; il était alors question de l'établissement d'un musée et elles étaient destinées à y être placées.

Il y a environ trois ans que l'abbé Gibault me parla des restes d'un cabinet d'histoire naturelle envoyé dans les temps antérieurs à l'Ecole

centrale de Poitiers, et qui depuis, étaient restés dans les mains du s^r Denesle, professeur de botanique, alors octogénaire et gisant infirmement dans son lit. Il m'apprit que les objets qu'il possédait étaient véritablement à la ville ou au département, et que malgré l'état déplorable dans lequel étaient les morceaux d'histoire naturelle, il serait bon de réclamer ce qui existait encore. J'en parlai à M. le maire; il m'invita à me transporter avec M. Pallu, membre du corps municipal, chez le dit sieur Denesle, pour faire au nom de la ville, la réclamation des envois qui lui avaient été faits comme professeur de l'Ecole centrale et qui appartenaient à la ville. La dame Denesle nous montra ce qui existait encore en minéralogie, plantes, et, à l'égard de la partie d'histoire naturelle, elle était presque en entier dévorée par les insectes. Nous lui demandâmes si elle avait l'inventaire de ce qui avait été envoyé dans le temps à l'Ecole centrale; sur sa réponse négative, nous l'invitâmes sur sa responsabilité à conserver tout ce qui était chez elle jusqu'à ce qu'on pût le faire transporter. Enfin, au bout de quelques mois, trois grandes caisses, à ce que je crois, ont été remplies de ces débris, et le tout a été déposé dans les greniers de la bibliothèque, près de celle qui nous vient de chez dom Mazet.

Dans le fait, lorsque la ville a fait l'acquisition du cabinet de dom Mazet, et lorsqu'elle a réclamé les objets qui étaient chez la dame Denesle, c'était afin que le tout pût être mis à la disposition du public, et, par conséquent, placé de manière à être vu et examiné; à servir enfin d'objet d'étude. Il semble donc nécessaire de prendre un moyen pour les tirer des caisses et du grenier où ils sont entassés et où ils se perdent, dévorés par la poussière.

On ne peut les placer à la Bibliothèque, puisque à l'exception du médaillier ils n'en font pas partie et qu'il n'existe aucune salle auprès où on pût les déposer. Je sens que M. l'abbé Gibault pourra dire qu'à Paris, par exemple à la bibliothèque du Roi, il existe une salle où sont déposés une foule d'objets de curiosité, d'antiquité, des morceaux de minéralogie, des momies, une quantité de bronzes représentant des divinités égyptiennes, etc., etc., et que ces divers objets tenant aux Arts, font partie de la Bibliothèque, ou du moins appartiennent aux sciences, que c'est lui qui, comme antiquaire, est destiné à les expliquer.

Je prévois, ou du moins je crains encore quelques difficultés du clergé pour diverses choses que nous avons acquises de la succession de D. Mazet. Déjà M. l'Evêque s'est plaint de ce qu'un dragon ailé qu'on portait jadis à la procession des Rogations et que nous avons découvert dans les greniers de la municipalité, avait été placé au Musée, il a considéré que ce serait un objet de propos scandaleux. J'aurais imaginé qu'une notice placée à côté aurait suffi pour arrêter les propos des mécréants.

Il se trouvait, dans le cabinet de D. Mazet, plusieurs objets qui tiennent à la religion, tels que le modèle en bois orné de nacre, de perles, du Saint-Sépulchre de Jérusalem, qui se perd maintenant dans le grenier; plusieurs crosses en cuivre doré, trouvées dans les tombeaux de divers abbés réguliers, et autres objets dont je ne me rappelle pas dans ce moment. N'y aura-t-il pas de nouvelles difficultés pour placer tout ce qu'on considérera comme ayant appartenu à la

religion, dans un lieu profane où l'on imaginera que se tiendront des propos licencieux ?

Mais si on doit accorder une espèce de préférence aux sciences, les Arts ne sont-ils pas dans le cas de réclamer de leur côté une part avantageuse dans cette distribution ? Si vous n'aviez ni dessinateur, ni peintre, ni sculpteur, les temples seraient sans ornements, les édifices publics et les maisons des particuliers ne seraient ni embellies, ni décorées. Le conservateur de la Bibliothèque, dont les moments sont déjà si courts en raison des divers genres de science qu'il cultive et des diverses espèces de travaux dont il s'occupe, pourra-t-il présider aux dessins, ou à la copie des tableaux que nous espérons obtenir ? Quelque universelles que soient les connaissances, elles ne peuvent s'étendre à tous les genres ; et il me semble nécessaire que celui qui consacre sa vie à ce genre unique, et qui, sans être un des premiers artistes de France, a cependant des talents distingués, soit chargé de développer ou d'aider à développer les talents qui tiennent à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et autres arts analogues.

Sur ces entrefaites, environ 3 semaines avant son départ, M. de la Rochette a nommé M. Hivonnait conservateur du musée ; en conséquence, il y a fait apporter des plâtres qui lui appartenaient, tels que le groupe de *Castor et Pollux* et le *Gladiateur*. Il a aussi fait apporter des frises, des culs-de-lampes et autres objets qu'il avait acheptés au château de Bonnavet et les a déposés dans le musée. M. l'abbé Gibault, qui avait imaginé que cette conservation lui appartenait de droit, veut retirer quatre ou cinq morceaux qu'il y a déposés et ne veut rien y mettre de ce qu'il possède. Si M. Hivonnait n'est pas conservé, il enlèvera également ce qui lui appartient, et alors ces MM. diront chacun à leur tour comme dans certaine assemblée : Périssse le Musée plutôt qu'un principe.

J'ai cependant imaginé qu'il pourrait exister un moyen de conciliation, quelque difficile qu'il soit ; car M. Gibault regrettera singulièrement le local du Musée. J'ay dit plus haut que dans le sein de la Bibliothèque royale (Paris), il existait un cabinet de minéralogie, d'histoire naturelle, d'antiquités, etc., qui étaient sous la direction spéciale du bibliothécaire. Il ne peut réclamer autre chose que ce qui tient aux sciences sur lesquelles il a des connaissances ; aussi, en lui abandonnant ces objets et leur conservation, ainsi que le médaillier, je crois qu'il devrait être satisfait, et M. Hivonnait doit aussi l'être de son côté.

Il ne s'agit plus que du local, il en existe un attenant à la Bibliothèque et sur le même palier. Il serait assez vaste pour y placer ce que nous possédons en ce genre et même beaucoup plus. Ce local fut dans le temps cédé à M. Gibault pour y faire son logement, ce qui était facile en y faisant une distribution.

Il parait que ce n'est pas son projet, car il a proposé de faire ouvrir une porte dans la Bibliothèque, et d'en faire pour l'hiver un cabinet de lecture, afin que les lecteurs eussent moins froid. Il s'agirait de faire ouvrir la porte demandée, de laisser les lecteurs dans la Bibliothèque comme ils y ont été depuis son établissement et de placer tout ce qui serait dans les attributions du conservateur dans cette nouvelle salle. Je crois qu'il devrait être satisfait, il aurait tout sous sa surveil-

lance, tout sous la même clef ; il n'aurait pas le désagrément de monter et descendre lorsqu'il voudrait montrer à quelques curieux certains objets. Il n'existerait pas alors, je le dirai, une espèce d'inconvenance à ce qu'un ecclésiastique soit le conservateur de statues dans un état de nudité parfaite. Aussi, a-t-on dit (mais ce n'est pas à moi que le propos a été tenu), que son projet était de les voiler en partie.

M. Hivonnait aurait, de son côté, la salle basse où les élèves s'exerceraient à dessiner d'après nature, à copier des tableaux lorsque nous en posséderons. Les gens de la classe ouvrière considéreraient les machines, les modèles de charpente et autres qu'on y déposera, et chaque chose, je crois, se trouvera alors à sa place.

(Archives départementales, T. 7, liasse 1.)

NÉCROLOGIE POITEVINE

LUDOWIC GUETTE

11 septembre 1842 — 22 décembre 1890.

Si jamais j'ai eu le cœur serré en prenant la plume, c'est bien aujourd'hui en traçant le nom de LUDOWIC GUETTE, ce nom que je vois encore là-bas précédé de la croix noire des trépassés. De tout temps je m'étais accoutumé à lier mon existence à la sienne. Guette était l'ami de la première heure, le camarade d'enfance, le condisciple du lycée, le compagnon dévoué, le soutien fidèle de la jeunesse et de l'âge mûr.

La tâche est difficile, elle est pénible maintenant qu'il n'est plus, de retracer même à grands traits, l'existence si bien remplie de Ludowic Guette. Parlerai-je de son caractère ? Sur ce point, tous ceux qui l'ont connu sont unanimes. Sa bonté, son affabilité étaient proverbiales. Dès le collège, au lycée de Poitiers, je me souviens d'une phrase qui, bien souvent, revenait frapper mes oreilles, stéréotypée sur les lèvres de tous, en ce langage naïvement emphatique des écoliers : « *Guette est le meilleur garçon que la terre ait porté !* » Voilà ce que chacun disait. Et c'était vrai ! Cette fois encore, le jugement populaire, qui est la véritable voix de Dieu, avait raison.

Ces exceptionnelles qualités, cette égalité de caractère, cette douceur d'âme, cette aménité de cœur, qui lui faisaient un ami de toute personne avec laquelle il entrait en relations, Guette les conserva intactes sa vie durant. Et chose rare en notre temps troublé, fertile en brouilles, l'on peut hautement affirmer qu'il n'eut jamais d'ennemis. Toute discussion, tout désaccord susceptible de dégénérer en querelle, il les écarta soigneusement, et nulle inimitié n'était possible avec lui, car jamais en son cœur n'entra parcelle de haine ni de ressentiment.

Souverainement dédaigneux des petites méchancetés humaines, des petites piqures inhérentes aux relations sociales, il marchait le front haut dans la vie, regardant droit devant lui, ne connaissant que le devoir et l'honneur.

Ses goûts le portaient vers l'état militaire. Du métier des armes, il était séduit encore moins par l'éclat que par les côtés pratiques, l'organisation savante, l'engrenage hiérarchique solidement disposé. D'ailleurs, il avait dans le sang de quoi tenir de son grand-père, M. de Lannefranque-Larrey, jeune officier d'avenir, tué malheureusement en duel, vers 1827. Par suite de deuils de famille, Ludowic fut empêché de donner l'essor à ses sympathies. Resté fils unique d'une excellente mère, veuve d'un époux regretté, il s'inclina docilement devant un vœu touchant, simplement exprimé. La tendresse maternelle s'effarouche des hasards et des périls d'une vie guerrière, exagérés encore et grossis par la délicate sensibilité de l'imagination féminine.

Sans mot dire, le jeune homme s'effaça devant ce désir éminemment respectable et, tuant ses rêves, renonça à continuer les études commencées qui devaient le conduire à Saint-Cyr, pour venir tranquillement s'installer au logis familial, en la petite ville de Saint-Maixent.

Puisqu'une existence plus remuante, plus tumultueuse, lui était interdite, il lui fallait une autre occupation, employer l'activité, l'énergie qu'il sentait bouillonner en lui. Une passion s'imposait, où dépenser son intelligence. Cette passion fut la musique.

De bonne heure, son père, enlevé trop tôt à son affection, son père lui-même excellent musicien, lui avait inculqué les vrais principes musicaux, et l'enfant avait volontiers mordu à cet art harmonieux et charmant qui le ravissait d'extase et d'enthousiasme. Sur les bancs du collège, Ludowic était déjà musicien ; à cet âge où l'on ne pense qu'à s'amuser et se divertir, il abandonnait ses camarades à leurs bruyantes joies pour s'enfermer, aux heures de loisir, en cette petite salle de piano, dans le vieux bâtiment du Puygarreau, proche la cour des Moyens, seul ou en tête-à-tête avec un ou deux assidus comme lui, studieux de l'art. Ses maîtres avaient vite découvert cette remarquable aptitude et Guette n'avait pas tardé à être décoré du titre de sergent-major de musique. Ce grade, dont il portait fièrement les doubles galons cousus aux manches, équivalait presque à celui de chef, car si le directeur de la fanfare lycéenne était nominalelement un professeur de la ville, en réalité Guette était la cheville ouvrière de la Société. C'est lui qui pourchassait jusque dans les couloirs l'élève récalcitrant, le gamin oublieux, l'instrumentiste insouciant qui négligeait d'étudier sa partie, et celui-ci, vaincu par les instances obligeantes du camarade,

cédait, travaillait, piochait le morceau, ce que n'eussent jamais pu obtenir de sa paresse les menaces d'un pédagogue sévère, armé de férule.

Oh ! les bonnes sorties, alors, musique en tête, les grandes promenades, les délirantes excursions, où la fanfare s'empilait si joyeusement dans le train de Saint-Maixent !... Ludowic entraînait ses camarades triomphalement jusque chez lui. La maison Guette a toujours été renommée pour sa large et cordiale hospitalité. Elle était véritablement la maison *gaie*, comme on prononce à Saint-Maixent, la bien nommée !...

La musique était donc là, tout à point, désignée pour éloigner de notre ami les abrutissantes oisivetés d'une petite ville de province.

Le travail fut opiniâtre. Coup sur coup, en collaboration avec l'ami Bel-Mor, celui-ci parolier, Guette produisit nombre de gracieuses romances, de délicieuses chansonnettes, que les auteurs s'amusèrent, aux applaudissements du public, à faire débiter dans les salons et les concerts.

Mais ce n'était pas assez. Il fallait une œuvre plus considérable pour consacrer la réputation des deux collaborateurs.

Le Grilloux, opéra-comique en un acte, paroles de Bélisaire Moreau, musique de Ludowic Guette, fut représenté au théâtre de Poitiers, sous la direction Filhol, le 23 juin 1868.

Ce fut un évènement artistique. La presse s'empressa unanimement de saluer le talent naissant du jeune compositeur. En réalité, la partition a de la fraîcheur, du rythme. La forme dénote une science réelle. Plusieurs morceaux ne manquent pas d'originalité. C'était sans contredit un excellent début.

Une pièce d'un tout autre genre, *A la santé du baron*, opérette en un acte (paroles de Bélisaire Moreau), fut représentée au même théâtre, direction Goby, le 4 janvier 1870. Dans cette nouvelle partition, beaucoup de gaieté ; on y sent l'exubérance, l'expansion de joie débordante d'une jeunesse à laquelle tout sourit.

Survint la guerre. Bien que, de par son âge, il fût exempt de cette levée des jeunes hommes de 20 à 25 ans, Guette, sans hésiter, au premier bruit des hostilités déclarées, s'engagea dans la garde mobile. De suite, il fut promu officier. Les vœux secrets de notre ami semblaient accomplis. Il portait le sabre de lieutenant.

Pendant la campagne entière, Guette fit son devoir courageusement, vaillamment, sans forfanterie. Il s'était dressé, formé lui-même au service. Les fonctions délicates d'adjudant-major lui avaient été confiées ; il sut les remplir ponctuellement, dignement, au gré de ses chefs, qui l'élevèrent au grade de capitaine.

Sa vigoureuse constitution ne parut pas trop pâtir des rudes privations que nous eûmes à subir dans les Vosges, sur la Loire, etc. Pourtant nous n'étions pas heureux tous les jours ! Que de fois n'est-il pas arrivé à l'un de nous, au cours de ces exténuantes marches, de se laisser aller, découragé, prêt à tomber épuisé, mort de fatigues, sur la neige ou dans la boue ! Mais, près de nous, notre ami marchait de son pas robuste, sans défaillances, et un encouragement de sa main rapidement, avec l'éclair calme qui se lisait dans ses yeux, disant : « Du courage ! Tes hommes sont là, qui te regardent ! » réconfortait l'écloppé, puisant un retour d'énergie dans ce sentiment bien humain : « Les camarades supportent sans faiblir les mêmes tortures ; je puis, je dois en faire autant ! » Et l'on suivait, l'on arrivait à l'étape, courbé, lassé, brisé, mais on arrivait. Guette était le réacteur puissant. Sa poignée de main, que l'on sentait vibrer dans la vôtre, cordiale, était la goutte de cognac qui réchauffe le cœur.

La guerre finie, les illusions d'une prompte revanche dissipées, chacun rentra dans ses foyers. Après les dures traverses que l'on venait d'essuyer, on avait besoin de repos. Guette se reposa en écrivant l'histoire du régiment.

Campagne de France — 1870-71. — Relation d'un officier du 34^e régiment de mobiles (Deux-Sèvres), tel est le titre du volume publié en 1871 par l'éditeur Clouzot, de Niort. Dans ce petit opuscule de 91 pages, on retrouve Guette tout entier, sa bonne humeur placide, sa nature franche et dévouée. Pas une parole d'amertume à l'adresse de ceux qui, sous prétexte de vous conduire à la gloire, vous envoyaient à la mort, à une mort inféconde, sans résultats pratiques !...

Puis la musique revint régner sur son âme en souveraine maîtresse.

Le 18 novembre 1871 fut une date particulièrement heureuse de l'existence de Guette. Ce jour-là vit la première représentation du *Page de la Reine* (1), son œuvre de prédilection, au théâtre de Poitiers.

Cette fois, ce fut plus que du succès. L'enthousiasme de l'auditoire tourna au délire. Le jeune compositeur fut sacré chef et acclamé comme maître ès-arts.

Que de projets alors !...

Quelques mois après il fondait *la Sèvre*.

Il ne m'appartient pas, moins encore qu'à tout autre, de célébrer sur le mode héroïque la naissance de ce journal ; je dirai cependant, parce que je suis fier de le dire, et nul ne me contredira, que ce fut tout au moins un acte de haute indépendance. L'Empire venait de tomber, et alors c'était la mode,

(1) Opéra-comique en un acte et deux tableaux, paroles de Henri Chabrillat.

une triste mode, d'accabler la dynastie déchuë et exilée, sous le poids d'immondices issues du ruisseau. La générosité native de Guette ne pouvait laisser couler, sans protester, le flot bourbeux de ces infamies. Et *la Sèvre* parut, qui rendit coup pour coup, blessure pour blessure. Disons-le de suite : si le journal fut classé, dès son apparition, parmi les violents, Guette n'y fut pour rien. Guette était un conciliateur. Sa délicatesse répugnait aux excès de plume et de langage ; mais si ses articles personnels furent toujours courtois, il avait à outrance le sentiment de la solidarité et sut toujours à l'occasion revendiquer sa part des responsabilités.

La mort du Prince Impérial porta un coup fatal à *la Sèvre*. La tristesse était au cœur de ses rédacteurs, disons peut-être même un peu de désespérance. Puis les temps étaient changés. Les générations se renouvelaient. Les duels de plume devenaient pâles, bien pâles. Qu'étaient, quel effet pouvaient produire quelques lignes imprimées, si chaudes et colorées fussent-elles, à côté du drame héroïque d'un prince se dévouant à la fatalité, en holocauste, comme les mânes d'une Iphigénie dans les sacrifices antiques?... *La Sèvre* n'avait plus sa raison d'être. A l'histoire à présent à prendre la parole ! Nous avions contribué, dans la faible mesure de nos moyens, à porter notre pierre à l'édifice. L'honneur était sauf !...

Dans l'intervalle, Guette s'était marié. Il avait épousé la compagne que son cœur s'était choisi, et bien que ses revenus fussent largement suffisants à son usage personnel, pensant à l'avenir, il voulait augmenter l'avoir de son fils.

Donc, il se remit à l'étude des chiffres, depuis longtemps abandonnée par sa nature primesautière et artiste. Il fonda un comptoir commercial, une maison de banque, admirablement secondé en cette opération par son épouse dévouée et la jeune sœur de celle-ci.

Ce fut, si je puis m'exprimer ainsi, son dernier avatar, son dernier sacrifice aussi, car assurément son esprit, ni son éducation première, ne le portaient vers les multiples combinaisons, ardues et compliquées de la finance ; mais il travaillait pour son enfant !

D'ailleurs, son temps n'était pas exclusivement absorbé par les affaires. Le supposer serait mal connaître la prodigieuse activité de son cerveau.

Les loisirs que lui laissaient ses nombreux travaux, il les passait à la mer, à Royan, son Royan qu'il aimait tant, presque à l'égal de son vieux Saint-Maixent ! Il avait là, dans le port, son bateau, un frais et joli petit yacht, *le Saint-Pierre*, sur lequel il opérait ses traversées, traversées joyeuses, mouvementées, accidentées parfois, et dont il nous a laissé le récit dans ces

deux ouvrages, *En Gironde*, *En Sèvre*. Il devait aussi nous narrer le parcours d'*En Loire*, projet que malheureusement la mort n'a pas laissé venir à exécution.

Chaque jour de l'été, il partait de Royan avec sa famille, et son matelot, le bon Alcide, dont il nous a tracé une si délicieuse silhouette, parcourant en touriste les environs, poussant une pointe quelquefois jusqu'à Bordeaux. *En Gironde*, est le journal authentique d'une de ces pérégrinations, récit charmant et aussi fort émouvant. Les navigateurs faillirent, la nuit venue, être pris en écharpe et coulés par un paquebot. Finalement, ils s'échouèrent dans une île déserte, ou peu s'en faut. De Kadoré, c'est le pseudonyme qu'avait adopté notre cher yachtsman, fut sans doute l'unique Robinson de la Gironde, avec Alcide comme fidèle Vendredi.

En Sèvre fut édité luxueusement par l'intelligent et habile éditeur niortais Clouzot. Il y a là des coins de marais joliment dessinés de main de maître, d'une plume alerte, riante et gracieuse. Guette écrivait tel qu'il était, d'un style bon-homme et bon garçon, sans recherche de grandes phrases prétentieuses et vides. Avant tout, il est naturel, et quand son tempérament poétique l'emporte, quand il est séduit par le pittoresque d'un site, il le dépeint franchement, d'un charme pénétré et convaincu.

En Sèvre (de Niort à la Rochelle) n'était qu'un prélude. L'auteur devait continuer par la peinture des paysages de la haute Sèvre. L'excursion était déjà faite. L'équipage de la *Noémi*, le mousse Pierrot, l'ami Maurice, le vieux ou plutôt le jeune loup de mer retour des deux Mondes, avaient accompagné leur capitaine et braqué l'objectif photographique sur les sources de la Sèvre et ses naïades craintives. Hélas ! la faux du temps est venue, qui a tout sabré ! Projets sont à vau-l'eau. Que dis-je ! Au fond d'une tombe !...

Je ne puis énumérer ici toutes les œuvres auxquelles Guette a attaché son nom. Il était de tempérament essentiellement entreprenant et organisateur. Son caractère tranchait sur le fond généralement apathique et timide de nos populations de l'Ouest, plus portées à se laisser vivre tranquillement et à bien vivre, qu'à chercher la petite bête, selon l'expression vulgaire. Guette aimait à se donner du mal. Son imagination était sans cesse en éveil. Il se traçait des difficultés pour avoir le plaisir de les résoudre, ou plutôt, et plus véritablement, c'était dans son sang d'être aventureux et hardi. Ajoutez qu'il ne craignait ni sa peine, ni son temps, ni son argent, vous aurez la clef de ses réussites.

Guette a énormément créé. A Saint-Maixent, il a fondé la Société de tir du 67^e territorial, régiment où il fut un des pre-

miers capitaines. A différentes fois, il avait jeté les bases de diverses Sociétés musicales. Sa dernière création, l'Orphéon, était son orgueil, et cela justement.

Hélas! que reste-t-il d'une si heureuse organisation, si brillante, si vivace? Un certain nombre de manuscrits, la partition d'un opéra, non représenté, *Dans les nuages*... Il n'a pas eu le temps, la mort l'ayant surpris avant l'exécution terminée, de colliger et de rassembler ses œuvres éparses. La mort a tout emporté, avant que nous puissions nous méfier, unir nos forces contre le coup qu'elle allait nous porter.

La ville de Saint-Maixent perd en lui un de ses enfants les plus intègres et justement considérés, ses concitoyens un ami fidèle et sûr. La population l'a ainsi compris, l'affluence extraordinairement considérable qui suivait son cortège funèbre en est la preuve.

Sa famille, brisée par l'absence de son chef naturel, ses amis inconsolables conserveront toujours de lui un impérissable souvenir....

Ou plutôt, non, nous ne pouvons croire à sa fin! Ludowic Guette est comme autrefois, plus qu'autrefois, sans cesse présent à nos yeux, et son doux visage, son bon sourire nous soutiendront, comme jadis, dans les douloureuses épreuves que nous pourrions avoir à supporter...

Une poignée de mains, encore une fois, mon vieil ami!...

LOUIS LÉVESQUE.

NOTES D'HISTOIRE POITEVINE

Etymologie du nom de Ligugé (Vienne).

« La plupart des noms de lieux habités de la France qui remontent à une date antérieure au moyen âge, dérivent de gentilices romains ou sont identiques à des gentilices romains.

« De ce que ces gentilices sont romains, il ne faut pas conclure qu'on aurait tort d'y chercher un élément celtique. Voici un exemple bien connu des noms de lieu qui viennent d'un mot gaulois par l'entremise d'un gentilice romain.

« Charancy, Charancey, Cherancé, Carancy, Charancieu, sont la prononciation moderne d'un primitif *Carantiacus*, dérivé du gentilice *Carantius*. *Carantius* vient du nom d'homme gaulois *Carantos*, et *Carantos* dérive lui-même du participe présent d'un verbe qui veut dire « aimer » et que possèdent encore les langues néo-celtiques.

« Le nom de Ligugé (Vienne) s'explique de la même façon. C'est un antique *Lucoteiactus*, écrit à l'ablatif *Locoteiaco*, dans la *Vie de*

saint Hilaire composée par Fortunat (1). On trouve la même leçon dans la légende d'une monnaie mérovingienne (2).

« *Locoteiacus* est, en bas latin, pour *Lucoteiacus* et suppose un gentilice romain *Lucoteius*. *Lucoteius* dérive d'un nom d'homme gaulois *Lucotos*, attesté par la monnaie des Longostalètes où se lit le nom d'homme ΛΟΥΚΟΤ[Ι]-ΚΝ[Ο-Σ]. Je dois cette lecture à mon savant confrère M. A. de Barthélemy (3). *Lucoti-cnōs*, comme on peut écrire en caractères latins, veut dire fils de *Lucotos*, et *Lucotos* est identique au breton *logod*, collectif qui veut dire « souris », en irlandais *luch*. C'est un nom d'animal employé comme nom d'homme ; ce nom d'homme, dans les monnaies des Longostalètes, près de Marseille, a pour pendant celui de *Cattos* « chat » dans les monnaies des *Lexovii* (4). On peut y comparer *artos*, « ours », employé aussi comme nom d'homme. De même, le nom du chien est un élément onomastique d'usage fréquent dans les langues néo-celtiques : Tannegui, par exemple, plus anciennement *Tan-Ki*, est un nom d'homme breton qui veut dire « chien de feu » (5).

« H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (6). »

Un singulier privilège.

La noblesse, avant la Révolution, n'avait pas que des privilèges avantageux ; elle avait, particulièrement à Saint-Maixent, celui de payer pour certains actes de la vie civile des droits plus élevés que les autres classes de la Société. Le tarif que les notaires de cette ville imposèrent à leur clientèle, le 5 juin 1787, en est un témoignage indiscutable.

Tarif des honoraires de la compagnie des notaires royaux de la ville de St-Maixent, arrêté en leur assemblée du 5 juin 1787 :

ARTICLE 6. — Donations, substitutions et testaments, savoir :

Pour ceux des gentilshommes	9 l.
Pour ceux des officiers de judicature, notaires, avocats, procureurs, bourgeois et marchands en gros.	6 l.
Pour ceux des huissiers, marchands en détail et fermiers	5 l.
Pour ceux des maréchaux, tisserands, tailleurs, charpentiers, autres de pareille classe et laboureurs.	4 l.
Pour ceux de simples journaliers et manœuvres.	3 l.

(1) Krusch, *Venanti Honori Clementiani Fortunati opera pedestria*, p. 9, l. 30.

(2) A. de Barthélemy, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. xxvi, p. 457.

(3) Cf *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale*, n° 2372.

(4) *Ibid.* n°s 7159-7165.

(5) Loth, *Chrestomathie bretonne*, pp. 116-166. Sur les noms d'animaux employés comme noms d'hommes dans les langues celtiques, on peut consulter un mémoire de M. J. Rhys, dans la *Scottish Review* de juillet 1890, pp. 39-41.

(6) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1890, pp. 262-263.

ARTICLE 7. — Renonciation à succession, communauté et non communauté, savoir :

Pour les personnes dénommées dans la première classe de l'article 6	4 l. 10 s.
Pour celles de la seconde	3 l. 10 s.
Pour celles de la troisième	3 l.
Pour celles de la quatrième	2 l. 10 s.
Pour celles de la cinquième	2 l.

ARTICLE 12. — Mariages dans lesquels les droits de promis ne sont pas estimés.

Pour celles de la première classe de l'article 6.	15 l.
Pour celles de la seconde.	12 l.
Pour celles de la troisième	8 l.
Pour celles de la quatrième.	5 l.
Pour celles de la cinquième.	3 l.

ARTICLE 22. — Sommations respectueuses sur le pied des qualités, savoir :

Pour celles des personnes dénommées dans la première classe de l'article 6.	12 l.
Pour celles de la deuxième	10 l.
Pour celles de la troisième	8 l.
Pour celles de la quatrième	6 l.
Pour celles de la cinquième	5 l.

Ernest LÉVESQUE.

L'imprimerie des Oratoriens de Niort.

« Les historiens ayant la mauvaise habitude de se copier les uns les autres, il suffit qu'une chose ait été dite une fois pour qu'elle ait la chance d'être répétée pendant des siècles (1). »

Les *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres*, de M. Henri Clouzot, contiennent (page 109) les quelques lignes qui suivent :

« En 1783, les Pères de l'Oratoire voulurent établir une imprimerie dans leur collège, comme le prouve une enquête de *commodo* et *incommodo*, sur un échange de portions de maisons rue Saint-Nicolas, avec Simon de la Tillière. Étaient-ce bien les presses d'Élies qu'on devait y transporter ou plutôt les Pères n'avaient-ils pas l'intention de se soustraire aux conditions un peu trop draconiennes de notre imprimeur en prenant des ouvriers à gages ? La présence à Niort de certains imprimeurs sans boutique, Arnoult, Mariez, etc., le ferait supposer. (Archives du Siège royal de Niort.) »

Vous vous imaginez sans doute, à voir cette indication : « (Archives

(1) H. Beaudouin, dans la *Revue des Questions historiques*, 1891, p. 249.

du Siège royal de Niort) », que M. Henri Clouzot, « attaché aux archives des Deux-Sèvres », vous apporte, d'après les sources, un renseignement absolument sûr et qu'il existe, dans les susdites archives, un document établissant la réalité de ce projet d'imprimerie.

Eh bien, pas du tout !

Cette note n'est que la paraphrase, à distance, d'une communication faite à M. H. Clouzot, par M. C. Saint-Marc, d'après un passage des *Bulletins* de la Société de Statistique des Deux-Sèvres (1889, p. 265), — et ce passage, — qui n'a d'ailleurs pas été cité et encore moins vérifié, pas plus par M. Saint-Marc que par M. H. Clouzot, — renferme tout simplement une des plus réjouissantes bévues, qui soient écloses jusqu'ici sous une plume de président de Société savante.

Le projet d'imprimerie des Oratoriens de Niort est une découverte de M. Léo Desaiivre. Rendons à César l'honneur qui lui est dû.

L'estimable érudit a bien dépouillé, lui, le dossier conservé aux archives départementales ; il en a même publié l'analyse. Seulement, — ces grands savants ont parfois de ces distractions !! — il ne s'est pas aperçu que l'imprimerie en question n'était qu'une.... *infirmie* (1).

M. Henri Clouzot me dira certainement que mon observation, toute charitable d'ailleurs, *infirmie*, dans les grands diamètres, la confiance qu'il avait en la découverte de notre très obligeant mais un peu brouillon confrère. Je n'en persiste pas moins à regretter pour lui cette mésaventure. Les *Notes pour servir à l'Histoire de l'Imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres* seront fréquemment consultées dans l'avenir. Vienne un quatrième écrivain, un tantinet doué comme imagination, qui n'ait pas lu la présente note rectificative, nous aurons au grand complet le roman des Oratoriens imprimeurs.

C'est incroyable ce que les canards ont la vie dure !

REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST

DÉCEMBRE. — La Société fait un emprunt pour couvrir les dépenses du musée Rupert de Chièvre, plus connu aujourd'hui sous le nom de Musée des Apocryphes.

JANVIER. — M. B. Ledain, président sortant, qui, durant l'année 1890, a exaspéré « la coterie » par son indomptable impartialité, est écarté du conseil d'administration, contrairement aux traditions cinquantenaires de la Société. — Pour venger l'affront fait à M. Ledain, les principaux membres du nouveau bureau, MM. Alfred Richard, président, Genesteix, vice-président, Tornézy, secrétaire, et Bonvallet, membre du conseil, donnent leur démission. — Malgré les démarches aussi humbles que perfides faites auprès d'eux, MM. Richard, etc., maintiennent leur démission.

(1) Cf. Archives des Deux-Sèvres, D. 7 (ancien B. 17).

FÉVRIER. — « La coterie » est fort embarrassée de sa victoire. — Le 19 février, il sera procédé à de nouvelles élections.

Pour le moment, la désorganisation est complète.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

NOTICES ET COMPTES RENDUS.

Le monnayage de Richard Cœur-de-Lion en Poitou, par GEORGES MUSSET. — Niort, L. Clouzot ; la Rochelle, A. Foucher, in-8° de 14 pp. avec 1 planche hors texte. (Extrait du *Recueil* de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes.)

L'examen du petit trésor découvert, il y a quelques mois, à Coi-de-Chaux, près Aytré (Charente-Inférieure), a été pour M. Georges Musset une occasion d'émettre « quelques conjectures » — lisez : des idées aussi neuves que judicieuses — sur le monnayage en Poitou à l'époque de Richard Cœur-de-Lion.

Pour M. Lecoindre-Dupont, les différents des deniers de Richard (points, annelets et clous) distinguaient les *monnayeurs*. Pour M. Georges Musset, ils distinguent les *ateliers*.

« Sous le règne de Richard existaient sans contredit quatre ateliers, peut-être cinq : — En première ligne, la Monnaie que le roi avait établie, avec tous les appareils de la force, au château de *Montreuil-Bonnin*, son séjour favori, et qui avait été substituée à l'atelier de Poitiers ; — 2° la Monnaie de *Saint-Jean-d'Angély*, substituée à celle de Melle ; — 3° la Monnaie de *la Rochelle* ; — 4° la Monnaie de Niort ; — 5° peut-être la Monnaie de *Charroux* ?

« Cinq ateliers..... or, c'est à cinq types principaux que nous sommes forcés de ramener les deniers de Richard..... Ne serait-il pas raisonnable de rattacher ces cinq types aux cinq ateliers ? »

Et rapprochant les proportions présentées pour ces types par le trésor de Saint-Saviol, découvert en 1837, des proportions existant dans le trésor analogue de Coi-de-Chaux, M. G. Musset distingue ainsi ces cinq ateliers : *Montreuil Bonnin*, pas de différent caractéristique, — *la Rochelle*, une croix cantonnée, — *Saint-Jean-d'Angély*, les annelets au revers (l'annelet était fréquent sur les monnaies de Melle), — *Niort*, des points, — *Charroux*, les clous à droite ou à gauche. Ce choix du clou comme différent monétaire avait peut-être sa raison d'être dans l'existence à l'abbaye de Charroux d'une célèbre relique de la vraie croix.

« Mais les différents du monétaire, me direz-vous ? — Les différents du monétaire, vous les retrouverez sur les divers types, dans le changement de position du signe monétaire..... La croix peut être cantonnée d'un annelet au 1^{er}, au 2^e, au 3^e, au 4^e ; en fait, il en est ainsi. Les points du revers sont placés en haut ou en bas, au-dessous ou au-dessus de telle lettre. Les clous sont tournés à gauche ou à



I, II, III, IV, V, XIX. Deniers frappés à Montreuil-Bonnin. — VI, VIII, IX. Deniers frappés à la Rochelle. — VII. Denier frappé à Saint-Jean-d'Angély. — X, XI, XII, XIII, XIV. Deniers frappés à Niort. — XV, XVI. Deniers frappés à Charroux.

droite. Pour les deniers que nous attribuons à Montreuil-Bonnin, et qui n'ont aucun signe particulier, il faudra sans doute chercher les différents du monétaire dans les différentes combinaisons de lettres. »

Une autre question étudiée par M. G. Musset, c'est celle qui concerne la taille du marc. S'appuyant sur des documents mis en lumière depuis les études de M. Lecoindre-Dupont, le savant conservateur du musée archéologique de la Rochelle montre que si Troyes a imposé son poids, la Rochelle a imposé sa taille. « C'est seulement cela qui explique les différences [18 grains $\frac{3}{4}$, 18 grains $\frac{1}{4}$, 18 grains $\frac{1}{8}$, 16 grains $\frac{3}{4}$, 16 grains $\frac{1}{2}$] que nous constatons entre nos cinq types de la trouvaille de Coi-de-Chaux ; il y a mieux, cette combinaison permet de confirmer les attributions d'ateliers que nous avons établies précédemment avec d'autres éléments. »

Nous n'insisterons pas davantage sur ces observations originales. Le travail de M. Musset est de ceux qui s'imposent à l'attention des spécialistes.

Le portrait d'un Maire de Poitiers au XVI^e siècle, François Palustre de Chambonneau et sa famille, par Jos. BERTHELÉ, archiviste des Deux-Sèvres, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de la Société française d'archéologie. — Tours, L. Péricat, [et Niort, L. Clouzot.] grand in-8° de 62 pp. avec 2 pl. hors texte. (Tiré à 100 ex. seulement, dont 10 sur Japon et 90 sur Hollande.)

Cette élégante plaquette, — sortie des presses de MM. Deslis frères, de Tours, et ornée d'une héliogravure et d'une planche en chromolithographie, — est divisée en 5 chapitres : I. *Les ancêtres de François Palustre* (pp. 8 à 16), — II. *François Palustre* (pp. 17 à 22), — III. *Le bas-relief de l'église Saint-Didier* (pp. 23 à 28), — IV. *Catherine Fumée épouse de François Palustre* (pp. 29 à 34), — V. *Les Descendants de François Palustre*, jusqu'à César Palustre de Chambonneau, reçu chevalier de Malte le 21 décembre 1643 (pp. 35 à 43).

En appendice (pp. 47 à 62) : réimpression, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale, du curieux et rarissime *Discours de ce qui s'est passé en Poictou sur la deffuicte du vicomte de la Guyerche et de toutes ses troupes durant le mois de février de l'année présente mil cinq cens quatre vingt douze, avec la liste de plusieurs morts et prisonniers*. (Tours, chez Jamet Meltayer, imprimeur ordinaire du Roy, 1592).

L'héliogravure reproduit le dessin, retrouvé par M. Léon Palustre, l'un des descendants de François Palustre de Chambonneau, du monument aujourd'hui disparu, qui avait été élevé en 1592 dans l'église Saint-Didier, à Poitiers. (Cf. le précédent n° de la *Revue poit. et saint.*, pp. 11 à 13). — La planche en chromolithographie représente les armoiries de la famille Palustre.

EDMOND BONNAFFÉ. Le Musée Spitzer. — Paris, [imprimerie de l'Art], grand in-8° de 35 pp. avec quatre héliogravures.

Tout le monde connaît de nom l'incomparable collection d'objets d'art anciens, formée à Paris par feu le baron Spitzer, — collection

évaluée à plus de 10 millions, et qu'un riche particulier a en ce moment l'intention d'acquérir en bloc pour en faire cadeau à la France. La brochure, dont on vient de lire le titre, est un aperçu rapide des trésors archéologiques de tous genres, réunis dans l'hôtel de la rue de Villejust. Inutile d'ajouter que nous avons retrouvé dans ces pages la haute compétence et le style de grande race, qui font de M. Edm. Bonnaffé, un des meilleurs écrivains d'art de notre époque.

La collection Spitzer renferme (cf. pp. 13 et 25) plusieurs spécimens des célèbres poteries poitevines que M. Bonnaffé a restituées à Saint-Porchaire. Le *catalogue* (1) ne pouvait manquer de leur faire une belle place à côté des faïences de Palissy : elles figurent dans le tome second qui vient de paraître. (Cf. l'index bibliographique du présent n°, p. 60.)

Notes pour servir à l'histoire de l'Imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres, par HENRI CLOUZOT, attaché aux archives des Deux-Sèvres. — Niort, L. Clouzot, in-8° de 163 pp. avec 24 fig. dans le texte. (Extrait des *Mémoires* de la Société de statistique des Deux-Sèvres.)

Le travail que vient de publier M. Henri Clouzot, fils aîné de l'éditeur niortais bien connu, recevra certainement un excellent accueil — et très mérité — des bibliophiles et des bibliographes.

Il est divisé de la façon suivante : 1° l'Imprimerie à Niort avant la Révolution (pp. 1 à 114), — 2° les libraires de Niort. durant la même période, — 3° l'Imprimerie dans quelques villes des Deux-Sèvres (pp. 123 à 134), — 4° la liste chronologique des imprimeurs et libraires du département des Deux-Sèvres, de 1789 à 1870 (pp. 135 à 148), — 5° une table des noms de personnes et de lieux.

La partie bibliographique est bonne, malgré quelques petites négligences. — La partie biographique et historique est inférieure. Évidemment l'auteur n'est pas encore familiarisé avec la véritable méthode historique. L'érudition exige des procédés d'information et d'exposition absolument précis, et exclut le système d'approximatif qui suffit à une œuvre littéraire.

M. H. Clouzot voudra bien nous pardonner ces observations. Quoiqu'il n'en soit plus depuis longtemps à son « premier article », ces *notes* constituent véritablement pour lui le premier pas dans la carrière. Or, malgré ses défauts, ce début mérite l'attention, et l'auteur s'y annonce d'un tempérament assez vigoureux pour que la critique puisse lui être profitable.

Rapport de l'Archiviste du département, par G. BARBAUD, archiviste de la Vendée, — dans le volume du Conseil général de la Vendée, 2° session ordinaire de 1890, rapports du Préfet et des chefs de service, pp. 106 à 144 (tiré à part avec la même pagination).

La majeure partie de ce rapport (les pp. 109 à 143) consiste en

(1) « Cette publication considérable, destinée à éclipser tout ce qui s'est fait dans ce genre jusqu'à ce jour », formera 6 volumes, ornés chacun d'une soixantaine de planches hors texte, et contenant au total la description de plus de 4,000 objets.

extraits d'anciens registres paroissiaux. Les communes dont M. G. Barbaud a dépouillé l'an passé l'ancien état-civil, sont les suivantes : Auzais, Chaix, Charzay, Fontaines, le Langon, Longèves, Montreuil, l'Orbrie, Pissotte, le Poiré-de-Velluire, Saint-Médard-des-Prés, Velluire, Saint-Gilles-sur-Vie, l'Aiguillon-sur-Vie, Bretignolles, la Chaize-Giraud, Coëx, Croix-de-Vie, le Fenouiller, Givrand, Saint-Hilaire-de-Rié, Saint-Martin-de-Brem, Saint-Nicolas-de-Brem, Notre-Dame-de-Monts, Soullans.

En outre des actes de baptême, mariage et sépulture, relatifs à nombre de familles importantes du pays, on trouve dans ces extraits des absolutions d'hérésie, des bénédictions de cloches, des notes sur les événements locaux, des listes de curés, des acquisitions ou donations d'objets servant au culte : croix, chasubles, etc.

Souvenir du 27 juillet 1890. Le troisième printemps de la « Revue du Bas-Poitou » (1). — Melle, imprimerie de Ed. Lacuve, éditeur, in-16 de 32 pp.

« Percez-vous le flanc, messieurs les collectionneurs » qui n'êtes pas dans les petits papiers de la *Revue du Bas-Poitou* ! Ce coquet souvenir, tiré à quelques exemplaires seulement, vous — ne — l'au — rez — pas ! Vous aurez beau mettre en chasse les plus fins Clouzot du monde, — rien — à — es — pé — rer ! Il n'y en a eu que pour les intimes de derrière les fagots.

Je le regrette vivement pour vous, car vous y auriez lu de jolis vers et de jolie prose, signés René Vallette, Gabriel de Fontaines, Eugène Louis, A. Bonnin, Ed. Lacuve, Edm. Paz et Henri-Daniel Lacombe, — mais à un autre point de vue, j'en suis absolument enchanté.

Ce bijou typographique renferme des pages terriblement compromettantes. On y voit l'austère Bitton flirtant avec la muse sous les charmes de Beauregard. O Fillon ! — On y voit un archiviste généralement sérieux, s'oubliant à commettre des vers abominables. — Dom Vallette, qu'avez vous fait ! Quel mauvais génie vous a inspiré ! Des foudres vont s'élancer des cartons ministériels ! Vous allez révolutionner la régie ! Et ce que-la considération inhérente aux susdits va être ébréchée !!

Les lyres apolloniennes de vos hôtes, non plus que les cuivres des fanfaristes mouilleronnais, n'avaient aucun besoin d'être rehaussés de ce carillonnage. D'ailleurs la note était fausse.

Forgeot seul pouvait donner la vraie !

Le château d'Ardenne et la seigneurie de Moulidars en Angoumois (généralité de la Rochelle), histoire, généalogies, archives, avec des notices sur quelques seigneuries voisines ou unies historiquement à Moulidars, par M. l'abbé TRICOIRE, membre de la Société archéologique

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, tome VII, n° 81, pp. 284 à 286.

de la Charente et de la Société des archives de Saintonge et d'Aunis, membre honoraire du Conseil héraldique de France, curé de Moulidars. — La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, un vol. in-8° de 458 pp. avec planches hors texte.

Le château d'Ardenne, à Moulidars, avait conservé une quantité considérable de papiers et de parchemins. Après la mort de M. de Terrasson (1884), lorsque domaine et château furent vendus, M. l'abbé Tricoire obtint communication de ces documents et entreprit de les dépouiller en vue de l'histoire locale. De cet inventaire non sommaire, est sorti le livre que nous annonçons.

Écrit directement d'après les sources, œuvre de première main, ce volume est de ceux que la *Revue poitevine* doit signaler à ses lecteurs d'une façon spéciale.

L'auteur l'a divisé en trois parties, qu'il a intitulées : 1° *Notices historiques*, — 2° *Recherches généalogiques et héraldiques*, — 3° *Archives*.

La première partie, composée de « notices historiques sur la seigneurie de Moulidars, le château d'Ardenne et quelques autres fiefs voisins ou ayant appartenu à différentes époques aux mêmes seigneurs », est subdivisée de la façon suivante : *Moulidars et Ardenne* (pp. 11 à 73), — *autres fiefs en Moulidars* (pp. 74 à 94), — *église et annexes* (pp. 95 à 108), — *seigneuries unies historiquement à Moulidars* (pp. 109 à 193), — *seigneuries voisines* (pp. 194 à 250).

Sous ces différentes rubriques figurent, en outre de l'histoire des fiefs et de leurs possesseurs, nombre de choses inattendues et intéressantes, sur la paroisse de Moulidars et les paroisses voisines : descriptions d'églises, histoire monumentale, documents campanaires, listes de curés, extraits divers des registres paroissiaux, renseignements sur les aumôneries, etc.

La seconde partie traite des trois familles qui ont possédé Moulidars à titre héréditaire, depuis le xvii^e siècle jusqu'à nos jours : les Le Musnier (pp. 253 à 261), les Méhée (pp. 263 à 289), et les Terrasson (pp. 289 à 304), et donne les armoiries (pp. 305 à 329) des diverses familles nobles qui ont figuré au second plan dans le récit de l'auteur ou dans les notes très abondantes et très documentées qu'il y a jointes.

Dans la troisième partie sont groupées, d'une part, les *pièces justificatives* (pp. 333 à 395), d'autre part, sous le titre de *liste supplémentaire* (pp. 396 à 407), des notes sur un certain nombre de personnages plus ou moins importants figurant dans les archives d'Ardenne, mais n'ayant pas trouvé place dans le corps de l'ouvrage.

La *table onomastique* finale remplit 42 pages.

En somme, un livre consciencieux, écrit avec précision, rempli de faits nouveaux, — d'un intérêt naturellement beaucoup plus angoumoisien que saintongeais ou poitevin, mais néanmoins apportant un bon contingent à l'histoire de nos deux provinces.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Beauchet-Filleau (H.). *Deux requêtes à Mgr Foucault, intendant du Poitou, par un protestant converti.* — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 3^e trim. 1890, pp. 585 à 588.

Bonnaffé (Edmond). *Faïences de Saint-Porchaire, dites de Henri II,* — dans la *Collection Spitzer* (Paris, maison Quentin), tome II, pp. 118 à 130, avec sept planches hors texte en chromo (1) et trois bois dans le texte.

Brouillet (P.-Amédée). *Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de la ville de Poitiers, son origine, son passé, son présent,* — dans le volume de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts du département*, 14^e session (1890), Paris, typ. Plon, Nourrit et Cie, in-8^o, pp. 329 à 353, avec 3 planches hors texte.

— *École municipale des beaux-arts de Poitiers, son origine, son passé, son présent,* — dans le volume de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts*, 12^e session (1888), Paris, typ. Plon, Nourrit et C^{ie}, pp. 769 à 777.

Carré (H.). *La noblesse de robe au temps de Louis XV,* — dans le *Bulletin* de la Faculté des lettres de Poitiers, novembre 1890, pp. 344 à 355.

Carré de Busserolle (J.-X.). *Catalogue des chevaliers de Malte appartenant à des familles de la Touraine, de l'Anjou, du Maine et du Poitou.* — Tours, Suppligeon, in-8^o de 80 pp.

— *Les Vendéens à Thouars 1793.* — Montsoreau, impr. de l'auteur, in-8^o de 60 pp.

Chamard (Dom). *La Révolution, le Concordat et la liberté religieuse.* Paris, Letouzey et Ané, un vol. in-12 de VIII-296 pp.

Chotard (E.). *Nouveaux documents pour servir à l'histoire du Musée révolutionnaire et de la Bibliothèque de Niort,* — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 4^e trim. 1890, pp. 656 à 669.

Clouet. *Le Préhistorique au Douhet et dans les environs,* — dans le *Recueil* de la Commission des Arts, janvier 1891, pp. 47 à 56.

Clouzot (Henri). *Une famille d'imprimeurs protestants à Niort, au XVII^e siècle [les Bureau],* dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, décembre, pp. 265 à 272, avec fac-similés de marques et de signatures.

— *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres.* — Niort, L. Clouzot, in-8^o de 163 pp. (Extrait des *Mémoires* de la Société de statistique des Deux-Sèvres, année 1890, pp. 411 à 576, tiré à 300 exempl., avec 24 fac-similés de marques et de signatures).

— sous les initiales « H. C. » *Ludovic Guette,* — dans la *Revue de l'Ouest*, du 31 décembre 1890.

— *Le charmeur de truites, récit de pêche,* — dans la *Gazette des sports et du plein air*, n^o 40, 4 octobre 1890.

(1) Cinq salières, une coupe, un biberon.

— *Les origines de la Chamoiserie*, — dans le *Franc parleur parisien*, 1^{er} janvier 1891, p. 8.

Courteaud (l'abbé). *Notices sur des capitaines italiens venus au siège de Poitiers en 1569*. — dans le *Bulletin* de la Société des Antiquaires de l'Ouest, pp. 343 à 352.

— *La Croix de procession de l'église d'Adilly (Deux-Sèvres)*, — dans le *Petit Gâtinais*, 21 décembre, et le *Courrier de la Vienne*, 19-20 janvier.

— *La Rose d'or*, — dans le *Petit Gâtinais*, 25 janvier.

De Brémont d'Ars (Th.). *Mémoires de M. de Saint-Légier de Boisrond (fin)*, — dans le *Recueil* de la Commission des Arts, janvier 1891, pp. 12 à 25.

De la Croix (R. P.). *Moules à enseignes de vétérinages et à médailles (XIV^e siècle)*, trouvés à Civray, — dans le *Bulletin* des Antiquaires de l'Ouest, pp. 301 à 306, avec 2 fig.

Dangibeaud (Charles). *La Renaissance en Saintonge, l'église de Saint-Just et la chapelle des Tourettes*, — dans le volume de la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts*, 14^e session, 1890, pp. 496 à 506.

— *La Renaissance en Saintonge*, — dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, janvier 1891, pp. 28 à 43, avec 2 pl. hors texte.

— *Une bague d'or au musée de Saintes*, — dans le *Recueil* de la Commission des Arts, janvier 1891, pp. 26 à 28, avec 1 pl. hors texte.

— *Contribution au Corpus des inscriptions céramiques sigillées [marques de potiers romains, trouvées à Saintes]*, — dans le *Recueil* de la Commission des Arts de janvier, pp. 28 à 47, avec 4 pl. hors texte.

Delamain (Philippe). *Le cimetière mérovingien d'Herpes [Charente]*, dans le *Bulletin* de la Société des Archives de la Saintonge, novembre 1890, pp. 373 à 382, avec fig.

Delavaud (L.). *Le mouvement géographique*, — dans la *Revue de Géographie*, passim.

Ducrocq (Th.). *Note sur des pièces de monnaies mérovingiennes intéressant le Poitou*, — dans le *Bulletin* de la Soc. des Ant. de l'Ouest, pp. 311 à 324. Tiré à part.

— *Deux tiers de sou d'or mérovingiens trouvés dans le département de la Dordogne*, — dans le *Bulletin* de la Soc. des Ant. de l'Ouest, pp. 337 à 340, avec une pl. hors texte.

Espérandieu (Capitaine E.). *Inscriptions de la cité des Lemovices*. — Paris, E. Thorin, in-8^o de 344 pp. avec fig. dans le texte. (Extrait des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de l'Ouest.)

— *Note sur un nouveau cachet d'oculiste (C. Julius Atilianus)*. — Nogent-le-Rotrou, [impr. Daupéley-Gouverneur], in-8^o de 7 pp. (Extrait du *Bulletin* de la Soc. nat. des Antiquaires de France, 1890.)

— *Note sur un cachet d'oculiste inédit, faisant connaître un collyre Harpacton*, — dans le *Bulletin* de la Soc. des Ant. de l'Ouest, pp. 307 à 310.

— *Lettres inédites de Garran de Coulon au général Bernadotte*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, tome II, pp. 233 à 238,

— *Mémoires de Garran de Coulon*, d'après ses papiers inédits, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'ouest*, décembre 1890, pp. 255 à 264, avec un portrait.

Fraigniaud (Gaston). *L'ancien château de l'île d'Yeu*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'ouest*, décembre, pp. 272 à 276, avec figures.

Gatard (Alfred). Lettre sur les dépôts d'huîtres de l'époque gallo-romaine, à Poitiers, etc., lue à la séance de la Société des Antiquaires de l'Ouest du 20 novembre, et insérée au procès-verbal, — dans le *Courrier de la Vienne*, 12 décembre 1890.

Germain (Léon). *Liste des églises des diocèses de Nancy et de Toul placées sous le vocable de saint Hilaire*, — dans le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, pp. 341-342.

Ginot (E.). *Cours d'archéologie régionale fait à la faculté des lettres de Poitiers*, par M. A.-F. LIÈVRE. *Seconde année : Période gauloise. Compte rendu*. — Paris, Leroux; Poitiers, Blanchier; Niort, Clouzot, in-8° de 17 pp. (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*.)

Hild (J.-A.). *La question des Universités et les facultés de Poitiers*, — dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, novembre 1890, pp. 310 à 344.

Ingold (Le R. P.) et Pontdevie (l'abbé). *Archives du diocèse de Luçon*. 1^{re} série, notices historiques et monographies (suite). — [Chroniques paroissiales de Chantonay, Bournezeau, Saint-Germain-le-Prinçay, Saint-Hilaire-le-Vouhis, Saint-Mars-des-Prés, Saint-Philbert-du-Pont-Charraud, Saint-Prouant, Puybelliard, Puymaufray, Rochetretoux, Sigournais, Saint-Vincent-Sterlanges, les Essarts, Boulogne, Sainte-Cécile, Dompierre, la Ferrière, Sainte-Florence, Saint-Martin-des-Noyers, la Merlatière] (pp. 24 à 81).

Joubert (André). *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'île de Noirmoutier sous Louis XIV*. — Vannes, impr. Lafolye, in-8° de 11 pp.

Lacuve (Ed.), sous le pseudonyme JACQUETT. *La Madame et l'Abeuille*, [fable en patois imitée de] Florian, — dans le *Mellois*, 17 décembre.

Lanave (Henri). *Les frises de la cathédrale d'Angoulême*, — dans le *Magasin pittoresque*, 30 novembre 1890, pp. 372 à 375, avec 2 fig.

Largeault (l'abbé Alfred). [Nécrologie et] *liste des ouvrages de M. A. Monnet*, — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, juillet-septembre 1890, pp. 552-553 et 557-560.

Léaud (Th.). *Note sur la statue de Bacchus, trouvée à Surimeau, près Niort*, — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 3^e trim. 1890, pp. 604 à 609, avec 2 fig. dans le texte. (Tiré à part, in-8° de 8 pp.)

Cf. *Note sur une statue de Bacchus trouvée à Surimeau, près Niort* (Musée départemental de Niort), — dans le *Bulletin des Musées*, 15 décembre 1890, pp. 431 à 433, avec 1 figure et 1 fac-simile dans le texte.

Ledain (B.). *Savary de Mauléon ou réunion du Poitou à l'unité française*, discours prononcé à la séance publique annuelle de la

Société des Antiquaires de l'Ouest, le 4 janvier 1891, — dans le *Courrier de la Vienne*, des 15, 16 et 17 janvier 1891.

De Lescure (M.). *La Vendée héroïque*, — dans le *Correspondant* du 25 novembre, pp. 749 à 760.

Lévesque (Louis). *Bibliographie poitevine (Dieu et Patrie ! poésies, par R. ROUSSEIL, 1 vol. Paris, Lemerre, 1890)*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 22 novembre.

— *Ludovic Guette* (11 septembre 1842-22 décembre 1890), nécrologie, — dans le *Journal de la Vienne*, 4 janvier 1891.

Lévrier (G.). *Notice sur la justice de paix du canton de Celles*. — Melle, impr. Goussard, in-8° de 16 pp.

Louis (Eugène). *De l'autre côté du Gois*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, tome II, pp. 84 à 86.

De Marsy (comte). *Le portrait d'un maire de Poitiers au XVI^e siècle [d'après Jos. Berthelé]*, — dans le *Bulletin monumental*, 1890, pp. 182-183.

— *Discours prononcé à l'ouverture du congrès archéologique de France à Brive*, le 17 juin 1890. — Paris, Alph. Picard, in-8° de 19 pp. [Extrait du *Bulletin monumental*.]

Musset (Georges). *Le Commerce de la Rochelle*, documents. — La Rochelle, typ. A. Siret, in-8° de 12 pp.

— *L'Ascia au XVII^e siècle*, — dans le *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, octobre 1890, pp. 440 à 446, avec 1 planche hors texte.

— *La Rochelle et ses ports*, avec illustrations de F. Couneau. — La Rochelle, Siret, août 1890, in-8° de 159 pp.

Naud (A.). *Histoire de la commune de Saint-Valérien (Vendée)*. — Fontenay-le-Comte, impr. Gouraud, in-16 de 66 pp.

Noguès (l'abbé J.-L.-M.). *Rapport sur l'excursion de 1890*, — dans le *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, octobre 1890, pp. 401 à 410.

— *Les mœurs populaires d'autrefois en Saintonge et en Aunis*, usages, coutumes, croyances, préjugés, superstitions, empirisme, sorcellerie, pratiques zootechniques, etc. — Saintes, secrétariat de la Commission des arts, in-8° de VIII-218 pp. [Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*, avec additions.]

Palustre (Léon). *Album de l'Exposition rétrospective de Tours* (1890). — Tours, Péricat, in-4° de 124 pp. et 60 héliogravures.

Parmentier (J.). *La littérature pédagogique en Angleterre, Richard Mulcaster*, — dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, 15 déc. 1890, pp. 597 à 611.

Pineau (L.). *Les oiseaux en Poitou*, — dans la *Revue des traditions populaires*, septembre 1890.

[**Prouhet (Dr).** *L'archéologie à l'Exposition de la Mothe-Saint-Héraye, Saint-Maixent*, typ. Ch. Reversé, in-8° de 16 pp. (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*.)]

Proust (Henri). *Les revenus et les dépenses de l'hôtel de ville de Niort avant 1789* (suite), — dans les *Mémoires* de la Société de statistique des Deux-Sèvres, 1890, pp. 1 à 410. Tiré à part à 10 ex.

Richard (Alfred). Conseil général de la Vienne, session d'août 1890. *Rapport de l'archiviste du département à M. le Préfet de la Vienne.* — Poitiers, typ. Oudin, in-8° de 13 pp.

De Richemond (L. Meschinet). *Journal inédit d'un curieux du XVII^e siècle, Elie Richard fils, avocat au Parlement,* — dans le *Bulletin historique* du Comité des travaux historiques, 1890, pp. 187 à 201.

Robuchon (Jules). *Prospectus des Paysages et monuments de la Bretagne.* — [Paris], imp. Fommarty, in-4° de 4 pp.

Saint-Marc (C. de). *Rapport au Conseil général* [des Deux-Sèvres, sur la Société de statistique en 1889-1890], — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 3^e trim. 1890, pp. 561 à 578.

— *Notes extraites des registres de l'état civil des communes de Frontenay, Épannes, Sansais, Vallans, etc.,* — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 3^e trim. 1890, pp. 589 à 63.

— *Traditions, proverbes et dictons poitevins,* — dans les *Bulletins Soc. stat. Deux-Sèvres*, 3^e trim. 1890, pp. 636 à 656.

Sauzé (Charles). *La Mothe-Saint-Héray, composition du bourg,* [rectification à un article de M. C. Saint-Marc]. — Saint-Maixent, impr. Reversé, in-8° de 9 pp. (Extrait des *Bulletins* de la Société de statistique des Deux-Sèvres, 3^e trim. 1890, pp. 578 à 585.)

Sieur (P.), sous les initiales « P. des P... » (PIERRE DES PLANTS). *Une prétendue cité lacustre à Niort?* — dans le *Mémorial des Deux-Sèvres*, 18 décembre 1890.

Simon (Jules). *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Caro* (1), lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques du 6 décembre 1890, — dans le *Journal officiel* du 8 décembre, pp. 5914 à 5918.

Vallette (René), sous le pseudonyme « R. DE THIVERÇAY ». *Voyage au pays des merveilles. Une visite à l'atelier de Terre-Neuve. La nouvelle eau-forte de M. de Rochebrune. Le château de la Rochefoucauld,* — dans le *Courrier de la Vienne*, 26-27 janvier 1891.

— *Une nouvelle eau-forte de M. O. de Rochebrune. La façade du château de la Rochefoucauld,* — dans la *Vendée*, 9 décembre 1890.

Villefosse (A. Héron de.) *Le « Bacchus » de Niort,* — dans le *Bulletin des Musées*, 15 janvier 1891, pp. 473-474.

Weiss (N.). *Nouveaux convertis de la Rochelle et du Poitou en 1735,* — dans le *Bulletin* de la Société de l'histoire du Protestantisme français, septembre 1890, pp. 477 à 481.

(1) Elme-Marie Caro est né à Poitiers le 4 mars 1826.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEASE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

JEANNE D'ARC A POITIERS

Le 6 mars 1429 arrivait à Chinon, près du roi Charles VII, une jeune paysanne de Domremy, sur les marches de France et de Lorraine. On la nommait Jeanne d'Arc. Deux écuyers, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, choisis par Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, l'avaient accompagné durant ce périlleux voyage à travers des pays occupés par les Anglais et désolés par la guerre. Elle était revêtue d'un costume d'homme, *pourpoint noir, chausses estachées, robe courte de gros gris noir, cheveux ronds et noirs, chapeau noir sur la tête* (1). Quel puissant motif avait donc poussé cette pauvre bergère dénuée d'instruction à entreprendre dans cet étrange appareil un si périlleux voyage ? Des révélations célestes l'avaient investie d'une mission merveilleuse. « Vas sauver la France prête à périr, lui avaient-elles dit, tu es celle qui doit délivrer Orléans des étreintes de l'ennemi et qui conduira le roi à Reims pour y être sacré ; tu seras la libératrice de la patrie. » Jeanne d'Arc, soutenue par une foi religieuse des plus robustes et douce d'une rare intelligence, proclamait hautement le but de sa mission et demandait à Charles VII une audience pour la lui exposer et lui faire agréer le secours divin qu'elle lui apportait dans un moment si critique. Une proposition si extraordinaire de la part d'une simple fille des champs devait tout d'abord exciter la défiance du roi et de ses conseillers. Le doute était bien légitime. On ne pouvait accepter à la légère l'appui d'une femme inconnue dont rien ne garantissait la sincérité. Le roi et son conseil délibérèrent trois jours pour savoir s'ils devaient la prendre au sérieux. Les uns voulaient l'écarter sans aucun examen, les autres disaient qu'il n'y avait tout au moins aucun inconvénient à l'entendre. Enfin Jeanne fut admise à l'audience royale dans la grande salle du château de Chinon. On connaît les détails de cette scène touchante et admirable. La vierge de

(1) *Journal du greffier de la Rochelle, dans la Revue historique, t. IV.*

Domremy s'avancant hardiment vers Charles VII qu'elle n'avait jamais vu, « En nom Dieu, gentil prince, lui dit-elle, c'est vous qui êtes le roi et non un autre. Je suis venue avec mission, de par Dieu, de donner secours à vous et au royaume ; et vous mande le roi des cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné à Reims. » Cette assurance vraiment prophétique, mais surtout la révélation faite par Jeanne au roi d'une prière mentale toute récente qu'il avait adressée à Dieu dans le secret de son oratoire, au sujet d'un doute absolument délicat sur son origine, le subjuguèrent complètement et lui conquièrent sa confiance la plus entière. Comment aurait-il pu résister à l'impression produite par ces paroles de Jeanne : « Je te dis de la part de Messire, que tu es vray héritier de France et fils du roi » (1).

Les conseillers et les courtisans étaient loin d'éprouver la même confiance. Gérard Machet, confesseur du roi, et l'archevêque de Tours se montraient seuls favorables. Au surplus, il était prudent d'ouvrir une enquête. Plusieurs commissaires, les évêques de Senlis et de Maguelonne, celui de Poitiers (Hugues de Combarel), maître Pierre de Versailles, maître Jourdain Morin et le confesseur du roi interrogèrent Jeanne avec déférence et précaution. Ses réponses fermes, précises, affirmant nettement sa mission les ébranlèrent ou du moins leur inspirèrent de sérieuses réflexions. On ne parlait plus de la renvoyer. Le rapport des commissaires conclut à une nouvelle information, car on ne devait rien précipiter en une matière si délicate. Charles VII ordonna donc de conduire Jeanne à Poitiers. C'est là qu'il avait résolu de la soumettre à une épreuve suprême, sérieuse et solennelle (2).

Ce n'était pas sans de justes motifs qu'il avait désigné la ville de Poitiers. Le parlement et le conseil y siégeaient depuis la perte de Paris. Beaucoup de docteurs de l'université et de personnages notables, tant laïques qu'ecclésiastiques, demeurés fidèles au roi et à la patrie, s'y étaient également retirés. Charles VII y faisait de fréquents séjours au château avec sa cour. Aussi la capitale du Poitou était-elle devenue, par la force des circonstances, la capitale du royaume, le refuge de la nationalité française. Le roi désirant surveiller de plus près les interrogatoires auxquels Jeanne allait être soumise, l'accompagna à Poitiers. Elle apprit en route où on la menait. « En

(1) *Hist. de Charles VII*, par Vallet de Viriville, t. II. — *Hist. de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt, t. II. — *Hist. de Jeanne d'Arc*, par Wallon. — *Procès de Jeanne d'Arc*.

(2) Déposition du duc d'Alençon dans le *Procès de réhabilitation*, III, 92.

nom Dieu, s'écria-t-elle, je sais que je y aurai bien affaire ; mais Messire m'aidera. Or, allons, de par Dieu. » (1).

Jeanne d'Arc et le cortège royal étaient le 11 mars à Poitiers (2). Elle fut logée à l'hôtel de la Rose, habité par maître Jean Rabateau et situé dans la rue actuelle de Sainte-Marthe, désignée au xv^e siècle sous le nom de Saint-Etienne. Cette rue porta plus tard les noms successifs de Charriot de David et de Sainte-Marthe, à cause des hôtelleries ainsi désignées qui s'y trouvaient. La situation de l'hôtel de la Rose dans la rue de Sainte-Marthe, jadis rue Saint-Etienne, est bien certaine. Un acte du 13 juillet 1465 l'atteste. Il appartient plus tard au célèbre historien poitevin, Jean Bouchet. Mais le point précis de la rue où il était placé n'est pas aussi bien déterminé. C'est vers l'un des angles des rues Sainte-Marthe et Notre-Dame-la-Petite qu'il semble devoir être cherché. Il dépendait de la paroisse de Notre-Dame-la-Petite depuis longtemps supprimée (3). Jean Rabateau, originaire de Fontenay-le-Comte, avocat général au parlement depuis 1427, n'habitait probablement l'hôtel de la Rose qu'à titre de locataire. Il ne dut, en effet, venir s'y fixer que par suite de la translation du parlement à Poitiers, qu'il suivit ensuite lors du retour de cette cour souveraine à Paris où il mourut président vers 1444 (4). Sa femme, douée de qualités supérieures, une *bonne femme*, dit la chronique, accepta la mission spéciale de veiller sur la Pucelle (5). Elle remarqua bien vite sa dévotion angélique qu'elle se hâta de publier partout. Tous les jours après dîner, Jeanne se retirait dans la chapelle de la maison ; elle y demeurait à genoux longtemps en prières ; elle se levait même la nuit pour faire ses oraisons (6).

Cependant le conseil royal, réuni dans la maison d'une dame

(1) *Chronique de la Pucelle*, par Guillaume Cousinot, édit. de Vallet de Viriville, p. 275. — *Chronique de Monstrelet*, IV, 316. — *Journal du siège d'Orléans*.

(2) *Hist. de Charles VII*, par M. Vallet de Viriville, t. II.

(3) Arch. de la Vienne, G. 1124. — *Mém. des Ant. de l'Ouest*, 1851 et 1872. — *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet. — Dépositions de Frère Seguin, de François Garivel, de Gobert Thibault, dans le *Procès de réhabilitation*, (*Procès de Jeanne d'Arc*, par Quicherat).

(4) Jean Rabateau, sieur de la Caillère, acheta en 1434 la seigneurie d'Auzance où était une tour, existant encore, que le roi lui permit de réparer et fortifier le 15 octobre 1434. (*Arch. historiques du Poitou*, VII, 364.)

Le registre des délibérations du conseil de ville de Poitiers, de 1440, mentionne un cadeau de deux pipes de vin pineau fait à M^r Jehan Rabateau, président au parlement, pour le *rémunérer des biens faits qu'il a fait pour la ville vers le roy*. (Archives municipales de Poitiers, reg. 3.)

(5) *Chronique de la Pucelle*. — *Dict. des fam. de l'anc. Poitou*, par Beauchet-Filleau, t. II.

(6) Déposition de Jean Barbin dans le *Procès de réhabilitation*.

Macé, membre d'une famille municipale de la cité (1), décida que Jeanne serait soigneusement interrogée par une commission de docteurs. Parmi les conseillers du roi on remarquait Regnaud de Chartres, archevêque de Reims, chancelier de France, qui se montra toujours hostile à l'admirable bergère de Domremy. La commission, dont il fut nommé président, se composait de Pierre de Versailles, professeur de théologie, abbé de Talmond, plus tard évêque de Meaux ; de Pierre Turrelure, dominicain, inquisiteur de Toulouse ; de Jean Lombard, professeur de théologie à l'université de Paris ; de Guillaume Aimeri, dominicain, professeur de théologie ; de frère Seguin, dominicain, professeur de théologie ; de Jean Erault, professeur de théologie ; de Guillaume le Maire, chanoine de Poitiers, bachelier en théologie ; de Pierre Seguin, religieux carme ; de Mathieu Mesnage, Jacques Maledon, Jourdain Morin, et autres docteurs et conseillers (2). Le procès-verbal des interrogatoires qu'ils firent subir à la Pucelle est malheureusement perdu. Plus tard, devant ses juges de Rouen, elle l'invoqua fréquemment comme une pièce importante (3). Ce que l'on en sait a été conservé par la chronique de Cousinot ou chronique de la Pucelle et par plusieurs dépositions dans le procès de réhabilitation.

Les docteurs nommés par le conseil du roi se transportèrent auprès de Jeanne, à l'hôtel de la Rose, chez Jean Rabateau (4). Dès qu'elle les vit entrer dans son appartement, elle alla s'asseoir modestement au bout du banc, leur demandant ce qu'ils voulaient. Puis, frappant familièrement sur l'épaule de Gobert Thibaut, écuyer du roi, admis à cet interrogatoire, elle dit qu'elle désirerait bien avoir beaucoup d'hommes de bonne volonté tels que lui. — « Nous venons de la part du roi pour vous interroger », lui dit Pierre de Versailles. — « Je vous crois, reprit l'humble fille, mais moi je ne sais ni A ni B. » — « Pourquoi venez-vous donc ? » — « Je viens, répondit-elle d'un ton inspiré, je viens de la part du roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims afin de le faire sacrer. » — « Avez-vous du papier ? dit-elle à Jean Erault ;

(1) Un Jean Macé fut maire de Poitiers en 1407. Un Simon Macé était l'un des soixante-quinze bourgeois, en 1428. Le maire, en exercice en 1429, lors du passage de la Pucelle, se nommait Simon Mourraut. Le registre des délibérations de l'année 1429, qui aurait pu fournir des renseignements locaux sur Jeanne d'Arc, a, par une fatalité vraiment désolante, disparu des archives depuis fort longtemps.

(2) Dépositions de frère Seguin et de François Garivel dans le *Procès de réhabilitation*. — *Procès de Jeanne d'Arc*, par Quicherat, v, 471.

(3) *Procès de condamnation*, séances des 27 février et 3 mars 1431.

(4) *Chronique de la Pucelle*. — Dépositions de Gobert Thibault et de frère Seguin.

écrivez ce que je vais dire : « Vous, Suffolk, Glacidas et la Poule, je vous somme, de par le roi des cieux, que vous en alliez en Angleterre » (1). Cette lettre de sommation, adressée un peu plus tard par Jeanne aux chefs anglais, principalement au duc de Bedford, au moment de l'entrée en campagne, ne fut alors qu'ébauchée. On la possède dans sa rédaction définitive, datée du mardi saint (22 mars 1429), lorsque Jeanne était encore à Poitiers (2). Les docteurs exposèrent pendant plus de deux heures à Jeanne, avec douceur mais insistance, que l'on ne pouvait ajouter foi à sa prétendue mission divine. Rien ne l'ébranla. Ils se retirèrent stupéfaits de la simplicité et de la prudence de ses réponses (3).

Un autre jour, Jean Lombard lui demanda quel motif l'avait poussée à venir ainsi vers le roi. Elle répondit sans hésiter qu'en gardant les troupeaux, une voix s'était fait entendre, lui disant que Dieu avait grande pitié du peuple de France et qu'il fallait qu'elle allât le secourir; qu'alors elle s'était mise à pleurer; mais la voix continuant lui disait de se rendre à Vaucouleurs où elle trouverait un capitaine qui la conduirait en toute sécurité près du roi. Elle avait obéi et était arrivée sans obstacles jusqu'à Chinon (4).

Guillaume Aymeri lui posa une objection embarrassante: « Tu dis que la voix t'a révélé que Dieu veut délivrer de l'oppression le peuple de France. Mais si telle est sa volonté, il n'a pas besoin de gens de guerre. Il est assez puissant pour détruire d'un seul coup les Anglais ou les renvoyer dans leur pays. » — « En nom Dieu, s'écria Jeanne, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » — Maître Guillaume demeura confondu (5).

Alors, frère Seguin, un *bien aigre homme*, dit la chronique, lui demanda quelle langue parlait sa voix. — « Meilleure que la vôtre », riposta-t-elle. — Le docteur était affligé d'un fort accent limousin. — « Croyez-vous en Dieu ? » ajouta-t-il un peu piqué. — « Mieux que vous », continua Jeanne avec la même assurance. — Le docteur ne se tint pas pour battu. Il lui opposa la Sainte Ecriture qui défendait de croire à des paroles telles que les siennes, si elle ne donnait pas des preuves plus évidentes de sa mission, si elle ne montrait aucun signe, c'est-à-dire, si elle

(1) Déposition de Gobert Thibaut.

(2) *Histoire de Charles VII*, par Vallet de Viriville, t. II. — *Procès de Jeanne d'Arc*, par Quicherat, v, pp. 96, 98.

(3) *Chronique de la Pucelle*, p. 275.

(4) Déposition de frère Seguin.

(5) Déposition de frère Seguin. — *Chronique de la Pucelle*, p. 276. — *Journal du siège d'Orléans*.

ne faisait pas un miracle. Jusqu'à ce moment les docteurs ne conseilleraient jamais au roi de lui confier des troupes pour les mener au combat. Elle répondit qu'elle ne voulait pas tenter Dieu, que la levée du siège d'Orléans serait le signe promis. — « En nom Dieu, ajouta Jeanne, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes ; mais conduisez-moi à Orléans, je vous y montrerai les preuves de ma mission. » — Et elle demanda qu'on voulût bien lui confier un nombre quelconque de gens de guerre avec lesquels elle promettait d'entrer dans Orléans. Alors elle se mit à prédire tous les événements arrivés depuis : la délivrance d'Orléans, le sacre du roi à Reims, la soumission de Paris, le retour du duc d'Orléans captif en Angleterre. Tout cela paraissait alors bien impossible, car depuis Orléans jusqu'à Reims les Anglais ou leurs alliés les Bourguignons étaient maîtres du pays. Et cependant, fait remarquer le témoin frère Seguin, l'un des interrogateurs, il a vu tous ces événements s'accomplir selon la parole de la Pucelle (1).

Jeanne avait l'habitude constante d'appeler Charles VII le dauphin et jamais le roi. Les interrogateurs lui en demandant le motif, elle répondit qu'elle ne lui donnerait le nom de roi que lorsqu'il serait sacré à Reims où elle voulait le conduire. Puis, sommée de nouveau de donner une preuve sérieuse de sa mission, elle répétait imperturbablement qu'elle la donnerait en faisant lever le siège d'Orléans et qu'elle en répondait si le roi consentait à lui confier tant soit peu de gens de guerre (2).

Dans l'intervalle des interrogatoires, de nombreux visiteurs franchissaient tous les jours le seuil de l'hôtel de la Rose. Les présidents et conseillers du parlement, les notables de toutes conditions s'y rendirent les uns après les autres. La plupart en entrant, refusaient de croire à ce qu'ils appelaient des *rêveries et des fantaisies*, mais en sortant ils étaient émerveillés et convaincus. Émus jusqu'aux larmes par la parole inspirée de Jeanne, ils affirmaient qu'elle était bien vraiment une *créature de Dieu*. Un maître des requêtes de l'hôtel du roi, Guillaume Cousinot de Montreuil, l'auteur de la chronique, qui vint aussi visiter la jeune bergère dont tout le monde s'entretenait, lui tint ce langage : « Jeanne, on veut que vous essayez à mettre les vivres dans Orléans, mais il me semble que ce sera forte chose, vu les bastilles qui sont devant et que les Anglais sont forts et puissants. » — « En nom Dieu, dit-elle, nous les mettrons dedans Orléans à notre aise, et si n'y aura Anglais qui saille, ni qui fasse semblant de l'empêcher » (3). — Que pouvait-on répliquer

(1) Déposition de frère Seguin. — *Chronique de la Pucelle*.

(2) Déposition de François Garivel.

(3) *Chronique de la Pucelle*, pp. 277, 278.

devant une pareille assurance ? Pour faire tomber les doutes et les hésitations encore possibles, il n'y avait plus qu'à lui laisser toute liberté d'action. L'événement ne tarda pas, on le sait, à justifier d'une manière extraordinaire la prédiction de Jeanne d'Arc.

Les dames, damoiselles et bourgeoises de Poitiers ne furent pas les dernières, on le pense bien, à visiter celle qui devait faire la gloire et l'honneur de leur sexe. Elles encombraient la maison de Jean Rabateau. Jeanne leur adressait de douces et gracieuses paroles qui leur arrachaient des larmes. Depuis son départ de Domremy, elle avait cru devoir, en considération de son nouveau rôle, revêtir le costume d'homme. Aux dames poitevines qui lui demandèrent pourquoi elle n'avait pas conservé l'habit féminin, elle répondit avec grande raison : « Je croy bien qu'il « vous semble estrange et non sans cause ; mais il faut, pource « que je me dois armer et servir le gentil Dauphin en armes, « que je prenne les habillemens propices et nécessaires à cela ; « et aussi quand je serai entre les hommes, étant en habit « d'homme, ils n'auront pas concupiscence charnelle de moi ; et « me semble qu'en cet estat je conserverai mieux ma virginité « de pensée et de fait. » (1).

La renommée grandissante de Jeanne d'Arc attirait à Poitiers une foule de personnes curieuses de la contempler. Jean d'Aulon, gentilhomme du Languedoc, qui ignorait l'honneur qui lui était réservé de devenir bientôt l'intendant de la maison militaire de l'héroïne, y vint, nous apprend-il, tout exprès pour la voir. Il assistait au conseil royal quand les docteurs de la commission vinrent faire leur rapport (2). Les interrogatoires duraient depuis près de quinze jours. Ils avaient été longs et minutieux. Une surveillance sévère et secrète, exercée par des femmes sur la conduite de la Pucelle, à l'hôtel de la Rose, n'avait donné lieu à aucune critique défavorable (3). Jeanne sortait victorieuse de toutes les épreuves. Les docteurs étaient *grandement esbahis* de la sagesse de ses réponses et de la sainteté de sa vie. L'un d'eux, Jean Erault, ne craignait pas de proclamer hautement dans le sein de la commission que cette jeune fille était la libératrice de la France prédite au roi par une certaine prophétesse, Marie d'Avignon (4). Tous ceux qui, d'une manière directe ou indirecte, avaient eu connaissance des interrogatoires ou y avaient pris part, sont unanimes à proclamer l'impression profonde produite par les déclarations fermes, persistantes et pour

(1) *Chronique de la Pucelle*, p. 276.

(2) Déposition de Jean d'Aulon.

(3) Déposition de frère Seguin.

(4) Déposition de Jean Barbin.

ainsi dire prophétiques, de Jeanne. Il y avait en elle quelque chose de surnaturel que tous ceux qui l'avaient vue se plaisaient à reconnaître, et que les envieux et les sceptiques, car il y en eut, n'osaient pas contester ouvertement (1).

La disparition du procès-verbal des interrogatoires est donc absolument regrettable. Ce document historique si important, ce *registre de Poitiers*, au témoignage duquel la malheureuse et héroïque jeune fille en appela plusieurs fois devant ses juges et ses bourreaux de Rouen, registre qui n'existait déjà plus lors du procès de réhabilitation, en 1450-1456, nous aurait donné le tableau fidèle de la lutte qu'elle soutint pour faire reconnaître sa mission. Quelle main criminelle l'a supprimé ? M. Siméon Luce a émis une supposition à cet égard. D'après lui, Jeanne ayant dû, dans le cours de son examen par les commissaires royaux, se plaindre des brigandages commis dans le pays de Domremy par les capitaines bourguignons, le roi Charles VII, après la paix faite avec eux et l'octroi de lettres d'abolition en leur faveur, données à Poitiers en 1443, aurait cru politique de faire disparaître la trace de ces méfaits (2). Ce motif nous semble bien insuffisant pour expliquer la destruction de l'enquête faite à Poitiers en 1429. M. Vallet de Viriville paraît bien plus près de la vérité quand il l'attribue à une malveillance intéressée (3). Les conseillers de Charles VII en général, on ne l'ignore pas, mais surtout Georges de la Trémouille et Regnault de Chartres, archevêque de Reims, chancelier de France, dont l'influence était alors prépondérante, se montrèrent toujours hostiles à Jeanne d'Arc. Envieux de ses succès et de sa popularité, redoutant avant tout la perte de leur pouvoir, ils cherchèrent sans cesse à l'entraver dans l'accomplissement de sa mission. D'un autre côté, l'arrêt de Rouen, qui condamna Jeanne comme sorcière, hérétique, relapse, malgré son iniquité flagrante, jeta dans les esprits un grand trouble et y déposa des doutes très préjudiciables à la mémoire de cette victime innocente. C'est ce qui explique le silence gardé sur Jeanne par la chancellerie royale et les contemporains durant la période qui s'écoula entre le procès de Rouen et la réhabilitation (4). On entrevoit alors l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour les égoïstes conseillers de Charles VII, et aussi sans doute pour plusieurs des interrogateurs de Poitiers, de détruire une enquête compromettante qui avait proclamé sainte, orthodoxe et inspirée, celle qu'un tribunal ecclésiastique venait de déclarer atteinte et

(1) Voir toutes les dépositions des témoins au *Procès de réhabilitation*.

(2) *Jeanne d'Arc à Domremy*, par Siméon Luce, p. 274.

(3) *Histoire de Charles VII*, t. II.

(4) *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt, t. II, p. 250.

convaincue d'hérésie et de sortilège. C'est donc dans l'entourage du roi qu'il faut chercher la main criminelle qui déroba à la postérité ce précieux registre, et c'est très probablement à Poitiers, dès 1431, que fut perpétré ce qu'on peut bien appeler un forfait.

Quoi qu'il en soit, en mars 1429, l'enquête avait complètement convaincu les docteurs réunis à Poitiers. Leur rapport présenté au conseil royal concluait de la manière suivante : « Le roi, attendu qu'on ne trouve point de mal en la dite « pucelle, fors que bien, humilité, virginité, dévotion, « honnêteté, simplesse, que de sa vie plusieurs choses mer- « veilleuses sont dictes comme vraies, attendu la probacion « faicte de la dite pucelle, en tant que lui est possible, et nul « mal ne trouve en elle, et considérée sa réponse qui est de « démonstrer signe divin devant Orléans ; veue sa constance « et sa persévérance en son propos, et ses requestes instantes « d'aller à Orléans pour y montrer le signe du divin secours, le « roi ne la doit empescher d'aller à Orléans avec ses gens « d'armes, mais la doit faire conduire honnestement en sperant « en Dieu. Car la doubter ou délaisser sans apparence de mal, « serait répugner au saint Esprit et se rendre indigne de « l'aide de Dieu, comme dist Gamaliel en un conseil des Juifs « au regart des apostres. » (1).

Rien de plus sage ni de plus raisonnable que ces conclusions. On n'y sent ni enthousiasme ni scepticisme. Il est impossible de les taxer d'imprudence ou de crédulité. Suivant les docteurs, il y a rien de répréhensible dans Jeanne d'Arc ; tout, au contraire, y respire la piété, la sincérité. Dans l'état désespéré du royaume, pourquoi Charles VII ne permettrait-il pas à celle qui lui assure la victoire de mettre sa promesse à exécution ? Agir autrement serait contraire à une bonne politique. Ainsi le pensait d'ailleurs l'opinion publique, plus favorable, plus pressante que jamais. Les diverses dépositions consignées dans le procès de réhabilitation, notamment celle de Jean Barbin, docteur ès lois, avocat du roi au parlement, témoignent de l'enthousiasme général qui se manifestait en faveur de la pucelle.

Après l'enquête et le rapport des commissaires, le roi partit de Poitiers pour retourner à Chinon, sans avoir pris une décision définitive. M. Vallet de Virville fixe son départ au 24 mars 1429 (2). Lorsque Jeanne d'Arc, qui devait l'accompagner, sortit

(1) *Procès de Jeanne d'Arc*, par Quicherat, t. III, p. 391. — Opinion des docteurs sur la Pucelle, dans la collection Michaud et Poujoulat, t. III, 143, 144.

(2) *Histoire de Charles VII*, par Vallet de Virville, t. II. — Déposition de Jean Paquerel.

de l'hôtel de la Rose pour se mettre en route, son cheval l'attendait au coin de la rue Saint-Etienne, aujourd'hui rue Sainte-Marthe. Elle monta sur une borne et sauta lestement en selle. « Puis elle partit, dit la chronique, et en chevauchant « portait aussi gentiment son harnois que si elle n'eût fait autre « chose tout le temps de sa vie ; dont plusieurs s'esmerveilloient, « mais bien davantage les docteurs, capitaines de guerre et « autres des responses qu'elle faisoit, tant des choses divines « que de la guerre. » (1). Une grande foule assistait à ce spectacle extraordinaire. Un témoin oculaire, Christophe du Peirat, habitant la maison voisine de celle de la Rose, et qui vécut près de cent ans, le raconta, en 1495, à Jean Bouchet qui possédait alors l'hôtel de la Rose où avait logé l'héroïne. Du Peirat lui montra la borne du coin de la rue Saint-Etienne sur laquelle il la vit monter *toute armée à blanc* pour sauter à cheval (2). Cette pierre était encore en place en 1823 ; elle fut brisée alors par des ouvriers paveurs. MM. de la Fontenelle et Gibaut, deux antiquaires distingués, en recueillirent pieusement les débris pour le musée de la ville, où ils sont conservés (3).

Le cortège passa par Châtellerault et arriva à Chinon où Jeanne ne demeura que peu de temps. C'est là que le roi lui confia enfin le commandement de l'expédition préparée à Blois pour aller secourir et ravitailler Orléans. Il l'envoya à Tours où il lui fit fabriquer une armure complète, du prix de cent livres. Il lui forma une maison militaire. Jean d'Aulon, chevalier prudent et sage, devint son écuyer ; Louis de Coutes, dit Imerguet, son page ; frère Jean Paquerel, son aumônier. Les deux jeunes frères de la Pucelle, Jean et Pierre, ses deux guides depuis Domremy, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, et plusieurs autres, furent mis aussi à son service (4). C'est à Tours que Jeanne demanda et envoya chercher la fameuse épée de Sainte-Catherine-de-Fierbois. C'est encore à Tours qu'elle fit fabriquer ce célèbre étendard avec lequel elle allait conduire les gens d'armes français à la victoire. Le journal du greffier de la Rochelle commet une erreur manifeste quand il dit que cet étendard fut fait à Poitiers. Des témoins oculaires affirment que cela n'eut lieu qu'à Tours. On connaît même le nom du peintre qui l'exécuta. Il se nommait Hauves Poulnoir ou mieux James Power, écossais, peintre du roi, qui reçut 25 livres de rémunération. L'étendard était blanc, semé de fleurs de lys, et

(1) *Chronique de la Pucelle*, p. 278.

(2) *Annales d'Aquitaine*, par Jean Bouchet, éd. 1644, p. 246.

(3) *Catalogue du musée des Antiquaires de l'ouest*, 1854, p. 38.

(4) *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt, t. II, 211, 212.
— *Histoire de Jeanne d'Arc*, par Wallon. — Déposition de Jean Paquerel.
— Déposition de Louis de Coutes.

représentait un père éternel tenant le globe terrestre entre deux anges agenouillés, avec la légende : Jésus, Maria (1).

Nous ne suivrons pas Jeanne d'Arc dans sa merveilleuse campagne, à Orléans, à Jargeau, à Patay, à Reims. Tout cela est connu et a été parfaitement raconté par tous les historiens. Disons seulement que lorsque la nouvelle du sacre du roi à Reims arriva à Poitiers, le 18 juillet 1429, le parlement, alors en séance, les échevins et toute la population se précipitèrent vers l'église cathédrale où l'on chanta un *Te Deum* solennel d'actions de grâces (2).

Aucun monument commémoratif du séjour de l'illustre pucelle d'Orléans n'a été élevé dans la capitale du Poitou. Une tour de l'enceinte située sur le front occidental, longeant la Boivre et depuis longtemps détruite, en avait seule conservé le souvenir. L'échevinage ayant fait reconstruire cette tour, dite de Tranchepied, en 1430, alors que Jeanne était dans tout l'éclat de sa gloire, la baptisa du nom de tour de la Pucelle (3). Mais un monument plus digne d'elle s'impose. Depuis que la France contemporaine tourne de nouveau ses regards vers sa libératrice des anciens jours et lui prodigue de toutes parts ses justes hommages, il est nécessaire que Poitiers s'associe à ce mouvement généreux. Notre cité ne saurait oublier que Jeanne y est venue affirmer sa mission, qu'elle y a dissipé la défiance dont elle était l'objet, qu'elle y a contraint le lâche gouvernement de Charles VII à sortir de l'inaction, qu'elle y a enfin fait renaitre l'espérance dans tous les esprits, le courage dans tous les cœurs. Le conseil municipal et le conseil général ont compris qu'il était de leur devoir d'honorer et de consacrer un semblable souvenir. Ils ont décidé l'érection d'une statue et la célébration de fêtes patriotiques en l'honneur de la femme incomparable que leurs ancêtres ou leurs prédécesseurs ont contemplée et acclamée, il y a quatre cents ans.

Il faut que cette manifestation patriotique se produise avec tout l'éclat qu'elle comporte. Là tous les cœurs doivent battre à l'unisson. Nous ne devons pas seulement des hommages à la mémoire de la grande française du xv^e siècle. C'est en même temps une réparation qui lui est due. Les princes et les gouvernants anglais, ces ennemis naturels de la Pucelle, ne sont pas seuls coupables de son assassinat judiciaire. Trop de Français ont trempé leurs mains dans ce sang innocent. Ne sont-ce pas des prélats, des théologiens, des docteurs français,

(1) Déposition de Jean Paquerel. — *Histoire de Charles VII*, par Vallet de Viriville, t. II. — *Procès de Jeanne d'Arc*, par Quicherat, v, 258.

(2) *Histoire de Charles VII*, par de Beaucourt, II, 230, note.

(3) *Procès de Jeanne d'Arc*, v, 195, d'après les arch. munic. de Poitiers.

vendus à l'étranger, qui l'ont lâchement condamnée ? N'est-ce pas un capitaine français qui l'a trahie à Compiègne ? N'est-ce pas un grand seigneur français qui l'a vendue à Bedford et à Cauchon ? N'est-ce pas l'Université de Paris qui l'a poursuivie de sa haine, réclamant avec acharnement sa condamnation ? Les capitaines, qui pourtant l'avaient admirée dans les combats, mais que son ascendant sur les soldats avaient rendus envieux, ne l'ont-ils pas abandonnée, sauf la Hire ? (1). Si Charles VII, quoi qu'on en ait dit, n'est pas coupable de trahison et d'ingratitude envers celle qui lui avait rendu son royaume, puisqu'il est certain qu'il avait en elle une foi sincère, une confiance entière et profonde, et qu'il poursuivit plus tard avec persistance sa juste réhabilitation, il n'en est pas moins coupable de faiblesse et de pusillanimité absolument répréhensibles. Dominé par d'indignes et égoïstes favoris qui dévoraient ses finances et qui entravèrent autant qu'ils le purent l'œuvre de Jeanne, malgré le dévouement généreux de la reine de Sicile, sa belle-mère, qui ne put contrebalancer leur influence, il eut le tort grave de ne pas rejeter leurs conseils et de ne rien faire pour arracher la noble victime à ses bourreaux. Une chronique de Tournay en accuse formellement les conseillers du roi (2). Et d'ailleurs cela ressort de l'examen attentif des faits historiques contemporains. Une autre chronique anonyme, malgré son origine bourguignonne, constate le caractère miraculeux attribué aux actes de Jeanne par la voix publique (3). C'est qu'en effet le peuple de France, au xv^e siècle, a toujours professé pour sa libératrice un véritable culte. Il ne s'est jamais égaré sur son compte. Suivant l'observation fort juste d'un éminent érudit, « Jeanne était plébéienne et c'est, hélas, dans le « peuple seul qu'elle devait rencontrer une sympathie profonde « et fidèle. » (4). Notre démocratie moderne peut donc célébrer sa gloire, lui apporter ses hommages, lui témoigner sa reconnaissance sans aucune réserve. C'est le plus parfait modèle du patriotisme et du dévouement, c'est la figure la plus pure de notre histoire, c'est en même temps une des plus grandes chrétiennes, une véritable sainte. Tout cela est, en effet, inséparable dans la personnalité de Jeanne. Telle est l'idée fort exacte que s'en faisaient les Poitevins de 1429, alors que, suivant un chroniqueur, témoin oculaire, ils sortaient de l'hôtel de la

(1) Voir à ce sujet les réflexions fort justes et fort indépendantes d'un nouveau livre, *Le martyre de Jeanne d'Arc*, par Léo Taxil et Paul Fesch, dans l'avant-propos.

(2) *Documents nouveaux sur Jeanne d'Arc*, par Quicherat, dans la *Revue historique*, XIX, p. 60 et s.

(3) *Idem*.

(4) *Histoire de Charles VII*, par Vallet de Viriville, t. II, p. 76.

Rose émerveillés de ses vertus. Imitons-les, et, ressuscitant cet antique souvenir, honorons Jeanne d'Arc dans sa sublime simplicité, telle que les témoignages historiques nous la présentent.

B. LEDAIN.

Poitiers, février 1891.

QUELQUES CROIX DE CIMETIÈRES

du département des Deux-Sèvres.

Si nous en jugeons par plusieurs passages des publications de feu M. de Longuemar sur la Vienne, et par ce que nous avons ouï dire de la Vendée, il y aurait dans ces deux départements un nombre respectable d'anciennes croix de cimetières, dignes d'attention, que les archéologues ne se sont pas encore préoccupés de dessiner et de décrire (1).

Dans les Deux-Sèvres, — sans avoir été épuisée, il s'en faut ! — la matière a été étudiée davantage. Il en est résulté le classement comme monuments historiques de douze de ces spécimens de l'ancienne architecture funéraire poitevine (2). C'est toujours un lot de douze petits monuments intéressants, qui ont d'assez grandes chances désormais de ne pas être démolis.

Notre infatigable ami M. Arthur Bouneault, dont les très exacts relevés architectoniques ont provoqué ce classement, a continué ses investigations dans ce sens au cours de ses tournées d'archéologie héraldique. — Voici quelques notes que nous avons recueillies, de concert avec lui, dans ces derniers temps, sur divers points du département des Deux-Sèvres.

(1) En ce qui concerne la Vendée, on pourra commencer la statistique des anciennes croix de cimetières en restituant à celle de Maillezais sa date véritable. — M. Léo Desaiivre l'a signalée comme étant du « xv^e siècle » (*Revue du Bas-Poitou*, tome II, n^o 1, p. 105). En réalité elle date de 1804. A part cela, elle est intéressante, car elle prouve qu'en Poitou on a fait du gothique *approximatif* bien avant la renaissance moyen âge de l'époque romantique, et par suite, que les restaurations de l'architecte saint-maixentais Leduc dit Toscane n'ont pas été dans notre région une exception unique.

(2) Les croix de cimetières d'Aiffres, Amuré, Menigoute, Pamplie, Prahecq, Saint-Christophe-sur-Roc, Saint-Georges-de-Noisé et Saint-Maixent-de-Beugné, et la lanterne des morts de Pers (aujourd'hui unique dans les Deux-Sèvres), ont été classées par arrêté ministériel du 22 mars 1889. Un autre arrêté, en date du 16 mars 1890, a classé les croix de cimetières de Gourgé, la Peyratte et Louin. (Cf. la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome VI, n^o 64, pp. 210-211 et 213, et tome VII, n^o 76, p. 111.)

Assais.

Croix intéressante, paraissant bien de l'époque romane. Hauteur totale : 4^m 96. On y accède par trois marches. Piédestal cubique supportant une tablette biseautée. Colonne en majeure partie cylindrique.

La partie inférieure de cette colonne est d'abord carrée, puis octogonale avec quatre griffes aux angles. Après être passée du carré à l'octogone, le fût se développe en cylindre et au sommet s'amortit en huit pans, de courbes gracieuses, sur lesquels repose une petite croix à quatre branches égales, de la même époque que le reste du monument.

ICONOGRAPHIE. — Plan, coupe et élévation, à l'échelle de 0,05, par Arthur Bouneault.

La Boissière-Thouarsaise.

Cette croix, qui a été signalée il y a quelques années par M. l'abbé Courteaud, curé d'Adilly, se trouve dans un cimetière abandonné, où les porcs et les oies vaguent sans vergogne au milieu des tombes.

Elle est en granit, remonte au xv^e siècle et présente des formes assez élégantes. On y accède par deux marches. Elle se compose d'un piédestal cubique, en avant duquel une colonnette porte une tablette biseautée. Le fût est octogonal et se termine par un tronc de pyramide portant une petite croix à arêtes abattues. Ces arêtes abattues sont décorées sur la face antérieure de macarons, dont l'ensemble forme une sorte de couronne. Le tout mesure 4^m 50 de haut.

Le relevé de cette croix, fait par M. Arthur Bouneault, a été communiqué à M. Juste Lisch, inspecteur général de la Commission des monuments historiques pour la région de l'Ouest.

BIBLIOGRAPHIE. — *Mémoires Soc. statistique des Deux-Sèvres*, 3^e série, tome VI, 1889, pp. 481-482. — Jos. Berthelé, *Carnet de voyage*, p. 71.

ICONOGRAPHIE. — Plan, coupe et élévation à l'échelle de 0,10, par Arthur Bouneault.

Borcq-sur-Airvault.

Croix de cimetière remontant au xvi^e siècle, sauf le couronnement. On y accède par trois marches. Le piédestal est formé par un massif cubique allongé, dont l'assise supérieure est légèrement saillante et biseautée à l'avant. Sur ce massif, à l'arrière, se dresse un socle carré, dont les arêtes vont en s'abattant de façon à former un octogone régulier, orné d'une

moulure torique, qui sert de base à un carré dont les arêtes sont très légèrement abattues.

Hauteur totale : 3^m 60.

ICONOGAPHE. — Plan, coupe et élévation, à l'échelle de 0,05, par Arthur Bouneault.

Saint-Médard-des-Champs.

Colonne quadrangulaire à arêtes abattues, sur le pied de laquelle on lit :

OPE CVR	A · ET SOM	PTIBVS	§ § LVDO
VICI HV	GVET PR	IORIS H	AEC ERV)
ERECTA	EST · AND		

L'inscription, visiblement gravée par un maçon illettré, qui n'a pas su reproduire correctement la *copie*, se continue en avant de la croix, sur le piédestal, — d'abord sur la partie horizontale :

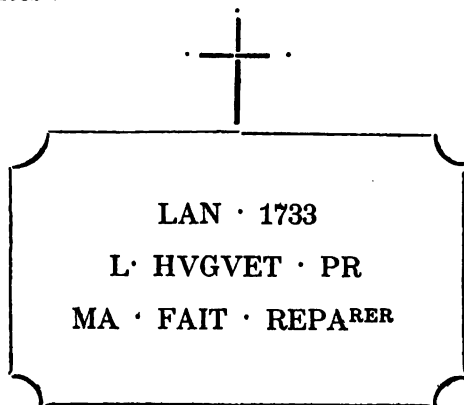
DOÏ	1730 · MI	
HI · AVTEM · AB		(A et V liés)

puis sur la partie verticale :

SIT GLORIARI	EC
--------------	----

Ope, cura et sumptibus domini Ludovici Huguet, prioris, hæc crux erecta est, anno Domini 1730. — Mihi autem absit gloriari...

Le prieur Huguet, qui fit ériger cette croix de son argent, par ses soins et à ses frais (*bis repetita placent*), et qui n'en était « pas plus fier pour cela » — il a eu le soin de nous le dire, — fit aussi restaurer, trois ans plus tard, le presbytère de sa paroisse. Et pour que la reconnaissance de ses successeurs ne se trompât point d'adresse, il encastra dans la muraille les lignes suivantes :



Comme quoi la naïve petite vanité d'un prieur de campagne peut, un beau jour, mettre la joie au cœur de deux archéologues, et par la même occasion ajouter quelques menus détails intéressants à l'histoire locale ! (1).

La seule chose digne d'attirer l'attention de l'antiquaire, qui existe dans l'église de Saint-Médard, est encore une inscription du prieur Louis Huguet : l'épithaphe de sa mère. Elle est encadrée dans le mur de la nef, du côté de l'épître, et ainsi conçue :

CY GIST · LE · CORPS · DE DAME
RENEE · CHAGNEAV (2) · EPOVSE
DE M^{RE} LOVIS HVG VET · PERE
ET · MERE · DE M^{RE} L · HGVET (3)
PRIEVR · CVRE · DE · CETTE · PAR
DECEDEE · LE · 4 NOVEMBRE · 173 /
AGEE · DE · 80 ANS · PRIEZ DIEV

Le prieur Huguet administra la paroisse de Saint-Médard de 1721 à 1743. Il était auparavant prieur de Bayers (Charente). Le premier acte signé de lui, que l'on trouve dans les anciens registres paroissiaux, aujourd'hui conservés aux archives municipales de Saint-Médard, est du 12 mai 1721 ; il y prend le titre de prieur-curé de Saint-Médard et de Bayers « en Engoumois ». — Un peu plus loin, une note de sa main indique la date initiale de sa résidence dans sa nouvelle paroisse : « Le 21 x^{bre} 1721, j'ay commencé ma résidence à S^t Médard et quitté du jour précédent entièrement Bayers. » — A plusieurs reprises, il signa « L. Huguet, prieur commandataire de S^t Médard. » — Il avait succédé à son oncle, Michel Chaigneau, qui, en même temps que prieur de Saint-Médard, était curé de Saint-Romans-des-Champs, et dont on trouve la signature à Saint-Médard à partir du 15 mai 1686. Michel Chaigneau fut inhumé dans l'église de Saint-Médard, le 29 décembre 1723.

Les archives de la mairie permettent de restituer le dernier chiffre de la date donnée dans l'épithaphe de la mère de Louis Huguet. Il faut lire 1739. C'est en effet — d'après le registre paroissial, — le 4 novembre 1739, qu'eut lieu l'inhumation dans

(1) Sur le linteau de la porte du presbytère d'Aiffres, on lit cette inscription :

F· NAVSEREAV RECTOR AEDIFICAVIT
VNO AVVLSO 1686 REFICITVR ALLIVD

(2) A et V liés.

(3) *Sic.* — A la 3^e et à la 4^e ligne, dans « M^{re} », au-dessous des deux lettres en exposant : un point.

l'église de dame Renée Chagneau (*sic*), veuve de Louis Huguet et mère de notre prieur.

Le dernier acte signé par celui-ci est du 30 décembre 1742. Il mourut au mois de février suivant. « Le quatorze de février mil sept cent quarante trois a été inhumé le corps de Louis Huguet, âgé de cinquante six ans, prieur-curé de cette église..... Ses funérailles... ont été faites par Jacques-François Maisonnier, prêtre, curé de Bruslain, en présence des soussignés : Péchillon, curé de Bernegoue, — Romanet, vicaire de Périgny (1), — N. Nacher Chapidrot, curé de Montigny, » etc.

Nous n'avons pas retrouvé l'épithaphe de Louis Huguet. S'il a pris soin de la composer lui-même, ses mânes seront certainement navrées de ne pas la voir figurer ici. Et nous donc !

ICONOGRAPHIE. — Plan, coupe et élévation de la croix de cimetière à l'échelle de 0,10, et dessins des inscriptions du presbytère et de l'épithaphe de l'église, par Arthur Bouneault.

Saint-Pardoux.

La croix de cimetière porte l'inscription suivante :

INRI

1744

ESTIENNE VALLERON

Comme dans nombre d'autres croix de cimetières des Deux-Sèvres, le fût est quadrangulaire avec arêtes abattues, et le piédestal consiste en un massif surmonté d'une tablette saillante à l'avant.

NÉCROLOGIE POITEVINE

LU DOWIC GUETTE

Nous complétons la notice biographique sur Ludowic Guette, publiée dans le numéro de février de la *Revue poitevine*, en donnant aujourd'hui le catalogue de ses œuvres littéraires et musicales.

LITTÉRATURE.

LIVRES ET BROCHURES.

1° *Campagne de France, 1870-71. — Relation d'un officier du 34^e régiment de mobiles (Deux-Sèvres).* Niort, L. Clouzot, libraire-éditeur, 22, rue des Halles, 1871. Petit in-8° de 91 pp.

(1) Périgné.

TOME VIII, n° 87.

6

La préface, *A mes camarades*, est signée « LUDOWIC GUETTE. Saint-Maixent, août 1874 ».

2° *Majorité du Prince Impérial*, 16 mars 1874. — *La Sèvre à Chislehurst*. Saint-Maixent, imprimerie de la Sèvre, avenue de la Mairie, 1874. In-8° de 22 pp.

Cette petite brochure est signée « LUDOWIC GUETTE — LOUIS LÈVESQUE ». C'est la reproduction d'articles parus dans la *Sèvre*, du 21 mars 1874, correspondance des deux rédacteurs envoyés en Angleterre représenter le journal à l'imposante manifestation du 16 mars 1874.

3° *Notes de voyage*. — *En Gironde*, par de Kadoré. Paris, aux bureaux du journal de la marine, *le Yacht*, 50, rue Saint-Lazare, 1886. Petit in-8° de 47 pp. avec une carte de la Gironde. Dessins d'Alfred Paris.

Ce récit de voyage avait déjà paru dans le journal de la marine, *le Yacht*. (Voir plus loin.)

4° *En Sèvre*. — *Notes de voyage*, par L. de Kadoré, préface de Pierre Loti. Niort, Clouzot, 1889. Un beau vol. in-8° illustré de 50 dessins par Fraipont, Duplais-Destouches, Sauzeau, Couneau, Lecoq d'Arpentigny, Bernard, et d'une carte de la Sèvre.

JOURNAUX ET REVUES.

Le premier article, croyons-nous, de Ludowic Guette, parut dans l'*Echo de Parthenay*, numéro du 17 juillet 1870. Il est signé « BARTHOLO ». La guerre interrompit cette collaboration, qui fut reprise le 5 juin 1872 et dura jusqu'en septembre de la même année. Voici les titres de la plupart de ces articles, tous signés du même pseudonyme, BARTHOLO :

Le plaisir des champs, 23 juin 1872; *Restons ce que nous sommes*, 30 juin; *Ce que c'est qu'un artiste*, 7 juillet; *Des us et coutumes*, 15 juillet; *Une cure merveilleuse*, 23 juillet; *Revue artistique*, 31 juillet; *Le turf et les turfistes*, 8 août; *L'impasse Dumas*, 15 août; *La chasse et Revue artistique*, août ou septembre 1872.

En même temps, Guette envoyait au *Journal officiel des théâtres* des correspondances, celles-ci signées de son propre nom, de Poitiers (1^{er} et 7 mai 1872), de Niort (2 juin), d'Angoulême (20 juin), de Poitiers (10 juillet), de Niort (10 août 1872).

A la *Sèvre*, journal de Saint-Maixent, il fut rédacteur assidu et directeur attitré, depuis le premier numéro de cette publication, 28 septembre 1872, jusqu'au dernier, 30 mars 1881.

Outre les *Chroniques théâtrales et musicales*, *Echos mondains*, de sport, recettes culinaires, etc., il y a inséré nombre d'articles politiques, philosophiques, moralistes même, parfois signés de son vrai nom, quelquefois d'un pseudonyme « BARTHOLO », « VOLAUVENT », le plus souvent « LE CHEVALIER DU GUET », en dernier lieu « DE KADORÉ ».

Parmi les morceaux exclusivement littéraires, nous citerons : *Une chasse aux bécasses*, numéros de la *Sèvre* du 29 novembre et du 13 décembre 1873.

Une semaine à Londres, récit humoristique, numéros de la *Sèvre* du 11 avril 1874 au 26 décembre de la même année.

Ludowic Guette a encore publié :

Dans le *Journal de l'Ouest* (mai 1885) : *Concours musical de Poitiers, impressions d'un voisin*, signées « DE KADORÉ, 27 mai 1885 ».

Dans le journal de la marine, le *Yacht*, n^{os} 420, 421 et 422 (des 27 mars, 3 et 10 avril 1886) : *En Gironde*, notes de voyage.

Ces articles, signés « DE KADORÉ », et datés, les deux premiers, de Vergezay, mars 1886, le troisième, de décembre 1885, ont été reproduits en brochure, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Dans la *Revue de l'Ouest*, numéro du 13 février 1886 : *Nécrologie*, petite notice anonyme consacrée à la mémoire de son oncle, M. de Lannefranque-Larrey, et à la famille de Larrey.

Matinée musicale à Saint-Maixent, chronique signée « DE K. Saint-Maixent, 4 février 1890 ».

Dans la *Gazette des sports et du plein air* (bureaux, 20, rue Montmartre, à Paris), 2^e année, n^{os} 35, 36 et 37, des 31 août, 7 et 14 septembre 1889 : *le baptême du Noémi II, mœurs poitevines*, avec deux dessins, d'après des photographies de Maurice Lévesque, représentant le *château d'Aubigné* et l'*étang du Puy-d'Enfer*. Cette nouvelle est signée « L. DE KADORÉ », ainsi que les suivantes, publiées par le même journal :

Troisième année, n^o 8 (22 février 1890), *Encore la sauvagine !*

N^o 20 (17 mai), *A bâtons rompus*.

N^{os} 30 et 31 (26 juillet et 2 août), *Rond de cuir et ronds de suif*.

N^o 34 (23 août), *Le Yachting et la flotte à Royan*.

N^{os} 39, 42, 43 et 45 (27 septembre, 18 et 25 octobre, 8 novembre 1890), *la Chambrette*.

Cette historiette, la dernière composée par l'auteur, est des plus intéressantes, et pleine de saveur, à cause des charmants détails autobiographiques qu'elle contient. Elle mériterait d'être reproduite par un journal plus répandu que la *Gazette des sports*.

MUSIQUE (1).

ŒUVRES ÉDITÉES.

1^o *N'éveillez pas le chat qui dort ! — Épître à M^{lle} Cécile Pamphile*, boutade par B. Moreau. Lithographie Gauvin à Poitiers.

La musique de cette « boutade », publiée en 1865, est anonyme. En revanche, tous les morceaux qui suivent portent le nom du compositeur.

2^o *Gamine*, polka-mazurka pour piano. Paris, d'Aubel, éditeur, 18, rue du Cardinal-Fesch.

(1) Le catalogue musical a été dressé par M. le docteur Paul-Émile Chabot. Nous avons essayé de l'établir dans l'ordre chronologique, sans prétendre y être parvenu avec une exactitude absolue, aucun de ces morceaux n'étant daté.

3° *Ma Gondole*, mélodie. Première édition, Paris, Chatot, éditeur, 2, rue de la Feuillade. Reproduite avec modifications et ce sous-titre, *Barcarolle chantée*, dans *Niort-Artiste*, n° 9, du 1^{er} janvier 1890.

4° *Les Fleurs*, ariette, paroles de Bélisaire Moreau. Chatot, éditeur.

5° *Cartes sur table*, chansonnette, paroles de Bélisaire Moreau. Chatot, éditeur.

6° *Tristezza*, mélodie, paroles de Bélisaire Moreau. Chatot, éditeur.

7° *La guitare d'Arlequin*, chansonnette, paroles de Bélisaire Moreau. Chatot, éditeur.

8° *Impromptu-valse* pour piano. Il y a eu une première édition chez Chatot. La deuxième a paru dans *Niort-Artiste*, n° 21, du 30 mars 1890.

9° *Rosanette*, polka-mazurka pour piano. Chatot, éditeur.

10° *C'est comm' ça qu' ça s'fait!* chansonnette, paroles d'Alexis Fontant. Paris, O'Kelly, éditeur, 11, rue du Faubourg-Poissonnière.

11° *Fuyez! fuyez! charmantes hirondelles*, paroles de Georges Révoil. O'Kelly, éditeur.

ŒUVRES NON ÉDITÉES.

Quel original! boutade, paroles de Bélisaire Moreau.

Sous la coudrette, badinage, paroles de Bélisaire Moreau.

Le Muguet, mélodie, paroles de Bélisaire Moreau.

Si tu m'es fidèle! paroles de Bélisaire Moreau.

Pamphile en rira, bluette, paroles de Bélisaire Moreau.

Zut! insanité, paroles de Bélisaire Moreau.

Le Grilloux, opéra-comique en un acte, paroles de Bélisaire Moreau, représenté sur le théâtre de Poitiers, le 23 juin 1868, direction Filhol. Principaux interprètes : MM. Tandeau, Castex, Bouzac, M^{lle} Proost.

A la santé du baron, opérette en un acte, paroles de Bélisaire Moreau, représentée sur le théâtre de Poitiers, le 4 janvier 1870, direction Goby. Principaux interprètes : M. Goby, M^{lle} Delvallée et Antonia Léon.

Les mêmes artistes avaient donné, dès la veille, une première représentation, sorte de grande répétition générale, au théâtre de Saint-Maixent.

Petite berceuse pour piano.

Le rat de ville, quadrille pour piano, sur des chansonnettes de Gustave Baneux.

Messe solennelle (*Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei* et *O Salutaris*), pour quatuor vocal, chœur, orchestre, soli et grand orgue, exécutée dans l'église de Saint-Maixent, le 24 avril 1870, avec le concours de tous les premiers artistes de la contrée. *Soli* chantés par M. Briand, ténor, artiste de l'Opéra.

Une médaille commémorative a été frappée en l'honneur de cet événement et offerte au compositeur comme témoignage d'estime, par les exécutants.

Une première audition de certaines parties de cette Messe, *sol* chantés par M. Lhomet, ancien ténor à l'Opéra Comique, avait eu lieu dans l'église de Saint-Maixent, le 11 novembre 1869. (Voir la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, 2^e semestre 1869, p. 391.)

Le Page de la Reine, opéra-comique en un acte et deux tableaux, paroles de Henri Chabrillat, représenté sur le théâtre de Poitiers, direction Goby, le 18 novembre 1871, et sur le théâtre de Saint-Maixent, le 24 novembre suivant. Principale interprète: M^{me} Rose-Bell.

La Fille de M^{me} Angot, fantaisie pour fanfare, d'après l'opérette de Lecoq.

Allegro-Polka, pour musique d'harmonie.

Andantino, pour violoncelle et orgue.

Ina, valse pour piano.

Le rat des champs, quadrille original pour musique d'harmonie.

Guitarina, valse pour piano.

Dans les nuages, opéra-comique en un acte, d'après un libretto, paroles de Jules Rostaing et Prosper Mignard, couronné au concours Cressent en 1883. Cette œuvre n'a jamais été représentée intégralement. Divers morceaux seulement ont été exécutés dans des concerts, soit chez l'auteur, soit sur une scène publique.

Le Grilloux, simples airs originaux pour orchestre.

Dans les nuages, suite d'orchestre.

Mentionnons encore l'*ouverture de Poitiers à vol d'oiseau*, grande revue locale en 8 tableaux, jouée au théâtre de Poitiers, le 3 février 1872.

Enfin, Ludowic Guette a intercalé des couplets de sa composition, paroles et musique, dans la *Grande Revue Saint-Maixentaise*, représentée au théâtre de Saint-Maixent, troupe Baillard, les 13 et 16 février 1873.

LOUIS LÉVESQUE.

LÉOPOLD FAVRE

M. Alexandre-Léopold Favre, qui est décédé à Niort le 17 février, dans sa 74^e année, a rendu — pendant sa longue et laborieuse carrière d'imprimeur et de publiciste — des services signalés aux études historiques et philologiques.

Né à Champagné-les-Marais (Vendée), le 12 octobre 1817, il vint de bonne heure à Niort, auprès de son oncle le libraire-imprimeur Robin, qui en fit son associé à partir de 1839 (1).

(1) La dernière déclaration d'impression signée de Robin seul, est du 15 juillet 1839. La première déclaration signée Robin et C^{ie}, est du 1^{er} septembre 1839. (Cf. *Imprimerie*, 2^e registre des déclarations, nos 168 et 170. Archives des Deux-Sèvres, série T.)

L. Favre ne tarda pas à prendre le rôle principal, aussi bien dans l'imprimerie que dans la confection de la *Revue de l'Ouest*, pendant que Robin s'occupait plus spécialement de la librairie courante. La raison sociale *Imprimerie de Robin et C^{ie}*, se transforma en 1849-1850, — point cependant d'une façon absolue, — en *Imprimerie L. Favre et C^{ie}*. A la mort de Robin, L. Favre resta seul à la tête de la maison.

Durant un demi-siècle, M. L. Favre a vécu dans cette *officine* de la rue des Acacias, qu'abrite la statue de Gutenberg, — perpétuellement au travail, — menant de front la réalisation de son ambition commerciale et la satisfaction de ses goûts littéraires, — se délassant de la rédaction de son journal (1) et de la surveillance de son imprimerie, par des essais et des compilations de divers genres, des recherches sur les patois, des réimpressions philologiques, littéraires et historiques.

En même temps qu'il avait aidé comme imprimeur à l'œuvre des Charles Arnould, des Sainte-Hermine, etc. (2), il s'était essayé comme écrivain. Après avoir débuté par d'humbles petits traités à l'usage des écoles primaires (3), il avait abordé le *livre de prix* et avait rêvé, pour l'exploitation de cette branche de librairie, la fondation à Niort d'une usine analogue à celles de Tours et de Limoges. De la littérature historique, il versa dans la vulgarisation agricole, industrielle, etc., puis s'adonna plus spécialement à la linguistique, pour revenir

(1) Comme journaliste, M. L. Favre a joué un rôle et possédé une influence dont nous n'avons pas à tenir compte ici.

(2) *Bibliothèque poitevine*, aliàs *Bibliothèque historique et critique du Poitou*. — Tomes I à III : *Histoire du Poitou*, par Thibaudeau, nouvelle édition précédée d'une introduction par H. de Sainte-Hermine, avec notes, 3 vol. in-8°, 1839-1840 ; — tome IV : *Histoire de Maillezaïs*, par Charles Arnould, 1 vol. in-8°, 1840 ; — tome V : *Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guyenne*, par Jean Besly, nouvelle édition, un vol. in-8°, 1840 ; — tomes VI à VIII : *Histoire littéraire du Poitou*, par Dreux-Duradier, précédée d'une introduction, et continuée jusqu'en 1849, par M. de Lastic Saint-Jal, 3 vol. in-8°, 1842-1849.

Monumens religieux, militaires et civils du Poitou. Deux-Sèvres. Dessins d'après nature par Baugier, lithographiés par E. Conte ; texte historique par Ch. Arnould. 1^{re} série. 1 vol. in-4°, 1843.

Notes et croquis sur la Vendée, histoire, mœurs, monumens, costumes, portraits. Dessins d'après nature, texte historique et descriptif par le comte E. de Montbail. 1 vol. in-4°, 1843.

Panorama de l'Ouest, souvenirs historiques, monumens, scènes de mœurs, costumes anciens et modernes de la Saintonge, de l'Aunis et du Poitou, par Camille Bonnard, 1 vol. in-4°. avec lith. 1844.

(3) Parmi les petits volumes faisant partie de la collection d'*ouvrages pour l'instruction primaire de la librairie de Robin et L. Favre*, nous ne citerons que ceux dont la paternité est nettement établie.

finallement à ses premières amours : l'histoire, et en particulier l'histoire du Poitou.

M. L. Favre manquait absolument d'études préparatoires spéciales, et les divers travaux qui sont sortis de sa plume, de 1840 à 1890, ne sont pas destinés, il s'en faut, à lui assurer une place au premier rang parmi les érudits de notre région. Son nom néanmoins restera attaché à deux œuvres d'un véritable intérêt général : — la publication de *La Curne de Sainte-Palaye* et la réimpression de *Du Cange*, — et à nombre de travaux secondaires d'une incontestable utilité. M. Favre était un éditeur coté à Paris et à l'étranger, et de tous les imprimeurs de province de notre époque, il a été certainement un des plus intelligents, — un des plus actifs, — un de ceux dont l'initiative a le mieux mérité de l'érudition.

Bibliographie de L. Favre.

Dans les notes bibliographiques qui suivent (1), nous avons naturellement négligé les ouvrages dont il n'a été que l'imprimeur. Nous ne nous sommes attaché qu'à ceux dont il a été l'auteur ou l'éditeur, — soit sous son propre nom, — soit sous les pseudonymes « L. BUFFIÈRE » et « EMILE BOUCHARDIÈRE », — soit anonymement, — soit sous le nom de M. « PAUL FAVRE, membre de la Société des archives historiques du Poitou », son fils.

Nous suivons autant que possible l'ordre chronologique (2).

Bretagne et Poitou au XV^e siècle. Jean V, duc de Bretagne, prisonnier aux châteaux de Champlocéaux et de Salbar, — dans la *Revue littéraire de l'Ouest*, journal des travaux de la Société de statistique des Deux-Sèvres, tome 1^{er} (1836-1837), pp. 81 à 98.

Petit roman historique, signé : « L. F... »

Essai sur les guerres anglo-françaises, dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge, 1346-1451, — dans la *Revue littéraire de l'Ouest*, tome 1^{er}, pp. 117 à 125, 175 à 193.

Deux articles, signés : L. FAVRE.

(1) Nos meilleurs remerciements à Madame Am. Trouillard et à MM. L. de la Rochebrochard, H. Moinard, Alph. Farault et Victor Coyault, pour leurs obligeantes communications.

(2) Nous indiquons par un astérisque les ouvrages que nous n'avons pas sous les yeux au moment de la rédaction de cette notice bibliographique, et que nous sommes obligé de décrire de seconde main.

Les renseignements sur le chiffre du tirage d'un certain nombre de ces publications, de même que les dates précises de leur apparition, sont empruntées aux registres du dépôt légal de la préfecture des Deux-Sèvres.

Histoire sainte des écoles primaires, par L. BUFFIÈRE. — Niort, chez Robin et L. Favre, imprimeurs-libraires, [Niort, impr. de L. Favre et Comp.], s. d., in-18 de 36 pp. (1).

Abrégé de Crozat. Petite géographie des écoles primaires, divisée en 42 leçons, entièrement rédigée d'après les géographies approuvées par l'Université ou adoptées par le Conseil royal de l'Instruction publique, par L. BUFFIÈRE, auteur de plusieurs ouvrages sur l'instruction élémentaire. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires et lithographes, [Niort, impr. de Robin et C^{ie}], s. d., in-18 de 160 pp.

Vie et voyage de René Caillié, de Mauzé, à Tombouctou, suivi de l'inauguration du monument élevé à la mémoire du célèbre voyageur, et des discours prononcés à cette occasion. *Vie de Sauquet-Javelot*, par M. DESCHAMPS, professeur au collège de Niort. *Siège de Niort, en 1569, par les catholiques*. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires et lithographes, [Niort, impr. de Robin et C^{ie}], s. d., in-12 de 259 pp.

Postérieur à juin 1842 (2).

Nouvel abrégé de Crozat. Première géographie des écoles primaires, divisée en 27 leçons, entièrement rédigée d'après les géographies approuvées par l'Université ou adoptées par le conseil royal de l'Instruction publique, par L. BUFFIÈRE, auteur de la *Petite géographie des écoles primaires*, de la *Vie de Caillié* et de la *Petite histoire sainte des écoles*. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires et lithographes, éditeurs de la petite Bibliothèque des écoles primaires, [Niort, impr. de Robin et C^{ie}], s. d., in-18 de 120 pp.

Petit abrégé de la vie et des aventures de Robinson Crusoe pendant son séjour (3) *dans son île*, édition publiée et revue avec le plus grand soin par L. BUFFIÈRE, auteur de plusieurs ouvrages sur l'instruction élémentaire. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires et lithographes, [Niort, impr. de Robin et C^{ie}], s. d., in-18 de 160 pp.

Le Robinson suisse ou histoire d'un père de famille naufragé avec sa femme et ses enfants dans une île déserte, par WISS, continué par l'auteur lui-même et augmenté d'un épilogue entièrement inédit, traduit (4) par L. BUFFIÈRE. — Paris, chez Dezobry et Magdelaine, aliàs Niort, Robin et C^{ie}, libraires-éditeurs, s. d., in-12 de 288 pp.

Livre de lecture du premier âge ou historiottes et nouvelles morales, à la portée des petits enfans qui commencent à lire, à l'usage des écoles primaires, par le chanoine Schmidt, traduit par L. BUFFIÈRE. — Paris, librairie d'éducation d'Allouard et Keppelin, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., in-18 de 148 pp.

(1) L'exemplaire que nous citons ici doit être une réimpression.

(2) Le monument de René Caillié fut inauguré le 26 juin 1842.

(3) Aliàs (sur la couverture imprimée): ... pendant le séjour qu'il fit dans son île...

(4) M. L. Favre ne savait pas l'allemand.

Noëls poitevins et saintongeais, compoisis in bea langage poicteuineea, illustrés par M. GELLÉ, et précédés d'une notice historique. — Niort, imp. de Robin et Cie, libraires et lithographes, éditeurs de la *Bibliothèque historique du Poitou*, 1845, in-4°, pp. 1 à 8, avec une lith. de Gellé.

Le 1^{er} fascicule seul a paru.

Faits mémorables de l'histoire d'Angleterre, d'après John Lingard et Augustin Thierry, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'exposition du Palais de cristal, par L. BUFFIÈRE. Illustrations à deux teintes, par Victor Adam. — Paris, Allouard et Kaepelin, libraires, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de III-352 pp. et 12 planches lithographiées hors texte.

Paru en 1852.

Histoire des principales villes de France, par L. FAVRE, auteur de plusieurs ouvrages sur l'éducation. Illustrations à deux teintes, par Victor Adam. — Niort, librairie et imprimerie de Robin et L. Favre, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de III-360 pp.

Publié vraisemblablement en 1852 (1).

Du Guesclin et Jeanne d'Arc ou la France aux XIV^e et XV^e siècles, récits historiques d'après les chroniques de l'époque, par L. FAVRE, auteur de l'*Histoire des principales villes de France*. Illustrations à deux teintes par Victor Adam. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires ; Paris, Allouard et Kaepelin, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de IV-311 pp. et 10 pl. lith. hors texte.

Paru en 1853.

Règnes mémorables de la France, Clovis, Charlemagne, Hugues Capet, Philippe-Auguste, Saint-Louis, Louis XI, François I^{er}, Henri IV, Louis XIV, Napoléon I^{er}, d'après les mémoires et chroniques de Grégoire de Tours, Eginhard, Guillaume le Breton, Joinville, Ph. de Commines, Saint-Simon, etc., par L. FAVRE, auteur de l'*Histoire des principales villes de France*. Illustrations à deux teintes, par Victor Adam. — Niort, Robin et C^{ie}, libraires ; Paris, Allouard et Kaepelin ; [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de III-333 pp. et 9 planches lith. hors texte.

Paru en 1853. — Nous avons vu un exemplaire de cet ouvrage, offert comme prime aux abonnés de la *Revue de l'Ouest*, avec une couverture ainsi conçue : *Règnes mémorables de la France*, par L. FAVRE. — Niort, typ. de L. Favre, 1869.

Trois époques de l'Histoire de France, ou nouveaux récits historiques racontés à la jeunesse : Gaston de Foix, duc de Nemours ; l'Homme au masque de fer ; l'Orpheline vendéenne, par L. FAVRE, auteur de l'*Histoire des principales villes de France*. Illustrations à deux teintes,

(1) Cf. les pp. 61, 202, 281 de cet ouvrage. et les *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, 2^e série, tome XX, 2^e partie, p. 74.

par Victor Adam. — Niort librairie et imprimerie de Robin et L. Favre, *alias* Paris, Allouard et Kaëppelin, libraires, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de III-370 pp. et 10 planches lith. hors texte.

Histoire de la Russie et de la Turquie, légendes, monuments, arts, littérature, par L. FAVRE, auteur de l'*Histoire des principales villes de France*, des *Chroniques de Duguesclin et de Jeanne d'Arc*. Gravures sur acier, par Rouargue. — Paris, Allouard et Kaëppelin, libraires ; Niort, Robin et C^{ie}, libraires : [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de 368 pp. et 8 planches hors texte.

La Russie et la Turquie anciennes et modernes, histoire, légendes, mœurs, monumens, arts, littérature, par L. FAVRE, auteur de l'*Histoire des principales villes de France*, des *Chroniques de Duguesclin et de Jeanne d'Arc*. Gravures sur acier, par Rouargue. — Paris, Allouard et Kaëppelin ; Niort, Robin et C^{ie}, libraires ; [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], [1854], un vol. in-8° de 368 pp. et 8 planches hors texte.

N'est autre chose que l'*Histoire de la Russie et de la Turquie*, qui précède ; le titre seul diffère. — Il serait possible qu'il ait existé un troisième état de cet ouvrage sous le titre : *Histoire de la Russie et de la Turquie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1).

Moniteur des connaissances utiles et pratiques, journal mensuel des découvertes, procédés, recettes et notions utiles. — L. FAVRE, directeur. — Paris, bureaux, rue de Seine, 12 ; [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], 1854 à 1862, neuf années en neuf vol. in-8°.

Nous n'avons pu voir de ce recueil que le tome I^{er}, 1854, 384 pp., — le tome III, 1856, 384 pp., — le tome VII, 1860, 191 pp., — et le tome IX, 1862, 387 pp.

Chemin de fer du détroit du Pas-de-Calais. Tunnel sous-marin. Projet et études des travaux de cette ligne, par L. FAVRE, vice-président de la Société universelle de Londres pour l'encouragement des Arts et de l'Industrie, directeur du *Moniteur des connaissances utiles et pratiques*. — Paris, Allouard, libraire ; Niort, A. Couquaux, libraire, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., in-8° de 16 pp. avec pl.

Cette plaquette est datée de « Niort (Deux-Sèvres), le 15 mai 1855 ». — Le « quatrième tirage » porte au verso du titre une réponse, datée de « Niort (Deux-Sèvres), le 2 décembre 1855 », à un article paru dans le journal *l'Industrie*.

Inauguration et bénédiction des machines hydrauliques pour la distribution des eaux de la fontaine du Vivier dans la ville de Niort. — Brochure grand in-8° (2). *

Tirage à part ou réimpression (?) d'un article paru dans la *Revue de l'Ouest* du 12 mars 1857, sous la signature EMILE BOUCHARDIÈRE.

(1) Cf. la *Revue de l'Ouest*, du 24 décembre 1857.

(2) *Revue de l'Ouest*, 31 mars 1857.

Manuel complet de la Bourse de Paris ou guide pour connaître, acheter et vendre les actions et pour savoir raisonner les opérations de Bourse, par L. FAVRE. — Paris, Allouard, libraire; [Niort, impr. de L. Favre], s. d., in-18 de 162 pp.

Publié d'abord dans la *Revue de l'Ouest*, n° du 16 avril 1857 et suiv., sous le pseudonyme EMILE BOUCHARDIÈRE, puis tiré à part.

Chemin de fer de Poitiers à Niort, la Rochelle et Rochefort. Guide du voyageur à Poitiers, Lusignan, la Mothe-Saint-Héray, Saint-Maixent, Niort, Mauzé, la Rochelle et Rochefort, avec une carte itinéraire du chemin de fer, par ÉMILE BOUCHARDIÈRE. — En vente : chez les principaux libraires de Poitiers, Niort, la Rochelle et Rochefort, [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., in-16 de 84 pp.

Paru en 1857?

Dictionnaire des connaissances utiles et pratiques, publié sous la direction de L. FAVRE, directeur du *Moniteur des connaissances utiles et pratiques*, avec le concours de plusieurs agriculteurs, horticulteurs, manufacturiers et membres de Sociétés savantes. — Paris, bureaux du *Moniteur des connaissances utiles et pratiques*; [Niort, impr. de L. Favre et C^{ie}], s. d., un vol. in-8° de 392 pp.

Extrait des années 1859 et 1860 du *Moniteur des connaissances utiles*.

Histoire de la Russie et de la Turquie, précédée d'une notice historique sur la Pologne et sur l'insurrection polonaise. — Niort, bureaux de la *Revue de l'Ouest*, s. d., un vol. in-8° de xxxii-368 pp., avec gravure. *

Tiré à 400 ex. — Paru en mai 1864.

La Vénérie de Jacques du Fovilloux, seigneur dudit lieu, gentilhomme du pays de Gastine en Poitou, dédié au roy, de nouveau reueüe, augmentée de la *Méthode pour dresser et faire voler les oyseaux*, par M. de Boissoudan, précédée de la *Biographie de Jacques du Fouilloux*, par M. Pressac. — A Niort, chez Robin et L. Favre, imprimeurs, 1864, un vol. in-4° de [ii]-59 pp., iv-93 ff. et 29 pp. et 50 fig. dans le texte et hors texte.

L'avertissement des éditeurs est daté de Niort, 10 décembre 1864. — Tiré à 670 exemplaires.

Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, avec des extraits in bia langage poitevinia, — signé JON JACASSOUX (?). — Niort, typ. L. Favre, in-8° de 15 feuilles. *

Tiré à 250 ex. — Dépôt légal à la fin de février 1864.

Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, par L. FAVRE. — Niort, Robin et L. Favre, imprimeurs-éditeurs, 1867, un vol. in-8° de lxxxiv-356 pp.

Les différents exemplaires de cet ouvrage, que nous avons vus, portent sur la couverture : *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, précédé*

d'une introduction sur l'origine, le caractère, les limites, la grammaire et la bibliographie du patois poitevin et saintongeais, par L. FAVRE. — Niort, typographie de Robin et L. Favre, éditeurs, 1868.

Tiré à 400 exempl., — Le dépôt légal a été fait en mars 1866.

Histoire de la guerre de la France et de l'Allemagne, suivie du *Moniteur des connaissances utiles*. — s. d., un vol. in-8° de 26 feuilles. *

Tiré à 500 ex. — Paru en décembre 1871.

Année 1872. Nouveau journal d'agriculture, d'horticulture et de viticulture, guide des propriétaires, des fermiers et des instituteurs, publié par L. FAVRE, directeur du *Moniteur des connaissances utiles et pratiques*, avec la collaboration de membres des comices agricoles. — Paris, librairie agricole de André Sagnier ; Niort, bureau du journal ; [Niort, typ. de L. Favre], un vol. in-8° de 380 pp.

La ferme et le jardin, traité d'agriculture, d'horticulture et viticulture. — Paris, librairie agricole de André Sagnier, s. d., un vol. in-8° de 348 pp.

Ce volume n'est autre chose, sous un habit différent, que l'année 1872 du *Nouveau journal d'agriculture*.

OLIVIER DE SERRES. *Le théâtre d'Agriculture et mesnage des champs. Du devoir du mesnager ou l'art de bien cognoistre et choisir les terres*. Nouvelle édition conforme au texte, précédée d'une notice sur Olivier de Serres, par P. FAVRE. — Paris, librairie agricole de André Sagnier ; Niort, impr. de L. Favre, s. d., in-8° de xvii-88 pp.

La *Notice sur Olivier de Serres* est signée PAUL FAVRE. — Tiré à 1100 ex. — Paru en février 1873.

Procès du maréchal Bazaine. — Niort, typ. de L. Favre, in-12 de 13 feuilles. *

Tiré à 2,000 ex. — Paru en décembre 1873.

Procès du maréchal Bazaine. — Evasion du maréchal Bazaine, débats du procès concernant l'évasion et jugement rendu par le tribunal correctionnel de Grasse. — Niort, bureau de la *Revue de l'Ouest*, [Niort, typ. de L. Favre], s. d., in-8° de 338 pp.

Tiré à 500 ex. — Paru en décembre 1874.

Résidu augmenté de l'édition de décembre 1873.

Eglogues poitevines sur différentes matières de controverses, pour l'utilité du vulgaire du Poitou par feu messire JEAN BABU, docteur en théologie, prêtre et curé de Soudan. Nouvelle édition, avec une notice sur Jean Babu et un glossaire. — Niort, typographie de L. Favre, [alias Niort, L. Clouzot ; Paris, Maisonneuve et C^{ie}], 1875, in-12 de xx-103 pp.

Premier volume de la *Bibliothèque du patois poitevin*.

Tiré à 200 ex. — Paru en février 1875.

Dictionnaire historique de l'ancien langage françois ou Glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV, par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française, publié par les soins de L. FAVRE, ... avec le concours de M. PAJOT, archiviste-paléographe. — Paris, H. Champion, libraire ; Niort, L. Clouzot, libraire-éditeur ; [Niort, typ. L. Favre], 1875-1882, 10 vol. in-4° de xv-xxxii-482, 480, 480, 480, 483, 444, 46), 516, 528 et 394-28 pp.

La *Biographie de la Curne de Sainte-Palaye*, (tome 1^{er}, xxviii pp.) est signée : L. FAVRE. — Tiré à 1000 exempl. — Publié par fascicules.

Le premier fascicule parut à la fin de mars 1875 ; le 15^e, à la fin de décembre 1875 ; en 1876, les fasc. 16 à 28 ; en 1877, les fasc. 29 à 42 ; en 1878, les fasc. 43 à 54 ; en 1879, les fasc. 55 à 67 ; en 1880, les fasc. 68 à 82 ; en 1881, les fasc. 83 à 91 ; en 1882, les fasc. 92 à 101.

Opinions de la presse sur le Dictionnaire historique de la langue française par La Curne de Sainte-Palaye. — Niort, typ. de L. Favre, s. d., petit in-4° de 4 pp. à 2 col.

Reproduction d'articles publiés d'avril à juillet 1875 sur les premiers fascicules de l'édition de la Curne.

Les registres du dépôt légal mentionnent, comme paru en février 1877, un in-8° de 2 feuilles : « Comptes rendus de la presse sur le Dictionnaire historique de La Curne de Sainte-Palaye », tiré à 2,000 ex.

Œuvres de Rabelais, édition nouvelle collationnée sur les textes revus par l'auteur, avec des remarques historiques et critiques de LE DUCHAT et LE MOTTEUX, publiée par PAUL FAVRE, membre de la Société des Archives historiques de l'Ouest. — Niort, L. Favre ; Paris, H. Champion, 1875-1880, 5 vol. in-8° de xvi-385, 385, 325, 410 et 167-172 pp.

Tiré à 700 ex. — Le premier vol. « achevé d'imprimer le 10 janvier 1875 » parut à la fin de mai 1875 ; le second, « achevé d'imprimer le 1^{er} septembre 1876 », en octobre 1876 ; le troisième, « achevé d'imprimer le 15 avril 1879 », en mai 1879 ; le quatrième, « achevé d'imprimer le 10 mars 1880 », à la fin de mars 1880 ; le cinquième, « achevé d'imprimer le 15 juillet 1880 », en août 1880.

Le Glossaire de La Curne de Sainte-Palaye et M. Paul Meyer, rédacteur de la Romania. — Niort, L. Favre, imprimeur-éditeur ; Paris, H. Champion, libraire, in-8° de 16 pp.

Tiré à 2,000 ex. — Paru en septembre 1875.

Géographie communale, histoire, biographie, statistique et usages locaux du département des Deux-Sèvres, avec une carte coloriée, par L. BUFFIÈRES, auteur de la *Petite Géographie des écoles primaires* et de l'*Histoire des principales villes de France*. Notice agricole, commerciale, industrielle, historique et monumentale sur chaque commune. — Niort, librairie des écoles primaires de M^{me} Debenay-Lafond ; [Niort, typographie de L. Favre], s. d., un vol. in-12 de 236 pp. avec 5 cartes.

Tiré à 2500 ex. — Paru en octobre 1875.

Petite géographie communale, histoire, biographie, statistique et usages locaux du département des Deux-Sèvres, avec une carte coloriée, précédée de notions de géographie sur le département des Deux-Sèvres, avec un questionnaire, par L. BUFFIÈRES, auteur de la *Petite géographie des écoles primaires* et de l'*Histoire des principales villes de France*. Notice sur chaque commune. — Niort, librairie des écoles primaires de M^{me} Debenay-Lafond ; [Niort, typographie de L. Favre], s. d., in-16 de 96 pp., 4 planches lith. et une carte.

Tiré à 2800 ex. — Paru en novembre 1875 (1).

Histoire de Mélusine, princesse de Lusignan et de ses fils, suivie de l'*Histoire de Geoffroy à la grand'dent*, sixième fils de Mélusine, prince de Lusignan, par NODOT, avec une introduction sur l'origine des légendes concernant la Mélusine. — Niort, L. Favre, éditeur ; Paris, H. Champion, libraire, s. d., un vol. in-8° de 11-278 pp. avec frontispice lith.

Tiré à 300 ex. — Paru en août 1876.

Les monuments de la Monarchie française, qui comprennent l'histoire de France, avec les figures de chaque règne que l'injure du temps a épargnés, par le R. P. dom BERNARD DE MONTFAUCON, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. Reproduction du texte français de l'édition de 1729, avec une introduction sur les monuments historiques de la France et une biographie de dom Bernard de Montfaucon, par L. FAVRE, directeur de la *Revue historique de l'ancienne langue française*. — Niort, L. Favre, éditeur ; Paris, H. Champion, libraire, s. d., in-4°, pp. 1 à 8, et 2 pl. lith.

1^{re} livraison, la seule publiée, tirée à 1,000 ex., avril 1877.

Revue historique de l'ancienne langue française et Revue des patois de la France, recueil mensuel, publié sous la direction de M. L. Favre, éditeur du *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, par La Curne de Sainte-Palaye. — Etudes historiques et étymologiques sur l'ancienne langue française ; grammaire comparée des dialectes de la France ; philologie française ; publication de vieux textes inédits ; reproduction de pièces et d'ouvrages rares ; informations et faits concernant les lettres et l'histoire ; extrait des comptes rendus de l'Institut de France ; bibliographie philologique. — Chaque livraison contient 32 pages et un cahier du *Glossaire français* de Du Cange, faisant suite au *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, avec additions de mots anciens extraits des glossaires de La Curne de Sainte-Palaye, Roquefort, Raynouard, Burguy, etc. — [1^{re} année]. Année 1877. — Paris, H. Champion, à la librairie spéciale de l'Histoire de France, [Niort, typ. de L. Favre], un vol. in-8° de 391 pp.

(1) Le 169^e catalogue de la librairie Clouzot (1886, p. 45, n° 504), mentionne de L. Buffières, une « petite biographie », qui ne doit pas être autre chose que la présente « petite géographie » (Cf. le 199^e catalogue de la même librairie, p. 27, n° 593).

[2^e année.] Année 1878. — Paris, librairie spéciale de l'Histoire de France de H. Champion, un vol. in-8° de 384 pp. (1).

Œuvres de Rabelais, gravures de l'édition de 1741, avec un texte explicatif. — Niort, L. Favre, imprimeur-éditeur ; Paris, H. Champion, in-fol. de 17 planches et 40 pp. de texte, s. d.

Tiré à 700 ex. — Paru en avril 1877.

Monuments religieux, militaires et civils des Deux-Sèvres, par Charles ARNAULD... Seconde édition, avec une notice biographique sur Ch. Arnauld, A. Baugier et E. Conte, un précis de l'histoire du département et de la ville de Niort, par L. FAVRE. — Niort, typ. de L. Favre, 1877, un vol. in-8° de LXXI-282 pp. avec planches lith.

Tiré à 500 ex. — Paru en mai 1877.

Histoire politique de l'année 1877. Documents politiques, événements, discours, lettres, circulaires, manifestes, débats parlementaires, procès politiques, élections, etc., etc. Par L. FAVRE, directeur de la *Revue de l'Ouest*. — Première partie : de janvier à juin 1877 ; deuxième partie : de juin à janvier 1878. — Niort, bureau de la *Revue de l'Ouest*, janvier 1878, 2 vol. in-8° de 816 pp.

Paru dans la seconde quinzaine de janvier 1878. — Tirage accusé lors du dépôt légal : 500 ex. — Le tome I^{er} : pp. 1 à 385 ; le tome II : pp. 385 à 816.

Le 16 Mai. La dissolution, les élections, le 13 décembre. Manifestes, protestations, débats parlementaires, dissolution, voyages présidentiels, candidatures officielles, élections, crise ministérielle, cabinet du 13 décembre. Par L. Favre. (Extrait de l'*Histoire politique de l'année 1877*). — Niort, bureau de la *Revue de l'Ouest*, janvier 1878, un vol. de 468 pp.

Paru dans la seconde quinzaine de janvier 1878, en même temps que l'*Histoire politique de l'année 1877*. — Tirage accusé lors du dépôt légal : 500 ex.

Histoire du château de Niort, par CHARLES ARNAULD, suivie d'une notice historique. — Niort, typ. de L. Favre, s. d., in-8° de 12 pp. avec une planche lith.

La notice historique anonyme, ajoutée par M. L. Favre, est datée de « Niort, le 24 avril 1878 ».

La gente poetevin'rie, ouecque le precez de Iorget et de san vesin et chonsons jeouses compousie in béa poiteuin, avec une introduction par L. FAVRE. — Niort, L. Clouzot, libraire, 1878, in-12 de XVIII-99 pp.

Tiré à 300 ex. — « Achevé d'imprimer le 15 mai 1878, par L. Favre, imprimeur à Niort. » — Date du dépôt légal : le 14 mai 1878.

(1) « Cet ouvrage est complet en deux volumes in-8°. » (Le *Bibliophile de l'Ouest*, passim.)

Rolea divisi en beacot de peces ov l'universeov poetevinea fat pre dialogue, suivi du procez criminel d'in marcassin. — Niort, L. Favre, aliàs L. Clouzot, 1878, in-12 de 188 pp.

Tiré à 300 ex. — Paru en juillet 1878. — « Achevé d'imprimer le 15 juillet 1878. »

La mizaille à Tavni toute birolée de nouueé et frêschemont émmolée, comédie poictevine par JEAN DROUHET, avec une notice et un supplément au glossaire, par L. FAVRE. — Niort, typ. de L. Favre, 1878, in-12 de 104 pp.

Tiré à 306 ex. — Paru en octobre 1878. — « Achevé d'imprimer le 25 septembre 1878. »

Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, 1877 et 1878, événements de guerre, négociations pour la paix, congrès de Berlin, suivie de documents concernant l'histoire politique de la France en 1877. — Niort, typographie de L. Favre, s. d., un vol. in-8° de 100-468 pp.

Anonyme. — Paru au mois d'octobre 1878. — Tirage accusé lors du dépôt légal : 300 exemplaires. — L'*histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie* n'occupe que les 100 premières pages du volume. Le reste (468 pp.), auquel on a ajouté le faux-titre : *Documents concernant l'histoire politique de la France en 1877*, n'est autre que le volume intitulé *le 16 mai*.

Parabole de l'enfant prodigue, traduite en 88 patois divers de la France avec une introduction sur la formation des dialectes et patois de la France, par L. FAVRE, associé-correspondant de la Société des Antiquaires de France. — Niort, L. Favre, éditeur ; Paris, H. Champion, libraire, s. d., in-8° de iv-160 pp.

Tiré à 150 ex. — Paru à l'extrême fin de décembre 1878 ou dans les premiers jours de janvier 1879.

Complainte véridique du compère Guillery, avec notice historique. — Niort, typ. de L. Favre, 1879, in-8° de 8 pp.

La couverture imprimée servant de titre, dont nous venons de transcrire le libellé, abrite une impression de date bien antérieure, dont le titre de départ est : *Complainte véridique du compère Guillery*, et qui porte au bas de la page 8 : « Niort, typ. de Robin et L. Favre. » — Encore un rossignol affublé d'un faux nez !

Les registres du dépôt légal de la préfecture des Deux-Sèvres relatent, au mois d'avril 1866, le tirage à 100 ex. d'une *Histoire et complainte véridique du compère Guillery*, une demi-feuille.

(A suivre)

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSE.

REVUE

POITEVINE ET SAINTONGEASE

HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.

RECUEIL MENSUEL

A la recherche des vieilles cloches

LOUDUNAIS ET CHATELLERAUDAIS.

Il n'y a pas encore fort longtemps, l'archéologie campanaire du Poitou n'existait qu'à l'état latent ; les vieilles cloches ne manquaient pas ; mais d'amateurs, point (1).

Il est vrai que certaines lignes, signées de mortels assez audacieux pour s'être aventurés dans les clochers, étaient fort peu rassurantes : « dans les vieux clochers, dit l'un, ce n'est qu'avec une extrême difficulté qu'on parvient à relever les inscriptions de cloches » (2) ; un autre renchérit encore et parle de ses notes « recueillies au milieu de dangers assez sérieux, en risquant souvent de se casser bras et jambes » (3). Je m'empresse d'ajouter que ces appréciations sont dues à des archéologues d'âge mûr et peu disposés aux exercices gymnastiques qu'exigent assez souvent les courses aux clochers ; pour l'archéologue jeune et alerte, ces ascensions, quelquefois accompagnées d'une pointe de danger, ont un attrait fort séduisant.

Dans le tome premier de ses *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou* (4), M. Berthelé, en consacrant plusieurs centaines de pages aux vieilles cloches de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée, a réellement montré le premier quels renseignements de tout genre on pouvait rencontrer dans nos clochers, et a jeté les bases de l'archéologie campanaire de notre province. M'inspirant des travaux du savant archiviste et de ses conseils donnés avec une rare obligeance, j'ai entrepris de réunir quelques documents campanaires

(1) A part Mgr X. Barbier de Montault et le « Vieux Parisien », qui avaient recueilli et publié les inscriptions de quelques-unes. (N. D. L. R.)

(2) De Guilhermy, *Inscriptions de la France du v^e au xviii^e siècle*, tome II, p. 70.

(3) Cl. Sauvageot, *Etudes sur les cloches*, dans les *Annales archéologiques*, tome XXII, p. 230.

(4) Melle, Ed. Lacuve, 1889, pp. 200 à 496.

sur le Loudunais et le Châtelleraudais, parties du Poitou fort pauvrement représentées dans ce premier volume. L'été dernier, ayant eu l'occasion de parcourir une partie des arrondissements de Loudun et de Châtellerault, j'ai mis mes courses à profit, escaladant une cinquantaine de clochers, et compulsant, quand cela m'était possible, les vieux registres paroissiaux ; j'ai ainsi rassemblé un certain nombre de textes, qui vont me permettre, non point de combler la lacune que je signalais plus haut, mais d'apporter ma note au carillon des vieux *sints* poitevins.

Mon bagage comprend trente-cinq cloches anciennes, pour lesquelles je possède quinze inscriptions, dix-sept procès-verbaux de bénédiction, plusieurs marchés et pièces diverses. Ces documents donnent les noms ou les initiales de onze fondeurs : N.... B.... ; Gabriel Buret ; Gabriel Dujardin ; Landrault ; Nicolas Aubry ; Pierre Aubry ; Jean-Baptiste Ménestrel ; Jean-Baptiste Rigueur ; Dominique Limaux ; Jean Le Brun ; Michel Moyne. Un seul, Gabriel Dujardin, était inconnu jusqu'à ce jour.

Toutes ces cloches se répartissent ainsi :

xv ^e siècle,	1	cloche,	dont	1	encore	existante.	
xvi ^e	—	2	—	2	—		
xvii ^e	—	15	—	2	—		
xviii ^e	—	17	—	8	—		(1)

1491.

La plus ancienne cloche conservée en Loudunais se trouve dans la bretèche de l'église de Roiffé (2) ; une inscription en gothique se déroule sur le cerveau, elle est ainsi conçue :

† du moyz d octobre vers la fin : mcccc nonate t : charles
octain roy et davalp

in : regnat : martin des tt : fot lung : bris esnault et :
i : marie procureurs : (3)

Le curé, sous lequel cette cloche fut fondue, devait être poète (?) : c'est sans doute lui qui a composé pour l'ornemen-

(1) Et xix^e — 43 cloches toutes existantes.

(2) Canton des Trois-Moutiers, arrondissement de Loudun.

(3) Lecture de M. Berthelé. — Les deux points séparatifs que l'on trouve de distance en distance, affectent deux formes très différentes qu'il convenait de distinguer dans la reproduction typographique.

tation de sa cloche l'inscription ci-dessus, qui a la prétention d'être en vers et forme un quatrain :

Du mois d'octobre vers la fin
mil quatre cent nonante ung,
Charles octain roy et daulphin
régnant, Martin des deux fut l'ung.

A la suite, les noms des deux procureurs-syndics alors en charge :

Bris Esnault et J. Marie, procureurs.

Ce qui veut dire, en bon français : (*fondue*) vers la fin du mois d'octobre 1491, Charles VIII roi et dauphin régnant ; Martin fut l'un des deux (sints ou parrains) ; Brice Esnault et J. Marie (étant) procureurs.

Le quatrième vers, un tant soit peu obscur, donne lieu à deux explications : 1° en 1491 deux cloches, deux *sints*, ont été fondus pour Roiffé et l'un d'eux a été nommé *Martin*, a eu pour patron saint Martin, qui est aussi celui de la paroisse (1) ; 2° peut-être aussi notre cloche a-t-elle eu deux parrains, dont l'un portait le nom de Martin ; on sait qu'il était d'usage jusqu'au xvii^e siècle, de donner deux parrains à un enfant : Philippe Salmon, fils de notre célèbre Salmon Macrin, — l'Horace du xvii^e siècle, — baptisé le 13 août 1541, a pour parrains « révérend père en Dieu Philippe de Posin, évêque de Coustances, et messire Silvestre Frettart, seigneur de Tursay » ; au baptême du fameux érudit Urbain Chevreau, célébré le 21 avril 1613, sont parrains « honorable homme M^e Charles Rogier, conseiller au bailliage et siège présidial de Lodun, et M^e Pierre Biardeau, procureur au dict siège » (2) ; par contre on ne trouve jamais qu'une seule marraine. Cet usage a été aussi étendu aux cloches : celle de Montamisé, baptisée en 1583, a pour parrains *Gribron, coutre, et R. Artus* (3) ; celle de Chasseigne, dont je parle plus loin, a aussi deux parrains.

Les deux épithètes de roi et dauphin accolées peuvent sembler contradictoires ; le Dauphiné a en effet été donné, en 1334, à la France par Humbert II, dernier souverain de ce pays, à charge pour le fils du roi, successeur immédiat de la couronne, de porter dans la suite le titre de Dauphin ; mais en octobre 1491, époque de la fonte de notre cloche, Charles VIII n'était pas marié, et était encore seigneur du Dauphiné ; ce ne fut qu'au

(1) Opinion de M. Berthelé.

(2) Registres de Saint-Pierre-du-Marché de Loudun,

(3) Berthelé. *Recherches, etc.*, p. 293.

mois de décembre de la même année qu'il épousa Anne de Bretagne (1).

Les noms des procureurs syndics se rencontrent assez fréquemment dans les inscriptions campanaires ; ils étaient élus chaque année par les habitants et étaient chargés des affaires courantes de la paroisse ; spécialement ce sont eux qui traitaient avec les fondeurs.

La cloche de Roiffé jouit d'une propriété commune à toutes les cloches, mais qui est là-bas particulièrement observée : quand le soir on entend le son de cette cloche devers Lerné — le pays des bonnes fouaces (2) — etès environs, les habitants sont assurés d'avoir de la pluie le lendemain, aussi dans leur reconnaissance la nomment-ils le *pot-à-eau*.

1510.

Le clocher de la Guerche (3), petite ville bien déchue sur les confins de la Touraine et du Poitou, possède deux cloches, l'une de 1854 signée : Bollée, du Mans, l'autre de 1510 ; celle-ci, que je crois inédite, porte l'inscription suivante :

lan mil v^{cc} (sceau) et dix (écusson) marie de montbron (sceau)

Au-dessus de cette ligne, une série de fleurs de lis formant couronne ; au-dessous deux empreintes d'une monnaie du temps.

Le sceau orbiculaire représente un écu soutenu par deux lions, et meublé d'une croix fleurdelisée ; en exergue on lit :

scel d artus de villequier

Artus de Villequier, alors vicomte de la Guerche, avait épousé Marie de Montbron, probablement marraine de notre cloche ; la famille de Villequier avait pour armes : *de gueules à la croix fleurdelisée d'or cantonnée de quatre billettes de même*.

L'écusson, qui est entre les mots *dix* et *Marie*, est de forme carrée ; il est écartelé, aux 1 et 4 fascé de six pièces, qui est de Montbron (*fascé d'argent et d'azur de six pièces*), aux 2 et 3 le champ est fruste, et était sans aucun doute destiné à recevoir les armes d'Artus de Villequier.

Les anses de la cloche représentent des têtes d'animanx fantastiques.

(1) Le contrat de mariage fut signé au château de Langeais, le 13 décembre 1491.

(2) Les fouaces de Lerné étaient fort renommées en Poitou et en Touraine (V. Rabelais) ; en 1542 on trouve à Loudun « la rue où l'on vend les fouaces de Lernay ». (Archives de l'hospice de Loudun, B 14, 6.)

(3) Canton du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire).

1526.

J'intercalerai ici une petite note qui se rattache aux cloches... par la corde.

Les archives de l'hôpital de Loudun, fort riches et encore inexplorées, possèdent, entre autres documents, le papier de recette de la cure de Berthegon (1), rédigé de 1527 à 1536 par messire Jehan Ymbault, curé, qui indique à chaque article de recette l'origine de la rente payée. A propos d'une rente de six boisseaux de froment et un chapon due sur une pièce de terre proche le cimetière de Berthegon et appelée *le champ des Cordes*, Ymbault écrit : « Auparavant que le curé de Brethegon qu'il eust donné la dicte terre à rente, il estoit tenu de fornyr de cordes pour sonner les cloches de l'église du dict Brethegon ; depuis le dict curé a baillé la dicte terre à rente, à la charge que Jamet Dumoustier par oultres il sera tenu de fornyr de cordes pour sonner les dictes cloches de la dicte église du dict Brethegon, pour ceste cause la dicte terre est appelée le Champ des Cordes ; depuys Vincent Dumoustier, filz de Symon Dumoustier, lequel Symon Dumoustier étoit nepveu de Jamet Dumoustier, qui avoit prins à rente les dictes terres, le dict Vincent Dumoustier a ordonné et confirmé par son testament qu'il seroit donnez des cordes pour sonner les cloches de la dicte église, ainsi qu'il appert par le testament du dict Vincent Dumoustier en dabte du cinquiesme jour de juing l'an 1499 (2). »

1572.

L'une des cloches de Vézières (3), ancien chef-lieu de viguerie, est remarquable par ses nombreux ornements, on lit autour :

† scte petre ora pro nobis ie fu3 faicte lan mil v^c lx xii (4)

(Une fleur de lis sépare les mots *nobis* et *ie*, *faicte* et *l'an*.)

Au-dessous et sur une seule ligne, se trouvent les figures suivantes : la Crucifixion avec la Vierge et Saint-Jean ; écusson à trois fleurs de lis ; écusson ovale à trois fusées, posées en fasce ; sainte Véronique tenant la sainte Face ; une fleur de lis ; sainte Barbe avec sa tour ; la Vierge tenant l'Enfant ; même écusson à trois fusées ; une fleur de lis.

(1) Canton de Monts-sur-Guesnes, arrondissement de Loudun.

(2) Archives de l'hospice de Loudun, B 14, 5.

(3) Canton de Trois-Moutiers.

(4) Lecture de M. Berthelé.

Cette cloche semble bien avoir été faite pour l'église de Vézières, qui est sous le vocable de saint Pierre; l'écusson ovale à trois fusées, qui revient deux fois, appartient en effet aux du Rivau, seigneurs de Villiers-Boivin (1) et comme tels seigneurs fondateurs de la paroisse de Vézières, qui portaient *de gueules à la fasce fuselée d'argent*. Le seigneur de Villiers-Boivin était alors René du Rivau, seigneur de Chasseigne, marié à Renée de la Haye; nous le retrouverons en 1612 parrain d'une des cloches de Chasseigne. Le tombeau de Guillaume du Rivau, aïeul de René, existe encore dans l'église de Vézières.

Il est malheureux que le fondeur assez hardi pour travailler l'année de la Saint-Barthélemy, au milieu de tant de troubles, n'ait pas jugé à propos de signer son œuvre; mais grâce à l'originalité de l'alphabet composant son bagage, il sera facile de suivre la trace de cet artiste (2).

1612.

La paroisse de Chasseigne, aujourd'hui réunie à Mouterre-Silly (3), possédait autrefois une cloche fondue en 1612, comme en témoigne le baptême suivant :

« Ce mesme jour (lundi 26 novembre 1612) a esté baptisée et béniste la petite cloche de Chasseigne et nommée... de Maria, et ont esté parrayns messire René du Ryveau, chevalier de l'ordre du roy, l'ung des centz gentilshommes de S. M., seigneur de la seigneurie du dict lieu de Chasseigne et de la paroyssse, Gilbert Langloys, écuyer, sieur de la Forest, matrina domina Maria du Ryveau, uxor domini de Mepié, Maria de Lavau, messire Jehan Rassegeau, curé de la dicte paroisse, a représenté la personne du dict sicur du Ryveau et la dame Marie du Ryveau.

« RASSEGEAU. »

Les registres paroissiaux de Chasseigne, tenus alors avec un soin extrême par le curé Rassegeau, figurent parmi les plus curieux du Loudunais; jusqu'au milieu du xvii^e siècle, les actes d'état civil y sont rédigés en latin, souvent même en latin et en français, dans ce goût-ci : « Aujourd'huy a esté inhumée..... morte d'ung mal de cuisse qu'aucungs appellent le mal de chat, alii dicunt les Eucruelles, id quod credo. » On y trouve aussi de

(1) Commune de Vézières.

(2) Ceci était écrit quand M. Berthelé m'a communiqué la note suivante : « De par ses caractères épigraphiques (forme particulière des *m* et des *n*) cette cloche doit être attribuée au même fondeur que la cloche de l'ancienne chapelle Saint-Blaise de Purnon (Vienne). »

(3) Canton de Loudun.

précieux renseignements sur la terrible épidémie de 1604, qui désola le Loudunais ; la durée de la maladie — de la peste, comme on disait alors, — est toujours indiquée, à une heure près, avec les principaux symptômes.

René du Riveau figure fréquemment dans ces registres avec ses qualités de seigneur de Chasseigne et de Villiers-Boyvin ; sa fille, Marie-Sylvie, avait épousé Gilles de Mondion, seigneur de Mépieds (1) et Chavagne (2). En 1617, comme ayant le bail de ses enfants mineurs, elle présentait à la chapelle de Saint-Jean, desservie dans l'église de Marçay, N. Poupineau, prêtre du diocèse de Poitiers.

1614.

L'église ou plutôt la chapelle de Raslay (3) qui forme à elle seule presque tout le village, renferme dans sa bretèche une petite cloche, qui, dit-on, provient de l'église de Morton, on lit autour :

† IEHAN · EFFROY · MA · FAICT · FAIRE 1614

Les mots sont séparés par des points milieux en forme de losange.

Entre le dernier mot et la date, un écusson à trois fleurs de lis surmonté d'une crosse et accompagné des lettres E · B ·, initiales du fondeur (?) ou plus probablement de l'abbesse de Fontevrault, Eléonore de Bourbon ; en faveur de cette dernière hypothèse, on peut rapprocher la cloche de l'hospice d'Oiron, où les mêmes initiales E · B ·, accompagnées d'un écusson semblable, quoique de plus grande taille, désignent manifestement cette même abbesse (4).

Cette cloche pourrait fort bien provenir de Fontevrault, les églises du Loudunais étant remplies des dépouilles de cette célèbre abbaye ; je citerai entre autres, à Raslay même, une vieille statue de bois, — à Roiffé, le splendide autel, daté de 1654, qui orne l'église, — à Vézières, aux Trois-Moutiers, de curieux tableaux (5). Le prieuré de Raslay appartenait en outre à l'abbaye de Fontevrault ; la chapelle construite vers 1100, par Guillaume de Saumoussay avait été consacrée par Pierre II, évêque de Poitiers.

(1) Commune de Sammarçolles.

(2) Commune de Ceaux-en-Loudun.

(3) Canton des Trois-Moutiers.

(4) Berthelé, *Recherches...*, p. 307.

(5) Dans presque tous ces tableaux figurent des religieuses portant le costume de l'ordre de Fontevrault ; plusieurs portent des inscriptions : *sæcus videt ; vulgus insanabile sanatur*.

1614.

La même année, une cloche était fondue pour l'église Saint-Martin de Ranton (1); le curé qui a consigné ce fait dans ses registres paroissiaux nous apprend par surcroît le prix du vin et du froment :

« Le deuxième jour de feubrier mil six cens et quatorze a esté baptizée la petite cloche de Saint Martin de Ranton et a esté nommée Marie par François Macé, sieur des Gruches, parin d'icelle, et par Jehanne Bastard, marenne, fille de Simon Bastard et de Mathurine Prieur, en présence de Philippe Guenot et de Raphael Hardouin et de Martin Guérin et de Jacques Charbonneau et aultres plusieurs paroissiens, et estoit pour lord au siège apostolique le pape Pol cinquiesme et estoit roy de France Loys XIII^e, et estoit seigneur fondateur de ce lieu Loys Tourpin, chevaliers seigneur de Cherzai (2), filz de deffunt Charles Tourpin, conte de Crissé.

« Le bon froment valoit huict livres le septier, la pipe de vin vint et cinq livres. La dicte cloche a esté baptizée par moy sousigné recteur de ce lieu le jour et an que dessus.

« ROGERON, p^{tre} ».

Louis Turpin, seigneur de Crissé, Senzay, avait usurpé comme seigneur de Cherzai, le titre de fondateur de l'église de Ranton ; ses héritiers soutinrent à ce sujet un très long procès avec le seigneur de Ranton, Henri Aubin de Bourgneuf, major d'un régiment de dragons, ce dernier obtint gain de cause par arrêt du parlement du 7 septembre 1668.

1619.

L'église de Villiers (3), aujourd'hui transformée en grange, possédait autrefois une cloche fondue en 1619 :

« Le dimanche vingt quatriesme jour de febvrier mil six cens dix neuf auparavant vespres fut baptisée la grosse cloche de Villiers-Sainte-Radegonde, et sont son parin et maraine Germain Thibault, demeurant au dict lieu de Villiers et Esther Bellamy, femme de maistre René Mirebeau, fermier de Bois Rogues, et ce faict par moy, Jehan Bedoy, vicaire du dict lieu et M^e Louis Marc, chapelain de Bois Rogue.

« BEDOY ».

(1) Canton de Trois-Moutiers.

(2) Commune de Ranton.

(3) Commune de Messemé, canton de Loudun.

La seigneurie de Villiers, qui relevait de la baronnie de Berrie, appartenait à l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers ; à l'époque de la fonte de notre cloche, Guillaume Liger, avocat aux sièges de Loudun, prenait le titre de seigneur de Villiers.

Le Bois Rogues (1), seigneurie fort proche de Villiers, était alors possédé par Gilles de Chastillon, seigneur baron de Moncontour, la Grève et Argenton. La chapelle, qui dépendait de l'abbaye de Bonnevaux, avait été construite en 1199, par Rogues de Coué ; actuellement convertie en cellier, on y remarque encore un fort curieux tombeau avec inscription gothique.

1643-1665.

Au commencement de l'un des registres paroissiaux de Saint-Pierre-du-Martrai (2) de Loudun, deux feuilles ont servi à consigner les travaux faits à l'église, de 1630 à 1668. Sous le titre de *Réparations principales*, on y lit entre autres :

« En l'année mil six cent trente nous avons fait faire le balustre qui renferme le chœur de l'église Saint Pierre du Martray, qui revient à la somme de six vingt livres.

« En l'année mil six cent trente et trois nous avons fait faire la troisieme vouste de l'église, qui revient à la somme de deux cents livres.

« En l'année mil six cent quarante a esté fait le grand tableau du grand autel avec les deux petits à costé, qui reviennent à la somme de 80 livres.

« En l'année mille six cent cinquante cinq nous avons fait faire la grosse cloche, qui revient à la somme de deux cents livres, qui est du poid de trois cent onze livres environ

« Plus en l'année mille six cent soixante cinq a esté fait une cloche pesant trois çant soixante et dix livres, beniste le mercredy saint, et monté le mesme jour ; elle couste la somme de cinquante escus, elle porte le nom de Gabrielle (3).

« Plus en l'année mille six cent soixante cinq a esté fait une

• (1) Commune de Rossay, canton de Loudun.

(2) Cette église, qui se trouvait dans le cimetière du Martrai, a été détruite au commencement du siècle.

(3) Une note explicative se trouvait en marge, mais le papier rongé par le temps ne laisse distinguer que les mots : « aine la S^{te} Marthe de Chandoiseau te à ediction. » A cette époque le fief de Chandoiseau appartenait à François de Sainte-Marthe, bailli de Loudun. On pourrait, ce semble, restituer : « [marr]aine : la [dame de] Sainte-Marthe, [dame] de Chandoiseau, [présen]te à [la bén]édiction ».

troisième cloche pesant tant quatre ving sept livres ; elle porte le nom de Marie. »

Dans le même registre et intercalée au milieu d'actes de baptême on trouve la note suivante :

« Le dernier jour d'octobre 1643 a esté beniste la seconde cloche, qui est du poits de deux cents trente et deux livres , par le soin de M. Langlois, curé du Martray. »

1656-1657.

J'ai trouvé dans les registres d'état civil de Saint-Romain (1) une longue note concernant la construction de l'église des Ormes (2), il y est question de la bénédiction de trois cloches :

« J'ay soubzsigné curé de Saint Romain certiffie que l'église des Ormes Saint Martin fut bastie en l'année mil six cens cinquante et cinq ; ce fut M^r le curé de Dangé qui béni la première pierre assistée de plusieurs prestes. Le vingtiesme jour de janvier 1656 fut bény une cloche soubz la halle, ensemble tous les ornements..... Le vingt uniesme d'octobre mil six cens cinquante et sept fut faict la bénédiction des deux cloches qui sont dans l'église par M^r le curé du dict lieu, où y assistèrent M^{rs} les curés de Dangé, Anthoigné, Saint Romain et plusieurs ecclesiastiques, sans M^r Pussor (3); toute la noblesse et beaucoup de personnes qui y estoient »

Ces cloches existent peut-être encore dans l'épouvantable église des Ormes, j'avais eu l'intention de m'en assurer, mais au moment où j'allais tenter l'ascension, un habitant survint et m'apprit que deux ans auparavant un sacristain étant monté aux cloches pour carillonner était passé au travers du plancher et s'était tué net ; ce récit refroidit considérablement mon ardeur et je m'abstins prudemment.

1663.

L'église Saint-Denis de Vaux (4), dont le clocher vient d'être récemment reconstruit, renferme une curieuse cloche de 1663, sur laquelle on lit :

+ IAY ESTE CONSTRVITTE PAR M^{rs} GABRIEL DE ROQVETTE
CON^{rs} DV ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVE ABBE

(1) Canton de Dangé.

(2) Canton de Leigné.

(3) Seigneur des Ormes.

(4) Canton de Châtellerault.

+ DE GRAND SELVE SEIGNEVR ET PRIEVR DE CHARLIEV ET
S^r DENIS EN VAVX PAR LES SOINS ET DILIGENCES DE
M^e F. BION AD^r EN PARLEMENT ET SEN^{al} DE LA CHAS-
TELLENIE DE S^r DENIS EN VAUX PARAIN ET MARAINE
+ M^e PIERRE IOVARD CO^{en} DV ROY ET ESLEV. EN LELEC-
TION DE CHAVLT DAME MARIE BION + 1663

Au-dessous et sur une même ligne : un calvaire, la marque du fondeur et trois sceaux ovales. La marque présente à peu près la forme d'un cœur : à la partie supérieure les lettres N · B · séparées par trois étoiles, au-dessous la cloche habituelle. Les trois sceaux, posés 2 et 1, sont identiques : un écusson timbré d'une mitre et d'une crosse en occupe le milieu ; chacun d'eux porte de à une pile de boulets 1, 2, 3, au chef chargé de trois étoiles, 2 et 1. Ce sont probablement les armes de Gabriel de Roquette.

A mon grand regret je n'ai pu voir les registres paroissiaux de Vaux, mais dans ceux de Saint-Romain, j'ai trouvé, à la date du 20 janvier 1685, le décès de Pierre Jouard, conseiller du roi et élu en l'élection de Châtellerault.

Les initiales N · B · peuvent désigner Nicolas Bérault ou Nicolas Buret, le premier fondait en 1641, à Villerbon (Loir-et-Cher), le second était peut-être fils de « Nicolas Buret, qui prenait en 1636, sur la cloche de Saint-André-la-Ville, à Rouen, le titre de maître fondeur-canonnier du roi, et mourut à Paris, en 1643 (1) ». Nous retrouverons plus loin Gabriel Buret.

1669.

En dépouillant les vieilles minutes (2) de toute une dynastie de notaires loudunais — les Confex, 1650-1852, — j'ai rencontré une intéressante délibération d'habitants concernant deux maîtres fondeurs :

« Aujourd'hui dimanche troisiemes mars mil six cens soixante neuf, par devant nous nottayre royal à Lodun, en la presence de vénérable M^{re} Pierre Forget, archipresbtre de Lodun (3), curé de la paroisse de Saint Marcolles, au devant de la porte d'entrée principale de l'esglize du dict lieu, issue de messe parrochiale, au son de la cloche, en la manière accoustumée, ce sont congrégés et assembléz les manans et habitans la

(1) Berthelé, *Recherches*, p. 307.

(2) Mises gracieusement à ma disposition par M^e Gaultier, notaire à Loudun.

(3) Depuis le xv^e siècle, le curé de Saint-Marcolles — aujourd'hui Sammarcolles, canton de Loudun — portait le titre d'archiprêtre du Loudunais.

dicte paroisse, en personne de Gervays Bellucheau, Jehan Texier, Jehan Saincton, René Desnoyers, sacristain, René Martin, Ollivier Baudouin, mareschal, René Baudouin, Jehan Foucquault, Pierre Cailleau, Adrien Foucquet, Mathieu Avril, Jacques Cherpentier, Jacques Quinteau, François Dupuys, Denis Desmés, faisant la plus grande et saine partye des habitants de la dicte paroisse, tant pour eux que pour les aultres habitants de la dicte paroisse absans, pour adviser entre eux des affaires communes de la dicte paroisse, espécialement de pourvoir au paiement de la somme de trente livres d'une part pour la réfection d'une des cloches de la dicte paroisse depuis huit jours, de la somme de trente trois livres six deniers pour l'augmentation du mestal d'icelle, de la somme de cent quatre solz pour la despence faicte par Gabriel Buret (1) et Gabriel Dujardin, m^{es} fondeurs, qui ont refondu la dicte cloche, et encore pour les matériaux qui leur ont esté fournis, scavoyr par M^e Allain Dicotte, procureur à Lodun, cent solz pour y employer, et par le dict Jehan Saincton, quatre livres dix solz pour avoyr fourni des fagots de gros bois, à valloyr et desduire sur la vourr du nombre de quinze boisseaux de froment qu'il doit à rente à la fabrice de la dicte paroisse pour le terme escheu à la Saint Michel dernyère ; et après avoyr mûrement conserté ensemble ont donné pouvoir au dict Dicotte, procureur, de fayre contraindre chascun de M^e Louys Nogues, nottayre royal, au payement de la somme de 45 livres en deniers ou quittances valables pour la jouissance qu'il a fait des dixmes despendantes de la dicte fabrice de l'année 1665, 66 et 67 ; René Duchesne, mousnier, cy devant procureur de la dicte fabrice, la somme de 6 livres qu'il y reste à payer, et tous autres qui en ont jouist et qui sont redevables vers icelle par leur jouissance, rentes et arrérages qu'ils y peuvent debvoyr, jusqu'au parfaict payement des dictes sommes, chascun à leur esgard, et seront (?) aux frais et despens des débiteurs avecq protestation de despens, dommages et intherest contre eux où il en sera pretendu par les dicts Buret et Jardin (*sic*) en cas de retardement de leurs payements.

« Et oultre ont les dicts habitants pryés et requis le dict Dicotte à ce present de prendre le soing et administration du revenu temporel de la dicte fabrice jusqu'à ce qu'on ait nommé un procureur de la dicte fabrice ou fermier d'icelle. Ce que le dict Dicotte à ce présent a accepté, pour faire cognoistre la bonne volonté qu'il a pour les biens de la dicte esglise et le soulagement des dicts habitants, à condition qu'il ne sera tenu ni responsable que de ce qu'il pourra recepyoir en conséquence

(1) Gabriel Buret fondait en 1664, la cloche de l'église de Champeaux (Deux-Sèvres).

des présentes. Ce qui a esté ainsi voullu, stipulé et accordé par les partyes respectivement, à ce fayre et tenir elles se sont obligées l'un vers l'autre avecq tous et chascuns leurs biens meubles presens et advenir, dont à leur requeste et de leur consentement et volonté les avons jugés et condempnés par le jugement et condempnation de la cour royale de Lodun, après que les dictes partyes se sont vollontairement establies et soubzmises soubz le pouvoir et jurisdiction d'icelle.

« Faict et passé au devant de la dicte porte de l'esglize de Saint Marçolle, en presence de M^e Jacques Caillard, sergent royal demeurant au dict Saint Marçolle, et de Jehan Avril journalier, demeurant à Palluau, paroisse de Saint Pierre-du-Marché de Lodun, et ont signé ceux des dicts habitans et tesmoins qui savent signer.

« SAINCTON, P. FORGET, archiprêtre de Lodun, curé de Saint Marcolle, *présent*, DIOTTE, BLUCHEAU, CAILLARD, A. DESNOIERS, CONFEX (1), nottayre royal à Lodun ».

1675.

L'église de Saint-Hilaire-des-Trois-Moustiers, qu'on reconstruit actuellement, possédait autrefois deux cloches fondues en 1675 :

« Le septiesme jour de mars 1675 a esté benie la principale cloche de l'église de Saint-Hilayre des Trois-Moustiers par M^e Francois Fillatreau, prestre, curé de la dicte paroisse, par commission de Mgr le révérend évesque de Poitiers et a esté nommée Gabrielle Madeleine par M^r le commandeur de Loudun et Moulins, et Madame de la Vergnegreffeau, dame de la Haquinière, de la paroisse de Saint-Pierre des Trois-Moustiers.

« FILLATREAU. »

« Le dix neufiesme jour d'octobre 1675 la moyenne cloche de l'église de Saint Hilaire des Trois Moustiers a esté benie par moi curé susdict soussigné, par commission de Mgr le révérend évesque de Poitiers, et a esté nommée Anne Marie par Samuel Megeau, écuyer, sieur de Fontaine, et dame Marie Arondeau, épouse de (2).

« FILLATREAU. »

Le commandeur de Loudun et Moulins (3) était alors Gabriel Thibaut de la Carte, mort en 1723.

(1) Il avait épousé Philippe Chevreau, sœur du célèbre Urbain Chevreau.

(2) En blanc.

(3) Commune de Bournand.

Ces deux commanderies de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, primitivement distinctes, avaient été réunies au ^{xvi}^e siècle en un seul bénéfice, par suite de la modicité de leurs revenus.

Marie Arondeau était épouse de Jacques Sanglier, seigneur de Vaon, près Trois-Moutiers.

Roger DROUAULT.

(A suivre)

Les monnaies frappées en Saintonge.

Mon cher monsieur Berthelé,

Lors de notre dernière causerie, vous m'exprimiez vos regrets qu'aucun travail, analogue à celui qu'a fait le regretté Lecointre-Dupont sur les monnaies du Poitou, n'ait été entrepris pour la Saintonge. Je n'essaierai pas de faire l'histoire monétaire de cette province, n'ayant pas le talent nécessaire qu'il faut pour aborder un travail de cette importance.

Je vais tout simplement vous donner le résultat de mes recherches, afin de contribuer, dans la mesure de mon faible savoir, à l'œuvre de celui qui tracera l'histoire intéressante de la numismatique en Saintonge.

Ancienne capitale des *Santones*, Saintes, que César désigne sous le nom de *Portus Santonum*, était déjà une ville florissante lorsqu'il fit la conquête des Gaules; dans ses Commentaires, il parle souvent des Santones comme d'un des peuples les plus puissants de la Gaule. Ce peuple envoya 12,000 hommes à l'armée qui tenta de délivrer Vercingétorix bloqué dans Alise. Les Romains donnèrent à Saintes les noms de *Civitas Santonum* et de *Mediolanum Santonum* et en firent une des cités les plus riches en monuments de toute l'Aquitaine.

Les richesses archéologiques qu'on peut encore y voir témoignent de l'importance qu'avait cette ville à cette époque. On y remarque les débris des thermes, un amphithéâtre qui paraît remonter à la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, puis l'arc de Germanicus. Les archéologues croient pouvoir fixer la date de l'érection de cet arc de triomphe de l'an 21 à l'an 31 après Jésus-Christ.

La ville de Saintes a joué un trop grand rôle dans l'histoire pour que l'on puisse supposer qu'elle a été dépourvue d'un atelier monétaire.

Monnaies gauloises.

SANTONES.

Le premier type adopté par les Santons pour leurs monnaies est une copie plus ou moins fidèle des statères d'or de Philippe II, roi de Macédoine.

Une trouvaille de ces statères en or de bas aloi, dont la légende du revers est barbare et illisible, a été faite à Saint-Porchaire, entre Saintes et Rochefort (Charente-Inférieure), et il n'est pas rare d'en trouver sur le territoire de la Santonie, où il en existe un nombre considérable d'exemplaires (1).

1. — Tête laurée d'Apollon à droite. — $\mathfrak{r}$. Personnage dans un bige à droite; à l'exergue, légende barbare et indéchiffrable. Statère. Electrum. — Musée de Saintes.

2. — Tête à droite, les cheveux divisés en grosses mèches. — $\mathfrak{r}$. Bige à droite, attelé d'un cheval androcéphale casqué, l'aurige tient le torques; sous le cheval, main sur un fleuron. Statère. Electrum. 5^s 82. — N° 4507 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. Ma collection.

3. — Tête imberbe à droite, la chevelure disposée en grosses boucles. — $\mathfrak{r}$. Cheval androcéphale, la tête casquée, attelé à un char conduit à droite par un aurige tenant un sceptre terminé par un cercle perlé; dessous, une main ouverte, accostée des lettres S A. Statère en or vert à bas titre. Diamètre, 20 millim., poids 5^s 80. Provient du trésor découvert à Vernon en 1874. — Hucher, *Art gaulois*, pl. XLI, n° 1. Ma collection. N° 4511 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale.

A propos des lettres S A, Lecoindre-Dupont, dans son *Essai sur les monnaies du Poitou*, dit (p. 5): « Si on veut leur attribuer quelque valeur comme lettres, on peut y voir les initiales du nom des Santones, qui auraient eu pour leurs monnaies un type identique avec le type des monnaies de leurs voisins les Pictones »; et M. Anatole de Barthélemy, dans son *Etude sur les monnaies gauloises* trouvées en Poitou et en Saintonge, s'exprime ainsi au sujet de ces mêmes statères: « Plusieurs numismatistes sont portés à donner ces statères aux Santons qui auraient adopté le type des monnaies des Pictons, en y ajoutant les initiales de leur ethnique; je crois que nous avons là des spécimens des dernières monnaies d'or, et que S A n'est, comme sur certains statères arvernes, que l'initiale d'un nom

(1) Chaudruc de Crazannes. *Sur un statère d'or de Philippe II, roi de Macédoine, découvert à Pons en Saintonge, et conservé au musée de Saintes.* — *Revue numismatique*, 1868, p. 289.

de chef. Ces statères se rapprochent de l'an 52 de l'ère chrétienne, s'il est permis de penser que ce fut vers l'époque de la guerre des Gaules que l'or monétaire des Gaulois cessa d'être muet. »

La lettre s ne serait-elle pas l'initiale du mot SANTONOS, ethnique des Santons, et la lettre A l'initiale du nom du chef ARIVOS? Il est à remarquer que ces deux lettres sont séparées par la main qu'elles accostent.

De l'examen des monnaies romaines, consulaires et gauloises, qui composaient le trésor de Vernon, il résulte que les pièces romaines de l'année 709 (45 ans avant Jésus-Christ), qui sont, dans l'ordre de dates, les dernières de la trouvaille, étaient à fleur de coin (1), tandis que les statères aux initiales s A, par suite de leur longue circulation, présentaient une certaine usure produite par le frottement. Il en résulte certainement que ces statères ont dû être frappés antérieurement à l'arrivée de César dans les Gaules.

4. — SANTONOS. Tête imberbe, casquée, tournée à gauche. — r. Cheval bridé et sanglé, galopant à droite; dessous, un globe entouré d'un cercle de points. Argent. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^{re} 70. — Cabinet de France. Hucher, *Art gaulois*, II^e partie, pp. 72, 104.

5. — SANTONOS. Même type. — r. Cheval libre galopant à droite; dessous, un fleuron; dessous, un pentagone. Grènetis au pourtour. Argent. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^{re} 95. — Cabinet de France. Musée de Niort. Musée de Saintes.

Il ne faut pas confondre ces deux monnaies; elles forment deux variétés bien distinctes: sur l'une, les lettres ANT sont liées entre elles et forment un sigle; sur l'autre, elles sont séparées. Sur la première, le cheval est bridé et sanglé; sur la seconde, il est libre (2). Ces monnaies ont dû précéder de quelques années la guerre de l'indépendance (3).

6. — SANCTONOC. Tête casquée à gauche. — r. Cheval bridé et sanglé galopant à droite; dessous, un point dans un cercle de perles. Argent. 1^{re} 62. — N^o 4522 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale.

SANCTONOS.

7. — Tête à droite, les cheveux divisés en grosses mèches. — r. SACTNOS (C, T, N conjoints). Cheval galopant à droite; au-

(1) Ducrocq. *Mémoire sur le trésor de Vernon*, p. 5.

(2) Duchalais. *Description des médailles gauloises faisant partie des collections de la Bibliothèque royale*, p. 15.

(3) Hucher. *Art gaulois*, II^e partie, p. 72.

dessus, temple. Bronze. Diamètre, 16 millim. Poids, 3^e 82. — N° 4514 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale. Hucher, *Art gaulois*, pl. xxx, n° 1.

Cette belle monnaie, dont l'inscription, qu'on ne peut interpréter que par SANCTONOS, en fait, avec presque certitude, un monument des Santons, a été trouvée dans le lac de Grandlieu (Loire-Inférieure), avec des bronzes de CONTOVTO.

ARIVOS — SANTONO.

8. — ARIVOS. Tête jeune, imberbe, casquée, tournée à gauche, imitée des deniers de la République romaine. Grénétis au pourtour. — R. SANTONO (rétrograde). Cheval bridé et sanglé galopant à droite; au-dessous, un cercle centré composé de huit points. Argent. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^e 88. — Musée de Niort. Ma collection. Hucher, *Art gaulois*, 1^{re} partie, pl. XL, n° 1. N° 4524 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale.

Les pièces d'Arivos sont un peu plus frottées que celles à la légende SANTONOS seule; elles sont donc plus anciennes. Le poids moyen de dix exemplaires de ces jolis deniers, qui faisaient partie de la trouvaille de Chantenay (Nièvre), était de 1^e 84 (1); 67 exemplaires accompagnaient les pièces de la République romaine dans le trésor de Vernon (Vienne) (2). On en a trouvé dans les fouilles du mont Beuvray (Saône et Loire), qui sont gravées sur les planches des monnaies gauloises du *Dictionnaire archéologique des Gaules*, sous les numéros 213 et 214. On en a découvert également aux environs de Châtcauroux (Indre). La circulation des monnaies était considérable dans les Gaules où le numéraire était aussi abondant que varié; les monnaies, même lorsqu'elles n'étaient que de cuivre, se transportaient au loin, soit par le commerce ou la guerre; ce qui explique les découvertes faites en des lieux aussi éloignés de l'endroit où elles ont été émises.

(1) De Saulcy. *Revue numismatique*, 1862, p. 31.

(2) Dans son *Mémoire sur le trésor de Vernon*, p. 15, M. Ducrocq décrit ainsi qu'il suit, sous le numéro 24, un exemplaire de cette monnaie, et sous le numéro 23, un à la légende SANTONOS, en indiquant le numéro des planches des monnaies gauloises du *Dictionnaire archéologique des Gaules*, où sont gravées des pièces semblables qui proviennent des fouilles du mont Beuvray.

« 23. SANTONO. Tête imberbe, casquée à droite. R. Cheval courant à droite, rosace dessous.

« 24. ARIVOS. Même type. R. SANTONO. Même type. »

C'est une erreur. Il n'existe pas, que je sache, de variété de ces monnaies avec la tête à droite.

Les pièces gravées sur les planches citées par l'auteur du mémoire ont la tête tournée à gauche et non à droite.

CONTOVTOS.

9. — CONTOVTOS. Tête nue à droite de Marc-Antoine. — r̄. Loup à droite, adossé à un arbre, les pattes de devant posées sur un bucrane. Grènetis au pourtour. Bronze. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^s 49. — N° 4316 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale.

10. — CONTOVTOS. Même type. Points dans les O. — r̄. Même type. Bronze. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^s 74. — N° 4320 du catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale.

11. — CONTOVTOS (l'N et le T conjoints). Tête jeune, nue, à droite, de Marc-Antoine. — r̄. Loup à droite, adossé à un arbre; les pattes de devant posées sur un bucrane. Grènetis au pourtour. Bronze. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^s 70. — Trouvé dans la Sèvre à Niort. Musée de Niort. Ma collection Hucher, *Art gaulois*, 1^{re} partie, pl. xx, n° 17. Musée de Saintes.

Ces monnaies se rencontrent très fréquemment à Saintes et sur le territoire santon. En 1870, 91 exemplaires ont été trouvés dans une fontaine connue sous le nom de Font-Garnier, dans la commune de Saint-Seurin-d'Uzet (Charente-Inférieure). M. Anatole de Barthélemy s'exprime ainsi au sujet de ce chef: « Je suis très porté à considérer *Contoutos* comme le nom d'un chef santon, et aussi à reconnaître l'effigie de Marc-Antoine sur le droit de la monnaie qui nous occupe en ce moment. Une monnaie, dont je parlerai dans un instant, vient à l'appui de cette opinion, puisque, avec le nom d'un chef gaulois, nous y voyons l'effigie laurée d'Auguste. Il en résulterait que les bronzes de Contoutos auraient été frappés chez les Santons, de l'an 43 à l'an 40 avant Jésus-Christ. C'est pendant cet intervalle que Marc-Antoine, à qui on avait donné la Cisalpine dès l'an 43, parvint à réunir dans sa main le gouvernement de la Transalpine et de la Cisalpine, c'est le moment où son nom, à ce titre, paraît sur les quinaires frappés à Lyon (1). »

ATECTORI.

12. — ATECTORI. Tête jeune, imberbe, nue, à droite. Grènetis au pourtour. — r̄. Bœuf passant à droite; au-dessus, un cercle perlé et centré; dessous, un fleuron. Grènetis au pourtour. Bronze. Diamètre, 15 millim. Le poids de ce joli bronze varie entre 1^s 18 et 1^s 79. — Musée de Saintes. Musée de Niort. Ma collection. *Revue num.*, année 1851, pl. xvi, n° 6.

(1) Anatole de Barthélemy. *Etude sur les monnaies gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, tome xxxvii.

Les monnaies d'Atectori se rencontrent à Saintes et sur le territoire santon. Quatre exemplaires ont été recueillis dans la fontaine de Saint-Seurin-d'Uzet (Charente-Inférieure). A différentes époques il en a été découvert dans les terrains de Bessac en Aunis, pays des Santones (1). Il en a été trouvé au mont Beuvray (Saône-et-Loire), avec des monnaies qui portent le nom de SANTONOS et d'ARIVOS-SANTONO. Le baron de Crazannes leur a consacré un article dans la *Revue numismatique* (2), et M. de la Saussaye a proposé de les attribuer aux Santons (3).

Le style de la tête des monnaies d'Atectori, qui n'est pas sans analogie avec celui des monnaies de Contoutos et d'Annicoios, permet de placer ces monnaies aux dernières années de cette période d'autonomie qui dura en Gaule de l'an 51 à l'an 10 avant Jésus-Christ. Dans cette hypothèse, nous aurions trois chefs santons qui se seraient succédés : Contoutos, Atectori et Annicoios. La grande quantité de bronzes émis par Contoutos permet de penser qu'il a eu le pouvoir plus longtemps qu'Atectori et qu'Annicoios.

ANNICCOIOS.

13. — ANNICCOIOS. Tête nue avec les cheveux plats, à gauche, grênetis au pourtour. — rf. Sanglier à droite; dessus et dessous, une fleur. Grênetis au pourtour. Bronze. Diamètre, 15 millim. Poids, 1^{er} 58. — Musée de Saintes. Ma collection. Hucher, *Art gaulois*, n^o partie, p. 97.

Cette monnaie a, avec les deux qui précèdent, des rapports de style frappants qui permettent de les rapprocher. Plusieurs exemplaires ont été trouvés à Saintes en 1816 et 1817, et neuf ont été recueillis dans la fontaine de Saint-Seurin-d'Uzet, en 1870, avec des bronzes de Contoutos.

Le baron de Crazannes et M. de la Saussaye la donnaient aux Santons; ils pensaient que le nom qu'elle porte était celui d'un romain, *Annicius*, avec une forme gauloise.

14. — Tête à gauche. — rf. Cheval galopant à droite; au-dessus un symbole analogue à celui qui paraît au revers d'*Annicoios*. Cette pièce, qui doit être classée auprès des monnaies de ce chef, auquel elle est antérieure, a été trouvée à

(1) *Essai d'attribution de quelques médailles gauloises*, par le docteur Teilleux, apud *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, t. XI, année 1846-1847, p. 20, et les *Bulletins de la même Société*, 1870, p. 58. — *Revue poitevine et saintongeaise*, année 1888, p. 369.

(2) *Revue num.*, année 1838, p. 77. *Médailles gauloises trouvées à Saintes*.

(3) *Revue num.*, année 1851, p. 391.

Saintes (1). Argent. — Gravée sous le n° 99 de la planche qui accompagne l'*Étude* de M. de Barthélemy sur les monnaies trouvées en Poitou et en Saintonge.

15. — Tête à droite, les cheveux réunis en mèches. — r̄. Cheval galopant à droite; au-dessus, un triskèle; au-dessous, un anneau formé de points avec un point au centre. Ce revers rappelle par le cheval et l'anneau, celui de la monnaie santone à la légende SANTONOS, et par le triskèle, la monnaie de la même peuplade à la légende ANNICCOIOS. Bronze. — Musée de Niort. N° 48 du catalogue des monnaies gauloises du musée de Niort.

L'autonomie monétaire des Gaules prit fin en 27 avant Jésus-Christ, lorsque Auguste, suivant les conseils d'Agrippa, changea complètement l'antique constitution de la nation soumise, et fonda l'atelier monétaire purement romain de Lyon, destiné à pourvoir aux besoins de la Gaule entière. Les produits de cette fabrication circulaient chez les Santons au premier siècle de l'ère chrétienne, ainsi que le constatent les bronzes d'Auguste, de Tibère et de Claude, au type de l'autel de Lyon, recueillis dans la fontaine de la Font-Garnier, commune de Saint-Seurin-d'Uzet (Charente-Inférieure).

Monnaies mérovingiennes.

Les monnaies mérovingiennes (*Monétaires*) frappées à Saintes ne sont pas nombreuses. Jusqu'à présent nous ne connaissons que les noms de six monnayeurs sur des triens.

Voici la description des pièces de cette série, que je dois à l'obligeance de M. Anatole de Barthélemy, le savant et sympathique directeur de la *Revue numismatique*. Je lui adresse ici tous mes remerciements.

1. + SANTONIS. Buste à droite. r̄. + AVSONIVS. Personnage ailé passant à gauche. Tiers de sou d'or.

2. + SANTONAS. Tête à droite. r̄. + BAVDOLENO MON. Croix ancrée, posée sur un degré, accostée d'un point à droite, et de deux points à gauche. Tiers de sou d'or.

3. SANCTONAS CI. Buste à droite. r̄. FLEDINO MONI. Croix ancrée posée sur un globe. Tiers de sou d'or.

4. + SANTONI. Buste à droite. r̄. + LIDVLFO MONE. Croix ancrée, posée sur trois degrés. Tiers de sou d'or.

(1) Anatole de Barthélemy. *Étude sur les monnaies gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge*, n° 99.

5. SANCTONAS. Buste à droite. *rs*. ASCARICO MO. Croix ancrée, sur deux degrés. Tiers de sou d'or.

6. SANTONIS. *rs*. ITERIVS MONOI (1). Tiers de sou d'or.

7. + SANCTONAS. Croix ancrée. *rs*. Sans légende. Croix placée entre quatre angles perlés et accompagnés de deux A. Denier d'argent.

Monnaies féodales.

En l'absence de titres, nous sommes réduits aux conjectures sur la nature des espèces qui ont pu être frappées à Saintes, au moyen âge. Le type qui y a été employé est un remarquable trait d'union entre l'empreinte odonique employée à Limoges et celle dont se sont servis les premiers ducs d'Aquitaine. Les monnaies saintongeaises nous sont du plus utile secours pour suivre cette filiation. Vers le milieu du x^e siècle, on employa celle que nous connaissons et qui, venue d'Angoulême, offre la combinaison du monogramme altéré d'Eudes et le nom de Louis. Plus tard, on émit sans doute des monnaies portant l'empreinte melloise carlovingienne (2).

1. — + LODOICVS. Croix. *rs*. + STC < INAS. Dans le champ trois croisettes. Argent. Denier, 1^s 57. — Poey d'Avant, pl. LVIII, n° 10.

2. — + LODO + ICVS. Croix. *rs*. + *o* TICNA *o*. Trois croisettes. Argent. Denier, 1^s 52. — Poey d'Avant, pl. LVIII, n° 11.

Ces deux deniers sont de la fin du x^e siècle.

3. — + LODO + ICVS. Croix. *rs*. + STCI + NAS. Même type. Billon. Denier, 1^s 19. — Poey d'Avant, pl. LVIII, n° 12.

4. — Même légende et type. *rs*. + STCITNAS. Même type. Billon. Denier, 1^s 14. — Poey d'Avant, pl. LVIII, n° 13.

5. — + LODOICVS. Même type. *rs*. + STCI + NAS. Même type. Argent. Denier, 0^s 71. — Coll. Serrure.

Il faut placer ces pièces au milieu du xi^e siècle. C'est la fin du monnayage féodal portant le nom de Saintes.

6. — + LODO + CVS. Croix. *rs*. STCI + NAS. Dans le champ trois croisettes. Billon. Denier, 1^s 30. — Cabinet de France. E. Caron, pl. IX, n° 24.

(1) M. de Barthélemy n'ayant pas vu en nature la pièce signée du monnayeur ITERIVS, n'a pu en donner la description.

(2) Poey d'Avant. *Monnaies féodales de France*, t. II, p. 64.

7. — † LODOICVS. Croix. rf. Dans le champ trois croisettes, légendes indéchiffrables. Billon. Obole, 0^s 60. — Cabinet de France. E. Caron, pl. ix, n° 25.

Ces deux dernières monnaies sont d'une époque assez ancienne (1).

Le musée de Saintes possède un médaillier qui renferme 7,000 monnaies grecques, phéniciennes, gauloises, romaines et françaises. Il serait à désirer que ce musée soit, comme ceux de Poitiers et de Niort, pourvu de catalogues imprimés des différentes séries, qui pourraient être consultés avec fruit par tous ceux qui s'occupent de numismatique, cette partie si intéressante de l'archéologie.

Niort, le 16 janvier 1891.

A. VÉRY.

NÉCROLOGIE POITEVINE

LÉOPOLD FAVRE

(Suite et fin.)

Histoire de France pendant l'année 1877, par L. FAVRE, suivie des principaux événements de l'année 1878. — Niort, bureau de la *Revue de l'Ouest*, s. d., 2 vol. in-8° de 816 pp.

Paru dans la seconde quinzaine de février 1879. — Tirage accusé lors du dépôt légal : 250 ex. — Le tome 1^{er} comprend les pp. 1 à 385, et le tome II les pp. 385 à 816. — Titre et faux-titre : *Histoire de France pendant l'année 1877* ; titre de départ : *Histoire politique de l'année 1877*. — *Les principaux événements de l'année 1878* remplissent 4 pp. de papier et de typographie dissemblables du reste de l'ouvrage et non paginées, intercalées entre les pp. 784 et 785 du tome II. En somme ces deux volumes ne sont autre chose, à part ces 4 pages, que l'*Histoire politique de l'année 1877*, brochées avec un nouveau titre et une nouvelle couverture.

Les grandes et inestimables Croniques du grant et énorme géant Gargantua..... publiées par PAUL FAVRE, membre de la Société des Archives historiques du Poitou. — Niort, typ. de L. Favre, 1879, 2 vol. in-8° de XII-385 et 385 pp.

Tiré à 240 ex. — Paru en juillet 1879. — Tirage à part des deux 1^{ers} volumes de l'édition des *Œuvres de Rabelais*. — Tome 1^{er}, « achevé d'imprimer le 15 juin 1875 » ; tome II, « achevé d'imprimer le 1^{er} septembre 1876 ». — La *Notice bibliographique* est signée : PAUL FAVRE.

(1) E. Caron. *Monnaies féodales françaises*, p. 155.

Du CANGE. *Glossaire françois* faisant suite au *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, avec addition de mots anciens extraits des glossaires de La Curne de Sainte-Palaye, Roquefort, Raynouard, Burguy, Diez, etc., et une notice sur Du Cange, par L. FAVRE, membre correspondant de la Société des Antiquaires de France. — Niort, typ. de L. Favre, 1879, 2 vol. in-8° à 2 col., de xx-340 et 343 pp.

Tiré à 650 ex. — Le tome premier parut en juillet 1879 ; le tome second, en mars 1880.

Histoire de l'Internationale et du Socialisme, suivie de l'*Histoire politique de la France en 1877*, par L. FAVRE. — Niort, typographie de L. Favre, s. d., 2 vol. in-8° de LII-816 pp.

Tome 1^{er} : LII-385 pp. ; tome II : pp. 385 à 816. — Paru en août 1879. — Tirage accusé lors du dépôt légal : 500 ex. — L'*Histoire de l'Internationale, du Socialisme, du Communisme et du Nihilisme* n'occupe que les pages 1 à LII du tome 1^{er}. Le reste (816 pp.) n'est autre que l'*Histoire politique de l'année 1877*, citée précédemment.

Histoire de la ville de Niort depuis son origine jusqu'en 1789, par L. FAVRE, membre de la Société des Antiquaires de France. — Niort, typ. de L. Favre, 1880, un vol. in-8° de VII-498 pp., avec 6 planches lith. et 3 plans hors texte (1).

Paru en décembre 1879. — Tiré à 714 ex.

Supplément aux Glossaires du Poitou publiés jusqu'à ce jour par L. FAVRE, membre de la Société de l'Histoire de France et membre correspondant de la Société des Antiquaires de France. — Niort, typ. de L. Favre, 1881, in-8° de II-52 pp.

Tiré à 225 ex. — Paru à la fin de décembre 1880.

Histoire admirable de la maladie prodigieuse de Pierre Creusé, arrivée en la ville de Niort en 1628, avec une introduction par L. FAVRE. — Niort, typ. de L. Favre, 1881, in-8° de III-84 pp.

Tiré à 160 ex. — Paru au commencement de janvier 1881.

Glossaire du droit françois, contenant l'explication des mots difficiles qui se trouvent dans les Ordonnances des roys de France, dans les costumes du royaume, dans les anciens arrests et les anciens titres, par FRANÇOIS RAGUEAU, lieutenant du baillage de Berry, au siège de Mehun, et docteur régent en droit de l'Université de Bourges,

(1) Niort possède deux histoires : 1° celle de Hil.-Alex. Briquet (1832, 2 vol.) et celle de L. Favre. M. A. Giry apprécie ces deux ouvrages de la façon suivante : « Aucun... n'est à consulter pour l'époque ancienne, mais pour les temps modernes on y trouve bon nombre de renseignements, malheureusement sans exactitude suffisante. Ecrits à des points de vue très différents, ils sont l'un et l'autre à peu près également dépourvus de critique, mais c'est dans le plus récent que ce grave défaut est surtout sensible. (A Giry, *les Etablissements de Rouen*, tome 1^{er}, p. 261, note.)

revu, corrigé, augmenté de mots et de notes, et remis dans un meilleur ordre par EUSÈBE DE LAURIÈRE, avocat au parlement de Paris. Nouvelle édition avec addition d'anciens mots, précédée d'un essai sur les origines du droit français depuis les Celtes jusqu'à la rédaction officielle des coutumes et suivie du glossaire du code féodal, publiée par L. FAVRE, membre de la Société de l'Histoire de France et membre correspondant de la Société des Antiquaires de France. — Niort, L. Favre, imprimeur-éditeur, 1882, un vol. in-4° de LII-515-31 pp.

Tiré à 525 ex. — Publié en 11 fascicules, dont les quatre premiers parus en 1881 et les sept autres en 1882 ; le premier fut publié à la fin de juin 1881 ; les 9°, 10° et 11°, en octobre 1882. — « Achevé d'imprimer le 15 septembre 1882. »

L'Essai sur les origines du droit français (pp. 1 à XLIV), signé TROILUS, est de M. Amédée Trouillard.

Glossaire du Code féodal. Recueil chronologique des décrets concernant les droits féodaux. Notice bibliographique sur les matières féodales. — Niort, L. Favre, éditeur, 1887, in-4° de 31 pp.

Le *Glossaire du code féodal* parut d'abord sous la forme de « 11° fascicule supplémentaire » du *Glossaire de droit français* de De Laurière.

Dictionnaire des termes du vieux français ou trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises, par BOREL, conseiller et médecin ordinaire du Roy, augmenté de tout ce qui s'est trouvé de plus dans les dictionnaires de Nicot, Monet et plusieurs autres, nouvelle édition, avec addition de mots anciens omis par Borel, suivie des *Patois de la France*, recueil de chants, noëls, fables, dictons, dialogues, fragments de poèmes, composés en principaux dialectes de la France, précédé d'une étude sur l'origine des patois, sur les langues d'oïl et d'oc et sur leurs limites, par L. FAVRE, membre de la Société de l'Histoire de France. — Niort, L. Favre, éditeur du *Dictionnaire historique...* de La Curne Sainte-Palaye, 1882, 2 vol. in-8° de IV-347 et 416 pp.

Tiré à 500 ex. — Paru en février 1882.

Les patois de la France, recueil de chants, noëls, fables, dictons, dialogues, fragments de poèmes, composés en principaux dialectes de la France, précédés d'une étude sur l'origine des patois, sur les langues d'oïl et d'oc et sur leurs limites, par L. FAVRE, membre de la Société de l'Histoire de France. — Niort, L. Favre, éditeur du *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, par La Curne de Sainte-Palaye, 1882, in-8° de VIII-168 pp.

La ministresse Nicole, dialogue poitevin de Iosvé et de Iacot, ou l'histoire av vray de ce qui arriva chez le ministre Dysov et dans le temple des huguenots de Fontenay, le premier jour de mai 1665. — Niort, L. Favre, éditeur, 1882, in-16 de 24 pp.

Réimpression, avec un avant-propos signé : L. F.

Les amours de Colas, comédie loudunoise en beau langage poitevin,

dédiée à messieurs les Économes de la Tour-Volu. — Niort, L. Favre, éditeur, 1882, in-12 de iv-54 pp.

Réimpression. — *L'avis au lecteur* (pp. i à iv) est signé : L. F.

Les illustres proverbes historiques ou recueil de diverses questions curieuses, pour se divertir agréablement dans les compagnies. — Niort, L. Favre, éditeur, 1883, in-12 de vi-150 pp.

Réimpression anonyme.

Glossarium mediæ et infimæ latinitatis, conditum a Carolo Du Fresne domino Du CANGE, auctum a monachis ordinis S. Benedicti, cum supplementis integris D. P. Carpenterii, Adelungii, aliorum, suisque digessit G. A. L. HENSCHEL, sequuntur glossarium gallicum, tabulæ, indices auctorum et rerum, dissertationes, editio nova aucta pluribus verbis aliorum scriptorum à LÉOPOLD FAVRE, membre de la Société de l'Histoire de France et correspondant de la Société des Antiquaires de France. — Niort, L. Favre, imprimeur-éditeur, 1883-1887, dix vol. in-4° de 802, 688, 642, 491, 629, 619, 694, 470, 400-xxxvi et ccxliiv-174 pp. et 26-2-1-11 planches lith. (1).

Tiré à 1500 ex. — Les trois premiers fascicules parurent dans la seconde quinzaine de janvier 1883 ; la seconde partie du tome II, en avril 1884 ; la première partie du tome II, en juin 1884 ; le tome III, en octobre 1884 ; le tome IV, en mai 1885 ; le tome V, en novembre 1885 ; le tome VI, en mars 1886 ; le tome VII, en novembre 1886 ; le tome VIII, en avril 1887 ; les tomes IX et X, en octobre 1887.

La *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Dufresne Du Cange*, (tome IX, pp. i à xi) est signée : L. FAVRE.

M. Trouillard. Extrait de la *Revue de l'Ouest* du 16 janvier 1883. — Niort, typ. L. Favre, in-8° de 11 pp. (2).

Remarques sur le Dictionnaire historique de l'ancien langage françois de La Curne de-Sainte-Palaye, par H. MOISY. — [Niort, typ. de L. Favre], in-4° de 21 pp. à 2 col.

Tiré à 20 [et quelques] ex. — Paru en mai 1883.

Au verso du titre : « Ces notes n'étaient pas destinées à l'impression. Quelques-unes, dans le principe, ayant été communiquées par leur auteur à M. L. Favre, éditeur du *Dictionnaire de La Curne*, celui-ci exprima le désir qu'elles fussent continuées. Plus tard il voulut bien en faire tirer 20 exemplaires dont il fit hommage à l'auteur. — 5 décembre 1882. »

(1) Nous avons eu occasion de dire dans la *Revue poitevine* (cf. tome VI, n° 63, pp. 163 à 165) les mérites et les défauts de cette nouvelle édition de Du Cange. (Cf. également *ibid.*, tome VII, n° 80, p. 256.)

(2) M. Trouillard, bâtonnier de l'ordre des avocats de Niort, gendre de M. L. Favre, était un homme de haute valeur. Cf. sur lui le volume de M. Guérineau, aujourd'hui vice-président de la Société de statistique des Deux-Sèvres : *Une vie courte et bien remplie, Amédée Trouillard... essai biographique*, par L.-M. G., ancien magistrat. (Niort, typ. de L. Favre, 1884, un vol. in-8° de 181 pp.)

La chasse au vol avec les petites espèces. Notions pratiques de fauconnerie. — In-4° de 2 feuilles (1) *.

Tiré à 200 ex. — Paru en novembre 1885.

Glossarium mediæ et infimæ latinitatis... supplementum. — Niort, L. Favre, impr.-édit., 1887, in-4° de 34 pp.

Tirage à part des pp. 437 à 470 du tome VIII de la réédition de Du Cange.
— Tiré à 200 ex. — Paru en mai 1887.

Mémoires intéressants, véridiques et impartiaux sur la guerre de Vendée, dans lesquels sont relevés les fausses assertions de Turreau, général républicain, et où l'on verra le détail des cruautés commises sous son commandement et précédemment sous celui de Canclaux, par BERTRAND POIRIER DE BEAUVAIS, conseiller du roi en son grand conseil à Paris et depuis commandant général de l'artillerie des différentes armées de la Vendée. — Niort, typ. L. Favre, 1887, in-8° de iv-72 pp.

Tiré à 250 ex. — Paru en juin 1887.

Conférences, rapports, discours, récits, par AMÉDÉE TROUILLARD, 1874-1881. — Niort, typ. L. Favre, 1887, in-8° de 98 pp.

Tiré à 400 ex. — Paru en octobre 1887.

La Vénérie royale, divisée en iv parties, qui contiennent les chasses du cerf, du lièvre, du chevreuil, du sanglier, du loup et du renard, avec le dénombrement des forests et grands buissons de France, où se doivent placer les logemens, questes et relais, pour y chasser, dédiée au roy, par messire ROBERT DE SALNOVE, conseiller et maître-d'hostel ordinaire de la maison du roy, lieutenant de la grande louneterie de France, escuyer ordinaire de Madame Royale Christine de France, Duchesse de Sauoie et gentilhomme de la Chambre de S. A. R. de Sauoye, précédée de la *bibliographie de Salnove*, par L. FAVRE, de *la chasse au vol avec les petites espèces* et de *notions pratiques de fauconnerie*. — Niort, typ. de L. Favre, 1888, un vol. in-4° de xxxii-260 pp.

Tiré à 300 ex. — Paru en janvier 1888.

Adolphe Caillé, notice biographique, par L. FAVRE. — Niort, typ. L. Favre, 1887, in-8° de 31 pp.

Tiré à 200 ex. — Paru en février 1888.

Montaigne. Etude littéraire et philologique sur Montaigne ou la lecture des *Essais* de Montaigne rendue facile et attrayante, par VERNIER, sénateur, membre de plusieurs sociétés savantes. — Niort, typ. L. Favre, 1888, in-8° de iv-259 pp.

Tiré à 500 ex. — Paru en mars 1888.

(1) Cf. ci-dessous la réimpression de la *Vénérie royale* de Robert de Salnove.

Pensées, maximes et sentences, tirées des œuvres de Michel Montaigne, commentées par VERNIER, sénateur, membre de plusieurs Sociétés savantes. — Niort, typ. de L. Favre, 1838, in-8° de iv-259 pp.

Tiré à 300 ex. — Paru en août 1838.

Le même que le précédent, sauf le titre et la couverture.

La Jeanne d'Arc vendéenne. Mémoires de Renée Bordereau, dite Langevin, touchant sa vie militaire dans la Vendée, rédigés par elle-même. — Niort, typ. L. Favre, 1888, in-8° de 47 pp.

Tiré à 350 ex. — Paru en avril 1888.

La Vénérerie de Jacques du Fovilloux, seigneur dudit lieu, gentilhomme du pays de Gastine, en Poitou, suivie : 1° des chasses au loup du duc de Beaufort en Poitou ; 2° de l'opinion des vieux chasseurs de France sur les chiens anglais ; 3° d'une étude sur les sociétés de chasseurs en Poitou : la Morelle et Rallye-Vendée ; 4° d'une notice sur les chasses à courre amodiées dans les forêts domaniales de l'ancien Poitou ; 5° de la biographie de J. du Fouilloux. — A Niort, chez L. Favre, imprimeur, MDCCCLXXXVIII, un vol. in-4° de xii pp. et 111 ff.

La biographie de Jacques du Fouilloux (pp. i à xii), placée en tête du volume, est signée L. FAVRE. — Tiré à 350 ex. — Paru en janvier 1889.

Abrégé de l'histoire du Poitou de THIBAUDEAU, avec notes, documents, mémoires, chartes, par H. de Sainte-Hermine, de la Fontenelle de Vaudoré, Dufour, A. Briquet, L. Favre, etc. — Niort, typ. de L. Favre, 1889, un vol. in-8° de v-508 pp.

Tiré à 500 ex. — Paru en juillet 1889.

Le livre des connaissances utiles, contenant : les moyens de conserver la santé et de prévenir les maladies ; le traitement des maux qui peuvent se passer des soins du médecin ; les secours prompts que certaines maladies exigent, qu'on ne peut différer sans danger, et que l'on peut administrer sans crainte, en attendant l'arrivée du médecin ; les maladies transmissibles, les microbes, les virus de la rage, le traitement de M. Pasteur, par P. PÉRIER, docteur-médecin ; suivi d'un recueil de recettes utiles, concernant l'économie domestique, les arts, les sciences, l'industrie, et de renseignements sur les placements en bonnes et sérieuses valeurs à la bourse de Paris, ou l'art de ne jamais perdre dans les placements sur les rentes, les actions et les obligations des chemins de fer et des sociétés financières. — Niort, typ. de L. Favre, 1890, in-16 de 116-44 pp. (1).

Tiré à 1000 ex. — Non encore paru.

(1) S'il est permis, — quand on a édité La Curne et Du Cange, — de compiler une macédoine de cet acabit !!!

..... Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames !

Glossaire de la langue romane, par ROQUEFORT, avec les commentaires de G. FALLOT, E. GACHET et autres philologues. Nouvelle édition publié par L. FAVRE. — In-8° (sous presse) *.

Sont actuellement tirées les 23 premières feuilles du 1^{er} volume. — 300 ex.

M. L. Favre était en outre, chaque année, le rédacteur et l'éditeur de l'*Almanach du bon agriculteur des Deux-Sèvres*, plus connu sous le nom d'« Almanach du Bœuf » (1). Entre ses mains, cet almanach, — œuvre aussi insignifiante pour le fond que peu soignée typographiquement, — était arrivé à un tirage énorme. Ce tirage a été exactement, en 1890, de 146,000 exemplaires (2).

Jusqu'en 1889, M. L. Favre a également publié chaque année, sauf quelques lacunes, l'*Annuaire administratif et commercial* du département des Deux-Sèvres, auquel il ajoutait assez souvent des notices historiques.

Notons encore à son actif le *Bibliophile de l'Ouest de la France*, catalogue périodique de ses publications (3), en annexe duquel il

(1) « Robin... fondait... en 1832 l'almanach curieux des Deux-Sèvres, qui devenait, en 1834, l'almanach des foires et marchés des Deux-Sèvres, et, en 1842, l'almanach du bon agriculteur, titre que lui conservait en 1873 M. L. Favre, successeur de Robin. » (H. Gaidoz et P. Sebillot [d'après Léo Desaiivre], *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire du Poitou*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VII, p. 567.)

(2) La déclaration faite par Robin, le 10 novembre 1837, pour l'*Almanach des foires et marchés des Deux-Sèvres pour l'année 1838*, porte un tirage à « plusieurs mille exemplaires » (*Imprimerie*, 2^e registre des déclarations, n° 124. Archives des Deux-Sèvres, série T.)

La déclaration faite par le même, le 29 octobre 1838, pour l'*Almanach des foires et marchés des Deux-Sèvres, de la Vendée, etc., pour l'année 1839*, contenant l'histoire surprenante de la belle fée Mélusine et une note historique et statistique du département des Deux-Sèvres, porte un tirage à « dix mille exemplaires. (*Loc. cit.*, n° 150).

La déclaration pour le même almanach, le 16 octobre 1839, porte « 15 ou 20,000 exemplaires ». (*Loc. cit.*, n° 178).

Le 25 septembre 1840 : « 20,000 exemplaires ». (*Loc. cit.*, n° 223.)

Le 25 septembre 1841, Robin « déclare avoir l'intention d'imprimer et de tirer à 25,000 exemplaires l'*Almanach du bon cultivateur des Deux-Sèvres pour 1842* ». (*Loc. cit.*, n° 262.)

Au mois de juillet 1861, le tirage de l'*Almanach impérial du bon agriculteur des Deux-Sèvres pour 1862*, est déclaré à 100,000 exemplaires. Même chiffre en 1862. — En juillet 1863, pour l'almanach de 1864 : 120,000. Même chiffre en 1864 ; — en 1865 : 100,000 ; — en 1866, pour 1867 : 120,000 ; même chiffre en 1867, en 1868, en 1869 et en 1870 ; — en septembre 1871 : 106,000 ; — en septembre 1872 : 150,000 ; même chiffre en septembre 1873 pour 1874, en août 1874, en mai 1875, en juillet 1876, en juin 1877, en mai 1878 ; — en juillet 1879, pour 1880 : 100,000 ; — en juin 1880 : 150,000 ; même chiffre en juin 1882 pour 1883, en août 1884 pour 1885, en novembre 1885, en décembre 1886, en septembre 1887, en octobre 1888, en septembre 1889 et en décembre 1890. En réalité, l'almanach de 1872 est le seul qui ait été tiré à 150,000.

(3) Le premier n° ne parut, croyons-nous, qu'en 1880, mais la déclaration avait été faite au mois de novembre 1878 :

« Je soussigné déclare avoir l'intention d'imprimer un catalogue de librairie

commença (1) une étude sur les *Chants populaires de la France*, — un volume sur les marins illustres de la France, * — et diverses éditions de Jacques Bujault :

Œuvres de Jacques Bujault, laboureur à Chaloue, près Melle, accompagnées de notes par M. GUILLEMOT, professeur à l'école normale de Parthenay, avec une notice biographique. Cette édition contient plusieurs lettres inédites de Jacques Bujault. — Niort, typ. de L. Favre, éditeur, s. d., in-8° de iv-527 pp.

La notice sur Jacques Bujault (pp. i à iv) est signée : L. FAVRE.

Agriculture populaire de JACQUES BUJALT, laboureur à Chaloue, près Melle, avec une notice biographique. — Niort, typ. de L. Favre, s. d., in-12 de iv-211 pp.

Nombre d'exemplaires portent comme couverture imprimée : *l'Agriculture des écoles primaires*, de Jacques Bujault, avec la vue et la description d'instrumentes et de machines agricoles. — Niort, typ. de L. Favre, s. d.

La Notice sur Jacques Bujault (pp. iii-iv) est signée : L. FAVRE.

Le Jacques Bujault des laboureurs. La belle histoire du Diable laboureur, par maître Jacques Bujault, précédée d'une notice sur le laboureur de Chaloue. — Niort, typ. de L. Favre et C^{ie}, s. d., in-16 de 32 pp.

La Notice sur Maître Jacques Bujault (pp. 3 à 5) est signée : L. FAVRE.

A la liste — incomplète certainement malgré sa longueur, — que nous venons de donner, nous joindrons l'énumération de quelques autres publications, qui avaient été projetées par M. L. Favre et que diverses raisons — notamment la pénurie de souscriptions — ont empêché de paraître :

1° La mise au jour d'une partie des documents conservés dans la collection dom Fonteneau, à la bibliothèque de la ville de Poitiers, — 1838 :

mensuelle et littéraire. Ce catalogue sera publié à Niort par Alexandre-Léopold Favre, qui en est le gérant, à dater du mois de novembre 1878. Il sera imprimé à la typographie de A.-L. Favre, située rue Saint-Jean, n° 8, et rue des Acacias, 22, à Niort. Il sera tiré à 1,000 exemplaires en un cahier d'environ une feuille, format in-8°.

« Niort, le 6 novembre 1878. »

« [Signé] : A.-L. FAVRE. »

(Imprimerie, 2^e registre des déclarations, n° 278, archives des Deux-Sèvres, série T.)

(1) Au mois de juillet 1880.

Je soussigné, imprimeur à Niort, déclare avoir l'intention d'imprimer pour... compte... un ouvrage ayant pour titre littéral : *Collection complète de toutes les chartes de Dom Fonteneau, recueillies par ce savant Bénédictin dans les archives, les églises, les monastères et les châteaux du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, publiées avec une introduction et des notes par MM. Ch. Arnault et L. Favre*, lequel je me propose de tirer à quatre cents exemplaires, en dix volumes d'environ 45 feuilles, format grand in-8°.

A Niort, le 28 octobre 1838.

Signé : ROBIN (1).

Cette publication des chartes de dom Fonteneau ne cessa de préoccuper M. L. Favre (2). Peut-être l'eût-il mise à exécution à la fin de sa carrière, à la suite de sa réédition de Du Cange, si la mort n'était pas venu lui enlever, dans la personne de M. Amédée Trouillard, le continuateur qu'il avait espéré.

2° Une réédition de la partie du *Gallia* concernant le Poitou et la Saintonge — 1840 :

Gallia Christiana, ecclesia pictaviensis, ecclesia Malleacensis, nunc rupellensis et ecclesia lucionensis (3).

Nouvelle Gaule chrétienne, histoire des diocèses de Poitiers, de Luçon et de la Rochelle, traduite en français d'après le *Nova Gallia Christiana*, par APOLLIN BRIQUET, — 2 vol. in-8° avec carte (4).

3° Une nouvelle édition des *Monuments de la monarchie française*, de Montfaucon, — 1877 :

Les registres du dépôt légal mentionnent l'impression, en vue de cette nouvelle édition, 1° d'un prospectus in-8°, tiré à 4,000 exemplaires, 2° d'un spécimen in-4°, tiré à 1,000 (avril 1877).

4° Une réimpression du *Thrésor de la langue françoise*, de Jean Nicot, — 1882 :

En préparation : *Thrésor de la langue françoise*, tant ancien que moderne, auquel entre autres choses sont les mots propres de Marine, Vénérerie et Fauconnerie, cy-devant ramassez par AIMAR DE RANCONNET, vivant conseiller et président des enquestes au Parlement, reveu et augmenté en ceste dernière impression de plus de la moitié, par JEAN NICOT, vivant conseiller du roy et m^e des requestes extraordinaires de son hôtel, — avec le recueil des vieux proverbes de France et les explications morales d'aucuns proverbes communs de la langue françoise.

Cette édition formera 2 vol. in-4°..... (5).

(1) *Imprimerie*, 2° registre des délibérations, n° 149. (Archives des Deux-Sèvres, série T.)

(2) En 1840, il l'annonçait ainsi, notamment au verso du faux-titre de l'*Histoire de Maillezais* : « DOM FONTENEAU. *Chartes et documents historiques sur le Poitou*, recueillis par ce savant bénédictin, 3 vol. in-8°. »

(3) *Histoire de Maillezais*, v° du faux titre.

(4) *Histoire des comtes de Poictou*, dos de la couverture.

(5) *Le Bibliophile de l'Ouest*, 3° année, mars et avril 1882, p. 11.

5° *Les Archives curieuses de la Révolution*, — 1883 :

Pour paraître le 15 janvier 1884 : *Archives curieuses de la Révolution française et des guerres vendéennes*, revue mensuelle, sous la direction de M. L. FAVRE, publiant des documents, discours, rapports, pamphlets, placards, hymnes, chants et chansons patriotiques et populaires, procès-verbaux, décrets, mémoires, manifestes, etc., etc.

Chaque livraison contiendra 32 pages qui, à la fin de l'année, formeront un vol. in-8°...

Les archives curieuses de la Révolution française seront publiées en dehors de tout esprit de parti... A côté d'un rapport émanant d'un jacobin, figurera une pièce émanant d'un royaliste... (1).

6° *Une Collection de mémoires rares et précieux sur la Révolution française*, variante du précédent — 1886 :

Les ouvrages imprimés pendant la Révolution deviennent de plus en plus rares, car ils passent entre les mains de collectionneurs qui ne s'en dessaisissent plus. Ces ouvrages, dont les auteurs ont assisté aux scènes terribles de cette époque, offrent un intérêt des plus saisissants.

A la suite de longues et persévérantes recherches, nous sommes parvenus à réunir une collection importante de livres sur la Révolution ; ce sont des mémoires, des récits de voyages d'exilés, des protestations contre des mesures tyranniques, enfin un tableau complet de cette époque.

Nous croyons répondre au désir de beaucoup de personnes en ouvrant une souscription à une *Collection de mémoires rares et curieux sur la Révolution française*.

Voici les titres des ouvrages qui seront publiés dans cette collection : *Mémoires du marquis de Ferrière sous la Terreur*... — *les Prisons de Paris et des départements*, publié par Nougaret, en 1797... — *Histoire de la conjuration de Maximilien Robespierre*, publiée par Montjoye, en 1796... — *Les infortunes de la Guletière pendant le régime décennal*... publié par Joseph Rosny, l'an VII de la République... — *Les chemises rouges*... publié en l'an VII, par Bonnemain... — *Mémoires intéressants et véridiques sur la guerre de Vendée*,... par Bertrand Poirier de Beauvais, ... publiés à Londres en 1798. — *Le glaive vengeur de la République française*... suivi du *Cri des familles*... — *Dénonciations aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, par le comte d'Entraigues. Publié à Londres, en 1791... — *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*... — *Bibliographie des journaux révolutionnaires*. — *Cahier des plaintes et doléances des dames de la halle des marchés de Paris*...

La collection des *Mémoires rares et précieux* sur la Révolution française formera 10 volumes in-8°... (2)

(1) *Le Bibliophile de l'Ouest de la France*, 4^e année, novembre et décembre 1883, p. 5.

(2) Cf. *le Bibliophile de l'Ouest de la France*, 6^e année, novembre et décembre 1886, pp. 3 à 6.

7° Un Dictionnaire de la Noblesse française, — 1886 :

Dictionnaire de la Noblesse et des anciennes familles de France, contenant la généalogie, les armoiries et les principaux faits historiques concernant les familles nobles de toutes les époques, d'après le Père Anselme, d'Hozier, La Chesnaye des Bois, Courcelles, Saint-Allais, Magny, Borel d'Hauterive, les archives des bibliothèques et des cabinets généalogiques, les armoriaux des provinces et les manuscrits renfermant des documents héraldiques.

Suivi d'une étude sur : 1° l'origine de la noblesse, la noblesse féodale, la noblesse utérine ou coutumière, la noblesse inféodée ou anoblissement par les fiefs, — 2° sur les anoblissements par lettres et sur les recherches faites contre la noblesse, — 3° sur la noblesse municipale, — 4° sur la noblesse des sergents d'armes, — 5° sur la noblesse civile ou de magistrature et sur la noblesse comitive, — 6° sur la noblesse militaire ou anoblissements par les armes, — 7° vocabulaire du blason.

Le *Dictionnaire de la Noblesse* formera 4 volumes grand in-8°....

AVANTAGES RÉSERVÉS AUX SOUSCRIPTEURS. — Toute souscription donne droit à l'insertion dans l'ouvrage, pour une famille dont les titres seront acceptés par le cabinet héraldique du *Dictionnaire de la Noblesse*, de cinq lignes gratuites pour papier ordinaire, et de 10, de 15, de 20 et de 25 lignes gratuites pour une souscription à l'un des tirages spéciaux.

Les familles peuvent faire ajouter aux articles qui les concernent des notices plus étendues sur *les honneurs, les alliances, les services, l'origine, les seigneuries possédées, les auteurs à consulter*, etc., qui complètent l'historique de leurs maisons, d'après des titres authentiques. S'adresser à l'éditeur L. Favre, pour connaître les conditions de ces insertions et les frais de blasons gravés sur bois, ou tirés hors du texte en chromo-lithographie, imitation des manuscrits coloriés du moyen âge.... (1).

Il est vraiment regrettable que dans les programmes de ces diverses publications, — comme d'ailleurs, hélas ! dans tout l'œuvre de M. L. Favre, — on aperçoive infailliblement le marchand, à côté de l'homme qui, au fond, aimait sincèrement la science.

Niort, 23 février 1891.

(1) Cf. le *Bibliophile de l'Ouest*, 6^e année, novembre et décembre 1886, pp. 1 à 3.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERST.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEASE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

A la recherche des vieilles cloches

LOUDUNAIS ET CHATELLERAUDAIS.

(Suite et fin).

L'une des deux cloches de Mouterre-Silly (1) porte l'inscription suivante :

+ IHS LAVDO DEVM VERVM PLEBEM VOCO CONGREGO CLERVM
DEFUNCTOS PLORO

PESTEM FVGO FESTA DECORO HCEC CAMPANA FVSAT EST AD
VSVM ECCLESIE

SANCTI MAXIMINI DE MOVTERE A. D. ESTIENNE EL MAYE
CVRE MRE

ANDRE GASNIER VICAIRE + ET F. CHERET S. MA FAIT FAIRE
EN 1704.

La formule *laudo Deum*, etc. se rencontre très fréquemment, avec quelques légères variantes, dans les textes campanaires; elle résume en effet les multiples fonctions des cloches et fait allusion à une propriété qui leur était autrefois attribuée, celle de mettre en fuite les épidémies (2).

Au point de vue épigraphique il y a quelques fautes à signaler dans cette inscription : *hcec* pour *hæc*, *fusat* pour *usata*, *El Maye* pour *Lemaye*.

Etienne Lemaye, curé de Mouterre, a laissé dans les registres d'état civil de sa paroisse de très curieuses notes, parmi lesquelles je citerai une longue description du terrible hiver de

(1) Canton de Loudun.

(2) Cf. Berthelé, *Recherches*, p. 286.

1709 (1), deux sermons, l'un « sur la résidence des pasteurs dans leur paroisse (2) », prêché à Poitiers le 28 août 1704, l'autre « pour la saint François d'Assise a esté presché chez les Capucins de Loudun, le 4 octobre 1704 »; enfin une notice sur des fouilles faites en 1709 sous l'église de Mouterre: notre curé ayant entendu raconter par les *anciens* du village qu'il y avait autrefois un caveau sous le chœur, profita des travaux de pavage qui se faisaient alors dans l'église; après avoir creusé le sol, il eut la bonne fortune de tomber sur l'entrée de la crypte, où il trouva un cercueil de plomb avec un cœur de même métal portant une inscription. M. Lemaye fit refermer la crypte après toutefois avoir consigné dans ses registres paroissiaux les indications nécessaires pour en retrouver l'entrée.

François Cheret, qui figure dans l'inscription comme sacristain, appartenait à une très ancienne famille du pays.

1706.

L'œuvre des Aubry, famille de fondeurs d'origine lorraine, qui opéraient en Poitou de 1696 à 1785 (3), est représentée en Loudunais par une des cloches de Sammarçolles (4), fondue en 1706 par les deux frères Pierre et Nicolas Aubry; on lit autour:

M^{RE} PIERRE FORGET ARCHIPRESTRE DE LOVDVN & CVRE DE
ST MARCOLLE & PRIEVRE DE LA

MARCELLE M^{RE} ADOLFE HARDOVIN DE BORSTEL CHEVALIER
SEIGNEVR DE ST MARCOLLE DE LA

IAILLE DES IEDEAVX DE LA CARIE ET AUTRES LIEVX & DAME
MAGDELEINE TASCHEREAU

SON ESPOVSE 1706.

Comme ornementation un médaillon représentant le Christ crucifié entre la Vierge et sainte Madeleine, un carré à pans coupés accompagnés de trois petits sceaux, le tout entièrement

(1) V. *Journal de Loudun*, du 5 août 1888.

(2) On reprochait au clergé d'alors d'abandonner les paroisses rurales pour la ville. Dans une délibération des habitants de Saint-Cassien, du 15 mai 1670, le notaire écrit: « Nous estant enquis où estoit le sieur curé, on nous a dict qu'il estoit en la ville de Paris, avons demandé à plusieurs personnes sy l'on diroit la messe aujourd'huy en la dicte esglise, nous ont dict qu'elle n'y estoit dicte que les dimanches..... les dicts habitans ont desclaré à haulte voie que tous les terres despendant de la dicte cure sont demeurez incultes depuis trois ans... »

(3) Cf. Berthelé, *Recherches*, p. 357 à 399.

(4) Canton de Loudun.

fruste. A la partie inférieure de la cloche la signature des fondeurs :

N & P AVBRY FRESRE MNO FAICT

Entre la lettre N et le signe &, la marque de Pierre Aubry · un rectangle sur lequel est figuré une cloche entre deux palmes.

Certaines lettres sont venues empâtées, particulièrement dans la signature; ce fait a été signalé par M. Berthelé pour la cloche de l'église de Louin (1) due aux mêmes fondeurs. Il y a de plus intervention de lettres dans la signature : *fresre* pour *frères*, *mno* pour *mon[t]*. Le mouton de cette cloche a été réparé en 1741, on lit à ce sujet sur un des murs du clocher le graffiti suivant :

Le 27^e may 1741 le mouton de la petite
cloche a esté monté par Pierre Baudouin,
assisté de Guérin, mareschal, Chrétien, sacristain,
& Dabiron, sonneur de cloches, et de Martin.
Fait par moi Joseph Guérin.

Les cloches avaient été descendues en 1723 pour la réfection du clocher; un acte d'assemblée d'habitants rédigé le 26 octobre 1727 pour protester contre un procès-verbal dressé par les gardes des Gabelles contre le syndic et les habitants de Sammarçolles, accusés de ne pas avoir fait sonner le tocsin, la présence de faux sauniers ayant été signalée sur le territoire de la paroisse, constate en effet que le « clocher de l'église de Saint-Marçolles a esté fondu de pié à cime depuis quatre ans, que par conséquent les cloches n'estoient point montées ny en état de sonner, n'estant montées que depuis quinze jours ».

Pierre Forget fut archiprêtre du Loudunais de 1673 à 1722; j'ai dit plus haut que ce titre était attaché depuis le xv^e siècle à la cure de Sammarçolles. Forget fut inhumé à Sammarçolles le 30 novembre 1722, à l'âge de 81 ans.

Adolphe Hardouin de Borstel était fils de Adolphe de Borstel, seigneur de la Jaille, et de Charlotte de Farou, dame de Sammarçolles, celle-ci se remaria à Joseph Lebrun, chevalier, seigneur de la Brosse, gouverneur des ville et château de Chinon.

Madeleine Tachereau mourut à Loudun le 6 mai 1741; sa fille Marie-Madeleine Colombe de Borstel, mariée à François de Beaumont, conseiller, secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances, donna par acte du 8 juin 1764 une rente de 296 livres 12 sols 6 deniers pour l'établissement d'un

(1) Deux-Sèvres.

vicaire chargé spécialement de l'instruction des enfants de la paroisse de Sammarcolles (1).

1716.

Les registres de Vézières (2) constatent la bénédiction d'une cloche aujourd'hui disparue :

« Le 16 may 1716, j'ay soussigné fait la bénédiction d'une des cloches de l'église de Vézières, par permission de monseigneur l'évesque de Poitiers; laquelle cloche a esté fondue par la libéralité de monseigneur le comte de Chavigny et l'a nommée Lucie-Charlotte. A été son parrain haut et puissant seigneur monseigneur François-Charles d'Andigné, chevalier, marquis de Vesin, et la marraine haute et puissante dame Lucie de Varenne, épouse de haut et puissant seigneur monseigneur Armand-Victor Le Boutillier, comte de Chavigny, chevalier de l'ordre du roy, seigneur de Maulévrier, Ligné, Villiers-Boyvin, Saint-Citroine et Vézières, fondateur de cette église à cause de la seigneurie de Villiers-Boyvin. »

1717.

Le clocher de l'église de Dangé ne renferme plus actuellement qu'une seule cloche — horriblement fêlée, — fondue en 1817 par Nicolas Peigney; un siècle auparavant, un fondeur tourangeau du nom de Landrau, avait fait la petite cloche de cette paroisse :

« Le quinzième jour d'aout 1717, je soussigné ay fait la bénédiction de la petite cloche fondue par Landreau, de Tours, pesant 215 livres, dont M. du Maurier, seigneur de la Fontaine, a esté parain, et Madame Catherine du Champ, dame de Pionlant, femme de messire César de Rosel, lieutenant général des armées du roy, la mareine, ainsi qu'il paroist par ce qui se lit sur la dite cloche, qui se nomme Louise-Catherine. »

[Signé:] « L. Martin, curé de Dangé. »

Un fondeur du nom de Landrault a travaillé en Bordelais (3).

1725.

L'église de Glenouze (4) renferme une cloche signée Jean-

(1) Cf. *Journal de Loudun*, du 20 octobre 1887.

(2) Canton des Trois-Moutiers.

(3) Communication de M. Berthélé.

(4) Canton des Trois-Moutiers.

Baptiste Menestrel ; c'est la première fois que ce lorrain, qui s'intitulait « fondeur du roi », est signalé en Poitou ; il travaillait en Anjou en 1724-1730 (1).

Les registres d'état civil contiennent d'intéressants détails sur cette fonte de cloche qui eut lieu non pas à Glenouze, mais à cinq kilomètres de là, à Mousterre, Menestrel ayant seulement pu trouver dans ce dernier endroit l'argile nécessaire à la construction du moule, cette matière faisant complètement défaut à Glenouze et aux environs.

« Aujourd'huy quatriesme jour de febvrier 1727, je soussigné François Verneau, prêtre et curé de Glenouze, certifie avoir fait dans mon église la bénédiction de la grosse cloche de ma paroisse, fondue par Jean-Baptiste Menestrelle, lorain de nation, le vingt-neuf septembre 1725, et la permission de faire la bénédiction de la dite cloche m'a été accordée par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime évesque de Poitiers, signée + Jean Claude de la Poype, évesque de Poitiers, du deux octobre 1725. A laquelle cérémonie ont assisté haut et puissant seigneur messire Charles René de Menou, marquis du dit lieu, comte des Roches, seigneur de Boussay, Chambon, la Forge, Genilly, et autres lieux, qui nous a fait l'honneur d'estre parrain, et marraine dame Marguerite-Louise de Montault, veuve de messire Jean-Marye Léaud de Lignièrès, écuyer, seigneur de Basses, Andilly, Bois Rogues, la Prevosté de Courtozé, de Bois Preuilly, baron de la baronye de la tierce partie de Bauçay et autres lieux. A laquelle cérémonie a aussi assisté dame Magdeleine-Angélique de Montault, veuve de messire Guillaume Martineau, chevalier, seigneur des Bersignolles, Bois de Veude, et la terre de Chantelay et autres lieux, et on a donné à la cloche le nom de Marye. »

[Signé :] Montault de Lignièrès, Menou, de Montault-Martineau. »

Ces lignes se trouvent sur la feuille qui sert de couverture au cahier des naissances de 1727 ; au-dessous le curé a écrit :

« Cette première feuille est un ajousté au registre pour qu'on sache à l'avenir l'année dans laquelle a esté fondue la grosse cloche de nostre église de Glenouze, elle a esté augmentée de cinquante livres de metal qui a cousté 28 sols la livre et cinquante livres au fondeur pour façon, sans rien fournir, le tout a esté payé partie par moy susdit curé et par les habitants. Elle a esté fondue seule à Mousterre. »

(1) *Recherches*, p. 232.

Cette cloche existe encore à Glenouze. M. Berthelé a bien voulu nous communiquer l'inscription qui la décore :

- + IAY ETE NOMMEE PAR HAVLT ET PVISSANT SEIG^R CHARLE
RENE DE MENOY MARQUIS
- + DV DIT LIEV COMPTE DES ROCHE SEIG^R DE BOVLLAY CHAM-
BON LA FORGEGENILLY
- ET AVTRES LIEVX DAME MARGVERITE LOVISE DE MONTAVLT
VEVVE DE M^{RE} IEAN
- + MARIE LEAVD DE LINIERE ECVYER SEIG^R DE BASSE ANDILLY
DV BOIS ROGVE LA
- + PREVAVTE DE COVRTAVSE DAME DES DITTES TERRES ET DE
BOIS PREVLY ET DE
- + LA TIERCE PARTIE DE BAVSSAY 1725 I B MENESTREL F

Les lettres placées en exposant sont de même taille que les autres caractères de l'inscription.

François Verneau, le curé qui fit fondre cette cloche, avait pris possession de la cure de Glenouze le 8 juillet 1722; il fut inhumé dans le cimetière de sa paroisse, le 16 mars 1752, à l'âge de soixante-six ans.

Jean-Marie Léaud, sieur de Lignières, procureur du roi à Loudun, avait acquis une fortune considérable dans la chicane, recevant très volontiers des « flottes de chapons » (1); il persécuta cruellement les protestants lors de la révocation de l'édit de Nantes. Le 24 septembre 1706, il avait acquis la seigneurie de Bois-Rogues moyennant 47,000 livres. Léaud fut enterré dans l'église de Saint-Pierre-du-Marché, le 6 mars 1712; en 1720, sa veuve acheta la tierce partie de la baronnie de Bauçay « la plus noble et plus ancienne en Loudunois ». Leur fille Louise épousa René-Charles, marquis de Menou, seigneur de Boussay, fils du parrain de notre cloche.

1731.

Les anciens registres paroissiaux de Morton (2), conservés à la mairie, renferment le procès-verbal suivant :

« Aujourd'hui dimanche deuziesme d'aoust mil sept cent trante un a esté faite la cérémonie de la bénédiction des deux cloches de cette église. La grosse a esté nommée par haust et

(1) V. Archives communales de Loudun, FF. 4.

(2) Canton des Trois-Moutiers.

puissant seigneur messire Thomas Dreux, marquis de Brézé et grand maistre des cérémonies de sa majesté, en son absence a assisté honorable homme messire Jacques Salmon de Bonne Cour, avocat et conseiller à la sénéchaussée de Saumur, et par très haute et puissante relligieuse dame Louise Françoise de Rochouart de Mortemard, abesse chef et générale de l'ordre de Fontevrault, en sa place honorable dame Claude de Croizé, dame de Morton. La petite cloche a esté nommée par honorable homme messire Isaac de Poirel, chevalier, seigneur de Morton, et par très haute et puissante dame damoiselle Julie Sophie Gillette de Pardailliant de Gondrain d'Espernon, en sa place honorable dame Phelippe Aubineau de Lissay. La susdite cérémonie faite par moy, curé soussigné.

« [Signé:] Glaude de Croiete de Morton. — Salmon. — P. Aubineau de Lissé. — De Poyrel de Grand Val de Morton. — Peschot, prestre chanoine de Montreuil Beslay. — Le Chevallier de Lissé. — J. Tabart de Mazières. — Louise Curieux. — Magdeleine Curieux de Mons. — De Lacour, curé de Morton. »

Le marquis de Dreux possédait en Loudunais la baronnie de Berrie (1). Le prieuré de Morton fondé au xii^e siècle dépendait de l'abbaye de Fontevrault.

Ces deux cloches n'existent plus.

1732.

M. Berthelé, dans ses *Recherches pour servir à l'Histoire des Arts en Poitou* (2), donne une liste de dix cloches fondues en Poitou de 1719 à 1740 par Jean-Baptiste Le Brun et son fils; on peut ajouter à cette liste deux cloches fondues en 1732, par le père, pour l'église de Vouneuil-sur-Vienne (3); d'après une note consignée dans les registres d'état civil, le curé et les habitants qui n'avaient pas pris soin de faire un marché écrit avec le fondeur, eurent fort à se reprocher leur confiance.

« Bénédiction des cloches de Vouneuil sur Vienne. — Aujourdhuy quatorziesme jour de fevrier 1732, nous curé soussigné avons fait la bénédiction des deux cloches de l'église et paroisse de Vouneuil sur Vienne, la première sous l'invocation de saint Estienne et la seconde sous celle de la sainte Vierge, suivant la permission à nous accordée par feu monseigneur de la Poype de Vertrieu, évêque de Poitiers, en datte du

(1) Commune de Nueil-sur-Dive, canton des Trois-Moutiers.

(2) P. 400 à 423.

(3) Arrondissement de Châtellerault.

13 janvier dernier signée + Jean Claude, évêque de Poitiers, et à la cérémonie ont esté parain et maraine hault et puissant messire Charles Bernard Donatien de Tiercelin d'Appelvoisin, chevalier, marquis de la Rochedumaine, seigneur de Chitré, du Fou, de Vouneuil et autres places, fondateur, et haute et puissante dame madame Dianne Prevost de Sansac, son épouse, pour la première, et pour la seconde a esté parein messire Charles Auguste d'Appelvoisin de la Rochedumaine, fils, et mademoiselle Marie-Anne-Charlotte de la Rochedumaine, sa sœur, mareine. A laquelle cérémonie ont aussi assisté messieurs les curés et prestres avec nous soussignés.

« (Signé :) Babinet, curé de Fressineau. — Baudet, curé de Montoiron. — Coullaud, diacre. — Laillaud, vicaire de Vouneuil. — Gontiers, vicaire de Bonneuil Matours. — Vaury, curé de Vouneuil sur Vienne.

« Le marché des cloches est à la fin du présent registre. — (Signé :) Vaury, curé susdit. »

En effet à la fin de ce registre on lit :

« Les deux cloches de la paroisse de Vouneuil sur Vienne ont esté fondües sur la fin du mois de janvier 1732. Bénies par moy, curé soussigné, le 14 février suiyant, pezéés sous le balet en présence des paroissiens ; pezant les deux 666 livres et payé pour toultes façons des deux dittes cloches la somme de soixante et quinze livres, et fourni de bois seulement, les fondeurs ont fourni du reste, tant pour les moules que pour le fourneau qu'ils ont fait à leurs depens. Nous les avons payé et retiré quittance du 17^e février 1732. Les dictes cloches ont esté fondues sous le ballet ou gallerie de la cure à main gauche en entrant du côté de la cour par Jean Le Brun et son compagnon. — On doit prendre garde à faire une autre fois marché par écrit. — (Signé) Vaury, curé de Vouneuil sur Vienne. »

1725-1764.

Dans l'une des baies de la bretèche de l'église de Messemé, se trouve une petite cloche fort élégante, provenant de l'église de Villiers (1), sur laquelle on lit :

+ M^{RE} PIERRE LINACIER CVRE DE VILLIERS LAVDATE DOMINVM IN CYMBALIS BENE SONANTIBVS
LAVDATE DOMINVM IN CYMBALIS IVBILATIONIS OMNIS SPIRITVS LAVDET DOMINVM PSL 150

Au-dessus et au-dessous de cette inscription, une ligne continue de rinceaux d'un effet très décoratif. Sur la robe : 1^o la

(1) Commune de Messemé, canton de Loudun.

marque du fondeur, 2° une Vierge tenant l'enfant sur le bras gauche et un sceptre dans la main droite, 3° un calvaire orné de rinceaux, 4° un personnage mitré et crossé bénissant.

La marque du fondeur, déjà décrite (1), consiste en un médaillon circulaire soutenu par deux palmes et portant une cloche au centre et en exergue :

I. BAPTISTE RIGVEVR

M. Berthelé a signalé en Poitou huit cloches signées par ce fondeur, — 1730 à 1735, — presque toutes portent les ornements énumérés ci-dessus. Sur celle de Nouaillé fondue en 1757 on lit également le verset : *Laudate Deum in cymbalis bene sonantibus*. Ps. 130.

L'église de Villiers, paroisse réunie à celle de Messemé, est actuellement transformée en grange ; la cloche de Rigueur s'y trouvait encore il y a une quarantaine d'années, à cette époque elle fut apportée à Messemé ; son transport faillit même causer une véritable émeute, les habitants de Villiers ayant eu l'intention de s'opposer par la force à son enlèvement.

Pierre Linacier, dont le nom figure seul sur cette cloche, fut curé de Villiers de janvier 1725 à août 1754 ; il fut inhumé à Villiers, le 12 mai 1755 (2).

1755.

Si la cloche de Villiers faillit amener une émeute, celle de Saint-Pierre du Martray, fondue en 1755, occasionna un grave conflit entre le procureur du roi au bailliage et les curé et marguilliers du Martray. Dumoustier dans son journal (3) raconte ainsi cet événement :

« Le mercredi 23 avril la compagnie assemblée au matin au palais royal de cette ville, il a été arrêté que M^{rs} Alexandre Louis Guenyveau, bailly, et Allexis Durand, procureur du roy, se transporteroient en l'église paroissiale du Martray pour dresser procès verbal de l'inscription d'une cloche nouvellement fondue et prête à monter au clocher, par laquelle inscription le s^r Dujon, s^r de Baussay pour les deux tiers, et la dame Léaud de Lignières v^e du s^r de Menou, dame de l'autre tiers, quy devoient nommer la dite cloche, prenoient les qualités de seigneur et dame des paroisses Saint Pierre du Martray et du

(1) Berthelé, *Recherches. etc.*, p. 427.

(2) Je n'ai pas retrouvé le procès-verbal de bénédiction de cette cloche dans les registres paroissiaux conservés au greffe ; ils remontent à 1738.

(3) *Mémorial des choses les plus mémorables qui se passent en la ville de Loudun*, (1749-1750), manuscrit de 45 pp.

Marché de cette ville ; la dite cloche a été scélée en plâtre avec des barres de fer dans le lieux des fonds baptismaux, de l'ordonnance du dit sieur bailly, par Tardiveau, serrurier, jusqu'à ce qu'il ait été décidé si les qualités prises par les s^{rs} Dujon et dame de Menou inscrites sur la dite cloche fussent décidées leur appartenir comme seigneur et dame de Baussay, attendu que nous prétendons qu'il n'y a que le roy seul quy est seigneur des susdites paroisses,

« Et le 6^e may au dit an 1755 sur la requeste de Croué La Resnerie curé de Martray, arrest est intervenu, quy a ordonné que la cloche seroit montée par provision, audience au premier jour. »

La cloche incriminée n'existe plus à Loudun, mais en voici le procès-verbal de bénédiction, où les seigneurs de Baussay prennent également le titre de « fondateur des deux paroisses de cette ville » :

« Le dix septiesme may mil sept cens cinquante cinq, à l'heure de cinq du soir a été bénie la grosse cloche de cette église par moi Louis René Croûe de la Resnerie, curé de cette paroisse, avec la permission de monseigneur l'évesque de Poitiers. Laquelle a été nommée Louise par messire René Dujon, chevallier, seigneur des deux tiers de la baronnie de Beaussai, et par madame Louise Léaud de Lignières, vefve de messire René Charles, marquis de Menou, dame de l'autre tiers de la dite baronnie de Beaussai, et tous deux en la dite qualité de seigneurs de Beaussai, seigneurs fondateurs des deux paroisses de cette ville. — « (*Signatures*) : Léaud de Lignières de Menou, Dujon B. de Baussay, Patrix, Dujon de Chassigny, Herbert de Bussy, A. J. Garnieu de Brillancourt, Marsonnière, Le Seurre des Jonchères, Marie de Rochechouart, Marie Curieux, Jeanne Le Boux, Marie Poncet, Croûe, Marguerite Janne Croué Larennerie, l'abbé de Bussy, Bigot des Jonchères, Le Vieil, Bussy de Chasseignes. Chesneau sacr. vic., L. Croué de la Renneris, Pivard p^{re} vic., Debrou p^{re} prieur, de Brou curé de Monterre Silly, Fache pretre, Diotte de Maillou, Fournier, L. J. Croué, Louis Croué de la Rennerie, C. C. Croué vicaire, Marie Boux, Bertin, L. Croué, curé. »

1759.

A Messemé, à côté de la cloche de Rigueur que je viens de décrire, il en existe une autre non signée et sur laquelle on lit :

JAY ETE BENITE PAR M^{RE} F CHESNEAU CVRE DE CETTE PSSE
HENRI EST LE NOM QUE MONT

DONNE M^{RE} H · L · A · DE MESSEME CH^{LIER} S^{GR} PATRON ET
FONDATEUR DE CETTE P^{SS}E ET DE CELLE
DE S^T CHRISTOPHE S^{GR} DE LAMOTTE MESSEME LE CORMIER ET
AUTRES LIEUX PAR LA LIBERALITE
DE QUI JAY ETE REFAITE ET AUGMENTEE ET DAME HENRIETTE
BERTHRE EPOVSE DE M^{RE} I · I · DE MONDION
CH^{LIER} S^{GR} DARTIGNI DE CHAVAGNE ET AVTRES LIEVX 1759

Comme ornements : 1° deux écussons accolés sous une couronne de marquis, l'un portant *de gueules à six feuilles de palmier d'or appointées en cœur*, qui est de Messemé, l'autre *d'or à trois fasces d'azur au chef de gueules chargé de trois roses d'argent*, qui est de Mondion ; 2° une vierge entant l'Enfant sur le bras gauche et un spectre dans la main droite ; 3° le Christ crucifié.

Henri-Louis-Alexandre de Messemé, seigneur du Cormier, avait acquis le 1^{er} juin 1757 la seigneurie de la Motte de Messemé, de Marie-Geneviève Berger de Ressye ; il avait épousé Marie-Madelaine de Mondion. Joseph-Louis-Vincent de Mondion rendait hommage pour Chavagnes le 3 décembre 1768.

Les anciens registres paroissiaux conservés au greffe de Loudun (1) nous apprennent qu'une petite cloche, aujourd'hui disparue, fut fondue en même temps que celle décrite ci-dessus :

« Aujourd'hui vingt troisième jour de juin (1759) nous prêtre curé de cette paroisse assisté de M^{re} Jacques Dézalai, prêtre chanoine de S^{te} Croix de Loudun, par permission des vicaires généraux de l'église de Poitiers, le siège épiscopal vacant, en datte du seize du présent, signé S^t Aulaire, vicaire général, avons fait la bénédiction des deux cloches de cette église, refondues et augmentées par les libéralités de M^{re} Henri Louis Alexandre de Messemé, chevalier, seigneur patron et fondateur de cette paroisse et de celle de S^t Christophe, seigneur de la Motte Messemé, du Cormier et autres lieux. La grosse a été nommée Henri par le dit seigneur de ce lieu, et dame Marie-Henriette Berthre, épouse de M^{re} Louis Joseph de Mondion, chevalier, seigneur d'Arsigny, Chavagne et autres lieux. La petite a été nommée Mélanie par M^{re} Jean Hubert de Mondion, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, seigneur de Falaise, Rhomé et autres lieux, et dame Marie Mélanie de Mondion, épouse du dit seigneur de Messemé, lesquels ont signé avec nous le présent acte.

(1) Communiqués très obligeamment par M. Desrateau, greffier du tribunal civil.

« [*Signatures*]. Berthe de Mondion, de Messemé, de Mondion Sanglier, Marie-Madelaine de Messemé, de Mondion d'Artigny, Dezalay, chan., Chesneau, curé. »

1781.

Les registres de Mouterre-Silly renferme le procès-verbal suivant :

« Bénédiction de la petite cloche. — Le dernier du mois d'avril mil sept cent quatre vingt un, M^{re} de Bussy, abbé de Saint-Laon, vicaire général et curé de Saint Pierre du Marché de Loudun, a fait la bénédiction de la petite cloche qui est sous l'invocation de Sainte Barbe, et qui a été nommée par M^{re} Dujon, seigneur de Baussay, et madame de Bussy, dame de Piogé.

« Laquelle cloche a été fondue à Saumur aux frais des habitants et lieutenants de cette paroisse, en vertu de l'ordonnance de monseigneur l'intendant de Tours, elle pesoit avant de la fondre deux cent quarante sept livres et elle pèse présentement deux cent quatre vingt quatorze livres. [*Signé :*] Debrou, curé. »

A cette époque la fonte sur place n'était déjà plus la règle absolue, certains fondeurs commençaient à avoir des ateliers fixes.

Cette cloche pourrait bien être l'œuvre d'un des Michel Moyne, que l'on voit établis à Saumur au XVIII^e siècle ; elle n'existe plus à Mouterre.

1786.

L'église de Vézières qui a la bonne fortune de posséder une superbe cloche de 1572 décrite plus haut, renferme aussi une cloche fondue en 1786 pour l'église de Saint-Citroine (1) ; en voici l'inscription relevée par M. Berthelé :

† DONNEE PAR M^{RE} IEAN BATARD CI DEVANT CURE DE CE
LIEUX NOMMEE PAR MESSIRE NICOLAS
DE FAROUIL CHEVALIER SGR DES FORGES ST CITROINE VISIERE
LES NOYERS ET AUTRES
LIEUX ET DAME MADAME MARIE LEFEBURE SON EPOUSE DAME
DE CHARIERES CHALAIS LA

(1) Paroisse réunie à Vézières.

VALTIERE ET AUTRES LIEUX BENIE PAR MRE AUGUSTIN
FRANCOIS CURE DE CETTE
PAROISSE LAN 1785

Au commencement des quatre dernières lignes est placée une main indicatrice; quatre sceaux accolés deux à deux, la croix avec la lance et l'éponge accompagnent cette inscription. Les deux premiers sceaux identiques renferment deux écussons timbrés d'une couronne de comte, l'un porte *d'azur à....*, l'autre *d'azur au chevron de..... accompagné de deux roses de..... en chef et de..... en pointe*; les deux autres sceaux plus petits renferment chacun un écusson semblable soutenu par deux levrettes et aussi timbré d'une couronne de comte, il porte *d'azur à la fasce chargée de trois roses*.

Voici le procès-verbal de bénédiction de cette cloche :

« Le quatrième jour de juillet mil sept cent quatre vingt six, nous curé soussigné avons fait la bénédiction de la cloche donnée par messire Nicolas de Farouil, chevalier, seigneur des Forges, Saint Citroine, les Noyers, Vézières et autres lieux, et pour maître Jean Bastard, ancien curé de cette paroisse, et a été nommée Marie-Anne par le dit messire Nicolas de Farouil, seigneur et fondateur de cette église, et par madame Marie Anne Lefebvre de Farouil, épouse du dit messire Nicolas de Farouil, dame de cette paroisse, en présence des soussignés.

« [Signatures] : Marie-Anne Lefebvre de Farouil, N. de Farouil, Marie Desforges, Jean Pousset, curé de Bournand, Gilloire, curé de Vézières, Marie-Madelaine Millereau, F. Bineau, gardien des Cordeliers, Jeanne Moreau, Louis Petit, Gabriel Petit, syndic, Chauvin, prêtre, Nicolas Moreau, Marie Charles Morin, René Petit, René Bion, Pierre Adiotte, Esnault, Moreau, curé de Saint Citroine (1). »

Nicolas de Farouil fut inhumé à Saint-Citroine, le 6 septembre suivant; il avait épousé à Loudun, le 18 avril 1752, Marie-Anne Lefebvre de Charrière, fille de Jean-François Lefebvre, sieur de Charrière, conseiller du roi et lieutenant civil au bailliage de Loudun.

1786.

Dans le registre des naissances de la paroisse de Chalais, pour l'année 1786, on rencontre à la fin plusieurs notes du curé concernant des réparations faites au prieuré et à l'église : « Cette même année on a commencé les réparations de la nef de l'église

(1) Communication de M. l'abbé Deschamps, curé de Vezieres.

de Chalais, dont le bail au rabais a été porté à 6,000 livres..... on a fondu et augmenté la grosse cloche de 150 livres. »

1786.

Le procès-verbal suivant provient des registres de la paroisse de Moussais, aujourd'hui réunie à Vouneuil-sur-Vienne :

« Le dix neuvième jour de novembre mil sept cent quatre six (*sic*), la cloche de Moussaye a été bénite par messire François Amable Daniel de Bruneval, prêtre, ecuyer, chanoine de Saint Hilaire de Poitiers, assisté de MM. Turquand, archiprêtre de Dissais, Dufay, curé de Saint Cyr, Faverotte, curé de Nintré, Beaupoil, curé de Moussays, le parrein a été haut et puissant seigneur Claude Philippe Anne de Thibault, marquis de la Rochethulon, seigneur de Beaudiment, de la Tour de Beaumons, de May et autres places, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, ancien lieutenant colonnel du régiment de Picardie, et la marreine haute et puissante dame madame Adelaïde Louise Felicité de Verneuil, épouse de haut et puissant seigneur Charles Gabriel René d'Appelvévoisin, marquis de la Rochedumaine, maréchal des camps et armées du roy, chevalier de l'ordre royal et militaire de saint Louis, seigneur de la paroisse de Moussays.

« (*Signé*) : de Verneuil, d'Appelvoisin de la Rochedumaine, La Rochethulon, Daniel de Bruneval, vicaire général, promoteur. »

La paroisse de Moussais ayant été supprimée, cette cloche a été transportée à Vouneuil, où elle se trouve encore en compagnie de deux cloches modernes. Je n'ai pu monter qu'une seule fois au clocher, ce jour-là on réparait les désastres causés par l'ouragan de janvier 1890 et il pleuvait des pierres ; aussi forcé d'abandonner la place, n'ai-je pu relever que le nom du fondeur : *Michel Moyne*.

Roger DROUAULT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le squelette quaternaire de Chancelade.

Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade (Dordogne), par le docteur Testut, vice-président de la Société d'anthropologie de Lyon, professeur d'anatomie à la faculté de médecine, lauréat de l'Institut. — Lyon, 121 pages, xiv planches.

Il y a vingt-cinq ans, les travaux d'Edouard Lartet et de Boucher de Perthes avaient attiré l'attention sur la haute

antiquité de l'homme ; l'ouvrage de Darwin sur l'*Origine des espèces* venait d'être traduit en français, et les esprits, attirés vers cette attachante question des *enchaînements du monde animal*, s'étaient fortement passionnés au sujet de l'*homme fossile*, comme on disait alors.

Cet homme primitif était-il, par la forme de son squelette, très voisin du singe ?

Deux camps s'étaient formés : les uns disaient oui, les autres non, et beaucoup d'entre les plus éloquents défenseurs de l'une ou de l'autre cause n'avaient jamais vu un squelette d'homme ou un squelette de singe, si ce n'est de loin, sous les vitrines d'un musée.

La polémique dura longtemps, très âpre, très dure ; à défaut d'observations précises, on échangeait quelquefois des mots amers...

Enfin on comprit qu'il fallait d'abord chercher des ossements nombreux de l'être en litige ; on s'aperçut alors qu'ils sont très rares, le plus souvent en mauvais état, et que le mieux était d'attendre avant de conclure définitivement.

Le travail du docteur Testut forme un des chapitres de cette difficile étude ; ce travail est particulièrement intéressant pour la Charente, parce que le gisement de Chancelade présente la plus grande analogie avec ceux de la Tardoire.

L'homme de Chancelade, d'après son industrie, est très probablement de la même époque que ceux dont nous avons trouvé les stations au Placard et dans la partie sud de La Quina.

C'est en 1888 que MM. Hardy et Feaux fouillèrent l'abri sous roche de Reymonden, commune de Chancelade, et y trouvèrent un squelette humain à 1^m64 de profondeur, sous quatre couches différentes, formées de foyers en place et de limons d'inondation.

Les débris d'industrie et de faune trouvés à Reymonden rattachent cette station au quaternaire supérieur (époque magdalénienne).

Le squelette, en assez mauvais état, était accroupi ; sa position rappelle celle donnée à leurs morts par les Péruviens et les Esquimaux.

Les ossements avaient beaucoup souffert de l'humidité ; un humérus, un cubitus, un fémur et les os du pied droit étaient seuls bien conservés ; le crâne, fracturé en plusieurs endroits, a pu être à peu près reconstitué ; les autres parties étaient en fragments plus ou moins endommagés.

Après une restauration très soigneusement faite de tous les

débris recueillis, le docteur Testut a cru pouvoir donner les conclusions dont le résumé suit :

Le squelette de Chancelade appartenait à un homme de cinquante-cinq à soixante-cinq ans : sa taille était très petite, 1^m50 environ, massif et trapu ; ses bras étaient proportionnellement plus longs que les nôtres, les mains moyennes ; les tibias aplatis et fortement obliques en arrière indiquent, dans la station debout, la saillie des genoux, plus proéminents en avant que dans nos races actuelles. L'attitude du pied était toute particulière ; il pouvait vraisemblablement, comme on l'observe encore chez quelques peuplades bien connues, saisir un corps quelconque entre les deux premiers orteils, jouant ainsi le rôle de pince.

Au point de vue de la dentition, ses molaires croissent de la première à la troisième comme chez les nègres.

Tous ces caractères d'infériorité se trouvent, du reste, disséminés chez nos races sauvages actuelles.

Mais le crâne, vu de profil, rappelle nos races supérieures ; sa capacité est plus grande que celle observée de nos jours.

Le docteur Testut conclut ainsi :

« L'être sauvage ou demi sauvage qui chassait le renne dans nos vallées de la Dordogne, de l'Isle et de la Vézère, l'homme plus dégradé encore qui poursuivait le mammoth dans le Nanderthal et dans les environs de Spy ne saurait être même rapproché de l'anthropoïde le plus élevé. La chaîne zoologique est certainement interrompue sur ce point. »

L'homme de Chancelade se rapproche un peu, par la configuration extérieure de son crâne, des hommes trouvés à Cro-Magnon et à l'Augerie-Basse (Dordogne), dans les gisements de même époque que celui fouillé par M. Hardy à Reymonden.

Il semble aussi se rapprocher de celui trouvé au Placard (Charente) par notre collègue M. de Maret, d'après les renseignements que M. Hamy a fournis au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques tenu à Paris en 1889.

Il diffère beaucoup des crânes trouvés dans le quaternaire inférieur à Neanderthal, à Canstadt, à Denise, à Spy, etc. — Cette dernière série d'ossements (moustérien ?) est très peu nombreuse ; la Charente n'en a fourni, à ma connaissance, qu'un échantillon, que j'ai recueilli en 1871 dans la couche inférieure du Menieux (grotte de Gavechou), commune d'Edon. C'est une mâchoire inférieure d'enfant, à menton fuyant en arrière, qui présente une grande analogie avec celle trouvée à la Naulette (Belgique).

Elle doit se trouver aujourd'hui au musée de Toulouse ou dans la collection E. Cartailhac.

Parmi nos races actuelles, c'est l'Esquimau qui se rapproche le plus du sauvage de Chancelade.

« Nous savons, dit le docteur Testut, qu'à la fin d'un changement profond survenu dans les conditions climatiques de notre pays, un certain nombre d'espèces animales, le renne notamment, désertèrent nos vallées, devenues pour eux trop chaudes, et prirent le chemin du Nord, à la recherche d'un climat froid, sans lequel ils ne pouvaient vivre. Quelques ethnologistes ont admis, mais sans preuves certaines, que l'homme émigra, à la suite de son gibier favori, vers les régions polaires, et que les Esquimaux actuels, qui vivent encore du renne et dont les mœurs rappellent par bien des côtés la manière de vivre de nos troglodytes magdaléniens, pourraient bien être les survivants des peuplades sauvages qui, à la fin du quaternaire, chassaient le renne et pêchaient le saumon dans les principales vallées du sud-ouest de la France.

« La découverte de Chancelade, en mettant en lumière une analogie frappante entre le squelette de notre troglodyte périgourdin et celui des Esquimaux actuels, apporte à cette opinion, aussi séduisante que naturelle, l'appui de l'anthropologie anatomique, qui, dans l'espèce, a une importance capitale. Elle lui est de tous points favorable et élève à la hauteur d'une *vérité probable*, je n'ose dire d'une vérité démontrée, ce qui n'était encore qu'une simple hypothèse. »

Il est intéressant de faire connaître la découverte de Raymond, parce que la fouille et l'analyse du squelette ont été faites par deux hommes compétents.

Quand les anthropologistes auront une bonne série d'observations analogues ils pourront tirer utilement une conclusion sur l'homme de l'époque magdalénienne.

G. CHAUVET.

L'origine des diocèses de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême.

Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux de l'ancienne Gaule, par M. l'abbé L. DUCHESNE, — dans les *Mémoires* de la Société nationale des Antiquaires de France, 5^e série, tome x, pp. 337 à 416 ; tiré à part, in-8^o de 80 pp.

La question qui fait l'objet de ce nouveau travail de M. l'abbé Duchesne est « une des plus rebattues qui existent ». L'apostolicité des églises de la Gaule, en effet, a mis en verve des légions d'historiens

et de controversistes, parmi lesquels le Poitou a été représenté. M. l'abbé Duchesne, dont on connaît la haute autorité en matière d'antiquités chrétiennes, entre en lice à son tour avec « l'espoir, non seulement de présenter une solution nouvelle, mais surtout de produire quelques arguments nouveaux. »

« Est-il possible de déterminer la date à laquelle ont été organisés les diocèses épiscopaux de l'ancienne Gaule, et quelle est cette date ?

« On sait que deux systèmes ont été présentés jusqu'à ce jour : l'un, qui se réclame de légendes longtemps soutenues par leur appropriation liturgique, reporte au 1^{er} siècle la fondation de la plupart de nos églises ; l'autre, qui se fonde principalement sur un passage de Grégoire de Tours, abaisse de deux cents ans environ ces origines ecclésiastiques. Bien que ce second système ait toujours semblé aux gens rassis plus solide que le précédent, on pouvait trouver un peu étroit sa base de documents. Des textes peu précis de Sulpice Sévère, de la passion de saint Saturnin de Toulouse, une date assez arbitrairement établie par Grégoire de Tours, c'était à peu près tout ce qui représentait l'ancienne tradition de l'église des Gaules sur ses propres origines. Les légendes offraient un ensemble plus important. Leur nombre, leur concordance apparente — apparente seulement — ne laissent pas de faire impression sur les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, n'étaient pas en état de se rendre compte de leur véritable valeur traditionnelle.

« Aujourd'hui, il est manifeste que cette valeur traditionnelle est entièrement nulle, que toutes les compositions dont il s'agit sont postérieures, et quelques-unes de beaucoup, à l'avènement de Charlemagne, qu'elles s'inspirent, non de souvenirs antérieurs, mais de prétentions présentes et d'intérêts de clocher. Elles n'ont même pas ce degré inférieur d'autorité qui s'attache aux traditions populaires à quelques siècles des événements. Ce ne sont que des conjectures artificielles, des fictions de lettrés. En tenir compte, dans quelque mesure que ce soit, c'est aller contre les règles les plus essentielles de la méthode scientifique. Il n'y a même pas à discuter avec les personnes qui s'autorisent, dans la question présente, de semblables documents.

« Mais ces pièces fausses étant écartées du dossier traditionnel, est-il possible de les y remplacer par des témoignages sincères qui n'auraient pas été produits jusqu'ici ou qui ne l'auraient été que d'une manière incomplète ? Je le crois.

« Bien des églises de France avaient conservé d'anciennes listes de leurs évêques. Plus modestes que les légendes de fondation, ces documents sont aussi beaucoup plus sûrs, beaucoup mieux fondés en tradition. Le plus souvent on n'y trouve autre chose que les noms et la suite des évêques, dans l'ordre de

succession. C'est peu de chose sans doute, mais c'est quelque chose, surtout dans la question chronologique dont je m'occupe ici. On peut mesurer ces séries, voir à quelle date (approximative, bien entendu) elles reportent leurs origines respectives, comparer enfin les résultats partiels obtenus pour chacune d'elles et en tirer des conclusions plus générales sur le temps de la fondation des églises dans l'ensemble de notre pays.

« Jusqu'à présent, ces listes d'évêques avaient été peu étudiées. L'extrême dispersion de leurs textes les rendait presque inabordables. M. L. Delisle, en dépouillant les manuscrits qui les contiennent et en classant par provinces et par diocèses les textes publiés ou inédits qu'il y a rencontrés, a singulièrement facilité les recherches dans cette intéressante catégorie des documents. »

La question ainsi posée et les sources de l'enquête indiquées, l'éminent professeur aborde l'étude des anciens catalogues épiscopaux, utilisant les bons et écartant les mauvais. Parmi ces derniers, qui sont en assez grand nombre figure « celui de Poitiers, dont le premier nom, Nectaire, n'est sûrement pas celui d'un évêque de ce siège, et où figure, après saint Hilaire, un *Pascentius* trop évidemment suggéré par un prologue de Fortunat » (pp. 343-344) (1).

M. l'abbé Duchesne passe ensuite en revue les divers diocèses de l'ancienne Gaule, en indiquant pour chacun d'eux « l'état des informations sur la chronologie des origines ». Nous citerons les passages concernant les diocèses de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême :

« **POITIERS.** — Saint Hilaire était évêque de Poitiers en 355. La liste épiscopale de cette église lui donne huit prédécesseurs : mai j'ai dit plus haut qu'elle est, pour cette partie, sujette à caution. Il convient d'ajouter que la tradition ne présente nullement saint Hilaire comme le premier évêque de Poitiers. » (p. 365.)

« **SAINTES.** — Le plus ancien évêque de date certaine est *Pierre*, qui siégea en 511 au concile d'Orléans. Mais on connaît le nom du premier évêque, saint Eutrope. S'il fallait ajouter foi à ce que dit Grégoire de Tours, il est vrai, avec un *fertur* (2), Eutrope aurait été ordonné et envoyé en Gaule par saint Clément de Rome. Saintes est la seule église pour laquelle Grégoire revendique une antiquité aussi démesurée. Il est vrai qu'il enlève lui-même toute autorité à son dire en ajoutant que nul ne connaissait l'histoire de saint Eutrope avant la translation de ses reliques, laquelle arriva vers 590. » (p. 365.)

(1) Voir les deux mémoires de M. l'abbé Duchesne sur la liste épiscopale de Poitiers, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome III, n° 31, pp. 193 à 201, et tome IV, n° 48, pp. 353 à 362.

(2) *Glor. mart.*, 66.

« ANGOULÊME. — Un évêque *Dynamius*, du premier tiers environ du v^e siècle, est mentionné dans le texte cité par Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 13). La tradition conserve le nom d'un saint Ausone, massacré par les Vandales peu avant *Dynamius*. » (p. 365.)

L'espace nous manque pour analyser en détail ce mémoire décisif. Nous nous bornerons à en citer la conclusion :

« L'idée de réclamer des origines tout à fait anciennes, de se rattacher aux apôtres ou à leurs disciples immédiats.... ne se fait jour, avant la fin du viii^e siècle, que dans un très petit nombre de textes. Grégoire de Tours prononce le nom de saint Clément à propos du premier évêque de Saintes ; mais il ne le fait pas sans hésitation, et la façon dont il en parle montre bien qu'il n'a derrière lui aucune tradition écrite ou orale, mais une simple conjecture. Cette conjecture, néanmoins, prouve que dès ces temps-là, les têtes étaient déjà travaillées par la manie des origines antiques. Bien avant Grégoire, vers le milieu du v^e siècle, les évêques des environs d'Arles, écrivant au pape saint Léon pour obtenir le rétablissement de leur métropole, se fondent sur cet argument que la ville d'Arles fut la première de toutes les cités des Gaules à posséder un évêque, et que cet évêque, saint Trophime, lui aurait été envoyé par saint Pierre en personne. Déjà, sans doute, au temps du pape Zosime (417-418), saint Trophime avait été invoqué en faveur des prétentions de l'église d'Arles ; mais on ne disait pas alors qu'il eût été un disciple immédiat de saint Pierre. Les évêques signataires de la lettre à saint Léon paraissent bien avoir été les premiers patrons de cette idée. Ils ne réussirent pas à la faire accepter du pape, qui, dans sa réponse, ne lui fait pas même l'honneur d'une allusion et fonde la décision qu'il donne sur des considérations tout à fait étrangères à saint Trophime, à sa mission et à son antiquité.

« En dehors des deux cas de saint Eutrope et saint Trophime, je ne trouve, avant le viii^e siècle, aucune revendication d'origines apostoliques ou quasi-apostoliques. Au viii^e siècle, la fondation de l'église de Paris est placée sous les auspices de saint Clément ; à Metz, à Beauvais, dans les premiers temps de Charlemagne, on remonte jusqu'à saint Pierre lui-même. Depuis le siècle précédent, à tout le moins, les princes francs étaient censés descendre de Priam et des héros troyens. Le progrès de la littérature, dans les écoles carolingiennes, répandit le goût des origines antiques et mit à la portée de tout le monde les procédés par lesquels on se les procure (1). Les églises, les grands monas-

(1) Les officines de généalogie fonctionnent encore à l'heure qu'il est. Tout citoyen français peut, en y mettant le prix, se procurer une lignée d'ancêtres

tères, furent bientôt pourvus d'ancêtres par des généalogistes plus ou moins exercés, dont les œuvres, converties en traditions par un usage plusieurs fois séculaire, trouvent encore créance à l'heure qu'il est aux yeux de certaines personnes.

« Nous n'avons pas à suivre ce développement tardif. *Ab initio non fuit sic*. La vraie tradition, celle qui se manifeste dans les documents susceptibles de témoigner de ce que l'on pensait en Gaule au iv^e siècle, au v^e, au vi^e et même au-delà, ne connaît pas ces fantaisies intéressées. Elle confirme en somme, avec plus ou moins de netteté; les conclusions que j'ai produites ici. Avant la fin du iii^e, — sauf toujours la région du bas Rhône et de la Méditerranée, — peu d'évêchés en Gaule et cela seulement dans les villes les plus importantes. A l'origine, au premier siècle chrétien pour notre pays (150-250), une seule église, celle de Lyon, réunissant dans un même cercle d'action et de direction tous les groupes chrétiens épars dans les diverses provinces de la Celtique. »

— Voici en quels termes M. Julien Havet apprécie ce travail de M. l'abbé Duchesne, dans le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* :

« Il ne faut pas mesurer l'importance de ce mémoire à son étendue. En quelques pages nettes et précises, M. Duchesne refait l'histoire des origines ecclésiastiques de notre pays. Il montre le parti qu'on peut tirer de certains documents trop négligés jusqu'ici, par exemple des anciennes listes d'évêques, en les comparant avec d'autres monuments à date précise, comme les actes des conciles. Par des arguments aussi nouveaux que rigoureux, le savant ecclésiastique détruit définitivement la réverie de l'apostolicité des églises de la Gaule. » (pp. 675-676.)

Examen d'une brochure de M. l'abbé Donizeau, intitulée *Jeanne d'Arc à Poitiers.*

Mon cher confrère et ami,

Au moment où je vous ai adressé mon article sur *Jeanne d'Arc à Poitiers*, article que vous avez bien voulu publier dans votre intéressante *Revue poitevine*, j'ignorais la publication

jusqu'aux croisades, pour ne rien dire de plus. Beaucoup de prétentions de famille sont fondées sur des documents de cette provenance. Inutile de dire que les intéressés n'admettent pas le moindre doute sur la valeur de leurs parchemins.

alors toute récente d'une autre brochure sur le même sujet, *Jeanne d'Arc à Poitiers*, par M. l'abbé Donizeau, curé de Saint-Sauvant. Je regrette de n'en avoir pas eu connaissance avant la composition de mon article, non pas parce qu'elle m'eût appris quelque chose de nouveau, mais parce qu'elle m'eût fourni l'occasion de réfuter en notes les nombreuses erreurs historiques dont elle est constellée.

La brochure de M. l'abbé Donizeau débute par trois erreurs contenues dans un paragraphe de cinq lignes. Suivant l'auteur, Poitiers, à la naissance de Jeanne d'Arc, était la capitale de la France ; le fils de Charles VI était dauphin de Poitiers et il fut proclamé roi dans cette ville, en octobre 1422.

Or, à l'époque de la naissance de Jeanne, en 1412, il est hors de doute que Paris était la capitale. S'il est vrai qu'après l'entrée des Anglais dans cette ville, le dauphin plus tard Charles VII suivi des grands officiers et des corps de l'Etat demeurés fidèles, se réfugia à Poitiers, il ne serait pourtant pas exact de la qualifier du titre de capitale.

En réalité, durant cette époque malheureuse, la royauté française était errante dans les provinces, et Bourges aurait pu, aussi bien que Poitiers, prétendre à cet honneur, car Charles VII a été appelé, un peu par dérision, le roi de Bourges.

Il est encore plus faux de lui donner le nom de dauphin de Poitiers. Tous les actes de la chancellerie, toute l'histoire font justice d'une erreur si grossière. Charles avant son avènement, était dauphin de Viennois, titre attribué à l'héritier présomptif de la couronne. C'est élémentaire et indéniable.

L'auteur de la brochure ajoute qu'il fut proclamé roi à Poitiers en octobre 1422. S'il eût pris la peine de faire la moindre recherche, il aurait certainement trouvé que Charles VII fut proclamé roi à Mehun-sur-Yèvre, le 30 octobre 1422, et non pas à Poitiers où il ne fit son entrée en qualité de roi, mais sans y être proclamé ni surtout sacré, comme on l'a avancé, que vers le 5 août 1424. Voilà ce qu'auraient appris à l'auteur les excellentes histoires de Charles VII, par Vallet de Viriville et de Beaucourt, qui s'appuient sur des sources originales et authentiques.

La date de la naissance de Jeanne d'Arc que M. l'abbé Donizeau fixe dans la nuit de Noël est plus qu'incertaine. C'est le 6 janvier 1412 que naquit la vierge de Domrémy. On peut consulter à cet égard les ouvrages de MM. Siméon Luce et Vallet de Viriville.

Quant à la date de son arrivée à Chinon, ce n'est pas le 24 février 1429, comme le dit l'auteur de la brochure, mais bien le 6 mars 1429. Elle partit de Vaucouleurs le 24 février. L'au-

teur aura-t-il confondu le départ et l'arrivée? Peut-être. Mais en histoire l'exactitude est rigoureusement exigée. L'auteur fait descendre Jeanne d'Arc à son arrivée à Chinon dans une tour du château de Couldray. C'est doublement inexact. Il est avéré qu'elle descendit d'abord dans une hôtellerie de la ville. Une déposition du procès de réhabilitation l'affirme. Le roi ne l'installa au Couldray qu'après sa première entrevue avec elle. En outre, l'auteur parle du château de Couldray comme étant absolument distinct de celui de Chinon. En réalité, le Couldray où Jeanne fut logée quelques jours seulement après son arrivée, n'est simplement qu'une portion du château même de Chinon.

M. l'abbé Donizeau fait arriver Jeanne d'Arc à Poitiers dans l'un des premiers jours de mars 1429. Il aurait pu préciser davantage et s'il eût consulté l'ouvrage de M. Vallet de Viriville, il aurait circonscrit son séjour dans nos murs, entre le 11 et le 23 mars. Mais il commet une erreur bien plus grave et, pour ainsi dire, impardonnable en plaçant le fameux hôtel de la Rose au coin de la rue du Petit-Maure. Il y a longtemps que M. Rédet, notre regretté et savant confrère, en a fait justice et nous-même, en nous basant sur ses recherches, nous avons répété que cette maison, illustrée par le séjour de l'héroïne, se trouvait positivement dans la rue Sainte-Marthe, vers l'un des angles qu'elle forme avec la rue Notre-Dame-la-Petite, mais sans pouvoir préciser davantage. Les actes contemporains qui subsistent aux archives ne laissent place à aucune hésitation sur ce point si intéressant de l'histoire locale. Il est bien étonnant que l'auteur ne se soit pas livré à cet égard à quelques recherches qui lui eussent été bien faciles. Quelle utilité peut avoir un ouvrage qui reproduit des erreurs plusieurs fois réfutées?

D'après M. l'abbé Donizeau, Jeanne d'Arc aurait subi à Poitiers trois examens, celui des matrones, celui des théologiens et celui du parlement. Où a-t-il fait cette découverte? S'il avait lu les dépositions du procès de réhabilitation et les chroniques avec quelque attention, il aurait vu qu'à Poitiers Jeanne d'Arc a été examinée par une commission spéciale de docteurs en théologie nommée par le roi, voilà tout. L'examen des matrones qui étaient, on le sait, Yolande d'Aragon, reine de Sicile et mesdames de Gaucourt et Le Maçon, avait eu lieu à Chinon, avant le voyage de Poitiers. On peut recourir à l'ouvrage de M. Vallet de Viriville pour s'en convaincre. Tous les documents démontrent qu'il n'y eut à Poitiers qu'un seul examen, celui confié par le roi à la commission des docteurs. Le parlement n'avait rien à y voir et ne reçut aucune mission. Si plusieurs de ses membres allèrent individuellement voir Jeanne à l'hôtel de la Rose, ce n'était nullement pour l'interroger, mais par une simple curiosité d'ailleurs bien légitime.

Après avoir constaté d'abord que les théologiens se transportaient à l'hôtel de la Rose pour interroger Jeanne, ce qui est exact, l'auteur ajoute presque aussitôt qu'elle se rendait quelquefois au palais où se tenait l'assemblée des théologiens. Il vaudrait mieux dire la commission. Mais d'où vient cette contradiction ? Jamais les interrogatoires n'eurent lieu au palais, mais toujours à l'hôtel de la Rose. Voilà ce qu'affirment les documents contemporains. Quant à savoir où se tenait la commission après les séances. Peu nous importe. Il est toutefois plus probable qu'elle se réunissait soit au château de Poitiers où habitait le roi, soit dans la maison des Macé où était installé le conseil royal. Le palais était exclusivement réservé aux séances du parlement.

Je ne parle pas du récit des interrogatoires donné par l'auteur. Il est confus, sans méthode et incomplet. Revenant sur le prétendu examen fait par le parlement, il remarque qu'on n'a pas conservé sa décision. Cela ne nous étonne guère. Puis il ajoute qu'il ne fut pas favorable à Jeanne d'Arc. Plusieurs conseillers lui furent certainement hostiles. Mais le parlement en corps n'eut jamais à se prononcer sur la question. Quant au rapport de la commission des théologiens, qui du moins n'est pas un mythe, l'auteur, au lieu d'en donner une froide analyse, aurait mieux fait de le reproduire d'après la belle publication de M. Quicherat sur le procès de Jeanne d'Arc.

M. l'abbé Donizeau, invoquant ensuite le témoignage d'une ancienne chronique qu'il ne nomme pas, parce que peut-être il ne l'a pas lue dans son édition originale, mais qui est celle connue sous le nom de *Chronique de la Pucelle*, raconte les visites que recevait Jeanne d'Arc à l'hôtel de la Rose, notamment celle d'un homme notable de la ville dont il donne la conversation. Ici j'observerai d'abord que cette conversation n'est pas absolument conforme au texte de la chronique, ce qui prouve que l'auteur l'a puisée dans un texte de seconde main qui n'est autre que celui donné par M. de Sainte-Hermine dans une note de la seconde édition de l'*Histoire du Poitou*, par Thibaudeau, t. II, p. 453. S'il eût consulté l'excellente édition de la *Chronique de la Pucelle*, par M. Vallet de Viriville, il y aurait trouvé un texte plus pur de la conversation. Il se fut surtout évité une grosse erreur relative à cet homme notable qui n'était pas le moins du monde originaire de la ville de Poitiers. Le texte dit : *un bien notable homme maistre des requestes de l'hostel du roy*. Or cet homme, qui n'est pas poitevin, n'est autre que Guillaume Cousinot de Montreuil, l'auteur même de la chronique, qui se trouvait alors à Poitiers dans l'exercice de sa charge.

Passons sur les allures guerrières que l'auteur attribue

gratuitement à Jeanne durant son séjour à l'hôtel de la Rose, quoiqu'il soit attesté par les témoignages contemporains qu'elle se livrait alors presque exclusivement à la prière et au recueillement. Passons sur l'épisode de Gobert Thibaut, rapporté non pas, comme dit l'auteur, par les chroniques, mais par la déposition de Thibaut lui-même. M. l'abbé Donizeau semble croire que le roi forma la maison militaire de Jeanne d'Arc avant son départ de Poitiers. Il est certain, au contraire, que cela n'eut lieu qu'à Tours, un peu plus tard, lorsque le roi conféra le commandement à la Pucelle dont la mission était dès lors admise. Jean d'Aulon, attaché à sa personne comme écuyer et intendant, ainsi que le dit d'ailleurs l'auteur, était déjà auparavant à Poitiers où il était venu tout exprès pour voir cette femme extraordinaire et où il avait eu connaissance du rapport de la commission. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas remarqué ce petit fait intéressant qu'il eût trouvé bien facilement dans la déposition de d'Aulon lui-même ?

Ce serait à Poitiers, d'après l'auteur, que le roi aurait donné une armure à Jeanne. Il faut renoncer à cette croyance, car il est avéré que l'armure de guerre de la Pucelle fut fabriquée à Tours par ordre du roi et qu'elle coûta cent livres. Disons-en autant de l'étendard peint à Tours après le voyage de Poitiers où il ne figura jamais. M. l'abbé Donizeau s' imagine qu'il a été peint *probablement par le moine Pasquerel*. Rien n'est plus faux. Jean Paquerel, confesseur de Jeanne d'Arc, qui dans sa déposition constate la fabrication de l'étendard à Tours, se garde bien de s'en attribuer l'honneur. D'ailleurs les comptes royaux nous apprennent positivement qu'il fut peint par James Power, écossais, peintre du roi, et qu'il coûta 25 livres. Voilà ce que l'auteur aurait pu dire s'il eût consulté les intéressants documents publiés par M. Quicherat à la suite du procès.

M. Donizeau n'est pas plus heureux quand il parle de la fameuse épée de sainte Catherine de Fierbois, qu'il dit avoir été apportée à Jeanne, à l'hôtel de la Rose. Cette assertion est entièrement dénuée de preuve. On sait, au contraire, que cette épée fut apportée à Tours, sur la demande de Jeanne, et qu'on lui fit fabriquer un fourreau neuf. L'auteur ajoute que c'était l'épée de Charles Martel. C'est de la haute fantaisie sur laquelle il est inutile d'insister.

L'auteur fixe le départ de Poitiers au 21 avril 1429. J'ai dit plus haut que c'était le 23 ou 24 mars. Le 21 avril, Jeanne se trouvait à Tours ou à Blois, se préparant à marcher sur Orléans, où elle pénétra le 29 avril. Les détails de la scène du départ de l'hôtel de la Rose donnés par l'auteur, d'après la note de M. de Sainte-Hermine, sont absolument imaginaires. Il eût mieux fait de s'en tenir au récit de Bouchet, qui était parfaite-

ment informé. Il eût ainsi évité de retomber dans son erreur au sujet de la prétendue situation de l'hôtel de la Rose dans la rue du Petit-Maure, ce que Bouchet s'est bien gardé de dire puisqu'il habitait l'hôtel même de la Rose. L'auteur nous dit ensuite que Jeanne en quittant Poitiers alla à Blois. Tous les historiens contredisent cette assertion et nous montrent Jeanne d'Arc se rendant directement à Chinon avec le roi.

Sans insister sur d'autres erreurs moins graves, parlons du projet de monument décrit par l'auteur en terminant et que la ville de Poitiers a l'intention d'ériger à la mémoire de l'héroïne. L'artiste, dit-il, représente Jeanne montée sur son palefroi, recevant l'étendard de la main d'un docteur de l'Université. Nous ne contestons pas le mérite de l'artiste poitevin auteur du monument. Mais de grâce, s'il tient à demeurer dans la vérité historique, qu'il lui ôte son étendard et surtout qu'il fasse disparaître le docteur. Ce serait autrement une scène absolument fautive, car Jeanne d'Arc n'a reçu son étendard qu'à Tours. C'est à Tours également ou plutôt à Chinon, après le retour de Poitiers, que le roi l'a investie du commandement militaire. Lui seul avait qualité pour cela. Il serait tout simplement absurde de faire remplir ce rôle par un docteur de l'Université de Poitiers, qui d'ailleurs ne fut créée qu'en 1431.

On est étonné, je dirai même affligé de rencontrer tant d'erreurs accumulées dans une si petite brochure, d'où l'auteur aurait pu les bannir avec tant soit peu de travail et de critique. Si j'en fais la réfutation je n'agis point dans le but de lui être désagréable. Mais il me paraît nécessaire de ne point les laisser subsister et se propager. Il est éminemment utile, j'en suis convaincu, de présenter aux nombreux admirateurs de la grande libératrice du xv^e siècle un tableau fidèle de l'événement mémorable qui se passa à Poitiers au mois de mars 1429.

B. LEDAIN.

Poitiers, avril 1891.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la faculté de Poitiers.

1^{re} LEÇON. — TRANSFORMATION DE LA CÔTE
ENTRE LA LOIRE ET LA GIRONDE.

La période gallo-romaine fera cette année l'objet du cours. Le conférencier se propose d'étudier les changements rapides et considérables qui se sont accomplis chez nous au contact de la civilisation

romaine et grâce à la paix que les conquérants imposèrent aux peuples de la Gaule.

L'histoire pour cette période commence à venir en aide à l'archéologie pour l'interprétation des objets ou des monuments que le temps a plus ou moins épargnés et dont les uns à l'état de ruines subsistent encore sur le sol, et les autres ont trouvé un abri dans nos musées ou dans les collections particulières.

Mais si les historiens et les géographes grecs et romains nous aident à résoudre un grand nombre de problèmes, ils nous en posent en même temps beaucoup d'autres, dont nous avons également à rechercher la solution. Ce sont, par exemple, des voies dont il faudra reconnaître le tracé avec leurs stations ; des noms qui restent à identifier ; des points de la côte, ports ou promontoires, dont il y a à déterminer la position.

Pour ceux-ci une difficulté vient s'ajouter à toutes celles qui résultent du peu de précision ou des contradictions des auteurs anciens, ce sont les modifications profondes que le littoral a subies depuis vingt siècles.

M. Lièvre étudie le double phénomène auquel sont dus ces changements et qui se poursuit sous nos yeux : érosion de la côte partout où elle se trouve directement exposée à l'action persistante des flots, et envasement des baies protégées soit par une île, soit par un promontoire.

Détachée du continent par l'érosion, l'île de Noirmoutiers, considérablement réduite, tend maintenant à s'y ressouder par l'envasement de la baie de Bourgneuf.

Sur la plus grande partie du littoral vendéen, qu'aucune île importante ne protège, la mer empiète plus ou moins activement. Aux environs de Talmont la tradition conserve le souvenir de localités qui ont été détruites soit par l'Océan, soit par les dunes qui reculent devant son invasion. C'est à plusieurs centaines de mètres en mer qu'il faudrait aujourd'hui aller chercher l'emplacement de l'église de Saint-Nicolas où, d'après un document authentique, Savari de Mauléon fit bénir son mariage au commencement du XIII^e siècle. Non loin de là, au contraire, l'ancien golfe des Pictons se comble, abrité à la fois par la pointe de l'Aiguillon et l'île de Ré. Celle-ci elle-même, rongée d'un côté, a gagné de l'autre par l'envasement d'une petite baie.

Incidemment le conférencier s'occupe des monticules de coquilles d'huitres qu'on remarque dans le marais vendéen, près de Saint-Michel, et qui ont intrigué à la fois les naturalistes et les archéologues. Il a peine à croire que ces buttes soient les restes d'une digue destinée à protéger le port de Saint-Michel : 1^o parce que, dans les temps reculés où les flots venaient battre le rivage de Saint-Michel, les marins, s'il y en avait, devaient se contenter de ports à peu près tels que la nature les avaient faits ; 2^o parce que les ingénieurs d'alors, à supposer qu'il y en ait eu, n'auraient pas songé à opposer aux violences de la mer une digue de coquilles d'huitres. M. Lièvre estime que ces monticules sont naturels et que la formation du marais tel que nous le voyons est le résultat d'un double phénomène : il y a

eu d'abord un soulèvement qui a fait émerger les hauts-fonds sur lesquels les bancs d'hutres s'étaient formés, et, à dater de ce moment, le golfe, n'ayant plus qu'une faible profondeur, a commencé à s'envaser.

Sur la côte de la Saintonge, comme sur celle du Poitou, l'érosion et l'envasement continuent concurremment leur travail de transformation. La mer a sapé le rocher sur lequel était Châtelailлон ; de Montmeillon il ne reste plus que le souvenir. En compensation elle a abandonné le golfe où se trouvait naguères le port de Brouage.

Au siècle dernier le P. Arcène estimait à deux pieds par an les empiètements de la mer ; M. Bouquet de la Grye, qui, avant de créer de toutes pièces sur une côte soumise à de telles transformations, a étudié les causes de ces changements, évalue à son tour les pertes du continent à cinquante centimètres, et explique ces envasements que pour le marais de Brouage, par exemple, on ne saurait attribuer aux insignifiants apports de la Seudre.

On voit par là ce qu'ont dû être les changements depuis 1500 ou 2000 ans, c'est-à-dire depuis le temps auquel nous reporte le conférencier.

M. Lièvre cite un autre fait non moins concluant, et qui au point de vue de ses recherches a une importance encore plus décisive puisqu'il s'est produit au voisinage d'un point du littoral où existait au temps des romains une localité dont on chercherait vainement la place. Entre Royan et Saint-Palais, le long de la falaise, sur le bord des couches de Vaux et du Bureau, on remarque des restes de souterrains, avec leurs chambres, leurs couloirs et leur puits d'accès, tout cela à demi rongé par la mer et envahi à marée haute. Ces refuges datent des temps malheureux qui ont suivi la chute de l'Empire ; ils ont dû être creusés à quelque distance de la mer et ils sont déjà pour la plus grande partie dans son domaine.

Emile GINOT.

Les monnaies frappées en Saintonge.

Mon cher ami,

Dans le dernier numéro de la *Revue poitevine*, M. le capitaine Véry a attribué aux *Santones* les trois petites monnaies qui portent les légendes : ATECTORI, CONTOVTOS et ANNICCOIOS. Bien que la question me paraisse très discutable en ce qui concerne la première de ces pièces, je ne crois pas devoir revenir encore sur ce que j'ai dit ici-même en 1889 (1). Il serait d'autant plus regrettable d'abuser de l'hospitalité de la *Revue*, que nous verserions des flots d'encre, M. le capitaine Véry et moi, sans parvenir à nous mettre d'accord. Je me contenterai de vous signaler une quatrième monnaie

(1) *Revue poitevine*, novembre 1889, pp. 429 à 431.

que les Santones peuvent revendiquer plus à bon droit. M. A. de Barthelémy l'a ainsi décrite :

« GAIV · IVL. Buste à gauche.

R/. ACEDOMOPATIS. Cheval à gauche ; dessous, un oiseau.
Ar. (1) ».

La bibliothèque nationale en possède un exemplaire sur lequel j'ai lu AGEDOMOPATIS (2).

M. de Saulcy, qui avait lu *Votomapatiss* sur un exemplaire incomplet de sa collection, supposait que le personnage de ce nom avait été un roi des *Nitiobriges* (3) ; M. de Barthelémy n'a pas cru devoir se rallier à cette opinion.

« Il reste seulement établi, dit-il, que *Acedomopotis* frappa monnaie après la conquête de la Gaule par César dont il devient client en prenant son prénom et son gentilité et en conservant, comme cognomen, son nom patronymique... Quant à deviner à quel peuple commandait *Acedomopatiss*, nous ne pouvons le tenter. Pour le moment, tout ce que nous pouvons dire, c'est que rien, par le type et la fabrique, n'autorise à penser à l'Agenais. »

On peut aujourd'hui se montrer plus explicite et déclarer, en toute certitude, que le gaulois *Agedomopatiss* était un chef santon. La preuve nous en est donnée par cette inscription de Saintes où il est question de son petit-fils (4) :

C · IVLIO · CONGONNETODVBNI F · VOLT · VICTORI · AGEDOMO
PATIS · NEPOTI · PRAEFECTO · FABRVM · TRIBVNO · MILITVM ·
COHORT · ///// ARVM · SAC ·
ROMAE · ET · AVGVSTI · AD · CONFLVENTEM · C · IVLIVS · VOLT ·
VICTOR · FILIVS

Bien cordialement à vous.

E. ESPÉRANDIEU.

Paris, le 17 avril 1890.

— Dans son fascicule sur la *Numismatique de la France*, 1^{re} partie, *époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne* (Paris, Ernest Leroux, in-8° de 48 pp. (5), — M. Anatole de Barthélemy indique,

(1) *Revue numismatique*, 1883, p. 10 et pl. 1, n° 5.

(2) Muret, *Catalogue des monnaies gauloises conservées à la bibliothèque nationale*. Paris, 1890, in-4°, n° 10412.

(3) V. *Lettres à M. de Longpérier sur la numismatique gauloise*, pp. 179 et 347.

(4) Espérandieu, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, pp. 259 et suiv. — *Revue poitevine et saint.*, tome VI, n° 62, pp. 63 et suiv.

(5) *Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, [3^e fascicule], distribué le 17 avril 1891.

parmi les « monnaies gauloises dont l'attribution semble très probable :

« Aux *Bituriges Vivisci*, les bronzes ANNICOIOS.

« Aux *Pictones*, les deniers IVLIOS-DVRAT, VIIPOTAL, les bronzes ATECTORI.

« Aux *Santones*, les pièces portant GAIV-IVLIV-AGEDOMAPATIS, CONTOVTOS » (p. 14).

Plus loin (p. 44), dans sa liste des noms qui se lisent sur les monnaies mérovingiennes, M. A. de Barthélemy cite la signature *Aribodeo*, que n'a pas mentionnée notre collaborateur. Le nom d'Aribodeus vient également d'être donné par MM. Engel et Serrure dans leur traité de numismatique.

Renvoyé le tout à l'épigraphiste de la Chapelle-des-Pots, pour lui permettre de compléter ses extraits de la *Revue poitevine* et du *Manuel* de Blanchet.

Le trésor de Sainte-Blandine.

Dans le courant de février dernier, en défrichant une partie d'un petit bois taillis (n° 1010, section D, du bourg) au tènement (tenant au *Champ Doré*) dépendant de l'ancien prieuré de Sainte-Blandine (1), dépendant lui-même de l'abbaye de Celles, un paysan a mis au jour un petit vase en terre grise de neuf centimètres et demi de hauteur, de sept centimètres de diamètre à sa partie supérieure et de trois centimètres et demi à sa partie inférieure, qui contenait 77 monnaies d'or dont l'enfouissement paraît dater de l'an 1653, qui est la date de la dernière émission des pièces de ce trésor qui étaient à fleur de coin. Un autre trésor avait été découvert cette année (1891) au même lieu, tenant au *Champ Doré*.

Voici la description de soixante-et-onze de ces pièces, (six ne nous ont pas été présentées).

Monnaies royales de France.

LOUIS XII (1498-1515).

2 écus d'or au soleil. LVDOVICVS : DEI : GRACIA : FRANCORV : REX.

Écu aux trois lis couronné. Au-dessus un soleil. R/. XPS : VINCIT : XPS : REGNAT : XPS : IMPERAT. Croix fleurdelisée. — Frappés à Poitiers.

FRANCOIS I^{er} (1515-1547).

1 écu d'or au soleil. FRANCISCVS : DI : GRATIA : FRANCORVM REX.

Écu aux trois lis couronné surmonté d'un soleil. R/. XPS VINCIT : XPS : REGNAT : XPS : IMPERAT : Croix fleurdelisée cantonnée de deux lis et de deux F. — Frappé à la Rochelle.

(1) Canton de Celles, arrondissement de Melle (Deux-Sèvres).

1 même pièce. La croix fleurdelisée et cantonnée de deux **F** couronnés.
— Frappé à Lyon.

2 écus d'or au soleil (de Dauphiné). **FRANCISVS**, etc. Ecusson rond de France et Dauphiné. **R/. XPS** : etc. Croix fleurdelisée. — Frappés à Grenoble.

CHARLES IX (1560-1574).

1 écu d'or au soleil. **CAROLVS IX · D · G · FRANCO · REX · 1561**. Ecu aux trois lis couronné. **R/. CHRISTVS**. etc. Croix fleurdelisée et évidée en cœur. — Frappé à Angers.

LOUIS XIII (1610-1643).

4 écus d'or au soleil (frappés à Rouen et à Lyon de 1633 à 1641). **LVDOVICVS XIII D. G. FRAN ET NAV. REX** Ecu couronné. **R/. CHRISTVS REGNAT. VINCIT. ET IMPE. 1633**. Croix à bras tortillés et fleurdelisés (très grand module).

2 demi-écus d'or. Même type. — Frappés à Paris en 1641 et 1643.

1 double louis d'or. **LVD. XIII**, etc. Tête laurée à droite. **R/. CHRS** etc. Croix formée de huit **L** couronnées, cantonnées de quatre lis. — Frappé à Paris en 1641.

12 louis d'or. Même type. — Frappés à Paris de 1640 à 1643.

2 demi louis. Même type. — Frappés à Paris en 1641.

Tous ces louis sont à fleur de coin.

LOUIS XIV (1643-1715).

1 double louis d'or. **LVD.** etc. Tête jeune laurée à droite. Une mèche de cheveux tombant à hauteur du menton. **R/. CHRS** etc. Croix formée de huit **L** couronnées cantonnées de 4 lis. — Frappé à la Rochelle en 1639.

13 louis d'or. Même type. — Frappés à Paris, la Rochelle, Lyon et Amiens de 1643 à 1653.

Toutes ces pièces sont à fleur de coin.

Comme gravure, les monnaies de Louis XIII et de Louis XIV sont remarquables et ont une véritable valeur.

Monnaies espagnoles.

PHILIPPE II (1556-1598).

2 doubloons de 8 écus d'or ou quadruples. **PHILIPPVS II DEI GRATIA**. Grand écusson surmonté d'une couronne (1). **R/. HISPANIARUM REX**. Croix potencée dans quatre arceaux ; fleurs de lis aux angles rentrants.

(1) Écartelé : au 1, d'Espagne ; au 2, parti d'Aragon et d'Aragon-Sicile ; au point d'honneur supérieur, de Portugal, soutenu de Grenade ; au 3, d'Autriche, soutenu de Bourgogne ancien ; au 4, de Bourgogne moderne, soutenu de Brabant ; au point d'honneur inférieur, parti de Flandre et de Tyrol.

9 doublons de quatre écus ou demi quadruples. Même type.

16 doublons de deux écus ou pistole. Même type.

Sur certaines pièces l'écusson est accosté des lettres M-C ; sur d'autres, des lettres S-II, S-III. La majeure partie de ces monnaies qui sont des premières années du règne de Philippe II, ont été frappées très grossièrement au marteau ; les légendes sont en partie rognées ; l'une d'elles, qui porte le millésime de 1591, est d'une meilleure fabrique, et la légende du droit diffère des autres ; on lit : PHILIPPVS D. G. HISPANIARVM REX. La légende du revers est illisible étant en grande partie rognée.

CONRAD, DUC DE GÈNES (1696).

1 ducat + CONRADVS II + RO · REX · I · V · + Croix feuillée.
R/. GEN + DVX · ET GVB. Portail génois dans un cercle de grènetis ; dessous, 1596.

RANUCE I^{er}, DUC DE PARME ET DE PLAISANCE (1599).

1 ducat RANVT · FAR · PLA · P · DVX · IV. S. RICONFER. Buste drapé à gauche. R/. PLACE ITA · FLORET. Une touffe de lis, surmontée d'une couronne ducale ; devant louve à gauche. A l'exergue, 1599.

Ranuce I^{er} était le fils aîné d'Alexandre Farnèse ; il épousa une nièce du pape Clément VIII et mourut en 1622.

La découverte de ce trésor composé en grande partie de monnaies espagnoles n'a d'autre importance que celle de constater que le trafic des mules entre cette partie du Poitou et l'Espagne était déjà prospère aux XVI^e et XVII^e siècles. Ce n'est pas la première fois que l'on découvre des monnaies d'or espagnoles dans le sol du Poitou, plusieurs ont été acquises par le musée de Niort, l'une d'elles a été trouvée en 1884 dans la commune de la Chapelle-Bertrand près Parthenay.

C'est grâce à l'obligeance de M. Louis de la Rochebrochard, que j'ai pu donner la composition de ce trésor. Qu'il reçoive ici mes remerciements.

Niort, le 16 mars 1891.

A. VÉRY.

ERRATUM. — N° 88, page 118, ligne 7, au lieu de 7000, lire 2000.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSE.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

LE POÈTE JEAN ARNAULDET
et ses alliances saint-maixentaises.

Jean Arnauld det naquit à Niort, le 30 avril 1654, du mariage de Pierre Arnauld det, procureur du roi en l'élection, et de Catherine Leroy. Avocat au siège royal de Niort, puis à celui de Saint-Maixent, il épousa en cette dernière ville, le 27 avril 1699, Françoise Viault, fille d'Etienne Viault, conseiller au siège royal.

Très lettré, Jean Arnauld det a composé divers morceaux de prose et de vers, entre autres un poème latin de plus de 3,000 vers hexamètres, intitulé *Lodiseos* et consacré à la gloire de Louis XIV.

Pour plus de détails sur la vie et les travaux de Jean Arnauld det nous renvoyons à la notice biographique que lui a consacrée le comte d'Orfeuille (*Journal des Deux-Sèvres*, an XI, n° 48). Voir *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1843, p. 347, et BEAUCHET-FILLEAU, *Diction. des fam. de l'ancien Poitou*, I. 94.

Jean Arnauld det était veuf de Françoise Rey et père d'une fille, Catherine, lorsqu'il épousa Françoise Viault. Voici l'acte de ce dernier mariage, extrait des registres de la paroisse de Saint-Léger de Saint-Maixent :

L'an mil six cent quatre vingt dix neuf et le vingt sept avril, après la publication des trois bancs dans notre église à nos messes paroissiales par trois jours de festes consecutives sans avoir trouvé aucun empeschement canonique ny civil. Veu la publication des trois autres par monsieur le curé de St André de Niort par acte du vingt cinquième du present mois et an signé J. Baston, curé de St André de Niort, lesd^s bancs duement controllés à Niort par Marchay led^r jour vingt cinq avril, à St Maixent par Salvard le vingt six avril 1699. J'ay receu a la benediction nuptialle et conjoints en mariage en face d'Eglise M^o Jean Arnauld det, advocat au parlem^t et au siege royal de la ville de Niort et un des eschevins d'icelle, de la paroisse de St André de Niort d'une part, avec damoiselle Françoise Viault, fille

de M^e Estienne Viault, cons^r du roy au siège royal de cette ville de St Maixant et de dam^{lle} Françoise Bristeau de notre paroisse. Ont esté tesmoins led^t s^r Estienne Viault pere, M^e Louis Arnauldet, M^e Claude Arnauldet freres, M^e Philippe Arnauldet oncle, M^e Estienne Viault frere, M^{re} Guillaume Simon, escuier, damoiselle Françoise Bristeau mere, dam^{lle} Françoise Viault, dam^{lle} Renée Bousserieau, dam^{lle} Radegonde Charton, dam^{lle} Marie Charton et dam^{lle} Catherine Picoron, qui ont tous signé avec nous :

Arnauldet. — Françoise Viault. — Viault. — L. Arnauldet.
— Arnauldet. — Viault le jeune. — Arnauldet. — Symon.
— Françoise Viault. — Renée Bousserieau. — Radegonde
Charton. — Marie Charton. — Renée Arnauldet. —
Nosereau, curé.

Estienne Viault, père de Françoise, deuxième épouse d'Arnauldet, devait être fils lui-même de Jean Viault, docteur en médecine, maire de Saint-Maixent en 1647-1648 et échevin jusqu'en 1678, époque de sa mort. Jean Viault fut enseveli dans l'église des Cordeliers, ainsi que le constate son acte de décès, du 28 août 1678, enregistré à Saint-Léger. Sa pierre tombale a été découverte dernièrement servant de montant à une porte de cave, dans la maison située à l'angle des rues Garran et Saint-Léger.

Quelques jours seulement après ce décès, le 6 septembre 1678, mourait un autre Jean Viault, aussi docteur en médecine, s^r des Marcholières (1).

L'acte de décès de Jean Viault, grand-père de Françoise, porte, outre la signature des deux Viault (tous les deux pré-nommés Estienne), fils et petit-fils du défunt, celle de Michel Le Riche.

Jeanne Viault, épouse de Michel Le Riche (2), s^r des Grois, était décédée le 14 juillet 1676 en sa maison, rue des Cordeliers. Il est à croire qu'elle était fille de Jean Viault, dont la signature, ainsi que celle de son fils Estienne, se trouve au bas de l'acte mortuaire.

Une personne de la même famille, dame Marie Viault, veuve d'Hélénus Coutineau, s^r du Courtiou, conseiller du roi et receveur des consignations, décéda elle aussi paroisse de Saint-Léger, le 19 février 1701, à l'âge de 84 ans.

Françoise Viault, veuve de Pierre Coutineau, conseiller élu en l'élection, fit enregistrer ses armes dans l'*Armorial général du Poitou*, dressé par d'Hozier en vertu de l'édit de

(1) Les Marcholières sont une ferme de la commune d'Aigonny.

(2) Devenu veuf, celui-ci se remaria, le 7 mai 1677, avec Catherine Gogué, fille d'Hilaire Gogué et de Catherine Bonneau (BEAUCHET-FILLEAU).

1696 : « *d'azur à un chevron d'or surmonté d'un chesne de même et accompagné en pointe de trois besans d'argent mal ordonnez.* »

Estienne Viault le père, beau-père d'Arnauldet, mourut le 10 octobre 1706, d'après son acte de décès, extrait des registres de la paroisse de Saint-Léger :

Le dix octobre 1706 est décédé monsieur M^e Estienne Viault conseiller du roy au siège royal de ce lieu aagé de soixante et quinze ans. Il a été inhumé dans cette église après avoir reçu dans la paroisse de S^t Saturnin les sacrements de l'église. Ont assisté à son enterrement les soussignés :

Viault. — Arnauldet. — Birot. — Pavin. — Coutineau. — Texier. — Nosereau, curé.

Le beau-frère d'Arnauldet, Estienne Viault, fut conseiller rapporteur des défauts au siège royal de Saint-Maixent. On l'appelait Viault le jeune pour le distinguer de son père, portant le même prénom et conseiller au même siège.

« Le 1^{er} fevrier 1700 se firent les epousailles de M^e Estienne Viault, con^{re} rapporteur des deffauts du siège r^l de cette ville, avec dam^{lle} Renée Rouget, fille de la fermière de S^t Gelais y dem^t (1). »

La mère de Renée Rouget s'appelait Françoise Texier. Elle était fille de Pierre Texier, notaire héréditaire à Saint-Maixent, et de Françoise Soulleau. Elle avait épousé, le 16 juin 1658, François Rouget, noble homme, échevin de l'hôtel de ville de Niort et procureur en l'élection, dont elle eut huit enfants (2).

TEXIER Françoise, veuve de François Rouget, portait : *D'argent, à une fasce de sable chargée d'une molette d'or et accompagnée de trois roses de gueules, deux en chef et une en pointe* (3).

Estienne Viault, le jeune, eut plusieurs enfants de son mariage avec Renée Rouget, — entre autres Etienne-François, baptisé le 26 janvier 1703, — et mourut le 15 mars 1747 :

Le quinze de mars mil sept cent quarante sept est décédé M^r M^e Estienne Viault, aagé de quatre vingt ans, juge magistras en la senechaussée et siege royal de cette ville, veuf de dame Renée Rouget. Il a esté inhumé le saize dans l'église de S^t Leger après avoir receu

(1) *Journal inédit de Samuel Lévesque.*

(2) BEAUCHET-FILLEAU.

(3) *Armorial général de D'HOZIER.*

dans le cours de sa maladie les S^{rs} Sacrements de l'église. Ont assisté à ses funérailles les soussignés :

Viault. — S. Lévesque. — Viault. — Orry. — F. Leconte.
— Coutineau. — Frère de Villeneuve. — Bonneau. —
— Chaigneau. — Vaslet des Guibertières. — P. B.
Aymon. — Picoron. — Bardon. — Orry. — Chaudreau.
— Coyauld. — Guillaudeau, avocat. — Giraudeau, ad^t du
roy. — Leconte, in^e pr^e, curé de S^t Saturnin (1).

L'*Armorial général* donne les armes des deux Estienne Viault, père et fils :

« VIAULT, Estienne, conseiller du roy en la sénéchaussée et siège royal de Saint-Maixant : *D'azur, à un cœur d'or surmonté d'un soleil de même.* »

« VIAULT le jeune, conseiller du roy au siège royal de Saint-Maixant : *De gueules, à une bande d'argent chargée d'une teste de veau de gueules.* »

Une tête de veau (en Poitou, on prononce *viau*), voilà des armes singulièrement parlantes!...

Jean Arnaudet était mort lui-même dès 1726. Nous allons publier *in-extenso* son acte de décès, suivi de son acte d'inhumation :

Le septiesme decembre mil sept cent vingt six est décédé M^r Jean Arnaudet, aagé de soixante et douze ans edemy, avocat en parlement et aux sièges Royaux de S^t Maixent et de Niort. Il a esté inhumé dans l'église de S^t Leger de cette ville le mesme jour après avoir receu dans sa maladie les S^{rs} Sacremens de penitence et d'extrême onction. Ont assisté à ses funérailles les soussignés :

Arnaudet. — Arnaudet. — Viault. — Viault. — Nozereau.
— Viault. — Leconte, in^e pr^e curé de S^t Saturnin. —
Picoron. — Coutineau. — Coutineau (2).

Le 7 x^bre 1726 a esté inhumé dans cette Eglise Messire Jean Arnaudet décédé dans la paroisse de S^t Saturnin de cette ville, avocat en parlement et doyen des advocats de ce siège, ayant exercé dans la province avec honneur et probité plusieurs emplois et charges des plus distinguées. Il estoit [de] son vivant Supérieur de la confrairie du sacré rosaire establie à perpétuité dans cette Eglise. Il a receu dans sa maladie les sacremens de l'Eglise et a donné jusqu'au dernier soupir de sa vie les marques de la piété et de la Religion la plus parfaite. Les témoins qui ont assisté à la pompe funèbre ont signé avec nous :

Douhot, préfet de la confrairie du sacré rosaire. —
Lévesque, clerc tonsuré, confrère du sacré rosaire. —
Aymard, curé (3).

(1) Extrait des registres de la paroisse de Saint-Saturnin de Saint-Maixent.

(2) Registres de la paroisse de Saint-Saturnin.

(3) Registres de la paroisse de Saint-Léger.

Le même jour, 7 x^{bre} 1726, décédait dans la paroisse de Saint Saturnin et était enterrée le lendemain au « grand Cimetière », Marguerite Arnaudet, âgée de 80 ans, sans autre indication.

Nous avons dit que Jean Arnaudet avait eu d'un premier mariage une fille Catherine. Celle-ci épousa à Niort, le 20 mai 1715, un veuf, François Nosereau, alors notaire royal à Saint-Maixent (1).

Ledit François Nosereau, gendre d'Arnaudet, mourut en 1752:

Le 22 mars 1752 a été inhumé dans l'église de S^t Leger M^e François Nosereau, conseiller du roy et premier échevin de l'hôtel de cette ville, âgé de soixante dix ans, après avoir [reçu] pendant sa maladie les sacrements de l'Eglise. Les témoins requis ont signé :

Nosereau. — Faidy. — Lévesque ad^t. — Picoron, maire.
— J. Delacroix. — Miget. — Daguin. — Bonneau. —
Caillon. — Rivet, vicaire (2).

Catherine Arnaudet vécut jusqu'en 1764 :

Le trente de janvier mil sept cent soixante quatre a été inhumé dans le collatéral de l'autel de la S^{te} Vierge de cette église près le second confessionnal le corps de dame Cathérine Arnaudet, veuve de Monsieur François Nosereau, échevin de l'hôtel de cette ville, supérieure de la charité de cette paroisse, âgée de soixante-seize ans, décédée le vingt huit de ce mois après avoir reçu dans sa maladie les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême onction, en présence des soussignés et autres :

Lévesque, ad^t. — Picoron. — Nosereau. — Daguin. —
Nosereau. — Daniau. — Boulay Monteru. — François-
Philippe Nousereau. — Bonneau. — Lecoq. — Rouget.
— Caillon. — Orry. — Arnaudet Dumairé. — Avrain. —
J. Delacroix. — Thibault de Forge. — Vaslet des
Guibertières. — Pasquier. — Vaslet des Guibertières. —
Roulnet (?). — Pasquier. — Demarsignac. — Louveau de
la Guignerais. — Gille. — Orry. — Bosquevert. —
Chaigneau. — Dorfeuille de Tourtrou. — Boulay. — Le
ch^{er} de la Coindardiére. — Delaage. — Métayer. —
Devilliers. — Tuffet. — De Labadie. — Babu. — Gigou.
— Bardon. — Sauzeau. — Girault de Crouzon. —
Pelisson. — Chaigneau, pr^e du roy. — F. Lévesque. —
Servant l'aisné. — B. Frère. — Bertold. — Vaslet. —
Valette. — P. B. Aymon, ad^t. — Sauzeau de Puyberneau.
— Devilliers de Boisbourdet. — F. Bonnan. — Jean
Vivien Dédé. — Piet. — Viault. — Deshayes. — Faidy.
— Rougier. — Branger. — Mangou. — Poujet. — Faidy.
— Devilliers Aunay. — Vallette. — Coyaud, ad^t. — Ardy.
— Frère de Villeneuve. — Palastre, curé de S^t Léger (3).

(1) E. LÉVESQUE. *Recherches sur la famille Lévesque et ses alliances.*

(2) Registres de la paroisse de Saint-Léger.

(3) Registres de la paroisse de Saint-Léger.

Du mariage de Catherine Arnouldet avec François Nosereau étaient issus plusieurs enfants. Nous citerons seulement Joseph-Marie-Jean, qui fut lieutenant général en la sénéchaussée et siège royal de Saint-Maixent, et Louise-Catherine (épouse de Jean-Louis-François Lévesque, avocat), desquels descendent les membres des familles Nosereau et Lévesque actuellement existantes à Saint-Maixent (1).

LOUIS LÉVESQUE.

Saint-Maixent, 31 octobre 1890.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la Faculté de Poitiers.

2^e, 3^e et 4^e leçons.

Nous ne pouvons guère compter sur les géographes anciens pour nous aider à déterminer la position exacte des points de la côte qu'eux-mêmes nous ont signalés. Ptolémée donne cette situation en longitude et latitude, degrés et minutes; mais cette précision n'est qu'apparente et ne réserve le plus souvent que des déceptions à ceux qui essaient d'appliquer sur la carte les données fournies par l'auteur. Marcien d'Héraclée indique en stades la distance d'un lieu à un autre, mais ses chiffres sont manifestement inexacts. Tout ce qu'on doit retenir de ces deux auteurs c'est l'ordre dans lequel ils énumèrent les ports et promontoires de la côte entre la Gironde et la Loire.

Le premier point que nous indique Ptolémée est le *Portus Santonum*. Il ne faut pas, d'après le conférencier, chercher ce port dans les marais de Brouage, qui étaient d'un accès plus difficile encore du côté de la terre que du côté de la mer; mais à Royan, où pour mieux dire, en mer, un peu en avant de Royan.

On ne saurait objecter que Royan avait un nom, *Novioregum*; car *portus Santonum* lui-même n'est pas un nom. *Novioregum* était le *portus Santonum*, le port des Santons. — Le *portus Namnetum* et le *portus Brivatium* devaient de même avoir leur nom, qu'il appartient aux archéologues bretons de rechercher.

Par une erreur, qu'il faut peut-être attribuer à un copiste, Marcien d'Héraclée, qui suit, du reste, dans sa description de la côte le même ordre que Ptolémée, a mis *Mediolanum Santonum* au lieu de *Portus Santonum*, et a placé ainsi la capitale des Santons à l'embouchure de la Garonne.

Le conférencier sera ramené à cette question de *Novioregum*, lorsqu'il aura à traiter des deux grandes voies qui s'y rejoignaient, l'une venant de Saintes, l'autre de Bordeaux.

(1) Pour la suite de la filiation, se reporter à l'ouvrage d'E. Lévesque, mon oncle, *Recherches sur la famille Lévesque*.

Le promontoire des Santons, indiqué par Ptolémée et Mar cien, est vraisemblablement l'extrémité de l'île d'Oléron, aucun point de la côte continentale n'ayant un relief suffisant pour avoir attiré l'attention de ces deux géographes si sobres de mentions.

De même pour le promontoire des Pictons, qui paraît être la pointe de l'île de Noirmoutier.

Le conférencier incline à croire que le *portus Secor* doit être placé dans la baie de Bourgneuf, qui d'ailleurs a subi de trop profondes transformations pour qu'il soit possible de déterminer plus exactement le point qu'il occupait.

M. Lièvre se propose d'étudier les deux principaux peuples qui habitaient entre la Loire et la Gironde ; mais il tient à faire connaître d'abord leurs voisins, qu'il passe rapidement en revue : au nord, sur la rive droite de la Loire, les Namnètes, dont la capitale était *Condivincum*, qui paraît avoir été en même temps leur port, le *Portunumnetum* de la table de Peutinger ; à l'est des Namnètes, les Andes ou Andegaves, et plus haut, en remontant la Loire, les Turons ; puis, en tournant vers l'est, les Bituriges Cubes, qui, sept siècles avant notre ère, avaient dominé la Gaule, et qui, au moment de la conquête, étaient à leur tour dans la dépendance des Éduens ; au sud des Bituriges, les Lémovices, et, plus bas, les Pétrocores ; enfin, sur les deux rives de la Garonne, les Bituriges Vivisques.

Tous ces peuples, ainsi que les Pictons et les Santons, formèrent autant de cités dans l'organisation imposée à la Gaule par Auguste, mais ils n'étaient assurément pas les seuls à occuper le vaste territoire que nous venons de parcourir. Josèphe dit qu'il y avait en Gaule trois cent cinq peuples, Appien parle même de quatre cents. Pour former une cité on dut donc réunir plusieurs peuples, et elle prit le nom du plus important. Il est difficile de retrouver tous ces anciens petits états. Les Mauges, vraisemblablement, en étaient un, qui fut annexé aux Andegaves ; de même, le pays de Retz, réuni aux Pictons dès avant la conquête, et celui d'Aunis ajouté aux Santons.

Il est un autre petit peuple voisin, allié ou client des Pictons, *Pictonibus juncti*, qui a été entre les savants l'objet de nombreuses discussions et dont on n'a pas encore définitivement fixé la position : ce sont les *Agesinates* ou plutôt les *Cambolectri Agesinates*, placé par les uns à Aizenay, par les autres en Angoumois. C'est à cette dernière opinion que M. Lièvre se rallie, par des considérations nouvelles qu'il a exposées dans sa quatrième conférence, mais que nous ne résumons pas ici, parce qu'il doit en faire prochainement l'objet d'un mémoire particulier (1).

E. GINOT.

(1) ERRATA du dernier article. — P. 156, lignes 10-13, lire : Au siècle dernier le P. Arcère estimait à deux pieds par an les empiètements de la mer ; M. Bouquet de la Grie, qui, avant de créer de toutes pièces un port sur une côte soumise à de telles transformations, a étudié les causes de ces changements... — P. 156, ligne 25, au lieu de *couches*, lire *conches*.

Les fouilles de la Mothe-Tuffau.

On lit dans le *Mellois* du 6 mai :

« Le correspondant de la *Revue de l'Ouest*, qui lui écrit d'Ardilleux que la Société des Antiquaires de l'Ouest fait en ce moment exécuter des fouilles dans le tumulus de la Mothe-Tuffau (1), va un peu vite en besogne.

« Renseignements pris auprès de personnes à même d'être bien informées, nous dirons seulement qu'une commission de cette Société savante, dont fait partie le R. P. de la Croix, si connu des archéologues par ses recherches à Sanxay, etc., est venu visiter ce tumulus le 23 du mois dernier, et que ces messieurs sont convenus avec M. le vicomte de Saint-Marsault, co-propriétaire de la butte, que les fouilles projetées seraient exécutées sous la direction du savant père besogne, aussitôt la récolte des foins terminée. »

Le *Mellois* ajoute : « Il est regrettable que la Société de Statistique des Deux-Sèvres n'ait pas pris l'initiative de ces recherches qui, si nous en devons croire certaines personnes, ne peuvent manquer d'être fructueuses. »

Si le bureau de la Société de Statistique a décidé, dans sa séance du 20 mars dernier, de laisser le champ libre à l'initiative des Antiquaires de l'Ouest, c'est qu'avant de dépenser de l'argent à faire des fouilles, il convient de payer ses dettes. Les finances de la Société de statistique avaient été si bien gérées sous la présidence Léo Desavire !!

Découvertes gallo-romaines près d'Ardin.

Dans la plaine qui s'étend entre Coulonges-sur-l'Autize et Ardin (Deux-Sèvres), le long du chemin de Coulonges à Saint-Goard, à peu près à égale distance (1,500 m.) de ces deux points, — dans le champ dit *Champ des quatre noyers*, — M. Fauger, propriétaire aux Abertelleries, a découvert une importante série de sculptures gallo-romaines dénotant la présence en cet endroit d'un édifice, peut-être pas considérable en étendue, mais certainement décoré somptueusement.

Le morceau principal (qui affecte la forme d'un triangle mesurant 1^m35 d'hypothénuse et 1^m10-15 et 80 c. sur les autres côtés) est la partie *dextre* d'un fronton, qui devait avoir environ 5 mètres de largeur. On y voit sculptés en fort relief un singe et un oiseau (ni corbeau ni aigle), au milieu de rinceaux. Le singe, qui ne mesure pas moins de 0^m55 c. de la tête à la croupe, est posé de côté avec la tête de face. Cette tête est fort expressive. Les rinceaux ont une allure originale et ne présentent absolument rien de classique. C'est un nouvel exemple de l'indépendance de la sculpture en Gaule à l'époque romaine.

Ce morceau, — bien conservé, en somme, à part la queue du singe, — a été transporté aux Abertelleries, en compagnie de deux petits fragments, de même provenance et ayant appartenu à un entablement, sur lesquels on remarque des modillons, des métopes, des oves, etc.

(1) Près Chef-Boutonne (Deux-Sèvres).

C'est du même entablement que faisaient partie deux autres fragments, richement décorés l'un et l'autre, et laissés jusqu'ici près de leur lieu d'invention, sur le bord du chemin. Ces deux fragments mesurent l'un et l'autre environ 0^m85 c. de large. A en juger par le plus complet, ils devaient pénétrer de plus d'un mètre dans la construction.

L'habitation (?) élevée en cet endroit à l'époque romaine a laissé d'autres traces. Il y a trois ou quatre ans M. Charles Lafosse y a recueilli un fragment de base de colonne et un pied d'amphore. Le sol est encore couvert de fragments de briques et de tuiles. Le propriétaire a extrait là, depuis 25 ans, la valeur d'une charretée de petits appareils carrés et rectangulaires, décorés de losanges concentriques.

M. Fauger a été mis en appétit par ces découvertes, et très prochainement il éventrera ex-professo son terrain dans l'espoir de rencontrer la suite du fronton.

Le *Champ des quatre noyers* n'est pas éloigné du *Champ du Margatte*, où l'on a découvert, il y a 25 ou 30 ans, la valeur de 30,000 francs d'or en petits lingots (épaves de l'atelier monétaire d'*Aredunum*), et où, il y a 4 ans, on a déblayé une quantité considérable de briques et de tuiles romaines, qui recouvraient une surface de 80^m carrés. Une de ces tuiles, ainsi qu'un morceau de dallage en pierre blanche, d'un grain très fin, analogue à celui de la grande piscine de Sanxay, ont été recueillis par M. Charles Lafosse et sont conservés au château de Saint-Goard, en compagnie de nombreux fragments archéologiques provenant soit de Saint-Goard même, soit de la région, et appartenant aux époques romaine, romane, gothique et Renaissance.

Le chevet de l'église de Cerizay.

C'en est fait du chevet fortifié de l'ancienne église de Cerizay ! Nous sommes définitivement battus. — M. H. Proust doit être dans la joie !

Le 4 mars dernier, M. le Directeur des beaux-arts informait M. le Préfet des Deux-Sèvres que « la Commission des monuments historiques, à l'examen de laquelle [il avait] soumis la demande de classement du sanctuaire fortifié de l'église de Cerizay, a été d'avis qu'il n'y avait pas lieu de classer cette partie de l'édifice, bien qu'elle présentât un certain intérêt.

« Cette mesure, en faisant obstacle à l'établissement d'une rue latérale projetée, eût, en effet, provoqué les réclamations du conseil municipal et, de plus, entraîné l'allocation d'une indemnité à l'entrepreneur qui compte employer les matériaux provenant de la démolition à la construction de l'église nouvelle. »

Encore l'église de Cerizay.

A l'intérieur du chevet fortifié de l'église de Cerizay, seul débris jusqu'ici resté debout, comme le condamné qui attend son coup de grâce, on a découvert une litre aux armes de la maison de Granges de Surgères.

Elle devait tenir ce droit ainsi que celui d'enfeu, de sa terre de Puy-Guillon, située dans la paroisse.

La famille de Surgères est celle des Maingot des chartes du moyen âge, qui y signent avec les ducs d'Aquitaine, surtout dans les libéralités faites à l'abbaye de Maillezais par ces hauts et puissants seigneurs (1).

Le badigeon en tombant a mis au jour un écusson de banneret, écartelé de Surgères et de Vivone et accompagné de cette inscription :

Jacques de Surgères, fils de Jacques premier et de Marie de Laval, épouse Marguerite de Vivone, fille de messire Renaud de Vivone. . . . an 1395.

A côté, sur le milieu d'un des pilastres qui divisaient chaque écusson, se trouve dans un entrelacs, le monogramme de Marguerite de Vivone (M) avec un H en plus. Ces peintures sont du règne de Louis XIII.

Rien ne serait plus facile que de découvrir la litre entière, en faisant tomber la chaux qui la recouvre et de retrouver ainsi la page, très probablement la plus illustre de l'antique maison de Surgères.

Derrière l'autel, les ouvriers qui continuent à déblayer ont découvert un certain nombre de monnaies d'or.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pu en voir une seule. On m'a dit qu'elles étaient des règnes de Louis XIII et Louis XIV.

Ces pièces, trouvées à l'emplacement du rétable, doivent en être la date, car aucune partie de l'église démolie, sauf lui, ne portait la trace d'une construction du XVII^e siècle.

GABRIEL DE FONTAINES.

La couleuvrine du musée de Niort.

Le musée archéologique de Niort vient de s'enrichir, grâce à la souscription bénévole d'une vingtaine de membres de la Société de statistique, d'une « couleuvrine du XVI^e siècle, provenant de l'ancien château de Niort ». Telle est au moins la teneur de l'étiquette accolée à l'objet par M. le conservateur-adjoint du musée.

Cette couleuvrine a été achetée à la veuve de l'armurier niortais Bast, — celui-là précisément qui naguères mettait en vente plusieurs spécimens d'ancienne artillerie, d'un apocryphe aujourd'hui notoire. Cette acquisition s'est faite grâce à l'intervention de deux tiers, qui ont été précédemment mêlés à une histoire d'apocryphe de même farine.

Nous ne disons pas que la couleuvrine en question a été fondue à Niort, chez Guérin, au mois de janvier 1891, mais nous faisons toutes nos réserves sur la provenance. Les musées de Sociétés savantes peuvent très légitimement, surtout quand cela ne coûte rien aux dites sociétés, exhiber des couleuvrines de tous les âges, se chargeant par la culasse ou autrement, — mais il ne faudrait pas en profiter pour faire avaler des couleuvres aux visiteurs — et aux souscripteurs.

(1) Voir les chartes mentionnées par l'historien Besly.

Que les héritiers Bast aient cherché, plus ou moins habilement, à se débarrasser d'une pièce invendue, qui leur a rapporté relativement un gentil denier, — c'est tout naturel, — mais il nous semble qu'il eût mieux valu que le conservateur et surtout le conservateur-adjoint du musée de Niort ne se mêlassent point de cette affaire.

Pas utile de faire concurrence au musée de Chièvres !

Les poteries de Saint-Porchaire au Louvre.

L'administration du Louvre vient de remanier un certain nombre de salles. Celles de la Renaissance, notamment, ont subi des modifications très heureuses. Les bronzes, les faïences, les ivoires ont été groupés ensemble. Et les savants conservateurs, MM. Courajod et Molinier, ont profité de l'occasion pour rectifier les vieilles étiquettes et modifier quelques appellations surannées.

L'admirable série des poteries de Saint-Porchaire, léguée par Sauvageot, est installée maintenant dans une élégante vitrine dont le fond en peluche cramoisi fait valoir la blancheur crémeuse de ces petits bijoux poitevins.

Comme de raison, l'ancienne étiquette a été supprimée ; elle porte maintenant

FAIENCES DE SAINT-PORCHAIRE

dites de Henri II ou d'Oiron.

Nouvelles archéologiques diverses.

— On a trouvé dans ces derniers temps, dans le cimetière de Loubillé (Deux-Sèvres), à une profondeur d'environ cinq pieds, un certain nombre de sépultures très anciennes, formées de pierres plates posées de champ, qu'on recouvrait d'autres pierres plates. Des vases et des armes accompagnaient les défunts. Un de ces vases, remontant à l'époque mérovingienne, et une pointe de javelot ont été recueillis par M. Henri Gillard.

— Au cours d'une exploration récente, MM. Arthur Bouneault, Ed. Lacuve et Jos. Berthelot ont rencontré à Vernoux-sur-Boutonne et à Sainte-Soline (Deux-Sèvres) plusieurs tombes des XII^e et XIII^e siècles, d'une sculpture intéressante, qui n'avaient pas encore été signalées, que nous sachions.

— Mgr X. Barbier de Montault vient de terminer une étude sur les tapisseries du Poitou, spécialement sur celles qui ornent le salon de M. Ch. Reversé, à Saint-Maixent. Ces dernières, qui représentent les neuf Preux, sont de l'Aubusson primitif et par suite appartiennent à une fabrication dont les spécimens sont très rares.

— M. l'abbé Ernest Sichère, curé de Boussay (Deux-Sèvres), nous signale 1^o à Saint-Laurent-de-Jourdes (Vienne) : une cloche de 1572, ornée de sceaux et portant les noms de René de Rochechouart et de

Jeanne de Ceaux, — 2° dans les archives paroissiales de Boussay : l'acte de vente d'un pré, à l'effet de payer Jacques et André Lamy, demeurant en la ville de Saumur, qui avaient fondu deux cloches pour l'église de Boussay et ne voulaient livrer lesdites cloches sans être sûrs d'en être payés (1598).

— MM. Arthur Bouneault et Jos. Berthelé ont estampé récemment la magnifique plate-tombe avec effigie gravée (xvi^e siècle), jusqu'ici restée inédite, de l'église de Saint-Vincent-la-Châtre (Deux-Sèvres).

— Est-ce que le classement comme monument historique de l'église de Saint-Marc-la-Lande est destiné à rester purement platonique ? Quelques légères réparations aux gouttières préserveraient ces délicates sculptures du xvi^e siècle.

— M. Roger Drouault nous signale à Dercé (Vienne) :

1° Des fonts baptismaux datés de 1622 et portant cette inscription :

QV̄T QVOT · IN · XP̄O
BAPTIZATI · ESTIS
XP̄M INDVISTIS
AD ROMAN · C · 6 · 1622

2° Une croix de cimetière du xvii^e siècle : autel en pierre, supportant un dé de maçonnerie, sur lequel se dresse une colonne monocylindrique, formée de sept assises et couronnée par une petite pyramide hexagonale.

— Le *Réveil des campagnes* (n° du 24 mai) annonce qu'il y a quelques années, on a découvert : — 1° commune de Couture-d'Argenson (Deux-Sèvres), aux Chaumes de Saint-Florent : « quelques murs gallo-romains et une fosse entourée avec des tuiles romaines entières et pleine de chaux (c'était probablement une villa en construction et qui n'aura pas été achevée ; aucun objet caractéristique n'a été découvert dans les environs) » ; — 2° commune de Loubillé (même département), aux Emoutés : « une belle pointe de flèche en bronze » ; — dans la même commune de Loubillé, au lieu dit l'Achereau, « on trouve fréquemment des haches polies en silex ».

REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 avril. — « M. le capitaine Espérandieu communique les inscriptions suivantes du cachet de l'oculiste Sextus Flavius Basilius, récemment découvert près de Rennes :

S. FL. BASILI	DIASMYRNADV
S. FL. BASILI	DIALEPIDOS
S. FL. BASILI	AMATHYSTINADCI
S. FL. BASILI	TRIGONVMADAS

« (Il faut lire : *Sexti Flavii Basilii diasmyrnes, dialepidos, amathystinum, trigonum*, etc.).

« Ce cachet nous fait connaître deux médicaments nouveaux : l'*amathystinum* et le *trigonum*. Quant au premier, on peut penser, ou qu'il était fabriqué avec de la poudre d'améthyste, ou qu'il était précieux comme de l'améthyste, ou qu'il était violet, ou enfin qu'il contenait une plante labiée réduite en poudre, qui de nos jours encore est appelée améthyste. M. Espérandieu, sans se prononcer sur ce point, serait disposé à croire qu'il s'agit d'un collyre fabriqué avec de l'améthyste. Le *trigonum* est, selon toute apparence, un collyre à la verveine » (1).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

Séance du 24 décembre 1890. — M. le comte Louis de Fleury lit un mémoire sur certains forts de terre de la Vistule, dont quelques-uns remontent à la période romaine ; d'autres ont été construits au x^e siècle.

Séance du 28 janvier. — M. H. Omont signale un petit carnet de notes de Bernard de Montfaucon, acquis il y a une dizaine d'années par la Bibliothèque nationale. Il contient un inventaire des statues et bustes antiques réunis par Richelieu.

Séances des 4 et 11 février. — M. de Fleury, associé-correspondant à l'étranger, signale, d'après Cesare Vecellio, l'ancien usage à Naples de tresses de cheveux maintenues rigides par une baguette et cordées de rubans de cuir ou de soie, que M. de Baye avait relevé dans la nécropole antique russe de Maurauka. — M. Mowat signale, de la part de M. Dangibeaud, de Saintes, les graffitis existant sur des vases de terre récemment recueillis dans les ruines romaines de la ville.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Le Congrès s'est ouvert le 22 mai à la Sorbonne.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Séance du samedi matin 23 mars. — M. Lièvre lit un mémoire sur les limites respectives des Pictons, des Andecaves, des Turons, des Bituriges Cubes, des Santons et des Bituriges Vivisques, déterminées au moyen des données fournies par la Table de Peutinger, l'itinéraire d'Antonin et les bornes milliaires.

Cette communication, qui bouleverse avec intensité — preuves en main — les idées aujourd'hui admises officiellement sur le système kilométrique de la Gaule à l'époque romaine, est appelée à un grand retentissement. Nous en reparlerons en détail.

(1) J.-B. Mispoulet, dans le *Journal officiel*, 19 avril 1891, p. 1761.

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE.

Séance du samedi soir 23 mai. — « M. de l'Estourbeillon communique au Congrès un court travail de M. RENÉ VALLETTE, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, sur la corporation des tuiliers et chauxniers du village de Bourceguin, en la commune de Bourneau (Vendée). Cette corporation, connue sous le nom de *cour bachique de Bourceguin*, avait sa sénéchaussée, son parquet, ses offices de lieutenant, assesseurs, greffier, cavaliers de maréchaussée, huissiers et sergents, etc. La cour bachique prononçait des sentences, administrait la corporation et pourvoyait aux charges établies en les vendant d'ordinaire à l'enchère. Celle-ci ne se comptait jamais que par tonneaux de vin (une pinte ou deux bouteilles). Le jour de la réception de ceux qui passaient « *mattres* », la corporation avait une messe solennelle et un grand banquet préparé par un cuisinier de Fontenay-le-Comte, d'où étaient toujours exclus les femmes et les enfants (1) ».

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

Séance du samedi matin 23 mai. — « M. Duboys lit, au nom de M. AUDIAT, président de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, un travail d'ensemble sur les églises de Saintes avant le onzième siècle. On peut admettre que dès le troisième siècle la ville de Saintes possédait une église consacrée à saint Pierre, qui était sans doute bâtie sur le même emplacement que l'église actuelle. Eusèbe, huitième évêque de Saintes, commença la construction d'une église en l'honneur de son prédécesseur, saint Vivien. Fortunat a célébré ce monument, qui remontait au début du sixième siècle. A la fin de ce même siècle, saint Pallais, évêque de Saintes, entreprit de bâtir un édifice religieux en l'honneur de saint Etienne, où il transporta les reliques de saint Eutrope. Cette église changea de vocable peu de temps après et prit le nom de saint Eutrope. Après avoir encore mentionné les églises de Saint-Pallais, de Sainte-Sabine et de Notre-Dame-de-la-Rotonde, de Saint-Aignan et de Saint-Maurice, qui existaient à Saintes avant le onzième siècle, M. Audiat constate qu'il ne reste plus aucun débris de ces divers monuments (2). »

Séance du samedi soir 23 mai. — M. Régis de l'Estourbeillon « communique, au nom de M. René Vallette, une note sur un marché passé en 1618 entre la fabrique de Fontenay-le-Comte et le sieur Féti, pour l'acquisition d'un tableau de Vianino de Crémone, représentant la mort de la Vierge (3) ».

— « M. le baron de BAYE lit une étude détaillée de la nécropole explorée par M. Delamain, à Herpes (Charente). Il présente les photographies des haches, des épées et des boucles de ceinturon découvertes dans les fouilles de ce cimetière. S'appuyant sur les témoignages de la géographie, de l'histoire et de noms de lieux

(1) *Journal officiel*, 24 mai, p. 2270.

(2) *Journal officiel*, 24 mai, p. 2271.

(3) *Journal officiel*, 24 mai, p. 2272.

voisins, M. de Baye attribue les sépultures de Herpes aux Wisigoths. Ce cimetière barbare offre un intérêt tout particulier, parce que c'est la première nécropole wisigothique fouillée scientifiquement dans le sud-ouest de la France. Les boucles d'oreilles trouvées à Herpes sont fort remarquables et appartiennent à un type qui ne se rencontre pas dans les cimetières francs. On a rencontré dans quelques tombes de curieux spécimens d'orfèvrerie cloisonnée, et les fouilles, qui se poursuivent, amèneront sans doute d'autres découvertes de mobilier funéraire. » (1).

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

Séance du samedi matin 23 mai. — Présidence de notre compatriote M. Charles Tranchant, ancien conseiller d'Etat, vice-président. — « M. DELISSE-MORIN, de la Société des Archives de la Saintonge et de l'Aunis, donne lecture d'une *Statistique de la commune de l'Éguille, canton de Royan*. Dans ce travail fort consciencieux, M. Delisse-Morin étudie et signale tour à tour tous les renseignements statistiques qui intéressent la description topographique, l'histoire économique, administrative, pédagogique et morale de l'Éguille. Il donne aussi la liste des maires de la commune depuis 1793 et celle des curés depuis 1671. — MM. Tranchant et Rameau échangent quelques observations avec M. Delisse-Morin au sujet de sa communication. — M. Tranchant recommande particulièrement à l'auteur l'intérêt que présente, pour des monographies comme celle qu'il vient de faire, le relevé exact des lieux dits de la commune : il l'engage à faire des recherches aux archives du département où probablement il trouvera quelques renseignements nouveaux » (2).

— A la suite du Congrès des Sociétés savantes, M. Charles Tranchant a été nommé officier de l'Instruction publique (3).

RÉUNION DES SOCIÉTÉS DES BEAUX-ARTS.

Séance du lundi 25 mai. — « Communication de M. BROUILLET (Amédée), correspondant du Comité à Poitiers, sur les Girouard, sculpteurs poitevins des dix-septième et dix-huitième siècles. C'est une monographie très étudiée, très complète, de toute une famille d'artistes oubliée aujourd'hui, mais qui a joui d'une sérieuse réputation dans les provinces du Centre au dix-septième siècle. C'est un Girouard qui fut chargé d'exécuter la statue de Louis XIV, érigée par les Etats du Poitou en 1687 » (4).

— « Communication de M. BRAIS (Emile), correspondant du Comité à Angoulême, sur les stalles de Bassac. Il s'agit ici de sculptures sur bois exécutées en 1700 dans l'abbaye de Bassac par un frère de cette abbaye. Le mérite esthétique de ces sculptures ne peut être établi

(1) *Journal officiel*, 24 mai, p. 2272.

(2) *Journal officiel*, 24 mai, p. 2272.

(3) *Journal officiel*, 28 mai, p. 2358.

(4) *Journal officiel*, 26 mai, p. 2317.

avec certitude, car M. Biais en donne la nomenclature à l'aide de pièces d'archives ; mais le choix des sujets, dont les « miséricordes » des stalles furent ornées, est des plus étranges, et la lecture faite par le correspondant du Comité, tout en laissant le champ libre à plus d'une discussion, obtient un réel succès de curiosité » (1).

Séance du mardi 26 mai. — « La parole est donnée à M. EMILE BIAIS, correspondant du Comité à Angoulême, pour la lecture d'une note sur Delacroix. Ce travail succinct embrasse une période de quatre années environ, de 1816 à 1820, durant lesquelles Eugène Delacroix vécut dans la forêt de Boixe. Plusieurs lettres inédites du peintre de *Dante et Virgile*, retrouvées par M. Biais, sont reproduites in-extenso dans le travail lu devant la section » (2).

— Lecture du rapport de M. HENRY JOUIN, archiviste de la Commission de l'inventaire des richesses d'art et rapporteur général de la session :

« Voici tout d'abord un croquis. Il est signé de M. Emile Biais, correspondant du Comité à Angoulême. Le sujet n'en est pas banal. Nous avons sous les yeux un Delacroix provincial. Le peintre de la *Bataille de Taillebourg* nous apparaît dans la maison des gardes de la forêt de Boixe. Nous sommes en 1816 ou peu s'en faut. Delacroix partage ses jours entre la chasse et l'apprentissage de son art. Il a près de lui sa sœur, Madame de Verninac, et ses enfants. Entre temps, lorsqu'il a broyé lui-même ses couleurs sur une table de marbre, il brosse hâtivement le portrait du garde-chasse Fongerat ou celui de son neveu, Charles de Verninac ; mais ce ne sont là que des amusements. J'aperçois dans l'angle de la pièce un tableau célèbre, *Dante et Virgile*, que Delacroix se dispose à envoyer au Salon. C'est dans la forêt de Boixe que fut peinte cette « barque » fameuse parvenue jusqu'à nous, le mot est de M. Biais, avec la fortune du maître. Certes, il faut le supposer, Delacroix n'était pas oisif en ces années lointaines. La maison des gardes, construite en moellons, était située non loin d'un bois sacré dédié jadis à Apollon. Je soupçonne Delacroix d'avoir fait preuve de déférence vis à vis du dieu de la lumière et de la poésie en évitant de chasser dans son bois, ce qui lui valut plus tard d'être choisi pour peindre, à l'honneur de ce dieu, le motif central — M. de Chennevières a dit « le cœur » — de la galerie d'Apollon (3).....

« Je ne sais rien de perfide comme une allusion. C'est une lame affilée sous un voile de gaze. Il ne faut pas jouer avec de pareilles armes. Il est vrai, tout le monde n'est pas de cet avis. Observez les stalles de Bassac, sculptées par Jean Lacoste et que M. Biais a si heureusement restituées sous vos yeux. Les « miséricordes » sont singulièrement ornées. Celle de la stalle du prieur a pour emblème une tête de Bacchus. Voilà qui est troublant. Sur la stalle de l'abbé, j'aperçois une tête de séraphin. Le symbole est de meilleur goût. Mais, tout aussitôt se succèdent une hure de sanglier, un canard, un coq,

(1) *Journal officiel*, 26 mai, p. 2317.

(2) *Journal officiel*, 27 mai, p. 2339.

(3) *Journal officiel*, 27 mai, p. 2340.

une chauve-souris, etc. Sont-ce vraiment des allusions? M. Biaïs, l'historiographe de l'église abbatiale de Bassac, est pour l'affirmative. S'il en est ainsi, vous estimerez sans doute, Messieurs, que Jean Lacoste, frère bénédictin, l'auteur des stalles du monastère, avait le ciseau frondeur. C'est lui, nous apprend M. Biaïs, qui avait dessiné les emblèmes des « miséricordes » avant d'en sculpter le bois. Et ces choses se passaient en 1700. Si du moins nous pouvions refouler Jean Lacoste jusqu'au moyen âge, nous invoquerions à sa décharge la naïveté de ces temps lointains, des traditions populaires dont le sens nous échappe. Mais au début du dix-huitième siècle, Jean Lacoste nous semble cruel dans le choix des ornements dont il a fait usage à Bassac. En revanche, ceux qui l'ont surveillé, durant l'accomplissement de son œuvre railleuse, ont fait preuve d'une rare mansuétude (1)...

« M. Brouillet, correspondant du Comité à Poitiers, s'est fait auprès de vous l'introducteur des Girouard. Les Girouard sont des sculpteurs. L'ancêtre est Jean I^{er}. Il habite Poitiers en 1660. Sa demeure est située rue des Trois-Piliers, sur la paroisse Saint-Porchaire. Il a quatre fils, Jean II, Pierre, Joseph et Jacques, tous sculpteurs, à l'exemple de leur père. Jean II sera le plus célèbre. Toutefois, Jean I^{er}, chargé de la décoration du portail de l'ancienne juridiction consulaire, en 1644, a sculpté sur les rampants du portail les statues de la Justice et de la Prudence. L'attitude, le mouvement, l'expression de la Prudence dénotent une main savante et un sens très fin de l'art plastique. Jean I^{er} a sculpté la pierre. C'est également en pierre que Jean II exécutera la statue équestre de Louis XIV pour la ville de Poitiers. Cette œuvre date de 1687. Elle a grande allure; c'est du moins ce que nous révèlent les estampes du temps, car un seul fragment de l'effigie triomphale subsiste aujourd'hui. En confiant à Jean II Girouard l'exécution de la statue de Louis XIV, les Poitevins faisaient preuve de goût. En effet, les contemporains du sculpteur tenaient sa personne et son mérite en haute estime. Des pages signées de noms fameux dans la région, exhumées par M. Brouillet, attestent le renom de l'artiste à son époque. M. Brouillet lui-même, directeur du musée de Poitiers, se serait-il attardé à retracer la vie de Jean Girouard, si celui-ci n'avait pas droit à notre attention? Le docteur Forstemann, dont l'opinion fait autorité en matière d'étymologie, incline à voir dans le nom de Girouard un dérivé de la locution germanique « Girulf », qui signifie fauve et dispos. Le ciseau robuste de Jean II, sa fertilité, son énergie justifient, ce nous semble, la thèse onomastique de Forstemann » (2).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE.

Le *Congrès archéologique de France* tiendra, cette année, sa 58^e session dans le Jura et le Doubs, sous la présidence de M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'Archéologie.

Le Congrès s'ouvrira le 16 juillet à Dôle.

(1) *Journal officiel*, 27 mai, p. 2342.

(2) *Journal officiel*, 27 mai, p. 2344.

La journée du 17 juillet sera consacrée à Salins, — les journées des 18, 19 et 20 à Besançon, — et la journée du 21 à Montbéliard.

Une excursion archéologique en Suisse, à Bâle, Soleure, Berne, Neuchâtel et Avenches (journées des 22, 23, 24, 25 et 26 juillet) terminera cette session.

Les adhésions devront être adressées à M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, à Besançon. Chaque souscripteur reçoit un beau volume illustré renfermant le compte rendu des séances. La souscription est de dix francs. — Les membres de la Société française d'archéologie sont souscripteurs de droit et n'ont, en conséquence, aucune cotisation nouvelle à verser. Cependant, ceux qui ont l'intention de se rendre au Congrès sont priés d'en donner avis sans retard à M. Jules Gauthier, à Besançon, afin qu'il soit possible de leur faire connaître, en temps utile, les réductions qui pourraient être accordées par les compagnies de chemins de fer.

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE.

Séance du 6 avril. — M. Fournier, préposé aux collections du musée de Niort, « adresse à la Société une note sur *les prétendus dépôts marins de l'époque romaine dans la vallée de la Sèvre* (1), qui paraissent n'être que des débris accumulés par l'homme. — M. Douvillé (2) présente de la part du même géologue une *monographie géologique de la commune de Saint-Florent*, accompagnée d'une carte géologique à l'échelle de 1/20,000. M. Fournier a entrepris de lever à cette même échelle une carte géologique détaillée de toutes les communes du département des Deux-Sèvres. C'est une œuvre considérable, d'une grande importance, et que notre confrère est bien en situation de mener à bonne fin. Les sociétés savantes ne peuvent que s'intéresser à cette entreprise, et il est à souhaiter que l'appui des autorités locales mette M. Fournier en mesure de publier le résultat de ses travaux. Le relevé de plusieurs autres communes est dès maintenant terminé en minute » (3).

ASSOCIATION FRANÇAISE.

L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra son prochain congrès à Marseille, du 17 au 27 septembre. Notre compatriote et collaborateur M. Gustave Chauvet, dont tous les préhistoriens apprécient le savoir, présidera la 11^e section (anthropologie).

Voici l'exposé sommaire de la question proposée par lui à la discussion de la 11^e section :

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, tome v, n^o 56, pp. 235 à 237.

(2) Ingénieur en chef des mines, professeur de paléontologie à l'École des Mines.

(3) *Compte rendu sommaire des séances de la Société géologique de France*, séance du 6 avril 1891, pp. 1-2.

Quelle est la valeur des objets d'industrie humaine, comme éléments de classification des terrains quaternaires et des époques préhistoriques ?

L'anthropologie est une science nouvelle ; comme toutes les autres, elle s'est développée par étapes :

- 1° *Observations* des faits ;
- 2° *Hypothèses et essais* de classification permettant de les grouper ;
- 3° *Vérification* et critiques des classifications proposées.

Depuis trente ans, on a recueilli une énorme quantité d'observations isolées, d'origines et de valeurs bien diverses : fouilles d'alluvions, de grottes, de sépultures ; études des faunes ; mensuration de squelettes et de crânes ; comparaisons ethnographiques, etc., etc. ; le tout disséminé dans les revues spéciales, dans les mémoires et les bulletins des Académies et des Sociétés scientifiques et archéologiques.

Quelques esprits synthétiques ont essayé de mettre un peu d'ordre dans ce chaos de documents, ils y ont fait un triage et proposé des classifications générales.

Vers 1867, nous rangions les résultats de nos fouilles dans des tiroirs portant les étiquettes suivantes :

Époque du grand ours,
— du mammouth,
— du renne,
— de l'aurochs.

Mais la première qualité d'une classification est d'être facilement applicable... On s'aperçut bientôt que les divisions proposées étaient peu précises, que la faune quaternaire s'est modifiée d'une façon lente et irrégulière : le renne et le mammouth, notamment, traversent de longues époques qu'il était utile de distinguer.

A un autre point de vue, les stations humaines qui ont surtout attiré l'attention des chercheurs ne contiennent, le plus souvent, qu'une faune restreinte, composée des *seuls* animaux tués à la chasse ; souvent aussi, le sous-sol des cavernes a été remanié, aux époques préhistoriques, avec la faune primitive, pour l'aménagement de l'habitation.

Il y avait donc forcément des lacunes et d'importantes causes d'erreurs dans l'étude de ces faunes associés aux débris laissés par l'homme.

Aussi a-t-on cherché à compléter la méthode *paléontologique* applicable surtout aux alluvions et aux terrains stratifiés, en faisant intervenir un facteur nouveau : *l'industrie humaine*.

L'homme, en effet, le nouvel animal des dernières couches géologiques, n'est pas semblable à ses devanciers... il a un caractère spécial, c'est un *faiseur d'outils* ; il modifie et perfectionne incessamment son outillage et, grâce à cette aptitude spéciale, il laisse partout où il passe des traces d'un caractère particulier, variables suivant le temps et suivant le lieu.

Depuis longtemps, les spécialistes reconnaissent l'âge d'une corniche, d'un bas-relief, d'un vase, d'une arme, à leur forme et à leur mode de fabrication ; pouvait-on appliquer cette méthode de l'archéologie classique à l'archéologie préhistorique ?

Dans ce cas, il y avait là un élément nouveau, un chronomètre délicat, permettant de mesurer des temps assez courts, de suivre des gradations plus rapides que celles données par les variations de la faune.

Les recherches faites dans cette voie depuis vingt ans paraissent justifier, pour une grande partie de la France, cette façon de voir, et aujourd'hui, la plupart des anthropologistes français ont changé les anciennes étiquettes et les ont remplacées par les suivantes :

Temps quaternaires.	{	Époque chelléenne,
		— moustérienne,
		— solutréenne,
		— magdalénienne.

Temps modernes. | Période néolithique.

Mais une classification ne s'invente pas *a priori* et sa valeur dépend en grande partie des matériaux qui lui servent de base. Au début d'une science, on peut, dans une certaine mesure, en tracer les grandes lignes, mais il est impossible de résoudre toutes les questions de détails.

En anthropologie préhistorique, notamment, que de points obscurs : dans la chronologie, la faune, l'industrie, le climat, les races, etc.. etc.

Aussi les contradicteurs sont venus de divers côtés, critiquant tel ou tel point de détail, quelques-uns même s'attaquant à la classification tout entière.

Le débat vaut la peine d'être sérieusement examiné et le rôle de la onzième Section me semble être de provoquer, partout, sur ce sujet, des observations nettes et précises, faites sans idées préconçues.

L'anthropologie préhistorique, encore imparfaitement limitée entre la géologie, la paléontologie et l'histoire, va puiser ses renseignements chez ses voisines ; elle dit :

Aux géologues, renseignez-nous sur la formation, l'extension et l'oscillation des glaciers, le régime de nos anciens fleuves, les âges respectifs de nos terrains ;

Aux paléontologistes, indiquez-nous, par région, l'ordre d'apparition, d'extinction et d'émigration des animaux et des plantes.

A l'occasion du Congrès de Marseille, je demande spécialement à tous ceux qui s'intéressent à l'origine et aux premiers développements de l'humanité :

« Pouvez-vous déterminer, par des *observations nouvelles* et précises, l'ordre d'invention, d'apparition, d'usage habituel et d'abandon des *divers types* d'armes et d'outils en pierre et en os utilisés par les populations primitives ?

« Le classement observé, notamment dans les vallées de la Charente et de la Dordogne, est-il uniforme pour toute la France ?

« Quelle est son extension géographique ?

« Apportez-nous, sur ce sujet, non des considérations générales ou des matériaux de seconde main, mais dites-nous ce que vous avez vu et observé vous-mêmes dans vos fouilles.

« Montrez-nous les objets que vous avez recueillis de vos mains.

« Indiquez-nous, par des coupes précises, les couches d'où ils ont été retirés et la faune qui les accompagnait. »

GUSTAVE CHAUVET.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le château de Bressuire au ^{xv}^e siècle.

Notice sur le château de Bressuire en Poitou, par RAYMOND BARBAUD, architecte, précédée d'une lettre-préface par MAURICE DU SEIGNEUR. Notice accompagnée d'un plan et d'une vue cavalière du château de Bressuire. — Paris, V. Gastinger, libraire, 6, rue des Beaux-Arts, grand in-8° de 49 pp. et 2 pl. hors texte.

Fils d'un collectionneur fervent doublé d'un homme de goût, neveu d'un archiviste-paléographe, M. Raymond Barbaud est né sous une bonne étoile.

Il paraît être de ceux dont on peut espérer beaucoup.

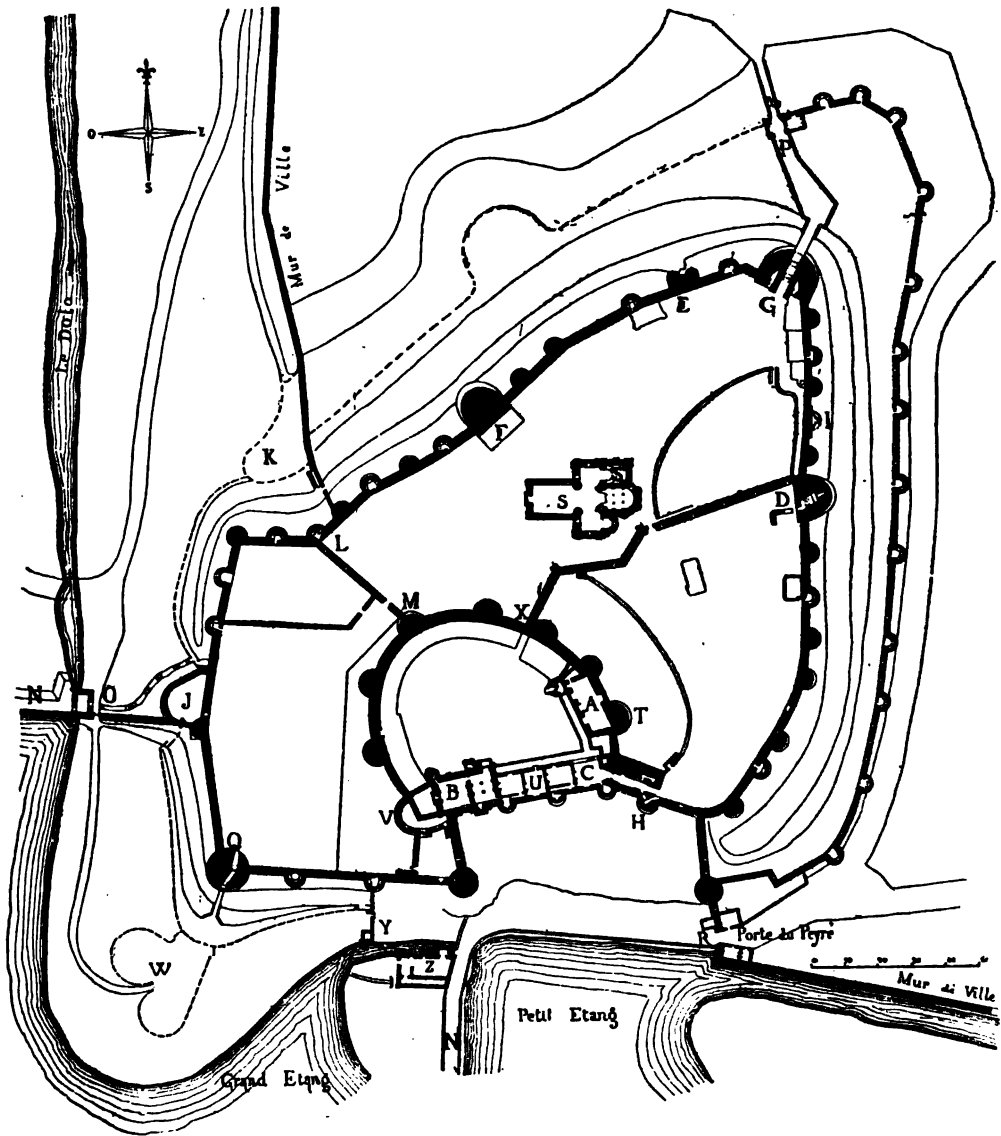
L'élégante plaquette, que nous annonçons aujourd'hui, est son début dans l'archéologie, un début qui permet de bien augurer de l'*Histoire architecturale et archéologique du château de Bressuire*, actuellement en préparation.

Cette histoire formera un volume in-4° accompagné de nombreuses planches en héliogravures et de dessins dans le texte.

Les fouilles, dont M. Raymond Barbaud nous fait entrevoir aujourd'hui les résultats, ont été pratiquées de 1886 à 1891. Elles lui ont permis de restituer les parties disparues. Aidé de ses connaissances techniques d'architecte, M. Raymond Barbaud s'est en outre préoccupé de préciser les travaux faits à différentes époques et de distinguer les remaniements qui se sont superposés.

Il a eu en outre la bonne fortune de retrouver les intéressantes substructions de l'ancienne église Saint-Nicolas-du-Château, que l'on ne connaissait que par les textes, et les ossements des seigneurs qui y avaient été inhumés.

En tête du fascicule : une héliogravure résumant la reconstitution du château ; à la fin, un plan général, que l'auteur a bien voulu nous autoriser à reproduire.



Plan du château de Bressuire à la fin du xv^e siècle (1).

(1) **Légende explicative du plan.** — A. Bâtiment d'habitation (xii^e siècle). — B. Donjon (xi^e siècle). — C. Porte d'entrée de la cour du Donjon (xi^e siècle). — D. Tour de la Fontaine, fin du xii^e siècle. — E. Ancienne porte d'entrée au xi^e siècle. — F. Grosse tour (fin du xii^e siècle). — G. Porte d'entrée (fin du xii^e siècle). — H. Petite

M. Raymond Barbaud a exposé cette année, pour la première fois, au Salon. Sa reconstitution du château de Bressuire, dont cette *notice* était en quelque sorte l'explication, a obtenu la *première médaille* décernée « à l'école moyen âge ». M. R. Barbaud vient également d'obtenir, pour ce même travail, la grande médaille d'argent de la Société centrale des architectes français. Ce sont deux magnifiques succès, dont le Poitou peut être fier à bon droit.

L'âge d'or des collectionneurs en Poitou.

Gaignières, ses correspondants et ses collections de portraits,
par CH. DE GRANDMAISON, — dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*,
tome LI, pp. 573 à 617 (1^{er} article).

L'étude que vient de commencer sous ce titre notre compatriote M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, contient plusieurs passages intéressant particulièrement le Poitou.

Voici d'abord la mention d'un des correspondants de Gaignières (1), le bénédictin Dom René Ducher, qui « lui écrit d'Orléans, de Saint-Jouin-de-Marnes, de Saint-Jean-d'Angély, et c'est toujours à l'occasion d'envois de documents historiques, d'épithèques, de généalogies » (2) (p. 591). — Plus loin, la transcription d'une lettre du ministre Claude Le Pelletier à M. de Maupeou d'Ableiges, intendant de Poitiers (3) :

A Paris, le 22 may 1699.

« Monsieur, — Monsieur de Ganière (*sic*), qui vous rendra cette lettre, est l'homme le plus dangereux qui puisse mettre le

tour avec poterne de la fin du XII^e siècle, surélevée au XV^e. — I. Tour détruite au XIV^e siècle pour placer l'artillerie. — J. Cavalier de terre revêtu de maçonnerie. — K. Cavalier de terre revêtu de palissades. — LM, DX. Murs de défense divisant la basse cour. — N. Chaussée du grand étang. — N'. Chaussée du petit étang. — O. Fortin défendant la chaussée et renfermant les pelles. — P. Portée d'entrée de la 3^e enceinte. — Q. Tour du Corbin (fin du XII^e siècle, modifiée au XIV^e). — R. Porte du Peyré. — S. Eglise Saint-Nicolas-du-Château (commencement et fin du XII^e siècle). — S'. Petite chapelle construite au XIV^e siècle. — T. Tour du XII^e siècle, surélevée au XV^e et dite alors : du Trésor. — U. Bâtiments du XV^e siècle. — V. Chemise du Donjon. — W. Défense en terre garnie de palissades. — Y. Mur crénelé coupant le coteau. — Z. Moulin du Peyré.

(1) Gaignières « a passé sa vie entière à recueillir les monuments écrits ou figurés épars sur le sol de la France ; l'un des premiers (Peiresc l'avait précédé dans cette voie), il a substitué à l'amour exclusif des antiquités grecques et romaines l'étude passionnée des antiquités nationales ; il peut à bon droit être considéré comme le créateur de l'archéologie française. Il a préparé pour ceux qui sont venus après lui des matériaux qu'ils auraient été impuissants à réunir, et il nous a conservé les dessins et les figures d'une grande quantité de monuments dont on chercherait en vain les traces sur notre sol bouleversé par tant de révolutions » (p. 574).

(2) Bibliothèque nationale, ms. fr., 24986, fol. 179 à 186.

(3) Afin de rendre ses excursions archéologiques plus fructueuses, Gaignières se munissait parfois de recommandations ministérielles auprès des intendants.

pied dans votre département, il n'entre jamais dans un pays qu'il n'en emporte tout ce qu'il y a de beau et de curieux. La vérité est qu'il en fait un si bon usage que, bien loin de lui en sçavoir mauvais gré, les honnestes gens doivent favoriser ses recherches. Il a un cabinet rempli de manuscrits très beaux et très curieux, d'une infinité d'estampes et de monumens très utiles pour l'éclaircissement de l'histoire. Il va continuer ses recherches en Poitou.....

« Je lui ay promis, Monsieur, qu'il trouveroit auprès de vous tous les secours dont il pourroit avoir besoin..... » (pp. 595-596).

Malgré l'invite ministérielle, il ne parait pas que Maupeou d'Ableiges ait été pour Gaignières un collaborateur comme l'intendant de Rochefort, Michel Bégon, « administrateur éminent et passionné collectionneur », qui lui envoyait « divers plans, ainsi que des copies de tableaux et de portraits » (p. 596).

Mais Gaignières était homme à s'aider lui-même et, comme il arrive encore de notre temps, c'était l'amateur du dehors qui *damait le pion* aux indigènes. « Une lettre de l'académicien Régnier-Desmarais nous apprend que Gaignières avait prêté cinq vues du château de Thouars au duc de la Trémoille (1) » (p. 599).

Il avait d'ailleurs de fervents *rabateurs*.

« Les bénédictins de Saint-Jouin-de-Marnes [lui] adressent une pleine boîte de portraits, parmi lesquels se trouvent un François I^{er} et un connétable de Bourbon, qui très probablement, étaient du xvi^e siècle.

« Cette abbaye semble avoir été pour Gaignières une mine singulièrement féconde; il y avait séjourné et copié le cartulaire que [M. de Grandmaison a] publié en 1854 (2). L'un des religieux, Dom Charles Conrade, mande le 28 janvier 1700 :

« Je ne sçai, Monsieur, si les trois portraits de la Palisse, de George et de Pierre d'Amboise que je vous ai envoié, il y a environ trois mois, sont arrivez heureusement à l'hôtel de Guise?... J'allai hier à la chasse pour vous à Oyron; j'y fis capture de huit portraits dont voici les noms : Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}; la princesse d'Orange, fille du duc de Saxe; Artus de Gouffier; Héleine de Genlis, grande maîtresse de France; Marie, fille du roi de Sicile, femme de Charles VII, morte à Meuns; une dame de Canaple; une dame à ce que l'on croit d'Harcourt, qui a la face un peu effacée, et une Françoise de Bretagne, grande écuière de France... Les principaux et les meilleurs m'ont été donnez par M. Desroches, qui me demande pour toutes récompenses quelques livres curieux,

(1) Bibliothèque nationale, ms. fr. 24991, fol. 142.

(2) *Mémoires Soc. stat. Deux-Sèvres*.

entre autres le Télémaque attribué à M. de Cambray ; les autres m'ont coûté peu de choses (1).

Le 15 avril de la même année, il écrit :

« J'envoiai à Oiron, pour avoir les vingt tableaux (précédemment marchandés et qu'on faisait 40 francs) ; celui qui fut chargé de la commission joua si bien son rôle qu'il les a eus pour dix écus, et même un vingt-unième par dessus le marché, qui est un duc de Bourgogne. Guillaume de Montmorenci est brisé en deux aussi bien que Béthune, que vous reconnaîtrez parce qu'il est le plus petit de tous... Vous trouverez encore une Polignac, vicomtesse de Turenne, et une espèce de petite Madeleine. Tout cela a été quêté et donné gratis. Ils sont tous renfermé dans une caisse et bien empactez, à l'exception de quatre grands qui n'ont pas pu y entrer, savoir : Jean pris devant Poitiers, le duc de Bourgogne, qui est fort gâté, celui qui porte la devise à son chapeau et le duc de Guise, le Balafre (2). »

Le 27 juin 1700, après avoir parlé d'un connétable de Bourbon qu'on ne peut avoir, il ajoute :

« On m'en apporta hier un autre de la grandeur d'un pied et demi. L'inscription qui est en haut est telle : Jean, fils de Philippe Hardi, II^e duc de Bourgogne, qui fut tué à Montereau-Fault-Yonne. Il est revêtu d'une espèce de camail rouge et a la tête tondue aux ciseaux. Je ne vous l'enverrai point que je n'aie fait un dernier effort pour avoir ceux de Loudun (3).

« On ne voit point quel succès final eut la tentative faite à Loudun, mais il serait difficile de trouver un intermédiaire plus zélé et plus habile que cet excellent bénédictin.

« Comment ces précieuses peintures se sont-elles trouvées en si grand nombre dans une bourgade telle que Oiron, qui probablement n'a jamais compté un millier d'habitants ? Elles provenaient vraisemblablement du magnifique château bâti à Oiron, au milieu du xvi^e siècle, par les Gouffier, qui avaient à un haut degré le goût des arts, comme en témoignent, non seulement les exquises sculptures de la chapelle, mais encore les délicieux crayons conservés à Aix et un Raphaël aujourd'hui au Louvre, qui leur ont appartenu. Ce château, devenu, à l'époque qui nous occupe, la propriété du duc de la Feuillade, puis de M^{me} de Montespan (4), subit, pour être mis au goût du jour, de fâcheuses restaurations. Les riches mais lourds ornements

(1) Bibl. nat., ms. fr. 24986, fol. 343.

(2) *Ibid.*, fol. 347.

(3) *Ibid.*, fol. 349.

(4) M^{me} de Montespan avait acheté Oiron du duc de la Feuillade, le 15 avril 1700, au nom des enfants du duc d'Antin, son fils.

qu'on y voit encore prirent la place des élégances du xvi^e siècle, et les délicates peintures du vieil art français réunies par les Gouffier furent reléguées au grenier ou vendues à vil prix ; c'est ainsi que quelques-unes d'entre elles ont passé dans le cabinet de Gaignières. »

Le journal de Dumoustier.

M. Roger Drouault a trouvé il y a quelque temps un journal rédigé de 1749 à 1755 sous le titre de *Mémorial des choses les plus mémorables qui se passent en la ville de Loudun*, par Dumoustier, sieur de la Rue, avocat du roi à la prévôté et au bailliage de Loudun.

Ce Dumoustier, cousin de l'auteur des *Essais sur l'histoire de la ville de Loudun*, appartenait à une très ancienne famille protestante ; aussi, pour obtenir ses fonctions de procureur du roi, avait-il dû se convertir, restant huguenot de cœur. Sa haine contre le parti adverse domine dans tout son manuscrit ; quand certains noms se présentent sous sa plume, ils sont toujours accolés aux épithètes de voleur, fripon, canaille, assassin et autres aménités de ce genre. On pense bien qu'avec une telle disposition d'esprit, notre auteur n'a pas omis les scandales qu'on racontait tout bas par la ville ; tous ont reçu une large hospitalité dans son journal, où ils sont presque toujours commentés et augmentés.

En dehors de cet esprit de dénigrement, il y a à retenir de curieux et piquants détails sur les anciennes coutumes locales et la vie du Loudunais pendant cette courte période : charivaris, enterrements, procès à sensation, élections municipales, création de la promenade du château, aventures d'une cloche, etc. Dumoustier nous a également conservé le texte d'une lettre du chancelier Daguesseau adressée aux officiers du bailliage.

Dans ses *Essais*, Dumoustier de Lafond raconte gravement un procès intenté par son cousin au procureur du roi Durand : « Dumoustier voulut, lorsqu'il porteroit la parole, que le procureur du roi se tint debout et qu'il ôtât son bonnet lorsqu'il ôteroit le sien. » Le procès porté au Parlement fut jugé en faveur de Dumoustier, le 22 décembre 1762.

— La publication de ce *mémorial* a été commencée par M. Gabriel Richault (sous le pseudonyme *Du Martray*) dans le *Journal de Loudun*, n^o du 3 mai.

Les contes populaires du Poitou.

Les Contes populaires du Poitou, par LÉON PINEAU. — Paris, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, petit in-12 de 316 pp.

O devait eitre la besougne à Jacquet de s'othiupaie de feire keneutre les imolets de thio mossieu Pineau, d'abord pace que l'est in potevin, et pace que coume mé, l'at ayu l'idaie d'assaraio les vielles rigourdaines et les vieux contes de nos gronds-gronds-pères thi aviant foit le bounheur daux gronds-gronds-pères d'avant, thi les tenant z'eux otout de laux gronds-gronds-

pères... et ol at pit-eitre bé deux cents ans, qu'in noumé Perrae s'othiupit de les habeuillaie en mossieu, et de reingeaie tout thieu à sa façon... Thiel houme ne pardit ja son tomps : incore aneut les mondes disant les cantes de Perrae, coure ol est les contes de tout le monde, pisiq'ol at été prèuvé thi étions cousins tretous, et que thiés contes aviant été foit, pit-eitre bé avont Charlemagne...

Vous treuvèrez aneut daux mondes fins (ol en at joliment mais que d'autre feit), thi vous dirant que tout thieu n'est ja ban à mettre dons les moains daux drôles, pace que ça lau foit paue et les ronds pontis ; qu'o vail meux lau baillaie les livres d'in mossieu Campayré qu'est potevin dépeu queulque tomps, ou bé d'in mossieu Pol Bart, thi l'auz' apprenndrant qu'o faut poué creire au diable pas mais qu'au ban Diu, et que dépeu daux mille millions d'années, les chouses se sant foites de lé-meimes, à prepous, sons que pas-un y touchisse... et thio mossieu Pol Bart, thi venait que n'on crèisse à rein, avoit déjà oyu l'omption, li, de feire preindre daux quoues de rats sus l'échine d'un chein... o ne deit ja eitre ine affaire si beun'aisaie, et marme, y creit que beacot de faies et de galipottes ariant de la peine à z'ou russi de thielle magnière. Ol est grond d'mage que thio mossieu mourguait si jenne, l'arait péyu, pit-eitre, in jou, preindre la pliaice dau ban Diu, à cause ol en arait bé felu in, si l'avoit péyu o-z'eitre...

Mais, leichons tout thieu de coûté, et demondons à tretous si les mondes daux vieux tomps étiant pu poulus que thiés d'anneut ? N'on peurrait treuvaie thieu dons les histouères daux guières de la Vondaie, et de Napoléion premier ; ol est bé cartain, pretant, que tous thiés soudards aviant appris les contes de laus grands-pères, thi n'aviant pât été pu feignant que z'aux, pace que l'appreniant en mcime tomps que daux contes de faies et de louc-garou, que le ban Diu est le meitre et que le diable peut rein feire cantre li.

Thio mossieu Perrae avoit, i o creit, métivé in brin pretout, tondis que mossieu Pinea, li, s'est othiupé dau Pouétou et in p'tit dau Limosin. N'on veut thieu, pr'in conte, thi se dit bé in p'tit pretout, mais thi veint sûremont de thiés ondreits voure le sant meux que nous autres, à la moain de comprendre toutes lau finesses... chez-nous, i disons trejou : beite coume in goret, et o se paraie que le sant pu fin que le charchant à z'ou feire creire.

Dons thiés endreits, lès-bas de vars la j'haute Vienne, in jarc entendit, in jou que le se baignait, les fumelles thi étiant au lavoux thi disiant : Mé, pre Nô, i tuerai man jault, mé i tuerai mon jarc, mé i tuerai ma treue... Thio gaté, sons feire de sembliant, se n'allit treuvaie les autres et lau contit thielle affaire.

O sit décidé que n'on partirait dons les bois, pre ne pât eitre meingé ; thieu ne sarvit guière ni au jarc ni au jault, thi sirant meingé pre le louc, mais la treue, lé, le roulit de la boune magnière, et ce thi foit veure qu'in louc est pu sot qu'in goret, ol est que thielle treue n'avoit ja besoin de chongeaie sa chouse pre l'attrapaie, o russissait à tous les cotts, enjusqu'à ce qu'all' l'éisse bein échaudai.

Ol y en at toute ine rabalaie de thiés contes : *la Cendrouse et la Belle et la Beite* s'y treuvant otout dons laus accoutremont de sarge, et i creit qu'all' n'y pardant rein...

N'on peut bein amusaie la jennesse avouec tout thieu, o se faisait bé d'autrefois et o n'allait de rein pu mal, au cantreire... mais coume tous thiés imolets peuviant teni dons la mimouère d'in grond-père, le disoit jameis davant les marauds les rigourdaies de thiés marchonds compliaians thi preniaient plliaisi à feire de laus panaies deux nics à coucous. O n'est ja besein de baillaie daux léçons de thielle affaire... o s'appreind tout soul.

Anneut, thiés contes ne se disant pu guière, n'on' at daux jornals de toutes les façans pre passaie la veillaie, et l'ai en mé que thio mossieu Pinea a foit thio livre pre les mondes thi aimant assaraie les chouses dau vieux tomps (ol est pas que l'en refuserat aux autres), mais o s'rat de préferonce pre les mossieus thi charchant avont tout les vieux livres, les vielles armeises, les vieux pliais, les vieux potetts, pace que le treuvant dons les ouvraies daux ouvraies d'autrefois ce que n'on peurrat ja treuvaie dons thiés d'anneut, à cause que de thiés tomps les mécaniques avant rompliacé les houmes : o s'en foit beacot, mais thieu n'est ja la meime chouse.

Pre mé, tout peisan qui saie, i vail achetaie thio livre, pace que le me rappellerat les bounes seirées thi passit dons ma jennesse au coin dau feut en écoutant man grond-père.

JACQUETT.

Manuscrits inédits d'Arnault-Poirier.

Le tome XIII (année 1846) des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de l'Ouest renferme, sur les *Monuments de l'arrondissement de Loudun*, une consciencieuse étude due à la plume de M. Arnault-Poirier et malheureusement incomplète, la mort ayant surpris l'auteur avant l'achèvement de son travail qui comprend seulement deux cantons sur quatre. Les manuscrits concernant les deux autres ne sont pas perdus et nous venons de les retrouver dans la famille qui nous les a très obligeamment communiqués.

Nous n'entreprendrons pas l'éloge de ces pages, nous dirons seulement que toutes les qualités qui ont fait apprécier si justement la première partie se retrouvent encore plus développées dans la seconde.

M^{lles} Arnault-Poirier, qui conservent pieusement les précieuses

notes de leur père, nous ont aussi montré deux curieux autographes, l'un de saint François de Salle, l'autre de sainte Jeanne de Chantal signé J. Frémoyot et adressé aux religieuses d'Annecy.

M. Arnault-Poirier, qui était professeur de mathématiques au collège de Loudun, unissait une profonde érudition à une profonde modestie ; il est mort en 1848 emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. En outre de l'ouvrage dont nous parlions plus haut, il a publié : *Monuments celtiques de l'arrondissement de Loudun (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, t. III, année 1838)* ; — *De l'archéologie avec deux notices : l'une sur Pierre Palte, l'autre sur l'église de Bournand*. Loudun, Bruneau-Pressignel, 1845. — *Documents sur l'histoire de Loudun*, dans le *Journal de Loudun*, 1839-1846 ; l'article programme de ce journal avait été écrit par M. Arnault-Poirier, qui avait eu un instant l'intention de l'appeler *la Renaudotine*, en mémoire de notre grand compatriote Théophraste Renaudot, créateur du journalisme en France.

R. D.

L'œuvre de M. Jules Robuchon.

Il est certain aujourd'hui que les *Paysages et Monuments du Poitou* ne seront complètement terminés que vers la fin de 1892, au plus tôt. L'ouvrage complet formera treize volumes in-fol., composés chacun d'environ 20 livraisons.

Les tomes I à V seront consacrés au département de la Vienne, — les tomes VI à IX au département des Deux-Sèvres, — et les tomes X à XIII au département de la Vendée.

Voici la composition de chacun de ces volumes, avec l'indication des livraisons parues et de celles encore à paraître :

TOME I^{er}. — *Poitiers* (paru, livraisons 119 à 127 et 139 à 155).

TOME II. — *Lusignan* (paru, livr. 170 à 174), — *Sanxay* (paru, livr. 12 à 14), — *Saint-Julien-l'Ars* (paru, livr. 133-134), — *Bonnes* (paru, livr. 39 à 41), — *Nouaillé* (paru, livr. 22 à 26), — *Ligugé et Saint-Benoit* (paru, livr. 183 à 186), — *Château-Larcher* (à paraître).

TOME III. — *Montmorillon et Lussac* (à paraître), — *Morthemer* (paru, livr. 52 à 55), — *Saint-Savin et Angles* (à paraître), — *Château-Guillaume* (paru, livr. 92 à 95), — *Chauvigny* (paru, livr. 4 à 3).

TOME IV. — *Châtellerauli* (à paraître), — *Vouneuil-sur-Vienne* (paru, livr. 110 à 112), — *Beaumont* (paru, livr. 80 à 82), — *Dissais* (paru, livr. 69 à 71), — *Loudun* (à paraître).

TOME V. — *Civray et Charroux* (à paraître), — *Couhé-Vérac* (à paraître), — *Gençay* (à paraître), — *Usson de Poitou* (à paraître).

TOME VI. — *Niort* (paru, livr. 163 à 169), — *Saint-Maixent* (à paraître), — *Aulnay et Dampierre-sur-Boutonne* (paru, livr. 104 à 109), — *Champdeniers et Mazières* (tiré, va paraître), — *Prahecq* (à paraître).

TOME VII. — *Parthenay* (paru, livr. 31 à 38), — *Saint-Loup* (paru, livr. 89 à 91), — *Airvault* (paru, livr. 116 à 118), — *Saint-Généroux* (à paraître), — *Saint-Jouin-les-Marnes* (paru, livr. 20 à 21), — *Menigoute* (paru, livr. 135 à 138), — *Thénézay* (à paraître).

TOME VIII. — *Bressuire* (paru, livr. 63 à 68), — *Saint-André-sur-Sèvre* (paru, livr. 78 à 79), — *Thouars* (paru, livr. 49 à 51 et 56 à 58), — *Oiron* (paru, livr. 7 à 11), — *Argenton-Château* (à paraître), — *Châtillon-sur-Sèvre* (à paraître).

TOME IX. — *Melle* (à paraître), — *Chef-Boutonne* (à paraître), — *Celles* (à paraître), — *La Mothe-Saint-Héray* (à paraître), — *Lezay* (à paraître), — *Pamproux* (à paraître).

TOME X. — *Fontenay-le-Comte et Coulonges* (paru, livr. 42 à 48 et 59 à 62), — *Nieuil et Oulmes* (paru, livr. 15 à 19), — *Maillezais* (paru, livr. 27 à 30), — *Benet* (à paraître), — *La Châtaigneraie et Saint-Hilaire des Loges* (sous presse).

TOME XI. — *Luçon et Saint-Michel-en-l'Herm* (paru, livr. 96 à 103), — *Sainte-Hermine et l'Hermenault* (paru, livr. 156 à 162), — *Pouzauges* (paru, livr. 72 à 77).

TOME XII. — *Mareuil* (à paraître), — *Chantonay et les Essarts* (à paraître), — *Tiffauges* (paru, livr. 83 à 88), — *Mortagne* (à paraître), — *Les Herbiers* (à paraître).

TOME XIII. — *Les Sables et Talmont* (à paraître), — *Saint-Gilles et Palluau* (paru, livr. 175 à 182), — *Noirmoutier* (paru, livr. 128 à 132), — *Ile d'Yeu* (paru, livr. 113 à 115).

En résumé, le tome 1^{er} est le seul qui soit actuellement publié en entier, — les tomes v et ix sont encore totalement à paraître, — les dix autres volumes sont plus ou moins avancés.

M. Jules Robuchon espère cependant que les tomes i à vii, x et xi seront terminés à la fin de 1891.

— Nous avons déjà annoncé qu'après le Poitou, l'objectif de M. Jules Robuchon est la Bretagne, dont les cinq départements lui fourniront la matière d'au moins 50 livraisons.

Les premières livraisons (spécimen) des *Paysages et Monuments de la Bretagne* paraîtront au mois de juillet ou d'août prochain. Elles auront pour objet le *canton d'Auray* (Morbihan), texte par M. Georges de Cadoudal.

— M. Jules Robuchon a modelé récemment le buste de M. Gaston Guillemet, député de Fontenay-le-Comte (coulé en bronze), et le médaillon de Benjamin Fillon (ce dernier proposé pour la décoration du collège de Fontenay).

Nos lecteurs savent que M. Jules Robuchon n'en est plus à son coup d'essai en matière de sculpture. Il a déjà à son actif une belle série de médaillons : un paysan de la Garnache (bronze, admis au Salon), — Grand-père et grand'mère (bronzes, admis au Salon), — M. et M^{me} M...-F... (admis au Salon), — tête de Sablais (bronze), — Pierre Robuchon, — Jules Delalain, — Alfred Giraud, — l'abbé Auvinet, — B. Ledain, — le R. P. de la Croix, — René Vallette, etc.

Rappelons aussi le buste de M. Clément Vallette.

Nouvelles bibliographiques diverses.

— En préparation: la publication du Terrier de Thouars (dix-huitième siècle), par M. le duc de la Trémoille et M. Henri Clouzot. Cette publication sera certainement fort utile pour l'histoire du Poitou.

— M. le lieutenant-colonel Ed. de Fouchier vient de terminer une étude, d'après des documents inédits, sur la châtellenie de Chouppes en Mirebalais et la famille de Chouppes.

— Parmi les principaux collaborateurs du *Répertoire encyclopédique du droit français*, nous remarquons le nom de notre confrère des Archives du Poitou, M. Bonnet, professeur à la faculté de droit de Poitiers.

— Le tome 1^{er} de la nouvelle édition du *Dictionnaire des familles du Poitou*, de MM. Beauchet-Filleau, dont les dernières feuilles seront distribuées prochainement, contiendra la lettre B au complet. La lettre C commencera avec le premier fascicule du tome II.

— Encore une de ces « paillettes oubliées », qu'il eût été dommage de ne pas « rapporter à la lumière » :

« Mon cher monsieur Berthelé,

« On lit dans le rapport de la Société de statistique des Deux-Sèvres, présenté au conseil général (session d'août 1890) :

« Dans une notice remplie de faits, écrite avec cet humour et cette finesse de style qui lui appartiennent, M. H. Clouzot a raconté l'histoire de Saturne Houlier, le fantaisiste juge de Melle ; le même qui rendait la justice à la courte-paille et qui a défrayé la verve des conteurs depuis le grand Rabelais, jusqu'au bonhomme La Fontaine (1) ».

» Ce passage du susdit rapport m'a un tantinet interloqué.

« Les divers biographes de Rabelais indiquent l'année 1553 comme date de sa mort, et le jugement des buchettes, du fantaisiste juge de Melle, a été rendu le 24 septembre 1644.

« Je serais bien heureux d'apprendre comment Rabelais a pu avoir connaissance et s'égayer d'un fait qui s'est passé 90 ans après sa mort.

Agréez.....

R.-M. LAGUVE.

— Sous presse en ce moment, chez Goussard, imprimeur à Melle, un volume de nouvelles de M. Louis Lévesque : *Amour va-t-en guerre*. Paraîtra prochainement. Léon Vannier, éditeur.

— Le 12 avril a paru, (in-8° de 12 pp.) le 1^{er} n° de l'*Ageasse*, revue littéraire hebdomadaire, résurrection de *Niort-Artiste*.

Directeur : Jean Philippe ; — secrétaire de la rédaction : Emile Dutiers ; — collaborateurs : Emile Breuillac, Henri Clouzot, Van der Cruyssen, Léo Desavre, d^r Fayard, Julien Garandeau, Auguste

(1) *Bulletins* de la Société de statistique, juillet-septembre, p. 565.

Gaud, Henri Gelin, d' Largeau, Louis Lévesque, Paul Mercier, Léon Philouze, Eugène Thebault, Ernest Vivien.

Directeur occulte : Henri Clouzot.

Bureaux : Niort, imp. Boureau, 11, rue Rochette.

— Dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (p. 103), M. Alfred Bégis demande des renseignements sur les *fêtes de la déesse Raison à Poitiers* :

« Je n'ai trouvé, dit-il, aucun compte rendu de ces fêtes aux archives nationales ni dans celles de Poitiers..... Je serais heureux si l'un de nos aimables collaborateurs voulait bien nous indiquer des documents manuscrits, des journaux ou des ouvrages imprimés contenant des renseignements sur ces fêtes, et je lui en serais vivement reconnaissant. »

— Le 10 mai, l'*Ageasse* a roucoulé sa dernière sérénade et rendu son dernier soupir. Voici l'explication de cette fin tragique, telle qu'elle nous a été fournie par l'un des docteurs attachés à la rédaction de la défunte.

Margot comptait parmi ses protecteurs — et collaborateurs un « jeune savant » du nom de Jean de Nys, qui s'était engagé à lui fournir de temps à autre des fritures de vairons. Or, Jean de Nys, qui manie la ligne avec autant de grâce que la plume, avait été heureux à la pêche. Les vairons étaient délicieux, l'huile d'olive de la friture était surfine, et la mère Ageasse, un peu gourmande de son naturel, la pibole, avait diné plus que plantureusement, pibolon. Elle s'en fut se désaltérer dans le courant de l'onde émeraudine et embaumée de la Sèvre, — sur le quai des chamoiseurs. — L'indigestion se compliqua d'empoisonnement. Huit jours après, elle s'éteignait.

Dès sa première *couaïe*, Margot s'était annoncée comme très faible de complexion. Le docteur qui l'autopsia, aussitôt l'agonie terminée, put constater que, même sans les vairons de Jean de Nys et sans l'onde émeraudine, sa vie ne se serait pas prolongée bien longtemps. Elle était dévorée intestinement par les vers. Beaucoup de ces vers avaient douze pieds de long, — peut-être même treize ?

La mère Ageasse laisse cinq petits ageassons morts-nés. Dieu ait leurs âmes ! et puissent les bibliophiles ne pas mépriser leurs dépouilles !

Les cinq numéros : — vingt sous.

— Une évolution que la *Revue poitevine* salue avec bonheur ! A la séance de la Société de statistique du 3 juin, M. Emile Breuillac a lu, sur l'ancien château de Bougouin (commune de Fressines, Deux-Sèvres), un article *où-il-n'y-a-vait-pas-une-phrasede-creuse !!!!!* M. Breuillac voudra bien nous permettre de lui adresser nos plus sincères félicitations.

P.-S. — S'il continue, je lui promets ma voix pour la présidence de la Soc. Stat. Deux-Sèvres, au mois de décembre 1892.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSAÉ.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

LES CHATEAUX FÉODaux DU POITOU
DU XI^e AU XIII^e SIÈCLE.

La rareté et l'insuffisance des textes relatifs à la construction des châteaux féodaux des premiers siècles du moyen âge, laissent planer beaucoup d'incertitude sur leurs dates et leurs fondateurs. Pour déterminer leur origine et leur classification chronologique d'une manière approximative et quelque peu rationnelle, l'archéologie en est réduite à chercher des termes de comparaison dans les constructions auxquelles peuvent se rattacher quelques dates ou quelques circonstances historiques. Les châteaux féodaux du Poitou, dont les ruines sont encore nombreuses et intéressantes, n'échappent point à cette pauvreté générale d'informations historiques qui ne permet guère de percer les ténèbres de leur origine. Un des plus anciens châteaux à date certaine, le donjon de Langeais, en Touraine, dont le voisinage offre un puissant secours dans la solution du problème, peut servir de point de départ et de terme de comparaison pour l'appréciation de l'âge de ceux du Poitou. Construit vers l'an 994, par Foulques Nerra, comte d'Anjou, le célèbre bâtisseur et l'infatigable batailleur (1), le donjon de Langeais présente dans ses détails d'architecture, des caractères presque exclusivement romains. C'est une tour carrée de 17 mètres de côté, appuyée par des contreforts et dont les murailles, d'une épaisseur de plus de 1 mètre, sont revêtues du petit appareil antique. Les fenêtres sont cintrées à l'intérieur avec des claveaux alternativement en pierres et en briques (2). Le revêtement des murs à l'extérieur souffre une exception pour les contreforts et les angles qui sont en moyen appareil, tandis que le petit

(1) *Chronique de saint Julien de Tours*, ap. *Chroniques de Touraine*. — *Fragm. hist. andegav. a Fulcone Richino*, ap. *Chroniques d'Anjou*. — *Hist. de Saint-Florent*. — *Hist. de Foulques Nerra*, par Alexandre de Salies.

(2) Caumont, *Abécédaire d'archéologie, arch. civile et militaire*.

appareil est le seul qui se montre sur le revêtement intérieur. Les divers étages du donjon n'avaient que des planchers en bois (1).

En Poitou, le donjon qui se rapproche le plus du type de Langeais, c'est celui de Moncontour, du moins dans sa partie inférieure. Il ne faut pas s'en étonner, car une chronique angevine en attribue formellement la construction au même Foulques Nerra (2). La tour de Moncontour, haute de 25 mètres, également de forme carrée, était divisée en cinq étages par des planchers. On y pénètre par une petite porte placée à la hauteur du premier étage et qui n'était accessible qu'au moyen d'une échelle mobile ou d'un pont volant. L'étage inférieur, qui servait probablement de cellier, n'était accessible que par une trappe dans le plancher. L'escalier conduisant du premier dans les étages supérieurs est pratiqué dans un angle dans l'épaisseur de la muraille. Les rares ouvertures ne sont que des archères très étroites, surtout à l'extérieur. Les murs du donjon de Moncontour, épais de plus de 2 mètres et flanqués de contreforts d'une faible saillie, présentent dans leur revêtement extérieur la trace évidente de deux époques bien distinctes. Dans la partie inférieure et sur deux faces de la tour jusqu'à une certaine hauteur, la maçonnerie se compose d'un blocage très dur dans lequel sont noyés des rognons siliceux et des moellons grossiers de petite dimension. Cette composition donne au revêtement l'aspect d'un petit appareil rustique qui décèle une haute antiquité. Tout le reste de la tour a été reconstruit au ^{xiii}^e siècle, selon toute apparence, en pierres de moyen appareil. Les consoles des machicoulis qui la couronnent indiquent cette époque, et le parapet décoré d'arcatures trifoliées semblerait même accuser une date un peu plus moderne. Quoi qu'il en soit, les parties basses de la tour sont empreintes d'un caractère antique que l'on ne peut s'empêcher de comparer au donjon de Langeais bâti par le même Foulques Nerra. Sans doute, on ne trouve pas à Moncontour la régularité parfaite du petit appareil qui existe à Langeais. Mais il est difficile de ne pas y voir une imitation grossière et un même procédé de construction, maladroitement employé, mais indiquant une origine contemporaine.

La tour aux Cognons, quoique peut-être un peu moins ancienne, se rattache au même style. Située au sommet d'un coteau de la rive droite de la Vienne, en face du gué de Civaux, l'ancien gué de la Biche qu'aurait traversé Clovis en 507, elle tire son nom d'une vieille famille féodale, les *Connienses*, qui

(1) *Recherches sur les églises romanes en Touraine*, par Bourassé et Chevalier, 1869.

(2) *Frag. hist. andegav.* — De Fouschier, *Recherches sur Moncontour*.

la possédaient au ^xⁱ siècle et qui très probablement l'auront fait construire pour défendre et surveiller le passage de la rivière (1). C'est un donjon carré de 10 mètres de côté, dont les murs ont plus de 1 mètre d'épaisseur. La maçonnerie se compose d'un blocage extrêmement dur où sont noyés une quantité de petits moellons dont l'aspect extérieur est fort grossier. Un contrefort semi-circulaire s'élève sur le milieu de chaque face. Les contreforts d'angles sont mieux appareillés. La tour avait quatre étages qui n'ont jamais eu que des planchers. On y pénétrait primitivement par le premier étage. Les baies sont fort étroites et il ne faut tenir aucun compte, bien entendu, des fenêtres du ^{xv}^e siècle qu'on y a pratiquées, pas plus que des remaniements du sommet. Tous ces caractères, dont la similitude avec ceux constatés à Moncontour est si frappante, semblent devoir faire remonter l'origine de la tour aux Cognons à la première moitié du ^xⁱ siècle.

Il faut très probablement placer vers la même époque, la construction d'un des châteaux de Chauvigny, le donjon de Gouzon, car on y retrouve, à peu près, les mêmes caractères d'architecture. Comme il n'apparaît dans l'histoire locale que vers l'an 1300, au moment où la famille Gouzon en prend possession sous la suzeraineté du grand château de Chauvigny, propriété des évêques, on ignore complètement le nom de son fondateur aussi bien que la date de sa création, qui remonte évidemment plus haut. Le donjon de Gouzon forme un rectangle de 19 mètres sur 13 mètres. Ses angles sont flanqués de petites tours rondes reposant sur des contreforts carrés. Il a été augmenté et pour ainsi dire doublé à une époque très voisine de son origine, ainsi que l'indiquent les reprises des maçonneries. L'intérieur est divisé en deux parties par une épaisse muraille. Il est percé d'archères longues et étroites à l'extérieur et très évasées du côté de l'intérieur. Il avait trois étages munis de planchers, et on y pénétrait par une porte ouverte au rez-de-chaussée. Tout l'appareil du donjon de Gouzon est grossier et assez comparable à celui des châteaux précédents. Son aspect général est massif et décèle clairement l'humeur batailleuse des seigneurs qui l'habitaient, la rudesse de leurs mœurs et le peu de sécurité du temps où ils vivaient.

Tout autre est la physionomie du grand château baronnial de Chauvigny, qui appartient cependant au même siècle (2) et procède du même système de défense. Ici nous sommes en présence d'un des plus beaux monuments d'architecture militaire du haut moyen âge. C'est un donjon carré, de 19 mètres

(1) *Persac*, par d'Huart, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*.

(2) *Notice sur Chauvigny et ses monuments*, par C. Tranchant.

sur 16, flanqué sur deux de ses angles par de petites tours soutenues à la base par de doubles contreforts. Les deux autres angles n'ont que des contreforts dont l'un forme au sommet de l'angle nord-est une petite plate-forme. On pénètre par une porte basse et étroite dans l'étage inférieur, dont les épaisses murailles ne sont percées que de longues et très étroites archères. L'étage supérieur, habitation des anciens seigneurs, est éclairé par d'assez larges baies en plein cintre. La perfection de la taille des pierres, la régularité de leur appareil, les soins apportés dans toutes les parties de la construction font, de ce beau donjon, un édifice comparable au célèbre château de Loches. Il est clair qu'il doit son existence à de puissants seigneurs. En effet, il appartenait, au ^x^e siècle, aux Isembert, barons de Chauvigny et évêques de Poitiers, qui furent d'importants personnages en Poitou. Depuis cette époque il a toujours été la propriété des évêques. On a attribué sa construction à Isembert I^{er}, qui fut évêque de Poitiers de 1021 à 1047. Mais la perfection de son style, qui semble se rapprocher davantage de celui du ^{xii}^e siècle, fait plutôt supposer qu'il est l'œuvre d'Isembert II, évêque de Poitiers de 1047 à 1087. Ce prélat, en même temps grand seigneur féodal, était d'ailleurs, on le sait, d'humeur violente et batailleuse. Le beau donjon de Chauvigny nous paraît donc avoir été élevé vers le déclin du ^x^e siècle.

Un autre donjon voisin, celui du château de Touffou, semble appartenir également à la fin du ^x^e siècle, ou au commencement du ^{xii}^e. Ses caractères ne diffèrent point, en effet, de ceux que nous avons rencontrés dans les précédents. Malgré les transformations qu'il a subies, principalement à l'intérieur, on les reconnaît parfaitement. Forme carrée de la tour, contreforts carrés et assez peu saillants sur les angles et sur les faces, épaisseur des murs, absence de voûtes dans l'intérieur dont les quatre étages n'avaient que des planchers, tout y dénote une construction de cette époque, si ce n'est cependant la couronne de machicoulis et de créneaux qui ne remonte évidemment qu'au ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle. Les documents écrits ne mentionnent point Touffou avant le commencement du ^{xiii}^e siècle, époque à laquelle ce château était entre les mains des Montléon. Mais le donjon est évidemment plus ancien (1).

L'origine d'un autre donjon fort important et très bien conservé, celui de Loudun, n'est indiquée dans aucun document. Dumoustier de la Fond la fait remonter au ^x^e siècle, à l'époque de la guerre de Geoffroi Martel, comte d'Anjou, contre Guillaume Fier-à-bras, comte de Poitou. Mais il n'invoque à l'appui de cette assertion, aucune autorité, si ce n'est la ressem-

(1) M. Tranchant, *Bonnes et Touffou*, dans les *Paysages et monuments du Poitou* de M. Robuchon.

blance des contreforts de la tour avec ceux de Sainte-Croix de Loudun (1). Sans admettre cette date un peu ancienne, et en l'absence de tout renseignement historique, on en est réduit à s'en rapporter aux comparaisons archéologiques. Le donjon de Loudun dans sa forme générale et dans beaucoup de ses détails peut être comparé à ceux de Chauvigny, de Touffou, de Moncontour et à la tour aux Cognons. Bâti sur un plan carré un peu irrégulier, il mesure environ 6 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur. Sa hauteur est de 27 mètres et l'épaisseur de ses murs est de 1^m08. Trois contreforts l'appuient sur deux faces et quatre soutiennent les deux autres côtés. Ils ont 0^m48 de saillie. La porte s'ouvrant sur la façade orientale est placée à près de 5 mètres au-dessus du sol. On n'y accédait par conséquent qu'à l'aide d'une échelle mobile. C'est là un signe d'antiquité. Le donjon était divisé en quatre étages dont chacun était éclairé par une fenêtre rectangulaire, voûtée en plein cintre du côté de l'intérieur. La maçonnerie en pierres de taille de moyen appareil dont chaque assise repose sur des joints de mortier, en chaux et sable, de 0^m01 à 0^m03 d'épaisseur, est d'une perfection remarquable. On peut la comparer à celle du grand château de Chauvigny. Mais elle est bien supérieure aux appareils de la tour de Gouzon, de la tour aux Cognons et de la partie primitive du donjon de Moncontour qui appartiennent à une époque plus ancienne. Si l'on répugnait trop à considérer le donjon de Loudun comme une construction de la fin du ^x^e siècle, il nous semblerait tout au moins appartenir au premier tiers du ^{xii}^e siècle. Quant à son fondateur, il y a tout lieu d'admettre que c'est un des comtes d'Anjou, possesseurs de Loudun, qui, durant le ^x^e siècle et le premier tiers du ^{xii}^e furent, au dire des chroniques locales, en guerres presque continues avec les comtes de Poitou (2).

L'origine du château de Talmond en bas Poitou, est beaucoup plus certaine. Une charte de l'abbaye de Talmond, de l'an 1060 environ, nous apprend que ce château fut édifié par Guillaume le Chauve, seigneur de ce fief, de l'an 1025 à 1049 (3). Par une circonstance bien rare, Guillaume utilisa, pour la construction du donjon, le clocher d'une plus ancienne église dédiée à saint Pierre, située dans l'enceinte même du château (4). Or, cette vieille tour englobée dans le massif du donjon seigneurial

(1) *Hist. de Loudun.*

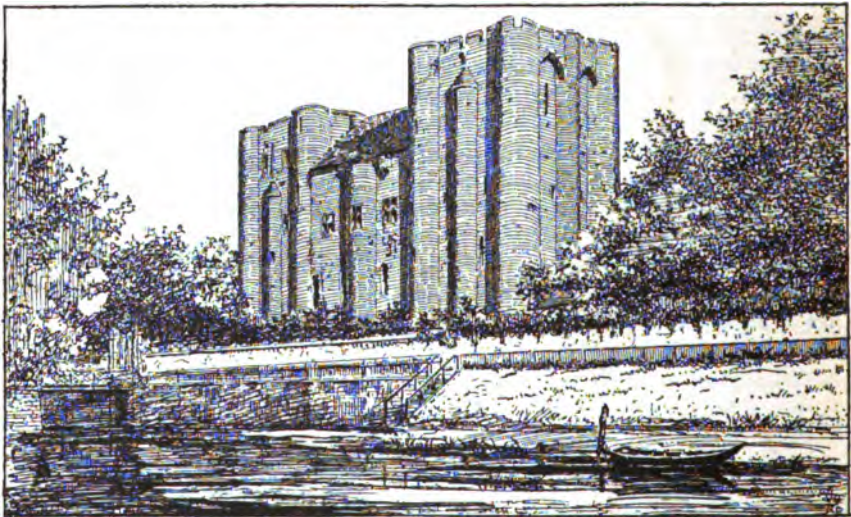
(2) Arnault-Poirier, dans les *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, t. XIII. — Bosc, *Dict. d'archit.*, II, 53, 54. — *Chron. de gestis cons. Andeg.* — *Frag. hist. Andeg.* — *Chronique de Touraine.* — *Philippide de Guill. le Breton.* — Rigord.

(3) *Cartulaire de Talmond*, charte n° 6, p. 77.

(4) *Ibid.*, ch. I, p. 65.

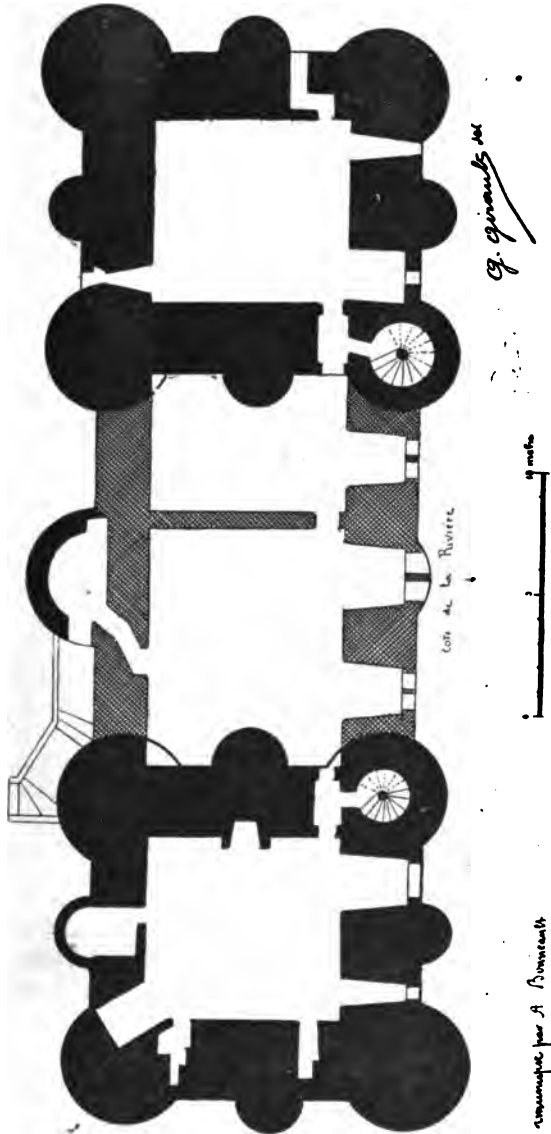
subsiste encore avec ses ouvertures en plein cintre aux archivoltes de la plus grande simplicité et l'appareil de ses murs parementés en grandes et petites assises. Les constructions militaires du seigneur de Talmond qui ont enveloppé et, pour ainsi dire, fait oublier ce monument destiné à un tout autre usage, sont moins soignées quoique moins anciennes. Mais le mortier employé pour la maçonnerie, sorte de béton très dur, leur a donné une grande solidité. On y remarque l'emploi de galets de mer provenant, paraît-il, du havre de la Gachère, car le château de Talmond est situé tout près des côtes de l'Océan, et les flots, pénétrant par un petit golfe, venaient, à cette époque du moyen âge, presque en battre les pieds (1). Nous avons signalé dans les autres donjons du *xi^e* siècle, l'emploi de ce genre de blocage composé de petits matériaux noyés dans le mortier. C'est un procédé romain qui persistait encore. Nous n'insisterons pas sur les autres parties du château de Talmond, remaniées dans les siècles suivants. Le point réellement intéressant, c'est-à-dire l'existence d'un donjon du *xi^e* siècle, à date certaine, valait la peine d'être signalé.

Le plus remarquable monument d'architecture militaire du *xiii^e* siècle, en Poitou, c'est incontestablement le donjon de Niort. Cet édifice forme un vaste ensemble de deux tours carrées reliées par un bâtiment plus moderne dont les deux



(1) *Notice sur le clocher de l'église de Saint-Pierre de Talmond*, par Ballereau, dans l'*Ann. de la Soc. de la Vendée*, 1873. — Montbail, *Notes et croquis sur la Vendée*, p. 148.

murs n'étaient, dans l'origine, que des courtines. Chacune des deux tours est accostée sur ses angles de tourelles semi-circulaires formant contreforts, dans deux desquelles circulent les escaliers. Sur le milieu de chaque face des deux tours s'élève un autre contrefort semi-circulaire plus petit, de même que sur les deux courtines qui les relient. La tour du midi, plus élevée



que celle du nord, est munie à son sommet, sur deux de ses faces, d'arcs en saillie, portés par les contreforts et formant mâchicoulis (1). Il n'existe aucune trace de porte primitive au niveau du sol. On pénètrait donc très probablement dans le donjon par une petite porte dont on aperçoit l'entrée condamnée depuis longtemps et située à la hauteur du premier étage près du contrefort de la courtine. L'entrée actuelle pratiquée de l'autre côté du même contrefort, à la même hauteur, et à laquelle on arrive par un escalier extérieur, n'existe guère que depuis le xvi^e siècle. L'étage inférieur des deux tours, sombre cachot à peine éclairé par de rares archères, est voûté en berceau. Les autres étages n'avaient que des planchers. Leurs voûtes actuelles qui supportent des plates-formes en pierre sont des additions d'un des deux derniers siècles. Les toitures primitives devaient affecter la forme de poivrières et reposaient sur le crénelage. On peut voir encore aux différents étages plusieurs archères fort bien combinées, notamment dans un des contreforts de la tour du sud. Il ne faut tenir, bien entendu, aucun compte des fenêtres, carrées et à meneaux, ouvertes dans les siècles suivants. Quant au bâtiment intermédiaire, beaucoup plus bas que les tours, il est l'œuvre du xv^e siècle, comme le prouve le style des cheminées qu'il renferme. Mais les deux murs extérieurs de ce bâtiment avec leurs contreforts n'étaient à l'origine, que des courtines renfermant une petite cour. Ils sont bien contemporains des tours. Ce qui le démontre, c'est la parfaite correspondance des assises du revêtement de ces deux murs et des tours. On n'y peut saisir aucune trace de raccord ou de reprise. On a prétendu que les deux tours n'appartenaient pas à la même époque. Mais s'il existe entre elles quelques différences, d'ailleurs assez légères, cela ne suffit pas pour leur donner une origine distincte. La présence sur les pierres des deux tours de marques de tâcherons absolument semblables fournit un puissant argument pour renverser cette opinion que la similitude si frappante du plan et de l'appareil de ces deux portions de la forteresse aurait dû empêcher *à priori* de se produire. Quel est le fondateur du beau donjon de Niort ? Les uns l'ont attribué à Henri II Plantagenet, devenu souverain du Poitou par son mariage avec Eléonore d'Aquitaine (2). Les autres en font honneur à leur fils, Richard Cœur de Lion, comte de Poitou, puis roi d'Angleterre (3). On doit admettre, en effet, d'une manière presque certaine qu'il est l'œuvre d'un de ces deux princes. Mais il y a tout lieu de croire que c'est plutôt Richard. En effet, nommé comte de Poitou par son père

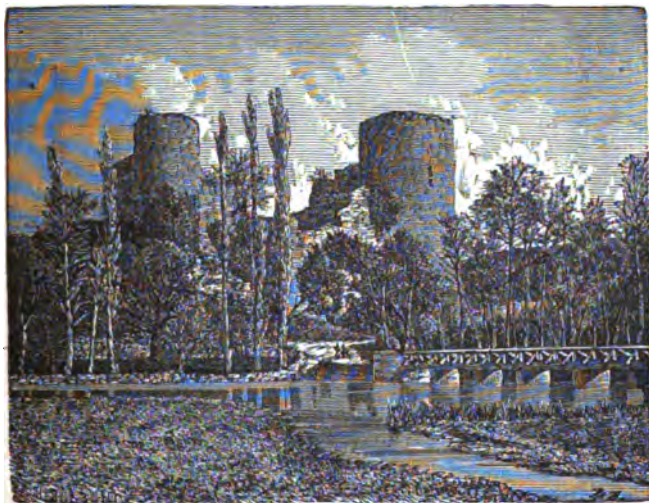
(1) Cf. le dessin de la page 198.

(2) Briquet, *Hist. de Niort*. — Favre, *Hist. de Niort*.

(3) Ch. Arnault, *Monuments du Poitou*.

dès 1170, époque à laquelle il vint à Niort tenir sa cour et inaugurer son pouvoir (1), Richard résida le plus souvent dans son apanage jusqu'à son avènement à la couronne (1189). C'est là qu'il guerroya sans cesse soit contre le roi, son père, de concert avec la féodalité poitevine, soit contre les mêmes seigneurs quand il se réconciliait avec son père. Les nécessités de la guerre l'obligèrent donc à construire des fortifications dans ce pays, de même qu'il construisit plus tard en Normandie, en 1197, le célèbre Château-Gaillard, œuvre qui fait tant d'honneur à son génie militaire. Le donjon de Niort pourrait d'autant mieux lui être attribué, qu'on y rencontre aussi bien qu'au donjon de Château-Gaillard, un détail de construction qui ne manque pas d'une certaine importance. Les machicoulis composés d'arcs portés par les contreforts que nous avons constatés au sommet de la tour du midi du donjon de Niort, se retrouvent identiques, mais plus perfectionnés, au Château-Gaillard. D'après Viollet-le-Duc, il y aurait là une innovation due au roi Richard (2). Il ne serait donc pas téméraire de lui attribuer ce monument et d'en placer la date entre 1170 et 1189 (3).

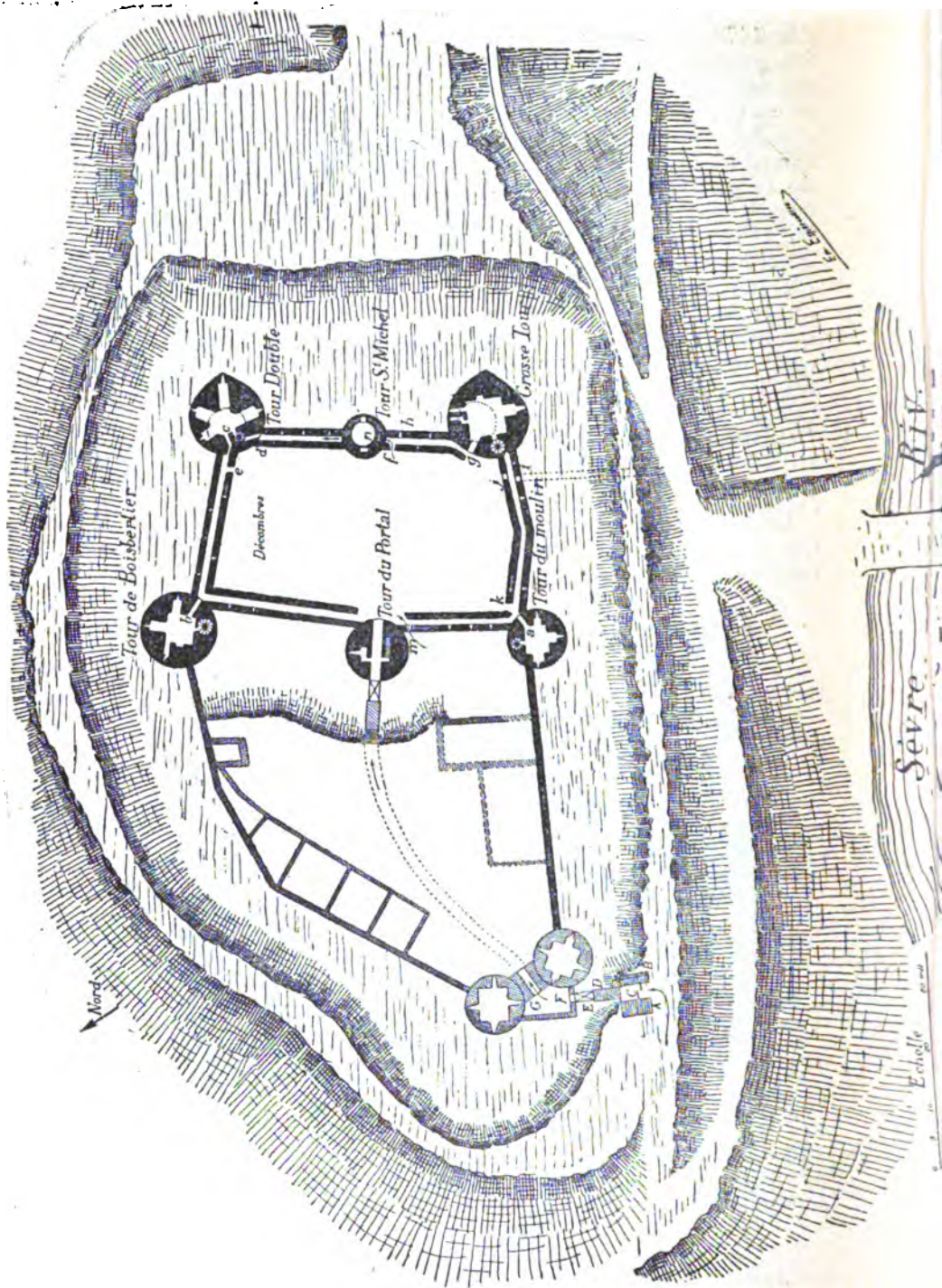
Le beau donjon de Montreuil-Bonnin, quoique plus jeune que celui de Niort et sensiblement différent, a été attribué également, et non sans quelques motifs plausibles, au roi



(1) Duchesne, *Hist. des Chasteigniers*, preuves, p. 32.

(2) Viollet-le-Duc, *Dict. d'architecture*, t. v, pp. 69, 70.

(3) V. les articles de M. Berthelé sur le donjon de Niort, dans les *Paysages et monuments du Poitou* et dans la *Revue poitevine*, 1890.

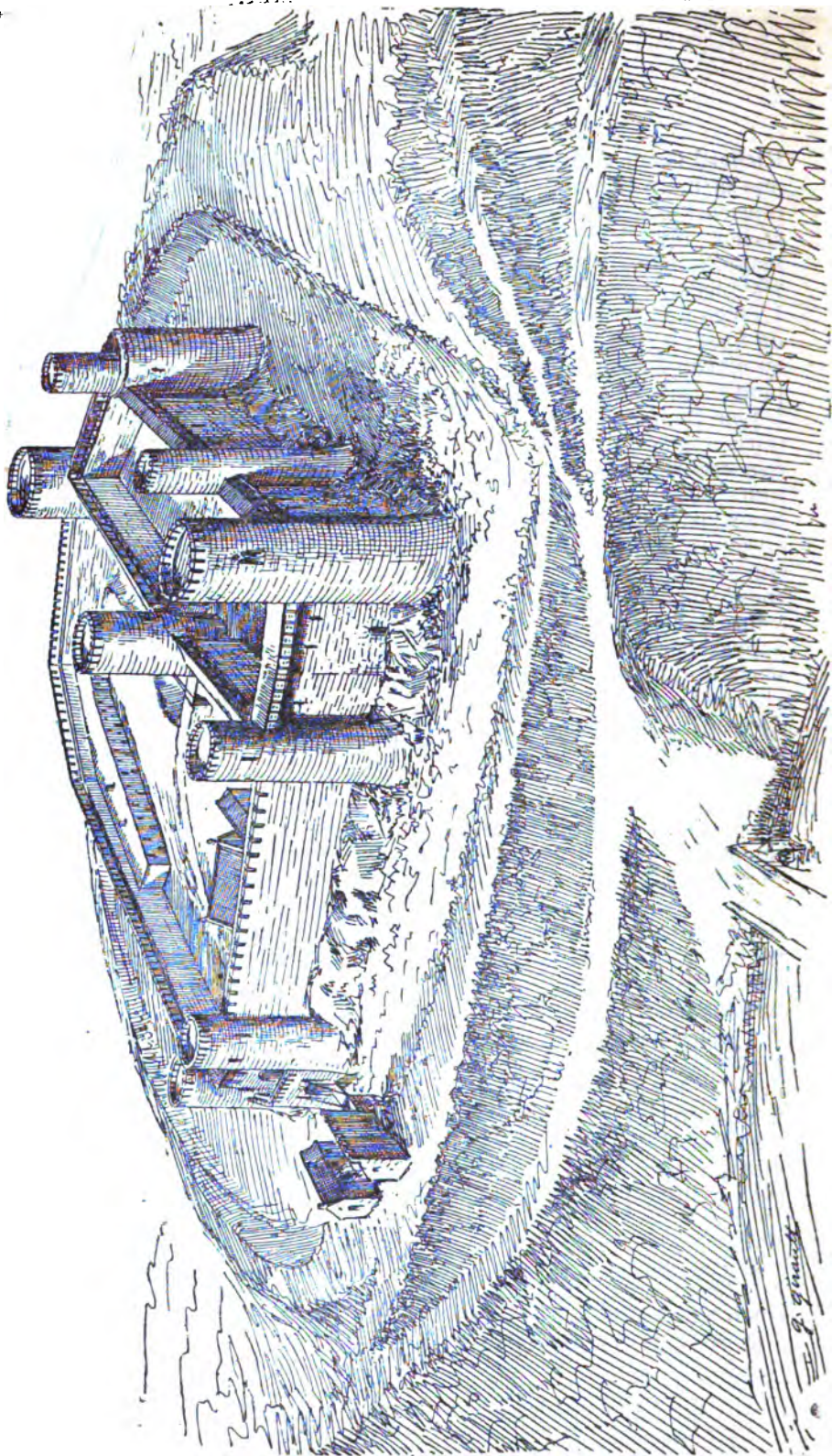


Richard Cœur de Lion. Ce prince aimait à y résider, aussi bien que sa mère Eléonore qui y fit de fréquents séjours et y signa plusieurs chartes parvenues jusqu'à nous. Il y avait établi son atelier monétaire (1). C'est une grande tour cylindrique, magnifiquement appareillée, dont la hauteur atteint environ 100 pieds. Il était divisé en quatre étages munis de planchers. L'étage inférieur situé au-dessous du sol et au niveau du fond du fossé, n'était qu'une cave ou cellier absolument noir. L'étage au niveau du sol, dans lequel on pénétrait par une porte et un pont mobile jeté sur le fossé, n'était éclairé que par des archères à jour plongeant. Des ouvertures plus larges éclairaient le premier étage où se trouve une cheminée. L'escalier partant d'une des embrasures des fenêtres s'élève dans l'épaisseur de la muraille jusqu'au sommet de la tour. Une voûte portée sur des branches d'ogives, assez semblable à celle du donjon de Coucy, recouvre le dernier étage de la tour et supportait la plate-forme qui devait être crénelée, mais qui ne semble pas avoir été munie de consoles de machicoulis. La forme cylindrique et la voûte de la tour de Montreuil constituent des caractères qui la rapprochent singulièrement du style du ^{xiii}^e siècle. S'il est certain qu'elle soit antérieure à l'année 1238, date d'une curieuse inscription hébraïque gravée dans l'embrasure d'une de ses fenêtres, est-on fondé à la faire remonter jusqu'à la fin du ^{xii}^e siècle et à la considérer comme l'œuvre du roi Richard ? Le donjon de Château-Gaillard, construit par lui en 1197, affecte bien aussi la forme cylindrique. Il n'y aurait donc pas d'argument archéologique suffisant pour repousser catégoriquement l'origine contemporaine et commune du donjon de Montreuil-Bonnin. D'un autre côté, la prédilection de Richard pour ce séjour, la prévoyance militaire qu'il sut toujours déployer dans la défense de ses états sans cesse menacés par le roi de France ou par des vasseaux indociles, n'auront pas manqué de lui inspirer la pensée d'y élever une puissante forteresse.

Le château du Coudray-Salbart, situé non loin de Niort, sur les bords de la Sèvre (2), présente dans son ensemble et dans ses détails, les caractères les plus nettement définis du style du ^{xiii}^e siècle. Type charmant et véritablement accompli du château féodal, il est le seul en Poitou qui se soit conservé dans son état primitif, car, malgré les dégradations inévitables qu'il a subies, il n'a jamais été l'objet d'aucun remaniement postérieur

(1) Lecointre, *Essai sur les monnaies du Poitou*, dans la *Revue anglo-française*, II, 335, et *Mém. des Ant. de l'Ouest*, t. VI, p. 352. — *Notice sur Montreuil-Bonnin*, dans les *Mém. des Antiq. de l'Ouest*, t. XXXIV.

(2) Cf. la vue de la page 201.



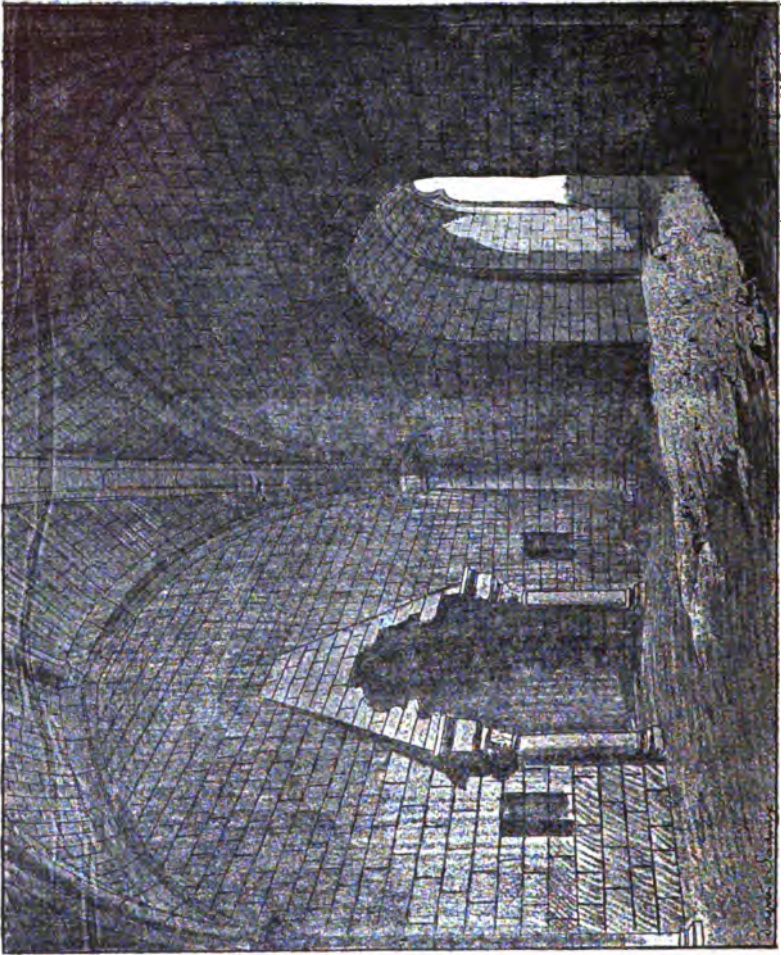
à sa construction. Son plan général (1) est un quadrilatère de murailles hautes de 60 pieds, flanqué de six fortes tours cylindriques dont quatre sur les angles et deux sur les faces des courtines de l'est et de l'ouest. La tour dite du Portail, placée sur le milieu de la courtine de l'ouest, contient la porte du château à laquelle on arrivait par un pont-levis. Une vaste chambre voûtée règne au-dessus du passage. La tour d'angle de droite en entrant, dite tour du Moulin, haute de 120 pieds, contient deux étages de chambres voûtées desservies par un escalier en vis pratiqué dans l'épaisseur du mur. La grosse tour ou donjon qui flanque l'angle suivant n'a pas moins de 150 pieds de hauteur. Elle contient, au premier étage, une immense salle voûtée d'ogives, retombant sur des colonnes dans les angles. On y voit une cheminée dont le manteau est soutenu par des colonnettes munies de chapiteaux (2). De là, on montait à la plateforme par un escalier en vis. Cette admirable tour se termine extérieurement par un bec saillant qui se profile du haut en bas. Elle n'avait aucune communication directe avec les courtines et on y montait de la cour intérieure par une porte placée à la hauteur du chemin de ronde. En sorte qu'elle pouvait se défendre isolément. La tour dite de Saint-Michel, qui flanque la courtine de l'est, contient deux chambres voûtées. La tour Double, sur l'angle suivant, ainsi nommée parce qu'elle se compose de deux tours, dont l'une est bâtie en retraite sur l'autre, contient quatre étages voûtés. Elle a cent pieds de haut et se termine, comme le donjon, par un bec saillant. La tour dite de Boisbertier, qui flanque l'angle situé à gauche de l'entrée du château, mesure 120 pieds de hauteur et ne contient cependant que deux salles voûtées, mais ayant chacune une grande hauteur. La salle supérieure, de forme circulaire, est vraiment remarquable. Elle est recouverte d'une voûte très élégante (3) sillonnée de nervures convergeant au point central de la voûte et retombant sur des colonnettes en encorbellement. On ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance frappante existant entre cette salle et celle du célèbre donjon de Coucy, dont la date est connue (1225). Une curieuse galerie voûtée circule dans les courtines tout autour du château. Ce système de défense n'a été employé, à notre connaissance, qu'au Coudray-Salbart (4). Un ancien document du xv^e siècle lui donne le nom de *contremine*, parce que, en effet, elle avait pour but de contrebalancer les travaux de mine de l'assiégeant. De nombreuses

(1) Cf. le plan général, page 202, et la vue restituée, page 204.

(2) Cf. le dessin de la page 206.

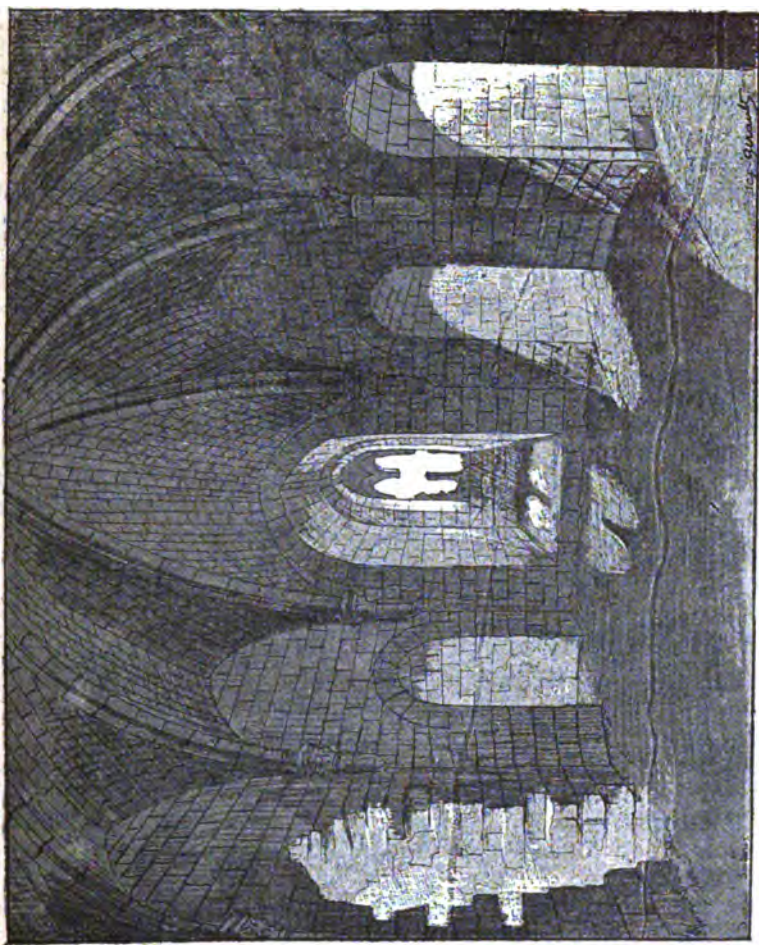
(3) Cf. le dessin de la page 207.

(4) On a signalé cependant une courtine creuse au château de Boisgourmont, en Loudunais (*Mém. des Antiq. de l'Ouest*, 1846, p. 198).



archères longues et étroites avec de larges embrasures intérieures s'ouvrent dans les murs de cette galerie, tant du côté de la cour que sur les fossés. Les différents étages des tours en sont également munis. Il n'y a que les deux salles du donjon et de la tour Boisbertier où des fenêtres un peu moins étroites laissent pénétrer quelque jour. Un crénelage, depuis longtemps disparu, couronnait le château tout entier et il n'y a aucune trace de machicoulis en pierre, système qui, en effet, n'était pas encore très usité(1). Rien n'égale la beauté de l'appareil de ce

(1) Cf. le dessin de la page 209.



monument, si ce n'est peut-être celui du donjon de Chauvigny. Les seigneurs et maîtres du beau château du Coudray-Salbart étaient de toute antiquité les seigneurs de Parthenay. C'est donc certainement à l'un d'eux qu'il faut rapporter sa construction. Le style du ^{xiii}^e siècle y a laissé son empreinte d'une manière tellement claire, que l'on doit rechercher vers le commencement de cette époque les événements qui ont pu lui donner naissance. L'histoire demeure muette à son égard, et c'est un des rares châteaux du Poitou qui n'ait pas subi d'attaques durant cette période si agitée du premier quart du ^{xiii}^e siècle, remplie de luttes entre les rois de France et d'Angleterre qui se disputaient la province. Les seigneurs de Parthenay y prirent une

part trop considérable pour qu'ils n'aient pas songé alors à reconstruire leur château de Salbart sur l'emplacement d'un plus ancien dont l'existence est parfaitement constatée. On sait, d'ailleurs, que l'un d'eux, Hugues I^{er}, reçut du roi Jean sans Terre, dès 1202, des subsides pour fortifier ses places, subsides qu'Henri III continua à son fils Guillaume jusqu'en 1226. On est donc assez autorisé à fixer dans le premier quart du XIII^e siècle la construction du château de Salbart (1).

Les mêmes circonstances ont dû motiver l'érection du donjon de Vouvent. C'est une tour de forme cylindrique, haute de plus de 100 pieds, mais d'un diamètre assez restreint. Elle contient une petite salle recouverte d'une voûte à ogives. L'étage supérieur est accessible par un escalier extérieur du chemin de ronde de l'enceinte du château. Son appareil est assez peu régulier. Malgré cela, son aspect général ne manque pas d'élégance. C'est peut-être à cette même tour, *turris de Vouvent*, que fait allusion un document de 1202, émanant du roi Jean sans Terre, en faveur de son partisan Thibaut Chabot, qui en était possesseur. En tout cas, elle devait exister lors du siège mis devant cette place par le même roi, en 1214, contre le fameux Geoffroi de Lusignan, surnommé à la Grand-dent, qui la possédait du chef de sa femme, Eustache Chabot. Rien dans son architecture n'empêche de lui attribuer cette date (2).

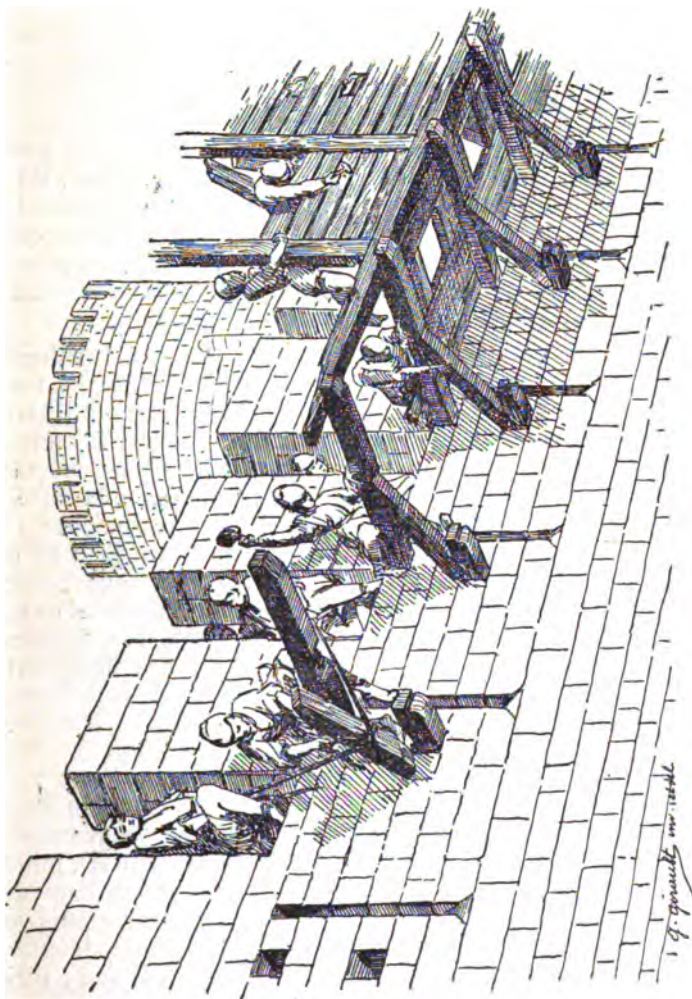
Est-il juste de ranger parmi les châteaux de la même époque le donjon de Pouzauges que l'on a fait remonter, sans motif suffisant, pensons-nous, jusqu'au XII^e siècle? L'examen de ses restes semblerait le faire croire, car l'histoire locale n'a laissé aucun indice sur son origine. Ce donjon, de forme carrée, de 18 mètres de côté, est flanqué, sur ses angles et sur le milieu de ses faces, de tourelles rondes. Il offre donc par son plan, une grande ressemblance avec le donjon de Niort. On y pénètre par une porte fort élevée au-dessus du sol, introduisant dans le premier étage qui comprend deux chambres éclairées par des fenêtres un peu moins étroites que celles du premier (3). La plate-forme du sommet est défendue par une couronne de machicoulis de pierre qui s'arrondit naturellement sur les contreforts des angles. L'appareil de la maçonnerie est assez grossier. La présence des machicoulis, la forme des voûtes et

(1) Bélisaire Ledain, *la Gâtine historique et monumentale*. — Article de M. Espérandieu dans les *Paysages et monuments du Poitou*.

(2) Monbail, *Notes et croquis sur la Vendée*. — De Wismes, *la Vendée, Vouvent et Mervent*, dans les *Paysages et monuments du Poitou*. — *Congrès archéol. de Fontenay*, p. 158.

(3) Monbail, *loco cit.* — De Wismes, *loco cit.* — Audé, *Etudes historiques sur la Vendée*, dans les *Ann. de la Soc. d'émulation de la Vendée*, 1854.

des cheminées décèlent dans le donjon de Pouzauges le style du XIII^e siècle, bien qu'il ait conservé la forme carrée. Il appartenait, en 1266, à Alix de Mauléon, fille de Savary de Mauléon, qui épousa Guy, un cadet de la maison de Thouars (1). Il serait donc très possible que cette forteresse fût l'œuvre du fameux chevalier troubadour qui joua un si grand rôle dans les luttes dont les provinces de l'ouest furent, pendant une partie du XIII^e siècle, le théâtre et l'enjeu. Toutefois, on peut très bien en faire remonter l'origine au commencement de ce siècle et en



(1) *Cartulaires du bas Poitou*, p. 211.

attribuer l'œuvre à l'ancienne famille féodale du nom de Pouzauges.

Ce sont les mêmes guerres évidemment qui ont fait surgir la tour de Béruges, les fortifications et les belles portes de Parthenay, de Thouars, de Bressuire, et tant d'autres châteaux maintenant ruinés ou disparus. La tour de Béruges, *turris Birugiae*, qui, d'après Guillaume de Nangis, fut prise et renversée en 1242, par le roi saint Louis, lors de sa campagne contre Hugues de Lusignan et Henri III, montre encore ses ruines sur une colline près de Poitiers. On l'appelait aussi la tour de Guienne. Son plan, tout différent de ce que nous avons vu jusqu'à présent, était pentagonal, et deux de ses côtés formaient un bec saillant très prononcé. Les deux angles du côté carré étaient accostés de deux tourelles rondes entre lesquelles s'ouvrait la porte. La salle basse voûtée d'ogives est éclairée par trois étroites archères. Une des salles du premier étage, de forme octogonale, était voûtée d'après le même système, autant qu'on en peut juger par ce qui en reste. Le surplus de la tour est complètement détruit. Elle ne saurait remonter tout au plus qu'au commencement du *xiii^e* siècle, et on doit considérer, selon toute vraisemblance, les Lusignan comme ses fondateurs.

Les portes Saint-Jacques et de l'Horloge, à Parthenay, la porte au Prévôt et la tour Grènetière à Thouars, les murs du château de Bressuire, sont de belles constructions militaires du commencement du *xiii^e* siècle. C'était, en effet, le moment où les seigneurs de Parthenay et de Bressuire et les vicomtes de Thouars étaient le plus vivement engagés dans la lutte entre les rois de France et d'Angleterre, qu'ils soutenaient ou abandonnaient tour à tour. Il leur fallait donc à tout prix se mettre en défense. C'est avec les subsides du roi Jean sans Terre, que Hugues de Parthenay reconstruisit ses fortifications et notamment cette magnifique porte Saint-Jacques, si élégante et si guerrière avec les deux tours elliptiques qui la flanquent et la belle ligne de machicoulis et de créneaux qui la couronnent (1). On peut en dire autant de la porte au Prévôt, à Thouars, dont le style est identique, avec quelques différences de détail. Le corps de la porte est plus considérable, et les deux tours en saillie, au lieu d'être elliptiques, passent du carré au rond par des glacis, conservant ensuite le même volume jusqu'au sommet. L'appareil en est très régulier. La tour Grènetière, dans l'enceinte urbaine, est également remarquable par sa hauteur, son diamètre et son appareil. Elle contient des appartements voûtés, dont l'un voûté en coupole. Tous ces ouvrages de défense sont probablement l'œuvre du vicomte Aimery VII qui, sérieuse-

(1) *La Gâtine hist. et monum.*, par B. Ledain,

ment menacé d'un siège par Philippe-Auguste, en 1206, semble, d'après une allusion contenue dans une charte de cette année, avoir fait travailler alors aux fortifications de son château et de sa ville de Thouars (1). Le château de Bressuire, dont l'enceinte intérieure flanquée de tours rondes pleines appartient au XII^e siècle, fut augmenté et entouré d'une nouvelle enceinte vers le commencement du XIII^e siècle. Les tours y sont en tout ou en partie munies de salles voûtées percées d'archères, ce qui dénote un changement et une amélioration de la défense. C'est un système de transition. La porte, pratiquée dans une grosse tour, est conçue dans le même genre que celle du château Salbart. Ce n'est plus la porte des XI^e et XII^e siècles, placée à la hauteur du premier étage ou percée tout simplement dans la courtine sans autre défense que le fossé. Mais ce n'est pas encore la porte savante du XIII^e siècle, avec les deux puissantes tours en saillie qui en protègent les abords (2).

Un autre château d'une réelle importance, le château de Gençay présente encore un ensemble fort intéressant qui date presque tout entier du XIII^e siècle. Construit au sommet d'une colline rocheuse, escarpée et triangulaire sur le bord de la Clouère, son plan général affecte la même forme. Trois hautes et belles tours cylindriques placées aux trois extrémités de ce triangle, se dressent avec majesté au-dessus de pentes abruptes qui augmentent leur force. De grandes courtines aussi imposantes les relient. L'appareil de toutes ces murailles est d'une grande régularité et exécuté avec soin (3). La porte voûtée en tiers point s'ouvre du côté de la ville, entre deux tours saillantes. Les tours sont divisées en deux étages voûtés d'ogives dont les branches retombent sur des consoles. On ne peut s'empêcher de constater leur grande ressemblance avec les salles du château Salbart. Il en est de même des archères. Une des chambres des tours de la porte est recouverte d'une voûte d'arêtes. Un grand escalier extérieur, le long de la grande courtine, conduit au chemin de ronde. Les escaliers des tours sont ménagés dans l'épaisseur des murs qui atteint plus de 3 mètres. Près d'une des tours d'angle s'ouvre une poterne d'où on descend du côté de la rivière par un chemin couvert et fortifié. Une curieuse description du château de Gençay en 1484 démontre qu'il n'a guère changé depuis son origine. On y reconnaît ses diverses parties telles qu'elles subsistent aujourd'hui. Les caractères de l'architecture militaire du XIII^e siècle, dont ce monument est si fortement empreint, ne permettent pas d'en

(1) Imbert, *Hist. de Thouars*. — Dom Fonteneau, t. XXVI.

(2) *Histoire de Bressuire*, par Bélisaire Ledain.

(3) Brouillet, *Indicateur archéol. de l'arr. de Civray*.

placer la construction à une autre époque. Mais il serait difficile d'en préciser davantage la date. Placé sur les confins de la Marche, du Poitou et du Limousin, il avait été, au ^xⁱ^e et au ^{xii}^e siècle, le théâtre de luttes très vives entre les comtes de Poitou et les premiers comtes de la Marche. Le silence des documents sur son histoire au ^{xiii}^e siècle laisse dans l'inconnu le nom de celui qui l'a reconstruit tel que nous le voyons. Gençay appartenait alors aux Rancon, ennemis des rois Plantagenets et passa ensuite vers 1270, aux seigneurs de l'Isle-Bouchard. Ces indications insuffisantes ne laissent donc plus la parole qu'aux pierres qui, sans pouvoir nommer le fondateur de ce château, proclament assez clairement son âge approximatif.

Le Poitou possède bien d'autres châteaux féodaux, plus ou moins ruinés, des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Ceux de Commequiers (Vendée), de Tiffauges (Vendée), de l'Île-d'Yeu (Vendée), d'Angles (Vienne), de Beaumont (Vienne), de Mauléon-Châtillon (Deux-Sèvres), de Mortagne (Vendée), de Château-Larcher, de Clairvaux-le-Haut (Vienne), les tours de Marconnay (canton de Moncontour), de Curçay, du Bois-Gourmont, etc., remontent bien certainement en tout ou en partie à cette époque. On y constate des caractères semblables à ceux que nous avons signalés dans les précédents. Rappelons, en terminant, les principaux de ceux qui n'existent plus depuis longtemps. Le magnifique château de Lusignan rasé en 1574 ; ceux de Civray, de Melle, de Chef-Boutonne, de Chizé, dont on ne possède plus que des représentations insuffisantes (1) ; celui de Saint-Maixent, bâti en 1224 par Louis VIII, démoli récemment ; celui de Mirebeau, dont le donjon, construit par Foulques Nerra, fut détruit par Richelieu ; le grand château de Loudun, reconstruit par Philippe-Auguste, en 1204, et détruit en 1632-1634. Ces forteresses appartenaient, en général, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Au surplus, les événements dont le Poitou fut le théâtre de 1152 à 1242, permettent d'affirmer que cette période a été la plus fertile en constructions militaires, lesquelles, en général, ont remplacé ou modifié profondément celles de la période plus ancienne du ^{xi}^e siècle. Nous ne parlerons pas des châteaux des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, dont la date est plus facile à déterminer. Nous essaierons seulement d'établir de la manière suivante la classification des plus anciens, d'après l'étude de leurs ruines et les trop rares indications de leur histoire.

^{xi}^e SIÈCLE. — Donjon de Moncontour ; tour aux Cognons ; donjon de Talmond, donjon de Gouzon, à Chauvigny ; grand château de Chauvigny.

(1) Voir les anciennes gravures de Chastillon du commencement du ^{xvii}^e siècle.

XII^e SIÈCLE. — Donjon de Touffou ; donjon de Loudun ; donjon de Niort ; donjon de Montreuil-Bonnin (fin du XII^e siècle) ; enceinte intérieure du château de Bressuire (commencement du XII^e siècle).

XIII^e SIÈCLE. — Château du Coudray-Salbart ; château de Gençay ; tour de Béruges ; donjon de Vouvent ; donjon de Pouzauges ; enceinte extérieure du château de Bressuire ; portes Saint-Jacques et de l'Horloge de Parthenay ; porte au Prévôt, tour Grénetière et enceinte de Thouars.

BÉLISAIRE LEDAIN.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la Faculté de Poitiers.

M. Lièvre a consacré les cinq dernières leçons de son cours à l'étude des voies romaines qui reliaient les unes aux autres les capitales des peuples de l'Ouest et un certain nombre d'autres localités de moindre importance.

La première ligne qu'il décrit est celle de Tours à Bordeaux, dont le tracé est bien connu et dont il est facile d'identifier les stations. Elle figure avec l'indication des distances sur la Table de Peutinger et, en partie, dans l'Itinéraire d'Antonin. On possède, en outre, un certain nombre de ses milliaires. Des données, parfaitement concordantes, de ces divers documents, le conférencier déduit la valeur de la lieue gauloise, qui n'est pas, comme on l'a proclamé presque officiellement et comme on l'admet généralement, de 2,222 mètres, mais de 2,436 mètres, ainsi que l'a établi M. Aurès.

Entre Tours et Poitiers, entre Poitiers et Rom, Rom et Aunay, Aunay et Saintes, Saintes et Talmond, Talmond et Blaye, Blaye et Bordeaux, on a, avec la lieue de 2,436 mètres, les distances voulues, tandis que si on la compte à 2,222 seulement, il faut demander au compas des complaisances, faire violence aux chiffres ou chercher *Rauranum* ailleurs qu'à Rom, *Aunedonnacum* ailleurs qu'à Aunay, *Tamnium* ailleurs qu'à Talmond.

De Tours à Bordeaux il y avait 148 lieues gauloises, qui, à 2,436 m. font 360 kilomètres et demi. En réalité il y a, à peu près, 365 kilomètres. La légère différence provient de ce que les bornes, la Table et l'Itinéraire entre les stations négligent toujours les fractions. Avec une lieue de 2,222 m. on n'arrive qu'à un total de 329 kilomètres entre Tours et Bordeaux, soit 34 kilomètres de moins que la distance réelle. Ces 34 kilomètres font plus de 15 lieues gauloises, qui, si on les répartit entre les huit sections de la ligne, laissent en moyenne un déficit de près de deux lieues entre chaque station.

Partant de la même donnée et avec les mêmes documents, M. Lièvre détermine les limites respectives des quatre cités dont la chaussée

traversait le territoire, celle des Turons et des Pictons à Ingrandes-sur-Vienne, celle des Pictons et des Santons à Aunay, celle des Santons et des Bituriges Vivisques à Saint-Ciers-la-Lande, limites qui furent empruntées par les diocèses primitifs et qui n'ont pas subi de changement jusqu'à la fin du siècle dernier, sauf celle des Pictons et des Turons, qui a été reportée jusqu'à la Creuse, un peu au nord d'Ingrande (1).

Emile GINOT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Nouvelles bibliographiques diverses.

— Ces temps derniers, la *Société artistique et littéraire de l'Ouest*, qui ne compte guère plus de deux ans d'existence, a donné à Paris plusieurs grandes fêtes destinées à réunir dans un même programme les œuvres de littérateurs et d'artistes du Poitou, du Maine, de la Bretagne et de l'Anjou.

Ces solennités, présidées par M. Lionel-Bonnemère, ont réussi d'une façon très brillante.

— Dans le récent volume de Huysmans, *Là-bas*, une large part est faite à l'histoire de Gilles de Rais.

— Le 10 mai a paru (Niort, imp. Chiron) le 1^{er} n° d'un journal politique, pour le moment bi-mensuel, intitulé : le *Réveil des Cam-pagnes*, dont le programme est ainsi libellé : « économie sociale, histoire locale, philologie, etc. »

Cette gazette s'annonce comme devant contenir, à côté de choses politiques dont nous n'avons que faire, des articles que nous aurons à signaler à nos lecteurs. Mais pourquoi, diable ! dès le 1^{er} n°, aller citer, parmi toutes les abominables choses dont regorgeait cet affreux temps passé, un droit dont nos pères savaient fort bien se faire accabler quand on ne le leur servait pas d'office, qui les amusait énormément, qui figure dans des miniatures de manuscrits parmi les jeux des diverses époques de l'année, et qui remplaçait pour eux certains exercices de sport fort en vogue aujourd'hui ?

Directeurs du nouveau journal : MM. Favraud, ancien inspecteur primaire, et Rémondière, ancien receveur de l'enregistrement, docteur en droit, avocat à Melle.

— La *Revue des sciences naturelles de l'Ouest* vient de faire paraître ses premiers numéros, datés de janvier et d'avril 1891.

— Une idée géniale, c'est celle qu'a eue M. « J. du Martray » : à une étude juridique, — d'un véritable mérite, paraît-il, et qui n'avait

(1) Cf. le compte rendu du dernier congrès des Sociétés savantes, dans la *Revue poitevine*, n° du 15 juin 1891, p. 173.

nul besoin de cette réclame Géraudel, — sur la recherche de la paternité, il a donné comme titre..... *l'Amour hors du mariage* !!!

Sous le pseudonyme *J. du Martray*, se cache M. Gabriel Richault, avocat à Loudun.

— M. Henri Deverin, architecte du Gouvernement, architecte des monuments historiques du département des Deux-Sèvres, vient de résumer dans une intéressante brochure, joliment illustrée, les découvertes du lieutenant Delaporte sur l'Art Khmer (cf. l'index du présent n°).

— M. Alph. Fournier, préposé aux collections du musée de Niort, vient d'être nommé « collaborateur auxiliaire du service de la carte géologique détaillée de la France ».

— Le succès du livre récent de notre compatriote M. B.-H. Gausseron, *Comment vivre à deux*, a engagé l'éditeur à faire une nouvelle mise en vente des autres ouvrages de la même série, publiés d'abord anonymement, et assez remarqués, dès leur apparition, pour être honorés d'une souscription par le Ministère de l'Instruction publique.

Il commence par *Que faire de nos filles ?* question d'un intérêt de plus en plus pressant, dont M. B.-H. Gausseron ne se contente pas d'analyser les éléments, mais dont il indique toutes les solutions possibles (Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph ; un beau volume in-18 jésus ; prix 3 fr. 50).

Après avoir considéré la femme dans l'enfant et esquissé spirituellement le tableau comparé de l'éducation d'hier et de l'éducation d'aujourd'hui, l'auteur passe en revue toutes les conditions où la femme peut mettre à profit son travail et ses talents : la littérature, les arts, l'enseignement, le commerce, les emplois de bureau, les travaux d'aiguille, l'agriculture, la science, la politique même, toutes les branches de l'activité humaine sont étudiées au point de vue des ressources qu'elles lui offrent. Mais nulle part l'auteur n'oublie et ne laisse oublier que la grande fonction de la femme c'est d'être mère, et que son véritable rôle, en dépit des nécessités de l'existence dans une société encore très imparfaite, c'est de créer la famille, et, en donnant à ses enfants la force physique et morale, d'assurer à la fois le bonheur du foyer domestique et l'avenir du pays.

Un index des professions et des établissements d'instruction ouverts aux femmes permet de trouver facilement, dans le volume, les renseignements spéciaux que l'on voudrait y chercher.

— L'intéressante publication de MM. le duc de la Trémoille et Henri Clouzot, que nous avons annoncée [cf. notre n° 90, p. 191] paraîtra d'ici six mois en un fort volume in-4°.

Titre probable : *Les fiefs de la vicomté de Thouars d'après l'inventaire de 1753*. — En tête figurera un historique rapide de la vicomté, avec la suite des vicomtes ; en queue, une dizaine de pièces justificatives inédites, une table des noms de lieux et une carte.

— Il paraît que nous avons dit très vrai à propos de la mort de l'Ageasse. (Cf. le *Républicain de l'Ouest*, du 18 juin). Il y a tant de

braves gens sur la terre qui se croient du talent et qui n'ont que de bonnes intentions !

— Le journal parisien *L'Enlumineur* (1) publiera prochainement des reproductions de différentes miniatures renfermées dans des manuscrits de la Bibliothèque de Poitiers, dans le livre d'heures des Châteliers, etc.

— M. Jos. Berthelé vient de terminer la rédaction d'un volume sur l'histoire de l'art campanaire dans le nord de la France.

— Un intéressant début à signaler. Dans les livraisons des *Paysages et monuments du Poitou*, sur Champdeniers et Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres), qui viennent de paraître : quatre dessins de M. Eugène Robuchon fils. — *Maclé animo, generose puer...*

— Quelques personnes, — à lire notre article sur la couleuvrine du musée de Niort (cf. notre n° du 15 juin dernier, pp. 170-171), — ont cru que cette pièce, d'une provenance plus que douteuse, avait été fondue tout récemment dans les ateliers de M. J. Guérin, à Niort. On a également attribué à M. Guérin la paternité des autres couleuvrines, notoirement apocryphes, fondues à Niort il y a quelques années et dont le musée de l'ancien hôtel de ville a goûté.

M. Guérin n'a jamais été mêlé à ces histoires.

M. Guérin a d'ailleurs d'autres chats à fouetter, et j'imagine sans peine qu'il trouve plus d'honneur — et de profit — à entreprendre des pièces magistrales comme celle qu'il a coulée, le 7 juillet courant (2), qu'à se faire..... le très humble serviteur d'un faussaire.

— Nos lecteurs nous permettront de recommander à leur attention le nouveau recueil d'archéologie, dont M. L. Noé, le dessinateur bien connu, vient de commencer la publication : *Architecture et Sculpture en France*, documents sur les styles d'architecture et de sculpture qui se sont succédé en France entre le ix^e et le xix^e siècle, paraissant par fascicules mensuels, 80 planches in-fol. par année. (Prix : 12 fr. par an ; administration, L. Noé, à Fontenay-aux-Roses, près Paris).

Parmi les dessins parus jusqu'ici dans ce recueil, nous signalerons spécialement ceux reproduisant des motifs décoratifs divers empruntés à la façade de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers (feuilles 7 et 10).

Les autres monuments publiés par M. L. Noé dans les vingt premières feuilles sont les suivants : château d'Azay-le-Rideau, cathé-

(1) *L'Enlumineur*, journal d'art pratique et guide de l'amateur de la peinture et du dessin, traitant spécialement de l'enluminure, de la gouache, de l'aquarelle et du fusain, et comprenant les principaux éléments du pastel, de la peinture sur porcelaine, sur verre, etc., paraissant le 1^{er} de chaque mois. — Directeur, rédacteur en chef : M. Alphonse Labitte. — Collaborateurs : MM. Karl Robert, Robida, Henri Chartier, George Serrier, C. Bernier, E. Chataigné de Dijon, H. Lecat, L. de la Tremblaye, etc. — Administration : 5, rue de Javel, Paris-Grenelle. Prix de l'abonnement : un an, 20 fr. ; six mois, 12 fr.

(2) Cf. notre article intitulé *Un événement dans la métallurgie niortaise*, dans la *Revue de l'Ouest*, du 9 juillet, et le *Republicain de l'Ouest*, du 11.

drale de Saint-Pol-de-Léon, maison romane à Cluny, grilles de la place de la Carrière à Nancy, corbeaux romans divers, maison à Lisieux, église de Moirax, maisons dites à la lanterne à Morlaix, château de Mehun-sur-Yèvre, maison romane à Saint-Gilles-du-Gard, orgues de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, hôtel de ville de Compiègne, etc.

Ces 80 feuilles de dessins in-4° pour le prix de 12 fr. par an, constituent un ensemble d'un bon marché invraisemblable. L'impression est faite en lithographie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Allard. *Le prieuré des Bonshommes, commune de Coutières [Deux-Sèvres]*, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars, pp. 54 à 56.

Audiat (Louis). *Jean-André Lételié* [notice nécrologique]. — La Rochelle, impr. nouvelle Noël Texier, in-8° de 10 pp. avec une photographie (extrait du *Bulletin* de la Soc. des archives de Saintonge).

Audiger (F.). *Voyage de Pantagruel, seconde partie*, — dans le fascicule de la *Société des amis et admirateurs de Rabelais*, 5^e congrès, année 1890. (Tours, impr. Arrault, in-8°), pp. 8 à 23.

— *Le procès de Pouillac*, — *ibid.*, pp. 34 à 36.

Babinet (Léon). *Jeanne d'Arc, de Vaucouleurs à Poitiers*, — dans le *Bulletin* de la Soc. académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers, pp. 349 à 363.

Barbier (Alfred). *Chroniques de Poitiers aux xv^e et xvi^e siècles*, 1^{re} partie, *vieilles maisons et vieilles familles*, — dans les *Mémoires Soc. antiq. ouest*, 2^e série, tome xiii, année 1890, pp. 431 à 517, avec fig. dans le texte.

Barbier de Montault (X). — *Œuvres complètes de Mgr. X. Barbier de Montault, prélat de la maison de Sa Sainteté*. Tome iv. *Le droit papal*. — Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, 1 vol. in-8° de 560 pp.

— *L'écuelle à vin de la famille Poudret, à Poitiers*, — dans les *Bull. Soc. Ant. Ouest*, 4^e trim. 1890, pp. 390 à 397.

— *Recettes et dépenses de la fabrique de Notre-Dame de Niort, en 1700 et 1701*, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars 1891, pp. 47 à 51 ; tiré à part, in-8° de 8 pp.

— *La cloche de l'église de Chantecorps [Deux-Sèvres]*, — dans la *Revue de l'Art chrétien*, mai, pp. 227-228.

Beauchet-Filleau (H. et P.). *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, nouv. édit. — Poitiers, impr. Oudin, grand in-8° à 2 col. — 4^e fascicule : lettres BER à BON, pp. 481 à 640.

— *Famille Beauchet-Filleau*. — Poitiers, typ. Oudin, grand in-8° à 2 col. de 2 pp. [Extrait du *Dictionnaire hist. et géнал. des fam. du Poitou*.]

— ? [Anonyme.] *Lettre de Jean. Ça et là ou Notes d'un excursionniste dans l'arrondissement de Melle*, — dans le *Mellois* :

- 1^{re} lettre. Introduction, — 4 janvier ;
2. L'orthographe des noms de lieux, — 25 janvier ;
3. La Pierre-Pèze, — 8 février ;
4. Canton de Sauzé-Vaussais (suite), — 15 et 18 février ;
5. Sauzé-Vaussais (suite), — 4 et 15 mars ;
6. [De] Limalonges à Montalembert, — 18 et 25 mars ;
Montalembert (suite), — 5 et 29 avril ;
7. Pliboux, Caunay et Pers, — 29 avril, 3, 6, 10 et 31 mai, 10 juin.
— Les Gaulois, — la Mothe-Tuffau, — encore la Mothe-Tuffau, légendes et traditions, — dans le *Mellois*, 10, 17, 27 et 31 mai, 10 et 14 juin.

Bellet (Daniel). *Les antiquités romaines de Saintes, nouvelles découvertes*, — dans le *Magasin pittoresque*, 31 mars, pp. 87 à 90 avec 4 fig. dans le texte.

Béranger (Dr). *Niort en 1920*. — Niort, Lemercier et Alliot, in-16 de 348 pp.

— Même titre. [*Statuts provisoires de la compagnie niortaise.*] — *Ibid.* in-16 de 15 pp.

Berthélé (Jos.). *Léopold Favre*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 17 mars (reproduit de la *Revue poit. et saint.*).

— *Les Cavillier, fondeurs de cloches picards*, — dans l'*Echo de la Somme* (1), 10 janvier.

— Même article, — dans l'*Indépendant* de Péronne, 15 janvier.

— Bibliographie campanaire, — dans la *Revue de l'Art chrétien*, mai, pp. 252-253.

Bitton (A.). *Journal d'un fontenaisien pendant la Révolution* (suite), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 369 à 380 ; janvier-mars 1891, pp. 100 à 112.

Bizard (E.). *La Société de géographie de Rochefort*, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars 1891, pp. 35 à 42.

Bonvallet (A.). *Le logis du Phénix à Poitiers*, — dans les *Bull. Soc. Ant. Ouest*, 4^e trim. 1890, pp. 398 à 400.

Bourchenin (Daniel). *Comment se forment les légendes (Poitou)*. [Le plateau de Thorus (Vienne)], — dans la *Revue des traditions populaires*, mars, p. 191.

Boutin (L'abbé Hippolyte). *Palluau (Vendée)*, — livraisons 179 à 182 des *Paysages et Monuments du Poitou*, in-fol., pp. 21 à 51, avec 4 héliogravures et des dessins dans le texte.

— *A propos de pèlerinages vendéens*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 405 à 411.

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, tome VIII, n^o 85, p. 32.

Breuillac (Emile). *Guide de Niort et de ses environs*, avec plan de la ville et dessins de MM. BOUNEAULT et ESCUDIER. — Niort, impr. Lemerrier et Alliot, in-32 de 76 pp.

Brochet (Louis). *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Michel-en-l'Herm*, avec documents et dessins inédits. — Fontenay-le-Comte, Aug. Baud, in-8° de 160-xxx pp. et 4 pl. hors texte.

— *Chez les gallo-romains du pays de Maillezais*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. rv, 1^{re} livr., pp. 28 à 47, avec 1 pl. lith.

— *Une excursion chez les gallo-romains de Saint-Denis-du-Payré [Vendée]*, — dans l'*Avenir et l'Indicateur de la Vendée*, 29 avril.

Chamard (Dom), prieur des bénédictins de Saint-Maur (Maine-et-Loire). *Annales ecclésiastiques de 1869 à 1889*, [pour faire suite à l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par Rohrbacher, continuée sous forme d'*Annales* de 1846 à 1868, par J. Chantrel], 1^{er} fascicule. — Paris, Gaume et Cie, éditeurs, in-4°.

De la Chanonie (C.). *Les mémoires du général Tercier*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 355 à 366.

Chauvet (G.). *Le squelette quaternaire de Chancelade*, — dans le *Bulletin mensuel de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1891, n° 1, pp. 3-4.

Clouzot (Henri). *Le moulin de la Saumore*, nouvelle, — dans l'*Ageasse*, n° 1, 2 et 3, pp. 7 à 10. 20 à 24 et 30 à 34.

— *Musée de Niort, le marquis d'Artaquette par Grimou*, — dans l'*Ageasse*, n° 5, pp. 57-58.

Colins (G.-Henri). *La Vendée à travers les légendes. Saint-Martin et Saint-Nicolas de Brem*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 67 à 75.

Corneille-Saint-Marc (D^r). *Fréquence de la dyspepsie chez les paysans du Poitou*, — dans le *Poitou Médical*, 1^{er} février, pp. 40 à 44.

Costetègue (Capitaine Alexandre), sous le pseudonyme de FONSERANE. *Les amants des Corbières*. — Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie. 1891, in-18 de 248 pp.

— *Urbain Grandier et Madeleine de Brou*, roman, annoncé d'abord sous le titre de : *Les amoureuses du curé de Loudun*, — en feuilleton, dans l'*Avenir de la Vienne*, février et suiv.

[Courteaud (L'abbé)]. *Détail de ce qui s'est passé le 27 juin 1756, à l'attaque des ouvrages avancés du fort Saint-Philippe*. — Réimpression, s. l. n. d., petit in-4° de 3 pp.

— *[Inscription de la première pierre de la maison du docteur Marion à Parthenay]*. — [Parthenay], typ. Cante, in-fol.

Dangibeaud (Ch.). *Inventaire des bijoux, vêtements, vaisselle et linge de Louis de la Rochefoucauld*, — dans le *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, avril, pp. 60 à 79.

Daniel-Lacombe (Henri). *L'hôte de Jeanne d'Arc à Poitiers*, maître Jean Rabateau, président au parlement de Paris, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 48 à 66.

De la Croix (Le R. P.). *Moules à enseignes de pèlerinages et à médailles (XIV^e siècle).* — Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie, in-8° de 6 pp. (Extrait des *Bulletins* de la Société des Antiquaires de l'Ouest).

Deloche (M.). *Etudes sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne (suite),* — bagues et anneaux sigillaires trouvés à Herpes (Charente), — dans la *Revue archéologique*, novembre-décembre 1890, pp. 377 à 389 avec fig.

Desaivre (Léo). *La légende de Théophile de Viau,* — dans la *Revue des traditions populaires*, janvier 1891, pp. 50 à 52.

Deverin (Henri), architecte du gouvernement attaché à la Commission des Monuments historiques. *L'art Khmer*, conférence faite le 18 avril 1891 à l'Union syndicale des architectes français. — Paris, impr. de Soye et fils, in-8° de 30 pp. avec 8 fig. reproduisant les croquis de l'auteur.

De Dienne (Le comte). *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789.* — Paris, Champion et Guillaumin, un vol. in-8° de 570 pp. (1).

Doncieux (George). *La Pernette, origine, histoire et restitution critique d'une chanson populaire romane,* — dans la *Romania*, janvier 1891, pp. 86 à 135 (2).

Donizeau (l'abbé), ancien secrétaire particulier de Mgr Bellot des Minières, curé de Saint-Sauvant (Vienne). *Jeanne d'Arc à Poitiers.* — Chez l'auteur, à Saint-Sauvant (Vienne); Poitiers, typ. Oudin, in-16 de 74 pp.

Drochon (B.). *Les pèlerinages poitevins à la Sainte-Vierge,* — extraits de l'*Histoire illustrée des pèlerinages français de la Très Sainte-Vierge,* — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, janvier et février, pp. 53 à 55 et 178 à 181, avec fig.

Du Trémond (Ed.). *Une excursion au pays saintongeais,* — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 413 à 418.

Emmanuel de Sainte-Sophie (Sœur). Notice nécrologique sur la sœur Anne-Charlotte-Alphonsine-Louise-Marie de la Trinité (3), professe du monastère de la Passion des Carmélites de Niort. — S. l. n. d. (4), in-4° de 32 pp.

Ernault (Emile). *Etudes bretonnes,* — dans la *Revue celtique*, d'octobre 1890, pp. 458 à 487.

Escudier (Ch.). *Les peintures murales de Saint-André [de Niort],* — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, 1890, pp. 670-671.

(1) On trouve dans cet ouvrage des renseignements sur les dessèchements de l'Ouest : golfe du Poitou, marais de Saintonge, marais du Poitou. — Cf. l'article, signé « Z... » (par M. de Richemond ?) dans la *Charente-Inférieure*, du 7 mars.

(2) Une partie du chapitre III est consacrée aux versions poitevines - bretonnes (pp. 113 à 116).

(3) M^{lle} Alphonsine d'Aubéri. (Voir Beauchet-Filleau. *Dict.*, nouvelle édition, 1^{er} fascicule, p. 138).

(4) Cette notice est datée du 26 janvier 1891.

— *Costumes des Deux-Sèvres, n° 1, Jeune fille de la Mothe-Saint-Héray.* — Ch. Escudier del. — Impr. Gravat-Echillet et Lemer cier, Niort. — 1890, in-fol. (typ.)

— *Costumes poitevins, études dessinées et gravées à l'eau-forte, 1^{re}, 2^e et 3^e séries,* — Niort, chez l'auteur, 1891, 18 eaux-fortes, [sans texte].

Espérandieu (Capitaine É.). *Note sur un cachet inédit d'oculiste romain (C. Julius Atilianus).* — Paris, G. Masson, 1891, in-8° de 26 pp. (Extrait de la *Revue générale d'ophtalmologie*, année 1890, pp. 529 à 550).

— *Inscriptions de la cité des Lemovices,* — dans les *Mémoires Soc. Ant. Ouest*, 2^e série, tome XIII, année 1890, pp. 1 à 344. (Tiré à part.)

— *Inscriptions romaines du Kef, de Teboursouk et des environs.* — Paris, Ernest Leroux, in-8° de 26 pp. (Extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*).

— *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne* (année 1890). — Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1891, in-4° de 20 pp. avec fig. dans le texte. (Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*).

— *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne* (suite), — dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1891, *passim*, avec fig. dans le texte.

— *Sal'art*, réimpression de la notice publiée dans les *Paysages et monuments du Poitou.* — Fontenay-le-Comte, A. Baud, imprimeur-libraire, in-8° de 39 pp. avec fig. dans le texte et 4 planches hors texte.

D'Espinay (G.). *Le bailliage de Loudunais,* — dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, 4^e série, 4^e année (1890), pp. 315 à 353.

Farault (Alph.) (?). *A propos du « Guide de Niort »*, article en patois poitevin, — dans le *Mémorial des Deux-Sèvres*, 4 juin.

Favraud (A.). Articles divers d'histoire locale, d'archéologie, de patois poitevin, etc., — dans le *Réveil des Campagnes* :

Une lettre inédite de Jacques Bujault, — 10 mai et 7 juin ;

Chef-Boutonne, la Mothe-Tuffau, — 24 mai ;

Promenade autour de Melle [St-Faziol], — 24 mai ;

Coutures-d'Argenson [art. signé « Un vieux Druide »], — 7 juin ;

Javarzay [art. signé *Le Fouineur*], — 21 juin ;

Les feux de la Saint-Jean dans l'arrondissement de Melle [art. signé « Un vieux Druide »], — 21 juin.

Fraigniaud (Gaston). *Le Chevalier de l'Age,* — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, avril, pp. 351 à 354.

Gausseron (B.-H.). *Revue bibliographique des provinces de l'Ouest* (compte-rendu des *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, etc.), — dans l'*Ouest artistique et littéraire*, 15 février, pp. 153 à 156.

Gelin (H.). *Patte blanche*, [conte recueilli aux environs de Niort], — dans l'*Ageasse*, n° 3, pp. 27-28.

Genesteix. *Le logis de la famille de Sainte-Martha à Poitiers*, — dans les *Bull. Soc. Antiq. Ouest*, 4^e trim. 1890, pp. 376 à 387.

[**Giraudias.**] *Qui donne aux pauvres prête à Dieu !* paroles de E. GIRAUDIAS, musique de L. GIRAUDIAS, dessin de A. GIRAUDIAS. Fête de charité du 22 février 1891 [à la Mothe-Saint-Héray]. — La Mothe-Saint-Héray, auto-typo. Guittet, petit in-4^e de 3 pp.

De Gourcuff (Olivier). *Les poètes des provinces de France (Poitou)*, aliàs *les Poètes poitevins*. — Paris, Henri Gautier, in-16 de 36 pp. [Nouvelle Bibliothèque populaire, n^o 226, pp. 253 à 288].

Grimaud (H.). *Notes d'épigraphie chinonaise*. — Loudun, impr. Roiffé, in-8^e de 2 pp.

Guérin (Paul). *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, tome v (1376-1390), — *Archives historiques du Poitou*, tome xxi, 1 vol. in-8^e de xxxvj-487 pp.

Guérineau. *Etablissement d'une imprimerie au château de Thouars de l'an III à l'an IX*, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars 1891, pp. 42 à 47.

Jovy (Ernest). *Etudes et recherches. II. Bossuet, prieur de Gassicourt-lès-Mantes et Pierre du Laurens. Un factum inédit contre Bossuet*. — Loudun, impr. Roiffé; chez l'auteur, 20, rue de l'Arquebuse, Vitry-le-François, in-8^e de 52 pp.

Hauser (H.). *Le collège de la Rochelle*, — dans le *Bull. hist. et litt. de la Soc. du Protestantisme français*, 15 avril, pp. 218 à 220.

Huysmans (J.-K.). *Là-Bas*. — Paris, Tresse et Stock, un vol. in-18 jésus de 441 pp.

Imbert de Saint-Amand. *La duchesse de Berry et la Vendée*. — 5^e édition. — Paris, Dentu, in-18 de 352 pp.

— *La captivité de la duchesse de Berry. Nantes et Blaye*. 7^e édition. Paris, Dentu, in-18 de 396 pp.

— *Les dernières années de la duchesse de Berry*. — 7^e édition. — Paris, Dentu, in-18 de 424 pp.

Ingold (Le R. P.). *Saint-Gilles-sur-Vie (Vendée)*, — livr. 175 à 178 des *Paysages et Monuments du Poitou*, in-fol. de 20 pp. avec 8 héliogravures et des dessins dans le texte.

— *Le château de Beaumarchais*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'ouest*, tome III, avril 1891, pp. 346 à 351, avec fig. (reproduit des *Paysages et Monuments du Poitou*).

— *Quel est l'auteur des Méditations sur les mystères de la foi et sur les épîtres et évangiles, par un solitaire de Sept-Fonds ?* — Paris, Téqui, in-8^e de 16 pp.

Jousseau (Hanaël). *La contribution et les dons patriotiques de 1789 à Fontenay-le-Comte*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 401 à 404.

Labbé (A.). *Notice sur J.-A. Creuxé-Latouche, député aux États-Généraux et à la Convention, membre du conseil des Anciens, du*

conseil des Cinq-Cents et du Sénat. — Châtellerault, impr. Bichon-Jacob, in-8° de 29 pp. (Tiré à 70 exemplaires.)

Lacuve (Ed.), sous le pseudonyme JACQUETT. *La teite et la quoue d'ine vremine*, [fable en patois poitevin, imitée de] La Fontaine, livre VII, — dans le *Mellois*, 11 mars.

— sous le pseudonyme JACQUETT. *La poule aux œufs d'or*, [fable en patois poitevin, imitée de] La Fontaine, livre V, f. 13, dans le *Mellois*, 29 mars.

— sous le pseudonyme RANULFUS. *Un voyage à travers les siècles disparus*, — dans le *Mellois*, 5 avril.

— sous les pseudonymes JEON-PIARRE et JACQUILLOUX. *Lettres en patois poitevin sur l'apparition et la disparition de l'Ageasse*, — dans le *Mellois*, 12, 15 et 19 avril et 14 juin.

Lacuve (R.-M.). *Les cent éthius*, conte poitevin, — dans la *Revue des traditions populaires*, mars, pp. 143-144.

Largeault (L'abbé Alfred). *Archéologie poitevine, art et histoire* (suite), — dans la *Revue de l'Ouest* :

31. *Les tableaux de l'église Notre-Dame de Niort*, — 18 avril ;

32. *Les tapisseries de l'église Notre-Dame de Niort*, — 21 avril ;

33. *Simon Bonnet, de Niort, 83^e évêque de Sens, 1447-1496*, — 16 mai.

De Launay (G.). *Les cloches, présages et superstitions* [à Loudun], — dans la *Revue des traditions populaires*, avril, p. 247.

Léaud (Th.). *Société de statistique, supplément au catalogue des peintures, sculptures et dessins du Musée départemental*, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars 1891, pp. 18 à 35.

— *Société de statistique, supplément au catalogue des peintures, sculptures et dessins du Musée départemental*. — Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, in-16 de 28 pp. (tirage à part du précédent).

Ledain (B.). *Jeanne d'Arc à Poitiers*. — Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, in-8° de 15 pp. (extrait de la *Revue poit. et saint.*).

— *Jeanne d'Arc à Poitiers*, — dans le *Mellois* du 18 mars au 8 avril (reproduit de la *Revue poit. et saint.*).

— *Essai de classification chronologique des châteaux féodaux du Poitou, du XI^e au XIII^e siècle*, mémoire lu au congrès des sociétés savantes, — dans le *Bulletin archéologique* du comité des travaux historiques, 1890, n° 3, pp. 360 à 374 ; tiré à part, in-8° de 15 pp. (1).

— *Savary de Mauléon ou la réunion du Poitou à l'unité française*, discours lu à la séance publique annuelle de la Société des Antiquaires de l'Ouest le 4 janvier 1891, — dans les *Mémoires Soc. Ant. Ouest*, 2^e série, tome XIII, année 1890, pp. XIX à XLV ; tiré à part, in-8° de 27 pp.

Lévesque (Louis). *Ludovic Guette, 1842-1890*. — Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, in-8° de 15 pp. (extrait de la *Revue poit. et saint.*).

(1) Cf. ci-dessus, pp. 193 à 213.

VARIÉTÉ

Rosa-Joseph en Poitou au XVII^e siècle.

On exhibe actuellement à Paris, au théâtre de la Galté, deux jumelles, Rosa-Josepha, qui sont unies par la partie inférieure de leurs corps. Comme jadis les frères Siamois et Milly-Christine, elles obtiennent un grand succès de curiosité. — Un semblable phénomène est mentionné dans les registres paroissiaux de Vouneuil-sur-Vienne, et les détails consignés par le vicaire, qui avait baptisé ces enfants, donnent un certain intérêt à cette note :

En l'année mil six cens douz, xix^e aoust, moy, messire André Augouard, presbtre, vicquaire de l'église de céans, ay baptisé deux petits enfans, sçavoir un enfant et une fille, lesquels se tenoient et estoient joint depuis la poitrine jusque au dessoubz du petit ventre ; et demanday à la matrone comme il estoient venu au monde, elle me dist qu'ils estoient venus au monde embrassés, et avoient leur visages l'un contre l'autre ; et incontinant après que je les eu baptisés, la fille mourut et l'enfant surviva d'un jour entier et respiroit jusques dans le corps de la fille qui estoit morte, qui estoit un signe évidant qu'il y avoit une liaison de leur ventre et de leurs entrailles. Et estoient enfans de Mathurin Croizet, leur père, et de Bertholomé Ville, et estoient les parrains Anthoine Adumeau et François Mercier.

Ces enfans cy dessus dicts avoient entièrement tous leurs membres, fors et excepté que la fille n'avoit pas de fondement ; et ay baptisé des enfans quy estoient né seulz d'une mère, qui n'estoient pas plus gros qu'estoient chacuns de ceux cy. Et ceux qui les apportèrent baptiser dirent que la mère n'avoit pas esté malade deux heures, et se porta bien après qu'elle les eut mis au monde.

Moy, dict Augouard, certiffie tout ce qui est escrit cy-dessus contenant vérité ; en témoingt de quoy j'ay escrit et signé la présente.

AUGOUARD.

R. D.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELE.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSE.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
 HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
 RECUEIL MENSUEL

Les détenus de Brouage.

Le document que nous offrons aux lecteurs de la *Revue poitevine*, nous fut donné, il y a déjà plusieurs années, par M. B. Fillon, qui le tenait de M. Garnier, président du tribunal de Melle. Il avait été remis à ce dernier par M^{lle} de Conty, qui l'avait pour ainsi dire rédigé sur place, ayant été elle même au nombre des personnes emprisonnées à Brouage.

Cette liste est-elle complète? Nous ne le croyons pas et pensons qu'elle ne contient que les noms des co-détenus de M^{lle} de Conty; ce qui nous porte à le croire, c'est que nous ne retrouvons pas dans cette nomenclature plusieurs noms de vendéens qui figurent dans la liste donnée par M. René Vallette dans ses *Chroniques du Bas-Poitou* de 1886-1887.

A notre avis, cependant, telle qu'elle est, elle pourra intéresser les lecteurs de la *Revue poitevine*, qui pourront se rendre compte avec nous que si le règne de la Terreur a été dur pour la noblesse et le clergé, il n'a pas été *plus clément* pour la bourgeoisie et le peuple des campagnes.

H. BEAUCHET-FILLEAU.

LISTE DES PERSONNES DÉTENUES A BROUAGE
 DEPUIS LE 23 JUIN 1792.

Ducoudray,	juge de paix	
Thibault d'Allery,	noble	Niort.
Thibaut Laroche,	cy-devant	
Villedieu de Sanxay,	id.	
Mounier,	bourgeois	
Lepinasse,	cy-devant	
Grimouard, aîné,	id.	
Grimouard, cadet,	id.	
Faure,	controleur	
Beliak,	id.	Châtillon.
Baudrit,	fermier	Bressuire
Maugé,	garde-chasse	
Mauseau (Manceau?)	cy-devant	
Janvre de la Bouchetière,	id.	Niort.
Chavagnac,	id.	Rochefort.

Delaunay,	cy-devant (d'après ce qu'il disait).	
Boineuf,	id.	
De Valminières (Cacqueray)	id.	
La Victoire,	domestique	
Guiton,	lieuten ^t gén ^l de police	Rochefort
Maisonneuve,	commis	
De Verge,	capitaine d'artillerie	
Valin,	chapelier	
Pelisson,	boucher	Oleron.
Paulion,	cy-devant	Rochefort.
Croizetière,	avocat	
Certin,	colonel d'artillerie	
Jeurieux de Varenne	controleur de marine	
Lasuze.	chirurgien	
Chambelland,	dentiste	
Bourdin d'Angle,	commis de marine	Rochefort.
Boutet,	avocat	la Rochelle.
Letenduaire (des Herbiers)	cy-devant	Rochefort.
Cochon Dupui,	chirurgien de la marine	
Le Ball de Tromelin,	contre-amiral	
S ^t -Laurent (Grimouard),	capitaine de frégate	
Armand,	cordonnier	
Bonsonge (Martin de),		Marennnes.
Richier,	cy-devant, député de la 1 ^{re} Législative.	
Deaut.		
Giraud,	tireur d'étain	Marennnes.
Germain, l'aîné,	capitaine d'infanterie	Oleron.
Germain Ferdinand,	control ^r des fermes royales.	
Lafite du Courteil,	cy-devant.	
Daras Méritain,	id.	
Compère,	négociant et vice-commissaire.	
Vacherit,	négociant	Oleron.
Chasseloup,	notaire	la Tremblade.
Fromentin,	avocat	id.
Rivière, l'aîné,	propriétaire	id.
Rivière, cadet,	id.	
Rivière, jeune,	id.	
Bosse,	bourgeois	la Tremblade.
Chotard,	cultivateur.	
Normand,	cy-devant proc ^r du Roy, St-Jean-d'Angély.	
Lacombe,	avocat.	
Gaillard,	cy-devant.	
Griffon la Richardière,	id.	
Laloise,	cordonnier.	
Tranchant,	tailleur de pierres.	
Poisson,	marchand.	
David,	garde.	
Bureau.		
Mesnard-Deparny,	marchand.	
Hardy,	négociant.	
Delaunay,	fermier.	
Pernaudeau,	cy-devant, avocat.	

Pacaud,	officier.
Pailliet, père,	cy-devant.
Pailliet, fils,	id.
Danglas,	id.
Delastre,	commissaire aux classes.
Billard,	meunier
Petit,	notaire
Peponet,	id.
Papin,	cultivateur.
Baillion,	propriétaire.
Martineau,	receveur des fermes.
Lavalette,	L ^t de maréchaussée
Romefort,	L ^t -colonel d'infanterie.
De Varaize,	colonel d'infanterie.
Gabet, père,	avocat.
Pichon,	id.
Cazeau,	marchand.
Gensé,	L ^t des maréchaux de France.
Pouilloux,	fermier.
Dusol,	huissier.
Jarry,	tallandier.
Bernard,	charpentier.
Guy,	orfèvre.
Gaultier,	avocat.
Plithières,	marchand.
Grandvoinet,	architecte,
Levasseur,	capitaine g ^{al} des fermes.
Constant,	perruquier.
Messenger,	ancien ingénieur.
Godot,	apothicaire,
Antoine,	secrétaire.
Moreau,	couvreur.
Delatre,	controleur.
Julliard,	professeur de collège.
Le Lorain,	procureur.
Roy,	ancien négociant.
Trimouille,	huissier.
Michotet,	sacristain.
Armand du Beugnon,	cy-devant, secrétaire.
Saint-Sorlin,	
Tassy,	m ^{al} de camp.
Mulon,	cy-devant et trésorier.
Macaud,	avocat du roy.
Pinet,	avocat.
De Monsabré (Maussabré ?)	cy-devant.
De Longchamps,	académicien.
Scecq,	irlandais.
Stak,	anglais.
Griffon,	L ^t g ^{al} de la sénéchaussée, la Rochelle.
Flamand,	ébéniste.
Proust,	armurier.
Boriat,	maréchal de camp.

Gast,
Duchaffault,
Quintard,
Morin,
Godin,
Fourestier,
Berry,
Charrier,
Penaud,
Richard,
Joubir des Marrières,
Laserre,
Caslet,
Dominique,
Scafz,
Dusseau,
Beaucorps,
Paraut,
Mathé,
Bremond,
Hévilerade,
Héraud,
Bona vita,
Bigaré,
Noblet,
Desfarges,
Chillerin,
Bebois,
Lebrun,
Rousseau,
Dupuis,
Bournonville,
Deprat,
Raimond,
Decaud,
Landrieux,
Bertin,
Ranson,
Garaud,
Troutet,
Pélé,
La Carre Saint-Julien,
La Carre, le jeune,
Pattedoye,
Bourgoïn,
Trebuchet,
Boudault,
Faignou,
Guischard,
Jouneau,
Pecamille,
Masseau,

négociant.
cy-devant, officier du roy.
cordonnier.
avocat.

rafineur.
peintre.
commis de négociant.
maitre de grammaire.
valet de chambre du c^{te} de Coucy.
charitain.
commissaire ordinaire.
écrivain aux classes.
domestique.

musicien.
tailleur
cy-devant.
garde du corps

la Rochelle.

cy-devant
négociant
maire
colonel mestre de camp
marin

Paris.
de Dijon.
de Coullon.
Bordeaux.
de Veau.
de la Corse.
de Bellile.
de l'Amérique.

major de la marine

Charente.
Surgères.
Charente.
Toulon.
Charente.
Dax.
Picardie.
Marseille.
Charente.
Tonnay-Boutonne
Puidrouard.
Périgueux.
d'Arvert.
de Châteauneuf.

commiss^{re} aux écritures
marchand
cy-devant et lieut^e-col^e
cap^{te} au r^e de Saintonge
tonnelier
marchand
off^r de garde nationale
soldat
notaire

Toulon.
Rochefort.
Oleron.
Oleron.
Niort.
Pons.
Luçon.
Thors.
Thors.
Ile de Rhé.

médecin
id.
négociant

Fournier,	meunier	Ile de Rhé.
Arsonneau,	fermier	à Saintes.
Levecot,	négociant	
Gaudriaud,	subdélégué	
Bouet du Portail,	cy-devant	du Chaix.
Michel La Morinerie,	id.	Saintes.
Laporte Champeaux,	id.	Gemozac.
Delys,	libraire	Saintes.
Lussaudière,	notaire	Breneuil.
Larray,	cap ^{te} au rég ^t de la Sarre	Bourgogne.
Vassogne,	cy-devant et c ^{te} de cav ^{le}	Saintes.
De Vaudreuil (Rigault)	id. chef d'escadre	Saintes.
Bevins,	domestique	négre.
Mercier Jeuvelle,	ancien officier noble	S ^t -Jean-d'Angély.
Grenier Laflotte,	cy-devant	Mortagne.
Aubert du Petit-Thouars,	id.	Saintes.
Chantreau,	id.	
Dabzac,	noble.	
Huom,	noble traduit au tribunal révolutionnaire.	
Bureau Civrac,	cy-devant	Saintes,
Fretard Godeville,	id.	
Beaucorps de l'Epineuil,	off ^{er} rég ^t du roy, cy-dev ^t	Saintes.
Charpentier d'Auvelle,	officier d'infanterie	Aulnay.
Bodin des Couteaux,	noble	Luçon.
Blondel,	inspect ^r des charrois.	
Michel Martineau.	marchand.	
Martineau Bouin,	sacristain.	
Martineau,	marchand.	
Mouchand,	médecin.	
Merland,	orfèvre.	
Rambaud,	journalier.	
Pepin,	jardinier.	
Fournier,	domestique.	
Bresson,	farinier.	
Roturier,	laboureur.	
Mesnard,	archiviste.	
Hublin,	cy-devant.	
D'Espinasseau,	notaire.	
Mariteau,	tailleur.	
Robreau,	notaire.	
Jouanaux,	directeur de la poste	Luçon.
Chauvaux,	journalier.	
Blanchet,	huissier.	
Savignac,	cordonnier.	
Bourcier,	vitrier	Chantonay.
Sonigaud,	fermier	Saint-Florent.
Regrenil,	laboureur	de Grue.
Bizay,	journalier.	
Landriau,	id.	
Guérin,	farinier.	
Voyer,	id.	
Voyer, René,		

Prouteau,	paysan.	
Borion,	id.	de la Chaize.
Olivier,	id.	de Bessay.
Berton,	tailleur	de Luçon.
Gilbert,	farinier et maire	de Bessay.
Hamon,	id.	Saint-Deny.
Roland,	farinier	Bessay.
Abriou,	adjudant de la Vienne.	
Joyeux,	capitaine de la Vienne	Bessay.
Jadeau,	paysan	du Pineau.
Cailleau.		
Rose Thomazeau.		
Tous les prêtres.		
Bestier,	ex-capucin, curé de	Rochefort.
Biget,	id. vicaire	id.
De Coras,	noble, curé de	Cordan.
Biget,	curé de	Vizac.
Alnet,	id.	Asnières.
Massebeau,	id.	Villaurier.
Fradet,	id.	Prignac.
Painveu,	id.	Beauvais.
Moré,	id.	Bazoges.
Coulaud,	id.	la Jarrie.
Daribat,	id.	Vervant.
Desmaretz,	id.	Varaize.
Goisne,	id.	Vallans.
Madé,	id.	Saint-Martin.
Messier,	id.	Jonzac.
Ozoizélan,	id.	Aulnay.
Frottier,	id.	Mainsoc.
Dufresne	chanoine de	Saintes.

Noms de toutes les femmes du département des Deux-Sèvres,

Dufay, mère,	cy-devant	Niort.
Dufay, fille,	id.	id.
Rosalie Dufay,	religieuse.	
Sophie Dufay,		
Saint-Mor Dufay,		
Dufay Philipot,		
Larochebrochard,	cy-devant	
Conty Jourdain,	id.	
Chataigner Saint-Mandé,	id.	
Avicé de Mougon,	id.	
De Boisseul, mère,	id.	
Boscal, mère,	id.	
De Pins,	id.	
Campet de Prinsay,	id.	
Bobene,	id.	
Gourgeau (Gourjault),	id.	
Clairveault (Clairvaux),	id.	

Les demoiselles.

Du Chilleau,	cy-devant	
La Mandinière,	id.	
Lescours, l'aînée,	id.	
Lescours, cadette,	id.	
Lavernede Vivriou,	id.	
Villedon,	id.	Bressuire.
Lauzon,	id.	Niort.
De Conty,	id.	id.
Janvre, aînée,	id.	id.
Janvre, cadette,	id.	id.
Dauzy du Fief,	id.	id.
Campet de Prinsay,	id.	id.
Boisseul,	id.	id.
Boscal,	id.	id.
Célesté Saint-Hilaire,	id.	id.
Constance Saint-Hilaire,	id.	id.
Gerbier Labrune,	bourgeoise	id.
Montrilou,	cy-devant.	
Fontanes,	bourgeoise.	
Roland,	cy-devant.	
Peltier,	marchande	Chollet,

Les dames de Rochefort.

Valminières (Cacqueray),	cy-devant	Rochefort.
Dabzac.	id.	id.
Chavagnac,	id.	id.
Mogeray,	id.	id.
Rorthai (Rorthays),	id.	id.
Boyneuf,	id.	id.
Almain,	bourgeoise	
Tromelin,		
Bras (Brach),		
Bonsonge, mère, (Martin).		
Bonsonge, fille, (Martin).		
Frenaux.		
Labat.		
Labouisse.		
Kermâret,		Marennnes.
Cleraubaud,	cy-devant	Niort.
Saint-Légier du Portail,	id.	Saintes.
Gresseau,	bourgeoise	Oleron.
Germain, mère,	id.	
Bremond,	cy-devant	Coulon.
Pellisson, aînée,	bourgeoise	Oleron.
Pellisson, cadette,	id.	id.
Madan,		id.
Chotard,	bourgeoise	St-Jean-d'Angély.
Griffon,		Varaize.
Célesté Barbier,	bourgeoise	Oleron.
De Queux,	cy-devant	Arvert.
Mausseau (Manceau),	id.	Niort.
Maynard,	servante	id.

Dupuis,	servante	Niort.
La Laurencie de Chadury,	cy-devant.	
Chancelé,	bourgeoise.	
Chastenet, mère,	cy-devant.	
Chastenet, aînée,	id.	
Chatenet, cadette,	cy-devant.	
Salbert Deforges,	id.	Charente.
Desables,	lingère	S'-Jean-d'Angély.
Sainte-Marie Allard,	bourgeoise	id.
Beaucorps Laparterie (La Bastière),	cy-devant	id.
Lalaurencie de Lefort,	id.	id.
Perraudau,	cy-devant.	
Vallet, fille,	id.	
Conty Saint-Mandé,	id.	
Saint-Mandé, fille,	id.	
Saint-Mandé Beauchamp,	id.	
Lalaurencie Laroche,	id.	
Danglas, fille,	id.	S'-Jean-d'Angély.
Lalaurencie Villeneuve,	id.	
De Chièvres,	id.	
Saint-Georges,	id.	
Chataigner,	id.	S'-Jean-d'Angély.
De Vinsonneau,	id.	Luçon.
Bonnin Martineau,	bourgeoise.	
Jouanneau,	id.	
Chauveau Laplante.		
Savignac,	bourgeoise.	
Chevallereau,	marchande.	
Guilbeau,	bourgeoise.	
Coutouly Lavergne.		
Goulaine, femme Reynou,	cy-devant.	
Marsay, mère,	id.	
Marsay, fille,	id.	
Merard de la Chay (Maynard de la Claye?)	id.	
La Guibretière (Brethé)?	id.	
Veuve Paillau,	id.	
Rorthais (Rorthays), mère,	id.	
Rorthais (Rorthays), fille,	id.	
La Guibretière (Brethé)?	id.	Luçon.
Marie David.		
La Cotillon.		
La Groux.		
Ballon, tante,	bourgeoise.	
Ballon, nièce,	id.	
La veuve Chassay,	artisanne.	
Chassais, fille,	id.	
La veuve Bordier,		
La veuve Doëllard,	ouvrière.	
Boursier, fille,		
Vandier,	.cy-devant:	

Guillemot, mère, bourgeoise.
Guillemot, fille.

Almeneau.

La Barion.

Savary Babin. bourgeoise.

Ladyon, fille.

Jousseaume.

La Billaud.

La Guitot.

La Guitot.

La veuve Vincent.

Vincent, fille.

La Gaudachau,

Luçon.

Thoumazeau, fille aînée.

Thoumazeau, fille cadette.

Thoumazeau, jeune.

La Rouillon, fille.

La Noirau.

La Poisson.

La Guitot, mère.

La Guitot, fille.

La Guitot, fille.

La Guitot, fille.

La Guitot, fille.

La Guitot, fille.

Marie Belin.

Robert, aînée.

Robert, cadette.

La Gaudin,

de Chantonay.

La Prouteau,

de St-Vincent-sur-Graon.

Marie Percot,

de Bourceau.

Jousseaume,

de Bournezeau.

La Grolaud,

Luçon.

Greaud.

Gendroneau.

Ghen v^e Surineau (Green?), cy-devant.

Gertrude,

Emerit,

la Rochelle.

Veuve Rouillon,

Fontenay.

Dumoulin,

Chantonay.

Catherine Brias,

Fontenay.

Renée Loyseau.

Chantonay.

Victoire Arnaud.

Jeanne Ruau.

La veuve Baudouin.

Marie Coulais.

Catherine Dalet.

Anne Jarlot.

Suzanne Jarlot,

St-Vincent-Sterlange.

Beneteau,

Sainte-Cécile.

Bernard,

Chantonay.

Fouquet,

Aubert du petit Thouars,		
mère,	cy-devant	Saintes.
Du petit Thouars, fille,	id.	id.
Du petit Thouars, fille,	id.	id.
Turpin,	id.	id.
Turpin, nièce,	id.	id.
Duperrier,	id.	id.
Du Chilleau,	id.	id.
Alexandrine,	domestique négresse.	
Pradel,	cy-devant.	
De Manes,	id.	
Sophie Bremond,	id.	
Vassogne,	id.	
Vaudreuil (Rigauld de),	id.	
Huon,		
Jauvelle,		Aulnay.
Guitaud,		Thifauges.
Durfort-Civrac,	cy-devant	Saintes.

Les dames et demoiselles de la Rochelle.

Green de Saint-Marceau,	cy-devant	la Rochelle.
De Monroy,	id.	id.
Gilbert de Gourville,	bourgeoise	id.
Macardy (Mac-Carthy),	cy-devant	id.
Pasquier,	bourgeoise	id.
Barbion,		id.
Guillemot,		id.
Surineau-Menollières,	cy-devant	Luçon.
Guiton,	id.	la Rochelle.
Anneveu,	bourgeoise	id.
Blay,		id.
Dufour,		id.
Vaulo,		id.
Gavin,		id.
Fouquet,		id.
Migaud,		id.
Verger,		id.
Maubet,		id.
La Gautrie,		id.
Geneviève Defert,		id.
La veuve Loup,		id.
Bordoue,		id.
La veuve Coquin,		id.
La Motrée,		id.
La veuve Carrière,		id.
Madeleine Lallier,		id.
Marie Lallier,		id.
Suzanne Lallier,		id.
La veuve Gravaud,		id.
Saint-Benoît, le fort,		id.

Hommes.

Lagrange,	cy-devant	Niort.
Montauzon,	id.	Rochefort.
Voutron,	id.	
Avice de Mougon,	id.	Niort.

Les Religieuses de la Rochelle.

27	Dames blanches.
12	Dames de la Providence.
15	Dames hospitalières.
17	Dames de Saint-Etienne.
10	Sœurs grises de Luçon.
10	Ursulines de Luçon.
5	Dames de Notre-Dame de Saintes.
5	Bénédictines de Saintes.
43	Filles de la Sagesse de la Rochelle.

RÉPARTITION DES DÉTENUÉS PAR POSITION SOCIALE.

Clergé.

Prêtres et chanoines.	18
Religieuses.	145
Total.	163

Noblesse.

Hommes.	79
Femmes.	93
Total.	172

Tiers-État.

Hommes.	162
Femmes.	120
Total.	282

Total général.

Clergé.	163
Noblesse.	172
Tiers-État.	282
	617

Saint-André-sur-Sèvre (Deux-Sèvres)

l'église et la paroisse

A l'exception de la grande porte d'entrée et du clocher, l'église a dû être refaite au commencement du xiv^e siècle.

Cette porte est un arc brisé entouré de deux autres super-

posés en degrés. Séparés entre eux par une plate-bande et une gorge profonde, la grosse moulure torique qui dessine les arcs retombe sur les chapiteaux en tailloir des colonnettes.

Leurs fûts, divisés en quatre parties, sont du même diamètre que la moulure et reposent sur des bases à pans coupés.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'intérieur de l'église est le pilier qui supporte la retombée de la voûte du chœur et de la chapelle de la Vierge, les seules anciennes. Octogone et décoré d'une curieuse niche à pilastres, à consoles et à corniche, le tout en granit et en forme de monstrance, il est plein de hardiesse et d'élégance. La grande fenêtre placée derrière l'autel a été bouchée au détriment de ses beaux meneaux, dont les arrachements se voient de l'extérieur.

Le clocher est carré et en granit. Vieille tour bénédictine, il est percé à la hauteur de la sonnerie de huit baies en arcs brisés avec colonnettes et archivoltas du commencement du xiii^e siècle.

Le dessous a longtemps été une chapelle, détruite lors des dernières réparations qui l'ont séparée de l'église, en aveuglant l'arceau qui supporte la tour.

Quatre contreforts très bien appareillés flanquent les angles du clocher. Divisés en deux parties par un simulacre de pinacle à édicule prismatique, ils se terminent par un deuxième pinacle complet, supportant un vase à panse très arrondie.

L'église de Saint-André avait pour *patron* l'abbé de Saint-Jouin-de-Marnes, qui nommait également à son prieuré. Son revenu était de deux cents livres, et celui du prieuré de cent cinquante.

Elle comprenait trois chapelles :

1^o Celle de Saint-Denis ou de la Boutinière, revenu soixante livres, redevance une messe par semaine. La présentation appartenait aux descendants du fondateur et au seigneur de la Bellotière. Elle avait été fondée par une famille Denis.

2^o La chapelle de Guiembaud ou des Guiobeau, revenu cent livres, redevance une messe par semaine. Ce revenu, qui était celui de l'époque où la nomination appartenait au seigneur de la Gastellière, s'éleva à cent vingt livres lorsque la présentation advint au seigneur de la Guierche.

3^o La chapelle de Saint-Jean-du-Receps, fondée par Guillaume Bichou, à la présentation d'abord des descendants et après eux à l'évêque de Maillezais. Son revenu était de cinquante livres (1).

(1) Le grand Gaultier.

Dans le mobilier de l'église se trouve une belle croix processionnelle en argent où sont gravés les travaux de Saint-André. Sa hauteur est de 0^m80 et sa largeur de 0^m46. Derrière le Christ est la statue du patron portant sa croix de la main droite et tenant deux poissons de la gauche. Elle a également un encensoir au repoussé, de même métal, le tout de la bonne époque du style Louis XIII.

L'église possède encore plusieurs tombes armoriées. Autrefois ces tombes composaient presque à elles seules le dallage entier.

Détruites ou tournées à l'envers lors des diverses réparations que ce dallage a subies, il n'en reste plus que quelques-unes, qui font vivement regretter les autres.

A cette occasion, qu'il me soit permis de stigmatiser ce vandalisme, qui consiste, sous prétexte d'avoir un pavé neuf, à détruire les tombes ou à les changer de place. Indépendamment de la profanation qui résulte de la destruction d'un tombeau, la pierre tumulaire appartient au mort, et c'est un vol que de la lui enlever.

Placée sur ses restes, elle invite à prier pour lui. Le peuple qui vient s'y agenouiller y trouve de grandes leçons. Ne sont-elles pas un livre ouvert sur le feuillet de la mort, et dont leurs titres souvent pompeux et mêlés d'orgueil n'ont pas préservé le gisant.

Au point de vue de l'histoire, c'est en déchirer les pages. Une église sans tombes est presque veuve de ses souvenirs. Une tombe même déplacée devient un objet de simple curiosité, si elle ne recouvre les restes de celui dont elle conserve le nom. — Que de profanations semblables pourtant ont eu lieu à ma connaissance dans le pays ?

Les pierres tombales qui existent encore dans l'église de Saint-André ont été presque toutes déplacées. A l'exception d'une du xiv^e siècle, portant, je crois, les armes des Beaumont-Bressuire sur un écusson que supporte une énorme épée placée en pointe, et accolée elle-même à une grande croix fleurdelisée, — elles sont toutes du xvii^e siècle.

Deux appartiennent aux seigneurs de la Guierche Saint-Mesmin(1) dont les armes *de sable à la bande d'argent chargée d'un lion léopardé de gueules*, sont en haut relief et fort bien conservées. L'un de ces écussons est timbré d'une couronne de marquis, sans date. L'autre, de l'année 1676, porte une couronne de comte.

(1) Petit de la Guierche Saint-Mesmin.

Près de ces deux dalles s'en trouvent deux autres : sépultures de Mathurin Vexiau, seigneur de la Tranchaudière (1668), et de Pierre Vexiau, seigneur de la Grandmaison (1672).

Ces quatre pierres sont les seules restées à leur emplacement primitif. A moitié cachée sous un banc, l'on voit encore la tombe d'un membre de la famille de Guerri portant ses armes : *d'azur aux trois besans d'or posés deux et un*, et timbrées d'un touril de baron.

A côté s'en trouve une autre en granit avec cette épitaphe :

Cy git le corps de messire d'Hillerin, curé de St-André, qui décéda le 14 mars 1659.

Trompé par de fausses indications, j'aurais cru longtemps que cette tombe (dont le D de l'inscription du nom forme une espèce de monogramme) était celle de Jacques de Hillerin, l'un des membres les plus remarquables de cette famille. J'étais encore dans ces idées, lorsque j'ai lu dans le dernier fascicule des *Chroniques paroissiales du diocèse de Luçon*, publiées par M. l'abbé Pontdevie, l'acte d'obit du personnage en question, relevé sur les registres des sépultures de la paroisse de Bazoges-en-Paillers, à la date du 29 novembre 1652.

Il n'y a donc pas d'erreur possible et la tombe dont il s'agit est celle d'un de ses neveux, décédé sept ans plus tard, en 1659. Mais, comme pendant près d'un siècle le prieuré de Saint-André resta par son influence l'apanage de la famille et que certaines données me font croire qu'il en fut lui-même le prieur dans sa jeunesse, il n'est pas hors de mon sujet de dire ce qu'il fut.

Jacques de Hillerin, fils de Jean de Hillerin, écuyer, seigneur châtelain de Linière et du Chambord, naquit à Mortagne en 1546. Il était prêtre, docteur en Sorbonne, aumônier des rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, chanoine de l'église métropolitaine de Paris, prieur des prieurés commanditaires de Saint-Pierre-de-Mortagne, de Saint-Julien-de-Concelles et de Treize-Vents, prieur-châtelain de Puyravault, conseiller du roy en ses conseils et grande chambre souveraine du clergé de France, protonotaire du Saint-Siège, conseiller au parlement. Son âge l'avait fait le doyen des conseillers en la grande chambre, quand il mourut à quatre-vingt-quinze ans, en 1652 (1).

Mêlé à tous les événements de son temps, il jouissait d'un véritable crédit, basé sur son grand savoir et la dignité de sa vie.

Si je ne puis affirmer qu'il fut prieur de Saint-André, ce que je crois, deux autres de ses proches en furent titulaires : celui

(1) Nos papiers de famille. Généalogie manuscrite du commencement du XVIII^e siècle.

dont nous avons la tombe, son neveu, et son petit-neveu Charles de Hillerin.

Celui-ci, docteur en Sorbonne, janséniste très éminent, fut nommé l'un des curés de la cure de Saint-Méry, à Paris, lorsque deux prêtres régissaient cette paroisse.

Prédicateur de grand talent, il fut le protecteur de Nicolas Fontaine, autre janséniste, qui écrivit plusieurs de ses ouvrages à Saint-André, où il s'était retiré avec son bienfaiteur, après que celui-ci, par humilité, eut renoncé à toutes ses charges honorifiques.

Cette humilité peut être l'explication de la simplicité de l'inscription de la tombe de son oncle, dont il a dû être très intentionnellement l'auteur.

Charles de Hillerin mourut à Paris le 14 avril 1669, pendant un voyage que chaque année il faisait à Port-Royal. Son cœur y fut porté, tandis que son corps fut déposé aux pieds de Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, dont il avait été l'ami intime.

Lorsqu'en 1793 la nation s'empara des cloches qu'elle transforma en sous décimaux, les habitants de Saint-André, pour sauver les leurs, les descendirent du clocher et les cachèrent dans la Sèvre. La fosse où elles furent enfouies porte encore le nom de fosse aux cloches.

Quelque temps après, craignant qu'elles ne fussent volées, ils les retirèrent de la rivière et vinrent les déposer dans un lavoir situé près du bourg, pensant que là elles seraient plus en sûreté.

Cette acte de prudence fut cause de leur perte. Elles furent enlevées sans qu'aucun souvenir de ceux qui les firent disparaître soit resté dans la mémoire des gens du pays.

L'église fut sans cloches jusqu'à sa restauration qui eut lieu vers 1840. C'est alors que deux cloches furent posées.

La plus ancienne et la plus petite vient d'une paroisse voisine, très probablement de Moulins, près Châtillon, qui céda à Saint-André, lorsque l'église fut rendue au culte à l'époque sus-indiquée, le vieux rétable en bois sculpté qui y existe encore.

L'opinion qui milite en faveur de cette origine est basée sur le nom du parrain, dont la seigneurie de la Blandinière fait partie de la paroisse de Moulins.

Voici son inscription :

J'ai été nommée Charles-Marie-Rose par monsieur Le

Large, chevalier, seigneur de la Blandinière, et par mademoiselle Marie-Rose Vion.

Labry m'a faite à Angers en 1815 (1).

Son diamètre inférieur est de 70 centimètres.

L'inscription « Labry m'a faite » etc. est divisée par une croix latine, emmarchée de trois marches, et couverte d'arabesques fort grossières.

Le château de la Blandinière, dont le nom se retrouve ici, est de la fin du xv^e siècle. Il est assez bien conservé, on y voit une très jolie chapelle ogivale. Les deux ont été gravés dans *Poitou et Vendée*. La famille Le Large en est encore propriétaire. La Chesnaye des Bois cite deux familles de ce nom avec des armoiries différentes :

Le Large, *d'azur au soleil d'or*. — Le Large, en Normandie, écuyer, seigneur de Goustienville, élection de Caën, *d'argent à l'aigle de sable*.

Quant aux Vion, s'ils sont des Vion de Bourgogne, établis dans le Vexin français depuis le xv^e siècle, ils appartiennent à la haute noblesse de cette province. L'un de ses membres fut grand prieur de Champagne, un autre était prieur d'Aquitaine. D'après La Chesnaye des Bois, ils portaient : *de gueules à trois aigles d'argent éployés, onglés et becquetés d'or*.

La seconde cloche et la plus récente a été baptisée le 21 mai 1872.

Elle porte cette inscription :

En 1872, 21 mai, H. (Honoré) Maynard étans curé, j'ai été baptisée par Mgr Pie, évêque de Poitiers. J'ai eu pour parrain M. Louis-Philippe Gay de Montenon, et pour marraine, son épouse, M^{me} Constance-Marie-Thérèse Dujon, qui m'ont nommée Louise-Thérèse-Honorine.

Bollée et ses fils, fondeurs-accordeurs au Mans.

Son diamètre inférieur est de 82 centimètres.

La robe est divisée en trois parties par des frises. La première sur le cerveau est composée de palmettes alternées avec des plus petites. — La seconde, au-dessous, à dix centimètres, est du style Renaissance. — Et enfin la troisième, à 15 centimètres du rebord inférieur, se compose de fleurs naturelles, roses, boutons d'or, épis, etc.

(1) Cette famille de fondeurs, primitivement Trosny ou Trony, établis à Angers dès 1657, ajoute à son nom celui de Labry dès 1693, et abandonne finalement le nom de Trony pour celui de Labry.

Sur le milieu de la robe, entre la seconde et la troisième frise, se trouvent placées sur le côté nord les armes de Mgr Pie, et à l'opposé l'image en pied de Saint-André et de la Vierge dite du concile. Le relief est très petit.

Sur la partie faisant face, une croix latine patée de quatre coquilles et couverte d'arabesques. En pendant à cette croix, à l'opposé, une autre petite croix carrée, dont les croisillons tréflés et égaux sont réunis par un torse ou cordelière donnant à cet ornement une forme de *vesica piscis*. Ce motif est répété plusieurs fois autour de la cloche.

La paroisse de Saint-André eut beaucoup à souffrir de la période révolutionnaire. Incendiée à plusieurs reprises, comme le témoignent encore le beffroi du clocher et les portes de l'église, elle prit une part très active à l'insurrection vendéenne, au centre de laquelle elle était placée.

Indépendamment des tueries isolées qui s'y firent, c'est sur son territoire qu'eut lieu l'un des plus horribles massacres exécutés par les colonnes infernales, très probablement celle commandée par Dulliac, marchant vers la Châtaigneraie.

Les habitants de Saint-André, la Ronde et Courlay, requis pour transporter des vivres de l'armée républicaine, avaient reçu l'ordre de se trouver à jour et heure fixes, avec bœufs et charrettes, au lieu dit le Pâtis-Nicolon.

Les paroissiens de Courlay et de la Ronde, flairant un piège, ne s'y rendirent pas. Ceux de Saint-André et de Saint-Marceau, au nombre de soixante-cinq individus, tant hommes que femmes, se trouvèrent au rendez-vous.

Lorsque les bleus, qui venaient de la Forêt-sur-Sèvre, les rencontrèrent, sous prétexte de compter les paysans, ils les firent descendre dans une prairie et les alignant le long d'un buisson adossé à un chemin, ils les fusillèrent tous, achevant à coups de baïonnettes ceux qui n'étaient que blessés. Une petite fille de sept ans, que son père et sa mère avaient amenée, ne voulant pas la laisser derrière eux, fut seule épargnée. Morte en 1872, elle se souvenait très bien de cette boucherie.

Quelque temps après, à la prise de Cholet, par Stofflet, les vendéens reconnaissant le bataillon des égorgeurs, s'acharnèrent sur lui, et pas un de ses soldats ne put échapper à leur vengeance. Tous furent à leur tour massacrés.

Depuis, le souvenir de ces horreurs toujours vivant dans la contrée, a inspiré la légende. Le chemin près duquel sont tombés les martyrs a pris le nom de chemin des Cercueils, que l'on y voit la nuit, éclairés par des cierges, attendre vides la venue des corps ensevelis sans bières et sans linceuls.

A cet épisode abominable de nos guerres civiles, opposons-en un autre qui illustra les combattants des deux partis.

Des jeunes gens de Cerizay, sous la conduite de Péault, garde-classe du comte de Vasselot, s^{er} de Saint-Mesmin (1), avaient attaqué un cantonnement de troupes républicaines dix fois plus nombreuses. Repoussés et mis en fuite ils allaient être cernés, quand ils arrivent au château de Saint-Mesmin où ils s'enferment au nombre de quarante et jurent de mourir tous ou de sortir libres.

Quatre mille républicains les y assiègent et leur livrent un assaut furieux. Les assiégés les repoussent avec le même acharnement.

Ce combat dure trois jours, sans pain, sans eau, par une chaleur accablante de la fin du mois d'août.

Les bleus, persuadés qu'une partie de l'armée vendéenne est derrière les murailles, font venir deux canons.

De leur côté, les assiégés, exténués, manquant de cartouches, ralentissent le feu.

Les officiers républicains avaient eu le temps de compter leurs morts. Flairant, dans cette espèce de suspension d'armes, un piège cachant une nouvelle attaque, ils en profitent pour proposer une capitulation.

Les assiégés, réduits à l'impuissance, n'attendaient plus que la mort. Ils acceptent, à la condition qu'ils sortiront avec armes et bagages, en deux colonnes et à deux heures d'intervalle.

Alors, la vieille citadelle ouvrant sa porte, on vit sortir quarante jeunes gens, presque des enfants, couverts de poudre et plusieurs rouges du sang de leurs blessures, mais pas un ne manquait à l'appel. A leur tête était Péault.

Ils traversent les rangs républicains, admirés des soldats, et disparaissent.

L'armée républicaine attend l'heure promise de l'évacuation complète, ne pouvant croire que des adversaires si jeunes et si peu nombreux, fussent seuls les auteurs des pertes qu'elle avait éprouvées. Elle attendit en vain. Le vieux château était vide.

Péault, qui ne se fiait pas à la foi des bleus, les avait joués,

(1) Le comte de Vasselot, déguisé en paysan pour pouvoir mieux recruter des troupes à l'insurrection, fut pris par les bleus dans les premiers jours d'avril 1796. Condamné à mort par une commission militaire rassemblée aux Herbiers, qui ordonna qu'il serait fusillé dans la cour du château de la Barroitière. Il y fut exécuté sous les yeux de mademoiselle de Mesnard, sa fiancée, que les républicains, malgré sa douleur, tinrent à une fenêtre pendant qu'on assassinait M. de Vasselot.

en stipulant une sortie en deux colonnes, à deux heures de distance.

Crétineau-Joly, qui a rapporté ce fait d'armes dans son *histoire de la guerre de Vendée*, semble avoir ignoré cette particularité de la capitulation et n'en parle pas. Je n'ai pas cru devoir la passer sous silence, la tenant du petit-fils même de Péault, qui la lui avait bien des fois racontée. Il est à regretter que son nom seul ait survécu. L'oubli couvre ceux de ses héroïques compagnons.

Le château de Saint-Mesmin, dont on admire la magnifique tour féodale, n'était pas le seul de la paroisse de Saint-André. Dans le bourg même il existait une maison forte, dont les derniers débris disparurent en 1637. Les fondations de ses tours, que j'ai retrouvées, indiquaient des défenses sérieuses.

Elle avait été bâtie sur une station gallo-romaine, détruite très probablement au temps des grandes invasions du v^e, vi^e et vii^e siècles, époques où les barbares du nord mirent à feu et à sang le Poitou et l'Aquitaine, et dans lesquelles disparurent tant de centres de population.

Les constructions de cette station étaient carbonisées jusque dans le sol, sur toute leur étendue.

La seule chose intéressante que j'y ai rencontrée est un morceau de marbre vert antique, bordure d'une mosaïque, ayant quinze centimètres de long sur deux et demi de large, marbre très rare, même à Rome, où il ne se trouve qu'au forum et dans les bains de Caracalla. On ignore aujourd'hui la situation des carrières qui le produisaient. A côté de cette épave était un chapiteau de l'époque barbare en tuffeau bien conservé et reposant lui-même sur un dallage d'ardoises fort épaisses. J'ai supposé que le monument détruit, dont les fondations avaient la forme d'un petit parallélogramme, devait être un sacellum.

La présence unique du fragment de mosaïque peut s'expliquer par les grands transports de terre qui ont dû être faits au moyen âge pour la construction de la maison forte que j'indique. Ces terres furent déposées dans une prairie située à côté, et y ont élevé le sol d'une manière très apparente. Des fouilles, peut-être, y donneraient des résultats.

Quant à celles que j'ai faites, je n'ai rencontré que de nombreuses briques à rebord, beaucoup de débris de verre, de lampes gauloises à godet, dont une assez rare avec des stries, et enfin une jolie petite hache en jadéine. Du reste, la commune est riche en gisements gallo-romains. On les rencontre en plusieurs endroits, et quelques-uns même possèdent des débris de murs recouverts d'enduits polychromés.

GABRIEL DE FONTAINES.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la Faculté des lettres de Poitiers.

Quant à la station de *Novioregum* portée dans l'Itinéraire et qui ne figure pas dans la Table, il est impossible qu'elle se trouve sur la voie directe de Saintes à Talmond puisque entre ces deux mansions il n'y a que 13 lieues et que, d'après l'Itinéraire, il y en a 15 entre Saintes et *Novioregum* également. La voie indiquée par l'Itinéraire passait par Royan et revenait joindre l'autre à Talmond. Les 15 lieues de l'Itinéraire nous portent, il est vrai, à quelques centaines de mètres en mer, au-delà de Royan, mais nous avons déjà vu que sur ce point la côte a depuis quatorze siècles considérablement reculé devant les empiètements de l'Océan.

Le conférencier étudie ensuite les lignes de Poitiers à Bourges, Poitiers à Nantes, Poitiers à Limoges, Poitiers à Périgueux, Saintes à Angers, Limoges à Saintes, Saintes à Périgueux, et un certain nombre de voies secondaires. A l'aide des indications fournies par les bornes, la Table et l'Itinéraire, il fixe les limites des Pictons et des Bituriges Cubes, des Pictons et des Andecaves, et identifie, d'une façon que nous croyons définitive, les stations de *Segora*, de *Germanicomagus*, de *Condale* et de *Sarrum*. Nous n'insisterons pas davantage sur cette étude difficile à analyser et que M. Lièvre lui-même va prochainement donner au public.

Emile GINOT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les finesses de Croutelle.

Les objets renommés que les tourneurs de Croutelle (1) fabriquaient — spécialement en buis et en ivoire (2) — au xvi^e siècle et dans la première moitié du xvii^e, étaient de diverses sortes. Les textes cités

(1) Vienne, canton sud de Poitiers.

(2) « CROUTELLE..... CROUSTALLE..... CROUSTELLE... — Matière dont la composition n'est pas exactement connue ; mais comme on ne la rencontre guère qu'appliquée à des chandeliers, des lustres ou des miroirs, et qu'elle commence à se manifester seulement à l'époque où le verre fait son apparition dans le mobilier, on a pensé, à cause de la similitude des noms, que cette substance rare pourrait bien être du cristal fondu. » (Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours*, tome 1^{er}, col. 1041.)

« CROUSTELLE. — Bourg près Poitiers, dans lequel d'habiles tourneurs façonnaient en buis et en ivoire, au xvi^e siècle, des objets très variés et d'une délicatesse merveilleuse. » (Victor Gay, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, 4^e fasc., p. 508.)

depuis 1873 par L.-F. Bonsergent (1), Edm. Bonnaffé (2), Henry Havard (3), Victor Gay (4), etc., et en 1891 par M. Léo Desaiivre (5), permettent de distinguer les catégories suivantes :

- 1° Des bagatelles merveilleuses de finesse ;
- 2° Des objets divers, plus ou moins usuels, travaillés avec une délicatesse qui les transformait en pièces de luxe ;
- 3° Des instruments de musique.

1° Bagatelles merveilleuses de finesse.

Guillaume Bouchet, dans ses *Sérées*, mentionne les « artisans [qu']il y avoit » à Croutelle « et la subtilité et mignardise de leur tournerie, qui fera neuf quilles, avec la pirouette, l'un et l'autre d'yvoire, le tout ne pesant pas un grain de bled » (6).

Le discours facétieux des *finesses de Croustelle* cite également « ces quilles d'os et d'yvoire minces comme cheveux, faites au grand tour, qui ne pèsent avec leur boiste et pirouette, qu'un grain de froment, et par fois demy-grain et représentent onze merveilles assemblées dedans un petit corps » (7).

On les retrouve en 1628 dans les commentaires sur Dioscoride des pharmaciens poitevins Jacques et Paul Contant : « Ils fabriquent industrieusement des jeux de quilles, avec la boule, faits d'yvoire, qui ne poisent les neuf quilles, la pirouette et la boete qu'un grain de froment, chose quasi incroyable [pour]qui ne le verroit » (8).

(1) L.-F. Bonsergent, *les Finesses de Croutelle*, dans la *Revue poitevine*, n° 1, 1^{er} mars 1873, pp. 9 à 16 ; — *Encore les finesses de Croutelle*, dans la *Revue poitevine*, n° 4, 1873, pp. 112-113, et n° 5, pp. 142 à 148.

(2) Edm. Bonnaffé, *Inventaire des meubles de Catherine de Médicis en 1589*. Paris, Aug. Aubry, 1874, in-8° de 219 pp.

(3) Henry Havard, *Dict. cit.*

(4) Victor Gay, *Gloss. cit.*

(5) Léo Desaiivre, *Les finesses de Croutelle, étude historique et artistique*. Niort, [impr. Lemer cier et Alliot] ; chez l'auteur, avenue Saint-Jean-d'Angély, 26, brochure in-8° de 36 pp. avec une pl. (Tiré à 190 ex.)

(6) *Livre second | des Serees | de Guillaume | Bouchet, Sieur | de Brocourt | | A Paris, | chez Jeremie Perier... | | M.D.XCVII.* [Nouv. édit., in-12], p. 158. — Léo Desaiivre, *op. cit.*, p. 7.

(7) *Discours | facétieux des fi- | nesses de Croustelle. | Accommodé aux affaires | de ce temps. | Aux admirateurs de | la tournure moderne. | ... | loutte la copie imprimée | à Poitiers. | Par Pierre Poyrier imprimeur.* [In-32 de 16 pp.] p. 3. — Desaiivre, p. 20.

(8) *Les | Oeuvres | de Jacques et | Paul Contant père | et fils maistres apoti- | caires de la ville | de Poitiers | | A Poitiers, | par Ivlian Thoreau, et la Vefue d'Antoine Mesnier | imprimeurs ordinaires du Roy et de l'Université | M.DC.XXVIII. [in-fol.].* Les divers exercices de Jacques et Paul Contant pere et fils, maistres apoticaire de la ville de Poitiers, ov sont esclarcis et resoulds plusieurs douttes qui se rencontrent en quelques chapitres de Dioscoride et qui ont travaillé plusieurs interprètes, composez par ledit Jacques et recueillis, reveus, augmentez et mis en bon ordre par le dit Paul....., ch. 176, p. 194. — Bonsergent, pp. 12-13. — V. Gay. — Desaiivre, p. 23.

C'étaient là évidemment les chefs-d'œuvre du genre. Les tourneurs de Croutelle devaient fabriquer d'autres *bagatelles* (1) du même genre, moins fines et d'un prix plus accessible, dont l'avenir déterminera peut-être la nature.

2^o Objets divers de luxe.

Ces objets consistaient en « bâtons », — fuseaux et quenouilles, — chandeliers, — petits vaisseaux à épices et à poudre, — supports de miroirs, — jeux de quilles, — étuis à aiguilles, — etc.

D'après le *Discours facétieux*, il y avait « mille fois plus de gentillesse et d'invention en un simple baston de Croustelle avec ses petits nœuds naturels, sa pomme, ses couleurs et jaspure, qu'il n'y [en] eust jamais en tous les cousteaux de l'univers » (2). Ce qui n'était pas flatteur pour Châtellerault.

L'anonyme auteur de cette plaquette continue, vraisemblablement avec autant d'exagération et d'ironie : « J'ay veu, disoit le Badin, vendre pour cent escus de bastons en un matin, quand le Roy séjournoit à Poitiers, tel qui ne pouvoit changer de cheval n'y d'habits changeoit aisément de baston, on les prenoit selon les couleurs des mattresses, blancs, bleufs, verds, incarnalts, amarantes, etc. Cela fit monter les fagots à douze francs le cent et déserta toutes les hayes du pays ; on remarquoit celui qui portoit un baston tout le long d'une rue et qui n'en changeoit que douze fois le jour, les tourneurs furent contraints d'employer des houssines, quand le gros bois manqua, rien ne leur demeurait, car on ne les portoit que pour la contenance » (3).

Le 22 juillet 1624, le conseil de la ville de Poitiers accorde à une pauvre femme appelée Jeanne Messay, veuve de Blaise Pin, la remise de la moitié du loyer qu'elle devait pour une petite boutique, joignant la grande porte de l'hôtel de ville, où elle vendait des « quenouilles » et « petits bâtons de Croutelle » (4).

(1) On lit dans le « Noël Gaillard, contenant toutes les villes, bourgs, villages et contrées de la province de Poitou, et encore quelques provinces, villes et autres lieux adjacens » :

Les premez qui vinguirant, nau, nau,
furant quiellai de Croutelle,
qui tretou se chargirant, nau, nau
de beacot de *bagatelle*,
fate au tour

Bonsergent pense que ce Noël « a dû être publié vers 1544 au plus tard. »

Cf. *La grande Bible des noëls vieux et nouveaux* (à Niort, chez Pierre Elies, 1784, in-12), p. 19 : — *Nouveau recueil des plus beaux noëls poitevins*, (nouvelle édition, Niort, Robin et L. Favre, s. d., in-12) p. 23, etc. ; — Bonsergent, pp. 112-113 et 142 à 146 ; — Léo Desavre, p. 11.

(2) *Disc. fac.* pp. 2-3. — Desavre, pp. 19-20.

(3) *Disc. fac.*, p. 5. — Cf. Desavre, p. 21.

(4) Archives municipales de Poitiers, F. 135. Rédet, A. Richard et Ch. Barbier, *inventaire des archives de la ville de Poitiers, partie antérieure à 1790*, dans les *Mémoires Soc. Antiq. Ouest*, tome v de la 2^e série, année 1882, p. 129. — Desavre, p. 7.

La guide des chemins de France publiée à Paris en 1552, signale Croutelle à l'attention du voyageur : « Crotelles, bonnes quenouilles... fuseaulx et quenouilles » (1). — En 1589, dans l'inventaire de Catherine de Médicis, on rencontre « une layette », c'est-à-dire un coffret ou un tiroir (2), tapissé intérieurement ou extérieurement « de velour vert-jaune figuré à fonds blanc, dans laquelle a esté trouvée une quenouille de bois de Crotelles » (3).

Le *Discours facétieux* célèbre ces « beaux chandeliers tous droits, ou branchus dorez d'or de ducat, qui servent aux églises et sales des seigneurs et sont preferez avec cause aux chandeliers d'argent » (4). — On les retrouve dans les inventaires du prince de Condé en 1588, et de Catherine de Médicis en 1589 : « Plus ün chandelier de salle (5) à quatre branches, suspendu en la dite salle, façon de Croutelle, fait au tour et figuré de plusieurs couleurs » (6) ; — « unze boestes dans lesquelles y a en chascune ung chandelier de Croutelle (7) ; — ung petit chandelier d'ivoire, façon de Croutelles (8) ; — six chandeliers, façon de Croutelles » (9). — En 1655, « quatre petits chandeliers de Croutelle » figurent dans le compte du chapitre cathédral d'Angoulême (10).

C'est encore le *Discours facétieux* qui nous révèle les « jolies poires d'espice et bouteilles à poudre façonnées d'une divine main » (11).

En 1603, parmi les objets remis au vicomte de Castillon par le comte de Ribérac, figure un « valet de miroir, de Croutelle » (12).

« Il se fait aussi au dit lieu de Crostelle (disent Jacques et Paul Contant) diverses sortes de jeux de buys, comme quille et boules » (13).

Guillaume Bouchet mentionne « un ayguillier de Croutelle » (14), — et le compte du chapitre cathédral d'Angoulême de 1655-1656 : une pièce d'horlogerie, « une roue de rencontre pour l'horloge » (15).

(1) Pages 187 et 199. — Lièvre, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome v, n° 54, 15 août 1888, p. 183. — Cf. Desaiivre, p. 13.

(2) La *layette* est aussi bien le *coffret* que le *tiroir*. « A Till or drawer ; also, a Box with Tills, or Drawers » dit l'excellent Cotgrave (1611) au mot *Layette*. (Communication de M. Edm. Bonnaffé.)

(3) Ed. Bonnaffé, p. 81. — L. Desaiivre, p. 18.

(4) *Disc. fac.*, p. 3. — Desaiivre, p. 20.

(5) « Lustre » (H. Havard).

(6) Havard. — V. Gay. — Desaiivre, p. 17.

(7) Bonnaffé, p. 73. — Gay. — Havard. — Desaiivre, p. 18.

(8) Bonnaffé, p. 91. — Gay. — Desaiivre, p. 18.

(9) Bonnaffé — Desaiivre, p. 18.

(10) Lièvre, cité par Desaiivre, p. 24.

(11) *Disc. fac.*, p. 3. — L. Desaiivre, p. 20.

(12) Havard. — Desaiivre, p. 19.

(13) *Œuvres*, p. 194. — Gay. — Desaiivre, p. 123.

(14) *Troisième livre, | des Serees | de Guillaume | Bouchet. . . .*
M D.XCVIII [in-12], p. 520. — Gay. — Desaiivre, p. 17.

(15) Lièvre, cité par Desaiivre, p. 25.

C'est à ces différents objets, et probablement à d'autres de même nature, moins fins et moins luxueux, que Jacques et Paul Contant faisaient allusion quand ils écrivaient : « Au fameux excellent et renommé bourg de Croustelles près de Poitiers..... habite la perle de tous les tourneurs, à faire toute sorte de menu mesnage et ustensiles de bois de buys, pour faire une œconomie et service de maison (1) ».

3^e Instruments de musique.

Les instruments de musique fabriqués à Croutelle étaient d'une harmonie assez variée.

Jacques et Paul Contant nous donnent la série : « Aussi il s'y fait divers instruments de musique percés à jour, comme cornets à bouquin, haut-bois, cornemuses, chèvres sourdes, flageols, piffres et flustes, dont le bois qui est excellent et qui rend l'harmonie et le son le plus mélodieux est le buys » (2).

« C'est dans *Eutrapel* (3) que » M. Ed. Bonnaffé (4) a « rencontré la première citation à date précise de l'industrie de Croutelle. Il s'agit d'une flûte d'un usage courant en Bretagne dès le xv^e siècle, s'il est vrai que le vieillard Olivier Macé eut réellement *six-vingt-sept ans* lorsqu'il fut appelé en témoignage ; elle y était tout au moins connue en 1547, époque de la première édition des *baliverneries*, etc. — « Les premiers quarante ans de ce vieillard Macé, furent employés au métier de couturier (5) et sonneur de flûte qu'il appeloit un *coutre*, sont ces flûtes qu'on fait à Croutèles, larges par le milieu et à deux accords » (6).

Théodore de Bèze raconte, dans son *Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France* (7), que « à Poitiers un horrible désordre survint au mois de juillet 1561, s'estant eslevée une bande de jeunes gens... qui furent appelés les *siffards*, d'autant qu'ils portoient au col certains petits sifflets, qu'on appelle de Croutelle, qu'est un bourg près de la ville, renommé pour l'artifice de telles marchandises » (8).

Il est naturel que les produits de Croutelle aient été vendus en boutique spéciale à Poitiers. Il n'est pas étonnant de les trouver à Angoulême. Leur réputation s'étendait au loin, ainsi qu'on la vu, en Bretagne, à Paris, etc. Si l'on en croit le *Discours facétieux*, cette notoriété aurait franchi la frontière. « Je me suis fort souvent estonné comment nos historiens françois n'ont travaillé à rendre sa mémoire

(1) *Œuvres..... Commentaires sur Dioscoride*, p. 194. — Gay. — Desaivre, pp. 21-22.

(2) Op. cit., p. 194. — Bonsargent, p. 12. — Gay. — Desaivre, p. 22.

(3) « XXXII^e conte ».

(4) Edm. Bonnaffé, *Invent. Cath. de Médecis*, p. 73, note. — Noël du Fail, *Contes d'Eutrapel*, tome II, p. 288. — Gay.

(5) Coutrier ???

(6) Desaivre, pp. 11-12.

(7) Anvers, Jean Remy, 1580, 3 vol. in-8^o.

(8) Ed. de 1580, t. 1^{er}, p. 763. — Bonsargent, pp. 11-12. — Desaivre, pp. 14-15.

éternelle pour ses ouvrages de bois elaborez avec tant d'artifice et de diversitez, qu'ils en voyent (1) en tous les royaumes du monde, et ay désiré, comme je fais encores, que quelqu'un luy rende le devoir, esmeu à jalousie par l'exemple d'un allemand, qui en a fait un chapitre entier en son livre de marqueterie ou il les relève sur toutes les merveilles qui ont jamais esté et dit de Charles le Quint, qu'il n'admira rien tant en France que cela et voulut emmener avec soy des ouvriers de Croustelle pour les loger en son Escorial leur promettant de les annoblir et leur postérité..... » (2).

Les tourneurs de Croutelles, dont M. Léo Desaiivre cite les noms, sont au nombre de deux : le premier, *Vincent Pya*, 1560, a été découvert par M. Alfred Richard, aux archives de la Vienne (3); le second, *M^e Pierre*, 1655, est une trouvaille de M. Lièvre aux archives de la Charente (4).

L'attribution à Croutelle de la quenouille « en bois tourné, laqué rouge, bleu, or et jaune jaspé » et des six fuseaux « laqués rouge et or » de la collection Hugues Imbert, de Thouars, est très vraisemblable, quoiqu'aucun document ne fasse connaître la provenance première et le lieu de fabrication de ces objets (5). — M. A. Tolbecque (de Niort) possède deux petits chandeliers, qui proviennent de Croutelle et semblent bien y avoir été fabriqués.

Le Dictionnaire de MM. Beauchet-Filleau.

Les auteurs du *Dictionnaire* ont mis gracieusement à notre disposition les dernières bonnes feuilles du premier volume. Nous ne venons pas ici en faire un compte rendu détaillé, le temps nous faisant défaut pour pouvoir étudier d'une façon consciencieuse l'œuvre si considérable entreprise par MM. Beauchet-Filleau, mais seulement dire quelques mots de l'immense somme de recherches qu'ont dû s'imposer trois générations de travailleurs pour pouvoir réunir les matériaux nécessaires à l'accomplissement d'un ouvrage tel que celui dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume.

Bien peu de personnes peuvent se rendre compte de la quantité de documents, titres de toute nature et de toute espèce, que les auteurs ont dû consulter, vérifier, lire et comparer, combien de correspondances ils ont dû entretenir, avant de pouvoir faire une rédaction définitive, pour cette dernière édition. Ils ont déjà plus que doublé la

(1) *Sic*, pour envoient ?

(2) *Disc. fac.*, p. 4. — Desaiivre, pp. 20-21.

(3) Archives de la Vienne, L, 18. — Desaiivre, p. 14.

(4) Archives de la Charente, série G, fonds du chapitre cathédral. — Desaiivre, pp. 24 et 25.

(5) H. Imbert, *Une quenouille de mariage*, dans le *Bull. Soc. Stat. Deux-Sèvres*, avril-juin 1877, pp. 244 à 246 avec une pl. en chromolith. — Desaiivre, pp. 35-36, avec la même planche.

somme de documents réunis pour la première, publiée de 1841 à 1854 par le petit-fils de M. Filleau et M. Ch. de Chergé, son ami et collaborateur.

Car, nous pouvons le dire, quelle que soit la faveur avec laquelle le public avait accueilli cette première publication, elle ne contenait, par le fait du manque de renseignements sur plusieurs familles, que la plus petite partie du travail de M. Filleau, tandis que celle, dont le premier volume paraît aujourd'hui, comprendra, non seulement toutes les familles sur lesquelles il avait réuni des renseignements, mais encore un nombre considérable de documents importants sur une quantité de familles nouvelles qui ont eu des rapports de possession et d'alliance en Poitou, et dont l'omission avait été regrettée dans la première édition.

Au lieu de se restreindre à un nobiliaire poitevin, les auteurs ont préféré s'occuper dans leur *Dictionnaire* de toutes les personnes qui se sont illustrées ou se sont fait un nom, dans les armes, le clergé, la noblesse, la magistrature, les arts et les sciences, et font ainsi passer sous nos yeux tous les personnages dont le Poitou peut être fier, et les faits historiques qui se rattachent à notre province.

A ce dernier point de vue, on trouve dans les cinquante feuilles de ce premier volume, un grand nombre de faits inconnus ou dispersés çà et là dans des recueils ou des manuscrits qui ne sont pas à la portée de tout le monde, et que les auteurs ont su mettre en relief, afin de pouvoir être utile à tous les amis de l'histoire en général, et en particulier à leurs concitoyens. Quant aux généalogies, comme nous l'avons déjà dit, elles sont plus que doublées, et en comparant le nombre des articles compris pour l'A et le B dans la première édition, nous trouvons :

341 articles dont 104 généalogies,

tandis que dans ce volume, qui s'arrête à la famille Brisset, nous avons relevé :

1,427 articles dont 320 filiations suivies,

qui, pour la plupart, sont des modèles d'érudition et de critique.

Nous avons souvent entendu reprocher aux auteurs du *Dictionnaire* l'extrême lenteur avec laquelle ils travaillent et le retard apporté à l'apparition de ce premier volume depuis si longtemps annoncé, aussi avons-nous voulu nous rendre compte par nous-mêmes de la somme de travail fournie par eux dans ces 800 pages, et nous sommes arrivé à ce résultat surprenant : en comparant le caractère adopté par les auteurs et ceux employés pour les ouvrages ordinaires (*Société de Statistique*, par exemple), on constate que MM. Beauchet-Filleau ont donné aux souscripteurs plus de matière dans ce seul volume que dans sept volumes de 400 pages chacun de la *Société de Statistique*.

Mais s'il a fallu deux ans de travail pour publier ce volume, ne le regrettons pas, car un ouvrage aussi substantiel demandait, avant d'être livré au public, à être longuement mûri dans le silence du cabinet, et nous savons que les auteurs ont souvent été obligés d'interrompre l'impression de l'ouvrage afin de pouvoir élucider certaines questions importantes qui étaient soulevées au dernier moment.

Par suite de retards apportés dans les renseignements demandés, il se trouve un certain nombre d'articles non terminés et même erronés; aussi afin de satisfaire les souscripteurs autant qu'il leur est possible, les auteurs nous promettent un supplément à la fin de l'ouvrage. Nous ne saurions donc trop recommander aux érudits et aux personnes qui pourraient avoir des renseignements intéressant le Poitou, de les leur communiquer; ils faciliteront ainsi leur tâche et auront droit à la reconnaissance de tous les travailleurs.

Remercions en terminant MM. Beauchet-Filleau d'avoir élevé ce monument à la gloire de leurs concitoyens, formulons le vœu de voir les érudits des provinces environnantes suivre l'exemple qu'ils leur donnent, et espérons que dans quelques années chaque province sera munie de son *Livre d'or*.

X...

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Auber (L'abbé). *Histoire générale civile, religieuse et littéraire du Poitou.* — Tome VIII. [De l'année 1112 à 1216]. — Fontenay-le-Comte, Gouraud, un vol. in-8° de 513 pp.

Berthelé (Jos.). *Un événement dans la métallurgie niortaise*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 9 juillet, — le *Républicain de l'Ouest*, 11 juillet, — le *Mellois*, 12 juillet, etc.

— Description de la commanderie de Verruyes, — dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, livr. 193, pp. 33-34.

Breuillac (Emile), sous le pseudonyme JEAN DE NYS. *Au grand Saint Maurice, la source des teintures, chez B....., teinturier en draps*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 16 juillet (1).

Brochet (Louis). *Une excursion chez les gallo-romains de Saint-Denis du Payré*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 205 à 212, avec 2 pl. hors texte.

De Chabot (V^e Paul). *Notice généalogique sur la maison de la Fontenelle*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 213 à 227.

Chassin (Ch.-L.). *Le siège des Sables-d'Olonne en 1793*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 153 à 177.

D..... (Capitaine). *La maréchalerie celtique et gallo-romaine à Fontenay-le-Comte*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 228 à 231, avec une pl. hors texte.

Desaivre (Léo). *Champdeniers (Deux-Sèvres)*, — dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, de JULES ROBUCHON, livr. 187 à 192, in-fol. de 28 pp. avec héliogravures et dessins dans le texte.

— *Les finesses de Croutelle, étude historique et artistique.* — Niort,

(1) L'ancienne enseigne qui a fourni l'occasion de cet article se trouve chez M. Théophile Boinot fils aîné, négociant en laines et teinturier, rue Baugier, 18, à Niort.

chez l'auteur, avenue Saint-Jean-d'Angély, 26, [impr. Lemercier et Alliot], in-8° de 36 pp. avec une pl. chromolith. (Tiré à 190 ex.)

Drouault (Roger). *L'autopsie de Richelieu*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 232 à 234.

Duret (L'abbé Victorien), sous l'anagramme VICTOR DE TUREIN. *Le Chat botté*, féerie en trois actes mêlés de couplets. — Niort, imp. L. Favre, in-18 de 70 pp. (Tiré à 300 ex.) (1).

Favraud (A.). *La fête du 14 juillet à Sauzé-Vaussais en 1791*, — dans le *Réveil des Campagnes*, 12 juillet.

— *La fête du 14 juillet à Sauzé-Vaussais en 1792*, — *ibid.*, 26 juillet;

— sous le pseudonyme LE FOUINEUR. *Promenades autour de Melle* (suite): *Chaillé, le Petit-Bois, la Génellerie*, — *ibid.*, 26 juillet;

— sous le pseudonyme LE FOUINEUR. *Puy-Berland*, — *ibid.*, 12 et 26 juillet;

— sous les initiales A. F. *Notules* [souvenirs de voyage en Italie], — *ibid.*, 26 juillet.

De Fontaine (Gabriel). *Un chapitre de ma vie archéologique*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 198 à 204.

Fournier (Alph.). *Études géologiques des lignes de chemins de fer du Poitou*. I. Ligne de Paris à Bordeaux (Etat) entre Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) et Villeneuve-la-Comtesse (Charente-Inférieure). — Saint-Maixent, imp. Reversé, in-8° de 108 pp. avec une grande planche hors texte en cinq couleurs et 18 fig. dans le texte. (Extrait des *Mémoires Soc. Stat. Deux-Sèvres*, 1891). Tiré à 50 ex.

— sous le pseudonyme UN PALÉONT' HOLOGUE. *Quelques découvertes paléontologiques à Niort*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 4 août.

Garnault (Emile). *Le Commerce rochelais au XVIII^e siècle*, d'après les archives de la chambre de commerce de la Rochelle, — trois vol. in-8°: — *la représentation commerciale*, 377 pp.; — *les établissements maritimes*, 342 pp.; — *marine et colonies*, 264 pp.

Lacuve (R.-M.). *Un point de géographie ancienne. La villa Osma et la villa Posolio*, — dans le *Mellois*, 12 juillet.

Lansyer (Emm.). *De Paris à Menton*, notes de voyage, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 140 à 152, avec un portrait.

Ledain (B.). *Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres)*: église de Saint-Antoine-de-la-Lande et commanderie de Verruyes, — dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, de JULES ROBUCHON, livr. 193, pp. 29 à 34, avec héliogravures et dessins dans le texte.

Lévesque (Louis). *Le poète Jean Arnauld et ses alliances saint-maixentaises*. — Saint-Maixent, imp. Reversé, in-8° de 8 pp. (Extrait de la *Revue poit. et saint.*)

(1) Cette brochure est le premier labour sorti des presses de la nouvelle imprimerie L. Favre.

— Articles divers dans *Paris la nuit* (2^e et 3^e années) :

Consolatrice pour dames, — n^o 103, 6 novembre 1890 ;

Incendie volontaire, — n^o 104, 9 novembre 1890 ;

Galante aventure, — n^o 121, 8 janvier 1891 ;

Virginibus virgæ, — n^o 122, 11 janvier ;

Bel homme, — n^o 134, 22 février ;

Bouillon de veau, — n^o 135, 26 février ; .

Conte pour Bertha, — n^o 139, 12 mars.

Louis (Eugène). *Voyage de Sully en Poitou* (juillet 1604), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, tome iv, pp. 348 à 354.

— *Quel était le capitaine du chaste! de la Roche-sur-Yon en 1369 ?* — dans la *Revue du Bas-Poitou*, janvier-mars 1891, pp. 119 à 122.

De la Marsonnière (A.). *Les amitiés et les épreuves de dom Fonteneau* (suite), — dans les *Mémoires Soc. Antiq. Ouest*, 2^e série, tome xiii, année 1890, pp. 345 à 416.

— *Jouyneau des Loges et dom Fonteneau*, — *ibid.*, pp. 417 à 430.

— *Aux beaux jours de Sanxay. Claudia Varenilla, récit des temps gallo-romains*, [roman historique] (1), — en feuilleton dans le *Courrier de la Vienne*, depuis le 12 juin.

De Maurès de Malartic (Comte Gabriel) et Gaffarel (Paul). *Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760*, par le comte de Maurès de Malartic, lieutenant général des armées du roi, gouverneur des îles de France et de Bourbon (1730-1800), publié par son arrière-petit-neveu. — Dijon, L. Damidot, un vol. in-8^o de xxvi-370 pp., avec portrait et cartes.

Merlet (Lucien). *Catherine de Thouars, femme de Gilles de Retz*, 1404-1462, documents inédits, — dans la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, février 1891, pp. 93 à 111.

De Monti de Rézé (Comte Alexandre). *Documents généalogiques pour la maison de Charette*. — Nantes, Emile Grimaud, in-8^o de 297 pp.

Musset (Georges). *Testament de Jean Mareschal, chanoine de la cathédrale de Saintes* (1504), — dans le *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure*, avril, pp. 80 à 92.

— *Lettres d'indulgence accordées à ceux qui viendront en aide au prieuré de Saint-Vivien de Saintes*, — *ibid.*, pp. 92 à 96.

Nodet (Henri). *Sur quelques églises romanes de la Charente-Inférieure*, — dans le *Bulletin monumental*, 1890, n^o 4 (paru en mai 1891), pp. 363 à 384 avec 18 fig.

Noguès (L'abbé J.-L.-M.). *Sainte Eustelle, son histoire, ses reliques et son culte*, — dans le *Bulletin religieux* du diocèse de la Rochelle et de Saintes, 25 avril et 2 mai, pp. 513 à 515 et 521 à 524.

Norès (W). *Questionnaire musical* destiné aux cours de chant des écoles primaires. — Niort, impr. lith. Gravat-Echillet et Lemer cier, in-8^o de 24 pp.

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, tome v, p. 17.

Petiteau (Dr Marcel). *Chroniques sablaises.* VII. *les Prisonniers sous la Terreur* (suite), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 381 à 400.

Pineau (Léon). *Les crêpes du carnaval en Poitou*, — dans la *Revue des traditions populaires*, avril, pp. 255 à 256.

— *Les ponts du diable : le pont de Gençay* [Vienne], — dans la *Revue des traditions populaires*, juillet, p. 403.

Pocquet (Barth.). *Bibliographie. Paysages et Monuments de la Bretagne*, photographiés par Jules Robuchon, — dans le *Journal de Rennes*, 1^{er} juillet.

Proust (Henri), sous les initiales « H. P... ». Articles divers relatifs à l'histoire de Niort, — dans le *Mémorial des Deux-Sèvres* :

Une émeute à Niort en 1633, — 5 mars ;

La véritable origine du nom de la place de la Brèche, — 26 mars ;

Les premiers abonnements de journaux à Niort, — 23 avril ;

Le premier numérotage des maisons à Niort, — 16 mai.

Reversé (Ch.). *Système simplifié pour l'impression de la musique à prix réduit*. — Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, in-8° de 8 pp.

Richard (Alfred). *Allocution prononcée par M. A. Richard, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à la séance du 15 janvier 1891*. — Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, in-8° de 7 pp. (extrait du *Bull. Soc. Antiq. Ouest*, 1^{er} trim. 1891).

— **et Rédet (Louis).** *Inventaire-sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Vienne, archives civiles, tome 1^{er}. Séries A, B, C, D.* — Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie, un vol. in-4° de CLVI-2-90-158, 35 et v pp.:

Notice sur les archives du département de la Vienne 1790-1890, par Alfred Richard, — cXLVII pp.

Introduction, par le même, — pp. cXLIX à CLVI.

Série A. (Actes du pouvoir souverain), — 2 pp.

Série B. (Cours et juridictions), — 90 pp.

Série C. (Administrations provinciales), — 158 pp.

Série D. (Instruction publique), — 35 pp.

Richard (O.-J.). *Excursions botaniques en Espagne*, — dans le *Bulletin de la Société botanique des Deux-Sèvres*, 1890, pp. 57 à 83.

— *Note sur la culture de l'Aponogeton distachyon Ait.*, — dans le *Bull. de la Soc. acad. d'Agriculture...* de Poitiers, janvier-mars, pp. 32 à 34.

— *La Dame du Lac*, poème par WALTER SCOTT, traduction nouvelle, — dans les *Muses armoricaines et vendéennes*, 3^e année, n° 35 et suiv.

De Richemond. *Nouvelles catholiques de Pons*, — dans le *Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inf^{re}*, juillet, pp. 112 à 169.

— *Rapport de l'archiviste départemental* [sur les archives de la Charente-Inf^{re}] 1891. — S. l. n. d., in-8° de 24 pp. (tirage à part).

— *Le collège de la Rochelle* (lettre), — dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*, 15 février 1891, pp. 108 à 110.

Robuchon (Jules). *Paysages et Monuments du Poitou*: livr. 175 à 182 : *Saint-Gilles-sur-Vie et Palluau (Vendée)* ; livr. 183 à 193 : *Champdeniers et Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres)*, — cf. INGOLD, BOUTIN, DESAIVRE et LEDAIN.

— *Paysages et Monuments de la Bretagne*, — cf. POCQUET.

De La Rochebrochard (L.). *Louis de la Rochejaquelein, Vendée et Portugal*. — Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, in-8° de 49 pp. (Extrait [en partie] des *Bulletins* de la Soc. de Stat. des Deux-Sèvres.)

De Rochebrune (O.) et de Chasteigner (Comte A.). *La Rocheposay [Vienne], notes d'histoire et d'archéologie*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, octobre-décembre 1890, pp. 317 à 328, avec 2 eaux-fortes.

De Rochebrune (O.). *La Vendée qui s'en va. Les Gentilhommières en bas Poitou*, xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 5 à 11, avec deux eaux-fortes.

Rouillé (Augustin). *Assignats et papier monnaie. Guerres de Vendée et Chouannerie, 1793-1796*. — La Roche-sur-Yon, impr. veuve Eug. Yvonnet, 1891, in-4°.

Salliard (Etienne). *Tribunes et tréteaux*. — Paris, Marpon et Flammarion, un vol. in-8°.

Sébillot (Paul). *Compte-rendu des Mœurs d'autrefois en Saintonge et en Aunis*, de M. l'abbé Noguès, — dans la *Revue des traditions populaires*, avril 1891, pp. 250-251.

Sepet (Marius). *Archéologie poitevine*, — dans le *Monde*, 23 juin.

Sichère (L'abbé Ernest), curé de Boussais (Deux-Sèvres). *Notes sur Boussais*. — Mss. in-8° de 85 pp.

Teillet (L'abbé). *Notes et documents sur l'église paroissiale de Challans (Vendée)*, xi^e, xvi^e et xvii^e siècles. — Vannes, impr. Lafolye, in-8° de 19 pp.

— *A travers les clochers du Bas-Poitou* (suite), doyenné de Saint-Jean-de-Monts, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 178 à 196.

Tornézy (A.). *Rapport sur les travaux de la Société des Antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1890*, — dans les *Mémoires Soc. Antiq. Ouest*, 2^e série, tome XIII, année 1890, pp. XLVII à LXVII. — Tiré à part ; in-8° de 23 pp.

— sous le pseudonyme ROBERT DE CLAN. *La Société des Antiquaires de l'Ouest*, — dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, février, pp. 169 à 177.

Vallette (René). *La femme en bas Poitou*, discours prononcé à la 53^e séance publique annuelle de la Société des Antiquaires de l'Ouest (5 janvier 1890). — Fontenay-le-Comte, bureau de la *Revue du Bas-Poitou*, in-8° de 19 pp. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou* d'octobre-décembre 1890, pp. 329 à 347).

— *De la conservation des monuments religieux*, rapport lu à la section d'art chrétien du congrès catholique de Nantes, le 28 novembre 1890. — S. l. n. d., in-4° de 2 pp. à 2 col. ; reproduit dans les *Bull. Soc. Stat. Deux-Sèvres*, janvier-mars 1891, pp. 52 à 54.

— *Autour du drapeau blanc*, biographies inédites des Vendéens et des Chouans, par M. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ (suite), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 12 à 22.

— *Un disciple de Vitruve en Bas-Poitou. L'architecte Julien Mauclerc (1513-1577)*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 23 à 27 (tiré à part, in-8° de 7 pp).

— *Le peintre Lansyer et son œuvre*, esquisse biographique, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, avril-juin, pp. 137 à 140.

— *Choses d'art*, articles divers sur les dernières eaux-fortes de M. O. de Rochebrune, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, janvier-mars, pp. 113 à 118, — dans la *Vendée*, du 24 mai, etc., etc.

— *Chronique, nécrologie, bibliographie*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, oct.-déc. 1890, pp. 419 à 428; janvier-mars 1891, pp. 123 à 136; avril-juin, pp. 235 à 246.

— *Excursion archéologique à Payré-sur-Vendée*, — dans la *Vendée*, 24 juin.

— *Chroniques de Bas-Poitou*, 3^e série, — dans le *Publicateur de la Vendée*, passim :

La vie intime de Richelieu à Luçon, — 15 mai ;

Jeanne d'Arc et la Vendée, — 31 mai ;

Deux architectes vendéens, Paul Guillerot et Julien Mauclerc, — 24 juin.

De Vernou-Bonneuil (Comte). Extrait du jugement au parlement de Paris du 2 septembre 1785. Contestations du droit de haute et basse justice entre L.-C.-A.-V. de Vernou-Bonneuil, marquis de Bonneuil, baron de Chancelée, et les prieure et religieuses de Puyberland en Poitou. — Archives nationales, X¹⁸ 4243. — Imprimerie de Paul Frémont, à Beaumont-sur-Oise, in-8° de [11-] 7 pp.

Viaud-Grand-Maraïs (Dr). *Chartes concernant la fondation de Notre-Dame-la-Blanche à Noirmoutier* (suite), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, 4^e année, 1^{re} livr., pp. 76 à 99.

Chertier (Ferdinand). *Notice sur une aiguère dite Henri II, découverte en Berry, et sur les ateliers d'Oiron et de Saint-Porchaire*. — Châteauroux, typ. et stéréotyp. A. Majesté, in-8° de 61 pp. avec 4 pl. hors texte. (Extrait de la *Revue du Centre*, du 15 juin. Tiré à 300 ex. sur Hollande et à 25 sur Japon.)

Joanne (Paul). *Itinéraire général de la France. De la Loire à la Gironde, Poitou et Saintonge* [nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée]. — Paris, Hachette, in-16 de 290 pp. avec 3 cartes et 9 plans.

Richard (Alfred). *Conseil général de la Vienne, session d'août 1891. Rapport de l'archiviste du département à M. le préfet de la Vienne*. — Poitiers, imp. A. Masson, in-8° de 16 pp. (tirage à part).

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSET.

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEASE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

Petites pérégrinations archéologiques
dans le département des Deux-Sèvres.

Le château de Faugeré.

L'ancien château de Faugeré⁽¹⁾ (seconde moitié du xvii^e siècle), situé dans la vallée du Lambon, à peu de distance de Baussais, a conservé extérieurement sa physionomie primitive. On a là un spécimen non modernisé de ces gentilhommières de second rang, souvent un peu prétentieuses dans leur médiocrité, qui pullulaient avant la Révolution et dont la plupart ont été complètement transformées dans notre siècle.

Faugeré a un autre intérêt : celui de nous offrir, au beau milieu de l'ancien régime, une reproduction — plus pittoresque que dangereuse ! — de l'appareil de défense habituel aux châteaux de la fin du moyen âge.

On ne parvient à l'habitation du gentilhomme bourgeois, qui a bâti ou rebâti Faugeré en 1687, qu'après avoir traversé une double enceinte, enveloppant une large avant-cour. L'enceinte intérieure, pour laquelle on a utilisé une partie des murs des servitudes, nous offre la première série des intentions féodales du propriétaire : ce n'est qu'après avoir affronté plusieurs bretèches, — dont une, perchée au-dessus de la petite porte, annexe de la porte charretière, — que l'on pénètre dans la cour s'étendant devant le logis.

Ce logis se compose de deux constructions rectangulaires, de hauteur inégale, placées en avant l'une de l'autre, soudées l'une à l'autre, et ne formant qu'un seul corps de bâtiment, garni aux quatre angles d'échauguettes sur machicoulis. A droite, à gauche et en avant : une douve sèche.

Pour traverser cette douve : aujourd'hui un pont vulgaire,

(1) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de la Mothe-Saint-Héray, commune de Goux *alias* la Couarde.

autrefois un pont dormant et un pont-levis, venant se réunir sur un pilier toujours debout. Dans l'espace, émergeant de la muraille : les restes, rongés par le temps, des bras du pont-levis.

Et un pont-levis fonctionnant d'après les principes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ! (1) recouvrant la porte à l'extérieur, lorsqu'on le relevait, pendant que l'arrière-train s'abaissant venait former herse derrière ladite porte à l'intérieur.

Cet arrière-train, que deux chaînes retiennent à une poutre du plafond du vestibule, est dans un état parfait de conservation. Voilà un débris dont les similaires ne surabondent pas ! — Il se compose de pièces de charpente formant un rectangle et une croix de Saint-André, l'une encadrée dans l'autre. Les poutrelles, constituant les grands côtés du rectangle, vont passer sur la barre de fer transversale servant de tourillons puis se prolongent au dehors. Le tablier et les chaînes du pont-levis ont disparu.

Pour arriver dans le vestibule, nous avons été obligés de passer sous les plus terribles machicoulis du château. En outre des projectiles que l'on pouvait servir aux assiégeants par les intervalles des corbelets, plusieurs trous percés dans le crénelage permettaient l'emploi du fusil à distance, — à moins que le culte des traditions ne fit préférer l'arquebuse ou l'arbalète.

Je crois de mon devoir de déclarer que l'ensemble de ce crénelage *mâchecolé*, malgré son intérêt rétrospectif, manque absolument d'élégance. Pour un pastiche du moyen âge, c'est un pastiche mal réussi.

Ce qui plaît mieux à l'œil, c'est le cartouche qui se détache entre les deux rainures où fonctionnaient — ont-ils jamais fonctionné ? — les deux bras du pont-levis. Ce cartouche en pierre blanche encadre un bel écusson sculpté, en pierre rousse, sur lequel figurent les armoiries suivantes : *parti, au premier, de au chevron de....., accompagné de trois coquilles de..... 2 en chef et 1 en pointe ; au second, de à trois tours de maçonnées de....., crénelées, posées 2 et 1.* Au-dessus, une couronne de comte et la date : 1687.

M. Arthur Bouneault a relevé à l'échelle (2) toute cette curieuse entrée du château de Faugeré (3). Ce relevé sera d'autant plus précieux que le nouveau propriétaire compte bien jeter bas, à bref délai, la partie archéologique que nous venons

(1) Cf. Viollet-le-Duc, *Dict. d'Arch*, tome VII, pp. 362 à 365.

(2) Echelle de 0^m05^e par mètre.

(3) Un exemplaire de ce dessin a été offert par M. A. Bouneault à la Société de statistique des Deux-Sèvres (séance du 4 mars 1891).

de décrire et qui est la principale curiosité du domaine qu'il a acquis (1).

De l'intérieur de l'habitation nous ne dirons rien. Le mobilier a disparu. Ce qui reste est nu, pauvre, délabré, insignifiant. Pas une sculpture intéressante, pas un blason, pas un motif artistique. Nous ne noterons, à l'état de vieux débris pouvant attirer l'attention, que les vitrages : des carreaux vulgaires enchâssés dans des plombs qui forment des dessins géométriques.

Au moyen âge, dans les châteaux aussi bien que dans les églises fortifiées, on constate partout la présence d'un puits, destiné à alimenter les assiégés. Le châtelain de Faugeré n'a pas manqué à la tradition : il a fait creuser un puits à l'intérieur de sa forteresse, dans les sous-sols prenant jour par la douve, — à côté de la buanderie.

Le jardin s'étend en contre-bas en arrière de la maison, dont il n'est pas séparé par une douve. Il est dessiné d'après les principes de la ligne droite.

La chapelle, créée après coup peut-être, était distincte de l'habitation et se trouvait au rez-de-chaussée d'un bâtiment quadrangulaire, avec échauguettes et bretèches, faisant partie de l'enceinte intérieure. Cette chapelle, voûtée en berceau plein cintre et sans intérêt au point de vue de l'architecture, a conservé deux pierres tombales du XVIII^e siècle.

La première, aujourd'hui cassée en cinq morceaux (2), présente : 1^o un blason circulaire, semblable dans sa composition à l'un de ceux qui se voient au-dessus de la porte d'entrée de l'habitation : *de au chevron de accompagné de trois coquilles de 2 en chef et 1 en pointe, couronne de comte ;* — 2^o au-dessous de ce blason, l'épithaphe suivante :

CY GYST · LE · CORPS · DE
MESSIRE · YACQVES · RENE
SERMANTON · ESCVIR (3)
/// VALLIER · SEIGNEVR
DE · F//GERÉ · DECEDÉ · LE · 31
OCTOBRE · 1750 · AGÉ · DE · 67
 DIEV
ANS · PRIEZ · POVR · LE · REPOS
DE · SON · AME ·

(1) Les archives du château de Faugeré sont entre les mains de M. de Villeneuve (de Ruffec).

(2) Estampée et dessinée par M. Arthur Bouneault.

(3) Sic pour ESCVIER.

Au-dessous : un cœur, dont la partie supérieure est seule conservée. — Cette pierre tombale, qui mesure 1^m en largeur, n'atteint plus en longueur aujourd'hui que 1^m30^e, dans sa partie la moins mutilée.

La seconde pierre tombale, sans blason, porte comme inscription (1) :

CY · GIT · LE · CORPS
DE · DAME · MARIE
BIRAUD · VEUVE · DE
MESIRE (2) · IAC^qE (3) · RENE (4)
SERMANTON · CHEUALLIER^R (5)
SEIGNEUR (6) · DE · FAVGERE (7)
DECEDEE · LE · 1 · /UIN
1775 · AGEE · DE · 83 · ANS
PRIES · DIEV · POVR · LE
REPOS · DE · SON · AMES (8)

Cette pierre mesure 0^m75-0^m73 de largeur sur 1^m60 de long.

En outre de ces deux pierres tombales, on voit encore, dans la chapelle de Faugeré, un fragment d'une troisième :

CY GIS LE C
PIERRE L
DECE
////////

Comme au Plessis-Sénéchal, à Launay, etc., etc., il existait dans le jardin du château de Faugeré un cadran solaire. Le piédestal seul en est conservé et n'offre point d'intérêt artistique.

Faugeré, 26 février 1891.

(1) Estampée par M. Arthur Bonneault.

(2) *Sic* pour MESSIRE.

(3) *Sic* pour IACQVE.

(4) N et E liés.

(5) H et E liés. — U pour V.

(6) N et E liés.

(7) A et V liés.

(8) *Sic* pour AME.

Vernoux-sur-Boutonne.

Cette petite localité (1), dont on n'a guère signalé jusqu'ici l'intérêt, se recommande aux archéologues par trois restes curieux : 1° son ancien château ; 2° son ancienne église ; 3° son ancien cimetière.

Le *château*, de la fin de l'époque gothique, n'est plus au complet. Ce qui reste offre des parties véritablement dignes d'attention : 1° une grosse tour ronde, avec fenêtres garnies de meneaux se croisant, couronnée d'un crénelage sur machicoulis ; — 2° une tour d'escalier à pans coupés, sur laquelle se greffe une tourelle ronde en encorbellement ; le tympan de la porte de cette tour d'escalier est garni d'un écusson nu, dans un trilobe ; — 3° plusieurs fenêtres et lucarnes de style flamboyant.

En arrière de la grosse tour ronde, la construction se continue à angle droit, avec crénelage et machicoulis. Un écusson (2), tenu par deux singes, sculpté sur ce crénelage, porte de *losangé de qu'il convient de restituer d'or losangé d'azur* et qui est de la Rochebeaucourt (3).

Dans une des fenêtres de la cage d'escalier : une petite cloche portant pour toute inscription la date : 1665, dont le 5 affecte encore, comme sur un certain nombre de cloches du xvi^e siècle, une forme très voisine de l'S, — ce qui nous prouve, faute de mieux, que le fondeur inconnu qui l'a fabriquée possédait un outillage assez vieilli.

L'ancienne *église*, ne servant plus au culte depuis la Révolution, se compose d'une nef rectangulaire sans bas-côtés, d'un chœur de largeur moindre, voûté en berceau et d'une abside voûtée en cul-de-four. Pas de transept. L'abside et le chœur remontent à l'époque romane. La nef a perdu presque tout caractère.

Sur l'enduit recouvrant intérieurement les murs et la voûte de l'abside et les murs du chœur : traces de peintures (personnages, etc.) trop effacées pour que l'on puisse essayer une reconstitution. Il semble aussi qu'il y ait eu des peintures sur les murs de la nef, au moins d'un côté. — En outre de ces peintures décoratives, on remarque à l'extérieur du chœur et à l'intérieur de la nef, des restes de litre ; les armoiries ont disparu.

(1) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Brioux.

(2) Dessiné par M. Arthur Bouneault.

(3) Les de Brémond n'ont possédé Vernoux qu'à partir du xvii^e siècle. — « Le 21 octobre 1617, il [Philippe de Brémond] acheta pour 59,000 l. la seigneurie de Vernoux-sur-Boutonne (D.-S.), de Gaspard de Rochechouart. » (Beauchet-Filleau, *Dict. fam. Poitou*, 2^e édition, t. 1^{er}, p. 738.)

La voûte de la nef est écroulée. Sur l'un des contreforts intérieurs de cette nef, on lit l'inscription suivante :

LA · NEF · DE · CETE ·
EGLISE · FVT · PAVEE
ET · LA · PORTE · FAITE
AUX · FRAIS · DE · M · I ·
RIOV · CVRE · 1672 · (1)

Parmi les pierres de taille formant le massif de l'autel placé dans la nef, du côté de l'évangile, une épitaphe ainsi conçue :

CY DE · VANT · GIT · LE
CORPS · DE · M^{re} · PIERRE
BOVREAV · GREFFIER
DE · VERNOV · AGE · DE //
ANS · DECEDE · LE · 21 · IVIN · 1660
REQUIESCAT · IN · PACE · (2)

L'acte d'inhumation de ce personnage se trouve dans les anciens registres paroissiaux conservés aux archives de la mairie de Vernoux. Il est ainsi conçu :

Le vingt un^e jour de juin 1660 est déceddé M^{re} Philippes Boureau, greffier de Vernoux, aagé de cinq^{te} ... ans et fut son corps enterré le lendemain en l'église de Vernou devant l'autel, à main gauche entrant dans la d^e église, au désir du d^e Boureau, comme appert par son testament du trez^{iesme} du présent mois de juin, par moy curé du dit Vernou, assisté de M^{re} les curés de Villefollet, Briou et Céligné.

L'ancien *cimetière*, — au milieu duquel se dresse un tilleul gigantesque, véritable monument archéologique lui aussi! — est à inventorier in extenso :

1^o Tombe du xiii^e siècle (?), en dos d'âne, décorée d'un boudin sur l'arête supérieure, et dont les deux faces inclinées viennent se perdre à la tête (et sans doute aussi au pied) (3) dans un resaut, d'environ 10 cent. d'épaisseur, à arêtes abattues, qui affecte une forme un peu moins inclinée et amortie en haut horizontalement.

Sur une des faces est gravé un écusson, *échiqteté de et de au chef de soutenu par une poignée semi-circulaire analogue à celle qui se voit au-dessus de l'écusson sculpté sur la*

(1) Estampée par M. Arthur Bouneault.

(2) Estampée par M. Arthur Bouneault.

(3) Tout le pied de cette tombe est enserré dans le tronc du tilleul.

plate-tombe de Saint-Thomas-de-Croizé, près Niort (1). — Derrière cet écusson : une épée, posée en *barre*, rappelant celle qui se voit posée en *bande* également derrière un écusson, sur la tombe de Boisragon, près Breloux (Deux-Sèvres) (2).

Sur l'autre face : une inscription de deux lignes, très rongée, où l'on distingue le N roman, le E lunaire et le M gothique, mais dont l'ensemble nous paraît pour le moment absolument indéchiffrable (3).

2° Tombe, de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle, très bien conservée. composée de deux dos d'âne se coupant à angles droits et formant une croix, avec boudin sur l'arête supérieure.

Décoration : 1° sur les quatre faces inclinées, des dents de scie sculptées; 2° sur les quatre faces verticales triangulaires, une croix gravée à quatre branches égales triflées, en dessous de laquelle on a annexé une espèce de pied (4).

3° Fragment de tombe de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle, en forme de dos d'âne, avec boudin sur l'arête supérieure; les deux faces inclinées, exclusivement décorées de dents de scie sculptées; la face verticale triangulaire du côté de la tête, absolument nue.

La conservation d'un des supports donne un intérêt spécial à ce fragment. On connaît en Poitou, dans des cryptes, plusieurs sarcophages romans montés sur des colonnettes, etc.; mais les supports de tombes de cette époque et du commencement de la période gothique, encore en place dans des cimetières, sont d'une insigne rareté.

Le support de Vernoux consiste en une pierre rectangulaire, d'une longueur exactement égale à la largeur de la tombe, échancrée semi-circulairement à droite et à gauche, avec arêtes fortement abattues dans les deux parties échancrées. Le parement extérieur était décoré à sa partie supérieure d'un écusson aujourd'hui complètement mutilé (5).

4° Tombe en dos d'âne, portant les deux épitaphes suivantes, dont la plus récente à la partie supérieure :

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, t. VIII, 1880, p. 50, et *Bulletins* de la Société de statistique des Deux-Sèvres, tome VII, 1889, p. 395.

(2) Cf. la *Revue poit. et saint.*, 15 août 1890, p. 252.

(3) Cette tombe a été relevée à l'échelle de 0^m 008 et 0^m 05 par mètre, par M. Arthur Bouneault (3 fig.).

(4) Relevée par M. A. Bouneault à l'échelle de 0^m 08 (2 fig.).

(5) Relevés par M. A. Bouneault à l'échelle de 0^m 08 (2 fig.).

CY · GIST · LE · CORPS · DE · DAME · (1) HENRIET // (2)
NEE (3) BENOIT (4)

FEMME (5). DE · M^a · Ayme (6) GAVTREAV (7). S^a · DV ·
PLANTIS (8) · FERMIER · DE ·

GALLARDON (9) · AGEE · DE · 19 · ANS (10) · DECEDE (11) ·
LE · 14 · SEPTEMBRE (12) 1718 ·

PRIES · DIEV · POVR · SON (13). AME (14).

ICY GITS (15) · LE · CORPS · DE · IEAN (16) · GAVTREAV (17)
AAGE · DE · 21 · AN

DECEDE · LE · 6 · MARS (18) 1707 · · PRIES · DIEV ·
POVR SON · AME ·

5° Tombe en dos d'âne, portant l'épithaphe suivante :

✚ CY · GIST · LE · CORPS · DE · IEAN (19) · GAVT-
TREAV (20) S^a · DE ·

(1) M et E liés.

(2) H et E liés. — La traverse oblique de l'N part du bas du jambage de droite.

(3) N et E liés. — La traverse oblique de l'N part du bas du jambage de droite.

(4) Même forme de N.

(5) M, M et E liés.

(6) M et E liés.

(7) Deux fois A et V liés.

(8) Même forme de N que dans HENRIETTE et dans NEE.

(9) N de la même forme que dans *Henriette, née et Benoist*.

(10) Même forme de N.

(11) *Sic*.

(12) M et B liés.

(13) Même forme de N que précédemment.

(14) M et E liés.

« Le quatorziesme septembre a esté inhumée au cimetière de Vernou, dame Henriette Benoist, décédée d'hier, âgée de dix-neufs ans, femme de M^e Aymé Gaultreau, fermier de Gallardon. » (Archives municip. de Vernoux.)

(15) *Sic*, pour *gist*.

(16) Dans cette seconde épithaphe, les N ont tous la forme normale.

(17) Deux fois A et V liés.

(18) A et R liés.

(19) Dans cette épithaphe, les N sont faits de la même façon que dans la première des épithaphes de la tombe n° 4.

(20) Deux fois A et V liés.

GRAM PRE (1) · CY · DEVANT · FERMIER · DE · GAL-
LARDON · AGE

DE · 66 · ANS · DECEDE · LE · 20 · FEVRIER · 1715 ·
PRIES · DIEV ·

POVR · SON · AME · †

6° Tombe en dos d'âne, portant cette épitaphe :

ICY GIST · LE CORPS · DE DAME (2) LOVISE
BARIBAVLT (3) FEMME (4)

DE M · IACQVE MARTIN · AGEE DE 80 ANS DE-
CEDEE LE 8

DESEMBRE (5) 1709 · PRIES DIEV POVR SON AME(6) ·

Il nous sera vraisemblablement possible, à une date ultérieure, d'ajouter deux épitaphes à celles que nous venons de transcrire.

Vernoux, 12 mars 1891.

Le 24 juillet 1891 a eu lieu, au profit de M. Guillaud, conducteur principal des ponts et chaussées de l'arrondissement de Melle et conseiller général du canton de Brioux, adjudication le rendant propriétaire de l'ancienne église et de l'ancien cimetière de Vernoux-sur-Boutonne.

M. Guillaud veut bien faire don au musée archéologique de Niort des tombes que nous venons de décrire, de l'inscription commémorative de 1672 et des deux chapiteaux romans historiques existant dans le chœur.

Vernoux, 14 août 1891.

Périgné.

L'église romane de Périgné (7) a eu son chevet refait à neuf, dans de plus amples proportions, à la fin du xvii^e siècle. Une inscription donne la date précise de cette restauration :

(1) L'acte de décès dit « sieur de Grand pré ». (Archives municip.)

(2) M et E liés.

(3) A et V liés.

(4) M, M et E liés.

(5) *Sic.*

(6) M et E liés.

(7) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Brioux.

PRIOR HANC (1) ECL
ESIA RESTAVR^T
AN (2) DNI (3) 1690

L'architecte n'a pas signé, mais il n'est pas difficile de reconnaître la main de François Leduc, dit Toscane. Les modillons notamment sont identiques à ceux de l'église de Saint Maixent, de l'ancien Carmel de Niort, de l'abbaye de Celles, etc. (4).

La cloche de l'église de Périgné date de la première moitié du XVIII^e siècle. On y lit l'inscription suivante :

† SVMPLIBVS (5) · ET · CVRIS · FF · MERVEILLEVX
CANONICI · RAGALARIS (6) · HVIVS · ECLESIAC (7) ·

PRIORIS · ACDIFICATASVM (8) · ANNO † 1726

Pour toute décoration : une grande croix formée de 14 petites croix initiales juxtaposées.

Le fondeur ne possédait certainement pas dans son sac de voyage une grande variété de matrices à ornements. — A la façon dont il a reproduit la légende qui lui avait été fournie, mettant *ac* pour *ae* dans *eclesiāc* et *acdificata*, il est visible que sa connaissance du latin était des plus insuffisantes.

Cette cloche « donnée à l'église par M. le prieur de Périgné » fut bénite le 27 octobre 1726, ainsi qu'en témoigne le procès-verbal conservé dans les anciens registres paroissiaux.

Secondigné.

L'église de Secondigné (9), — qui a été fortifiée au XV^e ou au XVI^e siècle, ainsi qu'il est facile de le constater, notamment par

(1) A et N liés. — La traverse oblique de l'N au lieu de partir du haut du jambage de droite pour aboutir au bas du jambage de gauche, part du bas du jambage de droite pour aboutir au haut du jambage de gauche.

(2) *Sic* pour ANNO. — A et N liés. — Même forme de N que dans HANC.

(3) Même forme de N que dans HANC et AN[NO].

(4) Sur l'architecte François Leduc, dit Toscane, cf. notre article de *Niort à Ruffec et de Ruffec à Angoulême*, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome I^{er}, n^o 12, p. 385, et les *Archives historiques du Poitou*, tome XVIII, pp. 376 et 432.

(5) *Sic* pour SVMPTIBVS.

(6) V retourné.

(7) *Sic* pour ECCLESIAE.

(8) *Sic* pour AEDIFICATA SVM.

(9) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Brioux.

les meurtrières de la cage d'escalier (1), — est un vaisseau important, malheureusement modernisé.

La nef unique, aujourd'hui dépourvue de sa voûte primitive, remontait à l'époque romane. A côté de la porte, qu'abrite un ballet, on a encastré dans la muraille une sculpture représentant un musicien.

Le transept et le chevet plat ont été refaits à la fin de l'époque gothique. Deux crédences-piscines assez intéressantes datent de cette reconstruction, de même que l'escalier. Les voûtes et les fenêtres du transept et du chevet ont été restaurées, approximativement dans le style, il y a une trentaine d'années. L'inscription suivante, peinte sur le doubleau qui ouvre le bras du transept du côté de l'épître, précise la date des différentes parties des travaux :

ARÆ... 1864 : HÆ CAMERÆ AB HÆRETICIS DIRUTÆ
CIRCA 1550 REÆDIFICATA SUNT 1860 : FENESTRÆ
1862.

L'église de Secondigné possède deux cloches : une de 1811, l'autre de 1875. La première, œuvre du Lorrain ambulant Prosper Mutel, a été fondue à Marsais (Charente-Inférieure).

L'ancien prieuré remonte, comme une partie de l'église, à la fin de l'époque gothique. La porte de la cage d'escalier offre, dans le tympan, un écusson tenu par deux anges et vierge d'armoiries. Les écussons des deux cheminées de la même époque, conservés à l'intérieur, sont dans le même cas.

Baussais.

L'ancienne église paroissiale de Baussais (1), qui sert aujourd'hui de temple pour le culte protestant, remonte au XII^e siècle. Portail fort simple et sans sculptures. Nef totalement transformée. Chœur voûté en berceau ; arc triomphal avec chapiteaux sculptés. L'abside, qui est voûtée en cul-de-four et qui a conservé à peu près intactes ses fenêtres garnies intérieurement et extérieurement de colonnettes avec chapiteaux sculptés, est un morceau réellement intéressant. A noter dans cette abside un chapiteau dont le pareil se retrouve à l'église de Saint-Gelais, près Niort.

(1) Nous signalerons une autre tour d'escalier fortifiée à l'église de Saint-Romans-les-Melle.

(1) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Celles.

L'ancienne cure de Baussais, aujourd'hui habitation du pasteur, offre, au-dessus de la porte d'entrée, la date : 1789.

Vitré.

La clef du grand portail en plein cintre, par lequel on pénètre dans la cour de l'habitation de M. Magneron, maire de Vitré (1), présente les sculptures suivantes, s'étageant les unes au-dessous des autres : 1° deux roses, 2° une coquille, 3° deux palmes rectilignes, 4° la date : 1784 (2). Au-dessus de la petite porte placée à *dextre* dudit portail : une rose surmontée de la date : 1784.

Vitré ne possède plus d'église.

Saint-Martin-d'Entraigues.

Chez M. Cailleau : un cadran solaire en pierre, provenant du dallage de l'église de Javarzay et portant cette inscription :

EX CVRIS
PETRI CHALLET
RECTORIS · 1688

(A suivre.)

INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE **de l'abbaye des Châtelliers.**

L'ancienne abbaye Cistercienne des Châtelliers, au diocèse de Poitiers, a conservé, en grande partie, son mobilier d'avant la révolution ; j'y ai trouvé également un certain nombre d'objets provenant de la famille Garran de Balzan, originaire de Saint-Maixent et propriétaire, depuis près de cent ans, de cet important immeuble ; plusieurs monuments ou documents en ont été tirés pour les collections publiques ou une destination religieuse ; enfin les fouilles ont amené la découverte de quelques épaves du passé. Tout cela recherché et groupé, à la fois

(1) Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Celles.

(2) Cette espèce d'écusson a été signalée en 1887 par M. L. de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, tome III, n° 34, p. 305, note 2, — et dessiné en février 1891 par M. Arthur Bouneault.

méthodiquement comme classification, et chronologiquement, dans la série des similaires, donne lieu à un catalogue qui, à une époque où l'on est avide de détails sur la vie domestique, ne semble pas dépourvu d'intérêt. En le rédigeant, à la demande expresse de M. Alphonse Garran de Balzan, qui a le culte du passé au milieu duquel il vit, je crois servir utilement la science, tout en m'acquittant d'une dette de gratitude pour l'hospitalité la plus aimable.

Je tiens aussi, après avoir groupé en musée les objets épars, à laisser ce souvenir et ce guide aux nombreuses personnes qui, pendant les vacances, ont pris ou prendront les Châtelliers pour but d'excursion.

Ce catalogue descriptif adopte pour base de classification la matière même dont sont fabriqués les objets ; nous passerons donc successivement en revue le *métal*, le *bois*, le *tissu*, la *pierre*, la *terre*, le *verre*, le *parchemin* et le *papier*, qui constituent les grandes divisions des arts décoratifs.

I. — FER.

Le fer ouvragé se présente sous quatre aspects : *fondue*, *forgé*, *aminé en tôle* et en *fer blanc*.

Fer fondue. — 1. BOULET en fer fondu, d'une circonférence de 0^m48. Le poids est de vingt-neuf livres. La fonte est mal venue et rugueuse à la surface : le moule était en deux pièces (1). Remonte-t-il à l'invasion protestante de 1568, qui assiégea et incendia l'abbaye ? Je n'y contredirais pas. — Photographié par M. Maurice Lévesque pour son album des Châtelliers.

2. PLAQUE DE CHEMINÉE en fonte, dans le grand salon (style Louis XIV). Cintrée par le haut, elle est ornée d'un écu rond, aux trois fleurs de lys, sommé de la couronne royale fermée et

(1) On lit dans *l'Etat des dépenses faites par la ville de Chartres pendant les troubles et pendant le siège de la dite ville, 1^{er} octobre 1567, 18 avril 1568* (Bull. hist. du Com. des travaux hist., 1890, pp. 414-415) le procédé employé au XVI^e siècle pour la fonte des « bouletz » : « Pour 7 barreaux de fer pour servir à fondre des balles du gros canon, appelé la *Huguénote*, 101 s. 8 d. — A esté fourny par le chappitre de Chartres pour faire de grosses balles pour ledit canon, 4711 livres de mestail, 706 l. 13 s. — Pour faire les moules desdites basles a esté prins... 37 pieds et demi de pierres de taille, 37 l. 10 s. — Pour le salaire de... maistres maçons, qui ont taillé lesdites pierres et faict les moules des dictes balles, faict aussi le fourneau pour fondre le mestail, 12 l. — Pour 7 livres et demye de fil de fer pour faire des bouletz, 37 s. 6 d. — Pour une grande cuillier de fer, qui a servy à faire les bouletz de mestail au gros canon, 40 s. »

« Ung coffre de bois sappin..... plain de boules de fer fondu, de divers calibres. » (Inv. du château de Châtel-sur-Moselle, 1586, n° 11.)

posé sur un cartouche, le long duquel montent deux palmes croisées (1).

La fleur de lys est si bien l'insigne de l'abbaye royale qu'on la constate encore aux peintures de la porte de l'église et du monastère, au sommet de l'épi de la tour et aux gardes du buffet de la salle à manger.

3. Dans la salle à manger, le plafond plat, avec rosace formée de branches de rosier, dénote l'époque de Louis XV. La cheminée en pierre est sculptée à rocailles (2), et la PLAQUE de foyer, du même temps, représente l'enlèvement d'Europe par Jupiter transformé en taureau : au-dessus du médaillon est un cœur qui caractérise une scène d'amour (3).

4. FER A REPASSER (4), en fer fondu (xviii^e siècle). Long, 0^m16, larg. 0^m10 à la base. A la partie supérieure, l'ornementation saillit en relief par la fonte dans une espèce de niche cintrée, où l'on voit un écusson ovale à champ d'azur, marqué des deux initiales enlacées J G, qui peuvent signifier *Jean Garran* et se rapporter à Garran de la Rebillardière ; il est accosté de deux palmes montantes et liées, et surmonté d'une couronne de marquis. Au-dessous se lit le nom du fabricant dans un cartouche : GENDARME, et l'indication de la grandeur, N° 5.

5. FER A REPASSER (fin du xviii^e siècle), à pointe arrondie, contour perlé ; écusson ovale, à champ d'azur, accosté de deux palmes montantes et liées ; au sommet, fleuron en manière de

(1) La *Revue de Saintonge et d'Aunis* écrit, t. ix, p. 315 : « La rareté de ces plaques s'explique par la législation de l'époque révolutionnaire. Un décret du 13 vendémiaire an II portait que, sous huit jours, les plaques de cheminée sur lesquelles le ci-devant écusson de France était empreint seraient détruites. Dans la séance de la convention du 21 vendémiaire, un député demanda que le décret, inexécutable dans un si court délai, fût prorogé. Thibaut répondit : « Je demande que ces plaques soient retournées et qu'au premier ordre de la convention, elles soient entièrement refondues. La convention nationale décrète que, dans le délai d'un mois, les propriétaires de maisons seront tenus de faire retourner les plaques de cheminée qui porteront le ci-devant écusson de France ou des figures de féodalité (*Gazette nationale*, 20 du deuxième mois de l'an II) ».

Il est probable que la plaque des Châtelliers fut retournée, puis complètement oubliée.

(2) Le médaillon central a groupé trois éléments, le quatrième étant représenté par le feu de la cheminée. Une aile exprime l'air, des feuilles la terre, et une coquille l'eau.

(3) M. Ernest Lévesque, à Saint-Maixent, possède deux plaques de cheminée dont les sujets sont : la *toilette de Diane* et un *maréchal de France*.

(4) « Deux fer à passer le linge » (*Inv. du château de Puifaucon*, 1696, n° 49). — « Quatre fers à repasser » (*Inv. du baron de Ville*, 1708, n° 36). — « Nous n'avons relevé, dit Havard, dans aucun document, de fers à repasser antérieurs au xviii^e siècle ». (*Dictionnaire de l'ameublement*.)

couronne. En bas, N° 5. La poignée est horizontale, posée sur deux colonnettes.

6. FER A REPASSER, signé GENDARME, N° 4 (fin du XVIII^e siècle). Ecusson vide, ovale, à couronne de marquis, sur un cartouche en style rocaille.

7. FER A REPASSER (fin du XVIII^e siècle), analogue au précédent, à ces variantes près : contour strié, écusson en ovale allongé, entouré de palmettes croisées, N° 4.

8. FER A REPASSER, N° 4 (fin du XVIII^e siècle). Médaillon ovale, dont le sujet est effacé, encadré de palmettes croisées.

Fer forgé. — 9. EPI de faitage (1). Grande fleur de lis en fer forgé (XVIII^e siècle), qui ornait le poinçon du pignon de l'abbaye.

10. L'ÉPI du lanternon de la tour centrale de l'abbaye comprend : une fleur de lis double (2), c'est-à-dire qui peut se voir des deux côtés ; une girouette (3) horizontale, découpée en triple flamme et marquée d'un cœur, emblème de la charité monastique ; des tulipes épanouies, à tige recourbée (1708).

Cet épi se distingue parfaitement dans la photographie de la façade par M. Louis Lévesque, et l'image belge de saint Giraud.

11. La GRILLE (4), qui clôt la porte de la terrasse, ouvrant sur la fruitière ou verger, accuse le style de la fin du XVII^e siècle. Le milieu est coupé par une bande où se déploient des vrilles posées horizontalement ; en dessus et en dessous, les barreaux ont leurs longues tiges droites cintrées par le haut, de manière

(1) Un compte de 1516, relatif à l'horloge municipale de Bressuire, mentionne : « *Item*, pour l'espy de fer, que fit Pierre Garreau et Perrot le Claveurier, à huit florons. ... *Item*, pour la girouete à mettre par dessus..... *Item*, pour la paincture dudit espy, tant en or, azur, que aultres couleurs mises à huille ». (*Revue poitevine*, 1890, p. 258).

(2) En 1437, dit Monstrelet, lors de l'entrée de Charles VII à Paris, « devant lui alloit, tout au plus près de sa personne, Pothon de Sainte Treille, lequel portait le heaume du roi sur un bâton appuyé contre la cuisse, lequel heaume était couronné d'une moult riche couronne, et sur le milieu de lad. couronne avoit une double fleur de lis ». Une fleur de lis double forme le cimier d'un casque dessiné dans un Armorial du XV^e siècle. (*Revue de l'art chrétien*, 1890, pl. xv.)

(3) *Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*. 1889, pp. 510-517.

(4) Dans ce qui reste des bâtiments du XII^e siècle, une fenêtre du rez-de-chaussée, en plein cintre, était munie autrefois d'une barre de fer verticale, dont on distingue encore le scellement.

Nous savons par un acte qu'à l'abbatiale, reconstruite au XVII^e siècle, la « croisée » du « corridor » était « grillée ».

La grille qui clôt la fruitière du côté de la grande route provient du palais de justice de Poitiers.

à dessiner une arcature courante; en bas, elles se replient en volutes, opposées deux à deux. Le couronnement est triangulaire, à l'instar d'un fronton.

12. La RAMPE du grand escalier de la première construction a disparu en partie, il n'en reste plus que la *balustrade* du palier supérieur (fin du xvii^e siècle). Les barreaux forment, comme précédemment, une arcature continue, où des traverses horizontales, placées à la base du cintre, simulent des pilastres. Une boule en cuivre termine le montant d'angle.

13. A l'escalier du vestibule central, existe une RAMPE en fer forgé, d'un style élégant et léger, mais peut-être un peu maigre. Elle est signée, à l'appui de la main, du nom de l'ouvrier, certainement de Saint-Maixent (1), qui l'a exécutée, en 1782. L'inscription, gravée au burin, est précédée et suivie d'une branche de rosier: des traits horizontaux remplacent les points-milieux. L'orthographe de *julliet* correspond à la prononciation vicieuse de l'époque, qui se retrouve encore dans le peuple.

12 IVLLIET 1782 — IEAN — BERTON — SERRVRIER

Un vase en cuivre surmonte le commencement de la main courante.

14. SERRURE dite en *bosse* (fin du xv^e siècle) (2). L'entrée est en saillie (3) et a la forme d'un écusson se terminant en triangle.

15. HASTIERS (4) ou landiers de cuisine, en fer forgé, du xiv^e-xv^e siècle. Hauteur, 0^m85, du pied plongeant, 0^m17; longueur, 0^m51 (5).

Le support, cintré, est terminé par deux pattes *palmees*. La tige carrée est amincie au bout et chanfreinée; au sommet est une pomme à huit pans. Sa tige à crémaillère porte trois cro-

(1) La même famille a continué la profession de serrurier jusque dans ces dernières années, à Saint-Maixent.

(2) Une serrure de ce genre est appliquée à l'intérieur de la porte cochère de la maison de M. Reversé, à Saint-Maixent (xvi^e siècle).

(3) Cette saillie lui a valu le nom de *serrure à bosse* dans les anciens inventaires. « Les serruriers appellent *serrures à bosse* celles qui s'attachent en saillie sur le dedans d'une porte » (*Dict. de Trévoux*).

(4) On écrivait autrefois *hastier*. « *Hâtier*, vieux mot qui signifioit un grand chenet à plusieurs crans, où l'on mettoit plusieurs broches ensemble, les unes sur les autres. On disoit aussi *contre-hâtiers* et même ce dernier mot a un peu plus d'usage » (*Dict. de Trévoux*). Trévoux se trompe: le *hâtier* n'est pas un « grand chenet », puisque le chenet est naturellement petit, mais un « andier » ou « landier », qui supporte toujours de grandes dimensions.

(5) J'ai vu chez le garde du bois de Saint-Giraud, deux *hâtiers* semblables, qui viennent probablement de l'abbaye.

chets mobiles qui se haussent ou baissent à volonté et étaient destinés à porter les broches. La partie antérieure du crochet offre un écusson, à pointe triangulaire, où des lignes simulent des armoiries, très probablement de fantaisie. Elles se répètent en nombre égal : trois ont un *palé* surchargé d'un *chevronné* et trois autres un *fretté*.

M. Lévesque en a pris la photographie, et M. Bouneault le dessin.

16. Dans la salle à manger, deux petits HASTIERS de fer, à double crochet (xviii^e siècle). La partie supérieure est en cuivre, décorée de trois anneaux aplatis qui vont en diminuant de largeur, à l'instar des objets fabriqués au tour (règne de Louis XIV).

17. Trois BROCHES (1) en fer pour les rôtis, avec un tourillon de bois. La première, longue de 1^m40, est d'abord cylindrique, puis plate ; la seconde mesure 1^m66, et est ronde aux extrémités, plate au milieu. La troisième a 2^m04 de longueur (2), ronde d'abord, elle est, dans sa partie plate, percée de quatre trous pour quatre pièces de viande (xviii^e siècle ?).

Le tournebroche est encore installé dans la petite cuisine.

18. TENAILLES (3) en fer, pour poser et remuer les bûches de fond dans le foyer : elles sont munies de longs manches, ornés, à la tête, de boules allongées en cuivre fondu et de style rocaille, croisées à la partie inférieure et découpées en dents aux deux extrémités (Louis XV).

Un instrument analogue, qui pourrait faire prendre le change sur sa destination, est figuré, pages 240 et 242 de *la Vénérerie*, de Jacques du Fouilloux, édit. de 1560, pour la chasse au blaireau (on l'emploie maintenant à celle du renard) : « Quand on a découvert leur casmate et fort (des taissons), il faut avoir les tenailles pour les arracher ; mais il y a mistère à les prendre, par ce que si on ne les prend qu'au corps, ilz mordent et blessent les chiens quand on les tire dehors. Toutes-fois on les peut prendre en ceste sorte : il faut ouvrir les

(1) « Plus, trois broches de fert » (*Inv. du château de Jarnac*, 1668, n° 320).

(2) Cette longueur est d'accord avec les dimensions de la cheminée de la grande cuisine, qui mesure 2^m80 de largeur sur 1^m45 de profondeur.

(3) « Une pelle à feu et tenaille de fer » (*Inv. du chât. de Pont-Saint-Vincent*, 1576, n° 98). — « Item, deux chenets, pelle et pincettes et tenaille, de fer poli, avec ornements de cuivre doré » (*Inv. du vic. d'Escars*, 1771, n° 55). Les ustensiles de cheminée réunis prenaient le nom générique de *feu*. M. Gaillard de la Dionnerie, à Poitiers, possède une pelle, des pincettes et des tenailles Louis XV, à bouts de cuivre doré, analogues pour le style aux tenailles de M. Garran de Balzan.

tenailles et leur en mettre la moytié en la gueule, l'autre moytié par le dessoubz de la machouère, puis serrer les tenailles et vous le tiendrez par la maschouère de dessoubz, car si vous le preniez par la maschouère de dessus, du costé du nez, il mourroit soudainement. Et alors que le tiendrez avec les tenailles, il le faut tirer et mettre dedans le sac ».

19. COFFRET (1), en fer uni (fin du xv^e siècle). Largeur, 0^m15; hauteur, 0^m09; profondeur, 0^m11. Il est bardé de trois pentures de fer, qui aboutissent aux charnières du couvercle, lequel est bombé. Sur les côtés sont deux anneaux de suspension, afin de pouvoir le transporter plus facilement en voyage et même, pour plus de sûreté, l'attacher sur soi, à la ceinture, car il contenait le trésor monnayé, peut-être aussi quelques bijoux plus précieux (2). Il s'ouvrait à secret, après avoir enlevé une des bandes qui dissimulent la serrure. Les coffrets de ce genre ne sont pas rares; souvent même ils sont décorés en style flamboyant, comme ceux du musée de Cluny, à Paris.

20. ROMAINE (3), dite *crochet* (4), pour peser. Le crochet de suspension est tordu en spirale (xvii^e siècle), et le poids, taillé à pans en forme de cône (xviii^e siècle).

21. LES FERRURES des portes, montées sur fiches, comprennent une poignée entourée d'une applique ronde, découpée en croix fleurie et une garde de serrure, aussi ronde, prolongée en découpures dessus et dessous, et se terminant par une espèce de tête d'oiseau au bec crochu (commencement du xviii^e siècle).

(1) Des coffrets de même genre et de même date se voient au musée de Chievres, à Poitiers. Toutefois, ils sont plus grands et ornés. — « Un petit coffret de fer, façon d'Almaingne » (*Inv. des ducs de Lorraine*, 1543, n^o 479.)

(2) M. Palustre estime que le coffret des Châtelliers a pu servir de boîte aux lettres à un messager.

(3) « Une balance cuivre rouge, à romaine. Une romaine de fer, vieille » (*Inv. de Dejean*, 1732, n^{os} 108-109). — « Romaine, espèce de balance. La romaine est composée de neuf pièces essentielles : 1^o De la verge, vulgairement appelée la *branche* 2^o Du crochet sur lequel se charge la marchandise qu'on veut peser. 3^o De la garde foible. 4^o De l'anneau où tient la garde foible, où se passe un bâton pour soutenir la balance. 5^o De la garde forte. 6^o De l'anneau de la garde forte. 7^o De trois broches qui passent au travers de la broche pour soutenir les deux gardes et le crochet. 8^o De l'anneau coulant, qui se meut le long de la branche. 9^o De la masse ou boulon attaché à l'anneau coulant qui sert de contrepoids... On l'appelle autrement *crochet* ou *peson* » (*Dict. de Trévoux*). « Cet appareil était usité chez les Romains. De là est venu le nom qu'il porte d'une façon plus générale » (Havard, *Dict. de l'ameublement*).

(4) « Plus, un croschet à poizer » (*Inv. du château de Jarnac*, 1668, n^o 268). L'expression patoise en Poitou est *claveau*, qui se prononce *claviâ*.

22. MOULE A BALLES (1), de la forme ordinaire, tête ronde avec deux bras. Trouvé dans les décombres de l'église, il a pu servir à la défense des moines contre les protestants. Malheureusement, il est tellement rouillé qu'on ne pourrait l'ouvrir sans le briser.

23. *Tôle*. — PORTE-VERRE oblong (2) ou bassin à deux anses, style Louis XV, en tôle peinte et dorée. Le fond est rose, et en avant, sur un des grands côtés, un médaillon à champ blanc représente une chinoiserie, où l'on voit des habitations et un mendiant appuyé sur son bâton et tendant sa sébile. Le rebord est festonné, car on y appuyait les verres à liqueur, tandis que deux flacons, pleins de spiritueux odorants, pouvaient trouver place au milieu.

Au besoin, les verres enlevés, on transformait le cabaret en corbeille que l'on garnissait de fleurs pour faire un surtout de table.

24. Du même genre et lui assortissant parfaitement, sont deux vases droits et cylindriques, hauts de 17 centimètres et larges de 18, qui ont servi de RAFRAICHISSEURS (3). Le médaillon, qui se détache sur le fond rose, continue à représenter les pittoresques maisons des chinois avec des arbres et des fleurs; sur l'un est un homme, et une femme sur l'autre.

(1) « Trois moules pour faire plometz » (*Compte de la ville de Cambrai*, 1521). — « Pour 12 moules de plometz de tous calibres » (*Dépenses de la ville de Chartres en 1567*).

La *Revue poitevine* (1889, pp. 445-471), a signalé un « moule à balles », trouvé « au château de Villiers-en-Plaine, près Niort ». Il est « en bronze » et porte une inscription, sans date, mais que le style reporte au XVII^e siècle.

(2) On disait aussi *cuvette*. « Une cuvette sive baquet de cuivre, avec ses garnitures. » (*Inv. de Tim. de la Baulme*, 1676). — « *Cuvette*, petit vaisseau en forme de cuve, fait de cuivre, d'argent, de marbre, que l'on met dans les salles où l'on mange pour y jeter l'eau dont on a rincé les verres. » (*Dict. de Trévoux*.) — « *Cuvette*, vaisseau d'argent de cuivre ou de faïence ... qui sert dans les salles à manger pour recevoir ... le reste des verres. » (*Dict. de Havard*.)

Dans un temps où chaque convive n'avait que deux verres, un pour l'ordinaire et l'autre pour les vins fins et les liqueurs, le dernier verre s'enlevait chaque fois qu'on changeait de vin : on le plaçait alors au rebord de la cuvette, dans laquelle on le rinçait, puis on le reportait de la même façon aux convives.

(3) « Ung refreschissoir, lavé de couleur » (*Inventaire des ducs de Lorraine*, 1576, n^o 52). — « Un baquet à rafraichir avec son pied » (*Inv. du château de Rambouillet*, 1706). — « Un grand sceau (seau) à rafraichir, de porcelaine d'Hollande » (*Ibid.*, 1718).

« Le vase servant à rafraichir les vins s'appelait en France *baquet*, *cuvrière* ou *cuvette* et, chez les italiens, *rinfrescatojo*. » (Bonnaffé, *le musée Spitzer*, p. 35.)

« *Rafraichissoir*, vase où l'on fait rafraichir des liqueurs. Au lieu de la glace que l'on ne trouve pas toujours et dont l'usage ne convient pas à toutes sortes d'estomacs et qui périt par l'usage même qu'on en fait, on peut employer

Fer blanc. — 25. FONTAINE à mains (1), en fer blanc ouvragé, dont il ne reste que le couvercle (xviii^e siècle).

26. DEUX LANTERNES (2) d'escalier ou de corridor (xviii^e siècle). L'une a une bouclé latérale pour l'attacher au mur, et l'autre une bélière pour la suspendre au plafond. De forme triangulaire, elles sont inégales en hauteur et largeur, variant de 17 à 21 cent., et de 43 à 46 cent. La porte s'ouvre à charnières et s'assujétit par une boucle ou une languette. Les trois côtés sont à jour : ils étaient clos par des vitres dont il reste encore les plombs. L'aération du toit comporte, d'une part, une rose dans un triangle dont les trous sont allongés en amande ou coupés en hémicycle; de l'autre, en un contour de découpures étroites en croissant ou en gardes de serrure. A l'intérieur, une douille était destinée à recevoir la chandelle de suif.

La ferronnerie comprend aussi les *armes*, qui exigent un paragraphe spécial.

II. — ARMES.

27. COUTEAU DE CHASSE, à manche d'ivoire plaqué d'argent (xvii^e siècle). La lame est recourbée en cineterre. Les couteaux de chasse ont été photographiés par M. Lévesque.

28. COUTEAU DE CHASSE, style Louis XV. La poignée, en cuivre ciselé à rocailles, se termine par un mufle de lion, emblème de courage. La lame est signée en minuscules d'un nom dont je ne garantis pas la lecture, parce qu'elle est assez difficile : Clclereau. On y voit gravés, d'un côté, des chiens galopant un cerf, ce qui ne laisse pas de doute sur la destination, et de l'autre, un groupe de maisons indiquant le seigneur du village, à qui seul appartient le droit de chasse. Le fourreau est en bois de violette (4).

des sels qui, jetés dans le rafraichissoir, mettent l'eau presque au degré du froid de la glace. On peut tirer ce service du : *el ma'in* et encore mieux du sel ammoniac » (*Dict. de Trévoux*).

(1) Ces fontaines étaient plus ordinairement en cuivre. « Une fontaine de cuivre rouge. » (*Inventaire de Saint-Loup*, 1787.)

(2) « Deux reverbères d'escalier. » (*Inv. de Pouget*, 1795, n° 24.)

(3) Le verre était alors presque une nouveauté; car on faisait antérieurement les clôtures en corne et en étoffe, témoin cet article d'inventaire : « Deux lanternes de tafetas. » (*Inventaire du baron de Ville*, 1717, n° 107.)

(4) « Un miroir de bois de violette. » (*Inv. de Puifaucon*, 1696, n° 42.)

« Bois de violette, nom donné au xvii^e siècle au palissandre, et qui lui demeura jusqu'aux dernières limites du xviii^e. » (*Havard, Dict. de l'ameublement*.)

29. **COUTEAU DE CHASSE**, dont le fourreau est plaqué d'argent coquillé, époque de Louis XVI.

30. **COUTEAU DE CHASSE** Louis XVI. Fourreau en maroquin noir, avec bouterolle en cuivre. Lame unie. Poignée en ébène, garnie d'argent repoussé, travail très délicat. Les quillons se terminent en volute; au milieu est un médaillon avec feuillages pendants, pour graver un nom. La partie supérieure a pour amortissement une tête d'aigle d'une fière tournure, qui tient dans son bec une chaînette pour le bras. Quatre mufles de lion garnissent les deux faces; la partie inférieure est serrée par un bandeau où sont figurés un turban, un bouclier avec le croissant et un drapeau au même emblème, pour rappeler que ce couteau a la forme du cimeterre des Turcs.

31. **Petit ÉPERON** en fer, d'une forme particulière, avec plaque courbe qui s'introduisait dans le soulier (xvii^e siècle).

32. **ÉPÉE** droite, à lame triangulaire nervée, garde de cuivre et poignée de bois enveloppée de fils de laine rouges et bleus (Louis XVI).

33. **PISTOLET** de cavalerie, monté en cuivre (Louis XVI). Long., 54 cent. Le canon est à pans coupés à la base, puis cylindrique à la partie supérieure. A la batterie sont gravés un tambour, une trompette, une massue, un bouclier, une flèche et des faisceaux de drapeaux; un vase enflammé fait saillie au-dessus de la gâchette, et en avant, sur un cartouche surmonté d'une couronne à pointe, on voit dans un médaillon une Pallas, casquée et cuirassée.

34. **ESPONTON** d'officier d'infanterie (1) (Louis XV). Long de près de trois mètres, il a une pointe en fer, une haste en bois léger (frêne?) et une barre fixée par une douille et deux bandes descendantes. La lance, à nervure centrale, est triangulaire et aiguë, avec un nœud, une bague et une double barrette ou arrêt à la douille. — Photographie de M. Lévesque.

35. **ÉPIEU** de défense (2), en fer forgé (xviii^e siècle). Long.,

(1) « Esponton, *sponto*, espèce d'arme, demi pique, dont on se sert particulièrement sur les vaisseaux quand on vient à l'abordage. C'est aussi une arme d'officier d'infanterie. On donne des espontons à quelques mousquetaires et autres de la maison du Roi en certaines occasions... Ce mot vient de *spontone*, italien, parce que c'est une arme pointue et aiguë. » (*Dict. de Trévoux*.)

Dans la tapisserie de la chasse, qui est du xvi^e siècle, les piqueurs ont sur l'épaule des épieux de cette sorte, ce qui m'avait induit en erreur sur la destination vraie de l'arme; mais M. Gaillard de la Dionnerie, par des similaires du musée d'artillerie, que décrit parfaitement le *Catalogue*, lui a restitué son nom, en me faisant observer que la pique eût été trop faible pour résister à un sanglier.

(2) « Épieu, espèce de lance courte terminée par un fer en losange et par une petite traverse ayant pour but d'empêcher les blessures trop profondes. » (*Bull. mon.*, 1890, p. 71.)

24 cent. La pointe est quadrangulaire et munie à la base d'un crochet droit; elle s'enfonce à vis dans la douille cylindrique où se fixait la hampe avec deux clous. Cette arme était portée par les gardes champêtres pour se défendre contre les chiens et les loups; elle pouvait aussi servir à la chasse du sanglier (4).

36. PIQUE en fer, pour la chasse au loup ou pour se garder contre les chiens. Haut., 50 cent. Le manche s'enfonçait dans la douille; la lance, triangulaire et effilée, est plate en dessous, nervée par dessus pour faire une blessure plus meurtrière (xvii^e siècle). — Photographie de M. Lévesque.

37. FER DE PIQUE (xviii^e siècle). Long., 57 cent. La douille s'emmanchait dans une haste de bois. La lance, allongée en feuille de laurier, est plate par dessous, et en dessus partagée par une nervure. Vers le milieu est rivé un crochet pointu.

X. BARBIER DE MONTAULT.

(A suivre).

Fondation de la petite école de Saint-Savin (Vienne), en 1652.

L'inscription suivante ne figure pas dans l'*Épigraphie* de M. de Longuemar et n'a pas non plus été publiée par M. l'abbé Lebrun dans son volume sur *l'abbaye et l'église de Saint-Savin*. Elle est conservée au presbytère de Saint-Savin.

La pierre, qui mesurait environ 1^m10 sur 0^m55, a été brisée en morceaux, dont quelques-uns sont perdus. Nous restituons en italiques les parties absentes.

Cette inscription provient de l'église Notre-Dame de Saint-Savin, détruite au commencement de ce siècle; elle devait être placée dans la chapelle appelée ici par exception chapelle du Rozaire. Dans tous les titres cette chapelle est dite chapelle des Rozets; une famille de ce nom, bienfaitrice de l'église, existait en effet dans la localité, à cette époque.

PAR CONTRACT PASSE PAR DEVANT LE BOUCHER *et* DERIVIER NOT
AIRE AV (2) CHASTELLET DE PARIS LE VINGT TROISIÈME IOVR DE MARS
MIL SIX CENCT CINQUANTE (2) DEUX MESSIRE ANTHOINE GVIET CONS

(1) Voir sur « l'espieu » pour la chasse au sanglier, Fillon, *Œuvr. de Michel Colombe*, p. 2. — Du Fouilloux, dans sa *Vénerie* (Poitiers, 1568), traite de la chasse au sanglier, et promet de donner « le moyen de le tuer avec l'espieu et l'espée, comme on le pourra veoir par les pourtraictz cy-après mis » (p. 179); mais, page 193, il ne parle que du « coup d'espée », et, page 195, il met à la main des piqueurs une hallebarde dont on ne voit que la houppe.

(2) A et V liés.

BILLER DV ROY EN SES CONSEILZ DESTAT ET PRIVE MAISTRE
ORDINAIRE EN SA CHAMBRE DES COMPTE ET DAME CATHERINE ⁽²⁾ VIN
CENT SA FEMME EN LHONNEVR DE DIEV ET A LA PERPETUELLE MEM
OIRE DE ⁽⁵⁾ DEFFVT ⁽³⁾ RENE VINCENT VIVANT ⁽¹⁾ ESCVIER SIEVR DE COLLEBRAY
ORIGINAIRE DE CETTE VILLE DE SAINT SAVIN ⁽¹⁾ ET DE ⁽⁵⁾ DEFFVNCTE DA
MOISELLE MARGVERITE ESMERY SA FEMME PERE ET MERE DE
LADICTE DAME GYVET ONT FONDE PAR CHACVN DIMANCHE ET
FESTE DE L'ANNEE EN CETTE EGLISE ET CHAPPELLE DV ROZAIRE
VNE MESSE BASSE QVI SERA DICTE ET ⁽⁵⁾ CELEBREE A SEPT HEVRE DV
MATIN POVR LE SALVT DE LEVRS AMES DE LEVRS DEFVNCTZ PERE
ET MERE PARENTS ET AMIS INHVMEZ ⁽⁴⁾ EN CETTE CHAPPELLE DV ROZ
AIRE FONDEE PAR EVX DV NOM ET FAMILLE DES VINCENTZ POVR
LA CELEBRATION DE LAQUELLE MESSE LESDICTZ SIEVR ET DAME
FONDATEVRS SE RESERVENT LA FACVLTE DE NOMMER ⁽⁴⁾ LEVR VIE DV RANT
ET INSTITVER TEL PRESTRE QVE BON LEVR SEMBLERA ET APRES
LEVRS DECEDZ LA NOMINATION ET INSTITVTION EN APPARTIENDRA
A LEVRS ENFANS ET AVX ⁽¹⁾ DESCENDANTS DEVX DE LIGNE EN LIGNE
ET AV ⁽¹⁾ DEFAVLT ⁽¹⁾ DE LIGNE LADICTE NOMINATION ET IVSTITVTION ⁽⁶⁾
APPARTIENDRA AV ⁽¹⁾ SIEVR CVRE GAGIERS ET PROCVREVR FABRICIEN *de la*
dicte EGLISE DE SAINT SAVIN ⁽¹⁾ ET A LEVRS SVCESSEVRS *et le*
PRESTRE AINSY NOME ⁽⁴⁾ SERA TENV NON SEVLEMENT ⁽⁴⁾ *de dire et*
CELEBRER LADICTE MESSE EN LADICTE CHAPPELLE pour lesdictz s
IEVRS ET DE FOURNIR TOVTTES CHOSES A CE NESSECERE mais
aussy a enseigner GRATVITEMENT A LIRE ET ESCRIRE AVX ⁽¹⁾ *IEVNES*
enfants faire LE CATECHISME AVX PAUVRES ⁽¹⁾ *HABITANS DE LADICTE VILLE*
et faubovr dYDICT SAINT SAVIN ⁽¹⁾ ET A CET EFFECT ONT LESDICTZ
sieur et DAME GYVET DONNE AVDICT ⁽¹⁾ CHAPPELAIN LEVR MAISON
ET IARDIN SCITVEE EN CETTE DICTE VILLE DE SAINT SAVIN ⁽¹⁾ RVE
DE LA MOTTE POVR LUY SERVIR DHABITATION ENSEMBLE LA MESTAIRYE
DES GENEVBRES CITVEE AV ⁽¹⁾ TERROIR DE CETTE VILLE DE SAINT SAVIN ⁽¹⁾
CIRCONSTANQES ET DEPPENDANCES ET AVTRES ⁽¹⁾ HERITAGE ⁽²⁾ ET RENTES
FONCIERES SPECIFIEES ET DECLAREES AVDICT ⁽¹⁾ CONTRACT DE FONDA
TION LE TOVT BIEN ET DEVEMENT ACCEPTE INSINVE ET ADMORTI
AINSY QVIL EST REQUIS.

Priez Dieu pour eux.

(1) A et V liés.

(2) H et E liés.

(3) L'abréviation de la nasale manque.

(4) M et E liés.

(5) Mot placé au-dessus de la ligne.

(6) Sic pour institution.

Au-dessus de l'inscription sont les écussons armoriés des fondateurs. A gauche, celui du mari : *de au lion de, au chef de chargé de deux étoiles de* A droite, celui de la femme : *de aux palmes de, en sautoir cantonnées de quatre roses de*

La fondation d'Antoine Guyet et de Catherine Vincent fut confirmée, vingt ans plus tard, par lettres patentes de Louis XIV, données à Versailles au mois de mars 1672, que M. l'abbé Lebrun a publiées en partie (1).

L'abbé ALFRED LARGEAULT.

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

M. le baron Alphonse de Rothschild vient d'ajouter à sa belle collection de Saint-Porchaire un nouvel échantillon. C'est une coupe oblongue, portant sur un pied d'une rare élégance, dont le centre est formé par un cœur. Au fond de la vasque sont les armes de France finement gravées ; le monogramme de Diane de Poitiers est incrusté sur le pied. Quatre beaux mascarons, reliés par des guirlandes émaillées de vert, entourent la vasque dont l'ornement est formé d'entrelacs de couleur jaune, caractéristique de la 2^e période. Sur le cœur, les incrustations géométriques connues ; à la base, des volutes à masque de satyres d'une belle exécution.

Ce morceau superbe se trouvait chez un amateur de Berlin. On peut le rapprocher de la coupe beaucoup moins importante, mais d'une composition un peu analogue, qui appartient à M. Angel Gros, de Bâle.

EDMOND BONNAFFÉ.

— Les autorités de la ville de Thouars organisent en ce moment un petit musée communal et cantonal qui promet d'être réellement intéressant.

Parmi les pièces qui y figureront, nous pouvons dès maintenant signaler une jolie couleuvrine du xv^e ou du xvr^e siècle avec inscription, de superbes plaques de cheminées, une tapisserie d'Aubusson, des inscriptions lapidaires, des boiseries, des monnaies, des gravures et des photographies locales, des curiosités naturelles, des moulages, etc.

— En même temps que les deux petits chandeliers dont nous avons parlé (*Revue poit. et saint.*, n° du 15 août 1891, p. 249), M. Tolbecque a acquis un fragment de quenouille provenant certainement de Croustelle. Ce fragment fait au tour est travaillé avec beaucoup de finesse ; il est rehaussé de décorations en os.

(1) *L'abbaye et l'église de Saint-Savin*, p. 117.

— M. Hubert de Fontaines a relevé récemment, avec beaucoup de soin (mss. de 29 ff.) les inscriptions des cloches de plusieurs paroisses des Deux-Sèvres et de la Vendée :

Vouvent (Vendée), une cloche, 1823 ;
La Châtaigneraie (Vendée), deux cloches, 1819 et 1849 ;
Marillet (Vendée), une cloche, 1869 ;
Puy-de-Serre (Vendée), deux cloches, 1861 et 1885 ;
Foussais (Vendée), une cloche, 1856 ;
Mervent (Vendée), une cloche, 1854 ;
Fenioux (Deux-Sèvres), deux cloches, 1848 et 1875 ;
Le Beugnon (Deux-Sèvres), une cloche, 1822 ;
Lâ Chapelle-Thireuil (Deux-Sèvres), trois cloches, 1865 et 1868 ;
Puy-Hardy (Deux-Sèvres), une cloche, 1739.

Fondeurs : les Peigney, Thomas Henry, les Bollée du Mans, Guillaume et Astier.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les églises du diocèse de Poitiers, par M. SAVATIER, curé de la Bussière ; première série : *Les collégiales*, album photographique. — Les photographies se vendent séparément ou par groupes ; s'adresser à l'auteur, par Saint-Savin (Vienne).

Les principales églises du diocèse, après la cathédrale, sont, dans l'ordre hiérarchique, les *collégiales*, c'est-à-dire celles qui sont desservies par un *collège* de chanoines. Le *Pouillé de l'archevêché de Bordeaux* en comptait vingt-sept en 1648. Ce sont : 1. Celles-l'Evescault, *Saint-Etienne* ; 2. Châtelleraud, *Notre-Dame* ; 3. Chauvigny, *Saint-Pierre* ; 4. Dissais, *Saint-Pierre-du-Château* ; 5. Loudun, *Sainte-Croix* ; 6. Loudun, *Saint-Léger* ; 7. Magné, *Saint-Germain* ; 8. Melle, *Foussemagne* ; 9. Menigoute, *Saint-Jean-Baptiste* ; 10. Mirebeau, *Notre-Dame* ; 11. Montmorillon, *Notre-Dame* ; 12. Montreuil-Bellay, *Saint-Nicolas* ; 13. Morthemer, *Notre-Dame* ; 14. Oiron, *Saint-Maurice* ; 15. Parthenay, *Sainte-Croix* ; 16. Parthenay, *Saint-Laurent* ; 17. Poitiers, *Notre-Dame-la-Grande* ; 18. Poitiers, *Saint-Hilaire-de-la-Celle* ; 19. Poitiers, *Saint-Hilaire-le-Grand* ; 20. Poitiers, *Saint-Nicolas* ; 21. Poitiers, *Saint-Pierre-le-Puellier* ; 22. Poitiers, *Sainte-Rudegonde* ; 23. Le Puy-Notre-Dame, *Notre-Dame* ; 24. Ruffec, *Saint-André* ; 25. Saint-Maixent, *Saint-Léger* ; 26. Thouars, *Notre-Dame-du-Château* ; 27. Thouars, *Saint-Pierre-du-Château*.

Il faut y ajouter : 28. La Sainte-Chapelle de Champigny-sur-Veude ; 29. Faye-la-Vineuse, qui font actuellement partie de l'archidiocèse de Tours.

Depuis le concordat, Ruffec a passé au diocèse d'Angoulême, Montreuil et le Puy à celui d'Angers. Nous avons donc perdu cinq collégiales,

Au point de vue archéologique, ces églises, romanes ou gothiques, ont une importance réelle. Nous félicitons M. le curé de la Bussière de son idée de les faire connaître, afin de mettre à même de les apprécier davantage. Deux livraisons viennent de paraître.

I. LE PUY-NOTRE-DAME, actuellement du diocèse d'Angers, huit vues : *intérieur, façade, stalles, porte latérale, clocher, sainte Ceinture*. L'architecture, pour l'édifice, est celle de la cathédrale de Poitiers ; même plan et même style, XIII^e siècle. Les stalles, vues sous trois aspects, combinent le flamboyant et la Renaissance. Les ferrets et les cabochons de la ceinture de la Vierge sont un don de Louis XI (fin du XV^e siècle) (1).

II. MONTREUIL-BELLAY, rattaché par le Concordat au diocèse d'Angers, vingt-deux vues : le *château* (2), intérieur et extérieur, *remparts, oratoire, maison des chanoines, cuisine, église*. Le château fut reconstruit au XV^e siècle, mais une partie de l'enceinte fortifiée remonte au XIII^e ; la cuisine, à deux cheminées, est attribuée par Viollet-le-Duc au XIV^e siècle (3) ; l'église, à une seule nef, avec flèche en ardoise, est en style flamboyant (4) ; au XV^e aussi est attribuable la décoration peinte de l'oratoire, qui représente des vierges martyres et des anges musiciens. Plusieurs vues pittoresques montrent comment le château et l'église, comprise dans son périmètre, dominant, sur un coteau, la rivière du Thouet qui coule paisiblement dans la vallée.

Une photographie est spécialement consacrée aux murs de ville. La collection sera complète avec l'*hôpital*, qui est un monument homogène, aussi du XV^e siècle (5).

Mgr l'évêque de Poitiers a daigné encourager de son approbation un ouvrage destiné à honorer particulièrement son diocèse.

X. B. DE M.

— Le R. P. Poncelet, rendant compte, dans la *Science catholique*, 1891, pp. 458-477, du tome II du *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum sæculo XVI. qui asservantur in Bibliotheca Nationali Parisiensi*, publié à Bruxelles par les Bollandistes en 1890, donne les renseignements suivants sur les manuscrits hagiographiques de la Bibliothèque nationale qui concernent notre région :

« Pages 225-226, une vie de saint Eutrope, évêque de Saintes, écrite simplement et avec beaucoup de sincérité ; très courte d'ailleurs,

(1) M. Palustre a photographié : l'intérieur, une parclose des stalles, le tissu de la ceinture et ses ferrets.

(2) Voir sur le château et la collégiale une note très intéressante du XVIII^e siècle, extraite du Chartrier de Thouars et publiée pour la première fois par M. le duc de la Trémoille dans son bel ouvrage : *Les la Trémoille pendant cinq siècles*. Nantes, Grimaud, in-4°, 1890, pp. 297-298.

(3) *Dict. d'archit.*, t. IV, pp. 477-481, fig. 15, 16, 17, 18 et 19.

(4) Cité par Viollet-le-Duc, *ibid.*, t. V, p. 182.

(5) Les photographies de Montreuil sont en dépôt chez le concierge du château.

et dont les parties les plus marquantes sont empruntées à Grégoire de Tours et à Venance Fortunat.

« Pages 500-511, la vie de saint Rigomer, écrite au ^x^e siècle, par Pierre de Maillezais. C'est, l'auteur lui-même le déclare ch. iiii, le remaniement d'une vie plus ancienne. Ce remaniement, disait jadis D. Rivet (*Histoire littéraire de la France*, vi, 602) « n'a point encore « été imprimé et le public peut aisément s'en passer, depuis que les « continuateurs des Bollandistes et M. l'abbé Lebeuf nous ont donné « le texte original ». Mais il faut peut-être réformer ce jugement du savant bénédictin, car, d'après les Bollandistes, le texte original dont il s'agit n'aurait pas encore été retrouvé. La vie imprimée dans les *Acta sanctorum* et par Lebeuf, ne serait, tout comme l'ouvrage de Pierre, qu'une édition retravaillée de cette biographie primitive. Il y avait donc lieu de publier l'écrit du moine de Maillezais, ne fût-ce que pour permettre d'examiner, pièces en mains, le point en litige.

« Pages 213-214, un prologue important sur la vie de saint Maixent. On a beaucoup discuté sur le point de savoir laquelle des deux vies du saint a été connue de saint Grégoire de Tours : celle qu'a publiée Mabillon ou celle qui se trouve dans les *Acta sanctorum* (cfr. dom Chamard, dans la *Revue des questions historiques*, xxxiii, 22-23, 626 ; A. Richard, *ibid.*, 6, 19-22) ; probablement ce n'est ni l'une ni l'autre (cfr. G. Kurth, *ibid.*, xlii, 416-418). Dans tous les cas, nous apprenons ici que le texte des *Acta sanctorum* est un simple remaniement, en meilleur style, d'une vie plus ancienne. Cela ne résout pas toute la question, mais elle en est avancée d'autant.

« Pages 227-228, une finale inédite d'une vie remaniée de saint Cybar d'Angoulême.

« Pages 31-35, des miracles de saint Junien de Mairé, relatés par un contemporain qui pourrait bien n'être autre que l'auteur de la vie du saint, savoir le chorévêque du neuvième siècle, Vulfin Boèce.

« Pages 104-105, un récit fabuleux de *mitra Sancti Hilarii*, intimement lié à la mauvaise légende qui fait du pape saint Léon le grand (440-461) un contemporain de saint Hilaire (+ 367-368) et, qui plus est, un hérétique. Il est instructif de voir comment le narrateur proteste avec énergie de la complète vérité de son récit.

« Pages 105-121, un recueil intéressant des miracles opérés par saint Hilaire au ^x^e siècle et racontés par un contemporain.

« Pages 200-202, une recension des miracles de saint Cybar d'Angoulême, dont la rédaction semble plus ancienne et plus authentique que le texte analogue publié par Labbe.

« Pages 350-352, un récit de la translation de saint Léger à Ebreuil : c'est un assemblage disparate de deux pièces qui n'ont visiblement aucun lien ensemble : les ch. i-iii, dont le premier et le dernier ont été publiés par le bollandiste de Bye (*Acta sanctorum*, t. i d'oct., p. 446, n° 346 ; p. 448, n° 352) racontent une translation de saint Léger en Auvergne et la fondation d'Ebreuil. Cette narration, dans laquelle on voit un roi Charles souffleter la reine de France parce qu'elle prend la défense des moines de Saint-Maixent, a une apparence très fabuleuse, signalée jadis par de Bye. D'autre part,

les ch. iv-vi sont la reproduction littérale d'un passage de la *Vita Sancti Leodegarii*, écrite au xi^e siècle par le moine Fruland.

« Pages 528-531, la passion de saint Quintin, martyr en Touraine, dont l'histoire n'était connue que par de fort courtes leçons liturgiques, extraites de cette passion elle-même.

« Pages 367-372, la translation du chef de saint Martin en 1323, récit intéressant écrit par un contemporain avant l'année 1329. »

Je laisse de côté, à regret, pour l'Anjou, les « translations des saints Filibert et Valérien », les « miracles de saint Maur, par Odon de Glanfeuil » et la « vie de saint Samson, écrite au xii^e siècle par l'évêque Baudri de Dol » ; et, pour le Limousin, les « miracles » de saint Léonard et de saint Martial, ceux de sainte Valérie, avec sa « vie » et une « vie de saint Pardoux ».

X. B. DE M.

— Le *Livret de l'École des Chartes, 1821-1891, publié par la Société de l'École des Chartes, nouvelle édition refondue et augmentée de la bibliographie des thèses (1849-1891)*, qui vient de paraître (Paris, librairie Alphonse Picard, in-12 de 313 pp.), contient plusieurs articles concernant notre région et qu'il peut être utile de reproduire ici :

« RÉDET (Xavier-Louis), né à Delémont (Suisse), le 30 novembre 1807, — promotion de 1833 (archiviste paléographe 6 décembre 1834), — licencié en droit, archiviste du département de la Vienne, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, président de la Société des archives historiques du Poitou, bibliothécaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie. Mort à Poitiers le 30 septembre 1881 (1).

« RICHARD (Guy-Alfred), né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 4 février 1839, — promotion du 11 janvier 1864, — licencié en droit, archiviste du département de la Vienne, ancien archiviste du département de la Creuse, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques et du comité des Sociétés des beaux-arts des départements, président de la Société des archives du Poitou, ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, officier de l'Instruction publique. Mention honorable au concours des antiquités de la France à l'académie des inscriptions et belles-lettres (1877) (2).

« TRANCHANT (Louis-Charles-Marie), né à Paris le 2 juin 1826 — promotion du 8 avril 1850. — licencié en droit, ancien élève de l'École nationale d'administration, administrateur de la compagnie des messageries maritimes et de la Société des mines de la Loire, membre du conseil de perfectionnement de l'École libre des sciences politiques, ancien secrétaire du conseil d'administration du ministère de la justice, ancien conseiller d'Etat, ancien membre du conseil général du département de la Seine et du conseil général du département de

(1) Page 184.

(2) Page 185.

la Vienne, ancien membre du conseil municipal de la ville de Paris, vice-président de la section économique et sociale du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Société de l'Ecole des chartes et de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France, officier de la Légion d'honneur (1).

« **GOUGET** (Alexandre-Louis-Marie-Antoine), né à Lyon le 17 octobre 1832, — promotion du 15 novembre 1858, — archiviste des départements des Deux-Sèvres et de la Gironde. Mort à Bordeaux le 21 janvier 1889 (2).

« **BERTHELÉ** (François-Marie-Joseph), né à Paris le 7 mai 1858, — promotion du 16 janvier 1882, — archiviste du département des Deux-Sèvres, directeur de la *Revue poitevine et saintongeaise*, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, et du Comité des Sociétés des beaux-arts des départements, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France. 3^e médaille au concours des antiquités de la France à l'académie des inscriptions et belles-lettres (1890), [officier d'académie] (3).

« **MARCHEGAY** (Paul-Alexandre), né à Saint-Germain-le-Prinçay (Vendée), le 10 juillet 1812, — promotion de 1837 (arch. pal. 15 février 1839), — licencié en droit, attaché aux travaux historiques de la Bibliothèque royale, archiviste du département de Maine-et-Loire, membre non résidant du Comité des travaux historiques, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique. 2^e médaille (1844), et rappel de médaille (1846) au concours des antiquités de la France, à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Mort aux Roches-Baritaud, près Chantonnay (Vendée), le 3 juillet 1885 (4).

« **GIRAUD** (Louis-Alfred), né à Fontenay-le-Comte (Vendée) le 3 août 1827, — promotion du 15 novembre 1853, — docteur en droit, substitut du procureur impérial à Gien et à Parthenay, vice-président du tribunal de première instance de Blois, conseiller à la cour d'appel d'Orléans, représentant du département de la Vendée à l'Assemblée nationale, officier d'académie. Mort à Fontenay-le-Comte le 9 juillet 1880 (5).

« **BARBAUD** (Louis-Gabriel), né à Bressuire (Deux-Sèvres), le 4 février 1847, — promotion du 27 janvier 1873, — archiviste du département de la Vendée, président de la Société d'émulation de la Vendée, officier d'académie (6).

« **MUSSET** (Paul-Louis-Eutrope-Georges), né à Thairé (Charente-Inférieure), le 26 novembre 1844, — promotion du 22 janvier 1872, —

(1) Page 194.

(2) Page 154.

(3) Page 128.

(4) Page 171.

(5) Pages 153-154.

(6) Page 125.

licencié en droit, conservateur de la bibliothèque de la ville de la Rochelle, ancien membre du conseil d'arrondissement de Rochefort, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques et du Comité des Sociétés des beaux-arts du département, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, officier d'académie (1).

« FLEURY (Paul-Pierre-Fouquet-Armand DE), né au Vieux-Ruffec (Charente), le 15 mars 1839. — promotion du 12 janvier 1863, — archiviste du département de la Charente, ancien archiviste des départements de la Haute-Marne et de Loir-et-Cher, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques et du Comité des Sociétés des beaux-arts des départements, président de la Société archéologique de la Charente. Mention honorable au concours des antiquités de la France à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1879) » (2).

— Les *Souvenirs d'un musicien en province*, que M. Tolbecque vient de publier dans le *Monde musical*, intéressent Niort d'une façon toute spéciale. La petite ville de M..., dans les Ardennes, dont l'auteur a fait le théâtre des événements qu'il raconte, n'est autre que le chef-lieu des Deux-Sèvres. Les personnalités mises en scène, pour n'être pas dénommées, n'en sont pas moins fort reconnaissables.

— Dans l'*Officiel*, du 14 juillet (p. 3544), parmi les médailles d'honneur décernées aux personnes qui ont accompli des actes de courage et de dévouement, et dont la belle conduite a été signalée :

« ESPÉRANDIEU (Jules-Emile), capitaine au 61^e régiment d'infanterie (3); — Toulon, 30 novembre 1890 : lors d'un incendie survenu dans un magasin de pétrole, est allé chercher une bonbonne de pétrole au milieu des flammes. S'était déjà distingué (4) en arrêtant des chevaux emportés. »

— Nombre de pages intéressantes, relatives au Poitou et à la Saintonge, dans le beau volume de M. le comte de Chabot sur *la chasse du chevreuil et du cerf*. (Didot, éditeur.)

— Décolleté, très décolleté même le volume de notre collaborateur M. Louis Lévesque, *Amour va-t-en guerre*, — mais si poitevin !

On peut dire que la poitevinerie lui sort par tous les pores. Toutes les historiettes court-vêtues narrées par l'auteur sont d'ailleurs parfaitement authentiques ; les noms des personnages et les noms de lieux ont seuls été modifiés.

— En préparation à Poitiers, chez Oudin : *Histoire de sainte Radegonde et des pèlerinages en son honneur*, grand ouvrage illustré, un vol. in-4°.

(1) Pages 177-178.

(2) Page 150.

(3) Aujourd'hui en garnison à Sartène (Corse).

(4) A Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

— Nos lecteurs se rappellent la note de M. Roger Drouault, parue dans notre numéro du 15 juillet (p. 224), sur *Rosa-Joseph en Poitou au XVII^e siècle*.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, qui consacre un article à ces monstruosités, cite entre autres deux filles, nées le 31 décembre 1772 à la Brassière, en Poitou : elles étaient « jointes ensemble depuis le haut du col jusqu'au-dessous du nombril. Elles n'avaient qu'un seul tronc antérieurement, où étaient logés deux cœurs, deux œsophages, etc. Les deux têtes étaient bien proportionnées et se regardaient face à face. L'union ne commençait qu'au-dessous des oreilles et des mâchoires inférieures. Elles reçurent le baptême mais moururent peu de temps après ».

— M. Jos. Berthelé parcourt en ce moment le Bassigny (1), à la recherche de documents sur les anciens fondeurs de cloches ayant travaillé en Poitou, en Saintonge — et ailleurs.

Si le présent numéro est en retard, les lecteurs de la *Revue* voudront bien en rendre responsables les mânes des Brocard, des Baret, des Mutel, des Peigney, etc.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Beauchet-Filleau (H. et Paul). *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, seconde édition. — Cinquième fascicule [fin du tome 1^{er}]. — Poitiers, Oudin, grand in-8° à 2 col., pp. 641 à 798 (2).

— sous le pseudonyme JEAN. Réponse à M. R.-M. Lacuve, au sujet de la *Villa Osma*, — dans le *Mellois*, 29 juillet.

Bleau (L'abbé). *Une maison du XVI^e siècle à Poitiers*, — dans les *Bull. Soc. Antiq. Ouest*, 1^{er} trimestre 1891, pp. 445 à 448.

Bonnemère (Eugène). *Urbain Grandier*, — dans l'*Ouest artistique et littéraire*, 15 juillet, pp. 242 à 246.

Breuillac (Emile). *Catalogue des monnaies mérovingiennes, carolingiennes et féodales appartenant à la Société de statistique [des Deux-Sèvres]*, suivi des monnaies au type de Melle dépendant de la collection Rondier, — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, avril-juin, pp. 91 à 104.

— *Le château de Bougouin*, — *ibid.*, pp. 87 à 89.

Briand (Em.). *Vie populaire de sainte Radegonde, reine de France et patronne du Poitou*, par M. le curé de Sainte-Radegonde de Poitiers. — Poitiers, typ. Oudin.

(1) Vosges et Haute-Marne.

(2) Cf. la *Revue poitevine*, n° du 15 août 1891, pp. 249 à 251.

De Chabot (Comte). *Cerf, chevreuil, chiens courants. La chasse du chevreuil et du cerf, avec l'histoire des races les plus célèbres de chiens courants.* — Paris, Firmin Didot, un vol. gr. in-8° de 247 pp. avec dessins hors texte.

Darcel (A.). *Note sur un plat d'étain gravé du XVII^e siècle [conservé aux Châtelliers, par M. Garran de Balzan], rapport sur une communication de M. le capitaine Espérandieu,* — dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques, 1891, n° 1, pp. 48-49.

Du Tiers (Emile). *Jours perdus, nouvelles poésies.* — Niort, L. Clouzot, petit in-12 de 135 pp.

Grimaud (Henri). *Les origines de l'imprimerie à Loudun,* — dans le *Journal de Loudun*, 6 septembre.

Hild (J.-A.). *Hercule combattant, statuette en bronze du musée des Augustins,* — dans les *Bull. Soc. Antiq. Ouest*, 1^{er} trim. 1891, pp. 431 à 444, avec une pl. hors texte.

Largeault (L'abbé Alfred). *Les tableaux de l'église Notre-Dame de Niort,* — dans les *Bull. Soc. stat. Deux-Sèvres*, avril-juin, pp. 77-78.

— *Les tapisseries de Notre-Dame de Niort,* — *ibid.*, pp. 78-79.

— *Le gisant du château de Lezay (Deux-Sèvres),* — *ibid.*, p. 90.

— *Mgr Jean-Baptiste du Chilleau, 121^e archevêque de Tours, né à la Charrière (1735-1824),* — dans la *Revue de l'Ouest*, 11 août.

— *La confrérie du tombeau de sainte Radégonde établie à Poitiers en 1643,* — dans le *Courrier de la Vienne*, 13 août.

Lévesque (Louis). *Amour va-t-en guerre.* — Paris, Léon Vanier, in-12 de 365 pp.

ANONYME. [Séchet (Henry), avocat à la cour d'appel de Poitiers.] *N/ies historiques. Les cloches de Saint-Nicolas de Sivray,* — dans l'*Echo de Civray*, 13, 20, 27 août et 3 septembre. / σ

Tolbecque (A.), père. *Souvenir d'un musicien en province,* — dans le *Monde musical*, 28 février, 15 mars, 30 avril, 15 et 30 juin.

Tribert (A.), professeur de rhétorique au collège de Lodève, ancien professeur au collège de Châtelleraut. *De l'imagination, La folle du logis,* discours de distribution de prix. — Poitiers, Millet et Pain, in-12 de 27 pp.

Vallette (René). *Une famille vendéenne en émigration,* — dans la *Vendée*, 2 septembre.

— *Un maire de Fontenay sous l'ancien régime,* — dans la *Vendée*, 16 septembre.

— *Une excursion dans le canton de la Ghâtaigneraie,* — dans le *Publicateur*, 16 septembre.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSE.

REVUE POITEVINE ET SAINTONGEAISE

HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.

RECUEIL MENSUEL

INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE de l'abbaye des Châtelliers.

(Suite.)

III. — ÉTAIN.

Il n'est pas de maison noble ou bourgeoise, ni de couvent, qui n'ait eu autrefois, pour son service usuel, de la « vaisselle d'étain » (1). Aux Châtelliers elle est de trois sortes : *historiée*, *armoriée* et *poinçonnée*. En tant qu'objets mobiliers, ce sont des *bassins*, des *plats* ronds ou longs et une *lampe*.

38. PLAT rond, époque de Louis XIII (2). Diamètre, 53 cent. Le poinçon, appliqué au revers, se compose d'un écusson, chargé d'une fleur de lis, timbré d'une couronne de comte et entouré d'une banderole sur laquelle on lit la qualité du métal et le nom et prénom du potier d'étain : ETIN . FIN . IACQ(u)E PILLEAV (3).

La face a été gravée avec une grande sûreté de main, quoique M. Darcel ait écrit : « Celui (l'imagier) qui a tracé la scène sur le plat des Châtelliers n'était pas des plus habiles. » Au marli, en haut, dans une couronne de laurier dont les baies ressemblent à des raisins, sont les armes du propriétaire ; l'écusson en accolade se blasonne : *d'argent, au chevron de gueules, accompagné en chef de deux étoiles à cinq rais de....*

(1) Richard, *Archives du château de la Barre*, t. I, p. XII.

(2) M. Darcel le dit du « commencement du XVII^e siècle », dans une *Note sur un plat en étain gravé du XVII^e siècle*, publiée par le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1891, pp. 48-49. M. Palustre croit, au contraire, qu'il faut le descendre au règne de Louis XIV, vers 1690.

(3) M. Darcel restitue FILLEAV, mais la lecture de PILLEAV me semble plus correcte : l'étain, à cet endroit, est très altéré.

(d'or ?), et en pointe d'un coq de (1)...; supports, deux griffons.

A droite et à gauche, une corbeille d'osier, remplie de pommes entourées de leurs feuilles, est surmontée d'un oiseau becquant une cerise sur sa tige, et d'une tulipe entr'ouverte.

En bas, reparait la même corbeille, accostée de deux oiseaux posés sur des branches et qui picorent les pommes. Au-dessus s'épanouit une anémone, près de laquelle est assis un loup guettant sa proie.

Cet entourage est évidemment symbolique : la pomme est le fruit par excellence de l'amour et de la tentation, comme en témoignent les histoires de Pâris et d'Ève. Les oiseaux sont des maraudeurs qui vivent de leurs rapines ; mais le loup surtout est l'emblème du ravisseur impudent ; quant à la tulipe (2) et l'anémone (3), elles n'ont pas précisément bonne réputation, et on leur attribuait volontiers des idées de plaisir et d'inconstance. Telle est l'annonce du tableau central, prémisses qui semblent faire du propriétaire du plat un *vert galant*, à la façon du Fouilloux.

Le champ du marli est parsemé de traits de ciselet qui cherchent à imiter des touffes d'herbe, pour indiquer qu'on est à la campagne. Le fond du plat y ajoute, comme décoration, des cercles qui peuvent représenter des anneaux trop facilement distribués, et des marguerites ou plutôt des étoiles à huit rais, qui font songer au paradis sensuel des Mahométans, lequel n'est que l'extension d'un harem terrestre.

D'un cœur sort une tulipe, flanquée de deux anémones, et sur le côté, s'élève une grande tige fleurie qui s'enroule autour du plat. Un chasseur, le genou en terre, fait sa déclaration à une

(1) « M. Richebé pense que ces armes pourraient être celles de la famille Renaud, originaire du Forez ; d'argent, au chevron d'azur, accompagné en chef de deux étoiles de gueules et en pointe d'un coq du même sur un tertre aussi de gueules ». (Darcel, p. 48). Les meubles sont les mêmes, moins le tertre : la variante de l'émail porteur le chevron et le coq.

(2) La *Flore galante* affirme que la tulipe est l'emblème de la « déclaration d'amour », et l'anémone de la « souffrance causée par l'amour ».

(3) *Anémone* vient d'*anemos*, vent. Chaussard la nomme la « folle anémone » ; je préfère donc y voir l'inconstance, mobile comme le vent. Aussi le chasseur pouvait-il chanter avec Berquin :

« J'ai des amourettes
Et n'ai point d'amour. »

L'anémone est ainsi jugée dans cette strophe d'une chanson du XVIII^e siècle, que j'ai rencontrée aux Châteliers :

« L'anémone me fait plaisir
Quand je la vois dans un parterre :
Le chaud, le jour, la fait ouvrir ;
La froideur, la nuit, la resserre. »

bergère ; il porte des chausses, des manches bouffantes et un couteau de chasse à sa ceinture. C'est un amoureux tout disposé à conter fleurettes et à enguirlander sa proie pour mieux la posséder.

La bergère, chaussée, vient de la fontaine : elle est accorte, très décolletée, par conséquent provocante (1) ; de la main droite elle baisse sa robe que le chasseur (2) avait déjà relevée au-dessus de la jarretière (3), et dans la précipitation de son mouvement, elle verse sur lui le seau de bois, à douëlles et à anses, qu'elle a sur sa tête, protégée par un coussinet. L'amour est ainsi subitement refroidi.

D'une part elle se défend ; mais aussi elle a été surprise par une bergère et par ses parents qui, de l'autre côté du ruisseau

(1) Puisque nous sommes en Gâtine, c'est à du Fouilloux que nous allons demander le portrait de la bergère :

« Là ell' estoit en un lieu à souhait,
Plein tout au-tour de fleurs de serpoulet...
M'approchant près pour mieux les regarder
Soubdain fuz prinz de l'aiguillon d'aymer,
Voyant la gaye et mignonne bergère
Ayant le teint et la couleur si claire...
Mais elle alloit, quand le temps estoit gay,
Entre les fleurs et rousées de may...
Ne portoit point de calçons ne patins,
L'esgail lavoit ses piedz tous les matins.
Point ne trompoit le monde en ses cheveux,
Mais les siens vraiz luy tomboient sur les yeux...
N'avoit carquans, velours ne chapperons,
Qu'un couvre-chef tout plié à grillons,
Ni busc encore de soye violette
Qu'un godillon de simple laine verte.
Elle n'avoit, au lieu de faux manchons,
Qu'un linge blanc sur ses petis bras blondz,
Ni jazerans, anneaux, ne braceletz
Sur son gent corps....
Quand je l'eu veü à mon gré longuement,
Mon cueur d'un feu fut espris vivement,
Appercevant la beauté du visage
Et son parler, qui sentoit son ramage. »

(2) Pour M. Darcel, c'est un « berger ». « Les bergers, dit-il, depuis la tapisserie de *Gombaut et Macée*, ont eu le privilège de servir de thèmes aux imaginations égrillardes des imagiers ». Je préfère cette observation, qui me paraît plus juste : « Les spécimens, comme celui-ci, de vaisselle d'étain, gravée en France, sont assez rares, tandis qu'ils sont assez fréquents à rencontrer en Allemagne et en Suisse » (p. 49).

(3) Il existe au musée de Cluny une râpe à tabac, en bois sculpté, du xvii^e siècle, où est gravée cette légende :

« Pour baiser cette villageoise
Ce gaillard nous allonge un bec long d'une toise,
Et non content du haut, où brillent tant d'appas,
Il vise encore plus bas. »

qu'ils se disposent à franchir, lui font à haute voix de vifs reproches. La mère fait un geste d'étonnement; évidemment, elle avait plus de confiance dans la vertu de sa fille qui, bien qu'elle n'ait pas cédé, se laissait néanmoins approcher de trop près par son séducteur. Le père rit de la mésaventure, et de son doigt menaçant il semble dire : Coquine, je t'y prends, tu le paieras. Il est costumé en paysan aisé : chapeau mou, bras nus, jaquette courte, gros souliers, carnier pendu au côté à un baudrier où se répètent les clous de la bordure.

Certes, le sujet est leste, et les pommes qu'on servait sur ce plat devaient, au dessert, provoquer de joyeux éclats et de gais propos. J'ose croire qu'on le réservait pour les dîners de chasseurs, à qui c'était une occasion de raconter leurs aventures, peut-être terminées par plus de succès. Si du Fouilloux eut les chiens à ses trousses (1), ici le chasseur a contre lui la juste colère des parents et la maladresse de la bergère, qui a rafraîchi à propos son ardeur.

M. Maurice Lévesque a fait de ce plat une excellente photographie, d'autant plus difficile à réussir qu'il lui a fallu repasser tous les traits à la craie pour les faire ressortir.

39. BASSIN rond, style Louis XIV. Diamètre : 0^m30. La bordure offre une succession de chevrons rayonnants ; c'est, sous une autre forme, ce qu'on appela longtemps un *rai de soleil*. L'écusson, ovale, se blasonne : *d'argent, à un arbre de... (sinople, au naturel ?), autour duquel s'entortille un serpent, tourné à senestre, sur une terrasse de... (du même ?)* ; casque taré de profil, ouvert, où se voit une figure humaine, avec grands lambrequins tout autour.

On lit dans le *Giornale araldico*, 1891, n° 1 (p. 25) : « Appelman (Amsterdam) porte : *d'or, au pommier arraché de sinople, le fût accolé d'un serpent d'or, tenant entre ses dents une pomme de gueules*. — Appels (Hollande) : *D'argent, au pommier, terrassé de sinople, fruité de dix pièces d'or, le fût accolé d'un serpent de gueules*. » Dans ces armoiries nous retrouvons l'arbre de la science du bien et du mal, avec le serpent tentateur. Du reste, ce sont aussi des armes parlantes : Apfel, en allemand, signifie *pomme* ».

Le second écusson concorde assez bien avec le plat d'étain, dont la gravure, un peu rude, pourrait être hollandaise. Ainsi,

- (1) « Voicy venir mastins de toutes partz,
Courans au bruyt et m'ont tranché chemin,
M'ont attrapé, chacun prend son lopin
De mon habit et l'ont mis à l'envers. »

(La Vénérerie de Jacques du Fouilloux, édit. de 1568, p. 282.)

de part et d'autre, il y a : *champ d'argent, arbre et terrasse, de sinople, serpent entortillé de gueules* ; sur un des plats le serpent a une *pomme* dans la gueule. La variante porte sur l'absence de pomme. Il y a donc toute probabilité que les trois plats à ces armes ont été rapportés, au XVIII^e siècle, par la famille Garran, de la Hollande qu'elle habita quelque temps. (V. n° 43.)

40. LAMPE-HORLOGE en étain (1), au poinçon de PARIS (milieu du XVII^e siècle). Haute de 35 centimètres, elle a un diamètre de douze au pied, qui est rond ; elle est à deux becs, élevés sur une tige fuselée et munie d'un anneau latéral, pour en faciliter le transport. Le récipient, en cristal taillé à pans, est accompagné d'un bandeau vertical sur lequel sont marquées, en chiffres romains, les heures, qui se comptent par la diminution de l'huile (2) : XII, I, II, III, IIII, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, I, II, III, IIII (3).

Cette lampe n'a que quatre similaires connus (4).

(1) « Une veillote d'étain » (*Inv. de la Colette*, 1732, n° 101). — « Une lampe d'étaing » (*Inv. des Clarisses de Tulle*, 1790).

(2) « L'an 585, pour la première fois, Scipion Nasica mit en usage chez les Romains une horloge qui marquait les heures jour et nuit. Cette horloge primitive se composait d'un vase de verre, rempli d'eau. A sa surface surnageait un petit morceau de liège portant une aiguille, laquelle indiquait les heures tracées le long du vase, en s'abaissant à mesure que l'eau s'écoulait par un orifice pratiqué au-dessous du récipient. » (*Rosier de Marie*, 1891, p. 29.)

(3) M. le docteur Beaudet me communique un extrait des *Mémoires de Jacques Casanova de Singult*, Paris, Paulin, 1843, t. I, p. 147 :

« On m'introduisit dans un appartement de trois pièces, dont la chambre à coucher était tendue en damas, le lit surmonté d'un baldaquin et fournie d'un secrétaire garni de tous les matériaux nécessaires pour écrire. Un domestique vint me donner une légère robe de chambre, sortit et revint l'instant d'après avec un second portant du linge et une grande cuve remplie d'eau. On la place devant moi, on me déchausse et on me lave les pieds. Une femme très bien mise, suivie d'une servante, vient un instant après, et, m'ayant fait une profonde révérence, elle se mit en devoir de faire mon lit. Dès que je fus sorti du bain, une cloche se fit entendre ; tous se mirent à genoux ; je suivis leur exemple : c'était l'*Angelus*. Ensuite on couvrit proprement une petite table, on me demanda quel vin je désirais, et on m'apporta la gazette et deux flambeaux d'argent. Une heure après, on me servit un souper en maigre délicieux, et, avant de me coucher, on me demanda si je prendrais mon chocolat avant la messe ou après.

« Dès que je fus couché, on m'apporta une *lumière de nuit avec un cadran*, et je restai seul. Je me trouvai couché dans un lit tel que je n'en ai plus trouvé qu'en France. Il était fait pour guérir de l'insomnie ; mais c'était une maladie que je n'avais pas, et j'y dormis dix heures. »

(4) Un a fait partie de la collection Mordret, à Angers ; le second, brisé, est à Bressuire (Deux-Sèvres), chez M. Joubert, receveur de l'enregistrement ; le troisième, sans pied, au musée de Chièvres, à Poitiers, et le quatrième au musée de Varzy (Nièvre). Ce dernier a été décrit par M. Grasset, dans une brochure intitulée : *Lampe clepsydre du XVII^e siècle*, Paris, Dumoulin, 1876, in-8° de 9 pages, avec une lithographie.

La lampe des Châtelliers a été photographiée par M. Maurice Lévesque.

41. Quatre PLATS (1), d'un diamètre de 0^m27, à bords arrondis, avec quatre angles saillants. Au marli sont gravées des armes d'alliance (2), à deux écussons ronds sommés d'un casque de profil à lambrequins. Le premier est : *d'argent* (?), *au chien courant de... colleté de...*, qui est Garran. Le second : *d'argent* (?), *à un chameau passant de...*, qui est Chameau (3).

Jean Garran de la Rebillardiére, nommé en 1743 receveur des tailles de l'élection de Saint-Maixent, épousa, l'année suivante, Françoise Chameau des Branges, de la même ville.

Le poinçon occupe le milieu du revers : il est rond, entouré d'un cercle de grénétis où se superposent la marque de fabrique, le nom du potier, et probablement celui de la ville (Lyon ?) :

(aigle éployée)

P A
(rose) L (rose)

42. Deux PLATS longs, mesurant 0^m35 sur 0^m25. Le bord est mouluré. Le poinçon et les armes sont identiques aux précédents ; l'écusson est gravé sur le marli d'un des grands côtés (xviii^e siècle).

43. Deux PLATS ronds (4), de 0^m23 de diamètre. Mêmes armes qu'au N° 39, seulement le serpent est à dextre. Au revers, gravée au ciselet, l'initiale G, qui peut signifier *Garran*. L'écu au serpent serait d'une alliance de la famille. (Commencement du xviii^e siècle.)

44. BOULE (5) à eau chaude, pour réchauffer le lit et les mains (xvii^e siècle). Elle est légèrement aplatie et munie d'un bouchon avec anneau qui permet de la saisir et transporter.

(1) Un inventaire, daté de 1739, enregistre : « 2 grands chandeliers en étain ; 2 chandeliers en étain, cannelés ; 2 autres chandeliers en étain, avec un bougeoir ; 4 plats longs, de différentes grandeurs, en étain ; 1 autre grand plat, même forme, et 2 soucoupes de bouteille, en étain ; 4 plats ronds à cornières, en étain ; 6 plats ronds, de différentes grandeurs, en étain. »

(2) Une lettre, adressée par « Garran » à sa sœur, le 9 avril 1754, porte un cachet, sur cire rouge, à l'écu d'alliance Garran-Chameau, sommé d'un casque de profil.

(3) Françoise Chameau, fille de Jean Chameau, sr des Branges, eut pour fils François Garran de Balzan, receveur également et mort maire de Saint-Maixent en 1800. De son mariage avec Madelaine Clémanson naquit Louis-François Garran de Balzan, conseiller à la cour de Poitiers et père de Louis-Alphonse.

(4) « Dix-huit plats d'argent, tant grands que petits, partie ronds et les autres en ovale » (*Inv. du château de Saint-Mesmin*, 1734).

(5) Ce mot manque au *Glossaire archéologique* de V. Gay
« Six boules d'étain, à l'usage des malades » (*Inv. de l'hôp. de Neuf-château*, 1760).

Harvard parle des boules « qu'on emplît d'eau bouillante et qui servent à

IV. — CUIVRE.

45. BASSINOIRE (1) en cuivre rouge (fin du xv^e siècle). Diamètre du couvercle, 0^m 24; hauteur de la cassolette, 0^m 09, longueur du manche, 0^m 64. Le manche est en fer forgé, tordu en spirale à la partie inférieure, à l'imitation de la ferronnerie du temps; il se prolonge en une tige carrée à angles abattus, et se termine par une douille circulaire dans laquelle s'enfonçait un autre manche de bois. Ce double manche avait sa raison d'être : il garantissait la main contre l'échauffement du fer, et, par sa longueur, permettait de fouiller les grands lits dans tous les sens.

Le couvercle est circonscrit par une torsade épaisse. Le champ, haché assez régulièrement de lignes qui s'entrecroisent, fait ressortir les feuillages enlevés au repoussé et cernés d'un contour qui les détache et isole, comme fait le plomb pour les vitraux. Quatre feuilles allongées, déchiquetées et repliées sur elles-mêmes, en couronne, encadrent une anémone, à laquelle fait face un bouton entr'ouvert.

Les trous, nécessaires à l'aération du charbon incandescent, sont circulaires et de deux sortes : les grands sont disposés en orle intérieurement et extérieurement, tandis que les petits sont disséminés un peu partout (2).

Photographiée dans l'album de M. Maurice Lévesque.

46. BASSINOIRE en cuivre rouge (fin du xvii^e siècle). Diamètre du couvercle, 0^m 28; longueur du manche, 0^m 98. Le manche est en bois rond, agrémenté de quelques moulures à la partie

tenir les pieds chauds », mais n'en cite pas un seul exemple. Je lui recommande, dans sa prochaine édition, la boule des Châtelliers, car il ne suffit pas de mentionner les objets, il faut encore les montrer.

(1) « 1 scaldaletto di argento, con orlo dorato » (*Inv. de Léon X*, 1513). — « Une bassinoyre d'argent » (*Trousseau de Marg. de Valois*, 1559). — « Un poison d'argent servant à réchauffouer et bassinouère, en le dessus de la bassinouère est le bâton d'ébaine avec la viz d'argent. Toute la dite vaisselle et choses d'argent marquées aux armes dudit sieur révérend » (*Inv. de Sorbin, évêque de Nevers*, 1606, n^o 21). — « Un bassinoyre » (*Inv. de Mascaron, évêque d'Agen*, 1703, n^o 270). — « Trois bassinoyres » (*Inv. du baron de Ville*, 1708, n^o 35). — « Un bassinoyre cuivre » (*Inv. de la Colette*, 1732, n^o 97). — « Un bassinoyre cuivre, uzé » (*Inv. de Déjean*, 1732, n^o 148). — « Item, une bassinoyre de cuivre rouge » (*Inv. de Pouget*, 1795, n^o 101). — La bassinoyre qu'emprunte Havard au musée de Cluny n'est que du xvii^e siècle. J'espère que dans une réimpression il n'oubliera pas celle, bien plus intéressante, de l'abbaye.

(2) Cette bassinoyre commence une série, qui se complète par deux autres de la collection du docteur Beaudet, à Saint-Maixent; l'une, du xvi^e siècle, figure une tête d'homme, en style de la renaissance, et l'autre, du xvii^e, les armes du pape Innocent XI.

supérieure, où un trou donne passage à une corde pour suspendre l'ustensile; il s'enfonce dans une douille fixée à la cassolette, qui est marquée en dessous de ce poinçon :

(couronne)

R

Le couvercle, légèrement bombé, est travaillé de trois façons : au ciselet, au poinçon et à l'emporte-pièce. Avec le ciselet, l'ouvrier (chaudronnier ou poëlier) a fait au pourtour une suite d'encoches qui imite une corde. Avec le poinçon, il a dessiné, au pourtour, un rond où s'inscrit un polylobé, et au centre, un fleuron; une double ligne de points suit les lobes intérieurs. L'emporte-pièce a fabriqué les ajours, régulièrement distribués en étoiles à douze rais, lignes droites, cœurs, croissants, losanges, points, virgules, têtes de fleurs de lis, piques du jeu de cartes.

47. POISSONNIÈRE (1) en cuivre battu. Longueur, 0^m 73; largeur, 0^m 25; profondeur, 0^m 11. L'anse est en fer, coudée au milieu et fixée à deux oreilles placées aux deux bouts. Les extrémités de l'ustensile sont arrondies aux angles et un bourrelet forme rebord au pourtour supérieur.

L'attention est surtout attirée par l'ornementation intérieure, faite avec un gros poinçon. Sur le fond, autour, une espèce de cordelette; au milieu, une bande de trois lignes; entre deux, une série de vrilles courtes, se suivant ou s'enroulant, cantonnées de trois points (grappe de raisin) ou d'une rose. Sur les côtés, entre deux rangs de cordelettes, une seule ligne d'enroulements.

Faute de similaires, je n'ose me prononcer sur la date, que M. Palustre estime le règne de Henri IV. La ferronnerie, par le repli de ses attaches, indique le procédé du moyen âge. Le dessin a un aspect roman, qui saisit à première vue. Je me contenterai donc de dire que cet ustensile culinaire est actuellement unique de son espèce, aucun archéologue n'en ayant signalé d'autres, et de fabrication très ancienne.

Photographiée par M. Maurice Lévesque.

48. POISSONNIÈRE en cuivre rouge battu (xviii^e siècle?) Les bords sont arrondis. Profondeur, 0^m 12; largeur, 0^m 34; longueur, 0^m 81.

(1) « Plus une grande poissonnière et une aultre petite, de cuivre rouge, fort vieilles et uzées » (*Inv. du château de Jarnac*, 1668, n° 308). — Havard ne donne pas d'exemple de poissonnière, mais il me fournit ces deux textes : « Poëles, casses, bassines, poissonnières » (*Olivier de Serres*, xvi^e siècle); « Plus, deux poissonnières de cuivre rouge, scavoir une grande et une petite, estamées par dedans et garnies de fer » (*Inv. de Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux*, 1680).

49. Deux ARROSOIRS (1) en cuivre rouge (Louis XIV). Haut., 0^m 40; diamètre inférieur, 0^m 28; supérieur, 0^m 14. Le récipient se compose de deux parties : un corps cylindrique, à filet en bas et tore en haut; un prolongement en cône tronqué qui lui donne de l'élégance. L'anse est en fer et mobile; la poignée, au contraire, est en cuivre et forme une courbe gracieuse du sommet à la panse; le conduit d'arrosage est un cylindre droit en cuivre (2).

50. Deux FLAMBEAUX (3) Louis XV, à pans et moulures en cuivre. Ce type est encore assez commun dans les maisons bourgeoises.— Une autre paire de FLAMBEAUX semblables, mais argentés.

51. HUILIER, argenté, en gondole, style Louis XV.

52. CHANDELIERS en cuivre argenté, style Louis XVI. Travail au repoussé, fort élégant. Une épaisse couche de poix, coulée à l'intérieur, empêche la déformation; une planchette mise en dessous la retient et donne plus de solidité à la base. Hauteur, 0^m 26; largeur du pied, 0^m 11; diamètre de la bobèche, 0^m 06.

Le pied est carré, avec une collerette de feuilles plaquées au-dessus d'un listel et un arc perlé sur le cône qui rejoint la tige et d'où s'échappe un filet d'eau. Une torsade fleuronnée donne naissance à la tige, qui dessine un balustre, renflé au milieu avec festons pendants, et se termine par une tête de chèvre aux cornes enguirlandées. La partie supérieure, où s'enfonce la bougie, forme un vase côtelé et à fleurettes. La bobèche est contournée d'un perlé et d'une couronne de feuilles enfilées.

Quelle a été la pensée de l'artiste, car on ne peut lui refuser ce nom? Très probablement, il a songé au motif des *éléments*, si populaire depuis Louis XIV. Le ruisseau donne l'eau, les feuilles, les fleurs et les animaux symbolisent la terre, la lumière donne le feu; il ne manquerait donc que l'air, qu'il eût été facile d'allégoriser par des nuages ou des oiseaux.

Cette paire de flambeaux est essentiellement artistique; aussi est-elle l'objet de l'attention spéciale des visiteurs.

53. Fragment d'APPLIQUE en cuivre fondu, pour meuble :

(1) « Plus, deux arrouzoirs de cuivre. » (*Inv. du château de Jarnac, 1668, n° 271.*)

(2) Des arrosoirs semblables figurent dans la tapisserie des *enfants jardiniers*, au château du Chilleau (Deux-Sèvres).

(3) « Quatre flambeaux » (*Inv. du château de Saint-Mesmin, 1734*).

une coquille au-dessus d'une rose entre deux branches de feuillage (fin du XVII^e siècle).

54. GARDE DE SERRURE, en cuivre (fin du XVIII^e siècle), d'un bon travail de ciselure, elle représente deux branches fleuries et liées par un ruban. Ses dimensions donnent sept centimètres dans tous les sens.

55. Dans le salon, CHENETS (1) en cuivre, du règne de Louis XIV. Une grosse boule ronde, prise entre deux anneaux et terminée par une pointe imitée des pièces fabriquées au tour, pose sur un pied épaté, qui doit avoir une signification historique, relative peut-être au mariage du dauphin et de la dauphine (2). En effet, deux dauphins s'adossent à une tête féminine, aux longs cheveux, au collier de perles, une étoile entre les deux seins, car la poitrine est celle d'une femme, une couronne fleurdelisée et fermée au front (3). Il s'agit bien là de la maison de France, et l'astre est un signe de bonheur pour la jeune fille qui s'est unie à l'héritier du trône et qui prospérera sous son influence bienfaisante. — Photographiés par M. Maurice Lévesque.

56. Deux CHENETS semblables, un peu plus bas, sont dans une des chambres du premier étage.

57. CHENETS bas, en cuivre, représentant un pot à feu posé sur deux rinceaux en volute et très élégants qui lui servent de pied (XVII^e siècle). — Photographiés par M. Maurice Lévesque (4).

Le cuivre seul fait l'excipient de l'émail, on l'emploie aux sceaux et aux monnaies; combiné avec l'étain, il forme le bronze. On va donc le retrouver aux sections suivantes.

(1) « Deux chenès, garnis de cuivre, avec grosses boules et figures » (*Inv. de Loménie*, 1653, n° 62). — « Deux chesnets » (*Inv. du château de Saint-Mesmin*, 1734). — « Deux petits chenaix de foyer, de fert, avec leurs pommes et devant de laiton » (*Inv. de Berny*, XVIII^e siècle, n° 70). — « Item, deux chenets à pomme de cuivre » (*Inv. de Pouget*, 1795, n° 50).

(2) « Louis, duc de Bourgogne, dauphin de France, petit-fils de Louis XIV, fils aîné du grand dauphin, père de Louis XV, né en 1682, mort en 1712..... En 1697, le duc de Bourgogne épousa Adélaïde de Savoie, princesse qui devint par sa grâce et par son esprit l'enchantement de la cour du vieux roi » (*Dict. de Larousse*). Ces chenets dateraient donc de la fin du XVII^e siècle et du grand règne.

(3) Chez M. Gaillard de la Dionnerie, des chenets de cuivre, analogues, représentent indifféremment un homme ou une femme: ce seraient alors le dauphin et la dauphine.

(4) Les similaires sont chez M. Gaillard de la Dionnerie. L'un est frappé d'un poinçon à fleurs de lis et l'autre d'un poinçon aux initiales C D (B?) dans un cartouche.

V. — BRONZE.

Les Châtelliers possédaient trois cloches, deux pour le service de l'église, la troisième pour celui de l'horloge. Cette dernière est restée, les autres ont émigré dans les paroisses voisines.

58. La petite CLOCHE de l'église de Sainte-Néomaye (Deux-Sèvres), provient des Châtelliers. Elle a certainement été fondue en même temps que la cloche qui existe encore à l'abbaye, puisqu'elle porte la même inscription :

† IESVS MARIA IOSEPH LABBAYE DES CHAS-
TELLIERS 1697.

Sur la robe : deux médaillons présentant le monogramme du nom de Jésus IHS au-dessus des trois clous de la Passion ; deux têtes d'anges ailées, un losange d'ornements, un médaillon ovale de relief très léger et armorié (1), et la marque du fondeur ; un autre médaillon circulaire (2), de six centimètres de diamètre environ, meublé au centre d'une cloche bataillée, ayant à dextre la lettre N et à senestre la lettre A ; autour se déroule la légende : † NICOLAS AVBRY. FOND (3).

59. La CLOCHE, d'un diamètre de 0^m 44, suspendue dans une des fenêtres du clocheton, porte, au cerveau, d'après la lecture de M. Palustre, car je n'ai pu l'aborder, au-dessous d'un bandeau où les fleurs de lis alternent avec des têtes d'anges ailées :

† IESVS MARIA IOSEPH (4) LABBAYE DES CHAS-
TELLIERS 1697

(1) M. Bouneault a bien voulu m'offrir un calque de son dessin, où je vois le sceau de l'abbaye : ovale, à bordure dentelée, divisé en deux parties ; en haut, la Sainte-Vierge debout sur le croissant et tenant l'enfant Jésus sur le bras droit ; en bas, un écusson en accolade portant trois fleurs de lis, 2 et 1 et trois tours, 1 et 2, accosté de deux branches montantes, et timbré d'une mitre précieuse à dextre et d'une crosse tournée en dedans à senestre.

(2) Le dessin de ce médaillon a été donné dans la *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1890, p. 192, et la *Revue poitevine*, 1890, p. 316.

(3) « Les Aubry, à l'époque de leur venue dans notre pays, étaient trois frères : Nicolas, Pierre et Louis.

« Les Aubry, fondeurs de cloches, d'origine lorraine ..., étaient venus établir leurs pénates au bourg des Aubiers (Deux-Sèvres), sur les confins du Poitou et de l'Anjou, à la fin du XVII^e siècle » (*Revue poitevine*, 1888, p. 48 ; voir aussi pages 374, 375, 376 ; t. IV, p. 343). Cf Berthelé, *Anciens fondeurs de cloches poitevins*, p. 5 ; *Bull. arch. du Comité des travaux historiques*, 1889, p. 15.

(4) La dévotion à la Sainte Famille appartient surtout au XVII^e siècle : on la voit cependant poindre au siècle précédent. « Le plus ancien exemple que nous connaissions, en Lorraine, de l'inscription *Jesus Maria Joseph*, se

Sur la robe, le monogramme du nom de Jésus, avec les trois clous, à l'instar du chiffre des jésuites, deux fois répété ; un écusson en losange, avec un cœur à chaque pointe, et une croix de Malte pendante, chargé d'une couronne ; une croix *perronnée* ou exhaussée sur des marches et couverte de palmes ; l'écusson du fondeur, Nicolas Aubry, qui se compose d'une cloche, acostée de ses initiales N A ; enfin son nom, précédé de son titre de fondeur :

† NICOLAS AVBRY FONDEVRE

60. La CLOCHE, vendue à l'église de Saint-Germier (Deux-Sèvres), mais qui a été fondue depuis, portait le nom du fondeur, le millésime 1710, et la triple invocation des noms de Jésus, Marie et Joseph. Feu le conseiller Garran de Balzan a ainsi relevé son inscription :

(*main*) Jesus Maria (*feuille*) Joseph
Michel le Moine (1) ma fait en l'an 1710

La copie emploie des minuscules, mais l'épigraphie du temps exige certainement des majuscules.

trouve sur le monument funéraire de Philippe de Gueldres, duchesse de Lorraine, morte religieuse Clarisse à Pont-à-Mousson en 1587 » (L. Germain, *Les anciennes cloches de Saugues*, p. 50).

En 1649, eut lieu la « bénédiction de deux chapelles, dans l'église de Notre-Dame-de-Pougne, celle du côté de l'évangile en l'honneur de saint Joseph et de sainte Anne, et celle du côté de l'épître, sous les cloches, en l'honneur de saint Louis et de sainte Marguerite » (Richard, *Archives de la Barre*, t. I, p. 248).

Un acte de 1688, relatif à Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, rapporte que « la chapelle de Saint-André-du-Crucifix étant abandonnée, le sieur Mathieu de Courtenré, cierrgier, et Marguerite Desmier, sa femme, s'en sont emparés, l'ont fait raccommoier et orner des tableaux de la famille sacrée, de saint Mathieu, de sainte Catherine et autres » (*Ibid.*, t. II, p. 470).

« Eustache Le Sueur composa pour le père de Claude Le Peletier, parent du chancelier Le Tellier, « une petite ovale, représentant le *Petit Jésus, la Vierge et saint Joseph* » (Bonnaffé, *Dict. des amateurs français au XVII^e siècle*, p. 180).

« La cloche de Saint-André de Niort, bénite en 1684, était dédiée à *Marie-Joseph* — Quatre cloches en Poitou sont placées sous l'invocation de *Jésus, Marie, Joseph* » (Largeault, *Les cloches poitevines*).

A l'église de Gazolas, en Espagne, la cloche, datée de 1707, porte au cerveau les trois noms de Jésus, Marie et Joseph : IHS MARYA IOSEPH (*Bull. mon.*, 1889, p. 276).

(1) M. Berthelé (*Anciens fondeurs*, pp. 6, 7) cite de « Michel Moine » ou « Moyne », la cloche de l'église de Bouillé-Loretz (Deux-Sèvres), 1711 ; celle (refondue) de l'église de Mignaloux (Vienne), 1748 ; le pilon de l'hôpital général de Poitiers, 1774 ; la cloche de l'église de Cours (Deux-Sèvres), 1780, et celle de la chapelle de l'hôpital général de Poitiers, 1786. Il est bien probable qu'ils étaient deux, père et fils, ce qui explique que l'un se dit « de Saumur » et l'autre « de Poitiers ».

VI. — SCEAUX ET CACHETS.

61. Le SCEAU le plus important est celui même de l'abbaye. La matrice en cuivre, qui a fait partie de la collection Bonsergent, appartient maintenant à la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui l'a décrite et héliogravée dans ses *Mémoires*, 2^e série, t. III, page 429, pl. III. Moulée en plâtre, elle a été photographiée par M. Maurice Lévesque.

De forme ovale, elle mesure en hauteur cinquante et un millimètres. Le champ est divisé en deux parties égales, l'une pour la patronne de l'abbaye et l'autre pour les armoiries.

Au premier, est figurée l'Assomption. Marie, debout, voilée et mains jointes, est enlevée au ciel par deux anges agenouillés et les ailes volantes, tandis que deux autres, dont l'attitude exprime la vénération et le repos, étant aussi à genoux, mais les ailes baissées, posent sur sa tête une couronne.

Un trait marque la séparation des deux parties. Au second, un écusson ogivé porte des armes parlantes, allusives aux Châtelliers (1) et au double titre d'abbaye royale et fondée par les Rochefort, qui se blasonnent : *de à trois tours crénelées de posées 2 et 1, accompagnées en chef d'une fleur de lis à dextre et d'un trèfle à senestre, en pointe d'une fleur de lis de L'écu, sommé à dextre d'une crosse tournée en dedans et à senestre d'une mitre précieuse, est accosté de deux branches montantes d'olivier.*

On lit en exergue :

LE · CONVENT · DES : CHASTELLIERS : EN : POICTOV

62. SCEAU ovale en argent, à douille, sur laquelle sont gravées les initiales A · M, prénom et nom du possesseur, fonctionnaire de l'Etat, et un poinçon au chiffre du graveur, C I formant monogramme ; le manche est en bois tourné (xvii^e siècle). Dans le champ, écu de France, élargi à la partie supérieure et terminé en accolade aigue, soutenu de deux branches montantes de laurier et sommé de même.

63. SCEAU en cuivre, de forme ovale allongée, à douille emmanchée en bois tourné (xvii^e siècle).

L'écu se blasonne : *d'argent, à une rose sur sa tige au*

(1) « Le sceau de l'abbé et convent est de à la tour sommée de trois châteaux », dit le *Cartulaire*, p. 273, à propos d'un acte de 1235. Je crois qu'on peut reconnaître les armes parlantes des Châtelliers, dans plusieurs pavés de type curieux, qui sont taillés en écusson et qui portent un semis de castilles (1277).

naturel, plantée sur une terrasse de; au chef, chargé d'un croissant montant entre deux étoiles à six rais. L'exergue se développe entre deux rangs de grénets : ANTHOINE · DE · LAVNAY (1).

64. SCEAU ovale, en cuivre, à douille emmanchée en buis tourné (règne de Louis XIV). Ecu de France, aiguisé en accolade et sommé de la couronne royale fermée. En exergue : · SCEL · DE · LESLECTION · DE · NIORT ·

65. SCEAU ovale, en cuivre et à douille, avec manche de buis tourné (xviii^e siècle). Ecu de France, de forme ovale, sommé de la couronne royale fermée et entouré des colliers des ordres (saint Michel et le Saint-Esprit). Exergue : CONTR. (*contrôle*) : · DES ACTE · DE · S^r MAIXENT

66. SCEAU ovale, en argent, à douille, emmanché de bois noir (fin du xviii^e siècle). Ecu en accolade : *de gueules, à un arbre de au cerf passant de sur une terrasse de (2)*, appuyé sur un cartouche, timbré d'une couronne de comte entre une mitre à dextre et une crosse tournée en dedans à senestre ; sommé d'un chapeau d'abbé à deux rangs de houpes.

67. SCEAU ovale en cuivre, à douille et manche de bois noir tourné (fin du xviii^e siècle). Ecu en accolade : *d'azur, à la bande d'or, chargée de trois glands de, accompagnée en chef d'une étoile à cinq rais de en pointe, d'une coupe de ; cartouche enguirlandé, couronne de comte ; supports, deux lions posés.*

68. CACHET-BRELOQUE en argent, aux armes des Garran : *d'argent, (?) à la levrette debout de, colletée de (3)*. Ecu ovale, posé sur un cartouche, soutenu par deux hommes nus armés d'une massue et timbré d'une couronne de comte (4).

(1) Antoine Delaunay était greffier en chef de l'élection de Niort. Il eut pour successeur dans sa charge son gendre Clémançon, ce qui explique pourquoi les Garran ont les cachets du fonctionnaire et de la fonction.

(2) Ce sceau reste à identifier. Je donne comme simple indication les armes suivantes : « Chaudreau, d'or, à un chesne de sinople, au pied duquel est couché un cerf au naturel » (*Recherches sur la famille Lèvesque*, p. 170). La différence est double sur le sceau : *champ de gueules et cerf passant.*

(3) Sur son diplôme de « comte de l'Empire », donné en 1808, les armoiries du sénateur Garran de Coulon sont ainsi blasonnées : *de sable, couronne d'or, un F au milieu, sous le quartier du Sénat ; fer de lance en argent, en pointe à senestre ; chien dressé en pal à senestre, au chef en argent, franc quartier du Sénat ; et pour livrée, sable nuance jaune et azur.*

(4) « Au xviii^e siècle, il n'y a guère d'armoiries bourgeoises qui, sur les cachets, ne soient timbrées d'une couronne de comte, voire de marquis » (*Annuaire du conseil héraldique*, 1891, p. 216).

« En France, depuis le xvii^e siècle, les bourgeois qui faisaient usage

Le dessus est godronné et la poignée découpée à jour : il a dû être porté en breloque, suivant la coutume du temps (xviii^e siècle). — Photographié par M. Lévesque.

Des empreintes analogues se voient sur des lettres, datées de 1775, 1780 et 1781. Sur une lettre de 1780, les hommes sauvages sont remplacés par deux levrettes dressées.

69. CACHET-BRELOQUE en cuivre (xviii^e siècle). Sa poignée à jour forme une espèce de lyre. Ovale, il est gravé à un écusson rond, posé sur un cartouche et sommé d'une couronne de comte. Il se blasonne : *d'argent, à trois flèches de la pointe en bas, une en pal et les deux autres en sautoir*. En haut de l'écu est répétée la lettre C, initiale peut être de *Clémançon*, avec un prénom comme *Charles, Claude*.

70. CACHET-BRELOQUE en argent (xviii^e siècle). De forme ovale, haut. 0^m 02, larg. 0^m 01 1/2; il porte, à la partie supérieure, deux anses doubles, qui posent sur une surface godronnée. Sur l'écusson, également ovale, sont figurés deux cœurs unis, traversés par une flèche : chacun d'eux est marqué d'une initiale, qui doit donner les noms des époux : G C, *Garran, Clémançon*. Au-dessus vole un oiseau qui pourrait bien être un aigle, mais où je préfère voir une colombe, symbole d'amour et de fidélité. Autour se développe cette devise :
• FIDÈLE • IVS QVAV • TOMBEAU

L'écu est presque enveloppé par deux branches montantes et sommé d'une couronne de comte.

71. CACHET-BRELOQUE en fer (xviii^e siècle) : un guerrier levant son glaive sur un dragon que piétine son cheval.

72. SCEAU de la révolution (fin du xviii^e siècle) (1). Il est gravé sur cuivre et emmanché en bois, avec douille. Ovale, il mesure trois centimètres sur deux et demi. Au pourtour on lit sa destination, au-dessous d'un grénétis : DEPARTEMENT · DE · LA · VIENNE · TRIBUNAL CRIMINEL.

Deux branches de chêne se croisent sous l'écusson ovale, qui unit, sur champ d'azur, les trois fleurs de lis des Bourbons et la devise de la nation :

d'armoiries en surmontaient ordinairement l'écusson d'une couronne de marquis ou de comte ; entre frères, chacun se distinguait souvent par un nom de terre, précédé de la préposition, sauf l'ainé, qui gardait intact le nom de famille » (L. Germain, *Chevert*, p. 9).

(1) Ce sceau ne fut pas de longue durée, car, le 15 septembre 1791, « l'assemblée nationale décrète que le sceau de l'Etat portera désormais en légende : *La nation, la loi, le roi*, et que celui portant *la loi, le roi* sera brisé » (*Revue du Bas-Poitou*, 1890, p. 288).

LA LOI
ET
LE ROI

73. CACHET en argent, à manche d'ébène (époque de la Restauration). Au lieu d'être rond ou ovale, il est découpé en ogive, en forme de bouclier ; une pensée y est gravée, encadrée d'un grénétis et d'un filet.

Outre les matrices, nous avons aux Châtelliers deux sortes d'empreintes.

74. Au bas d'un acte de 1591 est plaqué sur papier un SCEAU rond, qui porte les deux initiales S M (*Saint-Maixent*), accostant un écusson, sans doute aux armes de France, avec l'exergue, (*sce*)L AVX CONTR(*acts de S. M*)AIXANT.

75. D'un SCEAU elliptique du xv^e siècle, les Châtelliers n'ont plus qu'une empreinte sur cire rouge, dont feu Rédet a lu ainsi la légende, en gothique carrée :

· S : fr̄is : steph̄i (*fratris Stephani*) : abbatis : elemosine :
cistercien : ord̄is (*Cisterciensis ordinis*).

L'Aumône était une abbaye située dans le diocèse de Blois.

L'abbé, debout dans une niche gothique flanquée d'arcs-boutants, est vêtu pontificalement, la mitre précieuse en tête et la crosse tournée en dehors dans la main gauche, la droite bénit à trois doigts. L'écusson est à la pointe de l'ogive du sceau : de à 3 fleurs de lis de 2 et 1, au lambel à trois pendants de en chef et une cotice en bande sur le tout ; l'écu adossé à une crosse tournée en dedans. Haut. 0^m 06 ; larg. 0^m 035.

VII. — MÉDAILLES ET MONNAIES.

Le métal, considéré non plus seulement dans sa matière, mais aussi dans ses applications diverses, donne lieu à des observations spéciales sur la numismatique et la sigillographie.

Le médaillier des Châtelliers, quoiqu'un peu diminué et désorganisé, a encore une certaine importance.

Les monnaies de billon, plus rarement d'argent, s'y répartissent en ces cinq catégories : grecques, romaines, françaises, étrangères, papales.

76. MÉDAILLE de Paul II (1464-1471). *Face* : buste du pape, chapé : PAVLVS II VENETVS PONT MAX (*pontifex maximus*). *Revers* : le palais de Venise, à Rome : HAS . AEDES . CONDIDIT . ANNO . CHRISTI . M CCCC LXX (1).

(1) X. B. de M., *Œuvres complètes*, t. III, p. 387, n° 48.

77. QUATTRINO (liard) en cuivre. *Face* : Buste d'Urbain VIII, chapé, à senestre : + VRBANVS (VIII) . PONT . MAX . *Revers* : les trois abeilles montantes des Barberinni (1), ANT . CAR . BARB . LE . AVE . 1637 (*Antonius cardinalis Barberinus Legatus* (2) *Avenionensis*). Ce cardinal nous intéresse particulièrement parce qu'il fut nommé par le Saint-Siège évêque de Poitiers.

78. Petite pièce de MONNAIE en cuivre, frappée à Lucerne en 1647; elle représente saint Léger, évêque d'Autun, qui fut auparavant abbé à Saint-Maixent. *Face* : Saint Léger à mi-corps, mitré, chapé, le tau abbatial dans la droite et la crosse dans la gauche : SANCT . LEODIGARI' . *Revers* : MON (*moneta*). LVCERNENSIS; dans le champ, aigle à deux têtes; au-dessous, écusson du canton.

79. MÉDAILLE COMMÉMORATIVE en cuivre doré, qui a conservé son ruban tricolore, car elle a été portée sur la poitrine en manière de décoration. *Face* : le serment prêté par la France guerrière sur l'autel de la patrie : A PARIS LE 14 JUILLET 1790. Signé CATTEAUX. *Revers* : CONFÉDÉRATION DES FRANÇOIS.

La collection la plus intéressante au point de vue local est celle des *treizains* de mariage, qui exigent un chapitre séparé.

VIII. — TREIZAINS.

Le treizain est une série de treize (3) jetons semblables, en argent ou en or très mince, que le prêtre bénit à la messe de mariage et qui sont renfermés dans un étui de même métal; ils se frappent à l'aide d'une matrice ou se gravent, s'ils sont personnels.

80. TREIZAIN en or gravé (xvii^e siècle). *Face* : monogramme aux initiales (4) d'Alexandre Clémanson, AC superposés, dans

(1) *Œuvres complètes*, t. III, p. 373, n° 237.

(2) Voir sur sa légation, Müntz, *l'Histoire des arts dans la ville d'Avignon*, p. 42.

(3) Un Rituel de Limoges, du xv^e siècle, dit indifféremment « tredecim vel duodecim denarios turonenses ». Dans le principe les treizains furent donc simplement de la monnaie courante.

(4) Benjamin Fillon a publié dans *Poitou et Vendée*, p. 12, le treizain en argent doré d'un marchand de la Châteigneraye. *Face* : (fleurde) RENE (fleurde) CRVZERON, en exergue; au centre, écusson à un chevron, accompagné de trois oiseaux, 2 et 1, avec les initiales des époux, R C, S B. *Revers* : (fleurde) SVZANNE (fleurde) BERLIN; écusson aux initiales enlacées R C S B. René Cruseron, calviniste, « mourut le 17 août 1635 ».

une couronne de feuillage (1). *Revers*: Même couronne et initiales de Marie Poudret, MP accouplées.

Alexandre, notaire à Niort, est le père de Jean-Alexandre Clémanson, dont la fille épousa François Garran de Balzan. Le treizain porte donc les noms du grand-père et de la grand-mère de Madeleine Clémanson.

81. TREIZAIN en or frappé, se référant au mariage de Jean Garran de la Rebillardière avec Françoise Chameau des Branges, en 1744. *Face*: Deux fleurs de lis en fasce, surmontées d'une couronne fermée. Exergue, entre deux rangs de grénétis: + DENIER + POVR. *Revers*: Croix de Malte, avec la suite de l'exergue: + ESPO + VSER (2).

82. TREIZAIN en argent gravé, du mariage de François Garran de Balzan, receveur des tailles de Saint-Maixent, avec Madeleine Clémanson, en 1787. *Face*: une *foi* ou deux mains serrées (3). Exergue: LA . FOY . NOUS . UNIT (4). *Revers*: deux cœurs juxtaposés et enflammés. Exergue: POUR . TOUIOUR . UNIT (*units*).

Il est à remarquer que chacune de ces trois séries ne contient que douze jetons, le treizième ayant été pris par le curé pour son casuel (5).

Ces treizains ont été photographiés par M. Maurice Lévesque.

(1) Au musée de Poitiers, la couronne se voit au-dessus de deux cœurs percés d'une flèche; au revers, deux mains.

(2) Les variétés du type sont, au musée de Poitiers: deux cœurs percés d'une flèche (*pour* est omis) et deux mains enlacées, + ESPO + USER. — + DENIER TOVRNOIS + et une croix fleurdelisée POVR . E . POVSER.

(3) L'*Ami du Clergé* (1889, p. 186) explique ainsi ce symbole: « Se donner la main signifie, d'une manière bien claire, la mutuelle tradition des corps, qui est l'essence du mariage. Dans le langage ordinaire, *demander la main* d'une personne, c'est la demander en mariage; *donner sa main*, c'est s'unir par le mariage à qui on la donne. »

Claude Micart, éditeur à Paris, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, avait pris pour marque de sa librairie deux mains l'une dans l'autre, avec cette double devise: *Bona fide, melius spero, certe teneo*.

(4) Au musée de Poitiers: deux cœurs enflammés, deux mains enlacées, deux palmes et une rose, LA FOY NOVS VNIS.

Au même musée de Poitiers, deux mains et deux cœurs au milieu des fleurs: QV'VN AMOVR + ETERNEL VNIS.

Le type se complète par un treizain en argent (xviii^e siècle), qui a figuré à l'exposition rétrospective de Limoges en 1885. Sur l'étui, une main offrant un cœur: IE . TE . DONNE . MON . COEVR. A la face, une croix avec les noms de Jésus et de Marie, ce qui donne au jeton une signification religieuse, IESVS MARIA; au revers, deux mains surmontées d'un cœur: LA . FERME (*sic*) ME CONTENTE. Au musée de Poitiers, cœur et deux mains: CONTENTE . LA . FEMME.

(5) A Reims, les treize deniers étant bénis, dix étaient pris par le prêtre et trois remis à l'épouse. (Cerf, *Anciens usages de l'église de Reims dans la célébration du mariage*, Reims, 1890.)

M. le chanoine Cerf, de Reims, m'a fait l'honneur de me consulter sur la question des treizains par la lettre suivante :

« Monseigneur, j'ai encore besoin de vos lumières : ne me les refusez pas.

« A Reims, au mariage, avec l'anneau on bénit 13 pièces de monnaie : 3 sont pour l'épouse, 10 pour le prêtre.

« Dans les conférences ecclésiastiques on a demandé le sens de cet usage. Personne n'a répondu. J'ai cherché, j'ai trouvé, mais il me reste des points indécis.

« Ces pièces de monnaie sont la preuve du *Douaire*, comme le disent nos *Rituels* de 14.., 1563, 1601...

« Peu de diocèses ont cet usage. Quelques-uns ont la bénédiction de *nummum* ou *nummos*, mais sans désignation de nombre... et toutes les pièces sont à l'épouse. Pourquoi à Reims les plus vieux *Rituels* disent-ils 13 pièces : 3 pour l'épouse, 10 pour le prêtre ? C'est un reste de la loi salique, dit D. Martène... Mais pourquoi 13 ?... et si c'est le témoignage du douaire donné à la femme, pourquoi le prêtre, à Reims, garde-t-il 10 pièces ?

« Au sacre du roi, on offre, pain, vin et 13 deniers d'or ou bâtons d'or. Serait-ce en souvenir du sacre que l'usage des pièces existerait à Reims ? Les vieux cérémoniaux de 1227 parlent des deniers d'or offerts par le roi.

« Pourquoi aussi à Reims l'offrande d'un pain et du vin ? Est-ce encore souvenir du sacre ?... ou pour marquer que le sacrifice est pour les mariés et que pour cela ils offrent la matière du sacrifice ? A Rouen, on offre aussi pain et vin : on bénit ces offrandes et les mariés en prennent après la messe. »

Voici ma réponse :

J'aime peu l'explication de Dom Martène, renvoyant à la *loi salique*, qui n'a que faire ici, ce me semble.

Si les *Rituels* de Reims parlent de *douaire* (1), c'est uniquement

(1) Le sens du treizain, à cette époque, résulte clairement des prescriptions du *Rituel* de Reims au *xiv^e* siècle : « Lorsque l'époux a placé l'anneau au doigt de son épouse, il reçoit trois des treize deniers....., les dépose dans la main droite ou dans la bourse de son épouse et dit : « De mes biens je vous doue ».

Baluze (t. II, p. 532) cite cette formule, qui montre que les treizains étaient alors considérés comme un souvenir religieux de la dot offerte par l'époux : « Ma très douce et très aimable épouse, puisque mes parents respectifs ont agréé que je vous fiançasse par le sou et par le denier au nom du Seigneur, selon la loi salique, comme j'ai fait, de même il nous a paru bon que je vous donnasse en titre de dot quelque chose des biens qui m'appartiennent, ce que j'ai fait. C'est pourquoi je vous donne par le présent acte en toute propriété et pour toujours..... » Le *Rituel* de Lyon de 1092 fait remettre en même temps par l'époux à l'épouse l'anneau, les deniers et le contrat : « Annulum, denarios et cartam ».

Le poète Pierre Gringoire, au début du *xvi^e* siècle, faisait allusion aux treizains dans cette strophe où il parle de sa femme :

à une époque assez tardive, xv^e, xvi^e, xvii^e siècles, où l'on ne sait plus guère le passé ni le vrai sens des usages qu'il transmet.

Il faudrait donc chercher antérieurement. Je soupçonne là, en effet, un symbolisme bien ancien et souvent répété, par exemple à la chapelle de Menigoute (Deux-Sèvres), aux débuts du xvi^e siècle, non encore renaissant. Le nombre treize, très probablement, fait allusion au Christ et à ses apôtres (1).

L'union des époux, dit saint Paul, rappelle celle du Sauveur et de l'Eglise (2). Celle-ci est personnifiée dans ses fondateurs, qui ont attesté leur foi par le martyre. Donc à l'épouse reviennent de droit les douze deniers. Le denier unique est naturellement offert au prêtre, dont il a été écrit : « Sacerdos, alter Christus. »

Je préfère ce symbolisme, parce qu'il est plus logique et surtout plus traditionnel : il a un caractère général et universel qui manque au souvenir du sacre, encore mieux à l'idée de *douaire*, puisque le prêtre se fait la grosse part et en laisse une bien minime à l'épouse.

Le sacre est vraiment l'union officielle du roi avec la nation. Les trois deniers d'offrande y sont donc bien à leur place, par similitude avec le rite nuptial qui a dû précéder.

L'offrande du pain et du vin subsiste au dôme de Milan et dans plusieurs diocèses de France, aux messes mortuaires ; vieille coutume, qui montre le peuple fournissant la matière du sacrifice et du surplus nourrissant le prêtre. Il y a sur ce sujet une bonne dissertation de Mgr Chaillot, dans les *Analecto juris pontificii*, t. xi, col. 540-556, intitulée *l'Offrande en nature*.

L'usage de Rouen est très explicite (3). La bénédiction du prêtre

« Treize deniers l'ai achetée.
Par ma foi, c'est trop vendu ;
Qui pour le prix me l'a baillée,
Que par son col fut-il pendu !

J'en conclus que les treize pièces, remises solennellement à l'épouse, étaient un don du mari.

(1) Ce chiffre revient souvent dans les anciennes fondations. On lit dans *Marguerite d'Angoulême*, par le comte de la Ferrière : « Elle envoie cinquante écus d'or à treize couvents et fait distribuer treize écus à treize pauvres. Pourquoi ce nombre treize ? Voulait-elle par cette pieuse libéralité conjurer quelque crainte chimérique ? » (p. 58). L'acte serait donc superstitieux ? Je n'en crois rien, mais il se conformait à l'esprit religieux du temps.

M. Gonse écrit dans *l'Art gothique*, p. 106 : « La grande collégiale de Saint-Quiriac, à Provins, appartient géographiquement à la Champagne L'abside, commencée vers 1160, se fait remarquer par l'ampleur de son dessin.... Ce qui appartient en propre à l'Île-de-France, ce sont ces admirables et puissantes colonnes monostyles, qui, sur les reins de leurs larges tailloirs, semblent porter tout le poids du sanctuaire. Elles sont au nombre de treize, comme Jésus et les douze apôtres. »

(2) « Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesia... Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit eam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret. » (S. Paul., *Ad Ephes.*, v, 23, 25.)

(3) M. Jadart, dans un mémoire sur le *Mariage dans la liturgie rémoise, au xvi^e siècle*, parle de la « bénédiction du pain et du vin que goûtaient ensemble les époux. » (*Bull. hist. du Comité des travaux hist.*, 1885, p. 96.)

transformait le pain et le vin en *eulogie* et si les époux les prenaient « après la messe », c'est qu'ils avaient communie à cette même messe, ainsi que je l'ai démontré pour la communion pascale, à propos du *scyphus* et de l'ablution (1). A Nevers, le prêtre leur donnait l'explication du pain qu'il venait de bénir pour eux. Mgr Crosnier écrit à ce sujet dans ses *Études sur la liturgie Nivernaise*, p. 157 : « Après la messe, le célébrant bénit un pain à leur intention ; ils se rendent auprès du prêtre, qui avant de leur donner ce pain, leur en explique le sens caché. « Le pain, formant un tout intègre indique l'intégrité « des deux volontés des époux qu'ils doivent maintenir dans les différentes circonstances de la vie ; la fraction de ce pain en deux parties « égales signifie les secours mutuels qu'ils doivent se prêter. » Le prêtre remet ensuite une moitié de ce pain à l'homme et l'autre à la femme.

« Avant de se retirer, ils vont l'un et l'autre s'offrir à Dieu en baisant l'autel (2). »

X. B. DE M.

(A suivre).

Deux jours à Carrépuits

A mon ami RENÉ VALLETTE, directeur de la
Revue du Bas-Poitou.

Certainement je vous la raconterai, mon cher ami, — et avec grand plaisir, aussi donc, — ma pérégrination au pays Picard, à la recherche des archives des Cavillier. Mais je ne vous la raconterai pas in-extenso. D'abord il serait trop long de vous énumérer tout ce que j'ai découvert d'intéressant. D'autre part, je tiens à garder en réserve les anecdotes du voyage : je vous les dirai un soir de cet hiver, au coin du feu, dans la solitude de Beauregard, — en compagnie de votre jeune et beau danois, mon filleul.

Inutile, n'est-ce pas, de vous présenter les Cavillier, cette

(1) *Bull. mon.*, t. 47, pp. 153-186.

(2) L'auteur ajoute ces détails curieux : « C'est à la porte de l'église que se fait la cérémonie. C'est là que le prêtre remet à l'époux l'anneau conjugal qu'il doit passer au doigt de son épouse en disant : *N., de cet anneau l'espouse et de mon corps l'honore et de mes biens te doue.* Le célébrant dépose aussi dans la main droite de l'époux XIII deniers, que celui-ci donne à l'épouse, en lui adressant ces paroles : *Mes bienfaits, mes aumônes doresnavant te recommande In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.* Le prêtre prononçait ensuite les paroles sacramentelles. A Nevers, au XVIII^e siècle, le treizain signifiait donc l'aumône collective des époux.

vieille et marquante famille de fondeurs de cloches, une des trois plus anciennes encore existantes en France. Malgré la distance qui sépare la Vendée de la Somme, vous les connaissez — de réputation. Vous vous rappelez ce document — incomparable en son genre, — dont l'obligeance de M. Xavier Cavillier m'a fourni l'an passé une copie partielle, et qui débute de cette façon pittoresque : « Généalogie de la famille des « Cavilliers, présentement fondeurs de cloches demeurans à « Carrépuis, près Roye en Picardie, dont le commencement est « de l'année 1548, à ce que porte la tradition de père en fils, « attendu qu'en ce temps l'on écrivoit peu de chose, et plus « souvent rien du tout. . . . »

Vous savez combien je désirais faire plus ample connaissance avec le représentant actuel de cette intéressante dynastie d'industriels-artistes, qui depuis trois siècles ont peuplé les clochers de plusieurs départements du nord de la France d'une multitude de « chantres de bronze » aussi élégants dans leur décoration qu'excellents dans leur harmonie. Vous savez avec quelle impatience j'attendais le moment de pouvoir déchaîner ma curiosité d'archéologue *campanophile* sur tous les documents, que je savais exister là-bas, religieusement conservés de père en fils, et qui contiennent des détails historiques sur des centaines de cloches, — je ne veux pas écrire des *milliers* avant d'avoir procédé à une statistique mathématique.

Les Cavillier ont eu pour principe, depuis le xvi^e siècle, de pousser leur existence jusqu'à la dernière limite possible et d'opérer jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Un Cavillier, fondeur de cloches, qui n'atteint pas 75 ans, est une exception. Plusieurs ont dépassé 90 ans. Vous voyez d'ici ce que peut produire une série d'aussi longues carrières !

L'allemand Otte, dans sa *Glockenkunde*, s'est borné à signaler la fécondité des Cavillier (1).

Entrer dans le détail l'eût obligé à augmenter considérablement l'étendue de son *index*. Je compte bien un jour, — grâce à toutes les pièces anciennes qui m'ont été communiquées, — être beaucoup moins laconique et essayer le catalogue de l'œuvre de cette importante famille, depuis le xvi^e siècle. J'arriverai certainement à un chiffre plus que « respectable » ! — Tant pis pour mon éditeur !

(1) « CAVILLIER (Carvillier), Familie zu Carrepuits (Somme), deren Name auf den meisten Glocken wiederkehrt, die in den beiden letzten Jahrhunderten in 30 meiligen Umkreise ihres Wohnortes neu beschafft worden sind. » (*Glockenkunde*, p. 184.)



Donc je suis parti pour Carrépuits.

Le temps m'était malheureusement compté à l'*aller* et je n'ai pu, comme nous l'avons fait plus d'une fois ensemble en Vendée, — piquer une étape au pied de chaque clocher de la route. Trois stations seulement m'ont été permises, toutes trois dans le département de l'Oise : Morienvail, Pierrefonds et Compiègne.

La magnifique église romane de Morienvail ne possède plus aujourd'hui que deux cloches : une du xvi^e siècle, fondue certainement avec un fourneau à cuve et non avec un fourneau à reverbère, — et une de 1782, œuvre de Jean-Simon Chéron, « fondeur du Roy », originaire de Meaux (Seine-et-Marne), le même dont — pas plus tard que avant hier, — je retrouvais les pénates dans le Tardenois, à Fresnes, où il avait établi une fonderie et où il mourut en 1831. — La cloche que les Cavillier ont faite pour Morienvail au xviii^e siècle a été détruite à la Révolution.

A Pierrefonds : une cloche du xvi^e siècle, curieuse au point de vue iconographique et présentant une marque de fondeur signalée comme illisible dans le *Bulletin* de la Société archéologique de..... (soyons charitable). — En réalité, elle se déchiffre sans la moindre difficulté. C'est la marque d'un des Jacques. Le nom ne serait pas d'une netteté parfaite, que les armes parlantes qui le surmontent le feraient restituer avec une certitude absolue.

Compiègne a conservé une des plus anciennes cloches de France. C'est un des trésors de l'archéologie campanaire. Mais ne consultez pas vos oreilles, si vous avez l'intention de lui porter votre tribut admiratif. Deux cents ophicléides en désaccord ne fourniraient pas cacophonie mieux réussie. Nous sommes encore au *chelléen* de l'art campanaire, mais ce *chelléen* est d'une épigraphie si curieuse !



Je débarque à Roye dans la nuit.

Pour m'endormir, l'hôtel de ville, mon voisin, me chante les heures sur des timbres de Xavier Cavillier. Le lendemain, je m'éveille au son d'un quatuor, auquel trois générations de Cavillier ont collaboré. — Il y avait funérailles à l'église Saint-Pierre. — Je bénis le trépassé, qui me procure cette audition, et — les quatre inscriptions couchées sur mon carnet, — je m'élance « sac au dos » sur la route de Carrépuits.

Une enseigne, décorée de deux cloches *d'or sur fond...*

quelconque, m'indique le logis que je cherche. Impossible d'ailleurs de se méprendre : plusieurs vieilles cloches, — dont nous ne tarderons pas à transcrire les légendes, — gisent là, dans la cour d'entrée, attendant en silence — les derniers jours des condamnées ! — que le maître de l'endroit procède à leur rajeunissement. La charrette fatale, qui doit les conduire au fourneau (situé de l'autre côté de la propriété), est dans un coin. — Sous le porche : de vieux battants.

A côté des cloches et plus loin : des tas de bois et encore des tas de bois, — on ne fait pas, paraît-il, d'aussi bonnes cloches au charbon de terre, — et vaguant sur le tout, un régiment de volailles en liberté. Nous sommes à la campagne, et tout le monde ici, même le fondeur de cloches, est un peu agriculteur.

La maison d'habitation est à un seul étage, selon l'habitude du pays, — construite en briques, également selon l'habitude du pays. Seulement, à la différence de ses voisines, cette maison est un monument de famille. C'est sous ce toit, entre ces murs, qu'a été écrite la *Généalogie*, ce manuscrit unique. C'est là qu'ont été composés (je suis technique) nombre de chef-d'œuvres campanaires du nord de la France. — La date de 1738 est gravée, en chiffres élégants, sur le manteau d'une cheminée. Et cette date, elle doit être de la main même du célèbre fondeur-écrivain Philippe ³ Cavillier.

* *

Pour éviter les dangers d'incendie, la fonderie est installée au bout du jardin, qui s'étend derrière la maison. C'est dans les terrains faisant suite au jardin, que se tire la terre nécessaire à la confection des moules.

Cette fonderie, — représentez-vous une grange vaste et élevée, dont le premier étage, qui se compose seulement d'une série de poutres recouvertes de quelques planches, est ajouré à droite et à gauche, de façon à laisser la fumée s'échapper à son aise. Car cela fume dur ici en temps ordinaire, et encore plus les jours de coulée.

Un fondeur de cloches est une espèce de Vulcain qui ne chôme jamais. Quand le *noyau* est cuit, il faut cuire la *fausse cloche* ; quand la fausse cloche est cuite, il faut cuire la *chape* et la *tête*. On cuit jour et nuit. Tous les soirs, les noyaux — les *moulanches*, comme disaient les anciens Lorrains ambulants — reçoivent leur cargaison de combustible, et de combustible choisi. Aux jours de coulée, c'est l'enfer. — Étonnez-vous après cela que Xavier Cavillier soit un frileux !

La disposition de la fonderie est des plus simples : un fourneau à droite, un fourneau à gauche, — sans cheminées, comme dans

les dessins de l'*Œuvre campanale*. Entre les deux fourneaux : la grande fosse, où l'on enterrera les moules pour la coulée. En arrière de la fosse : la terre, retenue par des planches, qui recouvrira les moules au moment solennel et, par son tassement, empêchera le métal de faire des fugues en dehors des limites permises.

Plus loin, un local pour le brassement de l'argile. Ailleurs, la balance pour le pèsement du métal. Ici, du chanvre et de la bourre, pour la solidité des moules ; là, des tonneaux, des bassines, pour les diverses espèces de terre préparées, etc. — Inutile de vous décrire les accessoires.

Mon entrée en l'officine de Carrépuits me permit d'embrasser d'un coup d'œil toutes les étapes du travail. Quatre moules de grosses cloches dans la fosse, n'avaient plus que leurs chapes à terminer. En dehors de la fosse, six ou sept moules de petites cloches, installées ça et là, étaient inégalement avancés. Et le maître fondeur passait de l'une à l'autre, ne confiant à personne la partie délicate de son œuvre, ne laissant à l'ouvrier — « au manœuvre », disent les anciens textes — que la besogne matérielle secondaire.

Le fondeur de cloches, en effet, ne doit pas seulement *créer* ses tracés. L'exécution doit être sienne en majeure partie. — La persévérante attention de M. Xavier Cavillier est une des raisons de l'excellent aloi des cloches qui sortent de l'usine de Carrépuits.

..

Mais « au-dessus de la main qui agit et de l'œil qui surveille, il y a le cerveau qui dirige. » A Carrépuits, le cerveau est *rétrospectif*, le cœur aussi. Je n'étais pas depuis une heure en compagnie de ce Picard, placide et froid, — comme tous les Picards, — que je sentais se dégager toute la saveur de ce fondeur de vieille souche, moderne seulement dans « l'écorce », au fond vivant du passé, disciple fidèle des aïeux et amoureux de leur mémoire.

Pour M. Xavier Cavillier, les archives de la famille ne sont pas seulement un précieux et glorieux souvenir. C'est un vaste corps de doctrine qu'il met continuellement à profit. Xavier Cavillier est un studieux. Malgré l'expérience personnelle de vingt années qui est venue compléter chez lui l'éducation technique reçue de son père, il continue à se nourrir des leçons de ses ancêtres. Il a l'érudition de son art, — mais à la façon des anciens fondeurs, qui gardaient avec mystère les secrets paternels, pour ne les transmettre qu'à leur fils. Il lui est resté dans le sang la discrétion professionnelle d'autrefois.

J'ajouterai qu'il serait difficile de trouver un homme plus modeste — en ce qui le concerne personnellement. Si ses œuvres disent sa valeur, lui reste muet.

Cette discrétion et cette modestie ne sont pas faites, il est facile de le comprendre, pour conquérir jamais à l'établissement une de ces renommées tapageuses, comme notre époque en a vu surgir — et disparaître — autour de quelques fonderies de cloches. La notoriété des Cavillier de Carrépuits n'a rien de bruyant. On connaît de longue date dans la région leur habileté spéciale, on sait leurs traditions de droiture et de courtoisie. Cela suffit pour la prospérité de la maison.

..

Xavier Cavillier possède à un degré étonnant le sentiment de la famille. C'est avec fierté qu'il représente aujourd'hui la neuvième génération de la branche directe. Je dirai même qu'il la représente avec une fierté exclusive et jalouse.

Il y a quelques années, il avait vu avec une véritable douleur deux descendants des branches latérales, fondeurs eux aussi, utiliser commercialement le renom de la branche directe. Ce n'était pas le moins du monde le « marchand fondeur » redoutant la concurrence de parents lointains. C'était le fils à qui on prenait ses aïeux et qui souffrait de voir l'héritage d'honneur de la branche aînée accaparé par d'autres mains.

Aujourd'hui que la fonderie de cloches de Solente ne fonctionne plus et que celle d'Amiens est passée entièrement à des étrangers, il est heureux. Il voit la réputation des Cavillier se localiser de nouveau uniquement à Carrépuits. — Il a reconquis le monopole de ses dieux !

Ce qui est vraiment un phénomène psychologique très curieux à observer, c'est que ce sentiment n'a absolument rien d'égoïste. Xavier Cavillier n'a qu'un but : l'honneur du nom, — le prestige de la branche directe, qui a produit ces grands artistes : les Philippe, les Nicolas et Amédée. Xavier Cavillier disparaît. C'est l'aîné de la branche directe qui reste seul en scène. — Voyez ses cloches. Il se soucie bien d'y mettre sa signature personnelle. Il y inscrit soit le nom seul de Cavillier de Carrépuits, soit la marque des aïeux. Il n'a pas de marque à lui propre !

Le même sentiment existe chez son frère Albert, aujourd'hui fondeur de fonte de fer, d'acier et de bronze d'art, à Creil (Oise). Au temps où Albert cultivait l'art campanaire parallèlement à son aîné, il signait de la même façon impersonnelle : « Cavillier, à Carrépuits. »



Etant donné un pareil culte pour les ancêtres, vous vous imaginez facilement, mon cher ami, avec quel empressement on sortit pour moi les registres, cahiers, liasses, etc., etc., constituant les archives de la famille.

En outre d'une correspondance des plus curieuses dans laquelle apparaît toute une *théorie* (1) de *saintiers* d'antan : Gorlier, Héban, Le Guay, etc., et d'une quantité de pièces diverses (marchés, certificats, etc.), — M. Xavier Cavillier possède un magnifique ensemble de ces documents aujourd'hui en honneur auprès des érudits sous le nom de *livres de raison*.

Voici d'abord, dans son enveloppe de parchemin, la généalogie de toutes les branches de la famille, dressée en 1764 par Philippe³ et continuée jusqu'à nos jours.

Viennent ensuite les registres ou mémoires des ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles. Là est inscrite la vie au jour le jour : l'état civil, les contrats de mariage, l'arrondissement des propriétés, les partages, les transactions commerciales, les voyages, les menus événements de la chronique locale, etc. ; — et pour chaque cloche : la *composition*, — les détails du *tracé*, si vous aimez mieux, — la transcription des clauses du marché, les incidents du travail, les règlements de compte, les notes malicieuses sur les méfaits de certains Lorrains ambulants, etc. Nombre de localités de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, etc., se trouvent avoir là un feuillet de leur histoire.

Plus loin, je découvre un petit cahier sans titre, qui est tout simplement une pièce rarissime : le glossaire spécial des anciens fondeurs de cloches, car ils avaient leur langue à part, leur *argot*, pour empêcher les profanes de surprendre les secrets du métier. Jamais philologue de France ni de Navarre n'a encore étudié ce vocabulaire bizarre, qui a dû naître en Lorraine, si j'en juge par certaines désinences, et qui est aujourd'hui totalement perdu. Jusqu'ici, dans mes recherches sur les cloches et les fondeurs de cloches, je n'avais pu en recueillir que quelques mots.

En 1723 et en 1750, Philippe Cavillier, deuxième du nom, écrivit pour ses enfants deux traités pratiques, intitulés : l'un la *Pyrotechnie*, l'autre l'*Œuvre campanale*. Ces deux manuscrits, ornés de nombreux dessins à la plume, ont quitté Carrépuits depuis un certain temps et sont actuellement entre les mains de M. Adolphe Cavillier, ancien fondeur de cloches, à Solente, qui a eu l'amabilité de me les laisser examiner en détail.

(1) « Mon grec me revient », dirait Pailleron.

∴

La presque totalité des matrices à ornements et à alphabets, actuellement possédés par M. Xavier Cavillier, lui viennent de famille. Son père lui en a légué 129, — stock vraiment énorme, si l'on se rappelle que les anciens fondeurs ambulants se contentaient de deux ou trois, quelquefois même d'une seule.

Toutes celles-ci semblent bien avoir été gravées par les fondeurs eux-mêmes. Plusieurs sont signées et datées. Nicolas ⁴ en a fait un certain nombre, et des plus élégantes, de 1828 à 1842. Les plus anciennes remontent au commencement du xvii^e siècle : elles sont au nom des fils de Roger Cavillier, alors encore fixés à Noyon. Quelques-unes viennent d'autres fondeurs : de Charles Gorlier et d'Héban.

Avec un outillage pareil, il n'y a pas à craindre de tomber dans la monotonie.

Dans ces 129 « empreintes », j'ai compté *vingt-trois* marques destinées à la signature. En outre des ornements encadrant le cartouche meublé d'une cloche, on y trouve, soit simplement la rubrique : *Cavillier, fondeur à Carrépuits*, soit le nom et le prénom. Ces marques, toutes antérieures à M. Xavier Cavillier, sont en général beaucoup plus décoratives que celles que j'ai eu jusqu'ici l'occasion de relever. Quelques-unes d'entre elles sont littéralement des pièces fort curieuses et mériteraient d'être publiées en gravure.

Vous en jugerez d'ailleurs prochainement par vous-même, mon cher ami, car j'en rapporte et des estanipages et des reproductions en cire. Cela continuera la série que vous connaissez et où l'outillage des Farnier, des Bolléc, des Dencausse, des Barrard, des Peigney, des Michel, des Lebrun, des Aubry, des Hildebrand, etc., est déjà représenté, soit par des originaux, soit par des moulages.

Sur ce, excellent confrère, j'emprunte l'argot des anciens fondeurs de *sempoles*, aliàs *sempolets*, pour vous souhaiter le *chanu tierro*, et vous dire que malgré la distance qui nous sépare pour le moment, je vous serre bien cordialement *l'espeigne grimouche*. — Comprends, si tu peux, ou devine, si tu l'oses !

Un de ces jours, je rouvrirai mon écritoire et vous raconterai par le menu la très riche moisson — ainsi disaient Virgile et Châteaubriand, — qui, à mon retour de Carrépuits, est venu récompenser mes multiples ascensions dans les *sempoliers* du Soissonnais et de la Champagne.

Nogentel (Aisne), le 30 septembre 1890.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Une opinion nouvelle sur les camps dits châtelliers.

La recherche et l'étude des antiquités romaines de la Loire-Inférieure auxquelles M. Maitre, archiviste du département, se livre avec autant de succès que d'ardeur, l'ont amené, comme il fallait s'y attendre, à examiner l'origine et la nature de cette multitude de terrassements antiques, enceintes, mottes, tumulus, camps et fortifications en terre, répandus en Bretagne, aussi bien que partout dans les autres provinces. Le pays environnant la petite ville de Blain notamment lui a fourni une quantité de ces monuments, et tout en en donnant la description minutieuse dans un mémoire nourri, il a essayé de découvrir leur destination primitive (1). Disons de suite qu'il y a réussi, croyons-nous, pour quelques-uns d'entre eux.

Le pays de Blain est couvert de levées et de buttes de terre de toutes formes et de toutes dimensions, relevées avec soin par M. Maitre. Les noms de *château* ou de *châtelier* portés par un grand nombre ne prouvent pas, sans doute, qu'ils aient tous constitué des camps militaires, ainsi que M. Bizeul et tant d'autres l'ont cru. M. Maitre prouve même péremptoirement par leur examen et des fouilles que plusieurs étaient tout autre chose. Mais il exagère beaucoup, pensons-nous, en refusant d'y voir un seul camp dans l'acception propre du mot. Il a fort bien constaté que les mouvements de terrain et buttes de la Massaie et de Chassenon n'étaient que le produit d'étangs artificiels. Il a établi également que la motte de Souchay et autres talus voisins, entourés de restes de minerai et de scories, en la paroisse de Vay, indiquaient simplement l'existence d'anciens travaux métallurgiques. Il a rencontré beaucoup d'autres traces incontestables d'anciennes forges, non seulement autour de Blain, mais aussi dans la région de Châteaubriand et ailleurs en Bretagne. Dans les mêmes lieux se trouvent des fortifications en terre. M. Maitre en conclut que ces enceintes, que ces châtelliers sont l'œuvre des ouvriers de ces antiques ateliers métallurgiques et qu'ils ont été destinés à leur défense. « La question des fortifications en terre, dit-il, n'a rien de commun avec la stratégie et le campement des troupes, et elle correspond plutôt à un genre d'industrie régionale » (p. 284). La plupart de ces enceintes dites châtelliers avaient une destination industrielle (p. 290). Pour lui, ces camps n'ont donc rien de militaire, ni même de romain exclusivement. Ils sont celtiques en général et industriels sans aucune réserve. Par suite, il se refuse à admettre le système historique que nous avons exposé naguère et qui consiste à considérer les châtelliers comme des

(1) *Les villes disparues de la Loire-Inférieure*, 7^e livraison, Blain, par Léon Maitre.

camps romains du IV^e siècle établis par les empereurs pour le cantonnement de colonies de Lètes (1).

Pour que la théorie assez étrange de M. Maitre eût une base quelque peu solide, il faudrait que les camps dits châteliers ou autres ne se rencontrassent que près des anciennes forges. Or, il est démontré par de nombreuses constatations qu'il en existe partout en Gaule, aussi bien dans les lieux où se trouvent des résidus d'anciennes forges que dans les lieux où il n'y en a aucune trace. Le nombre des camps est même beaucoup plus grand que celui des forges. En outre, leur forme, leurs dimensions sont partout en Gaule absolument semblables à ceux de la région de Blain et de Châteaubriant, décrits par M. Maitre. Citons par exemple parmi ces derniers le camp de Barrel qui mesure, en forme de quadrilatère, 110 mètres d'un côté et 150 de l'autre avec un talus de 5 mètres de hauteur ; la butte du châtel de la Farinelais, en forme de rectangle, de 37 mètres sur 33 ; l'enceinte rectangulaire de Bouvron, de 58 mètres de long. ; le fort du Haut-Mérel, trapèze de 70 mètres sur 48 et 45 ; le châtelier du Petit-Auverné, rectangle de 100 mètres sur 120 avec fossés de 6 mètres ; l'enceinte de la cour Durand, en Plémy (Côtes-du-Nord), rectangle de 120 mètres sur 80, dans laquelle M. Maitre ne veut pas reconnaître un camp militaire parce qu'il existe des scories de fer près des fossés (p. 295). Est-il possible, nous le demandons, de méconnaître l'identité complète existant entre ces deux camps et la multitude d'autres enceintes répandues dans toute la Gaule, dont nous avons donné une longue nomenclature certainement incomplète ? Ce sont les mêmes dimensions, assez restreintes en général (de 100 à 150 mètres sur 80 à 120), la même forme savante, régulière, conforme aux prescriptions militaires de Végèce. Ce n'est pas dans le but de défendre des ateliers métallurgiques, on en conviendra, qu'a été établi ce réseau systématique d'enceintes évidemment romaines. Il n'y a pas de forges partout où s'élèvent les camps. Qu'importe le voisinage de quelques scories autour de quelques-uns ? Cette circonstance fortuite ne saurait autoriser la conclusion de M. Maitre. D'ailleurs ces camps sont trop exigus pour la défense des ateliers ou prétendus ateliers métallurgiques. Il est clair qu'ils ne peuvent être que des cantonnements militaires dont nous croyons avoir deviné les raisons historiques.

Nous ne nions pas l'existence d'enceintes en terre plus ou moins irrégulières motivées par le service des antiques forges à bras, ni des buttes artificielles qui ne sont que des amoncellements de machefer. Beaucoup de mottes, d'autre part, ne sont que des tumulus funéraires ou des mottes féodales. D'autres demeurent inexplicables. Enfin certaines grandes enceintes peu régulières mais bien situées représentent des oppida gaulois. Mais comment serait-il possible de se tromper sur la destination de ces camps généralement dits châteliers, si savamment construits et disposés ? Leur caractère militaire et romain n'est-il pas parfaitement reconnaissable ? Qu'est-il besoin d'aller chercher dans l'industrie métallurgique la raison de leur existence ? Cette industrie est locale et dispersée irrégulièrement dans les provinces. Elle n'avait

(1) *De l'origine et de la destination des camps romains dits châteliers en Gaule*, par Bélisaire Ledain.

pas besoin de fortifications. Les camps dont nous parlons se trouvent au contraire partout. C'est donc un motif d'intérêt général qui leur a donné naissance. Ils sont l'indice et la conséquence d'une mesure politique et militaire. Ce ne sont pas des armées en marche, en campagne, qui les ont élevés, puisque aucun n'aurait été susceptible de contenir même une cohorte. Nous avons insisté sur ce point dans une polémique avec M. Louis de Fleury, il n'y a pas très longtemps. Il faut donc nécessairement considérer les camps dits châteliers comme étant des cantonnements permanents d'une époque assez basse, mais certainement romaine.

En soutenant dans notre mémoire sur les châteliers qu'ils avaient été occupés par des barbares auxiliaires, par des colonies de Lètes transportées et dispersées dans des terres fiscales par les empereurs du IV^e siècle, nous nous sommes appuyé sur des textes positifs d'historiens ou de lois. M. Fustel de Coulanges, dans un récent volume de son savant ouvrage (1), a cité, au sujet de la condition des Lètes et des terres létiques, d'autres textes qui nous confirment de plus en plus dans notre opinion. Quoi qu'en ait dit M. Maltre de notre théorie qu'il trouve trop absolue, nous ne pouvons que la maintenir. Nous n'y faisons qu'une seule restriction, afin d'être plus certain de demeurer dans la vérité. Laissant de côté les châteliers de forme un peu incertaine et indécise, nous limitons notre système à ceux d'un caractère parfaitement tranché et classique, c'est-à-dire aux camps carrés et rectangulaires. Or, ils sont tellement nombreux et si semblables partout qu'ils suffisent bien assurément pour justifier notre théorie. En admettant même, avec M. Maltre, que le nom de *châtelier* n'indique pas toujours l'existence d'une enceinte romaine, ce qui est vrai quelquefois, il n'en est pas moins démontré que le plus souvent c'est là un indice qui ne trompe guère. En revanche il existe aussi des camps romains portant un autre nom et qui rentrent dans la catégorie de ceux que nous avons indiqués. Mais en général la dénomination de *châtelier*, *châtelard*, *châtelet* est la plus commune. Au surplus cela importe peu. Il suffit d'avoir constaté dans toute la Gaule l'existence de ces camps pour en conclure qu'ils constituent un système général qui doit être nécessairement le produit d'une mesure administrative de l'autorité romaine. Si l'on peut en découvrir ailleurs, l'origine et la cause, ce ne sera pas, nous en sommes convaincus, dans les prétendues nécessités de la défense des ateliers métallurgiques.

B. LEDAIN.

La date de l'église Saint-Hilaire de Poitiers.

M. de la Bouralière vient de réimprimer, en y ajoutant quelques notes et un appendice (2), la notice sur Saint-Hilaire de Poitiers qu'il avait précédemment publiée dans les *Paysages et Monuments du Poitou*.

(1) *L'Invasion germanique*, par M. Fustel de Coulanges.

(2) *Notice historique et archéologique sur l'église de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers*, par M. A. DE LA BOURALIÈRE. (Extrait des *Paysages et*

L'appendice est formé par une lettre de M. Alfred Richard sur cette question, si importante pour l'histoire de l'architecture en Poitou : *à quelle époque vivait Gautier Coorland ?* M. Alfred Richard rejette Gautier Coorland du x^e siècle au xi^e et Adèle d'Angleterre dans les ténèbres extérieures. — J'avoue, pour ma part, que cela me fait le plus grand plaisir. Ma conscience d'archéologue est débarrassée d'une de ses plus belles anxiétés.

Quand les mascottes auront vécu, il restera, comme porte-bonheur souverain, les archives du département des Deux-Sèvres.

Il est notoire, en effet, que ce pauvre dépôt des Deux-Sèvres a toujours porté chance aux archivistes qui en ont eu la garde (1). — M. Siméon Luce est aujourd'hui membre de l'Institut et professeur à l'Ecole des Chartes. — M. Blancard est archiviste des Bouches-du-Rhône et correspondant de l'Institut. — M. Gouget est mort archiviste de la Gironde. — M. Dacier, l'infatigable M. Dacier, a... hérité... de son neveu !!! — Le successeur de M. Dacier continue la série : après juste dix années de séjour à Niort, il va prendre le chemin des magnifiques archives de l'Hérault.

L'arrêté nommant M. Jos. Berthelé au poste d'archiviste du département de l'Hérault a été rendu le 1^{er} octobre. Le nouvel archiviste des Deux-Sèvres, nommé par arrêté en date du 12 octobre, est M. Dupont, ancien archiviste du département de l'Aude : il entrera en fonctions au 1^{er} novembre.

C'est avec de très vifs regrets que M. Berthelé quitte ses excellents amis du Poitou et se voit dans l'obligation d'abandonner les dévoués collaborateurs et les lecteurs si sympathiquement fidèles de la *Revue poitevine*. Il a été très sensible aux témoignages d'attachement dont il a été l'objet à l'occasion de son départ et pour lui éloignement ne sera jamais synonyme d'oubli.

— Notre numéro était mis en pages, bon à tirer, quand nous avons reçu de M. Léon Maître un intéressant article sur la question des châteliers, en réponse à celui de M. B. Ledain que l'on a lu plus haut (pp. 317 à 319). Nous le publierons dans notre fascicule du 15 novembre.

Monuments du Poitou), deuxième édition augmentée d'une lettre de M. ALFRED RICHARD. — Auguste Baud, imprimeur-libraire, Fontenay-le-Comte, in-4^e de 38 pp. avec héliog. hors texte et fig. dans le texte.

(1) La vertu serait-elle toujours récompensée ??

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSE,

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEAISE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

L'Imprimerie à Thouars.

On sait d'une façon certaine que l'imprimerie a fonctionné à Thouars à une époque antérieure à la Révolution ; plusieurs documents en fournissent la preuve.

L'arrêt du Conseil, en date du 31 mars 1759, comprend cette ville parmi celles dans lesquelles l'établissement typographique existant sera et demeurera supprimé.

Drouyneau de Brie, auteur de mémoires inédits sur la ville de Thouars, qu'il composait en 1740, y cite un imprimeur-libraire en exercice.

Dans des pièces de procédure de l'année 1764, conservées aux archives de la ville (DD 1), il est fait mention de Félix Degouy ou de Gouy, imprimeur à Thouars (1).

Dans ses *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres* (2), M. Henri Clouzot remonte même jusqu'au xvii^e siècle et parle, d'après une communication qu'il doit à M. le duc de la Trémoille, d'une lettre de Marie de la Tour, duchesse de la Trémoille, apprenant qu'en 1665 elle faisait imprimer à Thouars un factum de procès.

Mais ces renseignements un peu vagues sont les seuls que l'on ait donnés, et aucun produit des anciennes presses thouarsaises n'a été signalé jusqu'ici. Les recherches que nous poursuivons depuis longtemps sur l'histoire de l'imprimerie en Poitou, nous permettent aujourd'hui d'apporter un document nouveau et de jeter un peu de lumière sur cette question encore obscure.

Tout d'abord, pour en revenir à Félix de Gouy, nous

(1) Cf. Jos. Berthelé, *Inventaire-sommaire des archives de la ville de Thouars, antérieures à 1790*, dans le journal *l'Électeur de Thouars*, 10 avril 1887.

(2) Publiées dans les *Mém. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres* pour 1890, et tirées à part.

établirons qu'il exerçait son art plusieurs années avant 1764, car l'arrêt du Conseil d'Etat, du 12 mai 1759, qui fixait le nombre des imprimeries dans la généralité de Poitou, supprimait celle établie à Thouars, et néanmoins permettait par grâce et sans tirer à conséquence à de Gouy de continuer à tenir la sienne, sa vie durant, à la charge de prêter serment entre les mains du lieutenant de police de la ville de Thouars (1). L'*Almanach de la librairie* de 1781 porte encore Félix de Gouy comme imprimeur-libraire à Thouars. Quoique cet almanach soit généralement bien informé et que nous ayons pu contrôler son exactitude pour le reste de la province, nous n'osons pas garantir que Félix de Gouy pratiquait alors son industrie. En tout cas ses presses durent être fort peu actives et ne livrer que des pièces insignifiantes, puisque, après son long exercice, aucune de ses œuvres ne nous est parvenue avec la certitude de leur origine.

Le nom des de Gouy était déjà ancien dans l'imprimerie et la librairie. T. de Gouy était établi à Paris dès l'année 1621 (2). Un Toussaint de Gouy (est-ce le même ?) fit fonctionner ses presses à la Rochelle de 1644 à 1673 (3). Ils se fixèrent ensuite à Saumur, où de nombreux ouvrages protestants sortirent de leurs ateliers ; ce fut François de Gouy qui s'y transporta au plus tard en 1686, et ses descendants ont continué sa maison jusqu'au milieu de notre siècle (4). Nous ne nous occuperons pas davantage de cette famille qui, à part le membre qui vint s'installer à Thouars, reste en dehors de notre domaine.

Cependant, longtemps avant Félix de Gouy, l'imprimerie avait eu à Thouars un représentant dont nous allons révéler l'existence. Il y a quelques années, en faisant le dépouillement de la section poitevine de la bibliothèque municipale de Poitiers, nous avons eu la bonne fortune de découvrir, enfouie dans un recueil de pièces du XVII^e et du XVIII^e siècles, la petite plaquette dont voici le titre :

(1) Le même arrêt ordonne que le nombre des imprimeurs de la Généralité de Poitou sera fixé à trois, savoir, deux pour la ville de Poitiers et un pour celle de Niort, que l'imprimerie surnuméraire établie à Poitiers par l'arrêt du 29 octobre 1746 demeurera supprimée après le décès de Félix Faulcon le jeune et celui de sa femme, que les imprimeries établies à Fontenay et Châtellerault seront aussi supprimées, et néanmoins permet par grâce à la veuve Poirier et à Luc Guimbert et sa femme de continuer à tenir les leurs dans chacune desdites villes leur vie durant.

(2) Biblioth. nat., *Catalogue de l'histoire de France*, tome I, p. 512, n° 1554.

(3) Louis Audiât, *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis*, p. 46.

(4) C. Port, *Dictionnaire hist., géogr. et biogr. de Maine-et-Loire*.

Oraison funebre | de | Marie Therese | reyne de France. |
Prononcée dans l'Eglise de Saint Medard de Thoüars | le tren-
tième Aoust mil six cens quatre-vingt-trois. | Par M^{re} Jacques
Porcheron Curé de Saint Pierre à Champ (1). — A Thoüars,
par Pierre Pedard, Imprimeur et Marchand Libraire, dans
la Rue Neuve, sans date, in-4° de 38 pages, plus une page pour
l'errata.

Bien que ce titre ne porte pas de date, on ne saurait douter que l'impression ne soit de cette même année 1683. D'autres renseignements sur Pierre Pedard, la plaquette n'en donne pas et nous n'en connaissons pas par ailleurs. D'où venait-il ? Quelle fut sa carrière ? Nous l'ignorons. Mais nous savons son existence et son nom, nous savons qu'il était imprimeur en même temps que libraire, qu'il tenait sa boutique dans la Rue Neuve, et ces indications peuvent guider les recherches et amener d'autres découvertes qui compléteront cet article.

Au point de vue typographique, voici ce que nous pouvons dire de l'œuvre, jusqu'à présent unique (2), de Pierre Pedard. La page du titre est bien disposée en grands, moyens et petits caractères. Entre le titre et l'adresse du libraire une petite vignette, gravée sur bois, représente une couronne formée de deux branches entrelacées, aux feuilles aiguës, au centre de laquelle on lit : IHS MA, lettres qui n'ont pas besoin d'explication. Le verso est occupé par les armes de France et de Navarre, aussi gravées sur bois. Le texte commence à la page 3 ; l'impression en est correcte, régulière, bien qu'en caractères un peu usés.

Quant à l'auteur de l'*Oraison funèbre*, nous n'avons que peu de chose à en dire. Nous savons toutefois par lui-même qu'il était frère du curé-doyen de Thouars, et dans son exorde il se félicite que les deux frères fassent en ce jour les honneurs de la cérémonie, l'un à l'autel pour offrir le sacrifice de propitiation, et l'autre dans la chaire pour offrir le sacrifice de louange. Sur le titre de notre exemplaire le nom de Jacques Porcheron est suivi de cette annotation en écriture du temps : « Il a esté jesuite, il est de Poitiers, il a presché cet advent à Fontevraud ». Mais les bibliographes de la compagnie de Jésus, les frères de Backer, le P. Carayon, le P. Sommervogel, ne le citent pas dans leurs recueils, et nous-même, dans notre bibliographie poitevine, nous n'avons à attribuer à Jacques Porcheron que ce morceau d'éloquence sacrée.

Son oraison funèbre de Marie-Thérèse donne cependant

(1) Saint-Pierre-à-Champ, petite commune du canton d'Argenton-Château.

(2) Nous ne l'avons pas trouvée à la Bibliothèque nationale.

l'idée d'un talent réel, et nous l'avons lue avec un certain plaisir. Il la divise en trois parties dans lesquelles il célèbre l'humilité, la bonté et la pitié de la reine défunte, et il termine par un petit compliment bien tourné à l'adresse de Mgr de la Trémoille, le seigneur de la ville. La louange est discrète ; les pensées sont élevées ; le langage est noble et sans affectation.

En somme, cette petite pièce est digne d'échapper à l'oubli, tant par son mérite propre que par l'intérêt qui s'attache à Pierre Pedard, son imprimeur, et nous sommes bien aise de la recommander à l'attention de ceux qui ont le souci des choses de notre ancien Poitou.

A. DE LA BOURALIÈRE.

INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE de l'abbaye des Châtelliers.

(Suite.)

IX. — ÉMAIL.

83. COFFRET DE LIMOGES (xvi^e siècle). J'ai trouvé, parmi les papiers de famille, cette note de M^{me} Garran de Balzan :

« M^{me} de la Sayette donna une boîte en écaille et un livre manuscrit, antique, sur parchemin, à M. Garran aîné, conseiller, en échange d'un coffret antique émaillé sur cuivre, sur lequel était peint d'un côté le ciel chrétien, et de l'autre le ciel païen. Sur le sommet arrondi, qui formait la couverture de ce coffret, fermant, je crois, à clef, on voyait l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ montant au ciel, et la sainte Vierge, les apôtres et autres personnes autour du Christ, et Jupiter (*Jovis* écrit au-dessous). Sur un côté on voyait la foi, l'espérance, la charité, avec leurs attributs. Sur l'autre côté on voyait les trois furies. Sur un autre côté on voyait les sept sacrements, et de l'autre côté, en regard, les sept sages de la Grèce. D'un autre côté on voyait les neuf chœurs des anges et, en regard, de l'autre côté, les neuf muses. »

Le coffret, à la mort de M^{me} de la Sayette, qui avait à Poitiers une magnifique collection, a été vendu 13,500 fr. L'iconographie dénote une œuvre du xvi^e siècle et l'émail un produit de Limoges. Cette iconographie est très curieuse par le mélange du profane au sacré. La répartition des sujets n'est pas facile, d'après une description trop vague, car, si le coffret est rectangulaire, nous n'avons qu'un couvercle, posé sur quatre côtés, deux grands et deux petits ; or, la note en

indique six. L'équilibre ne peut se rétablir qu'en mettant en regard, sur un des grands côtés, les sept sacrements et les sept sages, et sur l'autre, les neuf chœurs des anges et les neuf muses, réservant pour un des petits côtés les vertus théologales et, pour l'autre, les furies, qui auraient été mieux remplacées par les trois grâces.

84. BOÎTE A MOUCHES (1), en émail de Saxe, du règne de Louis XV. Haute de deux centimètres et large de quatre, elle est en cuivre émaillé, montée en argent et à charnières. L'intérieur est blanc et uni, de même que le dessous. La tranche est rose, avec un semis de petites perles blanches par groupes et deux cartouches à fond blanc : sur l'un s'étale une tige de pervenche et sur l'autre la même fleur est associée à une rose épanouie. Le couvercle, légèrement bombé et ondulé en coquille, porte, sur fond rose, des nœuds de rubans, enlacés à des ornements en rocaille.

Ce bijou, d'une charmante exécution, se trouve malheureusement dans un déplorable état de conservation.

X. — ARGENT.

Avec l'argent, nous arrivons aux métaux précieux, déjà mentionnés à l'article *treizains*, et qui sont l'argent, le vermeil et l'or.

85. NÉCESSAIRE de brodeuse, en argent, émaillé en bleu turquoise, et comprenant des ciseaux, un canif et un poinçon : époque de Louis XIII. La forme est une pyramide, sur une base carrée, mais renversée, avec un gland, accosté de quatre feuilles, pour amortissement. Deux boucles, placées au revers, montrent qu'on le suspendait à la ceinture. La tige des instruments est gravée de rinceaux ; en plus, les anneaux des ciseaux sont décorés de têtes humaines et le manche se termine par une statuette d'enfant nu. — Photographié par M. Maurice Lévesque.

86. NÉCESSAIRE (2) de dame, en argent massif, style rocaille,

(1) De Bussy-Rabutin écrivait en 1680 : « Le roy est dans une dévotion extraordinaire ; il a parlé des mouches, de manière que je ne croy pas qu'on en ose plus porter ».

« Deux boîtes à paste, dorées en dedans ; deux boîtes à mouches ». (*Inv. du baron de Ville*, 1717).

Le *Petit Dunkerque* disait, dans ses prospectus de réclame :

« J'en ai de toutes les façons,
Pour adoucir les yeux, pour parer le visage,
Et pourvu qu'une adroite main
Les sache bien mettre en usage,
On ne les met jamais en vain ».

(2) « Nécessaire de poche, en galluchat vert, contenant des ciseaux d'or, un couteau à manche de nacre et à lame d'or, une aiguille d'or servant de cure-dent, un crayon et des tablettes d'ivoire » (*Journal général de France*, 20 nov. 1783).

d'une rare élégance. Haut., 0^m 08 ; larg. de 0^m 04 à la tête et de 0^m 03 à la pointe. Les deux faces sont plaquées en cinq endroits d'émail bleu opaque, semé d'aventurine (1). Chacun des instruments suivants a son manche en argent, monté à vis : deux couteaux, l'un pointu et l'autre arrondi, pour le fard ; un porte-crayon, pour le noir ; un cure-oreilles, un poinçon, un passe-galon, une fourchette à deux becs, une pince épilatoire ; une lancette, renfermée entre deux lames d'écaille ; une petite tablette d'ivoire pour écrire.

87. ÉVAPOREAU (2), en argent, à huit pans, fait en façon d'étui plat et destiné à contenir des odeurs (xvii^e siècle). Le couvercle est bombé et mouluré. La gravure représente des arbres et une maison. À l'intérieur est une éponge, traversée par une tige d'argent, qui permettait de la retirer sans se mouiller les doigts. Le poinçon, imprimé deux fois, a pour marque une fleur de lis. Haut., 0^m 045 ; larg., 0^m 025.

88. CADRAN-SOLAIRE (3) portatif, époque de Louis XV. La boîte, de forme octogonale, est couverte de cuir noir maroquiné et doublée de peluche verte. Le cadran est en argent, gravé en bâtarde : au milieu est une boussole, pour avoir toujours le nord. Le style, à l'aide de charnières, peut se lever ou baisser à

(1) « *Aventurine artificielle*. C'est une sorte de verre, mêlé avec de la limaille de cuivre, qui y étale comme de petits grains d'or. Le nom lui a été donné parce que le secret en a été trouvé par aventure..... Les émailleurs s'en servent pour leurs ouvrages » (*Dict. de Trévoux*).

(2) « Un petit évaporeau d'argent » (*Inv. de Pétronille Garran, xviii^e siècle*).

Ce mot manque dans les glossaires, mais sa signification est déterminée par son étymologie même : il s'agit d'un moyen de combattre les vapeurs par l'emploi de sels appropriés. Voir le dr Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes, ou maladies nerveuses, vulgairement appelées maux de nerfs*, Paris, 1782, in-4^o.

Le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1890, p. LXXXII, décrit ainsi l'objet suivant de la collection de M. Roussel, à Uzès : « Boîte de forme octogone allongée, en argent, du xvii^e siècle, gravée d'emblèmes d'amour. Un de ceux-ci est original : un amour bat le beurre et l'inscription porte : JE LES MELE ».

M. Gaillard de la Dionnerie possède un évaporeau en argent, où le fond, gravé d'initiales enlacées, forme cachet. Son ornementation consiste en cartouches, chargés de fleurs et de feuilles sur fond pointillé et découpés en accolade : le poinçon représente une fleur de lis couronnée, au-dessus de trois points. Fin du règne de Louis XIV.

(3) « Un cadran carré, fait à touz climatz et doré » (*Compt. de René d'Anjou*).

« Ung cerc (cercle) d'or, qui sert de caderans à regarder au solleil et à la lune » (*Inv. du duc de Lorraine*, 1552, n^o 68).

« Un quadran à cercle, avec son étui de chagrin (*Inv. de Mascaron, év. d'Agén*, 1703, n^o 1147).

volonté : il est orné d'un oiseau sur chaque face (1). Au revers sont inscrits les noms des principales villes d'Europe : parmi elles figure Poitiers.

La signature est celle du fabricant ou plutôt du débitant :

(1) M^{lle} Dubransle, à Poitiers, possédait un cadran analogue, que M. Léon Palustre a acheté ; l'étui, de forme octogonale allongée, mesure en hauteur 0^m 08 sur 0^m 07 de largeur. Il est en bois de chêne, s'ouvre à charnière, se ferme par un ressort et deux crochets, est recouvert de chagrin noir et doublé de velours rouge. L'instrument est en cuivre gravé, dont toutes les tailles sont niellées. Il est signé sur la face :

GUIBOUT
A . P A R I S
1764

Le style est gracieusement orné de rinceaux et d'un oiseau tourné vers le nord. Au revers, on lit les latitudes ainsi disposées :

Poitiers	—	Limoges
Paris	—	Lyon
Amiens	—	Grenoble
Rouen	—	Bordeaux
Verdun	—	Bayonne
Chartres	—	Montpellier
Dieppe	—	Toulon
Dijon	—	Madrid
Tours	—	Rome
Turin	—	Aix

Le dessous du cadran porte :

Gand, Varsovie, Utreck, Berlin.

Ces cadrans de poche durent être en vogue à cette époque, même antérieurement, jusque dans la bourgeoisie, qui en avait de plus modestes. J'en ai vu deux au château de la Rouvraye, commune de Saint-Léger-Monbrillais (Vienne). Le plus ancien remonte au xviii^e siècle et est de forme rectangulaire (hauteur, 0^m 45 ; largeur, 0^m 03). Le corps est en chêne, plaqué d'ivoire : sa double charnière, à l'arrière, et son crochet, en avant, sont en fil de laiton. La plaque de dessous est unie et celle de dessus gravée de deux cercles concentriques ; le premier, noir, va de 1 à 29 ; le second, rouge, de 1 à 12 répété deux fois ; au centre, tourne un disque de cuivre, marqué des mêmes chiffres que le second rang. A l'intérieur, le cadran est double, en chiffres romains pour la partie qui se redresse, en chiffres arabes pour la partie horizontale, où se trouve la boussole.

Le second est en merisier, recouvert de papier imprimé et colorié. Il est long de neuf centimètres et large de cinq et demi. Le dessus donne les latitudes pour la France (de Calais à Vienne), l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne : il est signé « Ioh. Paulus Stokert junior » et ne date que de la deuxième moitié du siècle dernier. Il a dû être fabriqué en Allemagne. A l'intérieur sont deux cadrans, l'un vertical et l'autre horizontal avec boussole, à doubles chiffres romains et arabes et guirlandes de fleurs, où dominent les roses.

Le musée de Chièvres, à Poitiers, conserve un cadran octogone en cuivre, qui est signé N BION A PARIS. Les villes indiquées au revers sont Paris, Lille, Lion, Tours, Nantes, Dijon, Aix, etc.

Butterfield A Paris (1)

Photographié par M. Maurice Lévesque.

89. PLAQUE pour ceinturon ou brassard, de forme ovale, en argent estampé, style Louis XVI. Elle représente, sur un cartouche, entre deux palmes montantes, un écusson en bouclier allongé aux armes de la ville de Saint-Maixent, qui se blasonnent : *De gueules, à une couronne royale, fermée et fleurdelisée d'or ; au chef cousu d'azur, chargé de trois fleurs de lis du second* ; casque de face, grillé et à lambrequins, sommé d'une couronne de vicomte.

90. CAFETIÈRE à café, en argent battu au marteau et poignée en ébène tourné, XVIII^e siècle. Elle est marquée par dessous de trois poinçons :

		<i>fleur de lis</i>	
<i>couronne</i>	<i>couronne</i>	<i>point</i>	<i>point</i>
S	A		<i>fleur de lis</i>

D'après la plaque de régie, possédée par le musée de Cluny et M. Gaillard de la Dionnerie, et admise dans le *Dictionnaire* de Havard, la date serait 1782.

91. HUILIER en argent, style empire, orné de sphinx et de griffons soutenant un écusson.

92. Trois CUILLERS d'argent, unies, à cuilleron arrondi, marquées M. E. CLEMANSON.

93. Trois FOURCHETTES, de même.

94. Trois petites CUILLERS, du même service, sans marque.

95. COUVERT d'argent, à filets, marqué J . D . J +

96. Petite CUILLER d'argent, marquée F G . C (2).

XI. — ORFÈVREURIE RELIGIEUSE.

Deux reliquaires et un calice, autrefois à l'abbaye, méritent ici une mention à part. Bien que j'en aie déjà parlé dans les

(1) « Un petit niveau à lunette, avec son pied, de Buterfiel. Un grand niveau double, avec son pied, de Buterfiel. Un estui à deux compas, un rapporteur, un esquerre, de Buterfiel. Une règle gravée, de Buterfiel. » (*Inv. du baron de Ville*, 1717, n^{os} 337, 338, 340, 345).

(2) Une note de 1876, de la main de M^{me} Garran de Balzan, indique « six cuillères à café, à filets, marquées F G C ». On peut lire *François* ou *Félix Garran Chameau*, plutôt que *Coulon*.

Fouilles de l'église abbatiale des Châtelliers, pp. 23-29, 32, il importe d'y revenir.

97. RELIQUAIRE DE LA VRAIE CROIX (XIII^e siècle).

Au-dessus du pavé du XIII^e siècle, à l'endroit de l'autel, la pelle du terrassier a amené parmi les décombres un morceau de cuivre doré, large d'un centimètre et long de cinq. Au premier aspect, j'y ai reconnu le revêtement latéral d'une croix à main, analogue à celle de Bouillac. Les bords sont rabattus, parce qu'ils étaient recouverts par les plaques supérieure et inférieure. Deux trous indiquent comment la bande métallique adhérerait à la croix dont l'âme était en bois. L'ornementation, obtenue au pointeau, consiste en un semis de roses, très espacées et formées de cinq points groupés en rond autour d'un point central. On la reconnaît parfaitement aussi sur le reliquaire du chef : le rapprochement du style me fait conclure à la concordance d'époque d'exécution.

98. RELIQUAIRE DU CHEF DE SAINT GIRAUD. Ce chef fut mis dans un vase doré, l'an 1249, par l'abbé Thomas, lors de l'élévation du corps du saint fondateur. Dom Fonteneau a un dessin fort médiocre de ce reliquaire : la Société des Antiquaires de l'Ouest l'a reproduit dans ses *Mémoires*, an. 1842, pl. III, n° 2. D'après dom Chatry, le vase était en « cuivre » et le *dôme* en « argent ».

Le pied ressemble à celui d'un calice. Il est circulaire, traversé par un nœud et élargi à l'endroit où il reçoit la thèque. Ces trois parties sont filigranées et divisées par compartiments. Le cône de support a ses quatre panneaux séparés par de longs serpents, qui descendent sur ses flancs et redressent la tête au rebord, où leur cou se replie. La partie supérieure du pied se termine par une collerette feuillagée.

La thèque comprend une coupe basse, à fond convexe et à bords droits, que soutiennent quatre feuilles en crochet. Une bande, estampée de marguerites ou roses à cinq lobes, avec imitation de perles superposées pour les séparer, forme la base d'une arcature trilobée, où les écoinçons sont remplis de larges feuilles : la retombée se fait sur des colonnettes à chapiteau uni.

Trois arcades abritent quatre personnages, exhaussés sur un escabeau, signe d'honneur. Au milieu est figuré saint Giraud, pieds nus, vêtu d'une chasuble (?) et tenant de la droite une crosse et de la gauche un livre fermé. A sa droite, deux anges, dont l'un encense et l'autre vénère : un autre ange, à gauche, balance un encensoir.

Au-dessus de cette arcature court un bandeau filigrané et

gemmé, interrompu par un volet, légèrement bombé au *dôme* et bordé au pourtour d'une série de feuilles en crochet. Le volet est une tablette unie, dont les dents de scie enserrant une plaque de verre pour laisser apercevoir le crâne.

Le couronnement forme une maison, à crête fleurdelisée. Du centre émerge une haute lucarne, percée d'une fenêtre et que devait terminer une croix ou un fleuron.

99. CALICE (XIII^e siècle?). Un correspondant de Mabillon lui écrivait au XVII^e siècle : « L'on garde un calice, qui paraît de quatre cents ans ou environ, dans la patène duquel ce saint Giraud est dépeint avec un habit approchant de celui d'ermite ou d'un de nos frères convers, et à l'entour de la figure il y a écrit, de lettres fort anciennes, *S. Giraldus* ».

La présence de saint Giraud sur la patène dénote plutôt une donation à son autel ou une possession de l'ordre fondé par ses soins. Ce calice serait donc, non une relique, qui ne pourrait guère s'expliquer, mais un présent, fait peut-être à l'occasion de l'élévation du corps en 1249 ou de la dédicace de l'église en 1279.

XII. — BIJOUX.

L'or dont ils sont façonnés m'amène à parler des bijoux et des pierres précieuses, qui en sont le principal ornement. Malheureusement, la joaillerie est maigrement représentée par les trois baguiers vides, qui contenaient les anneaux des abbés.

100. ECRIN A BAGUE (XVII^e siècle, règne de Louis XIII). Largeur, 4 centimètres 1/2; hauteur, 5 centimètres. Sa base est ovale : il se termine en cône, aplati sur les côtés. Le chagrin noir est fixé sur deux rangs et au dos par de petits clous argentés. L'intérieur est doublé de satin rouge.

101. ECRINS A BAGUES (XVIII^e siècle). Chagrin noir, monté en argent; doublure de velours noir ou rouge. Circulaires, ils ont un diamètre de trois centimètres sur une hauteur de quatre. Le sommet est arrondi et déprimé au-dessus de la boîte.

102. JARRETIÈRE en or, à verge nervée, avec sept diamants, taillés en brillants (1), qui diminuent de grosseur du centre

(1) « On taille le diamant de deux façons, en *brillant* ou en *rose*. La taille en brillant, qui est la plus recherchée, .. présente à la partie supérieure une face assez large, que l'on nomme la *table*, entourée de facettes triangulaires et de facettes en losange .. La taille en rose... présente à la partie supérieure une petite pyramide à facettes triangulaires. » (*Dictionnaire de Havard*) On disait autrefois taille en *table* ou en *pointe*. (*Œuvres complètes*, t. I, p. 32.)

aux extrémités. Elle est enfermée dans son ÉCRIN, en galuchat (1) vert, qui se compose de deux parties, une plate pour le saisir, et une bombée, qui forme couvercle (xviii^e siècle).

Autre bague en or, avec brillant monté à jour au chaton (fin du xviii^e siècle).

103. Magnifique PARURE, comprenant trois pièces en or jaune, rehaussé d'aiguës-marines (2), au nombre de trente-neuf; elles sont taillées à facettes ou en poire pour pendeloques. Le collier compte douze ovales et douze poires; les boucles d'oreilles, chacune un ovale et trois poires; la broche, une grosse pierre, une petite et cinq pendeloques. Époque de la Restauration.

104. Trois CORNALINES, gravées en intaille (xviii^e siècle, style de la Régence). L'une figure un amour nu, décochant une flèche; l'autre une tête de vieillard, barbue et chauve, inspirée de l'antique; la troisième, une tête de César, imberbe et couronné.

105. Empreinte sur cire rouge de deux GEMMES disparues. Tête de jeune homme, casqué et cuirassé; Minerve, debout, vêtue d'une robe longue, le bouclier au bras, la lance dans la main droite (xviii^e siècle).

106. Bois PÉTRIFIÉ (3). Il forme un médaillon ovale, de trois centimètres et demi de largeur sur trois de hauteur; le dessin en relief est maigre et sec. *Face*: Soleil rayonnant, accompagné de deux rangs d'étoiles; au-dessous, cerf dix cors galopant sur

(1) « Une boîte d'agate ovale, montée en or, dans une boîte de galucha » (*Inv. de Mar. Jos. de Saxe, 1767*) — « Un étui de galuchat, garni de vermeil doré » (*Inv. de l'abbé de Maubuisson, 1793*). — « Le galuchat, qui tire son nom de l'ouvrier qui en fut l'inventeur, se fait avec la peau de raie ou de squal et plus particulièrement avec celle du poisson connu sous le nom de roussette. Nous avons retrouvé dans les *Tablettes royales du vrai mérite* (1778), l'adresse de Galuchat : « Galuchat père, quai des Morfondus, un des « plus renommés gaisniers, est celui qui le premier a trouvé l'art d'adoucir et « mettre en couleur les peaux de roussette et de requin dont on garnit les « surtout de montres, boîtes à lunettes, étuis à ciseaux et à rasoirs et autres « objets qui depuis ce temps ont conservé le nom de galuchat » (*Bapst, Inv. de Marie de Saxe, p. 137*).

« Roussette. C'est le nom d'une sorte de chien de mer, dont la peau rugueuse est employée dans l'industrie à polir certains corps durs, tels que l'ivoire. Au siècle dernier, un gainier, du nom de Galuchat, eut l'idée ingénieuse de teindre en vert cette peau, de l'user et de s'en servir pour la couverture de petits étuis. Pendant près de quarante ans, la roussette ainsi préparée fut extrêmement à la mode. » (*Dict. de Havard.*)

(2) Leur couleur est vert d'eau de mer, très clair et limpide.

(3) « Une boîte ovale, à gorge d'or, de bois pétrifié. » (*Inv. de Mar.-Jos. de Saxe, 1767.*)

l'herbe fleurie ; forêt représentée par trois arbres, un sapin, un orme et un chêne. *Revers* : corbeille de fruits sur lesquels voltige un papillon, entourée de trois couronnes concentriques de feuilles et de fruits.

Si l'artiste a eu l'intention de représenter les éléments, il y manque l'eau : la *terre* est herbue, le papillon vole dans l'*air*, et le soleil darde des rayons de *feu*. Les *saisons* seraient peut-être plus vraisemblables : feuilles pour le *printemps*, soleil brûlant pour l'*été*, fruits pour l'*automne* et chasse au cerf pour l'. Cette double iconographie est bien dans les idées du temps.

Je n'ose me prononcer sur l'époque d'exécution, qui me semble postérieure à la Renaissance.

XIII. — MENUISERIE.

Le bois se présente sous cinq aspects : *menuisé, ouvragé, façonné, sculpté et peint*.

107. Sept PENDENTIFS, en boule, provenant de l'église (1). Un pendentif ogival, plus petit, provenant du cloître.

Tous sont en bois tourné et datent de la fin du xvii^e siècle. Ils accompagnaient le lambris. L'entaille qui y est faite dénote une moulure torique et la mortaise montre le mode d'assemblage (2).

108. PORTE de la fin du xv^e siècle, dont les panneaux, suivant le style de l'époque, imitaient des parchemins plissés, disposés sur deux rangs (3).

109. VANTAIL DE PORTE, en bois de chêne (xvii^e siècle). Il peut venir de l'église, peut-être de la sacristie. Il est divisé en quatre compartiments inégaux : un soubassement, en imitation de treillis ; un panneau double, chacun avec son losange, flanqué de quatre écoinçons triangulaires ; un grand panneau losangé, avec écoinçons ; un panneau double, dans le genre du deuxième, mais plus petit.

110. La PORTE, qui met en communication le corps de l'abbaye avec l'aile, est à trois compartiments : un en haut et l'autre en bas, orné de deux carrés en saillie ; au panneau central, un grand losange, accosté de quatre rectangles allongés.

(1) Un a été donné au musée de Niort.

(2) En 1730, les religieux déclarent que « les voûtes de l'église et du cloître », refaites « après les troubles de la religion et des guerres civiles », sont « du bois qu'ils n'ont pu se dispenser de prendre dans les bois de la dite abbaye », au temps de l'abbé de Lorraine, qui mourut en 1728.

(3) Voir des panneaux semblables, au château de Marconnay (Vienne).

111. Dans la partie du xvii^e siècle, les PORTES des cellules (1) sont ornementées de cette façon : au milieu, un panneau horizontal ; en haut et en bas, deux panneaux rectangulaires juxtaposés. Tous sont encadrés de moulures.

112. Quatre CHAMBRANLES de porte, en bois de chêne mouluré, provenant ou de l'église ou du logis abbatial, fin du xvii^e siècle. Le linteau est surmonté d'une architrave, en manière de frise. La moulure principale est un tore, qui se retrouve comme encadrement aux portes de pierre de l'entrée de l'église et de l'abbaye, ainsi que du réfectoire et du chapitre. Elle est caractéristique du style adopté par l'architecte Leduc dit Toscane, qu'imita l'architecte Touzeau, chargé de la reconstruction de l'abbaye.

113. Trois CHAMBRANLES de porte, en bois de chêne mouluré, xviii^e siècle. Ces portes sont semblables à celles des cellules. Il y a double chambranle, un à l'extérieur et l'autre à l'intérieur. Des deux côtés, cet encadrement de la baie est surmonté d'une espèce de trumeau, qui monte jusqu'au solivage : il forme panneau, avec moulures internes dessinant un cadre cintré et se termine par une corniche.

114. Du côté de la cour, partout où il y a des vitres à petits plombs, la fermeture de la baie devient CROISÉE : les montants des deux battants forment croix avec la traverse qui les partage en compartiments égaux ; au-dessus est une imposte fixe.

115. Cintre en bois de chêne, épais de 0^m 04, large de 0^m 44 et long de 1^m 46. Taillé en plein bois et évidé à la scie, il a servi au cintrage des fenêtres, qui toutes sont en arc surbaissé.

116. Deux CORNICHES, en bois de chêne, moulurées et denticulées (xviii^e siècle). Des corniches analogues existent en pierre au sommet du trumeau de cheminée de deux chambres, à droite de l'escalier.

117. TRUMEAUX et CHEMINÉES (2), en bois de chêne, dans deux

(1) Les cellules sont hautes et aérées, à une ou deux fenêtres : quatre seulement, qui ont pu être utilisées comme cabinets par une porte de communication, n'ont pas de cheminée. Toutes ouvrent sur le corridor.

Dans le bâtiment principal, il y a huit cellules : cinq à droite de l'escalier, trois à gauche. Dans l'aile en équerre, on en compte quatre. Au prieuré, on voit celles du prieur et du procureur. Ce qui fait en tout quatorze. Le nombre des religieux était donc peu élevé aux deux derniers siècles, puisque dans la reconstruction on n'avait pas songé à dépasser ce chiffre. Les documents nous montrent qu'à la fin la communauté était tombée à six, cinq et même quatre religieux.

(2) « On a démolì, en 1883, à Sourches (Deux-Sèvres), une maison où se trouvait une cheminée en bois, portant la date de 1677 ». (Bertheló, *Airvault*, p. 14.)

chambres de l'aile donnant sur le cloître (fin du ^{xvii}^e siècle). Une de ces cheminées a son linteau décoré de feuillages, tracés à l'encre. Le trumeau encadrait une toile disparue, peut-être un portrait.

118. CADRES en bois de chêne mouluré (^{xvii}^e siècle). L'un mesure 1^m 60 de hauteur sur 1^m 31 de largeur; on y remarque le tore (1) si fréquent dans l'architecture de l'abbaye, en pierre ou en bois, au réfectoire, au chapitre, à l'entrée de l'église et du monastère. Le cadre lui-même est large de 0^m 16. Second cadre: hauteur, 1^m 18; largeur, 0^m 90; corniche, 0^m 12.

On y voit des restes de toile. Lorsque les fermiers des Châteliers avaient leurs bestiaux malades, ils prenaient ces toiles peintes pour les couvrir et réchauffer. Une dame âgée m'a dit avoir vu les tableaux à leur place: chaque chambre avait ainsi son portrait, peut-être d'abbé.

119. CHANDELIER PASCAL, en bois de chêne, d'un style fort simple (^{xviii}^e siècle). Sa hauteur atteste sa destination (2).

120. CHASSIS, à quatre côtés; chacun formé d'une membrure de 0^m 06 de largeur, renforcé en courbe légère, ce qui semble indiquer l'époque Louis XV. La longueur du grand panneau est de 1^m 47 et sa hauteur de 0^m 67; la longueur du petit côté n'est, au contraire, que de 1^m 30. Ce petit côté est brisé, à charnières, de façon à pouvoir replier le châssis.

Quelle fut sa destination? Probablement un catafalque ou *représentation* pour les anniversaires. Une encoche permettait d'y adapter un toit, sur lequel se serait jeté le drap mortuaire.

XIV. — MENUS OBJETS.

Je groupe ici un certain nombre de petits objets en bois ouvragé, que leurs dimensions restreintes ne permettent pas de confondre avec les meubles proprement dits: ce sont surtout des *boîtes*, des *coffrets* et une *écritoire*.

121. Quatre BOÎTES A JEU, carrées (^{xviii}^e siècle). Elles sont peintes en rouge (3), avec des dessins dorés. Les charnières sont en plomb et le couvercle entre par emboîtement. Le dessus indique la destination, car il porte un disque tournant en

(1) Ce tore reparait, en pierre, à trois cheminées du château du Chilleau (Deux-Sèvres).

(2) Partout, le bois est resté avec sa couleur naturelle, sans vernis ni peinture.

(3) « Une tablette de verny, couleur de feu ». (*Inv. de Pui/faucon*, 1696, n° 46).

ivoire, dont les découpures laissent apercevoir par dessous les marques en papier chiffré.

122. Deux BOÎTES A JEU, style Louis XVI, en laque verte (1). Haut., 0^m 15; larg., 0^m 30; prof., 0^m 23. La couverture, faite en mansarde, représente des chinois en relief et dorés, à figure argentée; les scènes sont une buverie et le jeu de l'oiseau; sur les côtés s'étalent des tiges dorées. L'intérieur est peint en rouge, la ferrure et les charnières sont en cuivre estampé.

123. BOÎTE DE TOILETTE (2), style Louis XVI, de forme allongée, peinte en vert au vernis Martin et à chinoiseries dorées. Le couvercle est en imitation de mansarde et le dessus garni d'étoffe pour en faire une pelotte. Les charnières et la serrure sont en cuivre finement estampé.

X. B. DE M.

(A suivre).

Le marin J. Crassous de Médeuil

D'après des documents inédits (3).

J. Crassous figure dans la galerie de nos *Marins rochelais*, mais les archives de la mairie de la Rochelle nous permettent de compléter le portrait d'un officier, dont la carrière semée d'infortunes fut terminée par une mort tragique.

Joseph-Claude-Augustin Crassous, naquit le 23 octobre 1741, sur la paroisse Saint-Barthélemy de la Rochelle. Il était fils de Joseph Crassous, notaire royal et procureur au siège présidial de cette ville, et de Marie-Anne Gaurvit (4). Rochelais, il rêva d'être marin.

(1) « Une boîte à jeu, en laque de chine » (Inv. de Rambouillet). C'est le fameux vernis Martin.

(2) « Deux boîtes à toilette, une boîte à poudre » (Inv. du baron de Ville, 1708, n° 8).

(3) Lu en novembre 1887 à la Section littéraire de l'Académie de la Rochelle.

(4) *Joseph Crassous de Médeuil*, notaire et procureur à la Rochelle, né à la Martinique en 1707, mort à la Rochelle le 17 décembre 1791, épousa, en premières noces, *Marie-Anne Gaurvit*, fille de *Pierre Gaurvit* et de *Suzanne Sanceau* et petite-fille de *Pierre Sanceau* et d'*Eve Bernon*. Il eut de ce mariage : *Marie-Olive*, mariée à *Pierre-Jacques-Toussaint-Jacques*, habitant au quartier du Mol, île et côte Saint-Domingue, qui n'ont point eu d'enfants, et *Joseph-Claude-Augustin*, objet de cette notice. (*Généalogie de la famille Bernon*, par Crassous père, 1782).

Il épousa en secondes noces, *Thérèse Griffon de la Coron des Accords*, et en troisièmes noces, le 19 juin 1752, *Marie-Louise-Catherine Denis*, dont il eut neuf enfants, parmi lesquels : *Michel-Charles*, notaire, *Joseph-Augustin*

Tout, au début, parut lui sourire ; la mer, c'était le mirage de pays lointains et de peuplades étranges, l'inconnu, les aventures, la gloire ou, du moins, la fortune !

Illusions qu'une douloureuse expérience devait trop tôt faire évanouir !

Nous le trouvons, en 1772, sur le navire *le Roi Dahomet*, capitaine Corby, vaisseau armé pour la côte de Guinée.

Il achète, avec Daniel Ricaud, le 26 avril 1783, une part dans la goëlette *la Créole*, qu'il revend pour 5,500 roupies, payées comptant à Mungo Dick, esquire. Il embarque sur ledit navire. Le second avait 150 livres par mois, 20 livres par chaque noir vendu, au retour du navire dans l'Ile de France, et la liberté de mettre à bord un négrillon, dont il pourrait disposer à son gré. Le lieutenant n'avait que 100 livres par mois, 10 livres par noir vendu et un négrillon, dont il n'aurait pas à payer le fret. Le journal de bord de Crassous contient, à la date du 2 décembre 1783, la relation du mariage du sultan de Quiloa :

« Le beau-père se leva et vint au Roi, à qui il fit un long discours qui me parut être une exhortation paternelle pour sa fille, à laquelle le Roi paraissait promettre de se conformer. Il se leva ensuite un de ces *cheiks* (ou prêtres), qui parut répéter une partie de ce que venait de dire le beau-père, et on finit par une prière, que chacun redisait. On se leva pour passer dans l'appartement de la future épouse, qui était sur un banc placé au bout de la chambre, et devant lequel était un tapis de Perse, qui fermait entièrement le passage et la rue. Sur le bambou qui portait ledit tapis étaient étalées un certain nombre de marchandises à demi déployées qui me parurent être des présents faits par le Roi à la nouvelle épouse. Auprès du rideau était un

(et non *Paulin*, *biographies Michaud et Didot*, dr Hæfer, xii, p. 358), né à la Rochelle le 20 juin 1755 (et non à Montpellier vers 1745). Député à la Convention nationale et « constamment zélé partisan de la Société des Jacobins », il sollicita cependant, l'un des premiers, « le rapport des lois révolutionnaires ». Ce qui a pu induire en erreur, M. le docteur Hæfer, c'est que la famille Crassous était originaire de Montpellier et que ce fut dans cette ville que naquit et que mourut *Jean-Marie-Aaron Crassous*, président du conseil des Cinq-Cents (20 avril 1796), membre du Tribunat et sénateur du 18 janvier 1802, à sa mort, qui eut lieu le 10 septembre de la même année. Ce fut aussi à Montpellier que naquit, le 22 juin 1768, *Jean-François-Paulin Crassous*, dont la *France littéraire* de Quérard énumère les publications.

Joseph-Augustin Crassous de Médeuil avait épousé, à la Rochelle, le 27 septembre 1780, *Anne-Brigitte Catignon*.

Sa sœur, *Marie-Catherine-Olive*, née le 16 août 1757, fut mariée avec *Pierre-Julien Plessis*, procureur du roi au siège présidial de la Rochelle.

Eteinte à la Rochelle, cette famille est représentée à New-York par M. Henry Crassous de Médeuil. M. Théodore Courtaux réunit en se moment les éléments d'une notice sur cette famille.

canapé sur lequel le Roi s'étant assis, la mariée passa sa main sous le rideau et reçut trente piastres, que le Roi lui donna pour sa dot. »

Joseph Crassous de Médeuil paraît ensuite, comme lieutenant de frégate et capitaine en second chargé du détail sur la flûte du Roi *la Juliette*, commandée par le prince Victor de Rohan-Guéménée, à la place du lieutenant de vaisseau Roche, mort le 22 janvier 1785. Partie de l'île de France, la *Juliette* désarma à Lorient, le 10 août 1786.

De nouveau, il embarque au commerce et fait la traite des noirs avec le *Pactole*, armé à Bordeaux le 12 mars 1788, par Paul Nairac, pour la côte orientale d'Afrique. « Par une suite de coups de vent, le navire a eu plus de trois pieds d'eau dans sa cale et nous nous sommes vus forcés de jeter à la mer plus de la moitié de nos vivres de traite qui étaient entièrement pourris. Ce qui nous a forcés à diverses relâches, l'une à la baie du Saint-Esprit, l'autre à celle de Saint-Augustin. N'ayant pu trouver à nous ravitailler, nous nous sommes décidés à aller à l'île d'Anjouan où nous nous sommes munis de riz, pois et autres légumes convenables pour les noirs, et où nous avons acheté une corvette pour faciliter nos opérations de traite. Le 28 août, dans la baie de Quiloa, au mouillage ordinaire, nous eûmes le malheur de toucher sur l'extrémité d'un banc. Le navire se renversa et se brisa totalement, et nous avons été contraint de l'abandonner. Nous avons sauvé 30,000 piastres, avec lesquelles nous nous transportâmes sur le navire *le Don Royal*, du Havre, capitaine Le Vanier, qui, au bout d'une navigation de 50 jours, eut le malheur de se perdre aussi sur l'île de l'Assomption, dans l'archipel nord-est de Madagascar. Il fut entièrement brisé. Après ce second naufrage, nous fûmes contraints de partager avec l'équipage 5,483 piastres, faisant le tiers de tout ce que nous avions sauvé. Des quinze hommes débarqués avec nous sur l'île d'Anjouan, nous ne sommes partis que 4 sur le brigantin français *les Trois Amis*, venant de l'île de France, le reste de l'équipage s'étant embarqué sur un navire anglais-américain, allant à Madras, dans l'Inde, malgré toutes les représentations que j'ai pu leur faire. Deux autres étaient morts sur l'île d'Anjouan et notre maître d'équipage, pendant la traversée des *Deux-Amis* ». A cette déclaration faite à l'Amirauté de l'île de France par le capitaine du *Pactole*, nous pouvons ajouter quelques renseignements empruntés à la correspondance personnelle de Crassous :

« Je me suis rendu à l'île d'Anjouan, après une traversée ordinaire de quatre mois, je m'y étais ravitaillé, en bonne partie, avec les pois du pays, du riz et les autres articles que j'avais

pu y trouver pour remplacer plus de la moitié de mes fèves qui étaient entièrement pourries, de même que bonne partie de mon biscuit, et par la grande quantité d'eau que le navire avait fait en diverses occasions, où elle nous avait gagné à plus de trois pieds et demi et quatre pieds dans la cale, à divers coups de vent... A mon départ d'Anjouan, je me suis rendu à Quiloa, dans lequel port, après y être entré et été au mouillage ordinaire des grands navires et prêt à mouiller, le navire, ayant fait une très petite arrivée, avait touché sur un banc, où vingt navires ont touché avant lui, sans souffrir aucun dommage, mais la grande finesse du malheureux *Pactole* a causé sa perte, car, au même instant, le navire s'est abattu sur babord, renversé et rompu de toutes parts, quoique la mer fût dans cet endroit aussi belle que dans un étang. J'ai donné tous mes soins pour sauver précipitamment l'argent, qu'il a fallu sortir du fond du navire entre les soutes, avec beaucoup de risques et de peines et sans une perte que de très peu de chose, inséparable de ces sortes de circonstances fâcheuses, l'argent avait été transporté de suite à bord du navire *le Don Royal*, capitaine le sieur Le Vanier, qui fut le seul, qui se trouvait audit port et sur son départ, ayant toute sa traite à bord, ce qui lui ôtait le moyen de rien prendre de mes effets et de ma cargaison. On avait cependant sauvé quelques lambeaux de différentes étoffes trempées dans l'eau depuis plusieurs jours et hors de service, n'étant propres qu'à habiller quelques noirs, la guerre qui se faisait alors à terre sur l'île de Quiloa, laquelle était entièrement ravagée par les Arabes et totalement détruite et m'ôtait tout moyen d'y demeurer et de sauver à terre les débris de ce malheureux navire qu'il m'a fallu abandonner, tant à cause des gens du pays que pour profiter du départ de M. Le Vanier, sur lequel je m'étais embarqué avec tout l'équipage. Tandis que ce navire se hâlait pour sortir la baie et aller à la Pagode, est arrivé M. Dussaud, commandant le navire *le Motais*, de Narbonne, sur lequel a été embarqué M. Godichon, avec une partie de l'équipage. Depuis, M. Derussat a été placé sur le navire *les Cinq Cousines*, du Havre, capitaine le sieur L'Evesque, arrivé deux jours avant notre sortie, et M. Grenouilleau a été envoyé à Mongalle pour y embarquer sur le navire français, qui y était en traite. J'ai su depuis qu'il était passé à bord du navire *le Brillant*, capitaine le sieur Le Maître, de votre port. Il ne m'est resté sur le *Don Royal* que quinze hommes, moi compris, avec lesquels nous avons mis en mer du port de Quiloa, le 25 septembre 1788, nous sommes restés jusqu'au 10 novembre que nous nous sommes échoués à pleines voiles sur une petite île de l'archipel nord-est de Madagascar, estimée être celle de l'Assomption, suivant le plan de M. d'Après, où nous sommes restés fort misérables jusqu'au 20 décembre, n'ayant que de l'eau de pluie à boire, lorsqu'il

plaisait à Dieu nous en envoyer... Enfin, avec une frêle barque construite des débris du navire, je viens d'arriver à Anjouan, avec quatorze hommes du navire *le Pactole* et seize du navire *le Don Royal*, M. Pérès, notre chirurgien étant resté avec M. Le Vanier et vingt-quatre hommes dudit navire pour y construire une autre barque ou chaloupe, laquelle vient d'arriver à la Ville du Roi, du côté opposé où nous nous trouvons, où se trouve dans ce moment un navire portugais qui leur donne passage pour Mozambique avec tout son équipage. J'en profite pour vous donner ce présent avis confirmant la perte de plus de la moitié de l'argent qui était à bord du *Pactole*. Comme nous ne pouvons prendre la même route que le sieur Le Vanier, nous attendrons ici quelque autre occasion pour nous transporter, soit au Cap, soit à l'Île de France, pour vous envoyer le plus tôt possible à votre meilleur avantage. Je ne négligerai rien pour vous faire passer les détails les plus circonstanciés de notre second naufrage avec le *Don Royal* sur l'île de l'Assomption. »

Aux détails donnés dans cette lettre du 17 janvier 1789 à ses armateurs, Paul Nairac et fils aîné à Bordeaux, Crassous ajoute le même jour en écrivant à son ami Plessis, à la Rochelle :

« Nous sommes actuellement à l'île d'Anjouan à la discrétion un peu des Maures et des Arabes, mais moins Arabes encore que ceux que nous avons quittés sur l'île de l'Assomption au nombre de vingt-cinq, où il nous a fallu être témoins du massacre impitoyable de quatre cents malheureux noirs, femmes et enfants... Bref, nous avons tout perdu, nous voilà réduits au néant. Il me reste encore six chemises et quelques lambeaux de hardes, le reste est perdu entièrement, soit livres, papiers, argent, tout a été pillé... On pourrait faire un excellent mémoire de tout cela, au demeurant, mon cher bon ami, nous attendrons quelques occasions favorables pour nous tirer d'ici, mais nous avons de grandes grâces à rendre à Dieu de nous y avoir conduits... Je remets la présente par la voie de Mozambique à toutes chances pour te parvenir. Tu dois regarder cette lettre comme commune à toute la famille et particulièrement à mon Père, s'il existe, ainsi qu'à ma chère sœur, madame J... Puisse le sort ne pas vous être si contraire et qu'il fasse mieux prospérer votre travail et vos facultés. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi qu'Olive et les autres sœurs. Dieu vous ait en sa sainte garde. *Salam, Salam, Salam !* »

Port-Louis. Île de France. 15 juillet 1789. — « Après la perte du *Pactole* à Quiloa, je m'embarquais sur le navire *le Don Royal*, du Hâvre, capitaine le sieur Le Vannier, seul et unique

navire qui se trouvait alors audit lieu de Quiloa et j'y plaçais l'argent que nous avions sauvé, se montant à près de trente mille piastres. Le sort a voulu que ce même navire ait eu le malheur de se perdre aussi sur une petite île déserte, au nord-est de Madagascar, dite l'Assomption, sur laquelle je me suis vu forcé et contraint de donner aux équipages, tant du *Don Royal* que du *Pactole*, la quantité de cinq mille quatre cent quatre-vingt-trois piastres, tiers de ce qui avait été sauvé et remis en nos mains et dont j'ai déposé le reçu à l'amirauté de ce lieu, avec les autres pièces annexées à ma déclaration... Je me propose de vous faire passer, par la première occasion, les deux autres tiers de cette somme, faisant celle de dix mille neuf cent soixante-six piastres, que je vous enverrai en lettres de change, comme étant la plus courte voie et la moins défavorable que j'entrevoie à vos intérêts, sauf à vous donner par la suite un compte plus détaillé du surplus... Je suis arrivé ici avec un mousse et un novice seulement, le surplus des 14 personnes qui m'accompagnaient du *Pactole* étant morts ou passés dans l'Inde sur un navire anglais parti d'Anjouan, le même jour que le navire *les Amis*, capitaine Mordaille, y est arrivé et sur lequel je suis passé dans cette colonie. — 3 décembre 1789. J'espère partir moi-même pour France, mardi prochain, sur le navire *la Vicomtesse de la Bintineys*, capitaine le sieur Dirée, allant à Lorient. Dieu nous veuille donner une meilleure traversée qu'o ci-devant ! »

Le 11 février 1791, Joseph Crassous de Médeuil (49 ans), sous-lieutenant de vaisseau, avec permission du Roi, du 18 décembre 1790, prit le commandement du navire *l'Île de France*, armé par MM. Pierre Changeur et Le Guen, de Bordeaux, pour faire un voyage à l'Île de France et à la côte d'Afrique, avec six canons de six livres de balle et trente hommes d'équipage, passés en revue à Bordeaux le 16 février, d'où il est démarré, le 18, pour descendre la rivière et d'où il a mis dehors, le 4 mars, à 5 heures de l'après-midi. Le registre d'armement s'ouvre par la visite du navire par un capitaine de marine, un constructeur et un charpentier, nommés le 26 janvier 1791 par le lieutenant général de l'Amirauté de Guienne, conformément à la déclaration royale du 17 août 1779. Suit l'acquit-à-caution des marchandises et denrées chargées directement pour les colonies françaises de l'Amérique. Le journal de navigation en tête duquel se lit : « *Laus Deo !* » contient les noms, âge, grades et solde de chaque personne embarquée à bord de *l'Île de France*, l'inventaire des vivres et des munitions, celui du chargement.

Le commandant de l'Île de Gorée, le 21 mars 1791, M. d'Erneville, qui a rang de major et, sous ses ordres,

50 hommes de garnison, a envoyé un canot avec un officier et un garde magasin pour inviter Crassous à dîner, et lui demander des nouvelles de la patrie, ce qui inspire au capitaine de l'*Ile de France* les réflexions suivantes : « Chère France, que les sujets sont intéressants, que tu devrais les aimer, leur être attaché et les protéger, qu'il y a de ressources à gouverner une semblable nation ! Si les rois, qui y sont préposés, la connaissaient mieux et avaient eu une éducation relative à ce sujet ! Puisse la lumière se répandre dans toutes les parties de l'administration et animer cette masse d'hommes intéressants et aimables au travers leur apparente folie ! ». — Arrivé au cap de Bonne-Espérance, le 13 mai. Logement chez M. Guy et rencontre de M. de Montigny, chevalier de Saint-Louis, et de son frère, avides des nouvelles de France et de la Constitution. Arrivée à l'Ile de France, le 9 juin 1791. « Dieu soit loué et béni ! » — Nouvelles difficultés.

L'armateur Le Guen vendit le navire l'*Ile de France* et le navire la *Ville de Bordeaux*, bien que ces deux bâtiments aient été expédiés de Bordeaux, pour une opération de traite. L'avocat, auquel s'adressèrent Crassous et son état-major, estime que les polices passées entre les armateurs et les officiers sont « astucieuses, contraires à l'honnêteté et au droit public ». Lorsque les armateurs promettaient, pour obtenir une prime très forte d'encouragement de l'état, de destiner leurs navires à la traite, ils n'en avaient pas l'intention, ce que l'événement a achevé de justifier. En cet état, aucun des navires ne devant faire le voyage de traite, il est dû aux officiers abusés une indemnité raisonnable et même ample, parce que celui qui ne remplit pas ses obligations, après avoir capté un profit injuste, doit toujours être jugé avec rigueur, vis-à-vis de celui qui se présente en état de remplir les siennes et qui ne demande qu'une juste indemnité. Enfin l'on pense que toutes les clauses insérées dans les diverses polices, qui sembleraient devoir porter obstacle à ce juste dédommagement, ne doivent au contraire que l'aggraver, et qu'au surplus, malgré l'art et la réflexion employés dans la rédaction des polices, quand on les prendrait à la lettre, rien encore ne s'opposerait à ce que l'équité et la justice réclament en faveur des officiers et qu'on eût dû leur accorder par la voie de la conciliation, qui a précédé les démarches judiciaires.

Le Guen fit constater, par le bureau des armements, qu'il avait offert à l'état-major de son vaisseau l'*Ile de France* de passer, en service et de suite, à bord de son autre vaisseau la *Ville de Bordeaux*, en vertu d'une condition particulière faite avec eux à Bordeaux, ce que ledit état-major a refusé de faire (26 juillet 1791). Sur la couverture on lit : « Ces papiers sont, comme

plusieurs autres, ayant besoin d'être sévèrement examinés pour une instruction particulière, mais pour ma satisfaction, il les faudroit tous brûler, sans les parcourir, pouvant induire à de grandes erreurs, n'ayant été faits que pour m'amuser dans mon loisir, cependant comme ces suppositions sont mêlées avec des réalités, je les ai gardés, me promettant, à mon loisir, d'extraire le bon et de brûler le reste. »

Lieutenant de vaisseau à bord du *Généreux*, puis second de l'*Apollon*, Crassous faisait partie de l'escadre du contre-amiral Trogoff, au moment où l'arsenal de Toulon et cette escadre furent livrés aux Anglais. Les équipages du *Généreux* et de l'*Apollon*, ayant obtenu d'être renvoyés dans leurs arrondissements maritimes, l'*Apollon* vint mouiller en rade de l'île d'Aix à la fin d'octobre 1793, ramenant au port les hommes des deux vaisseaux. Officiers et marins furent aussitôt arrêtés et emprisonnés, sous la prévention d'avoir trempé dans le complot de Toulon et d'être venus pour préparer la défection du corps de la marine de Rochefort. — Trente-trois prévenus comparurent dans l'église de l'hôpital Saint-Charles, transformée en tribunal criminel par les représentants Lequinio et Laignelot. Sur la seule déposition d'un matelot et les conclusions de l'accusateur public, Victor Hughes, sans que rien indiquât la part que chaque accusé avait prise aux événements de Toulon, le tribunal condamna à mort les lieutenants de vaisseau Joseph Crassous, du *Généreux*, Jean Brelay et Louis Guérit, de l'*Apollon*, les enseignes Etienne Varenne et Jacques Canudet, de l'*Apollon*, et Michel Mage, du *Généreux*, les capitaines d'infanterie Henri Marizi et Antoine Diot, le chirurgien-major Claude Bordeaux et l'enseigne Jean Chamboudy, de l'*Apollon*. Deux officiers (1) furent condamnés à la déportation comme fortement suspects, huit aspirants de marine à la détention (2) comme suspects au simple degré. Quatorze furent absous, parmi lesquels l'aumônier du *Généreux*, l'abbé de Capraya.

Les dix condamnés à mort ne sortirent du tribunal que pour monter à l'échafaud. (D. Massiou.)

En annonçant cette sentence à la Convention les représentants ajoutèrent : « Nous nous croyons assez certains du civisme de Crassous pour ne pas douter qu'il eût lui-même, s'il avait été juge, voté la mort de son frère, commandant en second le

(1) François Gobéry, de Colmar, lieutenant au 77^e d'infanterie, et Louis Bonnard, de Royan, aide canonnier.

(2) François Baudin, de la Flèche ; Jean-Baptiste Breton, de l'île de Ré ; Emmanuel Marcellat, de l'île de Ré ; Jacques Lombard, de Rochefort ; Jacques Petit, de Blaye ; Germain Rouget, de Niort ; et Jacques Chesneau, de l'île de Ré.

vaisseau *l'Apollon* et qui vient de tomber sous la hache de la loi (1). »

DE RICHEMOND.

(1) Tribunal révolutionnaire, 8 frimaire an II. *Moniteur*. — D. Massiou, Viaud et Fleury. Les archives de la Charente-Inférieure possèdent quatorze lettres, du 26 mars au 22 juillet 1793, de Rouget, père, au citoyen Rouget aspirant de la marine à bord du vaisseau *le Généreux*, en rade de Toulon. Cachet armorié en cire rouge portant *de gueules au chevron d'argent accompagné de trois rougets en pal, deux en chef et un en pointe. Couronne de comte.*

La dernière est datée de Bouchain, le 22 juillet 1793, l'an II de la République :

« J'ai reçu, mon bon ami, ta lettre avec bien du plaisir, il n'en a pas été de même, lorsque j'ai lu les fâcheuses nouvelles dont je te remercie de m'avoir instruit, cependant quelles qu'elles soient, lorsqu'il y aura du nouveau de votre côté, ne néglige pas à m'en instruire, tu me feras toujours grand plaisir. De mon côté, je ne serois pas long à te contenter, car jamais les faits ne sont rapportés au vrai. Les deux armées sont toujours dans la même position et à la même distance, personne ne fait mine d'avancer, si ce n'est, comme tu as pu le voir dans les papiers publics, le 14 de ce mois, que nos avant postes furent repoussés jusques sous le canon de cette ville, et nous ne tardâmes pas à saluer l'ennemi qui fut par là obligé de débusquer et battre en retraite. Hier encore nous fîmes sortir un piquet de soixante hommes et ils nous ont ramené deux hussards, mais tout cela ne vaut pas la peine presque d'en parler. Condé est décidément rendu du 13, la garnison est sortie de la ville avec les honneurs de la guerre et a mis bas les armes à 400 toises des remparts, et de là a été conduite prisonnière de guerre à Aix-la-Chapelle, Cologne et Ruremonde. C'est le général Chancel qui commandoit la place, il ne s'est rendu que faute de vivres, il n'est resté dans la ville que deux tiers de ration de vivres. La place a tenu depuis le 9 avril et n'avoit que pour un mois de vivres. Depuis cinquante jours, ils vivoient avec 7 onces de pain et du cheval. La garnison consistoit en : le dépôt du 1^{er} régiment d'infanterie, le 1^{er} bataillon du 6^e régiment, le second bataillon du 38^e et celui du 49^e, le 6^e et le 7^e bataillon de Paris, 3 bataillons de la Charente et de la Charente-Inférieure, dont un étoit à Verdun, l'année dernière, et enfin le 5^e bataillon du Pas-de-Calais, deux compagnies d'artillerie, les canonniers bourgeois et 50 chasseurs à cheval. Total : 4009 hommes qui sont prisonniers. Ils n'ont point voulu des quartiers maîtres, des fourriers, chirurgiens majors, musiciens, charretiers d'artillerie et femmes de soldats, tout est rentré en France et est passé ici, le 16, au matin.

Valenciennes est toujours bloqué et assiégé depuis le 26 mai, la défense paroît vigoureuse, la canonade est toujours terrible, les fenêtres de ma chambre en tremblent, il n'y a que trois lieues, un coup n'attend pas l'autre, ils ont été cependant trois jours sans tirer. Tout ce qu'on débite sur le compte de la garnison est entièrement faux, nous disent les déserteurs, il n'y a eu ni assauts ni sorties. Maintenant que Condé est pris, il y a à parier que l'ennemi va s'occuper de nous et que nous pourrions bien être attaqués un de ces matins, car nous sommes en avant de l'avant garde. Je ne puis blâmer la conduite de votre général, au contraire je l'approuve beaucoup. Hélas ! mon ami, c'est aujourd'hui malheureusement le sort de notre triste Patrie que d'être dominée par un tas d'anarchistes et de désorganiseurs qui ne désirent et ne cherchent que la ruine de la France. Quand enfin arrivera donc le jour où nous serons délivrés de l'oppression actuelle et que nous pourrons enfin jouir en paix des douceurs de la Liberté. Oui, tel est mon avis, nous n'avons jamais été moins libres qu'à présent, et ce n'est pas là ce que nous avons lieu d'attendre des peines que nous souffrons depuis deux ans et de celles que nous avons encore aujourd'hui. Peut-on voir rien de plus abominable que la conduite que l'on

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Une lettre de M. Léon Maître sur la question des châteliers.

M. le rédacteur. — Je vous remercie de m'avoir communiqué le compte rendu rédigé par M. B. Ledain pour votre intéressante revue et les appréciations émises par ce critique distingué à propos de mes opinions sur les retranchements en terre qui sont si multipliés dans la Loire-Inférieure. Je vois bien maintenant que l'exposition de ma théorie n'a pas été suffisamment claire, autrement mon contradicteur ne me ferait pas dire que je prends *tous* les châteliers pour des défenses industrielles. D'abord, mes conjectures ne s'appliquent qu'à mon pays et à la région bretonne qui contient des mines, ensuite la classe de monuments que j'étudie est celle des petits refuges, comme l'indique le diminutif *châtelier*, à l'exclusion des grands retranchements figurant des trapèzes ou des rectangles, placés sur des hauteurs, sur des promontoires ou dans des situations stratégiques incontestables. Il est évident que les légions romaines ont dû camper en Gaule, et je crois à la possibilité de retrouver la trace de quelques-uns de leurs travaux, mais il me semble impossible de soutenir qu'ils ont élevé des redoutes à chaque pas et que le nom de châtelier, si commun en France, marque le lieu de leur séjour, et surtout de soutenir cette opinion sans voir les lieux et sans pratiquer aucune fouille, en prenant simplement un dictionnaire. L'étiquette toute seule est trompeuse. Non seulement les nomenclatures sont incomplètes, mais encore elles donnent des appellations inventées à une époque récente. Il y a de vrais camps militaires omis au cadastre et des semblants d'enceinte qui passent pour des châteliers depuis quelques siècles.

Comment s'orienter au milieu de toutes ces causes de confusion ?

tient à l'égard de Custines, jamais nous n'eûmes un général plus digne de la confiance de l'armée, eh ! bien ! on cherche à la lui faire perdre, en un mot on cherche à nous replonger dans l'esclavage. Marat mort, Dieu soit loué ! C'est un monstre de moins sur la terre. Que Danton, Robespierre et les chefs de leur faction scélérate périssent et la France est encore sauvée, la Liberté renaîtra de leurs cendres. Croirois-tu, mon ami, pour avoir dit, en causant avec un officier, que je ne croiois pas la Convention libre et que la Constitution étoit vicieuse, j'ai été dénoncé par lui, arrêté par la gendarmerie, livré à la prévôté et jugé à cinq jours de prison, parce que c'étoit clair que je n'étois pas coupable. Auroit-on jamais pu penser que je fusse regardé comme un aristocrate ? C'est ce qui m'est cependant arrivé. Mais je méprise tout cela, je ferois mon devoir et me battrais jusqu'à la mort pour ma Patrie et la Liberté. Jamais je ne capitulerois avec les tyrans et leurs satellites ! Adieu ! Je n'ai pas de nouvelles du pays, il paroît que cela ne va pas mieux. »

ROUGET, Lt com^{dt} l'artillerie du 2^e Bon des Deux-Sèvres, en garnison à Bouchain.

(Cachet en cire rouge, un faisceau de piques surmonté du bonnet phrygien entre deux pièces de canon, au centre d'une couronne de lauriers : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.)

Pour la commodité de la rédaction, je me suis servi du terme connu de *châtelier*, quand je décrivais nos enceintes bretonnes, cela ne répond pas du tout à un usage traditionnel.

Le nom de *châtelier* appartient à la langue du moyen âge, comme *châtel* et *châtelet*; il a servi à désigner, je puis le prouver par de nombreux exemples, des défenses de toute sorte, des maisons fortes avec doutes, des gentilhommières aussi bien que de vastes épaulements. Si l'on voulait entamer une grande enquête sur place, on trouverait que les paysans appliquent ce nom à des ruines d'âges absolument différents et qu'il leur suffit de voir un fossé avec une butte de terre, pour dire *voilà un châtelier*.

Avant d'édifier un système sur ce nom, comme l'a fait M. Ledain, il serait donc nécessaire de voir les chartes et d'examiner la topographie exacte de chacun des lieux dits *châteliers*, en Poitou d'abord et ailleurs ensuite, pour savoir de quelle époque sont les ruines de chaque site et de rechercher s'il était possible d'y fixer une garnison et de la diriger en tous sens. Il me semble qu'il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer et d'interpréter la destination de toutes ces enceintes plus ou moins abolies qui piquent notre curiosité. Il faut les prendre une par une.

A priori on pourrait affirmer que M. Ledain n'y trouvera aucune arme des légions de la Décadence. Celles-ci composées de barbares qui avaient femmes et enfants, campaient dans les lieux qu'indique la notice des dignités de l'Empire, c'est-à-dire dans des stations peuplées où elles étaient sûres de trouver de quoi vivre avec toute leur suite. Elles faisaient comme les Prussiens pendant la dernière guerre, elles aimaient mieux loger chez l'habitant que de camper à la belle étoile. Fustel de Coulanges, dont M. B. Ledain invoque l'autorité, nous dit lui-même que les villes romaines avaient des dépendances assez vastes pour suffire aux besoins des réquisitions quand les armées arrivaient dans une région. Le droit de gîte est exercé depuis longtemps. Il s'imposait d'autant mieux au III^e siècle que le pays était couvert de forêts et que les approvisionnements étaient entravés par une foule de difficultés.

Quand on prétend déterminer le caractère militaire d'un retranchement et son âge par le seul aspect de sa forme, je crois qu'on est fort exposé à se tromper; il faut bien le juger d'après les alentours et la fertilité du sol.

Les enceintes que j'ai décrites et qui souvent ne portent pas les qualifications de *châtelier*, de *châtelet* et de *châtel* sont dans des lieux absolument déserts. Si Constantin ou ses successeurs avaient voulu obliger les colonies de Lètes à vivre isolées par petits groupes avec femmes et enfants, ces auxiliaires se seraient révoltés et auraient refusé de servir l'Empire. Il ne les retenait que par l'espoir de bien vivre et de s'enrichir dans de fertiles contrées comme la vallée de l'Erdre ou les rivages Guérandais pour ne parler que de la Loire-Inférieure.

La sécurité publique n'exigeait pas que les légionnaires fussent dispersés par groupes, au contraire elle avait besoin de masses importantes capables de réprimer les révoltes au moindre mouvement.

Si les légions ont laissé chez nous des camps de petite dimension, ils appartiennent plutôt à l'époque tranquille des Antonins. Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures la question de l'âge des châtelliers est loin d'être assez mûre pour être tranchée. Il n'y a qu'un point qui soit bien établi, c'est que les populations même désarmées ont occupé des enceintes fortifiées et surtout dans les régions boisées et arrosées de cours d'eau et riches de minerai. Reste à savoir si le même fait se rencontre dans les pays qui n'ont ni eau, ni combustible, ni richesses naturelles.

LÉON MAITRE.

Nouvelles bibliographiques diverses.

Dans le *Bulletin archéologique* de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, 1891 ; article de M. Dumy, sur l'*Abbaye du Mas Grenier aux XVII^e et XVIII^e siècles*.

Pages 83-94, notice sur Dom Philippe-Laurent Faïdy, « originaire de Saint-Maixent ». « Dom Faïdy coopéra principalement aux missions de la Saintonge, en 1686, à Cognac, à Saint-Jean-d'Angély, à Saint-Maixent. Dieu donnant sa bénédiction à ses prédications, il fit de grandes conversions dans le Poitou. »

Pages 114-116, notice sur dom Joseph Martin. « En 1766, il fut désigné pour écrire l'histoire de la Saintonge, mais ce projet échoua... Il y a lieu de croire, par ses lettres, qu'il en fut empêché par ses supérieurs. » Dans la liste de ses ouvrages, se trouve *Les caprices de la fortune*, imprimé à Saintes. Il habita le couvent de Saint-Jean-d'Angély.

X. B. DE M.

— Saint Léger, dont le tombeau est à Saint-Maixent, intéresse le Poitou. Dans un opuscule intitulé : *La Société historique de Compiègne dans le Beauvaisis... et le comté de Clermont* (Compiègne, 1891, p. 21), M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, signale une page iconographique relative à ce saint :

« L'église d'Agnetz..., construite au XIII^e siècle, sous le vocable de saint Léger, appartient en entier à cette époque, à l'exception du chœur qui ne remonte qu'au XVI^e siècle... Sur les vitraux du chœur, datés de 1540, on trouve les légendes de saint Léger, de saint Jean-Baptiste et de sainte Agnès. »

X. B. DE M.

— Il est admis actuellement par les savants que la profession de foi qui se récite le dimanche à prime n'est pas de saint Athanase, quoique la rubrique du Bréviaire romain porte en tête *Symbolum S. Athanasii*.

Dom Morin, dans la *Science catholique*, 1891, p. 675-677, revendique en faveur de l'évêque de Poitiers saint Venance Fortunat, après Muratori, un commentaire de ce symbole, intitulé : *Expositio fidei catholicæ Fortunati*, qui existe en manuscrit à l'Ambrosienne de Milan.

Ce commentaire est identique à celui qu'a publié le cardinal Pitra

sous le titre *Euphontii presbyteri expositio fidei catholicae beati Athanasii*. D'où l'auteur conclut que saint Fortunat se l'est approprié en grande partie, tant en développant davantage le commencement, comme il avait « composé son Exposition sur le symbole des apôtres à l'aide d'emprunts faits à Rufin ».

X. B. DE M.

— Cet hiver, à la Faculté des lettres de Poitiers, M. Lièvre continuera ses conférences sur la période gallo-romaine. Parmi les conférences qui feront certainement sensation dans le monde des archéologues, signalons (au risque de passer pour le plus curieux et le plus indiscret des gazetiers), celles qui traiteront des villes mortes et des « puits funéraires » : M. Lièvre apportera des observations nouvelles sur les découvertes du R. P. de la Croix à Sanxay et de feu l'abbé Baudry au Bernard.

M. Lièvre a déterminé la nature de ... cette chose qui a un nom dans toutes les langues, qui a donné son nom à plus d'un ruisseau, à plus d'une rue, voire à plus d'une localité, dans plus d'un pays, — et qui accompagne toujours dans les » puits funéraires », les pots cassés, les débris de cuisine, les vieilles pantoufles et autres immondices. Le « système diviseur » mis au service de l'archéologie !

La *Revue poitevine* reviendra en détail sur les idées de M. Lièvre, relativement aux substructions de Sanxay.

— M. Alfred Richard qui avait donné l'été dernier, à la faculté de lettres de Poitiers, quelques leçons magistrales sur l'état des personnes en Poitou, traitera, dans le second semestre de l'année académique 1891-1892, de l'ensemble de l'histoire du Poitou.

Cette fois les conférences de M. A. Richard seront publiées.

Il en résultera un volume qui s'appellera peut-être *Abrégé de l'histoire du Poitou*, qui sera sûrement une œuvre fort remarquable et fort utile.

— Nouvelles des *Paysages et Monuments du Poitou*. Les premières livraisons du *Loudanais*, texte par MM. Roger Drouault et Balleyguier, sont sous presse. Le texte de *Saint-Maixent*, par M. Alfred Richard, est terminé.

— Sous presse, chez Oudin, pour paraître fin novembre ou commencement décembre : *Batailles du ciel*, 2 vol. in-8°, début d'une jeune écrivain de Poitiers, mademoiselle de Briey.

Du même auteur, en préparation : *les Nuits bleues*.

— Extrait du *Compte rendu des travaux de l'Académie de Reims pendant l'année 1890-1891*, lu à la séance publique du 9 juillet 1891, par M. Henri Jadart, secrétaire-général (1) :

« ... Le *Répertoire archéologique*... profite des observations les plus inattendues. L'église Saint-Remy, par exemple, a donné lieu à une comparaison des plus instructives avec un édifice du Bas-Poitou, l'église de Maillezais (Vendée). Nous en devons la description à

(1) A Reims, impr. de l'Académie, 1891, in-8° de 25 pp.

M. Berthelé, archiviste de Niort, et voici l'analyse que nous en a communiquée M. Demaison :

« Cette église, aujourd'hui en ruines, offrait des dispositions remarquables que l'on n'observe dans aucun autre édifice du Poitou. Sa façade est flanquée de deux clochers. Ses nefs latérales, voûtées d'arêtes, étaient surmontées d'une tribune dont chaque travée était voûtée par un berceau en plein cintre perpendiculaire à l'axe de la nef principale. On ne voit rien de semblable dans les églises de l'ouest de la France, et il faut aller jusqu'à Saint-Remi de Reims pour trouver des analogies. Or, ces analogies sont très frappantes et elles correspondent précisément avec la présence à Maillezais d'un moine champenois, l'abbé Goderan, qui était né à Reims, avait étudié dans l'abbaye de Hautvillers, et avait passé quelque temps au monastère de Saint-Remi avant de se rendre en Poitou. On est autorisé à penser que l'abbé Goderan est bien l'auteur de la reconstruction de l'église de Maillezais, et qu'il l'a fait élever entre les années 1060 et 1074, en partie d'après ses souvenirs de l'église rémoise » (1).

— Pour le futur dictionnaire des anonymes poitevins : les notices sur Poitiers et Sanxay dans le Guide-Joanne, de la Loire à la Gironde, ont été revues par le R. P. de la Croix. — Le P. de la Croix a également révisé les parties relatives aux monuments archéologiques antérieurs à l'époque romane et spécialement ce qui concerne Sanxay, dans *Poitiers ancien et moderne*, d'Aglaüs Bouvenne.

— M. de la Marsonnière prépare en ce moment, pour la séance publique des Antiquaires de l'Ouest, de janvier 1892, une notice sur l'abbé Gibault. (Cf. la *Revue poitevine*, n° 85, p. 9.)

— L'écusson aux initiales J G du fer à repasser (« XVIII^e siècle » ??) n° 4 de l'*Inventaire archéologique des Châtelliers*, (cf. la *Revue poitevine*, n° 93, p. 270) ne serait-il pas tout simplement la marque du fabricant J. G(ENDARME) ?

— Les armoiries du plat n° 38 de l'*Inventaire des Châtelliers* (cf. la *Revue poitevine*, n° 94, pp. 289-290) ont été déterminées par M. Alfred Richard. Elles se rapportent aux Colin, famille poitevine alliée aux Garran.

— Mgr X. Barbier de Montault a commencé dans l'*Enlumineur*, du 1^{er} octobre, la publication d'une notice sur le *Missel pontifical de Raoul du Fou*, manuscrit « d'une haute valeur archéologique », provenant de l'abbaye de Nouaillé et aujourd'hui conservé au grand séminaire de Poitiers.

— Nous continuons la série (commencée dans notre numéro du 25 septembre, pp. 284 à 286) des extraits du *Livret de l'Ecole des Chartes*, relatifs à notre région.

D'abord, v° TRANCHANT (page 285, ligne 3), au lieu de *vice-président de la Société de l'Ecole des Chartes*, il faut lire *ancien président de la Société de l'Ecole des Chartes*.

(1) Pages 16-17. — Cf. Jos. Berthelé, *Recherches pour servir à l'histoire des Arts en Poitou*, chapitre VI, pp. 92 à 110.

« GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOIZEAU DE), né à Poitiers, le 29 mai 1824, — promotion du 8 avril 1850, — archiviste du département d'Indre-et-Loire, ancien employé auxiliaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, membre non résidant du Comité des travaux historiques, correspondant du Comité des Sociétés des beaux-arts des départements, ancien président de la Société archéologique de Touraine, ancien secrétaire de la Société de l'Ecole des Chartes, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique. Mention très honorable d'histoire (1865) et prix d'archéologie (1869) au concours des Sociétés savantes (1).

« GRANDMAISON (Louis-Joseph-Armand LOIZEAU DE), né à Tours le 18 août 1864 [fils du précédent], promotion du 26 janvier 1887, — licencié en droit, stagiaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (2).

« LA ROCHEBROCHARD (Louis-Henri-Marie BROCHARD DE), né à Niort le 28 avril 1853, — promotion du 15 janvier 1877, maire de Pamplie (Deux-Sèvres) (3).

« DUPOND (Jean-Alfred-Berthe), né à Paris, le 19 août 1861, — promotion du 26 janvier 1887, — élève diplômé de l'Ecole des langues orientales vivantes, [ancien] archiviste du département de l'Aude, [archiviste du département des Deux-Sèvres] (4).

« DOINEL DU VAL-MICHEL (Jules-Benoît), né à Moulins le 8 décembre 1842, — promotion du 15 janvier 1866, — archiviste du département du Loiret, professeur d'histoire locale au lycée d'Orléans, ancien archiviste du département du Cantal, ancien bibliothécaire et archiviste de la ville de Niort, officier de l'Instruction publique (5).

« MARTIN (Henry-Martin-Radegonde), né à Airvault (Deux-Sèvres), le 27 août 1852, — promotion du 18 janvier 1876, — conservateur-adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal, officier de l'Instruction publique » (6).

Dans la liste des thèses présentées pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe, nous relevons les suivantes :

1850. *Des appellations en la cour de Rome*, par Pierre-Charles-Armand Loyseau-Grandmaison [Loizeau de Grandmaison]. — *De la nature du pouvoir royal en France sous les Mérovingiens*, par Louis-Charles-Marie Tranchant.

1853. *Du Mundium*, par Alfred Giraud.

1858. *Étude sur l'établissement des généraux des aides*, par Alexandre Gouget. — *Étude historique sur la Jacquerie*, d'après des documents en grande partie inédits, par Siméon Luce.

(1) *Livret de l'Ecole des Chartes*, pp. 153-155.

(2) *Ibid.*, p. 155.

(3) *Ibid.*, p. 164.

(4) *Ibid.*, p. 146.

(5) *Ibid.*, p. 143.

(6) *Ibid.*, p. 172.

1863. *Recherches sur le formulaire usité dans la chancellerie royale sous les premiers successeurs de Hugues Capet*, par Paul de Fleury.

1864. *Essai sur la topographie de la Saintonge du vi^e au xiii^e siècle (507-1204)*, par Adolphe Bouyer. — *Recherches sur la condition des personnes et des terres en Poitou au x^e siècle*, par Alfred Richard. Un fragment seulement de ce travail a été publié : *les Colliberts*, étude lue à la séance publique annuelle de la Société des Antiquaires de l'Ouest, le 7 janvier 1876, dans les *Mémoires de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, t. xxxix, 1875, pp. 3 à 45, et à part, Poitiers, typ. de A. Dupré, 1876, in-8°, 45 pp.

1869. *Le roman de Mélusine*, essai de bibliographie et de critique, par Félix Herbet. — *Pierre Bersuire et sa traduction de Tite-Live* considérée comme monument de la formation savante de la langue française au xiv^e siècle, par Léopold Pannier. Une partie seulement de ce travail a été publiée : *Notice biographique sur le bénédictin Pierre Bersuire, premier traducteur français de Tite-Live*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. xxxiii, 1872, pp. 325 à 364 ; tiré à part.

1872. *Essai sur l'architecture religieuse en Saintonge pendant le cours des xi^e et xii^e siècles*, par Georges Musset. [Les positions de cette thèse ont été tirées à part.]

1873. *Essai sur la diplomatie de Charles VII*, d'après le formulaire des actes de ce roi, conservé à la Bibliothèque nationale, et d'après les documents originaux, par Gabriel Barbaud. — *Grands jours tenus à Poitiers de 1454 à 1634*, par Félix Pasquier. Thèse publiée dans la *Revue de législation*, t. iii, 1873, pp. 569 à 615 et t. iv, 1874, pp. 72 à 124 ; tiré à part, in-8° de 136 pp.

1876. *Étude sur la vénerie et la fauconnerie royales en France au moyen âge*, par Henri Martin.

1877. *Savari de Mauléon*, par Alfred Chilhaud-Dumaine. — *Le parlement de Poitiers de 1418 à 1436*, par Didier-Neuville. Cf. *le parlement royal à Poitiers (1418-1436)*, dans la *Revue historique*, t. vi, 1878, pp. 1 à 28 et 272 à 314 ; tiré à part, in-8° de 70 pp. — *Les commanderies du Temple en Poitou*, par Henri de la Rochebrochard. Cf. la *Revue poitevine et saintongeaise*, tomes vi et vii.

1882. *La vie intérieure d'un hospice du xiv^e au xvi^e siècle*, étude sur l'organisation de la maison du Saint-Esprit-en-Grève à Paris, d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale et divers documents conservés aux archives de l'Assistance publique, par Joseph Berthelé. Un chapitre seulement de ce travail a été publié : *l'hospitalité de nuit à Paris, du xiv^e au xvi^e siècle*. Paris, impr. P. Faivre, 1883, in-16 de 21 pp.

1887. *Geoffroy II, dit Martel, comte d'Anjou (14 octobre 1006 ? — 14 novembre 1060)*, par Louis Loizeau de Grandmaison.

Les positions de toutes ces thèses ont été imprimées ; les travailleurs que cela pourrait intéresser trouveront dans le *Livret de l'Ecole des Chartes* des indications bibliographiques qui leur permettront de les retrouver.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Barbaud [Raymond]. *Le château de Bressuire (Deux-Sèvres)*, — dans *l'Ami des Monuments*, n° 25, pp. 152 à 159, avec un plan, (cf. la *Revue poitevine*, n° 90, pp. 181 à 183).

Berthelé (Jos.). *La fonderie de cloches de M. Xavier Cavillier à Carré-puits (Somme)*. — Château-Thierry, imprimerie de la Société anonyme « l'Echo républicain de l'Aisne », in-8° de 13 pp. [Extrait des *Annales* de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, 1891, pp. 158 à 168 ; reproduit dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, 15 octobre, pp. 309 à 316.]

Bitton (A.). *Recherches historiques sur la Vendée. Ce que devint l'église N.-D. de Fontenay pendant la Révolution*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 321 à 330.

Bonnemère (Eugène). *Urbain Grandier* (suite et fin), — dans *l'Ouest artistique et littéraire*, 15 septembre, pp. 260 à 263.

Bourloton (Edgar). *Contribution à l'histoire de Fontenay-le-Comte*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 308 à 314.

Boutin (l'abbé H^{re}). *Palluau et les Clérambault*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 275 à 301.

Bouvenne (A.). officier d'académie. *Poitiers ancien et moderne* (promenades d'un touriste). — Poitiers, A. Reynès, in-16 de 140 pp. (Tiré à 1,000 ex.)

— (Anonyme). *Les ruines de Sanxay*, notice abrégée. Extrait [avec additions] de *Poitiers ancien et moderne*. — Poitiers, A. Reynès, in-16 de 13 pp. (Tiré à 1,000 ex.)

Caillon (H.). *C.-B. Chameau et les rosiers de la Mothe-Saint-Héray*. — La Mothe-Saint-Héray, imprimerie-librairie Guittet, in-12 de 82 pp. avec 3 grav. hors texte.

— *La Mothe-Saint-Héray*. 13, 14, 15 septembre 1891. *Fêtes des rosiers de 1891. Inauguration du buste de Ch.-B. Chameau*. — La Mothe-Saint-Héray, impr.-libr. Guittet, in-fol. de 4 pp. à 3 col.

Constantin (Emmanuel). *Jeanne d'Arc à Poitiers*, drame en trois actes. — Poitiers, Druinaud, in-16 de 89 pp.

Daniel-Lacombe (Henri). *L'hôte de Jeanne d'Arc à Poitiers, maître Jean Rahateau, président au Parlement de Paris* (suite). — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 259 à 274, avec une planche hors texte représentant le montoir de Jeanne d'Arc à Poitiers.

Des Ages (Lucie). *La Desuinée*. — Paris, librairie Blériot, Henri Gautier, successeur, in-8° de 250 pp.

[**De Chabot (M^{lle} Françoise).**] *Un canton du Bocage vendéen, souvenirs de la grande guerre*. — Melle, impr. de Ed. Lacuve, libraire, in-8° carré de 368 pp. (Publication anonyme).

De la Croix (le R. P.). — Cf. BOUVENNE.

Delbarre (P.). — Cf. BOUVENNE.

Espérandieu (Capitaine E.), sous la signature « X... ». *L'inscription romaine de Calenzana* [Corse]. — [Bastia], impr. Ollagnier, in-8° de 16 pp [Extrait du journal le *Petit Bastiais*.]

Garran de Balzan (Alph.) et Barbier de Montault (X.). Saint Giraud de Salles, diacre, fondateur de l'abbaye des Châtelliers. — Bruges, image en chromo-typographie.

Grimaud (Henri). *Les origines de l'imprimerie à Chinon, notes historiques*. — Tours, libr. Péricat, in-8° de 6 pp.

Largeault (l'abbé Alfred) *Nomination* [de M. Jos. Berthelé aux archives de l'Hérault], — dans la *Revue de l'Ouest*, 17 octobre (1).

De la Marsonnière (J.-L.). *Aux beaux jours de Sanxay, Claudia Varenilla*, récit des temps gallo-romains. — en feuilleton dans le *Courrier de la Vienne*, terminé dans le numéro du 10 octobre. (L'ouvrage a formé 80 feuilletons.)

Petiteau (Dr Marcel). *Chroniques sablaises, VIII. L'hôpital Saint-Joseph* (suite), — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 315 à 320.

Pineau (Léon). *Contes du Maine*. — Vannes, impr. et lith. Lafolye, in-8° de 13 pp.

De Rochebrune (O.). *Les Moulrières et le vieux Chassenon*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 247 à 258, avec deux eaux-fortes.

[**Séchet (Henry)**]. *Le clergé de Sivrai devant la Révolution* (27 mai 1790), *les gentilhommes du canton de Sivrai devant la Révolution* (2 juin 1790), — dans l'*Echo de Civray*, 10 septembre.

Vallette (René). *Les commanderies de Chamgillon et de Féolette*, — dans le *Publicateur de la Vendée*, 2 octobre.

— *Cathelineau, souvenirs de la grande guerre*. — Les Sables, impr. de l'*Etoile*, placard in-4° à 2 col. [Extrait de l'*Etoile de la Vendée*.]

— *Le château de Saint-Mesmin en 1793*, — dans le *Publicateur de la Vendée*, 9 octobre.

— *Le Dictionnaire des familles du Poitou*, — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 331-332.

— *Autour du drapeau blanc*, biographies inédites des chefs vendéens et des chouans, par M. de la Fontenelle de Vaudoré, (suite); — dans la *Revue du Bas-Poitou*, t. iv, pp. 302 à 307.

— *La Châtaigneraie et Saint-Hilaire-des-Loges (Vendée)*, livr. 194 à 196 des *Paysages et Monuments du Poitou*, de JULES ROBUCHON, — in-folio de 16 pp. avec héliogr. et fig. dans le texte.

(1) Cf. la *Revue poit. et saint.*, n° 94, p. 320, — le *Mellois*, 25 octobre. — l'*Oeil du peuple des Deux-Sèvres*, 25 octobre, le *Journal de Loudun*, 18 octobre, — l'*Observateur de Ruffec*, 18 octobre, — le *Journal de Château-Thierry*, 13 octobre, — etc.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSÉ,

REVUE
POITEVINE ET SAINTONGEASE
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE.
RECUEIL MENSUEL

INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE
de l'abbaye des Châtelliers.

(Suite)

124. BOÎTE A POUDRE (1), ronde, faite au tour, d'un diamètre de 0^m 14 et haute de 0^m 07 (fin du règne de Louis XIV). Le pourtour est orné de fleurs gravées, et sur le dessus bombé, à fond pointillé, se détache en relief une corbeille dont les fleurs se reconnaissent parfaitement : œillet, anémone, rose et pervenche.

125. Deux BOÎTES A POUDRE, faites au tour sous Louis XV. Elles sont peintes en vert et des chinoiseries en relief y sont figurées en or et en argent ; l'intérieur est rouge.

126. BOÎTE A POUDRE. Elle est circulaire et peinte en rouge, avec bordure bleue et cercle noir au milieu ; elle a été faite, au XVIII^e siècle (Louis XV - Louis XVI), en imitation des produits chinois, alors très en vogue. Toutes ces boîtes sont recouvertes de *vernis Martin* (2).

127. BOÎTE en sapin (fin du XVII^e siècle), curieuse par son revêtement en papier. La gravure coloriée représente une noce.

(1) « Une boîte à poudre. » (*Inv. du baron de Ville, 1707*). — « Quatre boîtes à poudre » (*Inv. du chât. de Rambouillet, 1718*).

(2) « On a coutume de désigner d'une façon générale sous le nom de *vernis Martin*, tous les laques et vernis français appliqués au mobilier ou à la décoration. Les Martin ne paraissent pas avoir travaillé sérieusement à leurs beaux ouvrages avant 1745 (*Dict. de Havard*). »

Voir Watin, *Art de faire et d'employer les vernis*, in-8°. Cet ouvrage, publié en 1772, donne des indications très précieuses sur la composition et l'emploi des vernis de tous genres pour lambris d'appartement, boiseries, violons et instruments, gravures, tableaux ; des couleurs et de la dorure.

128. Pied d'OPTIQUE (1), en bois de mérisier (2) (xviii^e siècle).

129. COMPAS DE MARINE mobile d'embarcation, ou boussole marine du xviii^e siècle, renfermée dans une boîte de bois. Elle est signée :

Thomas. Iones. Liverpool

et gravée d'une étoile à sept rais ; le nord est marqué par une fleur de lis. On lit au pourtour le nom du propriétaire, écrit à la main : Christian Zydtman.

130. COFFRET en chêne, recouvert de papier peint à grandes fleurs. Le couvercle est bombé et muni d'une anse pour pouvoir le soulever ou porter à la main. Une serrure le tient fermé à la partie antérieure. Il a dû servir à conserver des papiers de famille. Hauteur, 0^m 15; largeur, 0^m 36; profondeur, 0^m 23 (xvii^e siècle, Louis XIII).

131. Grande COUPE russe, du siècle dernier, en bois, peint noir et brun, à compartiments argentés, comme les dessins qui la décorent et qui partent d'un point rouge.

132. ECRITOIRE (3) carrée, en forme de cassette, fermant à clef, recouverte de maroquin noir à la façon des jansénistes (4), et doublée de satin rouge (xviii^e siècle). La largeur est de 0^m 22, la hauteur de 0^m 07 et la profondeur de 0^m 15. A l'intérieur existent deux crochets de cuivre pour retenir le papier à lettre, deux vases pour l'encrier et la poudrière, une case longue pour les plumes et, fermant à clef, un casier spécial pour les lettres auxquelles il faudra répondre.

133. Tête de QUENOUILLE, en bois d'érable et à jour, de

(1) « Je n'ai point encore pu trouver d'estampes pour l'optique, quoique, à chaque pas que l'on fait, on rencontre des tableaux, des images ou des estampes et peintures de toute façon, mais cette espèce est passé de mode, à ce qu'il paraît. » (*Lettre de Garran de Coulon*, 2 fructidor an V.)

(2) « Petite table à écrire de mérizier à filets, une table de mérizier. » (*Inv. du chât. de Rambouillet*, 1718.)

(3) « Une écritoire, garnie, couverte de cuir rouge doré, 15 sous. » (*Inv. de 1640*, ap. Richard, *Arch. de la Barre*, t. I, p. 232.)

(4) Leur religion était très triste et ils se plaisaient à relier leurs livres en noir, sans le moindre ornement. — « Ne pas oublier que Port-Royal attachait beaucoup d'importance à l'écriture et qu'on lui doit l'usage des plumes de métal. » (*Rev. des prov. de l'Ouest*, 1890, p. 293.) Ces plumes, cependant, étaient plus anciennes, car on conserve à la cathédrale d'Atri, dans les Abruzzes, un incunable daté de 1465 et qui se termine ainsi : « Presens hujus texti decretalium preclarum opus, non atramento, plumali canna neque aerea, sed artificiosa quadam inventione imprimendi seu caracterizandi sic effligiatum. » (Bindi, *Monumenti degli Abruzzi*, p. 211.)

forme ovale, terminée par un croissant (xviii^e siècle); fabrique de Croutelle (Vienne) (1).

XV. — MEUBLES.

Passons à l'ameublement profane, qui va nous exhiber des *armoires*, des *tables*, des *glaces*, un *guéridon*, une *commode*, des *lits*, des *cadres*, des *sièges*, une *bibliothèque*, des *coffres*. Je réserve pour des chapitres spéciaux les meubles garnis d'étoffe et de tapisserie.

134. ARMOIRE à bossages, avec des pieds en boule et une corniche dentelée. Elle appartient au mobilier de l'abbaye et date du xvii^e siècle.

135. Plusieurs ARMOIRES Louis XV dans les chambres; hautes, larges, à deux battants, avec panneaux moulurés.

136. BUFFET de réfectoire en bois de chêne à cinq guichets (2); à la partie supérieure est une tablette supportée par des consoles (xviii^e siècle).

137. TABLE carrée, dont les quatre pieds sont fuselés, faits au tour et reliés ensemble par une traverse en X (3) (xvii^e siècle).

138. Deux TABLES carrées, à pieds tournés (xvii^e siècle).

139. Deux TABLES A JEU allongées, recouvertes d'un tapis de laine verte (4). Le nom vulgaire est *jouet* (xviii^e siècle).

140. GLACE, dont le cadre, en bois sculpté et doré, date de la fin du règne de Louis XIV.

141. GLACE, dont le cadre est en bois sculpté et doré (5); en haut, on voit une tête d'empereur dans une couronne de laurier (xvii^e siècle).

(1) Il est bien probable que cet objet délicat appartient à la catégorie de menus ouvrages qui se fabriquaient à Croutelle près Poitiers et qu'on nommait vulgairement *finesses de Croutelle*. Or Croutelle s'était précisément fait une spécialité des « quenouilles » (*Revue poit.*, 1891, pp. 246, 247.) A la quenouille publiée par M. Desavire, il faut ajouter celle, également peinte, qui fait partie de la collection de M. Le Charpentier, à Saint-Maixent.

(2) « Un bas d'armoire avec onze battants. » (*Inv. de Saint-Loup*, 1787.)

(3) « Des tréteaux à la croix de saint André. » (*Inv. de 1546*, dans *Arch. de la Barre*, t. I, p. XII.)

(4) « Trois tables à jouer, avec leur drap d'Hollande vert. » (*Inv. du chât. de Rambouillet*, 1706)

(5) « Un miroir de glace de Venise, bordure dorée, 43 l. » (*Inv. d'un chanoine de Meaux*, 1720.) — « Un miroir, orné d'une sculpture de bois doré. » (*Inv. de Saint-Loup*, 1787.) — « Un miroir d'une glace de vingt-huit pouces de haut sur dix-neuf de large, dans sa bordure de bois doré, prix : 120 l. » (*Inv. de Pouget*, 1795, n° 109.)

142. GLACE Louis XV, dont le haut est cintré et le cadre orné de chinois dorés.

143. GUÉRIDON (1), à pied et table circulaire, fait au tour (xvii^e siècle).

144. Petite COMMODE (2) Louis XVI, en bois de rose, à deux tiroirs, avec sabots, entrées et poignées de cuivre doré et dessus de marbre gris.

145. Plusieurs BOIS DE LITS, qui ont servi aux moines dans leurs cellules (xviii^e siècle). — Je parlerai au chapitre des *étouffes*, des lits montés.

146. BIBLIOTHÈQUE (on en a formé un confessionnal). Elle est en bois et à deux compartiments, avec pilastres cannelés (3) en séparation. Une corniche la surmonte (xviii^e siècle).

147. Montant cannelé en bois, qui a pu appartenir à un TRUMEAU de cheminée (xviii^e siècle).

148. Deux grands COFFRES pareils, à linge (4), en bois de mérisier, avec une serrure ouvragée. Le couvercle est bombé et ils sont élevés sur une arcature à jour qui allège leur masse. Le style est celui du xvii^e siècle (5).

149. Au premier étage, deux ARCHES (6) plates, en chêne,

(1) « Deux guéridons de bois, avec écran de tapisserie. » (*Inv. du chât. de Rambouillet*, 1706.) — « Une petite table en guéridon, couverte d'une étoffe verte. » (*Inv. de Fr. d'Auriol*, 1714, n° 16.) — « Deux grands guéridons sculptés et dorés; un guéridon rond; douze guéridons de bois de noyer et de mérisier. » (*Inv. du chât. de Rambouillet*, 1718.) — « Une table de marbre et deux guéridons, 40 l. » (*Inv. d'Escarblissac*, 1733.)

(2) « Une petite commode à la régence, en bois de palissandre, garnie de ses cuivres et d'un marbre rance. » (*Inv. de la dame de Bardelle*, 1757.) — « Une commode de bois de palissandre, à deux grands et deux petits tiroirs, et son dessus de marbre de Rancé. » (*Inv. de Saint-Loup*, 1787.) — « Une petite commode en bois d'acajou, à trois tiroirs, ornés de cuivre et à dessus de marbre. » (*Inv. de Pouget*, 1795, n° 111.)

(3) Des cannelures se remarquent aussi comme décoration aux pieds-droits d'une cheminée du premier étage.

(4) « Item, ung grant coffre..... ouquel estoit le linge. » (*Inv. du chât. de Coursan*, 1482, n° 136) — « Plus, deux vieux behuts, fermant à clef, dans lesquels y a une partye des linceulx de toille de chanvre. Plus, un vieux coffre, fort antique, fermant en clef, dans lequel est le gros linge. Et dans les coffres il y a quarante-quatre linceux de toille de chanvre et lin. Plus, quarante-six linceux de grosse toille.... Plus, douze napes de chanvre. Plus, huit douzaines de serviettes de chanvre. » (*Inv. du chât. de Jarnac*, 1668, n°s 295, 296, 454-457)

(5) Un buffet analogue existe, à Saint-Maixent, dans la collection du docteur Beaudet.

(6) « Plus, dans une arche de sappin, trois pièces de toille. » (*Inv. du chât. d'Aigueperse*, 1507, n° 64.)

exhaussées sur des pieds bas et adhérentes à la muraille (xviii^e siècle). Le couvercle plat s'ouvre à charnière et se ferme, pour l'un avec une serrure, et pour l'autre avec une languette qui suppose un cadenas. Juxtaposées et séparées par une cloison, elles mesurent chacune: haut., 0^m 62; profond., 1^m 36; largeur, 1^m 93. Il est de tradition que les religieux y conservaient l'avoine (1).

150. Deux MOINES (2) en bois pour chauffer les lits. A l'intérieur est un réchaud de tôle à manche de bois, pour l'ôter et mettre à volonté, et une anse trilobée pour le suspendre au crochet de la caisse (xviii^e siècle).

Le nom doit attester une origine monastique. Les religieux avaient donc à leur disposition le *moine*, la *bassinoire* et la *boule*; dans ces conditions, l'humidité et le froid étaient tolérables.

151. CHAISE ROULANTE (3) pour enfant (fin du règne de Louis XIV). Le dossier est découpé au sommet et à trois pans, comme le devant. Le siège est percé d'une lunette, de façon à communiquer avec le vase qu'on mettait dessous. Une tablette, faite pour appuyer les mains et recevoir les jouets, est posée en avant et garnie de velours jaune. Le sapin, qui forme la chaise, est peint en couleur brune, avec filets pour imiter des panneaux. Quatre roulettes permettent de la traîner et de voiturier ainsi l'enfant.

Ce petit meuble original n'est pas une des moindres curiosités du musée archéologique des Châtelliers.

152. UN FAUTEUIL, SIX CHAISES et une CHAISE BASSE, en bois tourné et découpé (deuxième moitié du xvii^e siècle). On en voit un spécimen dans la photographie de M. Robuchon. La forme en est assez originale, quoique très simple : ce n'était pas du mobilier de luxe et je ne serais pas étonné qu'il fût monacal. Le siège est en paille et la membrure fait alterner des boules et

(1) « Ung coffre de sappin ferré, à mectre l'avoïne. » (*Inv. du châ. de Chastel-sur-Moselle*, 1586, n° 29.)

(2) « Un moine, avec son bassinoir, pour chauffer le lit, fort vieux. » (*Inv. Dejean*, 1732, n°s 148, 157.) — « Deux moines à 4 branches pour chauffer le lit, le tout usé. » (*Inv. de Cadalen*, 1794, n° 47.)

(3) « Une chaise roulante, à brancards, montée sur deux roues, doublée de vieux drap rouge, 80 l. » (*Inv. de Fr. de Chardonnay*, 1729.) — « Chaise sur deux roues, doublée de drap rouge, 200 l. Autre sur quatre roues, doublée de drap écarlate, 150 l. » (*Inv. de Dorieu*, 1758.) — « Petite chaise d'enfant. » (*Inv. de Rambouillet*.)

Vers 1670 parurent à Paris, chez Mariette, les « desseins pour embellir les chaires roulantes, nouvellement inventez par N. Loire et gravez par A. Loire », 6 planches in-folio.

des cylindres où s'emboîtent les traverses. Les quatre pieds sont maintenus par une croix de saint André, tournée en fuseaux. Le dos (1) présente une succession de quatre planchettes courbes, découpées à leur contour et les montants se terminent en pomme. Cette robuste charpente était faite pour résister longtemps.

153. CHAISE Louis XIV : le bois qui forme sa membrure est tourné et le dos imite une balustrade avec ses barreaux.

154. CHAISES et FAUTEUILS cannés (2) (XVIII^e siècle).

155. Plusieurs FAUTEUILS paillés (3), dont le siège et le dos sont garnis de coussins (4), rembourrés et piqués, à revêtement de soie, que des cordons rattachent aux montants (5) (XVIII^e siècle).

156. Plusieurs CHAISES en bois resté brut. Le dossier est courbe et terminé par un tore. Il s'y adapte une planchette, découpée à jour et sculptée en méplat : le médaillon, de forme circulaire, serré entre deux bandes rayées, à volutes, représente une fleur épanouie, montée sur une tige feuillue ; deux fois, cette fleur est un oeillet d'Inde. Le rollon de devant est à pans, interrompu au milieu par un anneau (style Louis XVI).

157. THERMOMÈTRE (6) à esprit de vin, en bois sculpté à feuillages et doré (fin du XVIII^e siècle). La dernière date qu'on y a peinte est 1776, pour l'hiver de cette année, où le froid descendit à dix-sept degrés.

158. PUPITRE (7) à un seul rampant, pour soutenir un cahier de musique (XVIII^e siècle).

(1) « Dos cintré. » (*Inv. de Rambouillet.*)

(2) « Un canapé de cannes. Douze tabourets de canne. » (*Inv. du château de Rambouillet, 1706.*)

(3) « Trois bergères en paille. » (*Inv. du Crest, 1794.*)

(4) « Item, un canapé, garni de son coussin de crin. » (*Inv. de Pouget, 1795, n° 65.*)

(5) « Plus, six autres fauteuils avecq douze chaises, façon d'estaque, clissés de jon de Flandres, avecq cinq coissins couverts de damas. Plus, deux chaises de jon. » (*Inv. du château de Jarnac, 1668, n°s 83, 170.*) — « Deux fauteuils de marocain noir, avec les coussins de duvet. » (*Inv. du château de Rambouillet, 1706.*) — « Six fauteuils, dont quatre cintrés, avec leurs carreaux garnis de plume. » (*Inv. de Saint-Loup, 1787.*)

(6) « Item, un baromettre et un thermomettre à cadran, garni d'ornemens de bois doré, 16 l. » (*Inv. du vicomte d'Escars, 1771, n° 5.*)

(7) « Un pupitre à musique. » (*Inv. de Pouget, 1795, p. 38.*)

Une lettre de Garran de Coulon, du 20 thermidor an V, dit « au citoyen Garran » : « Tu verras que j'ai prévenu tes desirs pour les cordes à violon, car j'en ai envoyé 3 par ma dernière lettre à ta maman. Si elles se trouvent bonnes,

159. RUCHE à abeilles, vulgairement *bournais*, XVIII^e siècle. Elle forme un cylindre, qui va insensiblement en diminuant de la base au sommet : son diamètre à la base est de 0^m 34 et à l'ouverture de 0^m 30, et sa hauteur de 0^m 80 ; l'ouverture supérieure est fermée par une calotte. L'entrée des abeilles est en bas, carrée et petite.

Elle est faite d'une succession de cercles superposés et tressés en tiges de ronce ; ouvrage rustique, assez soigné et qui ne manque pas d'élégance.

XVI. — SCULPTURE SUR BOIS.

Le bois, matière résistante, qui se menuise ou se sculpte, a été employé de deux façons, en meubles et comme décoration.

Au point de vue ornemental, je note une *porte*, un *tableau*, un *devant de cheminée* et des *panneaux*.

160. MEUBLE DE SACRISTIE (1) (style Henri IV). Il n'en existe plus que la partie supérieure, à laquelle manque le soubassement (2). Hauteur, 0^m 66 ; largeur, 0^m 94. L'armoire, à deux guichets, se ferme avec une clef dont la tête est allongée en ellipse et ajourée. D'élégants rinceaux tapissent sa frise, dont le milieu et les extrémités sont ornés de têtes d'anges ailées, qui reparaissent aux volets, comme point de départ d'un rinceau fleuri et couronnement d'un vase. Sur les côtés, les panneaux sont également sculptés de rinceaux, et aux angles, ainsi qu'au

j'en ferai emplette avant de partir. » Le 2 fructidor, il écrivait encore : « Je t'ai acheté hier des cordes, mon cher Garran : 20 chanterelles à 8 s., 4 secondes à 12 s., 2 troisièmes à 1 s. et 2 quatrièmes à 18 s. »

Le 26 thermidor an V : « Je ne t'enverrai pas, mon cher Garran, mais je t'apporterai moi-même, j'espère, des cordes à violon. Fais en sorte que cet argent ne soit pas perdu et de faire voir à tes cousines et cousins qu'il y a un an que tu apprends. Je te porterai aussi des solfèges pour la musique, plus étendus que ceux que demandait le citoyen Treuille. »

(1) La *Revue de l'Art chrétien*, 1888, p. 467, a signalé à Doberan (Allemagne) « une belle armoire qui, par ses nombreuses divisions, paraît avoir été destinée à conserver les calices. Les portes de cette armoire sont peintes à l'intérieur, les figures d'Aaron et de Melchisédech y sont représentées. Extérieurement, les vantaux sont décorés de figurines en haut relief, d'un style exquis, et le haut du tympan d'une tête de Christ, qui, comme caractère et comme expression, peut rivaliser avec les plus beaux travaux de la statuaire française du XIII^e siècle. Ce meuble, unique en son genre, mériterait une publication qui en donnerait l'ensemble et le détail ».

« Il y a une très belle armoire, où il y a un très beau calice avec un petit bassin et deux burettes, le tout magnifique et autres deux calices, un moyen et l'autre petit avec leurs patènes et un très beau ciboire, une aiguière avec un beau bassin, le tout ciselé et propre. » (*Inv. d'Hébert, évêque d'Agen, 1728.*)

(2) « Un buffet à deux corps. » (*Inv. de Rambouillet.*)

centre, saillissent des pilastres, en imitation de colonnes torses cannelées au tiers de la hauteur du fût, qui se prolonge en feuilles de lierre; imitation de Raphaël.

M. Maurice Lévesque a pris la photographie de ce meuble élégant.

161. Grand COFFRE, en chêne sculpté, analogue pour le style au précédent. Son emploi à la sacristie est indiqué par les têtes d'anges ailées qui sont sculptées au milieu et aux extrémités de la frise, décorée de rinceaux, ainsi qu'aux montants. Sa clef est élégamment découpée à jour à l'anneau. Dans ce coffre s'enfermaient les ornements.

162. Quatre PANNEAUX sculptés (haut, 0^m 49, larg., 0^m 33), provenant des stalles, probablement des agenouilloirs. Ils sont en beau bois de chêne, qui est resté avec sa teinte naturelle. Sur chacun est figurée, en fort relief, une espèce de couronne, faite de deux branches enlacées de houx (1), de chêne, de laurier (2), d'olivier et de rosier à fleurs épanouies (xvii^e siècle). Deux ont été photographiés par M. Maurice Lévesque.

163. PANNEAU allongé, en bois sculpté (xvii^e siècle) : le fond est rayé et les feuillages s'y replient pour former comme la lettre C, initiale peut-être de *Châtelliers* ou *Cîteaux*.

164. STALLES (xvii^e siècle). Quatre stalles ont été données à l'église de Fontperron. La sculpture est bonne et de même main que les panneaux historiés qui devaient les surmonter. A l'accoudoir est une tête d'ange ailée (presque toutes les têtes sont mutilées) ; les parcloles sont décorées de feuillages et terminées par des griffes qui se prolongent en feuilles d'acanthe. Sur les miséricordes saillissent une tête humaine feuillagée ou des palmes croisées (3).

(1) Sur la terrasse de l'abbaye est un houx phénoménal, qui a atteint les proportions d'un grand arbre, dépassant le toit du pavillon près duquel il est planté. Sa hauteur est d'environ douze mètres. Sa circonférence mesure quatre-vingts centimètres. Il est si vieux que ses feuilles ont cessé d'être épineuses et ondulées. M. Gatard lui assigne environ huit cents ans d'âge : il serait donc contemporain de la fondation. M. le doyen de Saint-Maixent le croit moins âgé de deux siècles.

(2) Les victoires du grand roi avaient mis le laurier à la mode. Le contrat, passé en 1691, pour la confection du chancel du sanctuaire, à l'abbaye de Beaulieu (Corrèze), contient cet article : « Sur les chambranles des deux portes, il y aura des boudins des deux costés, taillés de feuilles de laurier et pour les autres quatre, les deux plus proches dud. autel seront taillées de festons mellés de fleurs et les autres deux taillées de feuilles de chesne. » (*Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 1888, p. 527.)

(3) On prétend que les stalles d'Exireuil (Deux-Sèvres) proviennent aussi des Châtelliers. Quoiqu'elles soient de même date, comme le style est différent de celui des stalles de Fontperron, dont l'origine est certaine, je ne puis

165. PANNEAU historié (fin du xvii^e siècle). Le bas-relief représente la Nativité de Notre Seigneur avec l'adoration des bergers et a dû former dossier de stalle ou panneau de boiserie dans le sanctuaire. La tête de la Vierge a été enlevée. Des sculptures semblables, peut-être de la même main, se voient dans l'église de Saint-Maixent (1).

166. Grand PANNEAU sculpté, à médaillon ovale, de la même série (fin du xvii^e siècle). En haut, des anges qui volent tiennent une couronne. Le sujet est l'adoration des mages. L'étable est en ruine, couverte de chaume; un des anges est debout et l'autre à genoux.

167. Sur un autre fragment de PANNEAU, on voit des feuillages aux angles et, en l'air, un pavillon qui peut faire songer à la Vierge de l'Annonciation.

168. Je ne cite que pour mémoire un PANNEAU, qui a été raboté pour fermer un garde-manger : on y distingue des arbres, ce qui fait songer à la fuite en Egypte.

169. TÊTE, sculptée en bois de chêne, détachée d'un bas-relief. Elle est de profil, à gauche. Les cheveux ondulent sous un voile qui flotte; la figure est féminine et gracieuse. Je crois y reconnaître la Vierge, probablement dans les scènes de la Nativité ou de la fuite en Egypte.

170. TÊTE de moine, rasée, avec une couronne de cheveux et imberbe : le nez est cassé. La figure, vue de profil, a été sculptée en bas-relief et doit provenir des dossiers des stalles. Haut., 0,09; larg., 0,07.

Je ne puis reconnaître que saint Bernard en sa qualité de fondateur (xviii^e siècle).

171. SERPENT, qui peut se rapporter à la tentation d'Adam ou mieux au triomphe de la Vierge dans son Immaculée-Conception.

accepter cette assertion. Elle sont au nombre de douze. Aux séparations, l'ornementation consiste, au bas, en feuillages et, au haut, en têtes plates, légèrement grimaçantes, à menton saillant et oreilles qui se prolongent en feuillages; le nez est coupé. La miséricorde, simplement moulurée, se retient par un taquet latéral, quand elle est redressée.

On affirme également que les stalles de Saint-Maixent sont celles des Châtelliers, ce qui est parfaitement invraisemblable.

(1) On dit que ces scènes évangéliques historiaient le jubé, mais ce n'est pas absolument certain. D'ailleurs, y avait-il un jubé, comme à Saint-Maixent? Rien ne le prouve. Les sujets avaient été empruntés à la vie de la Vierge: la Conception, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des mages et à la fuite en Egypte.

172. Grand MEUBLE, en bois de chêne, de forme allongée, à quatre doubles battants moulurés ; au-dessus sont disposés sept casiers (XVIII^e siècle). Peut-être a-t-il servi à la sacristie.

173. Deux ENCOIGNURES (1), moulurées, avec fleurons aux angles. Elles ont dû servir de crédence au maître-autel.

174. DEVANT D'AUTEL (2), ancien châssis à parement d'étoffe (XVII^e siècle), dont le cadre est décoré de feuilles d'olivier, serrées les unes contre les autres. J'en ai vu du même genre à l'abbaye de Nouaillé (Vienne).

Le milieu est rempli par deux panneaux, où sont sculptées des branches d'olivier entrecroisées : cette disposition est moderne, les panneaux appartenant aux stalles, comme les n^{os} 162 et 163.

175. Fragments de deux grands CADRES à feuilles pressées de chêne et d'olivier (XVII^e siècle), pour mettre un tableau. Un des montants est en mauvais état, parce qu'il est resté longtemps à la pluie ; l'autre a été taillé en pointe, pour faire un piquet (3).

176. TABLEAU ALLÉGORIQUE (époque de Louis XIV). MM. Maurice Lévesque et Robuchon en ont fait la photographie.

J'ai découvert, dans un corridor, la face tournée contre le mur et au milieu de vieux débris, un tableau sculpté sur bois, que j'ai remis en honneur sur la cheminée du salon. Il représente, sous une forme allégorique, les bienfaits du roi-soleil ; la main qui l'a façonné était exercée, mais une couche épaisse de peinture a malheureusement empâté les reliefs et supprimé les inscriptions.

Sa hauteur est de vingt-trois centimètres et sa largeur de vingt-quatre.

(1) « Une encoignure en acajou, à dessus de marbre blanc » (*Inv. de Pouget*, 1795, n^o 94.)

(2) Les « procès-verbaux de la visite de l'église collégiale de N.-D. de Beaujeu », en 1784, portent, à propos des chapelles : « L'autel est en maçonnerie, le cadre en bois, le parement en étoffe » ; « l'autel en maçonnerie, revêtu d'un cadre de bois, avec un parement en vieille étoffe » ; « le parement, enchâssé dans un cadre de bois, est en étoffe ». — « Dix cadres de devant d'autel et cinq pour chacune des chapelles. » (*Inv. des Visitandines de Tulle*, 1790.) — « Un autel en bois, avec son cadre en bois doré, formant armoire, dans lequel huit devants d'autel de différentes couleurs » (*Inv. de l'église de Chambly*, an II, ap. Marsaux, *Monogr. de l'église N.-D. de Chambly*, p. 14). — Le *Cérémonial des évêques* défend ce mode de tension du parement, interdit, dans les mêmes termes, par celui des Trappistes qui ne sont que des Cisterciens réformés : « Nullæ coronides lignæ circa altaris angulos ducantur. » (*Missale Cisterciense*, éd. de 1877.)

(3) La plupart des mutilations sont anciennes. Quand l'église fut profanée, on s'acharna systématiquement après les figures.

La partie supérieure est cintrée et occupée par un soleil, qui darde des rayons serrés, alternativement droits, triangulaires et flamboyants, pour exprimer la lumière qui éclaire, la chaleur qui vivifie et la flamme qui embrâse (1) : la tête est jeune et imberbe, comme l'Apollon de l'antiquité (2), avec des cheveux épars.

Au-dessus se développe une banderole, où on devait lire l'une des deux fières devises de Louis XIV : NEC PLVRIBVS IMPAR (3), SVFFICIT ORBI.

Plus bas, deux angelots, nus et voltigeant, soutiennent une couronne de marguerites, qui est la fleur du souvenir ; celui de droite a dans une main un porte-crayon pour signifier le dessin, et celui de gauche une plume d'oie, pour exprimer la calligraphie. En effet, l'éloge du grand roi doit se faire à la fois par l'art et la littérature.

Devant eux passe une large banderole, actuellement muette, mais qui contenait certainement l'explication du sujet.

Au centre du tableau apparaît la Minerve antique (4), jeune et belle, coiffée d'un casque à panache, vêtue d'une robe longue, ceinte à la taille, qui laisse ses bras découverts. De la droite, elle montre une sphère armillaire, coupée obliquement par l'écliptique ; sa gauche levée fait le geste de la parole en se dirigeant vers le ciel. Assise en reine, sur un trône exhaussé de trois marches, elle pose ses pieds sur le globe du monde dont elle prend ainsi possession. Adossée à un navire, elle est entourée de trophées : d'un côté, une trompette, des lances, des carquois, des drapeaux, un canon et un bouclier rappellent la guerre et aussi la justice, avec une glace et un flambeau ; de l'autre, le gouvernail, le caducée et le compas figurent le commerce et l'industrie, puis une contrebasse et le tambourin la musique.

Enfin, en bas, deux génies nus, aux ailes éployées, ont pour attributs, l'un une palette et des pinceaux, l'autre un ciseau et

(1) Sans sortir des Châtelliers, je trouve cet éloge du soleil sur des jetons de Louis XIV :

Ecu de France : HOC · SYDERE · LILIA · FLORENT ·

Grenadier : DAT · FRVCTVS DAT · QVE · CORONAS ·

Globe du monde : MAGNO CONSILIO (1661).

Nuages et montagnes : AVDAX IRE VIAS (1664).

Nuages dissipés : NEC · OBSCVRANT · NEC · MORANTVR (1678).

(2) Sur la médaille de l'Académie française, Louis XIV est appelé *Apollo Palatinus*, en 1672.

(3) Médailles de 1663 et 1667.

(4) Sur la médaille relative aux manufactures royales, en 1669, a été gravée Minerve, avec cette légende : *Minerva locupletatrix, Artes instauratrix*. — Minerve et la Justice se donnent la main sur une médaille de 1704 : *Doctrina et equitas*.

un maillet, qu'il manie d'un mouvement très naturel, pour sculpter une tête d'homme.

Cette allégorie est l'œuvre d'un flatteur inconnu (1), qui a apposé, au-dessous de Minerve, ses armes qui se blasonnent : *d'azur, à trois écussons d'or, posés 2 et 1* (2), l'écu, appuyé sur un compas ouvert et entouré de lambrequins.

Sa signification précise est facile à deviner : le roi-soleil a fait éclore la sagesse (3), qui se manifeste dans le monde par la *science* (astronomie, guerre, marine), l'*art* (peinture, sculpture, musique), et l'*industrie* (commerce et métiers) (4); aussi le ciel envoie-t-il ses anges pour lui décerner la couronne de l'immortalité. Le thème, il faut l'avouer, est ingénieux dans sa conception et gracieusement traité.

Le cadre est rehaussé de fleurs de lis aux angles (5).

Les mêmes faits produisent les mêmes résultats et souvent la manière de les exprimer est identique. Ainsi, il est curieux de rapprocher du tableau de Louis XIV une gravure de Napoléon, qui existe dans une des chambres. Une note manuscrite, que j'ai exhumée des

(1) On se plaisait à avoir chez soi l'image du grand roi : « Grand tableau de Louis XIV à cheval, trois autres. » (*Inv. de Dorieu*, 1758.)

(2) Les mêmes armes se retrouvent à La Chapelle, près Sainte-Soline (Deux-Sèvres), sur un manteau de cheminée de la fin du *xv^e* siècle. Voici deux analogues : M. Léon Germain, dans sa brochure intitulée *La maison de Tonnoy*, Nancy. 1890, p. 15, signale : « BOUCK, d'azur, à trois écussons, 2 et 1; au chef de gueules emmanché d'or ». Aux Châtelliers, il manque le chef. Champion de Cicé porte : « D'azur, à trois écussons d'argent, chargés chacun de trois bandes de gueules. Devise : Au plus vaillant le prix. » (Coutaux, *Hist. généal. de la maison de l'Esperonnière*, p. 92.) La bande ne se voit pas aux Châtelliers.

(3) Vallet « graveur du Roy, rue Saint-Jacques », à Paris, « au buste de Louis 14 », a publié, en 1713, le *Palatium sapientiae*. La sagesse assise tient un sceptre de la main gauche, parce qu'elle est la reine du monde, et de la droite montre le soleil qui l'éclaire. La devise est *Lux audentium*. Là encore le soleil est le grand roi, dont l'image formait l'enseigne du graveur.

(4) Plusieurs médailles furent frappées pour perpétuer le souvenir de l'initiative prise par Louis XIV :

Gratifications aux gens de lettres, *Bonæ artes remuneratæ*, 1666.

Les ports de Cette et de Rochefort, 1666.

Etablissement de l'Académie des sciences, *Naturæ investigandæ et perfic. artib.*, 1666.

La chambre de Justice, *Peculatores bonis mulctati*, 1666.

L'Observatoire, *Turris siderum speculatoria*, 1667.

L'Académie de peinture et de sculpture, 1667.

La Marine, *Res navalis instaurata*, 1670.

L'Académie d'architecture, 1671.

La gloire du roi, *Qua patet immensi machina cœli*.

(5) Ce tableau, grâce à mes soins, a figuré à l'Exposition rétrospective de Tours, en 1890, sous le n° 380. Le « catalogue » le qualifie : « La glorification du Roi-Soleil » (p. 37).

papiers de famille, constate qu'elle a été exécutée en 1811 et que deux épreuves « avant la lettre » furent achetées au prix de « vingt francs » chacune pour « la L.^{re} des amis de l'humanité à l'O.^{re} de St-Maixent ». Le prospectus est ainsi libellé :

« Gravure allégorique représentant le portrait très ressemblant de Sa Majesté impériale et royale, sous l'emblème du soleil, par Dabos, peintre, rue de Richelieu, n° 32, gravée par Tardieu.

« La tête de l'empereur est environnée d'un disque radieux. Ce disque passe sous l'arc-en-ciel, où se forme le nom de Marie-Louise et auprès brille une constellation, où paraît celui du roi de Rome ; au dessous du soleil, on voit le globe terrestre et la partie occupée par l'Empire français, éclairée par les rayons de l'astre qui le vivifie ; au haut du tableau sont les armes réunies d'Autriche et de France, entrelacées de myrtes et de lauriers.

« Cette gravure, qui aura 18 pouces de haut sur 14 de large, est proposée par souscription. »

Si la gravure n'est qu'un plagiat du tableau, elle lui est également inférieure, et de beaucoup, à tous les points de vue, idée, composition et exécution. Une fois de plus, l'art du grand siècle l'emporte sur celui de l'Empire, qui fut terne et froid.

177. PANNEAU, à l'effigie du soleil (1), semblable à celui du tableau. Il y en a du même genre, à l'église de Saint-Maixent (2) et aussi au château du Chilleau (Deux-Sèvres).

178. DEVANT DE CHEMINÉE, en chêne sculpté ; au milieu est une corbeille de fleurs et de fruits (xviii^e siècle).

179. CHAIRE (3). L'abbé Drochon la décrit ainsi dans les

(1) Claude de Monstreuil, à Paris, en 1613, avait pour marque un soleil, ombré et à rayons droits et flamboyants, avec la devise : *SPLENDOR SVMMVS HAVD INTVENDVS*.

On lit dans l'*Institut des fastes du Sacré-Cœur*, 1891, p. 138 : « La garnison des carabiniers, fondée par Louis XIV, qui en fut le premier maître de camp et commandée par le duc du Maine, vint s'établir en Touraine. Elle portait la devise : *Nec pluribus impar*. Y a-t-il dans le soleil que cette devise entoure un rapprochement à faire avec le soleil de l'hostie de Saumur (en 1668) ? Plusieurs ont pensé que le roi Louis XIV, averti des demandes du Sacré-Cœur à Paray, de mettre le Sacré-Cœur dans les armes, s'était arrêté au soleil qui, pour lui seul, eût figuré le Sacré-Cœur. Quoi qu'il en soit de cette opinion, aussi vraisemblable que celle qui attribue à l'orgueil du monarque de s'être comparé au soleil, il est étrange de voir le seul régiment portant cet emblème, fixé au lieu du seul miracle contemporain de la manifestation du Sacré-Cœur, à Paray. »

Je doute fort que le soleil ait représenté le Sacré-Cœur pour Louis XIV, qui a bien fait de ne pas introduire cet emblème dans l'écusson de France, dont les trois fleurs de lis symbolisent la Trinité.

(2) Quatre (sans rayons) au confessionnal, huit au dossier des stalles, six au dais de la chaire et huit à sa cuve.

(3) « 1697. La chaire de l'abbaye (de Saint-Maixent) fut parachevée. » (*Recherches sur la famille Lévesque*, p. 159.)

Mémoires de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, t. xxxix, p. 155 : « Récemment, notre église s'est enrichie d'une chaire monumentale. Nous la mentionnons ici, moins pour sa beauté que pour son histoire. Elle a été sculptée au commencement du siècle dernier (1), par (2) les religieux Cisterciens de l'abbaye des Châtelliers. Les panneaux reproduisent les principaux mystères de la vie de la Sainte Vierge et, chose remarquable, celui de l'Immaculée Conception est d'une analogie frappante avec le modèle approuvé par N. S. Père le pape Pie IX, lors de la promulgation du dogme en 1854. L'église de Notre-Dame de Niort l'avait acquise vers 1775 et l'a cédée à la fabrique de Château-Larcher ».

La chaire de Château-Larcher a une légende. Elle vient, dit-on, des Châtelliers ; M. Drochon, qui se trompe pour la date, avance même qu'elle a été sculptée par un religieux. M. Largeault, grâce à une pièce d'archives, va nous permettre de rétablir la vérité. Cette chaire date de 1766 et est l'œuvre du sculpteur Bardin, de Saint-Maixent, qui l'a faite expressément pour Notre-Dame de Niort, qui l'a cédée récemment à Château-Larcher. En effet, on lit dans les archives de l'église paroissiale de Notre-Dame : « Le seize aoust (1766) M^r Filleau et moy avons fait marché avec le sieur Bardin, sculteur, demeurant à Saint-Maixent, pour faire une chaire suivant la police double que nous avons passé, laquelle il a promis serait plassée le 1^{er} de juin prochain, à peine d'une diminution de deux cent livres sur le prix qui a été arrêté entre nous à douze cent livres, payable scavoir 300 l. dans tout le courant du mois de novembre prochain, 400 l. au mois d'avril aussy prochain et les 500 l. restant lorsque l'ouvrage sera parfait et pausé et de plus soixante douze livres de pot de vin que je luy ais payé comptant, dont le reçu est porté par la police que nous avons passé » (3). Le style concorde parfaitement avec la date, il n'y a donc pas de doute possible sur l'identité et ce n'est pas la révolution qui a transplanté à Niort la prétendue chaire des Châtelliers (4).

XVII. — PEINTURE SUR BOIS.

180. La GLORIFICATION DE SAINT BENOIT, tableau actuellement dans l'église Saint-Médard, à Thouars (Deux-Sèvres). M. Robu-

(1) Il vaudrait mieux dire : deuxième moitié du XVIII^e siècle, puisque la date de 1766 est certaine.

(2) Pour serait plus exact.

(3) *Bullet. de la Soc. de stat. des Deux-Sèvres*, t. VI, p. 269 ; *Revue poitevine*, 1889, p. 370, note 1.

(4) Je l'ai fait photographier par M. Savatier, curé de la Bussière (Vienne).

chon en a fait une photographie et M. Palustre en a parlé le premier, sur mon indication, dans *Paysages et monuments du Poitou, Thouars*, p. 15.

Le patriarche de l'ordre qui porte son nom est assis sur un trône, dont les douze marches sont garnies d'une double rangée de chandeliers et d'une série de vers, dont le sens est emprunté à sa règle, qu'il tient ouverte de la main gauche et qu'il explique de la droite. A ses pieds sont les emblèmes des dignités ecclésiastiques, tiare, chapeau rouge, crosse, car son ordre a fourni à l'Eglise des papes, des cardinaux et des évêques.

Autour de lui se pressent tous ceux qui ont pratiqué ou favorisé la règle, à tous les degrés de la société, depuis le roi et la reine jusqu'à l'humble religieux ou religieuse ; du haut du ciel, des angelots leur jettent des couronnes en récompense.

Ce panneau, de forme allongée, est signé et daté :

ISAAC · DE · ·
LERMONT · ·
A PEINT LAN
1664 · ·

181. CADRAN (1) de l'horloge. Au milieu, le soleil, à figure humaine, darde ses rayons sur les heures, inscrites, au nombre de douze, en chiffres romains. Les angles sont garnis de feuillages. La peinture en grisaille du cadran forme trompe-l'œil. Dimensions : 1^m 20 en carré. (Règne de Louis XIV.) Photographie de M. Maurice Lévesque.

182. TABERNACLE (XVII^e siècle). Le fond est plat et la partie antérieure trapézoïdale, avec colonnettes torsées aux angles. Un médaillon ovale occupe le milieu de chaque panneau : d'un côté est peint un ange et de l'autre un abbé, à mi-corps, vêtu de noir, en rabat blanc et cheveux rouges ; tous les deux ont les mains jointes en signe d'adoration. Serait-ce le donateur ?

A la partie supérieure, les trous en bordure indiquent qu'il y avait autrefois une balustrade comme couronnement.

Les deux gradins de l'autel datent du même temps (2). Ils

(1) Le cadran se disait *montre* au XV^e siècle, à Niort, parce qu'il avait pour but de *montrer* les heures à l'aide d'une aiguille. « 1490. Pour faire une montre hors la tour dudit hologe. Pour avoir fait une fenestre en la tour dudit hologe pour regarder la monstre. Pour avoir fait une fenestre du droit de la monstre de l'ologe de boys. Pour paindre la dite monstre par le dehors de la dite tour du dit hologe, en façon qu'on peut cognoistre les heures. » (Société de statistique du départ. des Deux-Sèvres, 1844, p. 21.)

(2) Un curé tourangeau disait dans son *Journal*, en 1634 : « Devant l'autel, j'ai fait faire un tableau, qui couste 27 livres et des degrés qui coustent 40 sols. » (*Revue des prov. de l'Ouest*, t. III, p. 356.) C'est à dire que le curé mit son autel à la mode : le tableau forma retable et les gradins reçurent les chandeliers,

sont peints en blanc, avec imitation de marbre vert (1) pour les médaillons aux monogrammes des noms de Jésus (2) et de Marie, IHS, MA. Le chiffre de Jésus est celui qu'ont mis en vogue les Jésuites, c'est à dire la lettre médiane surmontée d'une croix et accompagnée des trois clous de la Passion réunis par la pointe.

183. Dans une des chambres, un panneau, simplement dessiné à l'encre, représente un PAYSAGE avec des maisons. (Fin du xvii^e siècle.)

184. DESSUS DE CLAVECIN (3), tableau (4) peint sur bois au xviii^e siècle, mutilé sur les bords de manière à interrompre la scène, qui représente l'enlèvement d'Europe (5). Largeur: 1^m60; hauteur: 0^m72. De grands arbres forment un gracieux paysage, où se développe une partie du sujet. Une bergère, tout en gardant ses chèvres, se lave les pieds à l'eau d'un ruisseau, dont les rives sont fleuries. Des jeunes filles apportent des corbeilles pleines de fleurs à une de leurs compagnes qui, assise sur le gazon, tresse une couronne. Trois autres causent de la disparition d'Europe, qui provoque, de la part de deux groupes, des cris et des gestes de désespoir.

Europe, assise sur le taureau blanc qui l'emporte, regarde en

(1) Les imitations de marbres sur le bois sont dans le goût du xviii^e siècle, surtout le marbre vert. (*Revue du Bas-Poitou*, 1889, p. 141.)

(2) Le nom de Jésus, IHS, a été peint en rouge et en grandes lettres, au-dessus de la porte cintrée d'une petite salle, peut-être oratoire, voisine de la chambre du procureur.

(3) « Deux clavecins et une table à jouer, 33 l. » (*Inv. d'Esclarbissac*, 1733.)

(4) Le tableau ne se voyait qu'autant que le clavecin était ouvert. Un filet d'or contourne l'extérieur.

(5) Le poitevin Jacques Béreau décrivait ainsi, en 1565, la scène de l'enlèvement :

« Peinte est la belle Europe avecques le troupeau
Des filles la suyvant. Elle et sa bande gaie
Parmi un pré flori, près la rive s'égaie
De l'ondoyante mer ; sur la mesme rive est
Une troupe de beufs, desquels un blanc moult plaist
A Europe sur tous : ce beuf de bonne grâce
De la plus blanche fleur la blancheur mesme passe ;
Il est beau à merveille et, à la vérité,
Ce n'est point un vrai beuf, ains c'est la déité
Du grand Dieu Juppiter qui se déguise et celle
Dessous cet habit feinct, afin que la pucelle,
La fille d'Agénor, il puisse décevoir.....
..... et après, sur la croupe montée,
La verras en la mer par le beuf emportée,
Les bras et mains devers ses compagnes tendant,
Comme si leur secours elle fust attendant.
La mer est d'azur bleu peinte »

arrière avec tristesse. Son ravisseur se dirige vers la mer, au bord de laquelle est une ville dominée par une montagne.

La composition est vraiment charmante, d'un pinceau délicat et entendu, auquel une restauration intelligente pourrait rendre son éclat d'autrefois.

M. le capitaine Clerc a nettoyé et M. Maurice Lévesque a photographié ce joli tableau.

XVIII. — TOILES.

Ici commence l'étude du tissu, qui se présente sous plusieurs formes. Je ne parlerai dans ce paragraphe que de la peinture artistique, qui a produit des portraits et des sujets religieux ou profanes, destinés à être accrochés aux murs.

185. LE SAINT RÉDEMPTEUR. Tableau (1), haut de 0^m74 et large de 0^m62. Le cadre est en bois, sculpté de feuilles de chêne et de glands (2). La toile représente l'Enfant Jésus, debout et enseignant. Ses pieds sont nus, sa robe bleue et son manteau rouge. Il tient dans la main gauche le globe du monde, surmonté de la croix, parce qu'il l'a racheté par sa mort : aussi le titre qu'on lui donne en cette circonstance est-il, à cette époque, *Salvator* ou *Redemptor mundi*. Les instruments de sa Passion (3) l'entourent : calice tenu par un ange, coq perché sur un piédestal, échelle, roseau, deniers, dés, clous, tenailles et marteau ; croix enlacée de cordes, couronne d'épines, verges et fouets, lance, éponge et colonne de la flagellation (4).

(1) Un tableau de ce genre existe au trésor de la cathédrale de Sens. (Julliot, *Trésor de la cathédrale de Sens*, n° 140.)

(2) Le cadre a été peint en noir, quoique sculpté, conformément à la tradition janséniste.

(3) Le P. Martial de Brives, capucin, écrivait à la même époque :

« Dès le premier instant qu'une Vierge féconde
Le receut dans son sein, pour le donner au monde,
L'image du Calvaire entra dans son esprit ;
D'épines et de cloux cette croix hérissée
Fut prise par Jésus, avant qu'elle le prit.
Il se crucifia par sa propre pensée.
Au point que cette croix lui fut représentée,
Elle fut aussi tost de son cœur acceptée ;
En commençant de vivre, il s'offrit à mourir ».

(4) Dans l'ancienne église du Jésus, à Poitiers (actuellement chapelle du lycée), un panneau peint, du XVII^e siècle, surmonte un agenouilloir où le prêtre fait son action de grâces, après la messe. L'Enfant Jésus, assis dans une campagne, tient sa croix qu'il contemple ; autour de lui sont groupés les autres instruments de la Passion.

Une gravure de Schut, dans le *Hemels palm-hof*, imprimé à Anvers en 1683, d'après l'exemplaire des Châtelliers, représente l'Enfant Jésus portant sur ses épaules la croix, la lance et le roseau avec l'éponge.

Cette peinture symbolique, qui n'est pas sans mérite, date de l'époque de Louis XIV.

186. Portrait (1) de GUILLAUME GRANGIER (XVII^e siècle), toile de 0^m96 de hauteur sur 0^m71 de largeur, en assez mauvais état de conservation.

Quoique le tableau soit carré, l'intérieur offre un médaillon ovale, où se voit, à mi-corps, un magistrat, d'une soixantaine d'années, moustache aux lèvres et mouche au menton. Le costume est noir, avec une ceinture noire frangée et nouée en avant et une simarré sur la robe ; le col est blanc, attaché par un cordon à houpes.

A l'angle droit supérieur est un écu, qui se blasonne : *De gueules, à une gerbe d'or ; au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles du second ; casque de profil et à lambrequins, étoile d'or en cimier et devise : MANET ALTERA CÆLO* (sous-entendu *messis*) (2).

Trois distiques, peints au dessous, en minuscules, font allusion à la devise, au nom et aux armes.

In Anagramma, stemmata et nomen Guillelmi Grangierii.

Largius e glumis nil urge, hoc stemmata auita

Hoc quoque fatali lege anagramma iubet :

Flana scges, cœlo ruti-lantiaque astra sereno

Horrea foelici sat tua messe replent.

Lætior at multo est tua : te manet altera cœlo

Vertice. fc o. stemmataque, nomen habent.

La *gerbe* d'or, qui mûrit sous un ciel propice, fait allusion au nom de Grangier, car la moisson se met en *grange*. Ces étoiles indiquent que la dernière et plus « joyeuse » récolte est réservée au « ciel ».

Peut-être ce Grangier est-il proche parent de Jean Grangier qui, en 1681, publiait à Paris une dissertation in-8° sous ce titre : *Dissertatio de loco ubi victus olim fuit Attila in Galliis?* La famille Grangier est du Berry et un de ses membres fut professeur à l'Université de Bourges.

187. Quatre grands TABLEAUX, provenant du réfectoire des Châteliers, actuellement à Niort, où ils ont été signalés par

(1) « Trois portraits, dans leurs cadres de bois doré, au-dessus des trois portes. Quatre anciens portraits sans cadres. » (*Inv. de Saint-Loup*, 1787.)

(2) M. Guélon (*Une excursion archéologique à Cordès*, 1891, p. 7) donne ainsi les armes des Grangier, qui sont sur la cheminée du château, acquis en 1755 par Pierre Grangier, avocat au parlement de Riom : *De gueules, à la grange d'argent ; au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'argent.*

M. Duval (*Mém. de la Soc. de statist. des Deux-Sèvres*, 2^e sér., t. VII, 1867, p. XLIX-L).

Le premier, « qui n'a pas moins de neuf pieds et demi de long sur six pieds et demi de hauteur » (2^m de haut sur 3 de large), représente saint Bernard, parlant devant le pape Innocent II et les cardinaux contre l'antipape Anaclet (1), dont il foule aux pieds le décret, parchemin ainsi marqué :

DECRET
D'ANACLET
ROME
1133

Un ange renverse une torche allumée pour l'éteindre, rite pratiqué chaque fois qu'était fulminée l'excommunication. Un autre ange développe un papier où est écrit :

Anathème contre l'antipape Pierre de Léon et despos(ition de) ses fauteur.

La toile est signée :

Latinville
F. 1772 (2)

Lattainville fut un peintre d'histoire et de portraits, qui travailla à Paris de 1750 à 1777. Nous avons donc là une de ses dernières œuvres (3).

188. La seconde toile, aussi N.-D., de mêmes dimensions que la précédente, figure les derniers moments de Marie d'Anjou, femme de Charles VII, morte aux Châtelliers en 1463. L'abbé Jean Billard, vêtu de l'aube, s'est rendu processionnellement dans la chambre où expire la reine : un manteau royal, en velours bleu fleurdelisé d'or, est jeté sur son lit. A son chevet, la France (4) et la Religion, personnifiées, s'attristent de

(1) Ce fut en 1131 que saint Bernard se rendit aux Châtelliers, où il eut une entrevue avec Guillaume X, duc d'Aquitaine. « qui demeura sept jours à l'abbaye et ne quitta le saint qu'après lui avoir promis de faire pénitence et de réparer le mal qu'il avait causé à propos du schisme dont l'Eglise souffrait par suite de l'élection simultanée d'Anaclet et d'Innocent II au trône pontifical ». (Voir *Le schisme d'Anaclet en Aquitaine*, par Richard, et la *Semaine religieuse* du diocèse de Poitiers, 1891, pp. 396-400.)

(2) *Bull. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres*, 1891, p. 77.

(3) Dans la sacristie de l'église de Saint-Maixent, un tableau du transport miraculeux de la *Santa Casa*, avec la Sainte Vierge assise sur la toiture entre saint Pierre et saint Paul, est signé :

BERTRAND · PEINXIT · 1746

(4) En 1781, des fêtes furent données à Brive, à l'occasion de la naissance du dauphin. Une peinture représentait « la France personnifiée, couronnée et vêtue d'une robe bleue, parsemée de fleurs de lys d'or ». (*Bull. de la Soc. arch. de la Corrèze*, t. X, p. 376.)

cette mort imprévue. La reine vient de communier ; elle va prendre l'ablution avec la tasse préparée à cet effet. Sur une table ronde, garnie d'une nappe à guipure, est placée une croix entre deux chandeliers : sur cet autel est posé un calice d'argent dans lequel fut apportée la sainte hostie. Les religieux sont agenouillés et recueillis, plusieurs tiennent des torches ; trois clercs ont, l'un, la croix de procession et les deux autres les chandeliers. On porte aussi les insignes de l'abbé, la crosse et la mitre (1). M. Largeault y a lu « au bas », la signature *Latinville* (2).

189. Le tableau de l'église Saint-André, de forme allongée, et de la même main que les deux autres, a pour titre vrai : *La restitution de l'évêque de Poitiers à son siège par le duc converti* (3). Ce sujet se rattache indirectement à l'abbaye des Châtelliers par saint Bernard, qui fut, à Parthenay, l'auteur de cette conversion.

La scène se passe à la cathédrale. L'autel est surmonté d'un tabernacle, aux côtés duquel s'alignent six chandeliers ; en avant, le sanctuaire est fermé par une balustrade. Un chanoine, en *cappa* violette, à chaperon d'hermine, ainsi qu'un clerc en surplis, regardent avec étonnement ce qui se passe. Le duc, qui vient de déposer son bouclier, est jeune et beau ; son costume est celui d'un guerrier ; derrière lui un négrillon à genoux tient son casque empanaché. Il prend par la main l'évêque et l'invite à monter les degrés du trône, abrité par des rideaux. Le prélat a, sur sa soutane violette, un rochet et une mozette de couleur cendrée ; sur la tête une mitre d'or et une crosse dans la main droite. Un enfant de chœur, en aube et calotte rouge, appuie sur sa poitrine un pontifical, relié en rouge, où l'évêque, après

(1) « L'abbaye des Châtelliers fut visitée par la reine Marie d'Anjou, veuve de Charles VII. Cette princesse vertueuse, qui avait fait preuve de la plus grande constance et d'un dévouement admirable pendant les longues années d'infortune que son mari eut à traverser, et qui cependant a été trop oubliée des historiens, comme elle le fut de l'ingrat Charles VII, au retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, s'arrêta en route à l'abbaye des Châtelliers, sentant sans doute les premières atteintes de la maladie à laquelle elle succomba. Elle mourut, en effet, aux Châtelliers, le 29 novembre 1463. Les entrailles de la reine furent inhumées dans l'église de l'abbaye des Châtelliers. Son corps, rapporté à Saint-Denis, y fut inhumé auprès de celui de Charles VII. Une messe solennelle était tous les jours célébrée dans l'église des Châtelliers pour le repos de l'âme de la reine. » (*Mém.*, p. xc). — Voir aussi l'article de M. Berthelé sur Niort, p. 21, dans les *Paysages et monuments du Poitou*.

(2) *Bull. de la Soc. de statist.*, 1891, p. 77.

(3) Guillaume IX, « fauteur du schisme de l'antipape Anaclet en Aquitaine », fut converti « dans l'église de Notre-Dame de la Coudre », à Parthenay, par saint Bernard, « accompagné du légat du pape et de l'évêque de Poitiers, chassé de son siège par le comte ». (Ledain, *Parthenay*, p. 4.)

sa réinstallation, récitera les prières d'actions de grâces pour cet heureux événement (1).

190. LA CRUCIFIXION. M. Largeault a signalé, à Saint-André de Niort, « *Le Christ en croix*, de Lattainville ». (*Rev. poit.*, 1890, pp. 64-73), et il en a relevé la signature.

M. Berthelé lui consacre un mot dans *Niort*, p. 18.

191. L'ARCHE DE NOÉ, qui ne se retrouve pas, était peut-être de la main du même peintre.

192. Trois PORTRAITS DE FAMILLE, qu'il est impossible de déterminer, faute d'inscription ou de tradition; ils sont peints sur toile et placés dans des cadres de bois doré. Le style en est bon et reporte au règne de Louis XIII. Hauteur: 0^m 49; largeur: 0^m 42.

Femme blonde, décolletée, avec un collier de perles, une coiffe noire, et une robe noire bordée de dentelle à dents en point coupé (2). On dirait une veuve. M. Maurice Lévesque en a pris la photographie.

(1) Une note du conseiller Garran de Balzan contient ces renseignements : « *Tableaux existans aux Châtelliers avant la Révolution* : 1^o Saint Bernard, qui admoneste un destructeur d'églises. Attila a une robe de fer. Il y a un petit nègre avec un casque à la main, lequel sort d'un escalier; ce tableau se trouve maintenant à Notre-Dame de Niort. 2^o La mort de Marie d'Anjou, mère du roi Louis XI, femme de Charles VII. 3^o L'arche de Noé. 4^o Un Christ ». Le n^o 1 pourrait s'identifier avec celui que Duval appelle *la conversion du duc d'Aquitaine*, sujet historique dont traite une autre note ainsi conçue : « Voir la dissertation de M. l'abbé Auber, sur le lieu où s'opéra la conversion miraculeuse de Guillaume X, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, en 1135, (et notamment la page 558, 9^e série, des *Bulletins* de la Société des Antiquaires de l'Ouest), où il est dit que saint Bernard, en 1131, descendit aux Châtelliers, où il avait donné rendez-vous à Guillaume pour l'entretenir des atteintes du schisme qui existait à l'occasion de l'antipape Anaélet. »

M. Ledain fixe l'« entrevue » entre saint Bernard et « Guillaume IX, comte de Poitou », à l'an 1135. (*Paysages et monuments du Poitou, Parthenay*, p. 4.)

(2) Corneille, dans sa comédie *La galerie du palais*, décrit ainsi les collets de point coupé :

ACTE I^{er}, SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, à la lingère :

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGÈRE :

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

Voici du point d'esprit, de Gènes et d'Espagne.

HIPPOLYTE :

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

ACTE IV, SCÈNE XIII.

FLORICE.

Les avez-vous reçus, ces points coupés nouveaux ?

Femme blonde, ayant un collier de perles, des boucles d'oreilles dont la pierre est taillée en poire et une robe verte, avec passements jaunes festonnés et encolure bordée de dentelle à dents.

Femme, qui semble la sœur des deux autres ; elle se distingue par un collier de perles, un chapeau vert à plume blanche, des cheveux bouffants dont la queue, liée d'un ruban noir, revient en avant sur le sein gauche, des boucles d'oreilles pyriformes et une robe verte, bordée d'une dentelle et d'une petite broderie blanche.

Ces trois personnes, de vingt à trente ans environ, sont figurées en buste. Elles se font surtout remarquer par la fraîcheur de leur teint, la grâce de leur physionomie et le soin de leur toilette.

193. Dans le grand salon, les DESSUS DE PORTE (1), autrefois au nombre de quatre, comme les portes elles-mêmes, quoique deux soient simulées pour la symétrie, sont en toile peinte, enchassée dans la boiserie, qui s'arrondit au sommet et supprime les angles. La peinture est bonne, bien entendue au point de vue décoratif, et gaie sans affectation. Le style reporte, surtout par les rocailles, au règne de Louis XV. Le sujet est emprunté à des scènes villageoises, que l'on est étonné de rencontrer chez des religieux.

LA LINGÈRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LA LINGÈRE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

FLORICE.

J'en suis ravie.

LA LINGÈRE.

Voici de quoi faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense, en vérité, qu'il ne serait pas laid.

(1) « Trois tableaux de dessus les portes. » (*Inv. du château de Rambouillet*, 1706.) — « Deux dessus de porte, des sacrifices à Bacchus, du sieur Corneille, dans des cadres de bois doré. Un dessus de porte, représentant les amours d'Acis et Galathée, un autre l'histoire d'Yo, un autre l'enlèvement de Proserpine, un autre Neptune et Amphitrix. Le tout peint par Boulogne l'ainé. » (*Ibid.*, 1718.) — Les dessus de porte peints étaient alors fort en vogue. Michel-Hubert Descours, de 1735 à 1755, peignit à Bernay, en Normandie, les « quatre saisons » et des « scènes champêtres ». (Porée, *Michel-Hubert Descours*, pp. 18-20.) — « Item, un tableau dessus de porte, peint sur toile, représentant un paysage, dans son fillet de bois doré. Item, un autre tableau dessus de porte, aussy peint sur toile, représentant une feste de village, dans son fillet de bois sculpté et doré. » (*Inv. d'un maître des Comptes de Paris*, 1743, nos 58, 59.)

La toile, qui se trouve à gauche en entrant, a la partie supérieure dégradée ; son encadrement en rocailles s'adosse à un bosquet et est couvert de fleurs. En bas, une couronne surmonte un chapeau de paille, et dessous sont disposées en sautoir des houlettes et une cornemuse. La victoire appartient donc à une villageoise. Elevée d'un degré, elle porte une robe rose, un bouquet de myosotis à son corsage fermé par des nœuds de rubans, des souliers bleus et un tablier blanc.

Son fiancé la prend par la main : on dirait un bailli. Son tricorne est galonné d'or, sa tête coiffée d'une perruque ; sa haute situation sociale s'atteste par son habit de velours bleu et sa veste de drap d'or. A quelques pas de lui est sa mère ; sa figure dénote le mécontentement qu'elle éprouve de cette mésalliance ; un bâton qu'elle a à la main la dit âgée, comme son costume de veuve.

De l'autre côté voici le notaire, en perruque et rabat, le chapeau sous le bras, la canne à la main, qui va passer le contrat : il déclare à son voisin, jeune berger poudré, en habit bleu et la houlette au bras, qu'il n'y a plus pour lui aucune chance, son rival étant préféré à cause de sa fortune et de son rang.

La scène, au second tableau, qui est au-dessus de la porte par laquelle on entre, se caractérise par un cadre en rocailles, qu'entourent des arbres et que parsèment des fleurs. Au fond est une maisonnette, et sur le côté, la maison du curé, vieillard à barbe et cheveux blancs, qui se reconnaît à son rabat et qui se montre en curieux à une fenêtre du premier étage. Les personnages sont au nombre de sept, tous bergers, comme l'indiquent leurs houlettes enrubanées. Le premier ôte poliment son chapeau pour saluer la compagnie. Le second porte un tricorne et se tient debout. Le troisième est assis : il cause avec une jeune fille du prétendant qui arrive et que la bergère regarde avec quelque émotion. Assise au milieu du groupe, elle s'appuie sur un arc : est-ce celui de la chasse ou de l'amour ? sa robe est rose et son tablier blanc. Derrière, un abbé galant, ses cheveux en catogan et la houlette en main, semble faire sa déclaration à une jeune fille, en robe blanche, une rose au corsage, qui l'écoute attentivement.

Une autre bergère, munie de sa houlette et vêtue en rose, reste à l'écart et semble demander qu'on s'occupe d'elle. En effet, le second berger, qui ne joue là qu'un rôle secondaire, pourrait fort bien se mettre sur les rangs pour lui plaire.

Le tableau qui avoisine la cheminée a été admirablement restauré par M. Léon Palustre et photographié par M. Savatier. La partie inférieure est occupée par des rocailles. Un village

apparaît dans le lointain. A gauche est bâtie une ferme, à laquelle donne accès une porte charretière ; la cour qui précède est close par une palisse en bois. Sur le côté on voit un jeune abbé qui frappe avec deux bâtonnets sur une épinette triangulaire ; près de lui se tient debout une jeune fille, en robe bleue et tablier blanc, qui attend son tour. Au milieu, un villageois, en tricorne et culotte courte, fait danser (1) une villageoise, à la robe rose, qui relève par les coins son tablier blanc. A droite, deux musiciens, en culotte courte et souliers à boucles, l'un assis sur un banc de pierre et l'autre adossé à un tonneau, conduisent la danse au son de la cornemuse et de la vielle.

Le quatrième tableau manque (2).

XIX. — BRODERIE.

194. CANAPÉ, style Louis XIV, vers 1700, provenant du château de la Mothe-Saint-Héraye (Deux-Sèvres). Ses proportions sont considérables, car il mesure 3^m 20 de largeur, sur une hauteur de 1^m 15. Le bâti est en bois de chêne, sculpté avec art et doré : il comprend une crête à jour, des accoudoirs arrondis et feuillagés, plus huit pieds arqués, reliés par des traverses en X pour empêcher l'écartement. La disposition de ces pieds, formant trois divisions, indique que le canapé était à trois places. Trois personnes pouvaient s'y asseoir fort à l'aise ; l'ampleur de la robe des dames exigeait, d'ailleurs, pareil développement.

(1) Boulainvilliers écrivait en 1728 dans l'*Etat de la France*, à propos du Poitou : « Les bergères y ont pour la plupart de grands talents pour la danse et pour le chant, on connaît leur talent à cet égard. »

Une lettre de Rouget, datée de Saint-Gelais, le 16 germinal an V, et écrite au « citoyen Garran fils, à Saint-Maixent », l'invite à venir le voir. Il ajoute, au sujet des divertissements locaux : « Pour les bals paysanniques, les gens ne manquent pas, la musette leur sert de violon, leur danse lourde fait raisonner (*sic*) tous les rochers, la simplicité n'est point mise à côté. Le maître de l'assemblée fait une bourse, ornée de rubans, dans laquelle il met cinq deniers. De suite il la met en vente, celui qui en promet le plus d'argent en a la préférence et il est regardé parmi les gens de l'assemblée comme Buonaparte l'est de l'univers, de manière qu'après l'avoir fait sauter, il va choisir une fille pour la lui mettre dans son bras et il la fait danser avec lui. Encore plus, le maître attache un coq derrière une planche pour servir de divertissement à tous ces paysans. Que font-ils pour tuer leur victime ? Ils ramassent beaucoup de pierres et chaque coup de pierre qu'ils lui lancent, ils donnent un sol au maître du coq jusqu'à ce qu'ils le tuent. Certainement celui qui appartient (*sic*) le coq voit bien qu'il n'aura point de perte, car la plupart sont des maladroits ».

(2) M. le docteur Corneille me signale, à sa maison de campagne du Châtaigner, près Lusignan (Vienne), deux tableaux qui proviennent des Châtelliers : l'un d'eux représente un étang et une chapelle.

Le travail de broderie est bien défratchi, mais il mérite encore attention pour le fini et le minutieux de l'exécution. Le dossier reproduit, en plus petit, le motif du siège, qui consiste en trois grands éventails et y ajoute des festons pendants. L'étoffe est un velours bleu, couleur *céleste*, comme on disait alors, doublé de forte toile et chargé d'appliques (1) en soie blanche, à raies bleues ou argent et fleurons d'argent; tous les contours sont cernés d'un passement blanc, rehaussé d'or et d'argent. Les festons sont faits de velours blanc, entouré d'un cordonnet d'or ou de passements blanc et or. Quelques parties sont bordées d'une dentelle d'argent; l'intérieur du médaillon est divisé par des bandes, formées d'un fil d'argent enroulé sur une bande de parchemin, ce qui se nommait *guipé* (2).

Une partie de l'étoffe d'application ne date que de Louis XVI; elle se reconnaît à ses rayures et dénote une restauration.

M. Maurice Lévesque en a fait la photographie pour son album des Châtelliers. MM. Robuchon et Savatier l'ont reproduit dans une vue du grand salon.

X. B. DE M.

(A suivre).

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Jeanne d'Arc, par MARIUS SEPET, ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes. Troisième édition revue. — Tours, Alfred Mame et fils, 1891, un vol. in-4° avec vingt-neuf compositions hors texte.

Le texte de la *Jeanne d'Arc*, de M. Marius Sepet, dont MM. Alfred Mame et fils, de Tours, ont publié cette année une troisième édition, revue avec soin, a été établi par l'auteur en 1885, mais il n'est lui-même que le remaniement et le développement d'un texte antérieur, dont la première édition (suivie d'une douzaine d'autres) remonte à l'année 1869. Nous ne croyons pouvoir mieux faire pour présenter

(1) « Lit de calmane couleur de feu, orné de cartouches de satin blanc découpé et bordé d'une milanaise blanche et rouge. — Un meuble de damas blanc, avec des découpures d'or et de soie cramoisie. » (*Inv. du chât. de Rambouillet*, 1718.)

(2) En 1880, M^{me} Garran de Balzan rédigeait cette note pour fixer ses souvenirs : « Un marchand de meubles antiques, le 28 mai 1878, m'a offert 10,000 fr. du canapé et de six tabourets en velours et soie, montés sur bois doré, qui sont aux Châtelliers dans la salle..... Ces meubles viennent du château royal de la Mothe, où M. Garran, receveur des tailles de Saint-Maixent, était allé les chercher à une vente publique qui se fit à ce château, je suppose à l'époque de la révolution. Je crois me rappeler que mon mari me l'a dit ».

cet ouvrage à nos lecteurs que de reproduire ici en grande partie l'appréciation qui en a été faite, à deux reprises, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (xxx^e année, pp. 704-705, et XLV^e année, pp. 123-125), par notre savant confrère, M. Alexandre Bruel.

« Nous n'avons affaire, écrivait-il en 1869, avec le livre de M. Sepet, ni à un travail de pure érudition, ni à un travail uniquement littéraire. L'auteur a su allier dans une heureuse proportion la science précise de l'historien et le langage souple, facile, harmonieux, d'un écrivain élégant sans affectation... Outre son style simple, clair, coloré même par endroits, l'auteur a su trouver une division ingénieuse, un peu dramatique, pour nous présenter la vie de Jeanne d'Arc. Après un chapitre préliminaire intitulé : *la France avant Jeanne d'Arc*, l'auteur a écrit trois livres : *livre premier : la Mission, la Lutte, le Triomphe* ; — *livre second : les Déceptions, les Angoisses* ; — *livre troisième : le Martyre*. Dans ce cadre facile à saisir, M. Sepet a groupé les événements et en a montré la suite et l'enchaînement. Qu'il nous soit permis de le louer d'avoir rapporté en entier, sauf à rendre le texte plus clair pour les lecteurs peu familiarisés avec notre vieux langage, les belles lettres que Jeanne adressait, soit aux Anglais, soit aux habitants des villes à qui elle allait porter secours ou à qui elle demandait leur aide pour accomplir sa mission. Ce sont des monuments qu'il est bon de vulgariser... »

« Les vœux que nous formions, écrivait M. Bruel en 1886, pour le succès de cette nouvelle histoire de Jeanne d'Arc se sont réalisés, l'ouvrage a été accueilli avec bienveillance par le public. Ce succès, attesté par de nombreuses éditions, a mérité à la *Jeanne d'Arc* de notre confrère M. Sepet, d'entrer dans la catégorie de ces livres d'élite, que la puissante maison Mame sait orner d'une illustration demandée à nos meilleurs artistes. Pour répondre dignement à cette forme plus belle, l'auteur a voulu, de son côté, revoir son œuvre primitive et, tout en améliorant son ancien texte, il l'a fait précéder et suivre de développements nouveaux, sur lesquels nous désirons attirer un moment l'attention de nos lecteurs.

« De même que le chapitre préliminaire est devenu une introduction, de même le dernier chapitre de l'ouvrage primitif a donné naissance dans la nouvelle édition à un livre entier, comme nous l'allons montrer rapidement. L'*Introduction* est divisée en deux chapitres : 1^o *les Origines françaises — la France avant Jeanne d'Arc* ; 2^o *la France au temps de Jeanne d'Arc*. C'est un résumé clair et précis, mais sans sécheresse, de l'histoire de la France jusqu'au temps de Jeanne d'Arc, et l'exposé de la situation matérielle et morale de notre pays au moment où Jeanne arrive à la cour de Charles VII ; on voit passer dans un tableau, dont les couleurs sont empruntées à ce que l'érudition française a fourni de meilleur dans ces quinze dernières années, l'Eglise, la Royauté, la Noblesse, la Bourgeoisie et le Peuple ; l'instruction publique, les lettres et les beaux-arts ne sont pas oubliés, et le lecteur se trouve placé, autant que faire se peut, dans le milieu historique où a vécu la Pucelle. Tous les développements que donne l'auteur, tous les traits qu'il cite se rapportent à cette idée : faire comprendre dans quelle position était la France en 1429 et en face de

quels hommes et de quels événements allait se trouver Jeanne d'Arc.

« Passant par dessus le corps même de l'ouvrage qui nous semble suffisamment connu, nous arrivons au dernier livre, que l'auteur a intitulé : *la Gloire*. C'est dans cette partie que M. Sepet a développé en trois chapitres quelques pages de son premier travail. Tandis que, dans le chapitre 1^{er}, il nous montre, il nous retrace l'*Expulsion des Anglais*, comme un succès posthume de son héroïne, et les audacieuses supercheries de *la fausse Jeanne d'Arc* (Jeanne des Armoises); dans le second, intitulé : *la Réhabilitation*, il donne, surtout d'après le mémoire du célèbre canoniste Théodore de Léluis, une réfutation complète des accusations portées contre la Pucelle, et montre comment s'est effectuée la révision de son injuste procès. La réaction dans les esprits a été d'autant plus prompte que la condamnation avait été plus inique. Dans un dernier chapitre, *la Postérité*, l'auteur s'est proposé de passer en revue les vicissitudes subies par la mémoire de Jeanne et les diverses manifestations auxquelles elle a donné lieu dans l'histoire, depuis Monstrelet et Jean de Wavrin jusqu'à M. Wallon; dans la poésie, depuis Christine de Pisan et Villon jusqu'à nos poètes contemporains tant français qu'étrangers; il a interrogé les annales du théâtre français, depuis le fameux *Mistère du siège d'Orléans* jusqu'au drame en vers et à l'opéra de MM. P.-J. Barbier et Ch. Gounod, qui ont si bien su faire vibrer en nous la fibre patriotique; et soit ses jugements, soit les extraits qu'il donne de ces œuvres si diverses font bien apprécier la valeur de chacune d'elles. M. Sepet a passé aussi en revue les œuvres d'art, peintures ou sculptures, dans lesquelles on a essayé de représenter la Pucelle; il a recueilli avec soin le souvenir des panégyriques prononcés chaque année à Orléans, dans la belle fête du 8 mai, une des dernières qui nous soient restées de l'ancienne France.

« L'auteur, comme il le dit lui-même dans sa *préface*, n'a pas visé à composer une œuvre de haute érudition, mais il a mis tous ses soins à faire passer dans l'esprit de ses lecteurs, avec l'admiration et le respect qui sont dus à la mémoire de Jeanne d'Arc, une connaissance plus exacte de ses actions, d'après les découvertes les plus récentes de l'érudition française et principalement de l'Ecole des Chartes. Il a mis à profit, pour l'histoire proprement dite, les premiers volumes de la savante *Histoire de Charles VII*, par M. de Beaucourt, les remarquables articles que M. Siméon Luce a publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* sur *Jeanne d'Arc et le culte de saint Michel*, sur *Jeanne d'Arc et les ordres mendiants*, et sa belle *Histoire de B. du Guesclin et de son époque*; les *Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc*, par E. de Bouteiller et de Braux; pour l'archéologie et les institutions, l'*Histoire du costume*, de notre si regretté maître J. Quicherat, le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, la *Chevalerie* par M. Léon Gautier, l'inspirateur premier de la *Jeanne d'Arc* et le conseiller de la nouvelle édition; enfin les propres travaux de l'auteur sur *les Prophètes du Christ* et *le Drame chrétien au moyen âge*, etc. C'est donc mieux qu'un livre illustré que nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs, c'est un livre mis au courant de la science historique et digne d'un érudit ami des lettres et du bon style. »

Ajoutons qu'outre l'édition de luxe, in-4°, de la *Jeanne d'Arc*, la

maison Mame vient de mettre en vente une nouvelle édition courante grand in-8°, un peu abrégée, et une nouvelle édition populaire in-12, dont le texte a été aussi spécialement revu par l'auteur.

Nouvelles bibliographiques diverses.

— Nous recevons la lettre suivante :

Poitiers, 5 décembre 1891.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu accueillir, il y a quelques mois, dans votre *Revue*, ma notice sur le séjour de Jeanne d'Arc à Poitiers en 1429. Mais il s'y trouvait malheureusement une lacune que je regrettais de n'avoir pu combler. Je veux parler de la situation précise de l'hôtel de la Rose habité par l'héroïne. Depuis cette époque, des recherches persistantes dans les archives de la Vienne m'ont fait découvrir le point de la ville absolument certain où il était situé. Je me réserve d'en donner la démonstration dans une notice spéciale. En attendant sa publication prochaine, j'ai pensé que les lecteurs de la *Revue* qui s'intéressent à l'histoire de Jeanne d'Arc, et ils sont nombreux, recevraient avec satisfaction la nouvelle de cette découverte.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

B. LEDAIN.

— L'admirable publication des *Paysages et monuments du Poitou*, dirigée par un véritable artiste, se continue, toujours appréciée par les délicats. Aujourd'hui paraît une suite sur le *Loudunais*, dont nous donnons un aperçu :

Héliogravures hors texte : — 1. *Arçay*. Marais de la Briande, vue prise à l'embranchement des routes de Saint-Cassien et Martaizé. — 2. *Loudun*. Ruines de l'ancien château, le donjon, vue prise au sud-ouest. — 3. *Loudun*. L'église Saint-Pierre, porte latérale sud. — 4. *Loudun*. L'église du Martray, vue prise au sud-est. — 5. *Loudun*. L'église Sainte-Croix, les restes du transept et du chœur. — 6. *Clammy*. Ruines du château de la Chapelle-Bellouin. — 7. *Sammarçole*. Château de la Grande-Jaille, porte et pavillon de l'entrée à l'ouest. — 8. *Veniers*. Donjon de l'ancien château de Bois-Gourmond, vue prise au nord-est. — 9. *Beucess*. Le moulin et le clocher de l'église. — 10. *Seuilly*. Château du Coudray-Montpensier, vue prise au sud-ouest. — 11. *Moncontour*. Le château ; les ruines du donjon et de la chapelle. — 12. *Les Trois-Moutiers*. Château de la Motte-Chandenier, vue prise au sud-est. — 13. *Ternay*. Le château ; le donjon, vue prise au nord-ouest. — 14. *Ternay*. Le château ; façade ouest de la chapelle, vue

prise dans la cour. — 15. *Curçay*. Donjon de l'ancien château, vue prise à l'est. — 16. *Saint-Léger-Montbrillais*. Anciennes carrières, aujourd'hui habitées. — 17. *Nueil-sur-Dive*. Château de Berrie; le donjon, vue prise au sud-est. — 18. *Nueil-sur-Dive*. Château de Berrie,



M. JULES ROBUCHON.

cheminée de la grande salle des gardes. — 19. *Nueil-sur-Dive*. Château de Berrie, vue prise au sud-ouest. — 20. *Le Puy-Notre-Dame*.

L'église, vue intérieure de la nef principale. — 21. *Monts-sur-Guesne, Prinçay*. Château de la Roche-du-Maine, façade nord. — 22. *Coussay*. Le château ; les pavillons d'entrée et de la fontaine. — 23. *Coussay*. Le château, vue prise sur le jardin au sud-ouest. — 24. *Richelieu*. Porte de la ville et la Grande-Rue, vue prise du côté du château.

Héliogravures dans le texte. — 1 (bis). *Vue générale de Loudun*, prise de la gare en 1884. En frontispice de la 1^{re} page. — 2 (bis). *Dolmen de Pierre-Folle*, pour frontispice de l'article sur Bournand. — 3 (bis). *Reliure de l'église de Bournand*, pour la page qui contiendra l'article sur cette église.

Le texte de cette importante monographie, dû à la plume autorisée de MM. Roger Drouault et Balleyguier, comportera 60 à 70 pages ornées de plus de trente dessins, cartes ou plans.

Cette monographie formera ainsi *douze livraisons* qui sont offertes aux amateurs pour un très petit nombre d'exemplaires, au prix de *quarante-huit francs*.

Aussitôt que la première livraison en sera parue, le prix de cette monographie sera porté à soixante francs.

On peut souscrire en s'adressant à M. *Jules Robuchon* à Fontenay-le-Comte (Vendée) ou aux principaux libraires.

— On lit dans le *Petit Méridional*, du 3 octobre :

MONTPELLIER. — *Nomination de l'archiviste départemental*. — Par arrêté préfectoral en date du 1^{er} octobre, M. Berthelé, ancien élève pensionnaire à l'Ecole des Chartes, archiviste des Deux-Sèvres, est nommé archiviste du département de l'Hérault, en remplacement de M. de la Pijardière, décédé.

M. Berthelé est né à Paris en 1858. Entré 1^{er} au concours de 1878 à l'Ecole Nationale des Chartes, il fut plus tard nommé archiviste des Deux-Sèvres, fonctions qu'il remplit depuis dix ans. Il est correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, pour les beaux-arts ; associé-correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, lauréat de la Société française d'archéologie et de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

Le nouvel archiviste de l'Hérault, qui est officier d'Académie, est l'auteur de plusieurs brochures et spécialement d'un volume intitulé : *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, qui a obtenu en 1890 la troisième médaille au concours des antiquités nationales de l'Académie des Inscriptions.

M. Berthelé est, nous dit-on, très regretté dans les Deux-Sèvres, où il était considéré comme un des archivistes les plus travailleurs et les plus consciencieux.

— Une anecdote pour finir.

La scène se passe dans une petite ville de l'Ouest, au musée de la Société archéologique.

Les acteurs sont : 1° un archéologue illustre, de passage en ladite ville, 2° le conservateur (adjoint) dudit musée, un monsieur profondément infatué de sa personne et de sa dignité.

LE CONSERVATEUR (adjoint), *empressé, ouvrant une vitrine.* — Monsieur, admirez ce merveilleux ivoire. (*Il exhibe un petit ivoire du moyen âge*) (1). C'est un joueur de binou. Il a été trouvé dans les puits funéraires gallo-romains...

L'ARCHÉOLOGUE, *poli, mais interrompant.* — Vous croyez ?

LE CONSERVATEUR (adjoint). — Parfaitement, dans les puits funéraires gallo-romains de Trousepoil, près du Bernard, en Vendée, par le regretté abbé Baudry.....

L'ARCHÉOLOGUE, *toujours poli, mais absolument incrédule.* — Vous êtes sûr ?

LE CONSERVATEUR (adjoint). — Certainement. C'est moi-même qui l'ai acheté tout récemment, avec ces enseignes de pèlerinage en jaspé noir, à l'héritier de M. l'abbé Baudry. Son origine gallo-romaine est à l'abri de tout soupçon.....

L'ARCHÉOLOGUE, *se rebiffant.* — Oh ! permettez !

LE CONSERVATEUR (adjoint). — Alors, c'est du seizième siècle ?

L'ARCHÉOLOGUE, *indulgent.* — Vous voyez bien que c'est du quatorzième.

Et quelques minutes après, en sortant du musée :

L'ARCHÉOLOGUE. — Où donc a-t-il appris l'archéologie, ce Monsieur-là ?

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

De Baon (Henry). *Jules Robuchon et son œuvre*, — dans l'*Encyclopédie contemporaine illustrée*, 5^e année, n° du 6 décembre 1891, pp. 193-194, avec un portrait (2), — et dans le *Courrier de la Vienne*, 7-8 décembre.

Berthelé (Jos.). Inventaire-sommaire des archives du département des Deux-Sèvres (*suite*) : — série C, supplément, pp. 17 à 22, — série D, supplément, pp. 5-6, — série E, supplément, pp. 25 à 183, — série G, supplément, pp. 9 à 24, — série H, supplément, pp. 45 à 55. — Melle, typ. Ed. Lacuve, in-4° à 2 col.

(1) Cet ivoire a été publié en gravure dans le volume du *Congrès archéologique de France*, 31^e session, séances générales tenues à Fontenay-le-Comte en 1864, page 216.

(2) Nous reproduisons ce portrait dans le présent fascicule, p. 381.

Boisson (E.). *Les veillées vendéennes*, contes en vers. — Niort, Clouzot, un vol. in-8° angl. de 249 pp.

Clouzot (Henri). *Un ordonnateur de mystères au XVI^e siècle*, Jean Bouchet, — dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, novembre, pp. 221 à 228.

Compayré (G.). Discours de rentrée des facultés de Poitiers : l'ancienne université de Poitiers, — dans le *Courrier de la Vienne*, 8 novembre.

Goerlich (Ewald). *Die sud-westlichen Dialekte der Langue d'oïl. Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois*. Inaugural-Dissertation... vertheidigt am 11. Marz 1882... — Altenburg, S. Geibel, 1882, in-8°.

Largeault (l'abbé Alfred). Archéologie poitevine, art, histoire. 36. *La messe de Saint-Grégoire ou le Christ de Pitie*, — dans la *Revue de l'Ouest*, 10 novembre.

Malavialle (L.). *Le congrès national des Sociétés françaises de géographie*, 12^e session, Rochefort, 1891, — dans le *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, t. xiv, pp. 406 à 479.

Noë (L.). Eglise d'Aulnay (Charente-Inférieure), — dans *Architecture et sculpture en France*, 6^e livr., planches 38 et 39.

— Hôtel de ville de la Rochelle, — *ibid.*, planche 42.

Portier (E.). *Notice nécrologique sur Pierre-Just-Alexandre Vermot, inspecteur en chef de la marine*, — dans le *Mellois*, 8 novembre.

Sachse (Max). *Ueber das Leben und die Lieder des Troubadours Wilhelm IX., Graf von Poitou*, Inaugural-Dissertation... — Leipzig, E. Schlomp, 1882, in-8°.

Vallette (René). *Pèlerinages vendéens*, — dans le *Publicateur de la Vendée*, 4 novembre.

— *Souvenir de la grande guerre. Le général Joly et la division vendéenne des Sables d'Olonne*. Lettre à M. L. Chassin, auteur de la *Vendée patriotique*, par René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*. — Les Sables-d'Olonne, impr. de *l'Etoile de la Vendée*, in-8° [de 8 pp.]. [Extrait de *l'Etoile de la Vendée*, 15 novembre.]

— sous le pseudonyme de LETTEVAL. *Instantanés vendéens*. *M. Claude de Monti de Rézé*, — dans la *Vendée*, 29 novembre.

— sous le pseudonyme R. DE THIVERÇAY. *Le général d'Autichamp*, — dans le *Publicateur de la Vendée*, 2 décembre.

A partir du 15 janvier 1892, la *Revue* sera dirigée par
M. LOUIS LÉVESQUE,
avec le concours d'un Comité composé de
MM. DE LA BOURALIÈRE, LEDAIN, LIÈVRE ET ALFRED RICHARD.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant, Jos. BERTHELÉ.

Saint-Maixent. — Impr. REVERSÉ.

TABLES GÉNÉRALES DES MATIÈRES

DE LA

REVUE POITEVINE ET SAINTONGEAISE

8^e ANNÉE. — N^o 85 à 96. — 1891.

TABLE MÉTHODIQUE

A. — Articles de fonds.

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX-ARTS

Le musée de la ville de Poitiers, son origine, son passé, son présent, par P.-Amédée Brouillet, 1 à 11, 33 à 44.

Trois cloches inédites du fondeur rochelais F. Lavouzelle, par Jos. Berthelé, 13 à 16.

Quelques croix de cimetières du département des Deux-Sèvres, par Jos. Berthelé, 77 à 81.

A la recherche des vieilles cloches (Loudunais et Châtelleraudais), par Roger Drouault, 97 à 110, 129 à 142.

Les monnaies frappées en Saintonge, par le capitaine Véry, 110 à 118.

Les châteaux féodaux du Poitou du XI^e au XIII^e siècle, par B. Ledain, 193 à 213.

Saint-André-sur-Sèvre (Deux-Sèvres). L'église et la paroisse, par Gabriel de Fontaines, 235 à 243.

Petites pérégrinations archéologiques dans le département des Deux-Sèvres, par Arthur Bouneault et Jos. Berthelé, 257 à 268.

Inventaire archéologique de l'abbaye des Châtelliers, par X. Barbier de Montault, 268 à 278, 289 à 309, 324 à 335, 353 à 377.

Deux jours à Carrépuits, par Jos. Berthelé, 309 à 317.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE.

Le portrait d'un maire de Poitiers du XVI^e siècle, François Palustre de Chambonneau, par Jos. Berthelé, 11 à 13.

Jeanne d'Arc à Poitiers, par B. Ledain, 65 à 77.

Le poète Jean Arnauld et ses alliances saint-maixentaises, par Louis Lèvesque, 161 à 166.

Les contes populaires du Poitou, par Jacquet (Ed. Lacuve), 186 à 188.

- Les détenus de Brouage en 1792, par H. Beauchet-Filleau, 225 à 235.
L'imprimerie à Thouars, par A. de La Bourlière, 321 à 324.
Le marin J. Crassous de Médénil, par L. de Richemond, 335 à 343.
Nécrologie poitevine. Ludovic Guette, par Louis Lévesque, 44 à 50,
81 à 85.
Nécrologie poitevine. Léopold Favre, par Joseph Berthelé, 85 à 96,
118 à 128.

B. — Chronique et Mélanges.

- L'ancienne église Sainte-Croix de Loudun, par Roger Drouault, 16 à 20.
Les ateliers céramiques de Saint-Porchaire, 20 à 22.
Beaumesnil et Saint-Maixent, par E. Espérandieu, 22.
La sauvegarde des richesses d'art, 22.
L'ancienne église de Cerizay, 22.
Étymologie du nom de Ligugé (Vienne), par H. d'Arbois de Jubainville, 50-51.
Un singulier privilège, par Ernest Lévesque, 51-52.
L'imprimerie des Oratoriens de Niort, par Jos. Berthelé, 52-53.
Le squelette quaternaire de Chancelade, par G. Chauvet, 142 à 145.
Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la faculté de Poitiers. 1^{re} leçon : 154 à 156. — 2^e, 3^e et 4^e leçons, 166-167. — Dernières leçons, 213-214, 244.
Les monnaies frappées en Saintonge, par E. Espérandieu, 156-157.
Le trésor de Sainte-Blandine, par le capitaine A. Véry, 158 à 160.
Les fouilles de la Mothe-Tuffau, 168.
Découvertes gallo-romaines près d'Ardin, 168-169.
Le chœur de l'église de Cerizay, 169.
Encore l'église de Cerizay, par Gabriel de Fontaines, 169-170.
La couleuvrine du musée de Niort, 170.
Les poteries de Saint-Porchaire au Louvre, 171.
Le journal de Dumoustier, 186.
Manuscrits inédits d'Arnault-Poirier, par Roger Drouault, 188-189.
L'œuvre de M. Jules Robuchon, 189-190.
Rosa-Joseph en Poitou au XVII^e siècle, par Roger Drouault, 224.
Les fineses de Crouelle, par Jos. Berthelé, 244 à 249.
Le dictionnaire de MM. Beauchet-Filleau, 249 à 251.
Fondation de la petite école de Saint-Savin (Vienne), en 1652, par l'abbé Alfred Largeault, 278 à 280.
Une opinion nouvelle sur les camps dits Châtelliers, par B. Lédain, 317 à 319.

La date de l'église Saint-Hilaire de Poitiers, 319-320.

Une lettre de M. Léon Maître sur la question des Châtelliers, 344 à 346.

Chronique archéologique, 16 à 20, 154 à 160, 166 à 172, 213-214, 244, 280-281.

Nouvelles archéologiques diverses, 20 à 22.

MUSÉES, ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES.

Archives du département de la Vienne, 23.

Bibliothèque de la ville de Poitiers, 23-24.

Musée archéologique de Niort, 24, 170, 383.

Archives du département des Deux-Sèvres, 25 à 27.

C. — Bibliographie.

COMPTES RENDUS.

ANONYME. *Souvenir du 27 juillet 1890. Le troisième printemps de la « Revue du Bas-Poitou »*, 58.

BARBAUD (G.), archiviste de la Vendée. *Rapport de l'archiviste du département*, 57-58.

BARBAUD (RAYMOND). *Notice sur le château de Bressuire en Poitou*, 181 à 183.

BEAUCHET-FILLEAU. *Dictionnaire des familles du Poitou*, 2^e édition, 249 à 251.

BERTHELÉ (JOS.). *Le portrait d'un maire de Poitiers au XVI^e siècle; François Palustre de Chambonneau et sa famille*, 56.

BONNAFFÉ (EDMOND). *Le musée Spitzer*, 56-57.

CLOUZOT (HENRI). *Notes pour servir à l'histoire de l'Imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres*, 57.

DESAIVRE (LÉO). *Les finesses de Croutielle*, 244 à 249.

DONIZEAU (L'abbé). *Jeanne d'Arc à Poitiers*, 149 à 154.

DUCHESNE (L'abbé L.). *Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 145 à 149.

GRANDMAISON (CH. DE). *Gaignières; ses correspondants et ses collections de portraits*, 183 à 186.

MUSSET (GEORGES). *Le monnayage de Richard Cœur-de-Lion en Poitou*, 54 à 56.

PINEAU (LÉON). *Les contes populaires du Poitou*, 186 à 188.

PROTON (L'abbé CLÉMENT). *Les cloches du doyenné de Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres)*, 27 à 30.

SAVATIER, curé de la Bussière. *Les églises du diocèse de Poitiers*, 1^{re} série.

SEPET (MARIUS). *Jeanne d'Arc*, 377 à 380.

TESTUT (Le docteur). *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de l'hancelade* (Dordogne), 142 à 145.

TRICOIRE (L'abbé). *Le château d'Ardenne et la seigneurie de Moulidars en Angoumois*, 58-59.

MÉLANGES BIBLIOGRAPHIQUES.

Chronique bibliographique, 27 à 30, 142 à 154, 181 à 190, 244 à 251, 281 à 287, 317 à 320, 344 à 346, 377 à 380.

Nouvelles bibliographiques diverses, 30-31, 54 à 59, 191-192, 214 à 217, 346 à 350, 380 à 383.

Index bibliographique, 31-32, 60 à 64, 217 à 223, 251 à 256, 287-288, 351-352, 383-384.

D. — Sociétés savantes.

I. — SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA RÉGION.

Société des Antiquaires de l'Ouest, séances diverses, 53-54.

II. — LE POITOU ET LA SAINTONGE DANS LES SÉANCES DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PARIS ET DES DIVERSES PROVINCES.

Académie des inscriptions et belles-lettres, 172-173.

Société nationale des Antiquaires de France, 173.

Congrès des Sociétés savantes, 173 à 175.

Réunion des Sociétés des beaux-arts, 175 à 177.

Société française d'archéologie, 177-178.

Société géologique de France, 178.

Association française, par Gustave Chauvet, 178 à 181.

E. — Gravures.

FIGURES DANS LE TEXTE.

Monnaies poitevines de Richard Cœur-de-Lion, 55.

Plan du château de Bressuire au xv^e siècle, par R. Barbaud, 182.

Le donjon de Niort, vue générale, par A. Bouneault, 198.

— plan du donjon, par A. Bouneault et G. Girault, 199.

Le château du Couldray-Salbart, près Niort, vue générale, 201.

— plan restitué par le capitaine Espérandieu, 204.

— grande salle de la grosse tour, par Gaston Girault, 206.

— salle du 1^{er} étage de la tour de Boisbertier, par G. Girault, 207.

— le crénelage et ses hourds, par le capitaine Espérandieu, 209.

Portrait de M. Jules Robuchon, 381.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). *Étymologie du nom de Ligugé*, 50-51.

BARBIER DE MONTAULT (X.). *Inventaire archéologique de l'abbaye des Châtelliers*, 268 à 278, 289 à 309, 324 à 335, 353 à 377. — *Les églises du diocèse de Poitiers, d'après M. Savatier, curé de la Bussière*, 281-282. — *Chronique bibliographique*, 282 à 284. — *Nouvelles bibliographies diverses*, 346-347.

BEAUCHET-FILLEAU. *Les détenus de Brouage en 1792*, 225 à 235.

BERTHELÉ (Jos.). *Le portrait d'un maire de Poitiers du xvi^e siècle : François Palustre de Chambonneau*, 11 à 13. — *Trois cloches inédites du fondeur rochelais F. Lavouzelle*, 13 à 16. — *Musées, archives et bibliothèques*, 23 à 27. — *Les cloches du doyenné de Mazières-en-Gâtine, d'après M. l'abbé Proton*, 27 à 30. — *L'imprimerie des Oratoriens de Niort*, 52-53. — *Quelques croix de cimelières du département des Deux-Sèvres*, 77 à 81. — *Nécrologie poitevine. Léopold Favre*, 85 à 96, 118 à 128. — *L'origine des diocèses de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême, d'après l'abbé L. Duchesne*, 145 à 149. — *Les finesses de Croustelle*, 244 à 249. — *Petites pérégrinations dans le département des Deux-Sèvres*, 257 à 268. — *Deux jours à Carrépuiis*, 309 à 317. — *La date de l'église Saint-Hilaire de Poitiers*, 319-320. — *Chronique*, 320. — *Revue des Sociétés savantes*, 53-54. — *Chronique archéologique*, 280-281. — *Nouvelles archéologiques diverses*, 21-22. — *Chronique bibliographique*, 27 à 30, 54 à 59, 145 à 149, 244 à 249, 284 à 287, 319-320. — *Nouvelles bibliographies diverses*, 30-31, 214 à 217, 347 à 350, 382. — *Index bibliographique*, 31-32, 60 à 64, 217 à 223, 251 à 256, 287-288, 351-352, 382 à 384.

BONNAFFÉ (EDMOND). *Chronique archéologique*, 280.

BOUNEAULT (ARTHUR). *Petites pérégrinations archéologiques dans le département des Deux-Sèvres*, 257 à 268.

BOURALIÈRE (A. DE LA). *L'imprimerie à Thouars*, 321 à 324.

BROUILLET (P. AMÉDÉE). *Le musée de la ville de Poitiers, son origine, son passé, son présent*, 1 à 11, 33 à 44.

CHAUVET (G.). *Le squelette quaternaire de Chancelade*, 142 à 145. — *Association française*, 178 à 181.

- DROUAULT (ROGER). *L'ancienne église de Sainte-Croix de Loudun*, 16 à 20. — *A la recherche des vieilles cloches (Loudunais et Châtelleraudais)*, 97 à 110, 129 à 142. — *Manuscrits inédits d'Arnault-Poirier*, 188-189. — *Rosa-Joseph en Poitou au XVII^e siècle*, 224.
- ESPÉRANDIEU (E.). *Beaumesnil et Saint-Maixent*, 22. — *Les monnaies frappées en Saintonge*, 156-157.
- FONTAINES (GABRIEL DE). *Encore l'église de Cerizay*, 169-170. — *Saint-André-sur-Sèvre. L'église et la paroisse*, 235 à 243.
- GINOT (ÉMILE). *Le cours d'archéologie de M. Lièvre à la faculté de Poitiers*, 154 à 156, 166-167, 213-214, 244.
- JACQUETT (Ed. Lacuve). *Les contes populaires du Poitou*, 186 à 188.
- LACUVE (R.-M.). *Correspondance*, 191.
- LARGEAULT (L'abbé ALFRED). *Fondation de la petite école de Saint-Savin (Vienne), en 1652*, 278 à 280.
- LEDAIN (B.). *Jeanne d'Arc à Poitiers*, 65 à 77. — *Examen d'une brochure de M. l'abbé Donizeau, intitulée : Jeanne d'Arc à Poitiers*, 149 à 154. — *Les châteaux féodaux du Poitou du XI^e au XIII^e siècle*, 193 à 213. — *Une opinion nouvelle sur les camps dits Châtelliers*, 317 à 319. — *Lettre*, 380.
- LÉVESQUE (ERNEST). *Un singulier privilège*, 51-52.
- LÉVESQUE (LOUIS). *Nécrologie poitevine. Ludovic Guette*, 44 à 50, 81 à 85. — *Le poète Jean Arnauld et ses alliances saint-maixentaises*, 161 à 166.
- MAITRE (LÉON). *Lettre sur la question des Châtelliers*, 344 à 346.
- RICHEMOND (L. DE). *Le marin J. Crassous de Médeuil*, 335 à 343.
- VÉRY (Le capitaine A.). *Les monnaies frappées en Saintonge*, 110 à 118. — *Le trésor de Sainte-Blandine*, 158 à 160.

L. L.

